ORIENTALISCHES INSTITUT IN PRAG — ORIENTÁLNÍ ÚSTAV V PRAZE

ARCHIV ORIENTÁLNÍ

ZEITSCHRIFT DES ORIENTALISCHEN INSTITUTES PRAG

HERAUSGEBER

BEDŘICH HROZNÝ

MITARBEITER

J. BAKOŠ, G. COUDENHOVE, J. ČERNÝ, J. DOBIÁŠ, A. GROHMANN, V. HAZUKA, TH. HOPFNER, K. JAHN, V. LESNÝ, A. MUSIL, O. PERTOLD, J. RYPKA, M. SAN NICOLÒ, F. STEINMETZER, F. TAUER

BAND XI

MIT 21 TAFELN





1939

ORIENTALISCHES INSTITUT — ORIENTÁLNÍ ÚSTAV
PRAG III, 347.

Druckerei des Protektorates Böhmen und Mähren in Prag
Tiskárna Protektorátu Čechy a Morava v Praze.

INHALT

ARTIKEL: Seite

NEKROLOGE:

ORIENTALISCHES INSTITUT IN PRAG, KULTURELLE SEKTION:

BUCHBESPRECHUNGEN:

L'INSCRIPTION «HITTITE»-HIÉROGLYPHIQUE MESSERSCHMIDT, CORPUS INSCR. HETT. VIII.[1]

Par

Bedřich Hrozný.

Article lu par M. René Dussaud devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 17 décembre 1937.

Cette inscription est gravée en haut-relief sur les deux côtés d'une pierre de basalte, cette pierre étant convexe sur l'une de ses faces et plate sur l'autre, et présentant la forme d'une pierre à broyer. Seulement à peu près la moitié de cette pierre est conservée. L'inscription « hittite »-hiéroglyphique, dont manque le commencement, tourne autour de la pierre. Cette pierre a été envoyée jadis au Musée d'Istanbul — où elle se trouve maintenant — par le kaimmakam d'Alexandrette, qui ne savait d'ailleurs rien sur son lieu d'origine.

Un moulage de cette inscription, qui avait été donné par Hamdi Bey, directeur des Musées d'Istanbul, à Georges Perrot, a été présenté par ce savant à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 22 Mars 1889; il a été ensuite déposé au Cabinet des inscriptions sémitiques; voir Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 1889, p. 101. Dans la séance du 30 Mai 1890, Menant a présenté à l'Académie une autographie de l'inscription, accompagnée par lui de quelques remarques; voir l. c. 1890, p. 239 et suiv. Un peu plus tard, L. Messerschmidt a publié l'inscription, d'après un estampage de Peiser, dans les Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft 1898, p. 223 et suiv., et, une seconde fois, d'après un meilleur estampage, appartenant au Musée de Berlin, dans son Corpus inscriptionum Hettiticarum, Taf. VIII (voir aussi ibid., p. 8 et suiv.). Un essai de traduction — qui n'a pas réussi à déterminer le sens véritable de l'inscription — a été publié par P. Meriggi dans le livre « Die längsten Bauinschriften in „hethitischen" Hieroglyphen », p. 32 et suiv.

J'ai moi-même collationné cette inscription à Istanbul, en Juillet 1934, sur l'original; en même temps, un estampage en a été pris pour l'Institut Oriental de Prague, par ma fille Olga. Notons encore que l'étiquette de cette pierre, au Musée d'Istanbul, porte la mention « Alexandrette (ou Marash) ». La fin de l'inscription a été traitée par moi dans les Mélanges

[1]) Avec deux planches. — Voir aussi Vestnik drevnej istorii, 1938, I, 23 et suiv.

linguistiques offerts à M. Holger Pedersen, p. 500 et suiv. Je me propose maintenant de traduire ce texte encore obscur, et de déterminer son contenu, son auteur et son origine. Je publie les photographies de l'inscription (pl. I et II), avec l'aimable autorisation de M. Aziz Ogan, directeur général des Musées d'Istanbul.

Col. I.[1] **Côté A:**

.... (?) ... .

.... *ve*$^{(r)}$(*?ta*(*r*)$^{(r)}$?)- .... - *tà* ....

....

Côté B: (?)[2] [?] [?] [?] [3][4] ....

-[*j*]*a*(?)[2] [?]-*ka*-[*a*?]-*ru*(?)-[*nà*?]-*a*(?)[3][4] ....

.... [gr]en[ier?][4] ....

Col. II. **Côté B:**

va-n [5] [6])-*n* -*ta*(*r*)$^{(r)}$(*? ve*$^{(r)}$?)-*va-ḫá*(*? u*?)-*a*[7]

Et je l'ai fixé(?)[7] (comme) bâtiment(?)[6] du palais.[5]

---

[1]) Il n'est guère possible de deviner combien de colonnes manquent ici. Si l'on considère que la première colonne va de gauche à droite, on en conclut qu'il ne peut manquer qu'un nombre impair de colonnes (1, 3, 5?). Il est d'ailleurs possible qu'un relief se soit trouvé à l'origine, sur cette pierre, au-dessus de l'inscription; ce relief figurait peut-être le dieu *Santujas(?)*, dont la protection est invoquée dans l'inscription.

[2]) La partie inférieure de ce signe est seule conservée.

[3]) Ou bien …, *v*[*a*?] ? La partie inférieure de ce signe est seule conservée.

[4]) Il semble que se trouve ici le même mot que dans la Col. III A, …-*karunas*. Le mot « hittite »-hiéroglyphique …-*karunas*, d'après son idéogramme …, désigne une maison pouvant contenir un très grand nombre d'objets non spécifiés, selon le passage Col. II A — IV B. Ce mot rappelle d'autre part le mot assyro-babylonien *karû* « tas de blé, tonne de blé, tonne; grenier, magasin ». Il me paraît possible que le mot « hittite» -hiéroglyphique *karunas* soit dérivé de l'assyro-babylonien *karû*, à l'aide du suffixe *-na-*, et qu'il signifie « le grenier ».

[5]) Le signe … de notre passage semble identique au signe …, … « palais », pour lequel voir Bittel-Güterbock, Boğazköy 78, et mon livre Inscriptions hittites hiéroglyphiques (= IHH), p. 365, n. 5, etc.

[6]) Sur le signe …, qui figure probablement un niveau de maçon, voir IHH, p. 83, n. 6, 352, n. 4. Ce signe sert peut-être ici d'idéogramme pour « bâtiment ».

[7]) Ne devrait-on pas lire ici …-*tâvaḫa(?)*, et rappeler le verbe **tava-* « mettre » (voir IHH, p. 289, n. 14, 409, n. 6, 449, n. 8, etc.)?

Côté A:

-á-pa[2]*)-pa-va-mu*[1]*)-ta* *já-ja*[3]*)* *-u_1(?ta_1?)-va-ta_2*[4]*)* *e-va* *ja-*

Puis (ces mesures de blé?) qu'[3]) on m'a apportées,[4]) alors je (les) ai

Col. III. Côté A:

(?) (?)[7])

n-e(?a?) [5]*)-ka-ru-nà-n*[8]*)* *-u_1-p/ba-ḫá(?u?)-a(?)*[9]*)*

fait descendre(?)[9]) dans ce grenier,[8]) et (ainsi)

Côté B: (?)[7]) [10]) [10])

va - tu - u_1 - *ta - a(?)*[7]*)* *1000(?) × 4*[10]*)* *100(?) × 4*[10]*)* *e - ta* -

j'y ai fait descendre(?)[9]) 4400(?)[10])

---

1) Ainsi faut-il probablement lire ici, d'après ma collation.

2) Ce passage est la preuve principale de la lecture *apa* pour le signe ; voir IHH, p. 346, n. 3.

3) Le mot *já-ja* est sans doute ici l'acc. pl. du pronom relatif *jas*; cf. IHH, p. 282, n. 8. Ce pronom semble se rapporter aux objets dont le nombre est indiqué dans la Col. III B.

4) Pour ce passage, voir déjà IHH, p. 346, n. 3. La forme verbale *-u_1* (?ta_1?)*-va-ta_2* doit signifier à peu près « faire entrer », d'après l'idéogramme et d'après le contexte; cf. le mot assyro-babylonien *erbu* « ce qui est entré, ce qui a été apporté, recette ».

5) Les demi-cercles du signe sont très probables, d'après ma collation.

6) La ligne médiane de ce signe est encore un peu visible, sur l'original.

7) La ligne médiane de ce signe (au lieu des deux lignes parallèles) est peut-être encore un peu visible, sur l'original.

8) Pour ce mot, voir p. 2, n. 4. La forme *karunan* est ici un accusatif de mouvement.

9) Pour le verbe **up/ba-* « faire descendre (?) », qui se trouve aussi Col. III B — IV B, — pourvu du préverbe *eta* « dedans » — voir par ex. IHH, p. 358, n. 5, 364, n. 7, 369, n. 5 [(**up/bai-*), 370, VI, 470, n. 7, etc.]. Dans notre inscription, ce verbe offre comme déterminatif, une fois « la main qui prend » (Col. III A), et une autre fois « la main qui donne » (Col. III B—IV B).

10) Sur ces chiffres, voir déjà IHH, p. 224, n. 6.

Col. IV. Côté B:

u_1-*p/ba-ḫá(?u?)*[1] *i - a - n - i*[2]) - *ta - pa - tà - n*[3])

(mesures de blé?). Qui touchera(?)

Côté A:

(?)[4]) (?)[5])

-*ru*(?)[4])-*tà-pa-va-ta*[6]) *já-s ja-pa-va* ^{1}*La+ja-m*[*a*?][5])

cette tablette[3]) (de pierre)[3]) ou bien changera[7])

Col. V.[8]) Côté B: [9]) [7]) [10])

á(*ä*) - *te*[9]) - *ma - ja*[11]) *na - su/a*[7]) *va - n*[10])

l'image(?)[11]) de *Lajamas*(?)[5]) et la

---

1) Voir p. 3, n. 9.

2) Sur la particule emphatique *-i*, voir IHH, p. 355, n. 10.

3) Pour le mot -*tapatan*, dont l'idéogramme figure sans doute notre pierre, voir déjà IHH, p. 327, n. 5, et 374, n. 3. Ce mot signifie probablement « table (de pierre), inscription », et vient de l'assyro-babylonien *ṭuppu, duppu, tuppu* « table, tablette, inscription », *dappu* « planche », etc.

4) L'« échelle » qui se trouve à l'intérieur de ce signe, me paraît assez sûre.

5) Cette lecture s'appuie aussi sur les passages de IHH, p. 277, I, 278, III, et Cornell Expedition, p. 48, pl. XXVII, I (= Metropolitan Museum Studies II/1, p. 118, fig. 9) ; cf. Meriggi, l. c. 33. Le prince *Lajamas* ici nommé est probablement identique au prince *Lajamas* II de *Gurgum*-Marash, au sujet duquel voir IHH, p. 63, et que nous pouvons placer vers l'an 810 av. J.-C. Il semble donc assez probable d'admettre que notre inscription provient de *Ḫalparutâs* III (ca. 800 av. J.-C.), fils et successeur de *Lajamas* II, et auteur du lion de Marash (voir IHH, p. 276 et suiv.), et que son lieu d'origine était Marash. Alexandrette n'aurait donc été pour cette pierre qu'un lieu de passage. Cf. aussi la mention que porte l'étiquette de la pierre, au Musée d'Istanbul: « Alexandrette (ou Marash) » (p. 1).

6) Il serait difficile de supposer que le verbe -*ru*(?)-*tà-pa-va-ta*, pourvu de l'idéogramme de « la main qui donne », pourrait signifier « il prend, enlève ». Il serait préférable de songer ici à un sens tel que « toucher(?) »; cf. aussi Meriggi, l. c. 37. Quelque peu étrange est le fait que les enclitiques *-pavata* s'ajoutent ici au troisième mot de la proposition.

7) Au lieu de l'étrange *na-su/a*, nous devons probablement lire ici *su/a-na*, ce qui serait une variante de la forme verbale *sunata* « il change ». Pour le verbe **suna-* « changer », voir IHH, p. 315, n. 5, 334, n. 8, 396, n. 2, etc. Pour *suna*, 3e pers. sg. prés., à côté de *sunata*, cf. *tuvâ* à côté de *tuvata*, et *muva* à côté de *muvata*; voir IHH, p. 391, n. 3.

8) Cette colonne, de même que la colonne précédente, va de droite à gauche, contrairement à la règle de l'écriture *boustrophédon*.

9) Ainsi faut-il lire avec certitude, d'après ma collation.

10) Cette lecture me paraît certaine, d'après ma collation.

11) Pour le mot *atemaja* « image(?) », voir IHH, p. 325, n. 8. De ce passage,

Côté A: [1]) [1]) [2]) (?) (?)[3]) [4])

ḫá[1]) - *sá*[1]) - *la*[2]) *va* - *tu*(?) - *ta* *sa* - *n*(*a*) - *tu*(?)[3]) - *ja*[5]) [4])

broiera, (que le dieu[?]) *Santujas*(?)[5]) lui donne(?)[4]) la mort(?)[4])!

---

il faut conclure qu'une statue (ou un relief) du prince *Lajamas* se trouvait également dans le grenier. Il reste cependant impossible de savoir si cette statue fut érigée par *Lajamas* lui-même, ou bien par l'auteur de notre inscription, *Ḫalparutâs* III (?).

[1]) Voir p. 4, n. 10.

[2]) Je propose de lire cette forme verbale *ḫá-sá-la*. Dans IHH, p. 325 C (cf. ibid., n. 6), la même forme est écrite *arḫa* -*ḫá*(?)-*sa*1-*la-a*(?). L'idéogramme , semble figurer une sorte de massue, pourvue le plus souvent d'un manche (cf. le signe), et servant à broyer et détruire des objets fragiles. On trouve encore d'autres graphies de notre forme verbale, qui est une 3e pers. sg. prés.: *arḫa* -*sa*1-*la-a* (voir IHH, p. 485, VI A), *arḫa* -*lá-a* (p. 173, III), (*arḫa*) -*lá-a* (p. 233, VI, 235, IV), *arḫa* -*la* (p. 190, IX), *arḫa* -*a* (p. 163, VI, n. 10, 260, VI, 329 C, 336, II C, 337, III B, C), *arḫa* -*a* (p. 245—246, II, 323, D, n. 6), *arḫa* -*ā* (p. 253, IV), *arḫa* -*a* (p. 346, II B), *arḫa* (p. 457, XX D). Le sens « il broie » est recommandé, non seulement par le contexte, dans ces passages, mais aussi par l'idéogramme, et enfin par notre rapprochement de ce verbe et du verbe assyro-babylonien *ḫašâlu* « broyer, piler » (p. 325, n. 6). Cf. aussi la forme verbale -*va*(?)-*ta* « il a broyé », IHH, p. 484, V C et n. 8. L'idéogramme fait défaut, dans notre passage, étant donné que le scribe ne disposait plus que d'un espace très restreint, dans la dernière colonne de l'inscription.

[3]) C'est ce signe que nous devons probablement lire, quoique la forme présentée ici sur l'original, soit très semblable à celle du signe *la*, qui vient un peu avant. Cf. le signe -*tu*-, tout à fait certain, dans le contexte pareil de IHH, p. 235, IV.

[4]) La table qui se trouve entre les deux personnages de l'idéogramme , est encore un peu visible, sur l'original. Cet idéogramme, , , qui semble représenter un repas de morts, signifie peut-être « donner la mort(?), tuer(?) »; cf. aussi l'idéogramme cunéiforme *BA* . *UG*6 « (qu'il soit) mort » des sceaux hittites traités par Friedrich, dans Deutsche Literaturzeitung 1933, 1121—1122. Voir IHH, p. 30, n. 1, 164, VI, n. 2, 173, IV, 233, VI, n. 10, 236, V, n. 1, 242, V, 331, III C, n. 3, etc., d'où il ressort aussi que la graphie complète(?) de ce verbe est -*salasa* ou -*salaja*-.

[5]) Le mot *sa-n*(*a*)-*tu*(?)-*ja* se trouve, dans la malédiction, à une place où l'on pourrait attendre un nom divin, d'après d'autres analogies; voir par ex. IHH, p. 233, VI, et 235—236, IV—V. Je suppose, en conséquence, que nous avons ici une graphie phonétique du nom « hittite »-hiéroglyphique du dieu Sandon. Ce nom apparaîtrait donc ici, pour la première fois, dans les inscriptions « hittites »-hiéroglyphiques,

Contenu de l'inscription — [*Ḫalparutâs*(?) III(?), roi de *Gurgum*-Marash], institue(?) comme bâtiment du palais royal, un grenier [bâti par lui, ou bien peut-être déjà par son père *Lajamas* II(?)]. Là il dépose 4400(?) (mesures de blé?) qui lui ont été livrées (probablement par ses sujets, comme impôts). L'inscription se termine par une malédiction contre celui qui toucherait(?) à cette pierre, ou bien changerait et broierait l'image(?) de *Lajamas* (II ?) (érigée probablement dans le grenier). Le dieu *Santujas*(?) tuerait(?) ce malfaiteur.

Le reste de cette pierre qui nous a été conservé, présente l'aspect typique d'une pierre à broyer; mais cette pierre, munie d'une inscription « hittite »-hiéroglyphique, n'a sans doute servi à aucun usage pratique. Les signes hiéroglyphiques sont d'ailleurs mieux conservés sur le côté plat que sur le côté convexe.

Je voudrais supposer que notre pierre à broyer, munie de l'inscription, était dédiée au dieu *Santujas*(?), qui, par ses malédictions, devait préserver de tout malfaiteur l'image de *Lajamas* (II?) et peut-être aussi le grenier royal. Cette forme un peu surprenante, de pierre à broyer, a peut-être été choisie parce que, dans un grenier, une pierre à broyer le grain semblait bien à sa place. L'interprétation archéologique de l'objet semble donc confirmer par ailleurs notre explication du mot *karunas*, ainsi que le sens proposé pour l'inscription entière.

écrit d'une manière phonétique. La terminaison *-s* du nominatif sg. semble manquer ici, Quant à l'absence du déterminatif divin , elle peut s'expliquer ici comme celle de l'idéogramme (voir p. 5, n. 2).



Státní tiskárna, Praha. Foto: Musées d'Istanbul

L'inscription « hittite »-hiéroglyphique d'Alexandrette (de Marash ?).
Côté A.



Státní tiskárna Praha Foto: Musées d'Istanbul

L'inscription « hittite »-hiéroglyphique d'Alexandrette (de Marash ?)
Côté B.

EINIGE BEMERKUNGEN ZUR VERGLEICHENDEN GRAMMATIK DES TÜRKMENISCHEN.

Von

Karl Menges.

Die Türkmenen sind sowohl in ethnologischer wie linguistischer Hinsicht eines der am wenigsten erforschten Völker der Sov̓et-Union und auch der Türkischen Sprachfamilie. Sie bevölkern in Stärke von etwas über 1 Million Menschen die SSR Türkmenistan (ca 400.000 qkm), d. h. grosso modo die Transkaspische Wüsten- und Steppenregion südlich des Üst-Jurt-Plâteaus östlich bis zum Amu-Darja. Die Grenzen der SSR Türkmenistan sind im W. das Kaspische Meer mit dem Qara-Bogaz, im S. ungefähr der Kopet-Dagh, das die Hochlandtafel von Iran im N. gegen die Turanischen Steppen hin abschließende Randgebirge, weiterhin erreicht sie ihren sowie der gesamten Sov̓et-Grenze südlichsten Punkt auf 35° 20′ bei Kuška in der dem Parapamisos vorgelagerten Landschaft Bāđγīs, von wo sie mit der afghanischen Grenze zusammen in nord-östlicher Richtung nach dem Amu-Darja verläuft und diesen kurz vor dem 66° ö. L. v. Gr. beim örtchen Bosaγa trifft. Sie läuft auf dem rechten Amu-Ufer noch etwa 50 km stromauf bis Kelif, um von dort in n-n-ö. Richtung ca 100 km auf dem Bajsun-Tau entlangzuziehen. Dann biegt sie rechtwinklig ab und hält sich zuerst in einer Entfernung von 100 km, später, kurz vor ihrem Übertritt über den Amu in einer Entfernung von 25 km in gleicher Richtung mit dem Strom, wird dann durch die zur SSR özbekistan gehörige Enklave von Xiwå auf 200 km von ihm nach W. abgedrängt, folgt ihm aber noch vom Dorf Qypčaq bis Xodžejli zu Beginn des dschungelartigen Amu-Deltas. Hier fällt sie mit der Grenze der zur SSR Qazaqistan gehörigen ASSR Qara-Qałpaqistan zusammen, zieht dann einen Nebenarm des Amu entlang bis unterhalb Jaŋy Qałʿa, wo sie sich scharf nach SW wendet und in einigen Windungen bis 41° n. Br. u. 57° ö. L. Gr. im allgemeinen auf der südlichen Üst-Jurt-Schwelle entlangläuft — hier und im Folgenden fällt sie mit der Grenze der SSR Qazaqistan zusammen — geht dann westwärts und umschließt den Qara-Boghaz.

Obwohl Türkmenistan zu 90% aus Steppen- und Wüstengebieten besteht, so verfügt es doch über beträchtliche Bodenschätze: Petroleum findet sich s. und sö. von Krasnovodsk auf der Insel Čeleken und auf dem Festland; der Qara-Boghaz ist das größte natürliche Glaubersalzbecken der Welt; die Qara-Qum-Expeditionen haben vor einigen Jahren mitten

in der Wüste auf 59° ö. L., 40° n. Br. starke Schwefelvorkommen festgestellt. Im letzten Jahrzehnt hat sowohl der Anbau wie die Verarbeitung von Baumwolle dauernd zugenommen.

Die Bevölkerung verteilt sich auf die Randgebiete der Republik, vorwiegend auf die einzig besiedelbare Zone im S., längs des Kopet-Dag und die Oase von Märv, welche Gebiete dank des vom Gebirge herabkommenden Wassers Bewässerungskultur treiben können. Hier ziehen sich in einem ca 500 km langen und 5—15 km schmalen Streifen die Ortschaften und Siedlungen hin, von der Transkaspischen Bahn miteinander verbunden. Auf dieser Linie liegen auch die Ruinenstädte (Alt-)Märv, Xīweābād, Šahr-i-Islām, Anau, Päresuv, Mäšhäd-i-Myṣrijān u. a.; ihre Lage läßt allerdings darauf schließen, daß der Bewässerungsstreifen in historischen Zeiten nicht so schmal gewesen sein muß.

Die Türkmenen sind überwiegend nomadisch und gehen sehr langsam — wohl noch weit langsamer als die Qazaq — zur Seßhaftigkeit über. Einzelne Stämme nomadisieren weit über die Grenzen der Republik hinaus, ja es soll vorkommen, daß einige von ihnen gelegentlich durch Persien und Afghanistan bis nach Belučistan wandern; ob das allerdings in den letzten Jahren noch vorgekommen ist, möchte ich stark bezweifeln. Aber daß die Türkmenen noch bis in die letzte Zeit hinein große Züge unternommen haben, davon zeugen nicht nur die einzelnen türkmenischen Stämme in Anatolien, sondern die weitversprengten türkmenischen Volksteile, die wir an der unteren Vołga bei Astrachań, im nordkaukasischen Vorland, in Transkaukasien, Özbekistan, Tadžikistan, Afghanistan, Persien und Syrien antreffen können.

Wer von Mittel-Asien her nach Türkmenistan kommt, dem fällt sofort der ganz andere ethnische Typ der Türkmenen auf, der von dem in Mittel-Asien herrschenden ałtajischen der türkischen Nomaden (Qazaq, Qyrγyz und Qypčaq-Özbek) und dem iranisierten ałtajischen, resp. ałtajisierten iranischen der mittelasiatischen Stadtbevölkerung erheblich abweicht. Die Türkmenen sind größtenteils groß von Wuchs und recht feingliedrig und haben meist auch schmale, feine Gesichter mit betonter, oft gebogener Nase. Ihre Körpergröße wird noch besonders hervorgehoben durch das Tragen des tilpek, der hohen weißen oder schwarzen Lammfellmütze.

Ihr anthropologisch-ethnologischer Typ harrt auch noch genauer Untersuchung und Darstellung. Aber soviel glaube ich doch sagen zu können, daß sie eine (sehr glückliche) Mischung aus kaukasischen,[1]) arischen (im wissenschaftlichen Sinne des Wortes) und ałtajischen Elementen darstellen, von welch' dreien das letztgenannte wohl leicht festzustellen ist, aber quantitativ doch den geringsten Anteil an der Zusammensetzung des türkmenischen Typs haben dürfte.

---

[1]) Mit Ausschluß des avarischen (kaukasisch-dinarischen) Elements.

Unsre, lange Zeit hindurch so geringe, Kenntnis vom Wesen der türkmenischen Sprache hat neuerdings eine erfreuliche Bereicherung erfahren durch A. P. Pocełujevskij's Forschungen an Ort und Stelle,[1]) die eine detailliertere Anschauung des Türkmenischen vermitteln und uns gestatten, trotzdem sie resumierende, deskriptive Darstellungen sind[2]) und leider keine Texte enthalten, aus ihrem Material einige wesentliche Erkenntnisse zur vergleichenden historischen Grammatik des Türkmenischen zu gewinnen.

Daß die erwähnte starke ethnische Mischung sich nicht stärker in der Sprache spiegelt — einige Randdialekte sind zwar bis zu einem gewissen Grad iranisiert (s. u.), aber es wird schwer halten, im Türkmenischen z. B. parallel zu dem kaukasischen ethnischen Element auch kaukasische Einflüsse in der Sprache festzustellen — ist m. A. n. hauptsächlich an Hand des soziologischen Befunds (Nomadismus; Clan-Verfassung; Patriarchat) zu erklären: bei den Mischungen mit andern Elementen, also auch mit kaukasischen Völkern, handelte es sich vor allem um Mischungen der Türkmenen mit Seßhaften, während sie selbst nomadisch blieben, sodaß der sprachliche Einfluß der (meist geraubten) andersstämmigen Frauen sich meist noch nicht einmal auf deren eigene Kinder erstrecken konnte, was noch durch die strengpatriarchalische Gesellschaftsorganisation begünstigt wurde. Die Mischungen mußten, eben durch den Nomadismus der Türkmenen, immer einseitige Mischungen bleiben. Anders wird die Sache in der Seßhaftigkeit, wo die einseitige Mischung wegfällt. Das beste Beispiel hierfür bieten die seßhafte und halbseßhafte Bevölkerung Özbekistans und Tadžikistans oder die türkischen Jäger- und Fischervölker Südsibiriens, die teilweise schon auf den Ackerbau übergehen. Hier kommt es dann auch zu der entsprechenden sprachlichen Mischung — jedenfalls sind die Voraussetzung für eine gleichmäßige Mischung die gleichen sozialen und ökonomischen Verhältnisse. Das Gesagte dürfte grosso modo auch für die Eroberung Anatoliens durch die Osmanen gelten, wennzwar auch noch einige andre gesellschaftliche Faktoren religiöser und religiöspolitischer Art hinzukommen.

Zunächst möchte ich die hauptsächlichsten klassifikatorischen Merkmale des zur SW-(Oγuz-)Gruppe gehörigen Türkmenischen geben:

---

[1]) А. П. Поцелуевский, „Диалекты туркменского языка" und „Фонетика Туркменского языка", beide Ašxabad 1936, im Туркменгосиздат. Das größere wissenschaftliche Interesse hat die erstgenannte Arbeit, da die „Фонетика" ein volkstümliche Einführung in die allgem. Phonetik an Hand des Tkm. ist.

[2]) Gelegentliche sprachphilosophische Äußerungen Pocełujevskij's, die sich ganz in den Bahnen der noch vor kurzem in der Sovet-Union sehr in Mode gestandenen Lehre Marr's bewegen, erheischten eine Auseinandersetzung ad hoc, da einzelne Konzeptionen dieser Art auf die Darstellung des Tkm. in seinem Verhältnis zu den andern Türksprachen, die Pocełujevskij nicht beabsichtigt, einen bestimmten Einfluß ausüben.

Schwund des postvokalisch auslautenden *-γ/-g* außer nach *a*, wie z. B. in *däγ* „Berg“, etc.; Nichtvorhandensein des *γ* im Anlaut von Suffixen: z. B. Suff. part. pf. *-an* statt *-γan* andrer Sprachen, Suff. dat. *-a* statt *-γa*, *-qa*; Nominalsuff. *-aj* statt *-γaj*, z. B. *günej* „der Sonne zugewandt, Süden“ = Qγ. *küṇgöj* „dgl.“ < *kün-gäj*, — welche Erscheinung von Pocełujevskij[1]) unklar und falsch generalisierend „Ausfall des *g* nach Konsonanten“ genannt wird; Übergang von Köktk., Ujγ. *đ* > *j*; Bewahrung von anlautendem *j-*; Erscheinen der Sonorlaute im Anlaut: *ġ-*, *g-*, *d-*, wie im Osmanischen. Neu ist, daß die Verbal-Wurzel *boł-/oł-*, in der Form *oł-* ein Kennzeichen der SW-Gruppe, im Türkmenischen allgemein als *boł-* erscheint, während nur einige Aule an der Grenze Irans *oł-* aufweisen (wie das Osman.). Weitere Besonderheiten des Türkmenischen sind das Vorhandensein der Frikativen, der Vokalquantitäten und einer Reihe morphologischer Erscheinungen, wie z. B. die periphrastische Bildung des Praesens, ähnlich dem Osman., auf *-jār*, *-jōr*, die Bildung des Futurum mittels des Ger. auf *-džaq*, u. a. Über diese wird dann weiter unten gesprochen werden.

Hinsichtlich dessen, was bisher über das Türkmenische in die Literatur eingegangen ist, gibt Pocełujevskij in „Диалекты . . .“ S. 12 ff. eine umfassende Bibliografie. Wesentlich ist, daß Pocełujevskij bezüglich der türkmenischen Texte Vámbérys (in ZDMG XXXIII, 388—444 und dessen „Čagatajischen Sprachstudien“) sich der Ansicht A. N. Samojłovičs und A. Je. Krymskijs[2]) anschließt, daß die genannten Texte lediglich als Material für die tkm. Literatur gelten können, nicht aber die tkm. Sprache. Wichtig ist eine daran anschließende Aufzählung der bisher zu tkm. Stämmen unternommenen Exkursionen und Expeditionen mit linguistischen und ethnologischen Zielen, die ich hier kurz wiedergeben will: 1927 zu den Jomud und Göklän (Rayon: Krasnovodsk, Ḥasan-Quli und Qara Qałʿa, im W. und SW. der Republik), 1928 in das Aul Maṇyš zum Clan der Anauły (Nachkommen einer Bevölkerung, die jetzt noch in den Ruinen von Anau unweit Ašxabad lebt), 1929 zu den Ērþāry (Geb. von Čardžuj und Kärki am linken Ufer des Amu), 1930 zu den Tekke von Märw, den Saryq und Sałyr (Rayon: Märw, Jołotan, Taxta-Bazār und Säraxs), Winter 1930/31 zu dem Clan Noxurły im Aul Noxur, 1931 zu den Göklän im Rayon Qara-Qałʿa in den Tälern der Flüsse Sumbar und Čandyr, 1932 nach Bajram-Ali zur Erforschung der Haupttendenzen in der Entwicklung der Sprache der werktätigen Massen der TSSR und schließlich Winter 1935/36 eine große Expedition zur Erforschung der Umgangssprache des türkmenischen Proletariats und der Kołxozniki (Bauern der Kollektivwirtschaften). Poce-

---

[1]) „Диалекты . . .“, S. 9.

[2]) In dessen „Тюрки, іх мови та літератури“, I, Тюркськи мови; вып. II, стр. 146. Київ (Киев), 1930.

łujevskij erwähnt dabei[1]) weder, ob, noch wo die Materialien dieser Expeditionen veröffentlicht worden sind; wir wissen ebenfalls nicht, wer diese Expeditionen geleitet hat und welche Ausbildung die Mitarbeiter besitzen; nur unter der letzten, die die Umgangssprache der Industriebezirke außerhalb Ašxabads erforscht hat, wird als Leiter der verdiente Leningrader Orientalist S. Je. Małov genannt. In dem Haus der Türkmenischen Kultur („Türkmenkult") in Ašxabad, von dessen schönen Einrichtungen ich im Sommer 1929 Kenntnis nehmen konnte, wurde ein Kabinett für experimentelle Phonetik eingerichtet. Die Resultate der Untersuchungen des Kabinetts hat Pocełujevskij in der erwähnten Arbeit über die Phonetik des Tkm. verwertet. Weiterhin hat der Türkmenkult Materialien zur Terminologie der Volksproduktion (Schmiedehandwerk, Holzbearbeitung, Teppichweberei und Stickerei) und der Bezeichnungen für Tiere und Pflanzen gesammelt. Auch diese sehr wichtigen Materialien scheinen noch nicht herausgegeben worden zu sein.

Das Vorhandensein der verschiedenen tkm. Dialekte kann man mit Pocełujevskij[2]) als eine Funktion der Clan-Organisation der Türkmenen betrachten. Jeder Clan hat seinen eigenen Dialekt, und es lassen sich auch bei den Untergruppen, den Sippen und Großfamilien, besondere dialektologische Nuancen feststellen. Dank der besonderen geographischen, ökonomischen und sozialen Bedingungen, in welche die Historie die Türkmenen versetzt hat, hat sich ihr ganzer patriarchalisch-nomadischer gesellschaftlicher Habitus im Laufe langer Zeit sehr wenig verändert. Die Natur des Gebiets, das sie durchwandern — eben Türkmenistans — bietet nur in sehr geringem Grad die Möglichkeit zur Seßhaftwerdung. Erst diese und der beginnende Ackerbau ruft kategorische Veränderungen in der sozialen Struktur hervor. Hierzu sind gerade die benachbarten Čaγatajer und ihre Erben, die özbeken, ein gutes Beispiel. Die Seßhaftwerdung war aber in jenen Regionen notwendigerweise mit schwierigen Bewässerungsarbeiten verbunden, die von den einzelnen Sippen oder Familien nicht ausgeführt werden konnten; allein die Kollektive der Clans konnte die notwendigen Kanalnetze anlegen: so begünstigte gerade der geringe Umfang der Seßhaftwerdung die Beibehaltung der alten Clan-Organisation. Das Irrigationssystem der einzelnen Rayons Türkmenistans ist hierfür besonders lehrreich, da es zeigt, daß bis zur Boden- und Bewässerungsreform der Sovets jeder *aryq* (Bewässerungskanal) das ausschließliche Eigentum dieses oder jenes Clans, dieser oder jener Sippe oder Familie gewesen ist. So hat die Karte eines solchen Irrigationssystems direkt an einen Stammbaum erinnert.

---

[1]) „Диалекты", S. 17—18.
[2]) Op. cit., S. 21 f.

Aus oben aufgezeigten Gründen haben auch die Ansätze zu einem Feudalismus bei den Türkmenen die Clan-Organisation nicht vernichten und durch eine eigene ersetzen können. Ganz einschneidend werden diese Dinge nun verändert mit dem Eindringen des russischen Handels- und Finanzkapitals nach der russischen Eroberung, und, in noch stärkerem Maße, nach dem Bau der Transkaspischen (1904) und der Türkistanischen Bahn (1906). Das Wachsen der Wirtschaft wird durch folgende Zahlen charakterisiert: in 20 Jahren (1890—1910) wird die Einfuhr von Getreide um das 23fache, die von Eisen um das 5fache, die von Manufakturwaren um das 3fache gesteigert; die Ausfuhr von Baumwolle um das 14fache, die von Wolle um das 6fache und die von Häuten um das 3fache.[1])

Die beiden großen Handelsstraßen, vom Kaukasus nach Mittel-Asien und von Persien nach Xwåräzm (Xiwå) und Rußland, kreuzen sich auf türkmenischem Boden. Das Anwachsen des Waren- und Geldverkehrs auf diesen beiden Handelswegen hat eine größere dialektologische Vereinheitlichung der tkm. Stämme bewirkt, die an dem Verkehr enger beteiligt waren: die Dialekte der Tekke, Göklän und Sałyr stehen einander sehr nahe (Verkürzung der Praesensformen, häufige Assimilationen und Kontraktionen), während die der Jomud, die abseits dieser Handelswege nomadisieren, und der Ērþäry, die sich dem Emirat von Buxårå unterworfen hatten, eine Reihe von Besonderheiten und Archaïsmen aufweisen. Erst in neuester Zeit, nach der Russischen Revolution, sind alle Voraussetzungen für die Bildung einer einheitlichen tkm. Sprache und das allmähliche Verschwinden der Dialekte resp. vieler Dialekte vorhanden. In Parenthese sei bemerkt, daß das Verschwinden von Dialekten sicherlich von sozialökonomischen Faktoren begünstigt, wenn nicht sogar bedingt wird, daß aber gegen das Verschwinden wieder andere Faktoren — unter denen ich als hauptsächlichste geographische und wiederum sozial-ökonomische nennen möchte — einwirken, denn sonst hätte z. B. Deutschland resp. das Deutsche heute nur noch ganz wenige Dialekte: auch in der Dialektologie haben die gleichen Faktoren auf verschiedener Stufe der Entwicklung (der Dialekte, resp. der sie Sprechenden) verschiedene Wirkung. Von der Boden- und Wasserreform der Sov̌ety bis zur Industrialisierung und Kollektivisierung Türkmenistans ist eine Reihe neuer Faktoren hinzugekommen, die den Reichtum des Türkmenischen an Dialekten zunächst einmal beträchtlich vermindern werden. Ob sich daraus einmal eine „unifizierte Allgemeinsprache", wie Pocełujevskij meint, entwickelt, läßt sich schwer sagen; ich jedenfalls möchte es stark bezweifeln.

Ich hielt es für wichtig, diese Tatsachen wenigstens zu erwähnen, da sie uns eine konkrete Vorstellung von den Türkmenen und ihren gesell-

---

[1]) S. Диалекты, S. 25 (genaue Tabellen).

schaftlichen Verhältnissen vermitteln sollen, die eine absolute Voraussetzung auch für die sprachliche Forschung ist.

Eine Reihe von Schwierigkeiten auf dem Gebiet der historischen und geographischen Linguistik des Türkmenischen bereiten uns die Migrationen einzelner türkmenischer Clans, deren Kenntnis für die analytisch-historische Grammatik sehr wichtig, aber leider nicht mehr, jedenfalls nicht auf längere Epochen, zu erlangen ist. So hatten z. B. zu Beginn des XIX. Jhdts. die Göklän das Becken der Flüsse Atrek und Gürgän in der persischen Provinz Asträbäd (teilweise auch Xōrāsān) inne; nach 1836 wanderten sie nach Xiwå aus und in der Mitte des vorigen Jhdts. wieder zurück in das Gebiet von Qara-Qałʿa und die anstoßenden persischen Provinzen. Die Oase von Märw wird heute von den Tekke bewohnt, die dort aber erst seit den 50er Jahren des vorigen Jhdts. leben; vorher waren dort die Saryq. Ende des XVII. Jhdts. hatten die Sałyr die Halbinsel Manγyšłaq inne, Anfang des XVIII. Jhdts. wanderten sie nach Xwåräzm, 10 Jahre später den Amu aufwärts nach Čardžuj zu, von wo ein großer Teil von ihnen 1884 nach dem Gebiet von Säraxs weiterzog. Wie man aus diesen paar Beispielen ersehen kann, sind unsere historischen Daten sehr spärlich und reichen außerdem nicht sehr weit zurück.

Nach Pocełujevskijs Meinung ist die türkmenische Schriftsprache im XV.—XVII. Jhdt. im Entstehen begriffen, gerade zu der Zeit, als das „Čaγatajische" die Literatursprache Mittel-Asiens wird; allerdings seien die ersten Spuren einer tkm. Schriftsprache schon im مُحَبَّت نامه des Dichters Xwārāzmī (XIV. Jhdt.) zu finden, dann im مُعين المريد (XIV. Jhdt.) und in خسرو و شيرين; auch in der قصّهٔ يوسف (XIII. Jhdt.) dürften einige Türkmenismen vorkommen. Später, zeitgenössisch mit der „čaγatajischen" Literatur, und von dieser ungeheuer stark beeinflußt, sind z. B. Väfā'ī's رَوْنَق الاسلام (XV. Jhdt.), einige Texte im „Stammbaum der Türken" von Abū-'l-Γāzī Bahādūr-Xān (XVIII. Jhdt.) und wohl auch der Boz-Oγłan (XV. Jhdt.)[1]) Eine eindeutig bestimmbare türkmenische Sprache bieten erst die Schriftsteller des XVIII. u. XIX. Jhdts, wie Āzādī, Maχdūm-Qulī, Säjjidī, Zelīlī, Γā'ibī u. a. Wissenschaftlich behandelt ist nur ein literarischer türkmenischer Text von A. N. Samojłovič in dessen »Книга рассказов о битвах текинцев«, СПб. 1914, das ʿAbdu-s-Sattār Qāḍī zum Verfasser hat (XIX. Jhdt.). Hierzu möchte ich noch bemerken, daß im Lexikon von Maḥmūd-al-Käšγarī einzelne Wörter als „türkmenisch" bezeichnet sind; es sind nur ganz wenige, und bisher habe ich nirgends feststellen können, daß sie speziell

[1]) Vgl. auch den qazaq. Boz-Oγłan in Radloff's „Proben", III.

tkm. Eigentümlichkeiten aufwiesen. Wir wissen allerdings auch nicht, ob diese schon im XI. Jhdt. vorhanden waren.

Pocełujevskij teilt die türkmenischen Dialekte in 2 ungleiche Gruppen ein. Die I. möchte ich die der eigentlich-türkmenischen Dialekte nennen; hierher gehören folgende: Jomud, im W. Türkmenistans und im Rayon Tašauz im N. der Republik, 2) Tekke, in der Mitte des südlichen Siedlungsstreifens von Qyzył-Arvat bis Bajram-Ali, 3) Göklän, im Rayon Qara-Qałᶜa, 4) Sałyr, bei Säraxs und im nördl. Teil des früheren Kreises Čardžuj, 5) Saryq, bei Jołotan und Taxta-Bazār, 6) Ērþāry, im O. und SO. der Republik, meist in den Gebieten von Čardžuj und Kärki. Zur II. Gruppe, die ich die Gruppe der Grenzdialekte nennen möchte, gehören die Dialekte zahlreicher kleiner Stämme, resp. kleiner Ortschaften an den Grenzen des türkmenischen Sprachgebiets, wie z. B. die der Budžaq, Eski und Nerezim an der özbekischen Grenze und die von Noxur, Maņyš, Xasar und Čuqur-Qałᶜa an der Grenze Irans. Die türkmenischen Dialekte außerhalb Türkmenistans bleiben hier und im Folgenden unberücksichtigt, müssen es sogar leider bleiben, da sie meist noch vollkommen unerforscht sind.

In phonetischer Hinsicht sind die Dialekte der I. Gruppe vollkommen einheitlich. Was die Labialharmonie angeht, so ist sie bei Jomud und Ērþāry schwach entwickelt, fehlt teilweise ganz; nur bei den Göklän und Tekke erstreckt sie sich über den ganzen Wortstamm (bei nicht-vielsilbigen Wörtern) und geht bisweilen auch auf die Suffixe über, hat also — mit andern Worten — dieselbe Dynamik wie auch in andern Türksprachen, z. B. dem Qaraqałpaq oder den labialharmonischen Sprachen Sibiriens (s. hierzu meine vergleichende historische Grammatik des Qara-Qałpaq, Teil I: Phonetik). Assimilation und Kontraktion sind am weitesten verbreitet im Göklän, Tekke und Sałyr, während das Jomud diese Erscheinungen nur in statu nascendi aufweist. Ērþāry und Saryq nehmen eine Mittelstellung ein.

Wesentlicher sind schon die Unterschiede in morphologischer Hinsicht, hier besonders bei der Bildung des Praesens, die in einzelnen Dialekten genau mit der des Osmanischen übereinstimmt. Doch darüber eingehender in den Kapiteln über die Morphologie. Weiterhin lautet der Dativ des Nomen verbale auf *-maq* im Jomud und Tekke z. B. *ałmāγa, gelmēğe*, während wir in den andern Dialekten *ałmāna, gelmēne* finden. Diese letzte Form dürfte eine Kontraktion aus *ał-maγ-yn-a, gel-meg-in-ä* mit dem Suffix 3. ps. darstellen. Ihre syntaktische Funktion ist oft die des idg. Supinum.

In der Gruppe der Grenzdialekte sind die Abweichungen vom Gemeintürkmenischen erheblich bei den an Iran grenzenden Dialekten. Dort geht *s* und *z* nicht in *þ* und *đ* über (Näheres s. u.); auslautendes *-k* und *-q* geht in *-x* über; in Maņyš und Xasar kommt die Palatalisation von Kon-

sonanten vor, die sonst im Tkm. wie in den meisten Türksprachen völlig unbekannt ist, und die Vokalharmonie wird in diesen Dialekten oft durchbrochen: z. B. *gelmäɣ*. Vgl. hierzu das von Polivanov[1]) und mir[2]) über die iranisierten Dialekte des Özbekischen Gesagte. In Maŋyš hat das Nomen verbale auf *-maq* die Form *-màj*: z. B. *al-màj*, durch weitgehende Palatalisation des auslautenden *k* und seinen schließlichen Verlust. Außerdem bilden diese iranisierten Dialekte das Praesens im Gegensatz zu den andern, die, wie das Osmanische, eine umschreibende Form gebrauchen (s. u.), von dem Gerundium auf *-a*: Xasar *alámàn*, Manyš *alámàn*, Noxur *aláman*. Im lexikalischen Bestand sind diese iranisierten Dialekte stark überfremdet: statt *jāz* („Frühling") sagt man *bohār*, statt *aɣač* — *deràxt* („Baum"), statt *gāzan* („Tee-Kessel") *čödàn* < دان چای u. v. a.

Für die Phonetik des Türkmenischen erscheint mir Folgendes als sehr wesentlich.

A. Vokalismus.

Pocełuvskij unterscheidet eine 3-fache Quantität der Vokale: 1. gewöhnliche (anceps), 2. lange, 3. reduzierte Vokale, oder, wie er sie nennt, überkurze, irrationale. Das Türkmenische ist eine der 3 Sprachen, aus denen wir das wesentlichste Material zum Problem der langen Vokale in den Türksprachen schöpfen — außer ihm kommen hauptsächlich das Ṭävašische und Jakutische in Betracht; deshalb interessieren uns die phonetischen Beobachtungen Pocełujevskijs über die Längen in besonderem Maße. Die Aussprache eines Teiles der tkm. langen Vokale hat eine Besonderheit, die uns erlaubt, die Längen als Polyphthonge zu betrachten. Die Öffnung der Sprechorgane nimmt bei der Aussprache von *ū* und *ǖ* langsam und stetig ab, während sie bei der Aussprache von *ā* langsam zunimmt. Bei der Aussprache von *ǝ̄* und *ī* nun nimmt die Öffnung nicht ab; aber dafür verändert die Zunge ihre Lage, indem sie sich langsam dem palatum nähert. Pocełujevskij sieht in dieser Änderung der Qualität der Vokale, die durch oben geschilderte Umstände während der Dauer, resp. der Produktion der Quantität vor sich geht, eine Polyphthongierung der Vokale. Weiterhin ist folgende Beobachtung wichtig, daß nämlich in einzelnen Fällen die Änderung der Artikulation (also der Wechsel in der Qualität) während der Aussprache nicht stetig, sondern sprunghaft vor sich geht, sodaß ein langer Vokal nicht zu einem Polyphthong, sondern nur zu einem Diphthong wird. Durch diese Änderung der Artikulation (und somit auch der Vokalqualität) beginnen die Laute *ǝ̄*, *ī*, *ū*, *ǖ* in ihrer 2. Hälfte akustisch in ein *j* oder *v* auszulauten: *ǝ̄j*, *īj*, *ūv*, *ǖj*. Die neue Orthographie, die seit 1930 leider nicht mehr die

[1]) Известия Ак. Наук СССР, отд. гуманитарных наук, 1928.
[2]) Islam XXI, S. 141 ff.

Längen durch Doppelsetzung der Vokalzeichen wie im Suomi wiedergibt — schreibt diese Längen *ьj, ij, uv, yj*. In der lateinischen Orthographie vor 1930, in der z. B. auch das recht brauchbare russisch-türkmenische Lexikon von Alijev und Bōrijev (Ašxabad 1929)[1]) abgefaßt ist, wird *ǖ* immer nur in der Kombination *yj* wiedergegeben: *syjt* = *sǖt* „Milch“, *gyjc* = *gǖč* „Kraft“ etc. Unter Berücksichtigung dieser Qualitätsänderung gewisser langer Vokale im Türkmenischen kämen wir sicher der Lösung der problematischen neu-ujγurischen („ost-türkischen“) Formen vom Typus *išt* „Hund“, *pišt* „Laus“, *iški* „2“, *ištik* „scharf“ näher. Jarring macht in seinen „Studien zu einer osttürkischen Lautlehre“ (Lund, Leipzig, 1933), S. 123 f. auf diese Formen aufmerksam; einen Lösungsversuch hat Bang in KSz XVIII, S-A S. 18 unternommen. Die von Pocełujevskij gegebenen tkm. Fakta unterstützen nun meinen Erklärungsversuch von *išt* < **iṣt* < **is̩t* < **ijt* < **īt* etc., den ich ganz zu Schluß meiner Rezension auf das angeführte Jarringsche Buch (Göttinger Gelehrte Anzeigen No. 9, 1934, S. 372) gebe. Wir kämen somit auf **īt*, **pīt*, **īki*, **ītik* zurück. Die Längen in den letzten beiden Wörtern wären als Vokallängen vor einer Geminata vollkommen verständlich; ob allerdings in **ītik*/**ittik* (KAŠ. *jitik, jitük*) alte Länge oder Gemination vorliegt, ist bislang nicht zu sagen.

Interessant ist auch das Vorhandensein eines *ā*, wozu Pocełujevskij nur 1 Beispiel gibt: *bāš* „5“, = jakut. *biäs*. Dies lange *ā* wird auch in der ersten lateinischen Orthographie nicht bezeichnet, was für alle, die sich nur abstrakt mit dem Türkmenischen befassen können, ein großes Hindernis ist.

Da ich schon einige Zeit zu dem Längenproblem in seiner Gesamtbedeutung für das türkische Sprachgebiet Materialien sammle, möchte ich im Folgenden einige meiner Vermutungen anschließen.

Zu Untersuchungen über das Quantitätenproblem im Türkischen müssen wir zunächst die Sprachen heranziehen, die heute noch Längen aufweisen: das Türkmenische und das Jakutische. Bei einer Sichtung des Vergleichsmaterials ergibt sich, daß prinzipiell — inklusive einiger „Ausnahmen“, die noch einer Klärung bedürfen — einer tkm. Länge im Jakutischen eine Länge oder eine Vokalspaltung entspricht, die wir auf eine ursprüngliche Länge zurückführen können. So finden wir, daß einem tkm. *ā* im Jakutischen *ya*, seltener reines *ā* entspricht und weiter: tkm. *ъ̄* jakutischem *ȳ*, tkm. *ō* jak. *uo*, tkm. *ū* jak. *ū*; tkm. *ǟ* (*ǟ*, selten *ī*) jak. *iä* — in diesen Fällen dürfte ein urtürk. **ē* anzunehmen sein —, tkm. *ī* jak. *ī*, tkm. *ȫ* — ganz parallel zu *ō* — jak. *üö*, tkm. *ǖ* jk. *ǖ*; hier bei *ǖ* sind Parallelen aus den beiden Sprachen recht selten und tkm. *ǖ* entspricht oft jak. *ü* und umgekehrt; diese Erscheinung scheint auf ge-

[1]) Vgl. hierzu J. Rypka im Archiv Orientální, II, Nr. 2; 1930.

wisse Positionen der betr. Vokale beschränkt zu sein und bedarf noch näherer Untersuchungen.

Unerläßlich ist bei diesen Untersuchungen die Heranziehung des Ṭ̌ ä v a š i s c h e n, das große Schwierigkeiten bereitet. Auch noch nach Ṣonderung des mit der Qazan-Tatarischen lexikalischen Überlagerung ins Ṭ̌ävašische eingegangenen Wortmaterials stehen wir problematischen Fällen gegenüber, in denen sich noch keine Gesetzmäßigkeit auffinden läßt. Diese Schwierigkeiten fallen keineswegs aus dem Rahmen des Ṭ̌ävašischen heraus und dürften vorläufig eine gewisse Erklärung in den von R a m s t e d t in seinem Artikel „Zur Frage nach der Stellung des Čuvašischen“, JSFOu XXXVIII, 1—34 angenommenen 2 Türkisierungsschichten (v o r der Qazan-tat. Überlagerung) finden. Abgesehen davon, daß im Ṭ̌äv. ein gemein-türkisches *a* der 1. Silbe in verschiedenen andern Vokalstufen erscheinen kann, wobei die ursprüngliche Quantität nicht ohne Einfluß gewesen sein muß, scheint mir aus der Fülle des Materials hervorgehoben werden zu müssen, daß das Ṭ̌ävašische für eine Länge teils eine dem Jakutischen ähnliche, aber weitergehende (von einer ursprünglich langen Silbe) zu einer 2-Silbigkeit führende Vokalspaltung aufweist, wie z. B. in: tkm. *gōk,* jak. *küöx,* ṭ̌äv. *kъvak* „blau“ (> Ung. *kék*); K ā š. *tūz,* tkm. *dūz,* ṭ̌äv. *tъvar,* < urtk. **tūz,* **tūŕ* „Salz“, — teils eine andersartige 2-Silbigkeit entwickelt hat nach folgendem Schema: tkm. *ōn,* jak. *uon,* ṭ̌äv. *vunnĕ* „10“, tkm. *dūz,* ṭ̌äv. *türĕ* „gerade“, tkm. *jān,* ṭ̌äv. *jänъ* „Seite“, — also einen Vorgang aufweist, welcher der Entstehung der Länge durch Ersatzdehnung nach Schwund einer folgenden (kurzen) Silbe umgekehrt proportional ist. Aber auch hierin liegt, wie wir unten sehen werden, eine große Schwierigkeit.

Während mir die Längen im Tkm. konstant zu sein scheinen, läßt sich im Jakutischen eine Veränderung der Quantität feststellen, und zwar bei 1-silbigen Wörtern: wenn z. B. das Nomen **kōk* Nominalsuffixe annimmt, bleibt die Quantität erhalten; nimmt es aber ein Suffix an, mit dem ein neues Wort gebildet wird, z. B. ein denominales Verbum, so verliert es die Länge: *küöx,* aber *köγör-* „blau werden“; das Tkm. aber behält die Quantität: *gōk-ör-* „dgl.“. Weiterhin wird im Jakut. sowohl *ā* aus alter Länge wie *ā* aus rezenter Kontraktion zu *ya*: dies scheint mir u. a. den Beweis zu liefern, daß die Vokalspaltung *ya* < *ā* eine sehr junge Erscheinung im Jakutischen ist.

Außer im Türkmenischen, Ṭ̌ăvašischen und Jakutischen gibt es Längen, die weder Kontraktionslängen noch fremdwörtlichen Ursprungs sind, gelegentlich im Alt-Ujγurischen, wo sie aus der Grafik zu erkennen sind: *'wwt* = *ōt* „Feuer“, tkm. *ōt,* jak. *uot*; K ā š. gibt bei einzelnen Wörtern an, sie seien بِالْإِشْبَاع, mit Länge, zu lesen, z. B. *tūz* „Salz“, *tūrum* resp. *tōrum* (nicht, wie B r o c k e l m a n n vermutete: *turūm,* zu lesen) „Ka-

melfüllen" = tkm. *tōrәm* „dgl." u. a.; außerdem in den türkmenisierten Dialekten des Özbekischen (Xiwå; Qara-Bułaq und Īqan)[1]) — hierhin gehören auch die von Budenz schon 1865 über das „Özbeg-Tatarische" von Xiwå[2]) gemachten Beobachtungen; weiterhin sporadisch im Neu-Ujγurischen (in den Aufzeichnungen von Le Coq, Jarring, Katanov-Menges), in der Sprache der Mišär von Nižnij-Novgorod, mit denen Boethlingk die jakut. Längen verglichen hatte, und in den sibirischen Türksprachen, wennzwar auch in der Unmasse Kontraktionslängen sehr vereinzelt dastehend.[3]) In Katanovs sibirischen Texten (Radloffs „Proben", Bd. IX) finden sich solche Längen vereinzelt; etwas häufiger begegnen sie uns in Castréns „Koibalischer und Karagassischer Sprachlehre". Hierbei läßt sich feststellen, daß in der Position vor auslautendem *-š* eine der oben für das Türkmenische geschilderten Diphthongisierung ähnliche oder parallele Erscheinung auftritt: *bajš*, jak. *bās*, tkm. *bāš* „Wunde", Kāš. *baš* „dgl.", *bašlyγ* „verwundet", ohne Angabe einer Länge; qojbał. *ejš* „Gefährte, Genosse"; Karaγ., *ajš* „hungrig", Jak. *ās*, Tkm. *āč*; Kγ. *yjš* „Rauch", Jak. *ȳs* „dgl."; Kγ. *ńajš* „Baum" in Kontraktion < *jaṇač*; Kγ. *bejš* „5", Jak. *biäs*, Tkm. *bāš*; Kγ. *tajš*, Qojb., Sojoṇ *tas*, Jak. *tās* „Stein", Tkm. *dāš*; Kγ. *töjš*, *döjš*, Jak. *tüös*, Tkm. *dōš* „Brust"; Kγ. *tüjš*, Jak. *tūl*, Tkm. *dūš*, Ṭäv. *tĕlĕk* „Traum, Schlaf"; einige Wörter sind unklar, wie: *üjš* Kγ. „3", Jak. *üs*; Soj. *pös*, Kγ. *böjš* „(sibirische) Zeder", wozu Castrén jenisej-ostjak.-kott. *fej* „dgl." vergleicht; außerdem Qb. *sāskys*, Salb. *šaškys*, Kγ. *šejškiš* „eine Möwenart", etymolog. unklar (< *sač-quš* „Haarvogel"?), u. einige andere. Nach Castrén § 30, 4 und § 66, 4 wird bei Suffigierung der Personalsuffixe (oder überhaupt vokalisch anlautender Suffixe?) die Aufgabe der Diphthongisierung beobachtet: *ńajš*, aber mit dem Suff. 1. ps. sg.: *ńad'im*.

Soweit bisher das türkische Material vorliegt, läßt sich gegen Radloff und V. Grønbech[4]) darauf schließen, daß es ursprünglich türkische Längen, also auch urtürkische Längen, gibt resp. gegeben hat. Diese urtürkischen Längen sind am besten bewahrt im Türkmenischen und lassen sich leicht im Jakutischen nachweisen. Ihre Entsprechungen im Ṭävašischen sind noch nicht gesichtet. Sporadisch finden sich noch Relikte und Reminiszenzen an die alten Längen in einigen anderen Türksprachen.

[1]) Siehe Je. D. Polivanov in den Известия Ак. Наук СССР, отд. гум. наук, 1929; u. K. Menges, Islam XXI, 141 ff.

[2]) „Khivai tatárság" in Ny. Közlemények IV, 316.

[3]) Wahrscheinlich hat Radloff auf Grund seiner Anschauung von den sibirischen Türksprachen in seiner „Phonetik..." § 105, jegliche ursprüngliche Länge für das Türkische kategorisch negiert; aber es bleibt trotzdem schlecht verständlich, wieso er das tun konnte, obwohl er das Jakutische kannte.

[4]) Vgl. meine Einwendungen gegen Grønbechs Theorie in der Rezension zu Jarrings „Studien..." in den Göttinger Gelehrten Anzeigen, Nr. 9, 1934, S. 365.

Wie ich schon in meiner Rezension von Jarring, S. 365, gegen V. Grønbech hervorhob, können wir bei der Untersuchung des Quantitätenproblems nicht auf eine Heranziehung des Mongolischen verzichten. Soviel ich bis jetzt sehe, scheint hier auf mongolischem Gebiet einer türkischen Länge bei einsilbigen Wörtern im Mongolischen eine Zweisilbigkeit zu entsprechen: urtürk. **kō̈k*, mong. *xüxe* < **kükä* (Mandžu *kuku*); urtk. **āb*, mong. *aba* „Jagd", urtk. **tāš*, mong. *čiłaγun* < **tiła-γun* < **tyła-γun* „Stein", urtk. **kǖč*, Tkm. *gǖč*, Jakut. *kǖs*, mong. *xücü(ŋ̣)* < **kücü(-n)* „Kraft", urtk. **qār*, Tkm. *ġār* „Schnee", mong. *xoro* < **qora* „Regen" (?) u. a.[1])

Hier erhebt sich nun die Frage: hat in diesen Fällen das *Ur-Ałtajische, die gemeinsame Muttersprache der türkischen und mongolischen Gruppe, eine ursprüngliche 2-Silbigkeit gehabt, die im Türkischen geschwunden ist und wofür im Türkischen Ersatzdehnung der 1. Silbe eingetreten ist — mit Ausnahme des Ṭ̆avašischen, das in noch näher zu bestimmenden Fällen einen vortürkischen status heute noch mitschleppt —? Oder hat die gemeinsame Grundsprache, das Ur-Ałtajische, Längen gekannt, die — in noch zu untersuchenden Fällen — in der mongolischen Gruppe und dem Ṭ̆avašischen zu einem Verlust der Länge und einer der Ersatzdehnung nach Verlust der ursprünglichen 2-Silbigkeit umgekehrt-proportionalen Entwicklung führte?

Ich neige, unter Betrachtung der in der Sprache herrschenden Bewegungs- und Schweregesetze zu der ersten These und nehme an, daß zwar das Urtürkische Längen gekannt hat, nicht aber die dem Türkischen und Mongolischen gemeinsame Grundsprache. Oder, für die Gegner der Theorie von den Ursprachen anders formuliert: die im Türkischen durch die historisch-komparative Methode nachweisbaren Längen dürften erst mit der Differenzierung der Türkischen Gruppe (und deren Einzelsprachen) entstanden sein, entsprechen aber, sofern es sich um die obigen Fälle von 1-Silbigkeit im Türkischen handelt, einer 2-Silbigkeit in der Mongolischen Gruppe; in der Epoche vor der Differenzierung der Türkischen und der Mongolischen Gruppe wird wohl eine 2-Silbigkeit diesen Verhältnissen zu Grunde gelegen haben.

Restlose Klarheit in diesen Problemen werden wir, wenn überhaupt je, so doch bestimmt noch nicht so bald erlangen; dies sei gerade denen

---

[1]) Es entbehrt nicht eines gewissen Reizes, folgende Parallele zur Diskussion zu stellen: Für das Liter.-Chinesische 白 *ḅaj* „weiß" ist die Kanton. Entsprechung *pāk*; diese Form führt Karlgren im Analyt. Dict., No. 685 — ohne Berücksichtigung der Quantität — auf ein **b'ɒk* zurück, das nach demselben Autor als Lehnwort ins Japanische in der Form *haku (paku), biaku* eingedrungen ist. Eine uraltajisch anlautende Tenuis labialis ist im Mong. und Türk. geschwunden, aber z. B. im Mandžu noch bewahrt — sodaß es unter Berücksichtigung der Karlgrenschen Reihe leicht ist, Kanton. *pāk* mit Türk. **āq* zu vergleichen.

zu Trost gesagt, die sich ebenfalls mit diesen Problemen beschäftigen.[1])

Beim Vokalismus des Türkmenischen ist noch folgendes erwähnenswert: der *i-Laut* nähert sich in einigen Dialekten (welchen?) dem *e*, meist im absoluten Auslaut, besonders deutlich im Dialekt der Anauły von Maŋyš, wo er vielfach allgemein zu *e* wird. Dies dürfte ohne Zweifel ein Iranisierungsprodukt sein, da dieser Vorgang eine Parallele zur neupersischen Entwicklung *i* > *ė*, *e* ist.[2])

Das von Kúnos, Raquette und Jarring[3]) im Neu-Ujγurischen festgestellte und von mir auch in iranisierten Dialekten des özbekischen, besonders in Samarqand und Buxårå, gehörte *u̇*,[4]) ein Zwischenlaut zwischen *u* und *ü*, wird nunmehr von Pocełujevskij[5]) auch für das Türkmenische mitsamt der Parallele *ȯ* (Mittellaut zwischen *o* und *ö*) belegt, und zwar für ein sehr enges Gebiet: die Oase von Märw. Da Pocełujevskij selbst keinerlei Anhaltspunkte noch Beispiele gibt, läßt es sich nicht sagen, ob es sich hier um ein direktes Iranisierungsprodukt in der Oase von Märw oder um einen Einfluß aus den benachbarten özbekischen iranisierten Dialekten (Buxårå) handelt.

Das Wort *jōq* „nicht (vorhanden)", jakut. *suox*, kann genau wie in özbekischen Dialekten (wo ich es in den Dialekten der Übergangsgruppe in Farγana so gehört habe) in der Form *jåq* erscheinen.

Zum Akzent: In durch Suffigierung entstandenen mehr als 3-silbigen Nomina ist außer dem Hauptakzent (′) auf der Ultima noch ein Nebenakzent (`) auf der ursprünglich den Ton tragenden Silbe, d. h. der Stamm-Ultima, zu beobachten: *jōłdàšłarъmdán*. Beim Verbum wird die im Türkischen allgemein geltende Akzentregel in folgenden Fällen durchbrochen: Im Praesens tritt der Akzent auf den Vokal des Praesens-Suffixes, z. B. Jomud *ałjårъn* etc. „ich nehme", Tekke, Sałyr *ałjån* „dgl.", 2. ps. pl. *ałjåŋъþ*, 3. ps. pl. *ałjåłar*, und stimmt darin vollkommen mit der osmanischen Akzentuierungsweise überein. Auch in den iranisierten Dialekten ruht der Akzent auf dem Praesens-Suffix: Noxur, Anau, Xasar *aláman* etc. Wie der Akzent immer auf der Silbe, die der Negationssilbe unmittelbar vorangeht, zu stehen kommt, so akzentuiert auch das negierte Praesens der iranisierten Dialekte: Noxur *jázmejmen*, Anau *túrmejmän*,

[1]) Noch vor Drucklegung der Arbeit schickt mir Kollege M. Räsänen liebenswürdigerweise seinen schönen Artikel „Über die langen Vokale der türkischen Lehnwörter im Ungarischen" in FUF XXIV, 246—255, in dem er diese schwierigen Untersuchungen gerade nach Westen, dem Ungarischen hin, vervollkommnet. In der Zusammenstellung des türkmenischen und jakutischen Materials kommen wir beide unabhängig voneinander zu den gleichen Ergebnissen.

[2]) Die gleiche Erscheinung findet sich durchgängig in Sir Aurel Steins Sprachaufzeichnungen im Äjnallu-Dialekt aus Südpersien, bearbeitet und herausgegeb. v. T. Kowalski, Polska Akad. Umiejętności, Prace Komisji Orientalist., No. 29, Kraków 1937.

[3]) Op. cit., S. 33.

[4]) Cf. Jarring, „The Uzbek Dialect of Qilich", S. 11.

[5]) Op. cit., S. 33.

Xasar *álmajman*. Der Aorist, resp. das Futurum indefinitum hat ebenfalls den Akzent immer auf dem Kennzeichen des Tempus, also auf dem Vokal des Partic. Aor.: 1. ps. pl. Göklän *ałárъq, gelérik*. Das Suffix des negierten Aorists behält den Akzent, wie im Osmanischen; diese Regel gilt auch für die iranisierten Dialekte, z. B. Xasar 1. ps. pl. *almásmъz*. In den haplologisch kontrahierten Aoristen bleibt der Akzent auf der durch die Kontraktion entstandenen Silbe: *gḗrin, gḗriņ* etc. < **gel-ir-im*, **gel-ir-iņ* etc. In dem mit *jōq* zusammengesetzten negierten Perfekt bleibt der Akzent auf dem negierenden Element: Zentrale Dialekte 1. ps. sg. *gelemṓq* (*gelemā́q*), 3. ps. pl. *gelenṓqłar* (*gelenā́qłar*). Genau wie im Aorist, so ruht auch im Futurum der Akzent auf dem Tempuscharakter, d. h. dem Suff. Gerundii Futuri: Tekke 2. ps. sg. *ałdžā́qþъņ, geldžḗkþiņ*, 2. pl. *ałdžā́qþъņъđ, geldžḗkþiņiđ*. Ist die Form negiert, so wird der Akzent hier vor die Negationssilbe zurückgezogen: 2. ps. pl. *álmadžaqþъņъđ, gélmedžekþiņiđ*. Leider spricht Pocełujevskij in seiner Arbeit über die tkm. Dialekte nicht über den Akzent, und in seiner Phonetik gibt er in dem kurzen Kapitel über den Akzent (§ 21, S. 36/37) nicht méhr als einige ganz allgemeine Beobachtungen, denen ich das Beispiel über die Betonung der Nomina mit mehreren Suffixen entnommen habe; er verweist nur auf einige Besonderheiten in einzelnen grammatischen Formen, über die er ausführlich in einer angekündigten Morphologie des Tkm. sprechen will. Damit sind die obigen Beispiele gemeint, die ich aus seiner Arbeit über die Dialekte zusammengestellt habe.

Für den Konsonantismus des Türkmenischen sind 5 Erscheinungen besonders charakteristisch: 1. die Verschiebung von gemein-türkischem *s, z* zu *þ, đ*.[1]) Diese Laute sind innerhalb der Türksprachen nur im Bašqurd vorhanden; *đ* war den alten Sprachen bekannt (Köktürkisch, Alt-Ujγurisch, Kāš.) und ist in Zentral-Asien und im ganzen türkischen Westen zu *j* verschoben, in Sibirien erscheint es je nach Sprache als *j, z* (*-s*), *d* und *t*. Nur die iranisierten Dialekte der Anauły und von Xasar haben altes *s, z* bewahrt — bestimmt unter dem iranischen Einfluß; 2. existieren zu den Verschlußlauten *p, b, g* in intervokalischer Position die entsprechenden Frikativen *p̄, b̠, ḡ*; 3. ist in allen Dialekten mit Ausnahme des Jomud das anlautende *q-* sonorisiert zu *ġ-*.[2]) Vgl. hierzu das sporadische Vorkommen von *ġ* in osmanischen Dialekten;[3]) 4. das Vor-

[1]) Ich habe diese germanischen Zeichen gewählt, da sie vollkommen den in Rede stehenden tkm.-Lauten entsprechen.

[2]) *ġ* ist die sonore Aequivalente zu *q*.

[3]) So z. B. in Ankara, Qajseri, Qyršehir, Qonja, Afjon-Qarahysar; cf. M. Räsänen, „Tk. Spr. aus Mittel-Anatolien", Ankara: S. 5, Zeile 7; 6, 2, 4, 7; 14 passim; 19, 2 etc.; regelmäßig findet sich *ġ-* im Wort *ġъz* = tkm. *ġъ̄z*; Qajseri: S. 87, 2, 1 v. u.; 89, 7; hier *ġyz* neben *kʿyz*; Qyršehir: 97, 6, 9, 15; 98, 5, 6, v. u.; 99 etc. passim; regelmäßig in *ġyz*; Afjon: 112 ff. passim, regelmäßig, sporadisch auch im Inlaut.

handensein der halbsonoren Clusile („Tenues mediae") *d̬*, *ĝ*, *b̬*, die im absoluten Auslaut nach langem Vokal (z. B. *ād̬* „Name", *jāb̬* „Bewässerungskanal, *'aryq'*") oder in der Komposition von mit einer Media anlautenden Suffixen mit einem mit einer Tenuis auslautenden Wortstamm vorkommen: *dāšd̬a* „am Stein", *etd̬i*, „er hat gemacht", *kitāpd̬an* „aus dem Buch" etc. Letztere Erscheinung ist in dem Osmanischen schon längst beobachtet worden; in der osmanischen Orthographie wird meist die entsprechende Tenuis für die phonetische Tenuis media geschrieben: *ettim* = *etd̬im*, „ich habe gemacht", *olmuştur* = *olmušd̬ur* „er ist (wohl) gewesen", *kutlĭyacaktĭr* = *qutlъjadžaqd̬ъr* (resp. *kutl*...) „er wird beglückwünschen", *Fahrettin* = *Faxretd̬in* (resp. *Fahretd̬in*) < ar. فخر الدين „Stolz der Religion", nom. propr. Neuerdings scheint sich hier die Tendenz durchzusetzen, in solchen Verbindungen statt der geminierten Tenuis die geminierte Media zu schreiben, wie man ab und zu *Fahreddin, yurddaş* = *jurtd̬aš* u. ä. lesen kann; 5. das Vorhandensein „kombinatorischer Laute eines mittleren Typs d^n, l^d u. ä., die das Resultat einer unvollkommenen Assimilation darstellen",[1]) d. h. einer Assimilation, die noch in der Entwicklung begriffen ist. Beispiele folgen weiter unten.

Palatalisation von Konsonanten kennt das Türkmenische nicht, abgesehen vom Dialekt der Anauły in den Dörfern Maņyš, Čuqur Qał'a und Xasar; dort kommt auch ein *ň* (palatales *n*) vor, wofür aber Poceɫujevskij leider keine Beispiele gibt.

Die Liquida *l* kann schwanken von einem mittleren *l* (wie im Französischen, Deutschen oder Čechischen) bis zu einem harten, aber nichtvelaren *ɫ*, wie in engl. *ill, wall*, das aber nicht die velare Stufe wie das russische л oder poln. *ɫ* erreicht.

In der labialen Reihe kennt das Tkm. außer einem frikativen *b̲* auch ein frikatives *p̄*; die labialen Frikativen sind, wie auch die andern, vornehmlich auf die intervokalische Position beschränkt; *p̄* ist das nicht-sonore Äquivalent zu dem sonoren *b̲*: *ōb̲a* „Aul, Zeltdorf", *ap̄a* „ältere Schwester". Diese Laute werden „mit locker geschlossenen, eng einander genäherten Lippen"[2]) ausgesprochen; sie sind mithin labio-labial und stellen Zwitterlaute zwischen *b* und *v*, resp. *p* und *f* dar, und werden in einiger Zeit ihre Entwicklung zu *v* resp. *f* abgeschlossen haben. Hierbei möchte ich auf von Castrén aufgezeichnete qojbalische und karaɣasische Wörter aufmerksam machen, die in intervokalischer Position *ṗ* und *f* aufweisen, wie Kɣ. *ojfa* „Asche"; Kɣ. *kafarmen* (1. sg. Aor.) „brennen"; Qb. *köp*, Kɣ. *köfej* < **köp-ä-jä* „viel"; Qb. *kȫbök*, Kɣ. *köpük*, *köfük* „Schaum", Osm. *köpük* „dgl."; Qb. *tȧberben*, *tabarben*, Kɣ. *tafarmen* (1. sg. Aor.) „finden", Qb. *teberben*, *tēbärben*, Kɣ. *tefermen* „stoßen (mit den Füssen)"; Qb. *tōberak*,

---

[1]) Poceɫujevskij, „Диалекты ...", S. 34 f.
[2]) Op. cit., S. 37, letzter Abschn.

Kγ. *tōferak* „Staub, Sand“ < *topurγaq*; Kγ. *t'efarmen*, Katanov „Proben“ IX, 618 ff. *čyp-* < *jap-* „bedecken, zudecken“. In Lehnwörtern aus dem Russischen, Persischen und Arabischen werden die labiodentalen *v, f* durch tkm. *b̠, p̄* ersetzt. Gemeintürkisch *v* wurde im Tkm. zu *w* (*u̯*) : *āw* (*āu̯*) „Jagd“.

Zur Veranschaulichung der verschiedenen Formen von Assimilation im Tkm. gibt Poceɫujevskij[1]) eine Tabelle der Assimilationen; als Paradeigma wählte er den Dialekt der Göklän. Wie aus der Einteilung der einzelnen Arten von Assimilation ersichtlich, nimmt Poceɫujevskij hier die Assimilation im weitesten Sinn. So stellte er in diese Tabelle auch Beispiele über die grundsätzlichen Erscheinungen der Vokalharmonie und des Sandhi, das hier im Tkm. genau so stark ist wie im Qara-Qaɫpaq (worüber ich in der demnächst erscheinenden Qara-Qaɫpaq. Phonetik nähere Data bringe). So stellt er z. B. auch den kategorischen Übergang von anlautendem *q-* > *ġ-* in eine Rubrik „Assimilation von Konsonanten an Vokale gemäß Stimmhaftigkeit (Übergang eines Nicht-Sonoren in einen Sonorlaut)“ zusammen mit Sandhi-Erscheinungen. Da Poceɫujevskij seine Tabelle nicht nach historisch-etymologischen Gesichtspunkten zusammengestellt hat, sondern lediglich nach phonologischen, so möchte ich nicht näher auf seine Einteilung eingehen, sondern nur die für das Türkmenische wesentlichen Merkmale herausgreifen:

Vokalassimilation in der Form der Labialattraktion, die uns aus dem Qazaqischen, dem Qara-Qaɫpaq und dem labialattraktorischen aɫtajischen Sprachenbund (im weitesten Sinn des Wortes: mit Einschluß der angrenzenden mongolischen Sprachen)[2]) bekannt ist. Ich formuliere diese Erscheinungen in meiner qara-qaɫpaqischen Phonetik S. 42 folgendermaßen: „Hier im Qara-Qaɫpaq wie auch dem Qazaq haben wir eine zwiefache Erscheinung: Labialharmonie und Labialattraktion. Mit der ersteren bezeichne ich den Vorgang, daß bei der Suffixvariante *y, i* / *u, ü* nach labialem Vokal der vorhergehenden Silbe die labiale Variante erscheint: *u, ü*. Dieser Vorgang ist die Regel z. B. im Osmanischen, während das Özbekische der seßhaften städtischen Bevölkerung und der halbseßhaften Landbevölkerung die Labialharmonie nicht kennt. Labialattraktion haben wir dann, wenn bei der Suffixvariante *a*/*ä* nach labialem Vokal der vorhergehenden Silbe Labialisation der Suffixvariante zu *o*/*ö* eintritt. Die Labialattraktion ist hier im Qara-Qaɫpaq und Qazaq auf die Vokale der vorderen Reihe beschränkt, während, wie die Beispiele zeigen werden, sie

[1]) Op. cit., Cap. VI, S. 38 ff.

[2]) Die Labialattraktion soll auch in einigen osmanischen Dialekten vorkommen. Sie ist ebenfalls dem Idg. bekannt: im Griech. werden die Lautgruppen αρ und αλ vor υ oder ϝο der folgenden Silbe zu ορ und ολ. Cf. H. Hirt, Handbuch der griech. Laut- und Formenlehre, 2. Aufl., S. 107; dort Hinweis auf J. Schmidt in KZ XXXII, 376.

im Aƚtajischen (Ojrat) auch schon in die hintere Reihe eingedrungen ist, wo sie sich aber noch auf die Position nach *o* der vorhergehenden Silbe beschränkt." So haben wir auch im Tkm. z. B. *orto* „Mitte" < *orta, düjö* „Kamel" < *düjä, kölögö* „Schatten" < *kölägä*. Diese Fälle stellt P o c e ł u j e v s k i j unter „labiale Vokalharmonie" in eine Reihe mit Fällen wie *öl-dür-düm*. Phonologisch mögen beide Fälle von gleicher Bedeutung sein; historisch und etymologisch gesehen gehören sie aber 2 verschiedenen Epochen an. Deshalb finde ich es auch geboten, streng zwischen Labialharmonie (*öl-dür-düm* „ich habe getötet" — gegen özbekisch iranisierte Diall. *ol-dịr-dịm*, qazan. *ül-dьr-dьm*) und Labialattraktion (*orto, düjö, kölögö*) zu scheiden.

Die Labialharmonie geht selten über die ersten 3 bis 4 Silben hinaus. Der Vokal im absoluten Auslaut wird selten labialisiert, und *u, ü* werden im absoluten Auslaut sogar streng gemieden. Es kommen vor: *öjdö* „im Haus", *ondo* „dort", aber immer heißt es: *öli* „Leiche", osman. *ölü, gördi* „er sah", osman. *gördü*. Lange Vokale behalten ihre Qualität. In den iranisierten Dialekten ist die Labialharmonie meist nur sporadisch vorhanden oder ganz verloren — genau wie in den iranisierten özbekischen Dialekten. Labialisierend kann auf einen Vokal auch ein labialer Konsonant wirken, der sich in engster Nachbarschaft befindet: *towšon* „Hase" < K ā š. *tavyšγan, āwo*, dat. von *āw* „Jagd".

Erscheinungen, wie Tekke *ałmъjā, gelmijē* (< **al-ma-jār*, **gel-me-jēr*) stellt P o c e ł u j e v s k i j unter „Assimilation wegen Palatalität" und Übergang von *a, e* > *ъ, ĕ* in der Nachbarschaft von *j*". Diese Erklärung ist offensichtlich unzureichend, denn diese Reduktion findet sich vorwiegend in den komponierten Präsens-Formen, und wird nicht nur der Nachbarschaft von *j* verdankt, sondern einem noch stärkeren Gesetz, das P o c e ł u j e v s k i j nirgends nennt: dem G e s e t z d e s M i t t e l s i l b e n s c h w u n d e s, das in sämtlichen Türk- (und Mongol-)Sprachen eine große Macht ausübt. Die Vokalreduktion in den komponierten Präsens-Formen ist uns auch aus dem Osman. bekannt, wo sie sogar Aufnahme in die neue Schriftsprache gefunden hat: *almĭyor, gelmiyor* (= *ál-mъ-jor, ǵel-mi-jor*).

Assimilationserscheinungen im Konsonantismus. Hierher gehören die Beispiele mit Tenuis media:[1]) *jaqd̬ъ* „er hat angesteckt", *ekd̬im* „ich habe gesät"; *jaγъp-d̬ъr* „es hat geregnet", *tutd̬ъ* „er hat gegriffen", *gȫkd̬e, gȫkd̬ö* „am Himmel"; auch in Sandhi: *üč jāp b̬ār* „es sind 3 *aryq*e". Beispiele von unvollkommener Assimilation: *ōn-ᵈnȫrt* „14" < *ōn-dȫrt, kim-*

---

[1]) Mit Tenuis media bezeichne ich die Mittellage zwischen der tonlosen und der sonoren Qualität eines Klusils; der Klusil ist zu Beginn seiner Produktion eine Tenuis, die im Verlauf der Produktion in die Media übergeht. Die Tenues mediae sind häufig im Deutschen, Fi.-Ugr., Mongolischen und Chinesischen. Unsere *b̬, d̬, ǵ* sind die ʙ, ᴅ, ɢ der Société Finno-Ougrienne.

^{d}nen „von wem" < *kim-den, on-^{d}non* „von dort"; < *on-dan, ajłan^{d}nъm* „ich drehte mich" < *aj-ła-n-dym*. Die gleiche Erscheinung ist sporadisch auch in einigen osmanischen Dialekten zu finden: cf. M. R ä s ä n e n, Tk. Spr. aus Mittel-Anatolien, III, S. 74, Zeile 6 (A n k a r a) *ġonàn^{d}nan* < *qonaγ-yn-dan*; 77, 3 (Ankara) *bɛn^{d}nɛn* < *ben-dän;* 113, 2 (Afjon) *sašlarịn^{d}nan* < *sač-lar-yn-dan* (diese Stelle ist unrichtig in der Übersetzung wiedergegeben); 115, 7 (Afjon) *tarafin^{d}nan*; 127, 4 (Afjon) *čaršịsin^{d}nan*; Tekke und zentrale Dialekte: *jaman-^{ł}nъq* „Schlechtigkeit" < *jaman-łyq, ojun-^{ł}nor* „Spiele" < *ojun-łar, gün^{l}nör* „Tage" < *gün-lär* (die Göklän haben in diesen Fällen schon *nl* > *ll: baqałłar* „die Schauenden" < *baq-an-łar, gelillere* „den Bräuten" < *gelinlär-ä*, etc.); *γ* + *ŋ* assimilieren zu *ŋŋ*: *čatmadžъŋŋъ* (acc. poss. 2. ps.) „deinen kleinen Verhau", nach Mittelsilbenschwund < **čat-ma-džъγ-ъŋ-ъ(γ)*. *l* und *r* assimilieren zu Gunsten von *l*: *berelle* „sie geben" < *ber-ärlär*. Bei den Dentalen und Sibilanten sind folgende Assimilationsformen hervorzuheben: *biđđe* < *biz-dä* „bei uns", *arqamъđđa* < *arqa-mъz-da* „in unserm Rücken, hinter uns", *þaþþaŋ* < *sat-saŋ* „wenn du verkäufst", *biþþe* < *bit-sä* „wenn es fertig wird", *göllö* < *göđlö* < *göz-lä* „mit Auge(n)"[1]), *ġuššaγađъm* < *quš-čaγaz-ym*, dim. 1. ps. „mein Vögelchen", *kižžik* ebenfalls mit Mittelsilbenschwund < *kiči-džik*, dim. von *kičik* „klein", mit regressiver Assimilation; *gūšli* < **gūč-lüg* „schwierig", *āšłъq* < **āč-łyq* „Hungersnot".

In der Verbalkomposition (verbum + vb. descriptivum sive auxiliare) ist die Assimilation des Gerundialauslautes *-p* an den anlautenden Guttural des Auxiliare Regel: *ġajdъq-ĝelmeđ* < **qajtъp-gel-mez* „kommt nicht zurück", *ġojuq-ĝiden* < **qojup-gid-en* „der es hingelegt hat (perfektiv)", *daŋъq-qojdъ* < *daŋъp-qojdъ* „er hat (die Wunde) verbunden (pf.)", *īnik-ĝel-* < *īnip-gel-* „herunterkommen", *sürük-ĝetirdim* < **sürüp-getirdim* ich habe herangeschleift, herangebracht". In Sibirien haben wir im Saγaj und Sojoŋ in diesen Fällen Metathesis: *qajdyq-pälmäs, qojuq-petkän, inik-päl-* (mit *qoj-* wird im Saγ. und Soj. nicht perfektiviert) etc. Diese Erscheinung tritt auch auf in der negierenden Komposition mit *dāl* (< *degil*; vgl. Osm. *dejil*): *berdžek-ĝāl* < **ber-džek-degil, īndžek-ĝāl* < *īn-džek-degil*; diese Formen sind den gewöhnlichen *bér-me-džek, ín-me-džek* morphologisch gleichwertig. Alle diese Assimilationserscheinungen werden, genau wie im Qara-Qałpaq, in der modernen Orthographie n i c h t wiedergegeben.

Genau wie im Özbekischen, so durchbrechen auch hier die i r a n i s i e r t e n Dialekte die Vokalharmonie: vgl. im Aul Maŋyš *màn gàlàdžaγmàn* 1. sg. fut., *bālalare*, dat. pl. „den Kindern", der auf diese Weise phonetisch mit dem Acc. zusammenfällt, da in den iranisierten Dialekten aus-

---

[1]) In P o c e ł u j e v s k i j s Beispiel, op. cit., 40 unter Nr. 4, heißt es „*velle* = *göđle*", was vollkommen unverständlich ist, wenn man nicht einen Druckfehler annimmt.

lautendes *i* > *e* wird; *sàn oxъjsàn* „du liest“, *oturmàj* „sich setzen“, *almàle* „(man) muß nehmen“ < *al-ma-lyγ*.

Einzelerscheinungen. Das *i* nähert sich im Suffix Genit. und der 2. ps. vor *ŋ* stark dem *ъ*: *menъŋ* „meiner“, *getirdъŋ* „du hast gebracht“, *gidъŋ* „geh“ etc.

Da *ъ̄* und *ī* in der Artikulation oft sehr ähnlich sind, schwankt man bei solchen Wörtern in der Suffigierung zwischen palatalen und gutturalen Suffixen: *ъ̄đđan* neben *īđđen*, Abl. v. *īđ* < *īz* „Spur“, *dъ̄đđan* neben *dīđđen*, Abl. v. *dīđ* < *dīz* „Knie“.

Das *r* im Suff. des komponierten Praesens schwindet bei den Tekke, Sałyr und Göklän: *ałjā, geljē*; im Pluralsuffix bei den Göklän, Noxurły und Anauły: *oγulła* etc. Bei den Tekke schwindet das *r* nur im Gen. pl., der dadurch die Form *-łaŋ* erhält: *ādamlaŋ* „der Leute“. *N* schwindet im Gen.-Suff. *-nъŋ* nach vokalisch auslautendem Stamm, wodurch der stammauslautende Vokal mit dem des Suffixes kontrahiert: Tekke, Sałyr, Göklän und Noxurły *ōb̲āŋ* < *ōb̲a-nъŋ* „Ebene“, *gečīŋ* < *geči-niŋ* „Katze“, *düjāŋ* < *düjä-niŋ* (Göklän Nom. *düjö*) „Kamel“. Der reduzierte Vokal der Personalsuffixe schwindet unter dem Gesetz des Mittelsilbenschwundes bei Anfügung von Kasussuffixen: *jānna* < *jan-yn-a* „an seine Seite, zu ihm“. Bei den Jomud sind diese Assimilationen ziemlich selten; Ērþāry und Saryq nehmen eine Mittelstellung ein.

Zur Morphologie. Von den Besonderheiten der Nominalflexion möchte ich folgende erwähnen: Die Kasussuffixe sind die gleichen wie im Osmanischen, nur mit dem Unterschied, daß die labialharmonische Variante im Acc. fehlt; dafür treten dann die labialattraktorischen Erscheinungen im Dat., Abl. und Loc. auf. Tritt das Dativsuff. an ein vokalisch auslautendes Nomen, so kontrahiert es mit dem Auslautvokal des Wortes zu *ā*/*ǟ*; das Osmanische kennt diese Kontraktion nicht.

Die stammauslautenden Tenues *q, k, t, p* und die Sibilans *-č* werden, außer in Fremdwörtern, vor vokalisch anlautendem Suffix sonorisiert; *q, k, p* gehen in die entsprechenden Fricativae über: *γ, g̅, b̲*. Eine eigenartige Erscheinung ist die, daß vokalischer Stammauslaut vor Antritt des Genit.- und Acc.-Suffixes Länge erhält (wobei *e* > *ā*): *ene* „Mutter“, Gen. *enāniŋ* (*enānъŋ*), Acc. *enāni*. Ich kann diese Länge nur als Ersatzdehnung vor dem reduzierten Vokal des Suffixes (besonders des Gen.-Suff.) erklären; einige ganz parallele Fälle finden sich in meinem özbekischen Text in (türkmenisiertem!) xiwinischem Dialekt.[1]) Beachtenswert sind im Abl. und Loc. die Erscheinungen progressiver Assimilation nach stammauslautendem *-l, -þ, -đ* (besonders stark bei den Göklän). Der Anlaut des Loc.-Suff. geht nach stammauslautendem *-n* besonders oft im Noxurły in *n* über, während diese Assimilation im Abl.-Suff. nach Nasalen

[1]) Islam XXI, 141 ff.

allgemein ist und ungefähr auf der gleichen Stufe mit der Assimilation im Qara-Qałpaq, Qazaq und Ojrat steht, auf die ich an anderer Stelle näher eingehe. Ob sich hier im Türkmenischen ein wie im Qara-Qałpaq, Qazaq und Ojrat durch kombinatorischen Lautwandel verursachter Zusammenfall gewisser Kasussuffixe vorbereitet, der auf die Syntaxis von einschneidender Wirkung sein muß, darüber geht aus Pocełujevskijs Material nichts hervor.

Die Verbalflexion des Tkm. enthält eine Reihe Sondererscheinungen. Das Partic. Praes. wird, genau wie im Osman., durch eine sehr alte Verbalkomposition wiedergegeben. Die meisten Dialekte komponieren mit *-jār/-jăr*: dahin gehören Jomud, Tekke, Sałyr, Göklän. Die letzten 3 haben dabei Abfall des auslautenden *r*: *-jā/-jă*. Der Dialekt der Saqar suffigiert unvokalharmonisch nur *-je*. Die Ērþāry komponieren mit *-jōr* neben *-jēr*, die Saryq mit *-ōr*. Von diesen gehen *-jōr* (*-jēr*) und *-ōr* zweifellos auf **jory-r*, das Partic. Aor. des Auxiliare *jory-* zurück. Ob *-jār* (und seine Varianten) ebenfalls aus **jory-r* entstanden ist, wie Foy meinte, daran zweifle ich, denn es gibt viele Sprachen, in denen das Ptc. Aor. von *jat-* als Auxiliare in den Formen özb. *jåtъr, džåtъr*, Qara-Qałpaq *atъr*, Qazaq *džatyr, jatyr*, Saγaj *čār, čār*, Šor *čar, čär, čyr* dieselbe Funktion ausübt. Und neben den fortgeschrittenen Zentral-Dialekten hat gerade der archaïschste und konservativste Dialekt der Jomud *-jār*. Daß in den sibirischen Sprachen *čat-* < *jat-* zu Grunde liegt, beweisen Formen im Ptc. Perf., Saγ., Šor *čatqan, čytqan*, Tubałar *t'ytqan*.

Vollkommen unbekannt ist das komponierte Praesens den ans özbekische und Persische angrenzenden Dialekten, die das Prs. wie das özbekische, Qazaqische oder Neu-Ujγurische vom Gerundium auf *-a* bilden.[1]) Diese Bildung kommt neben den komponierten Formen noch in den Dialekten der Saryq und Sałyr vor. Bei beiden letztgenannten Dialekten lautet die 3. ps. sg.: Saryq *baradūr*, Sałyr *ałdūr, geldūr* mit der bewahrten Kontraktionslänge bei *-dūr* < **tur-ur*[2]). Das Sałyr verliert hierbei — unter der Einwirkung des Gesetzes vom Mittelsilbenschwund — das Element des Ger. Prs.: *ał-dūr, gel-dūr*, eine Parallele zu dem Schwund dieses selben Elements bei der Verbalkomposition in den sibirischen Sprachen: Šor, Saγ. *kel-čär* < **kel-ä-jat-yr* „er kommt", Saγ. *poł-čadyr* „er ist (dauernd)" < **boł-a-jatyr*, Šor *šabyš-šadyr* „schlagen sich", 3. ps. pl. < **čap-yš-a-jat-yr*.

Die Formen *ałdūr, geldūr* lassen darauf schließen, daß bei den Saryq und Sałyr nie der Vokal des Ger. Prs. betont war, daß also diese Formen ungefähr so betont waren: **àł-a-dúr* < **àł-a-tur-úr*, während hingegen in

---

[1]) Interessant ist diese Form bei den *Čovdur*, da sie bei dem Vokal des Ger. Prs. Länge aufweist: *ałēdъr* < **ał-a-tur-ur*, sichtlich auch durch Ersatzdehnung vor der Silbe mit reduziertem Vokal.

[2]) Womit Bangs These: *bar* „vorhanden" < *bār* < **bar-yr* einen neuerlichen phonetischen Beweis erfährt.

den iranisierten Dialekten der Ton immer auf dem Vokal des Ger. Praes., dem Tempuscharakter, ruht. Man kann weiterhin darauf schließen, daß sich zwar die Praesensbildung vom Gerundium auf *-a* in einzelnen türkmenischen Dialekten entwickelt hat, aber anscheinend nie gegen die komponierten Formen aufgekommen ist, daß aber andererseits das Praesens der iranisierten Dialekte aus den angrenzenden özbekischen Dialekten entlehnt worden ist. Da das archaïsche Jomud nach dem bisher vorliegenden Material aber nur das komponierte Praesens kennt, so dürfte anzunehmen sein, daß die komponierten Formen wie im Osman. die ältere Art der Praesensdarstellung ist. Dies ist unter der Voraussetzung zu betrachten, daß bei den Saryq und Sałyr, die beide Formen nebeneinander aufweisen, keinerlei temporelle oder aspektliche Nuancen vorliegen, so wie das aus Pocełujevskijs Tabelle[1]) zu folgern ist.

Die Personalsuffixe sind folgende: Sg., 1. ps. *-ъn/-in*, 2. *-pъŋ/-piŋ*, 3. —; Pl., 1. ps. *-ъp/-ip*, 2. *-pъŋъđ/-piŋiđ*, 3. *-lar/-ler*. Bei den Tekke und Sałyr tritt in der 1. ps. sg. pl. eine starke Kontraktion ein: *ałjān, ałjāp* (<* *ał-jār-yn*; **ał-jār-yz*); die Göklän suffigieren in der 1. pl. *-q/-k*[2]), ebenfalls mit starker Kontraktion: *ałjāq* (< **ał-jār-yq*). Dies Suffix ist aus dem Perfekt und aus dem Konditionalis entlehnt. In der 2. ps. weisen die zentralen Dialekte ebenfalls meist weitgehende Kontraktion auf: *ałjāŋ, ałjāŋъđ*. Hier wird also im Praesens teils das Pron. pers. suffigiert, teils aber das possess., teils ein Suffix, das eine Mischung aus beiden ist, denn es läßt sich schwer sagen, ob z. B. *-pъŋ* eine Kreuzung ist aus dem Pron. pers. 2. ps. *sen* + Pron. poss. 2. ps. *-iŋ* oder ob es sein *-ŋ* erhalten hat in Analogie zu Formen, die in der 2. ps. das Pron. poss. suffigieren (Perfekt, Konditional); dasselbe gilt auch für die 2. pl., die ja wohl einen *z*- Plural (ursprgl. Dual) von der 2. sg. darstellt.

Diejenigen Dialekte, welche die gemein-türkmenische komponierte Praesensbildung nicht kennen, suffigieren dem Gerundium auf *-a* die Pron. personalia, wie das Neu-Ujɣurische, özbekische etc. Diese haben dann auch für die negierte Form das Suffix *-mej* (mit unverändertem Vokalismus).

Das suffigierte Frage-Partikelchen *-mъ/-mi* verschmilzt in den zentralen Dialekten beim Suff. 2. ps. zu einer Form *-mъŋ(ъđ)*: *ałjāmъŋ*? „nimmst du?", *geljā̄miŋiđ*? „kommt ihr?"

Der Anschaulichkeit halber seien die Pocełujevskijschen Paradeigmata hierhergesetzt:

[1]) Op. cit., S. 49/50. Hier sind auf S. 50 die Dialekte der Noxurły, Anauły, Xasar und Budžaq unter Gruppe III (Praesens vom a-Gerund.) zu stellen, was der Autor bei der Korrektur übersehen hat.

[2]) Wie in allen Tempora u. Modi im Azärbajdžanischen und den zu letzterem zu stellenden Dialekten der Qåšqaj und Äjnallu südöstl. von Šīrāz; cf. T. Kowalski, „Sir Aurel Steins Sprachaufzeichnungen im Äjnallu-Dialekt aus Südpersien", Polska Akademja Umiejętności, Prace Kom. Or., Nr. 29, §§ 25, 31, 34 u. S. 67/68.

Praesens compositum bei den J o m u d:

Sg. ał-jā́r-ъn „ich nehme“	Sg. gel-jā́r-in „ich komme“
ał-jā́r-þъŋ	gel-jā́r-þiŋ
ał-jā́r	gel-jā̄r
Pl. ał-jā́r-ъþ	Pl. gel-jā́r-iþ
ał-jā́r-þъŋъđ	gel-jā́r-þiŋiđ
ał-jā́r-łar	gel-jā́r-ler

bei den Ē r þ ā r y:

Sg. ał-jṓr-un etc.	Sg. gel-jṓr-un etc.
Pl. ał-jṓr-uþ etc.	Pl. gel-jṓr-uþ etc.

bei den S a r y q:

Sg. ał-ōr-un etc.	Sg. gel-ṓr-un etc.
Pl. ał-ōr-uþ etc.	Pl. gel-ṓr-uþ etc.

bei den T e k k e und S a ł y r:

Sg. ał-jān	Sg. gel-jā̄n
ał-jāŋ	gel-jāŋ
ał-jā	gel-jā
Pl. ał-jāþ	Pl. gel-jā́þ
ał-jā́ŋъđ	gel-jā́ŋъđ
ał-jā́(łar)	gel-jā́(ler)

bei den G ö k l ä n:

Sg. ał-jān etc.	Sg. gel-jēn etc.
Pl. ał-jāq etc.	Pl. gel-jēk etc.

Negiert:

Sg. áł-mъ-jān etc.	Sg. gél-mi-jān etc.
Pl. áł-mъ-jāq etc.	Pl. gél-mi-jā́k etc.

I r a n i s i e r t e D i a l e k t e:

N o x u r ł y:

Sg. ał-á-man	Sg. bil-é-men „ich weiss“
ał-á-san	bil-é-sen
ał-á-di̭	bil-á-di̭
Pl. ał-á-mъz	Pl. bil-é-miz
ał-á-sъz	bil-é-siz
ał-á-di̭	bil-á-di̭

A n a u ł y :	X a s a r :
Sg. ał-á-mȧn	Sg. al-ấ-men
ał-á-sȧn	al-ấ-sen
ał-á-de	al-ấ-dъ
Pl. ał-á-miz	Pl. al-ấ-mъz
ał-á-siz	al-ấ-sъz
ał-á-de	al-ấ-dъ

Das Tempus auf *-ar*, der „Aorist", der nach P o c e ł u j e v s k i j[1]) die Funktion eines Fut. indefinitum hat, suffigiert genau wie oben über das Praesens gesagt. Nur die Göklän suffigieren wie auch in der 1. ps. pl. praes. *-q/-k*: *ał-ár-ъq, gel-ér-ik.* Die Noxurły und Xasar suffigieren die pron. personalia, wie die özbekischen Dialekte. Leider läßt uns P o c e ł u j e v s k i j[2]) bei seiner Angabe, daß beim n e g i e r t e n Aorist in der 2. ps. sg. pl. eine Schwankung in der Suffigierung von *-mađ/međ* und *-mar/-mer* auftritt, mit Beispielen im Stich. Weiterhin bemerkt er, daß „zuweilen, beispielsweise bei den Saryq, die Tendenz zu beobachten ist, dies Suffix auch auf die 3. ps. auszudehnen"; Beispiel: *joqorda jъłdъđ doɣmar-mъ?* „geht [denn] der Stern nicht im Osten auf?" Vorläufig läßt sich noch nicht sagen, ob wir es in diesem Fall mit einer sehr alten, vom Urtürkischen her bewahrten Form (*-maz* ‹ **-maŕ?*) zu tun haben, oder mit einer ganz rezenten Analogiebildung zum nichtnegierten Stamm auf *-ar-*; gerade deshalb wären Beispiele sehr erwünscht. Falsch ist P o c e ł u j e v s k i j s Anschauung[3]), daß in den iranisierten Dialekten eine Kontraktion von *-mar/-mer* und den Personalsuffixen vorliege; denn, wie aus den Beispielen (s. u.!) hervorgeht, liegt sämtlichen Formen das negative Suffix *-mas* zu Grunde. Die Formen Xasar *ałmȧm, ałmȧņ* sind aus **ał-mȧs-mȧn, *ał-mȧs-sȧn,* resp. possessiv aus **ał-maz-ym, *ał-maz-yņ* entstanden; warum in der 3. sg. und im ganzen Plural das Tempuselement wechseln sollte — um bei P o c e ł u j e v s k i j s Anschauung zu bleiben — ist nicht verständlich. Da bei diesem Tempus in der 3. Sg. das Personalsuffix hier wie im Osman. immer fehlt, liegt hier der reine Tempusstamm (als partic. aor. sive fut. indefin.) zu Tage. Weit stärker sind die Kontraktionen bei den Noxurły, die den reinen Tempusstamm in der 3. sg. et pl. zeigen (s. u.). Bei den Noxurły suffigiert die 1. pl., wie bei den Göklän, *-x* ‹ *-q/-k.* In den zentralen Dialekten kommt die Kurzform des negierten Aorists nur bei der 1. ps. sg. vor: *ałman, gelmen.*

Die affirmativen Formen des A o r i s t s kontrahieren sehr gern haplologisch in folgenden Fällen: *ār* ‹ *ał-ar, bōr* ‹ *boł-ar, gīr* ‹ *gir-ir, otъ̄r* ‹ *oł-*

[1]) Op. cit., S. 52.
[2]) Op. cit., S. 52/53.
[3]) Op. cit., S. 53.

tyr-yr, öldīr < *öl-dür-ür* (resp. *öl-dir-ir*)[1]; ein Teil von ihnen hat sich in der Funktion eines praesens iterativum isoliert, wofür Pocełujevskij[2]) folgende Beispiele gibt: *dūr* < *dur-ur* „steht", *getīr* < *getir-ir* „bringt", *jatъ̄r* „liegt"; das letzte Beispiel ist unerklärlich. Da Texte noch fehlen, läßt sich nicht sagen, ob *jatъ̄r* vielleicht unter Systemzwang entstanden ist. Diese Formen werden alle ganz regelmäßig konjugiert.

Einige Paradeigmata zum Aorist resp. Futur. indefinit. in den iranisierten Dialekten:

Noxurły:		Xasar:
Sg. ał-ár-man	Sg. ged-ér-men „ich werde gehen"	Sg. al-ấr-mån
ał-ár-san	ged-ér-sen	al-ấr-sån
ał-ar	ged-er	al-ấr
Pl. ał-ár-mъz	Pl. ged-ér-miz	Pl. al-ấr-mъz
ał-ár-sъz	ged-ér-siz	al-ấr-sъz
ał-ar	ged-er	al-ấr-lår

Diese Formen fehlen bei den Anauły vollkommen und werden durch das Praes. vom Ger. auf *-a* vertreten, das dort — wie im özbekischen — futurische Bedeutung hat.

Paradeigmata zu dem kontrahierten negierten Aorist in iranisierten Dialekten:

Xasar:	Noxurły:	
Sg. al-måm	Sg. ał-man	Sg. get-men
al-måŋ	ał-maŋ	get-meŋ
al-mås	ał-mas	get-mes
Pl. al-mås-mъz	Pl. ał-max	Pl. get-mex
al-mås-sъz	ał-maŋъz	get-måŋiz
al-mås-lår	ał-mas	get-mes.

Es ist sehr beachtenswert, daß augenblicklich ein negatives Praesens indefinitum im Entstehen begriffen ist, das im Jomud noch in der ursprünglichen Form vorhanden ist: z. B. *gelenim-jōq* „ich komme nicht" < *gel-en-im jōq*, eigtl. „mein Kommen (Gekommensein) ist nicht"; im Ērþāry wird die Form kontrahiert zu *gelem-jōq*, erleidet aber in den zentralen Dialekten eine enge Verschmelzung von Personal- resp. Possessiv-Suffix + *jōq* und schreitet somit zur Bildung eines selbständigen Systems:

---

[1]) Cf. Anmerkung 2 auf S. 27.
[2]) Op. cit., S. 53.

Sg.	gelemōq (daneben: gelemāq)	Pl.	gelemđōq (gelemđāq)
	geleņōq (geleņāq)		geleņđōq (geleņđāq)
	gelenōq (gelenāq)		gelenṓqłar (gelenā́qłar)

< *gel-en-im* + *jōq, gel-en-iņ* etc. + *jōq.* Vgl. hiermit die parallelen Bildungen in Sibirien: z. B. Saγaj, Sojoņ *kelgäm-čoq, kelgäņ-čoq* etc. < **kel-gän-im jōq, kel-gän-iņ jōq* etc., die aber in Sibirien den ursprünglichen praeteritalen Charakter bewahrt haben, während sie im Tkm. praesentischen besitzen.

Im Perfekt sind die Assimilationserscheinungen nach wurzelauslautenden *n, l, đ, þ* bemerkenswert: *jannъ* < *jan-dy, gelli* < *gel-di, jađđъ* < *jaz-dy, keþþi* < *kes-d̬i* etc. Die iranisierten Dialekte weisen einige Sondererscheinungen auf: bei den Noxurły ist das Suff. 3. ps. sg. pl. lang: *billī* < *bil-di.* Hierbei dürfte es sich, da das verbum finitum gewöhnlich am Ende des Satzes steht, ohne Zweifel um eine Länge handeln, die nur in Verbindung mit der Satzintonation erscheint. Sie ist von Polivanov und mir im özbekischen beobachtet worden[1]) und scheint auch im Neu-Ujγurischen vorhanden zu sein.[2]) Bei den Xasar endet die 1. ps. pl. auf *-dъj* < *dyq*; der Übergang von *-q* > *-j* ist hier ganz der gleiche wie in der Endung des Nomen verbale („Infinitivus") auf *-mȧj.* Bei den Anauły erhält der Vokal der Wurzelsilbe im Perfekt Länge:

Sg.	gǡl-dim	Pl.	gǡl-dī
	gǡl-d̂iņ		gǡl-diņiz
	gǡl-de		gǡl-de.

Diese Länge ist ohne Zweifel Ersatzdehnung nach Schwund der Mittelsilbe: *gǡl-dim* < **käl-üt-im* etc. Von der Ersatzdehnungslänge im Perfekt spricht schon Maḥmūd al-Kāšγarī;[3]) sie ist auch im Neu-Ujγurischen vorhanden.[4]) Die Länge im Suff. der 1. ps. pl. geht auf **gǡldij* (vgl. Xasar 1. ps. pl. *ałdъj*) < **gēl-dik* < **kel-üt-ik* zurück.

Die köktürk., ujγur., osman. Form des Perfectum indefinitum (narrativum) auf *-myš* wird von Pocełujevskij nirgends erwähnt und scheint nicht vorzukommen; an ihrer Stelle scheint in den iranisierten Dialekten eine Umschreibung mit *-kän* < **ikän* < **är-kän* gebraucht zu werden, z. B. Anauły: *mȧn bü adame göröw-kǟnnim* < *görüp-ikän-dim* < **kör-üp-är-kän-är-dim* „ich sah diesen Menschen".

Das ptc. resp. ger. futuri tritt in der Form *-džaq/-džek* an die Verbalwurzel. Formen auf *-adžaq,* wie im Osmanischen, kennt regelmäßig nur

---

[1]) Islam XXI, S. 175.

[2]) Jarring, „Studien..." S. 49; „The Uzbek Dial. of Qilich", S. 20; meine Rezension Gött. Gel. Anzeigen 9, S. 366.

[3]) Cf. Bang, „Manichaeische Erzähler", Le Muséon XLIV, 32/33.

[4]) Vgl. meine Rezension im Gött. Gel. Anz., 9, S. 366.

das Anauły, während sie das Tekke nur gelegentlich aufweist. Die Noxurły kennen beide Varianten: *geččȧx* < **get-čäk* und *gededžex* < **get-ä-džäk*, die ihrer Semasiologie nach differenziert sind: die Form auf *-adžaq* bedeutet die bestimmte Handlung, das unbedingte, unverzügliche Eintreten der Handlung[1]). In der Negation findet sich *áł-madžaq* neben *ał-džaq-d̬āl*. Das Suffix des Ptc. Fut. ist in Verbindung mit Personal- resp. Possessiv-Suffixen sehr selten anzutreffen, außer im Anauły, wo solche Kombinationen konsequent vorhanden sind; im Tekke kommt es in Verbindung mit der 2. ps. sg. et pl. vor: *ałdžáqbъŋ, geldžékbiŋiđ*. In den nicht-iranisierten Dialekten wird beim ptc. fut. wurzelauslautendes *-č* und suffixanlautendes *č-* > *-šš-*: *iššek* < *ič-ček, aššaq* < *ač-čaq, geššek* < *geč-ček*.

Zur Syntax des Türkmenischen läßt sich noch nichts sagen, solange wir nicht nur über türkmenische Übersetzungsliteratur (die zwar recht umfangreich, aber sogar innerhalb des SSSR selten zu bekommen ist), sondern über größere Texte aus der Volksliteratur verfügen. Es wäre sehr wesentlich, festzustellen, inwieweit die türkmenische Syntax indoeuropäisch, durch's Persische und Russische, beeinflußt ist, ob sie die beginnende Subordination und Entstehung der Nebensätze kennt, wie z. B. das Osmanische und Azärbajdžanische.[2])

Obwohl das bisher vorliegende türkmenische Material noch lange nicht erschöpfend ist und uns noch über eine ganze Reihe von grammatischen Fragen die Antwort schuldig bleibt, so bringt es uns doch einige wesentlich türkmenische sprachliche Erscheinungen, die uns aus andern Türksprachen vielfach unbekannt sind. So scheinen mir für das Türkmenische folgende Gesetze und Erscheinungen charakteristisch zu sein: die Erhaltung von Vokalquantitäten, die durchweg urtürkische Quantitätsverhältnisse wiedergeben dürften; der kategorische Übergang von *q-* > *ġ-*, von *s* > *b*, *z* > *đ*; das Vorhandensein von Mediae gutturales et dentales im Anlaut von genuin-türkischen Wörtern (der sich in den Einzelfällen nicht genau mit der gleichen Erscheinung im Osmanischen und Azärbajdžanischen deckt: Tkm. *dūz*, Osm. *tuz* „Salz"); die Assimilationserscheinungen im Vokalismus (Labialattraktion) und Konsonantismus; die Erscheinungen unvollkommener Assimilation; das Vorhandensein der Tenues mediae; in der Nominalflexion die Ersatzdehnung bei vokalischem Stammauslaut vor Antritt des Genitiv- und Accusativ-Suffixes und die

---

[1]) Pocełujevskij, op. cit., S. 55.

[2]) In diesem Zusammenhang möchte ich auf die Entstehung von subordinierten Sätzen, in welchen der Konjunktiv, resp. Subjunktiv — mit Hilfe der Formen vom Gerundium auf *-a* gebildet — steht, in dem zum Azärbajdžanischen gehörigen Äjnallu aufmerksam machen, das lange Zeit unter iranischem Einfluß steht und weitgehend iranisiert ist; cf. hierzu in den von T. Kowalski bearbeiteten Äjnallu-Aufzeichnungen Sir Aurel Steins die Sätze 44, 45, 53, 122, 128, 131 und § 34, S. 64.

Kontraktion vor Antritt des Dativ-Suffixes bei vokalischem Stammauslaut; die Sondererscheinungen in der Verbalflexion, wie die Variabilität im Praesens compositum bei den einzelnen Dialekten, das Suffix 1. ps. pl. auf *-q/-k* bei den Göklän, die damit nicht nur geographisch als westlichster Türkmenenstamm, sondern auch linguistisch das Bindeglied zum engverwandten Azärbajdžanischen darstellen, das in der 1. ps. pl. generell *-q/-k* suffigiert; das Entstehen eines negativen Praesens indefinitum vom Typus Jomud *gelenim-jōq* > Zentraldialekte *gelemōq (gelemāq)*; die Assimilationen im Perfekt; die aus älteren Sprachschichten bewahrte Ersatzdehnung vor Antritt der Perfekt-Suffixe bei den iranisierten Anauły; die Darstellung des Futurum mit Hilfe des Gerundiums auf *-džaq* (selten, wie im Osman., *-a-džaq*), und die semasiologische Differenzierung beider Formen im iranisierten Noxurły; das Vorhandensein von iranisierten Dialekten, die hier, genau wie im Özbekischen, weitgehenden Verlust der Vokalharmonie aufweisen, den Übergang von *-i* im absoluten Auslaut zu *e, ė* haben und das für die ganze SW-Gruppe charakteristische Praesens compositum nicht kennen. Aller Wahrscheinlichkeit nach ist der Übergang *q-* > *ġ-* auch eine Iranisierungserscheinung, da im Neupersischen das *q* allgemein einen ähnlichen Wandel erlebt hat.

Es bliebe zu untersuchen, ob die iranisierten Dialekte auf eine vortürkmenische Sprachstufe zurückgehen — wie z. B. im Özbekischen, wo die iranisierten Dialekte aus einer älteren Epoche stammen als das „eigentlich-özbekische", das Qypčaqische — also ursprünglich eine Einheit mit dem Čaγatajischen gebildet und nur eine rezente Türkmenisierung erlebt haben, oder ob sie nicht nur iranisierte, sondern auch čaγatajisierte, resp. özbekisierte türkmenische Dialekte darstellen (Nichtvorhandensein des Praesens compositum!).

THE ASSYRIAN CALENDAR.[1])

By

Julius Lewy.

The Kültepe texts of the Louvre Museum include a promissory note which for the first time sheds some light on the beginning of the Old Assyrian eponym-year. The inner tablet of the text in question [TC III[2]) 238 A] states that a certain *A-ta-bi$_4$-lá* and his wife *A-<lá>-wa-áš-ḫi* — evidently non-Assyrian natives — owed to a Puzur-Aššur an amount of silver payable *ina ḫarpī* "from the first fruits"[3]); the case-tablet (TC III 238 B) repeats in the usual way the provisions of the inner tablet. But while the inner text gives the month and year date *waraḫ^{kam} na-ar-<ma>-ak A-š[ur] ša ki-na-tim li-mu-um A-šùr-ma-lik*, the date of the case-tablet reads *wara[ḫ^{kam}] qá-ra-a-tim li-[mu-um] Šu-Sin^{in}*. Thus it is evident that the month *narmak Aššur ša kīnātim* as well as the month *qar'ātim* preceded the ripening of the cereals in Cappadocia, and that, in the 20th century, the annual change of *līmu* took place within the four months which — to judge from the Middle Assyrian text Assur 13058 kl[4]) — separated the months *narmak Aššur ša kīnātim* and *qar'ātim*[5]).

The valuable information derived from TC III 238 is corroborated and supplemented by some later texts which prove that the new year began with *ṣibbu*, i. e., according to Assur 13058 kl, the month between *ḫibur* and *qarrātu*. We refer, apart from Assur 13058 kl, to KAJ 10, a Middle Assyrian contract stipulating that a partition of property between a certain Parparaiāu and his brothers was to become effective on the first of Ṣibbu, and particularly to the administrative texts KAJ 197 (dated the 28th day of Ḫibur of the eponymy of Aššur-eṭeranni) and KAJ 203 (dated

[1]) Paper read at the Twentieth International Congress of Orientalists in Brussels.

[2]) i. e., Tablettes Cappadociennes, Troisième Série, publiée par J. Lewy, 3 volumes, Paris 1935—1937. — The recent edition of Old Assyrian tablets by I. J. Gelb, Inscriptions from Alishar and Vicinity (Chicago 1935) is hereafter quoted as Gelb; a list of the other abbreviations used in the present study is to be found in G. Eisser und J. Lewy, Die Altassyrischen Rechtsurkunden vom Kültepe (2 volumes, Leipzig 1930—1935, hereafter quoted as EL) I pp. XVI ff., II p. IV.

[3]) For this term see EL II 199 s. v. *ḫarpū*.

[4]) The contents of the unpublished administrative text Assur 13058 kl have been described by Weidner AfO V 184 f.; cf. AfO X 28 note 212.

[5]) As has often been noted, there are no fundamental divergences between the Old and the Middle Assyrian month names; cf. below p. 37 f.

the 2nd day of Ṣibbu of the eponymy of Sin-šeia) which — being written within two subsequent years[1]) — indicate that, at the time of Ninurta-tukul-Aššur, the beginning of the new eponymy coincided with the beginning of *ṣibbu*. Since there is no reason to assume that the term of office of an eponym ever extended over a period longer than a year[2]), and since in the Neo-Assyrian period, during which the Assyrians used the Babylonian calendar, the eponym-year began with Nisan[3]), this implies that Ṣibbu corresponded to Nisan, and that, accordingly, the Assyrian year, like that of their neighbours in the Old Babylonian and the subsequent periods, began at the spring equinox. Other indirect evidence to the same effect can be gathered from both Old and Neo-Assyrian sources. The former make it possible to infer that Sin, i. e., (according to Assur 13058 kl) the fourth month, coincided with the ripening of the figs; for in the Kültepe texts, Sin for the most part is called *waraḫ*[kam] *tí-i-na-tim* "month of the figs"[4]). Since the first figs, the בכרות of the Bible, do not ripen before June[5]), it is likely that this month coincided with June-July, i. e., with Du'ūzu, the fourth month of the Babylonian calendar. As regards the Neo-Assyrian sources, it may be recalled that the scribes of the Taylor and the Chicago Prisms of Sennacherib wrote *araḫ tam-ḫi-ri*[6]) instead of the ideogram [araḫ]AB (i. e., Ṭebet, the tenth month of the Babylonians) which, in accordance with the aforementioned adoption of the Babylonian calendar by the later Assyrians, occurs in parallel passages of other in-

---

[1]) That Aššur-eṭeranni and Sin-šeia were subsequent eponyms during the reign of Ninurta-tukul-Aššur (about 1150 B. C.) has been proved by Weidner (AfO X 27 f.) on the basis of texts which originate from the same archive as KAJ 197 and KAJ 203.

[2]) The exceptions to this rule which, according to KAV 21, seem to have occurred under Aššur-nirari V (1016—1011) and Tiglath-Pileser II (965—933) evidently did not affect the essential principles of the līmu system.

[3]) See Kugler, Sternkunde und Sterndienst in Babel, II. Buch II. Teil (1912) p. 127 (327) notes 2 and 3. KAH II 84, 91 ff. now corroborates the view of Kugler, who rejected the assumption of Winckler, Peiser, Zimmern (and later Meissner, Babylonien und Assyrien I [1920] p. 22) that, in the Neo-Assyrian period, the eponym-year began on the 13th day of Aiar; for according to this passage, Ina-iliia-allak who appears as eponym in Siwan 895 (see l. 91 and cf. the list of eponyms compiled by Forrer ZA XXXVIII 213) was followed by his successor as early as Nisan 894.

[4]) That *waraḫ ti'inātim* was the same month as *waraḫ Sin*, follows from a passage in KTS 44b (= EL no. 59) according to which a certain Aššur-īdī erroneously had written *ti'inātim* instead of *kuzallī* — a mistake which suggests that *waraḫ ti'inātim* immediately preceded *waraḫ kuzallī*. This conclusion is corroborated by TC 21 ll. 9—13: here a certain amount of silver, said to be the interest on a loan from (the beginning of) *qar'ātim* until (the beginning of) *ti'inātim*, agrees with the usual rate of interest only if it is supposed that *qar'ātim* and *ti'inātim* were separated by no more than one month.

[5]) See Gesenius-Buhl, Hebr. und Aram. Handwörterbuch[15] p. 97, and cf. I. Löw, Die Flora der Juden I 226; 328; Haupt, Biblische Liebeslieder p. 104.

[6]) Cf. Thureau-Dangin, Le Syllabaire Accadien p. 37 note 1.

scriptions of the same ruler[1]). The *taqtīl* infinitive *tamḫīru* is an equivalent of the infinitive *maḫḫurum* appearing in the Old Assyrian month name *waraḫ*^{kam} *ma-ḫu-ur ì-lí*[2]), and the latter was, according to Assur 13058 kl, the tenth month of the Assyrian calendar. Thus the interchangeability of *ṭebētu* and *tamḫīru* possibly indicates that, in the opinion of Sennacherib's scribes, the tenth Babylonian month (December/January) corresponded to the tenth month of the Assyrian calendar. To be sure, these arguments are not equally strong, but, it seems, however, that the twelve months of the Old and Middle Assyrian year, on the one hand, and those of the Babylonian and Neo-Assyrian year, on the other, should be paralleled as follows:

Old Assyrian	Middle Assyrian	(Old) Babylonian
waraḫ^{kam} *ṣi-ib-e-em*[3])	*ṣibbu*[8])	*nisānu*
waraḫ^{kam} *qá-ra-a-tim*	*qarrātu*	*aiaru*
waraḫ^{kam} *tan-mar-ta*[4])	*tanmartu*	*simānu*
waraḫ^{kam} *Sin*^{in}[5])	^{d}*Sin*[9])	*Du'uzu*
waraḫ^{kam} *ku-zal-li*[6])	*kuzallū*[10])	*abu*
waraḫ^{kam} *a-lá-na-tim*	*allanātu*	*elūlu*[12])
waraḫ^{kam} *Be-el-tí ēkallim*^{lim}[7])	^{d}*Bēlat-ēkalli*[11])	*tišrītu*

---

1) Cf. Delitzsch HWB p. 406 s. v. *tamṭīru*.

2) The literal sense of this name is probably "month of the making approach to the gods". As indicated below, this name was later replaced by ^{araḫ}*muḫur ilāni* "month of the prayer to the gods".

3) As, for instance, EL no. 81, 14 and TC III 234, 11. For the variants *ṣí-ib-im* and *ṣí-bi-im* see, e. g., TuM I p. 15.

4) As, for instance, in KTBl 14, 16 and EL no. 227, 25; for the variant *ta*(!)-*an-wa-ar-ta* (Gol. 9, 9) see Weidner, Babyloniaca VI 174; Lewy SATK p. 75 note f. The spelling *tan-ḇar-ta* (see ZA XXXVIII 248) occurs in unpublished texts and in TC III 91, 17.

5) As in the official document TuM I 21^{d} (= EL no. 276) l. 19; cf. KTBl p. 19.

6) For a (not fully convincing) explanation of this name see Landsberger, Der kultische Kalender der Babylonier und Assyrer p. 89.

7) So, for instance, TC 66 (= EL no. 220) l. 11; variant *Be-el-tí-kà-lim*: TC III 197, 12 and TC III 236, 5.

8) The various spellings are: *ṣi-ib-ú* (KAJ 4, 32); *ṣi-ib-bu* (KAJ 106, 18; Speleers, Recueil des Inscriptions de l'Asie Antérieure des Musées Royaux du Cinquantenaire à Bruxelles no. 311, 10, etc.); *ṣib-bu* (KAJ 205, 16; 265, 12; etc.); *ṣi-bu* (KAJ 62, 23; Assur 13058 kl ll. 3 and 16; etc.); *ṣi-ib-bi* (KAJ 11, 24); *ṣi-ib-bì* (KAJ 186, 10); *ṣi-bì* (KAJ 10, 1; VAT 9410 [= Weidner AfO X 32] ll. 38 and 42).

9) Besides the usual spelling ^{d}*XXX* (KAJ 107, 16; 178, 22; etc.) also ^{d}*Su-en* is found: KAJ 57, 29; 65, 28.

10) KAJ 160, 25 has *ku-zal-lu*(*m*), instead of the current *ku-zal-lu*.

11) For the most part ^{d}NIN.E.GAL^{lim} (KAJ 125, x + 4; 218, 9); NIN.E.GAL: KAJ 119, 22; cf. 179, 30.

12) For the old variants *e-lu-nu-um*, *e-lu-ni-im* and the like, see Landsberger, loc. cit. p. 83 note 2 and cf. below p. 40 f.

waraḫ^{kam} *na-ar-ma-ak A-šur ša sà-ra-tim*[1])	*ša sarāte*	*araḫ samna*
waraḫ^{kam} *na-ar-ma-ak A-šur ša ki-na-tim*[2])	*ša kīnāte*	*kisilīmu*
waraḫ^{kam} *ma-ḫu-ur ì-lí*[3])	*muḫur ilāni*[6])	*ṭebītu*
waraḫ^{kam} *áb ša-ra-nim*[4])	*abu šar'āni*[7])	*šabāṭu*
waraḫ^{kam} *ḫu-bu-ur*[5])	*ḫubur*[8]) [*ḫibur*[9])]	*adāru*

The arrangement of both groups of month names in this scheme seems to be justified by the conspicuous fact that at least five of the Old Assyrian names have the same meaning as the corresponding Old Babylonian designations (and consequently indicate a very close relation between the Assyrian and the Babylonian calendar). The relevant month names, which were chosen — evidently by Akkadianized West-Semitic elements[10]) — with regard to natural conditions invariably recurring every year, are the following pairs: 1. *waraḫ ṣib'im* and *nisānu,* 2. *waraḫ tanw/martā* and

---

[1]) So in an unpublished text of the Winkenbach collection, instead of the usual *warḫum*^{kam} *ša sà-ra-tim*. For the variant *ša sá-ra-tim* see, e. g., TuM I p. 15.

[2]) So, instead of the usual *warḫum*^{kam} *ša ki-na-tim,* in BIN IV 210 (= EL no. 76) A l. 13 f.; cf. CCT IV 13^{c}, 12—14 and TC III 238 A, 11—13.

[3]) As, e. g., TC 91 (= EL no. 53) A l. 9; B l. 13 and KTBl 14, 8. Variants: *ma-ḫu-ur* AN (EL nos. 78, 17 and 84, 15); *ma-ḫu-ri-lu* (TC III 235, 12); *ma-ḫu-ur-e-*[*li*(?)] (TC III 248, 5).

[4]) So TuM I 10^{c} (= EL no. 33), 4; Gelb no. 56, 22; 48; cf. Gol 4 (= EL 46) l. 7. As regards the frequent variant *áb ša-ra-ni* (KTBl 11, 8; 14, 12, etc.), cf. below p. 41.

[5]) As, e. g., EL no. 26, 7 and KTBl 14, 4; variant: *ḫu-bur* (Gelb no. 56, 16; cf. 39, 11).

[6]) KAJ 290, 8 has *mu-ḫur* AN, instead of the usual *mu-ḫur* AN^{MEŠ} (KAJ 172, 21; 152, 29; etc.).

[7]) The usual spelling is *a-bu* LUGAL^{MEŠ} (KAJ 149, 33; 151, 33; etc.); cf. further [*a-bu*] LUGAL^{nu} (KAJ 162, 29), *a-bu* LUGAL$^{MEŠ\ ni}$ (Assur 6096 bp [= Weidner loc. cit. p. 42] l. 8), *a-ab* LUGAL^{ME} (KAJ 127, 19) and *a-bu* LUGAL (KAJ 81, 28). For the important variants *ab šar-a-nu* and *a-bu šar-a-ni* see below p. 41. The spelling *a-bu* LUGAL . AN^{MEŠ} (KAJ 27, 27) seems to be due to a mistake.

[8]) As, e. g., in KAJ 79 (l. 27) and 163 (l. 36). As Ebeling MAOG VII 1/2 p. 79 f. has shown, these documents belong to the time of Erība-Adad I or Aššur-uballiṭ I.

[9]) So especially in the comparatively late texts dated in the reign of Ninurta-tukul-Aššur (see, for instance, KAJ 197, 1; 237, 13; 281, 10), but likewise in the letters KAV 96 (l. 18) and 99 (l. 47) which, according to Ebeling loc. cit. p. 3 ff., were written at the time of Adad-narāri I. Thus it is not impossible that the document VS I 103, dated ^{arah}*ḫi-bur ūm* 5^{kam} *li-mu* ^{m}*A-bi-ili,* is from the same year as the tablet KAJ 242, which Ebeling ascribes to about the same time as KAV 96 and 99.

[10]) That at the time of the Amorite dynasty of Babylon the ruling classes of Assyria likewise comprised elements of West-Semitic origin, has been maintained by the writer for more than ten years (see e. g., ZA XXXVIII 243 ff.), and is now confirmed by the texts from Ma'eri; see Thureau-Dangin RA XXXI 144; XXXIV 136 ff.

simānu, 3. *waraḫ allanātim* and *elūlum*, 4. *waraḫ ab šārānim* and *šabāṭu*, and 5. *waraḫ ḫubur* and *adāru*.

1. The otherwise unknown word *ṣib'um* can easily be explained as a *qitl* derivation from the — typically West-Semitic — root צבא "to go to war", whereas *nisānu* may be considered as a typically Amorite derivation from a word **nis*, which is identical with Aramaic נִסָּא and Hebrew נֵס "banner", "flag", "standard", and which is accordingly to be connected with Hebrew הִתְנוֹסֵס "to assemble around the standard"[1]). That the resulting interpretation of the month names *waraḫ ṣib'im* and *waraḫ nisāni* as "month of going to war" and "month of the standard" is not too far-fetched is shown by the well-known biblical expression לעת צאת המלכים "at the time of going to war of the kings", which indicates that a certain season of the year was considered especially favourable for the beginning of warfare. It is equally manifest that in the habitat of the Amorite tribes this season was, and is, more or less identical with the first weeks after the spring equinox, i. e., with Nisan[2]).

2. As regards the second of the aforementioned pairs, there can be no doubt that the otherwise unknown word *tanw/martā* is a derivation from נמר / נור[3]). Hence Landsberger, who was the first to note this etymology, tentatively rendered *waraḫ tanw/martā* by "Monat des Erstrahlens"[4]). However, since *tanw/martā* has an ending which (like the occasional spelling *tan-BAR-ta*) indicates the West-Semitic origin of the word[5]), and since nouns with *t*-prefix for the most part belong to the second stem of the verb[6]), this month name may just as well be combined with نوّر "(the seed produce) attained to maturity", "ripened"[7]). Since, accordingly, *tanw/martā* can be taken for a synonym of *simānu* "ripeness"[8]), both

---

1) For the ending *ān(um)* as a characteristic of Amorite words and proper names, see, for the present, RHR CX (1934) p. 45 note 39.

2) It may be noted that, to judge from the amount of interest mentioned in ll. 3—8 of TC 21 (cf. above p. 36 note 4), *waraḫ gi₅-ra-tim* was the fourth month before *ti'inātim* and, consequently, the month which was usually called *waraḫ ṣib'im*. Since *girrātum* means "campaigns", this passage supports our interpretation of the name *waraḫ ṣib'im*.

3) See ZA XXXVIII 245 note 2.

4) Loc. cit. p. 91.

5) See ZA XXXVIII 243—245 and 248.

6) For the particularly close relation of these nouns to the second stem, see Barth, Die Nominalbildung in den Semitischen Sprachen² pp. 274 ff. and cf. Brockelmann, Grundriß I 383 ff.

7) See Lane s. v.

8) For the meaning of *simānu* (from *wasāmu*), see Landsberger, loc. cit. p. 8 and, more recently, Ungnad, Neubabylonische Rechts- und Verwaltungsurkunden, Beiheft zu Band I (1937) pp. 31 and 138, who renders *wasāmu* by "reif", "prächtig werden". It is significant that أَنْوَرُ, in a similar way, means "beautiful"; see Lane p. 2866.

waraḫ tanw/martā and *waraḫ simāni* may well be rendered by "month of the ripeness (of the cereals)". That this conclusion is not too bold is shown by the occurrence of a month name *waraḫ e-bu-ri-im* "month of the harvest" in the contemporary sources from Ma'eri[1]), and by the fact that the later Syriac calendar used, instead of the Babylonian "month of the ripeness (of the cereals)", ܚܙܝܪܢ, i. e., a term which — in full accordance with the Old Babylonian use of *simānu* in the sense of "harvest"[2]) — defines the third month of the so-called Nisan-year as "the harvesting"[3]).

3. The interrelationship between *waraḫ allanātim* and *waraḫ elūli* goes even further. As has been suggested by Landsberger, *allanātum* is a dissimilated form of *allalātum*, just as *elūnum* — occasionally — stands for *elūlum*[4]). But his conclusion that *waraḫ allanātim* should be rendered by "Hirtenmonat" is based on the erroneous supposition that, in view of ܚܠܢܐ, *allanu* as well as *allallu* necessarily mean "shepherd". To be sure, ܚܠܢܐ means "servus pastoris"[5]) and l. 42 (c, d) of the vocabulary VR 27 indirectly defines *allallu(m)* as "little shepherd". But in this vocabulary, no less than in the Gilgamesh Epic (VI 48), *allallu*[6]) is the name of a bird, and ܚܠܠܢܐ designates the "clerici praeter episcopum"[7]). Since, furthermore, shepherds excel in singing, so that "singer" is an appropriate designation for a little shepherd, and in view of the fact that שָׁרִים "singers" (I Kings 10, 12) is rendered by ܡܫܒܚܢܐ "laudatores", "praisers", it is more likely that *allallu* and ܚܠܢܐ (which actually must be considered a borrowed word) are derivations from *alālu* "to sing"[8]), "to jubilate", i. e., from the Akkadian equivalent of Hebrew and Aramic הלל (cf. ܗܘܠܠ) and هلّ "to jubilate", "to praise (god)". Various passages, e. g., col. IV, 19 f. of the treaty between Mati'ilu

---

1) See Thureau-Dangin RA XXXIII p. 175 note 3.

2) That Siwan practically means "harvest" has been proved by Thureau-Dangin RA XXIV 195.

3) ܚܙܝܪܢ evidently is a dialectic form — with the addition of *ān* — of the Hebrew term קָצִיר "harvest" which recurs in the so-called calendar inscription from Gezer in the month-names ירח קציר שערים and ירח קציר כל. (For the interchangeability of ק and ח see, e. g., Wright, Lectures on the Comparative Grammar of the Semitic Languages p. 48, for that of צ and ז cf. Gesenius-Buhl, Hebr. und Aram. Handwörterbuch sub ז.) From a passage in the Amarna letters, in which *ka-[z]i-ra* appears as a glose of *baqānu* "to pluck" (cf. Meissner AfO V 184), it follows that the root חזר/קצר was used in the sense of German "rupfen", "Pflanzen ausraufen" as well as of the English "to reap".

4) Loc. cit. p. 89.

5) See Brockelmann, Lexicon Syriacum^2 p. 525.

6) Variant *allalu*: Gilgamesh (ed. Thompson) VI 48 var.

7) See Brockelmann, loc. cit.

8) So according to K 2907 rev. 1; cf. Weidner AJSL XXXVIII 185 and AfO VIII 21 note 29.

and Aššurnirari VI, prove that, like הלל, *alālu* points especially to the jubilant festivals of the country-people[1]). Thus it is hardly too daring to assume that the month name *waraḫ allanātim* refers to thanksgiving celebrations at which, as is indicated by the feminine plural, women played a prominent rôle, probably in praising Ištar as the goddess of fertility who had granted the harvest. It goes almost without saying that, particularly in view of הִלּוּל "praise"[2]), the Babylonian month name *waraḫ elūlim* may likewise be considered a derivation from הלל — *alālu* and, consequently, be rendered by "month of thanksgiving". Here the linguistic evidence is supported by additional indications, since Elul (middle of August to middle of September) is occasionally called the month of the "service for the Ištar-goddesses"[3]) and coincides with the time at which vintage festivals are known to have taken place in the habitat of the West-Semitic tribes[4]).

4. As a natural consequence of the spelling ^{arah}*a-bu* LUGAL^{meš}, which prevails in the Middle Assyrian texts, it has been generally assumed that the eighth month of the Assyrian calendar was called "month of the father of the kings". This translation can, however, no longer be maintained; for, in view of the complete absence in Old Assyrian texts of any plurals formed by the addition of *-ānū/ī*, it is impossible that the Old Assyrian variants *áb ša-ra-nim* and *áb ša-ra-ni* contain the plural of *šarrum* "king". At the same time, Middle Assyrian spellings such as *a-bu šar-a-ni* (KAJ 141, x + 9) and *ab šar-a-nu* (KAV 212, 12) indicate that Old Assyrian *ša-ra-num* is a variant of *šar'ānum*. Accordingly, *ša-ra-num* is a *qatlān* formation of a root tertiae infirmae which, while appearing in Akkadian as *šar'ānum* (and *šarrānum*[5])), in West-Semitic must have lost its weak consonant; for the composition of the name with *ab* (later *abu*) shows that, like so many other Old Assyrian and Old Babylonian month names, *ab šārānim* is of

---

1) Cf. Sargon Cyl. 36 and 8me Camp. 207; Asb. Rm. VI 102. It is worth recalling that *šasū a-la-la* (so Mati'ilu IV 19) is interchanged with *šasū* ^{d}*a-la-la* (Maqlū VI 49 and VIII 51); cf. Asb. Rm. VI 102 variant: *šisīt* ^{d}*a-[la-la]*. As for the meaning of הלל and هلّ, see particularly Wellhausen, Reste arabischen Heidentums² p. 110.

2) See Levy, Neuhebr. und Chald. Wörterbuch s. v. and cf. Judges 9, 27, where, according to the usual interpretation, הִלּוּלִים denotes the jubilant thanksgiving after the vintage.

3) See Assurbanipal Rm III 32: *ina* ^{arah}*elūli ši-pir Ištarāte*^{meš}. In view of this and a few similar passages (see Landsberger, loc. cit. p. 33) and since *šipar šarri* means "service for the king", it seems that KIN ^{d}INANNA (var. KIN ^{d}Ištar) simply means the same as *šipir* ^{d}*Ištar* "service for Ištar"; "worship to Ištar" (for KIN = *šipru*, see Delitzsch, Sumerisches Glossar 120). Cf. also VR 43, 27 a, b.

4) Cf. Judges 21, 19 ff.

5) This secondary form which led to the previously quoted Middle Assyrian spelling *a-bu* LUGAL^{meš} = *a-bu šarrānū* (var. *a-bu* LUGAL^{meš} *nu* Speleers, Recueil des Inscriptions de l'Asie Antérieure no. 314, 11; cf. KAJ 162, 29) is due to assimilation of the third radical to the preceding consonant; cf. Delitzsch, Assyrische Grammatik² § 54 b.

West-Semitic origin[1]). Under these circumstances, it is manifest that Old Assyrian *šārānum* is identical with the biblical geographic name שָׁרוֹן which means "fertility" and the root of which actually appears in Akkadian as *šarā'um*[2]). Hence it remains only uncertain whether "father of fertility" — or "fertilities"[3]) — is a synonym of أَبُو الحَيَاة "father of life", i. e., "rain", or rather an epithet of the weather god who, by granting abundant rains, provided for the fertility of the country[4]). As regards the Babylonian calendar, it is well-known that, in the Old Babylonian period, *šabāṭum* was sometimes called *waraḫ isin ᵈAdad* "month of the feast of Adad"[5]), but it seems to have been overlooked hitherto that the etymology of the name of the month which coincides with the maximum of the normal winter rains is furnished by سَبَاطَةٌ "the abundance of rain".

5. The pair *waraḫ ḫubur* and *adāru* is likewise characterized by the use of synonyms which, at first sight, are not recognizable as such. In view of the existence of a root חבר "to be dark"; "to be cloudy" in various Aramaic dialects, it is, however, hardly too bold to infer that the Amorite tribes, and under their influence the Assyrians and Babylonians, used this root instead of, or besides, the Akkadian *adāru* "to be dark", "to be darkened", "to be cloudy" (with which the month name *adāru* was tentatively connected by Delitzsch[6])) and, accordingly, to render both names by "month of cloudiness". Support for this assumption is provided by the occurrence of a month name *waraḫ ḫibirtim,* and of a deity *Ḫubur* (both of which can hardly be separated from the Assyrian month name *ḫu/ibur*)

---

[1]) Expressions such as أَبُو مَثْوًى (Reckendorf, Arabische Syntax p. 150 f.; cf. Brockelmann, Grundriß II 241 f.; Gesenius-Buhl[15] p. 2) are almost unparalleled in Akkadian.

[2]) Cf. Bauer ZDMG LXXI, 410: »Der Zusammenhang von שָׁרוֹן (Form wie הָזוֹן) mit arab. ثرى "feucht sein", akk. *šerū* "üppig wachsen", *mešrū* "Wachstum" braucht nur ausgesprochen zu werden, um sofort einzuleuchten. Der Name der gesegneten Niederung bedeutet also "Fruchtbarkeit".« (As regards the interchangeability of roots tertiae א and ى, cf., e. g., Hebrew ברא and وَرَى.)

[3]) The plural *ša-ra-ni,* which prevails in the Old Assyrian occurrences of this month name, may be considered a pluralis extensivus.

[4]) The second possibility is indicated by Adad's epithet *bēl ḫegallim* (Code of Ḫammurabi XXVII r, 64) and the well known expressions *Adad ša zunni, Adad ša riḫṣi, Adad nuḫše.* Cf. further the modern أُمّ الغَيْث whose rôle has been described by Jaussen, Coutumes des Arabes au Pays de Moab p. 323 ff.

[5]) Cf. Kugler, loc. cit. p. 44 (244); Landsberger, loc. cit. p. 86.

[6]) See, for instance, his Prolegomena eines neuen Hebräisch-Aramäischen Wörterbuches p. 138 note 3 and HWB p. 29. Delitzsch's suggestion is greatly favoured by the fact that in the regions in question the heaven actually is more clouded in Adar (February and March) than in the preceding month.

in an Amorite district par excellence such as Ma'eri[1]). Inversely, neither the appearance of a stream *nārḪubur* to be crossed by the dead[2]) nor the indications contained in the vocabularies according to which *ḫubūru* seems to mean "depth"[3]) are contrary to this conclusion. For it is obvious that "darkness", "nether world" and "depth" are inter-related ideas which may well be denoted by the same word[4]). Moreover, the existence of a *waraḫ* dIGI.KUR "month of the nether world"[5]) in the calendars of Ma'eri and Tirqa as well as the occasional occurrence of an Old Babylonian *waraḫ qá-ti ir-ṣi-tim,* which (with Landsberger, loc. cit. p. 86) may be rendered by "month of the hand of the underworld", seem to prove that terms referring to the nether world were used for the formation of month names[6]).

Since, as has been mentioned above, p. 38 f., at least these five Assyrian month names, no less than their Babylonian counterparts, were evidently chosen with regard to conditions normally recurring every year at the same time, it seems that, in principle, the Old Assyrian as well as the Old Babylonian calendar year was a fixed year of approximately the same length as the solar year. To be sure, as regards the Babylonians, only the conspicuous use of the month names Siwan and Tišri in the sense of "harvest of the grain" and "delivery of the dates", to which Thureau-Dangin has called attention[7]), may be taken as an indication that the Amorite elements of Babylonia had known a fixed year before they adopted the lunisolar year which appeared during the First Dynasty. But their contemporaries in Assyria actually appear to have known, and to have

1) For the month name *waraḫ ḫi-bi-ir-tim* and for a Ma'eri inscription mentioning *dḪu-bu-ur* see Thureau-Dangin RA XXXIII p. 175 note 3 and pp. 177—179 respectively; for personal names from Tirqa and Aššur containing the element *ḫubur* (which as yet is never preceded by the determinative DINGIR), see ibidem p. 179.

2) So according to K 2001 III 5 (see Zimmern, Sumerisch-Babylonische Tamūzlieder p. 246; Der Babylonische Gott Tamuz p. 32); cf. further Sp II 265 a and duplicates (Landsberger ZA XLIII 44 ff.) obv. 17 and the passages quoted by Tallqvist, Studia Orientalia V, 4 p. 33 f. which show that *Ḫubur* actually denotes the nether world.

3) See Delitzsch, Sumerisches Glossar p. 215 and Ungnad, Subartu p. 26 f., who is hardly correct in assuming that *ḫubur* "nether world" is Sumerian.

4) Cf. Tallqvist loc. cit. p. 37 and cf. particularly passages such as Job 10, 21 f. Apart from the previously quoted terms *ḫubur* "nether world", *dḪubur,* and *nārḪubur,* חבר "to be dark" seems to recur in the Old Assyrian expressions *bīt ḫubūrī* (Altorientalische Bibliothek, text no. III, 1 l. 16) and *ḫubūrum* (KAH II no. 8 l. 17; Altorient. Bibl. no. V, 13 col. II l. 7) which, in view of the meanings of *eklitu* ("darkness") and *bīt ekliti* ("underworld" and "dark room"), apparently mean "house of darkness" and "darkness" in the sense of "underground room", "cellar", "store house".

5) For IGI.KUR = *irṣitu* and *irkalla,* see ll. 137 ff. of the vocabulary from Aššur published by Meissner in MAOG III, 3 pp. 3 ff.

6) Before the publication of the Ma'eri texts it can, of course, not be decided whether the ideogram *waraḫ* dIGI.KUR (variants: *waraḫ* KUR and *waraḫ* dIGI. KUR . RA; see Thureau-Dangin, loc. cit.) denotes the *waraḫ ḫibirtim,* as seems to follow from the aforementioned indications.

7) See RA XXIV 195.

used, a calendar system which, even without the insertion of any intercalary month[1]), fixed the months in such a manner that the inconveniences of a genuine lunar year were avoided. Evidence of this is furnished by the fact that in the business documents of the Old Assyrian period, especially in certain classes of promissory notes[2]), the data concerning the payment of loans and the reckoning of interest refer not to months as time-units but to so-called *ḫamšātum,* i. e., as the letter KTS 1[a] makes it possible to conclude with a fair degree of certainty, periods comprising the fifth part of a year[3]). While it is unlikely that a *ḫamuštum* was equivalent to the fifth part of a lunar year, because there is simply no reason for dividing a lunar year of 354 days in this way, it is only reasonable to divide a year of 365 days into 5 parts, since 5 is the smallest prime factor of 365. In other words, there was, besides the lunar or ordinary year, a commercial year of almost exactly the same length as the solar year which was divided into 5 periods of 73 days. The simultaneous use of two calendar systems is not surprising. The institutions of Athens, where we find at the same time the use of a lunisolar, or civil year, and of a conciliar or administrative year divided into 10 prytanies and of the approximate length of the solar year[4]) and where, similarly as in Assyria, the year was named after one of the highest officers of the state, furnish an excellent analogy.

From a passage in a recently published Kültepe tablet containing copies of various promissory notes, it can be concluded that, in order to equate the ordinary and the commercial years, and, by doing so, to fix the months of the ordinary year at the seasons corresponding to their names, the Assyrians intercalated, at unknown intervals, a so-called *šapattum.* We refer to ll. 19[b] ff. of the text Gelb no. 56 which concern a loan granted to two persons. Instead of stating in the usual way "x minas of silver has the creditor upon the debtors; from the *ḫamuštum* of NN they shall add 1½ sheqels per month to each mina as interest"[5]), this passage reads as

---

1) It has repeatedly been noted that there is no trace of a *dirigu,* or intercalary month, in the Old and Middle Assyrian sources; see, e. g., Ehelolf and Landsberger ZDMG LXXIV 218; Weidner AfO V 185. The Old Assyrian month name *waraḫ zi-bi bi-ri-im* (var. *zi-bi bi-bi-ri-im*) may belong to a local calendar, see EL I p. 27 note b; cf., however, also Langdon, Babylonian Menologies and the Semitic Calendars (1935) p. 40 note 4.

2) Cf. particularly the texts EL nos. 13; 16; 17 ff.; 28 ff.; 37 f.; 328 f.

3) See MAOG IV 127 and cf. our additional remarks EL I 39 note b; 141 n. b.; 255 n. a. Further evidence to the effect that *ḫamuštum* cannot mean "period of five days" is now furnished by TC III 256.

4) See particularly B. D. Meritt, The Athenian Calendar (Cambridge, Mass. 1928) 123 f. and Athenian Financial Documents of the Fifth Century (Ann Arbor 1932) 152 ff. Cf. also E. Bickermann, Chronologie (= Gercke-Norden, Einleitung in die Altertumswissenschaft III, 5 [1933]) 12 f.

5) Promissory notes characterized by these two clauses are, e. g., EL nos. 28—30.

follows: "1 mina of silver has the creditor upon the debtors. (In) the month *ab šārānim* the god went (through) a *šapattum* and (thus) they took the silver from the *ḫamuštum* of NN .....; 1½ sheqel per month they shall add to each mina as interest."[1]) It is evident that here *šapattum* cannot have the meanings known from other Akkadian sources[2]). For if the Old Assyrian term *šapattum* denoted an ordinary holiday or the like, occurring regularly every month, it would have been unnecessary to insert this additional statement into the stereotyped scheme of an Old Assyrian promissory note. But if it was a term denoting a considerable number of days intercalated for the purpose of harmonizing the length of the lunar year with that of the commercial year, it was only reasonable to make this extraordinary statement. It may be added that the passage "the rest of the silver, (namely) 4⅓ minas 7½ sheqels, we took at interest from this *šapattum*", which occurs in a fragmentary Kültepe tablet in the University of Pennsylvania Museum[3]), is at least not contrary to an interpretation of *šapattum* as a period of intercalary days[4]), an interpretation which, by the way, is well compatible with the fact that سَبْتٌ and اسبت mean "space of time" and "extend", "prolong the time". It goes without saying that the existence of an Old Assyrian *šapattum* period is to be considered in every discussion of the various sabbatical institutions mentioned in the Bible.

Of similar bearing on Old Testament studies is the name of the eighth Old Assyrian month. For the mere occurrence of the name "month of the pouring out to Aššur of the guilt offerings"[5]) at a time when Assyria was ruled by Amorite elements seems to indicate that the West-Semitic tribes made sin offerings from a very early period[6]).

---

1) That in the sentence [22]*waraḫ[kam] áb ša-ra-nim ilum ša-pá-tám i-lik-ma* [23]*iš-tù ḫa-muš-tim ša A-ḫu-wa-qar* ..... [25] ... *kaspam il₅-qí-ú* the month name is to be taken as an accusativus temporis follows from passages such as EL no. 94, 7 ff. For the transitive use of *alāku,* cf. Bezold, Babylonisch-assyrisch *alāku* 'gehen' p. 42.

2) See Landsberger, loc. cit. pp. 98, 134, and 93 note 5.

3) See Stephens JSOR XI pp. 107 and 136 sub 45 and cf. Lewy, KTHahn p. 3 note 2; Gelb p. 62.

4) Cf. the intercalation of 22 (or 23) days in Februarius, which characterizes the Roman calendar before the introduction of the Julian year.

5) *Sa-ra-tim* is evidently the plural of *sartu* which (as has been shown by Koschaker, Neue Keilschriftliche Rechtsurkunden aus der El-Amarna Zeit p. 31 note 3) means "delict" as well as "penalty for a delict" and "fine" (so also KAJ 104, 1). Since, accordingly, *sartu* is an Assyrian equivalent of Hebrew חטאת and אשם and since it occurs here in connection with *narmak Aššur* "libation (of blood) for Aššur", it seems certain that, like חטאת and אשם, *sartu* also means "guilt- (or sin-) offering". The name of the following month, which may be rendered as "month of the pouring out to Aššur of the established — i. e., regular — (offerings)", points in the same direction. (Cf. EL I 58 note c.)

6) It goes without saying that this does not favour the thesis of Wellhausen (Prolegomena[6] p. 71 ff.) that the sin-offerings of the Israelites were a post-Exilic innovation.

Although containing the aforementioned information on the younger forms of the month names and the beginning of the eponym year, the Middle Assyrian sources shed no light on the later history of the Assyrian calendar. The double month dates of the time of Tiglath-Pileser I which have been compiled and discussed by Weidner[1]), and the incompatibility of the lists KAV 155[2]) and VR 43 with Assur 13058 kl[3]) indicate, however, that toward the end of the 12th century a calendaric confusion had taken place, probably either because the commercial year was no longer in use[4]) or because, in the long run, the difference between the old commercial year of 365 days and the true solar year had become so noticeable that the old system of the 20th century was abandoned[5]). This confusion may well have been the reason why, at the time of Tiglath-Pileser, the Babylonian calendar was introduced in Assyria.

---

1) AfO X p. 28 f.

2) For this list (= VAT 9909), see Ehelolf and Landsberger, loc. cit. p. 216.

3) Cf. Weidner AfO V p. 184 f.

4) In the Middle Assyrian documents there is no trace whatever of a *ḫamuštum* period.

5) In view of the afore-treated meanings of the month names this conclusion seems much more likely than the theory of Weidner (loc. cit.) according to which the Old and Middle Assyrian calendar had from the beginning all the characteristics of the Muslimic calendar.

ÜBER GEORGISCHE KÖNIGSDYNASTIEN.

Von

Titus von Margwelaschwili.

Außer dem Königreich Georgien, das im Kaukasus lag, gab es noch ein anderes Georgien, das südlich davon gewesen sein muß; wo es aber gelegen hat, wissen wir nicht genau. Einige georgische Quellen nennen es Aran- od. Arien-K'arthli (K'arthli = Georgien). Da es Königreich war (und auch aus anderen Gründen), könnte es sich um Kappadokien handeln. Dann gab es ein drittes Land, Pontus, von Sinope und dem Halysbogen bis zur Kaukasuskette, wo Lasen, Tšanen u. a. georgische Stämme sassen. Aus diesen beiden südlicheren Ländern war der Zug der Wanderungen nach dem Norden — Georgien im Kaukasus — gerichtet. Diese Wanderungen brachten mitunter auch andere, z. B. armenische, Elemente mit und waren durch die politischen Erschütterungen in Kleinasien bedingt.

Im Folgenden wollen wir uns mit den Dynastien des historisch bekannten Georgiens befassen und zuerst die Zeit vor der Thronbesteigung der Bagratiden flüchtig überblicken.

Dynastien der Sage: Wir haben griechische und georgische Überlieferungen über die Herrscher Altgeorgiens. Die griechische Überlieferung beginnt mit der Argonautensage, wonach der König Aietes in Westgeorgien geherrscht habe, dessen Haus als das der Phasianiden (Phasis = der Hauptstrom von Kolchis, Westgeorgien) bezeichnet werden kann. Seine Herrschaft erstreckte sich bis zum Asovschen Meer und zu der Krim, wo der Bruder von Aietes geherrscht habe. Die Dynastie hatte Rechte auf den korinthischen Thron in Griechenland, die durch Medea auf Iason übertragen wurden. Von den Mitgliedern der Dynastie sollen Pasiphaë als Frau des Minos auf Kreta und Kirkea (Tochter des Aietes) als Frau des Skythenkönigs in Skythien geherrscht haben. Der Name Aietes wird im Georgischen mit dem sehr geläufigen Namen Otia gleichgesetzt.[1])

Die georgische Legende (der georgischen Annalen) beginnt mit T'argamos[2]) als dem Urahnen der Georgier und aller Kaukasier überhaupt,

[1]) Oeétes ist eine historische Persönlichkeit des georgischen Stammes der Lasen im 6. Jahrh. n. Chr. (Brosset, Additions et Eclaircissements, 91).

[2]) [Der Name T'argamos hängt vermutlich mit dem Namen des kleinasiatischen Gottes *Tarḫu, Tarku, Targu* zusammen. Für das Suffix *-mos* siehe das Suffix *-mes*.

sowie auch der Armenier. Deshalb heißt die erste Dynastie der georgischen Annalen „Thargamosiden", die gleichzusetzen ist mit der K'arthlosidendynastie, da K'arthlos, Sohn des T'argamos, der Ahnherr aller Georgier, d. h. K'arthlier, ist. Die Herrschaft dieser Dynastie dauerte bis zur zweiten Hälfte des 4. Jahrh. v. Chr. Der Träger der Herrschaft nannte sich Mamasachlisi = Pater domus. So könnte diese Frühzeit als die Epoche des Mamasachlisates bezeichnet werden. Der Mamasachlisi von Mzkhetha galt als der Primus inter pares unter den anderen Mamasachlisis, die ursprünglich Brüder, später untereinander eng verwandt waren. T^cargamos teilt das Land, Kaukasus-Mesopotamien (Armenien), unter seine acht Söhne, ebenso teilte K'arthlos Georgien unter seine sechs Söhne. Außer den Mamasachlisi gab es keinen König und keinen Gouverneur wie später.[1])

Die zweite Dynastie ist die der Nebrothiden, die von dem biblischen ersten König auf Erden, Nebroth (Nimrud, Nebrodes) stammt, mit dem T^cargamos und seine Söhne beständig Krieg führten. Er baute den Turm von Babel und Thargamos zog nach der Verwirrung der Sprachen und der Zerstreuung der Völker gegen Norden und nahm alle seine Verwandten mit sich. Als dann Nebroth ihnen nachsetzte und sie bekriegte, wurde er im Kampfe erschlagen. Der Rachekrieg der Nebrothiden setzte sich fort. Ihr Riese Afridon sandte seine „Eristhawis" = Gouverneure nach vielen Ländern; nach Georgien sandte er Ardam als Eristhawi. Eristhawi ist ein georgisches Wort, das Vorsteher, Haupt einer Volkseinheit, Tribus bedeutet. Somit wird jetzt das Eristhawat, das System der Gouverneure, eingeführt. Die Nebrothiden gelten als persiche Dynastie; in dieser Sage von Nebroth wird jedoch der assyrischen Sprache der Vorzug der Priorität zuerkannt. Sie liegt uns in einer sehr stark überarbeiteten Form vor, und ist mit der Turmsage von Babel eng verknüpft.[1])

Historische Dynastien nach dem georgischen Annalenwerk: Nach den Annalen haben wir zwei verschiedene Berichte über den Ursprung des georgischen Königtums. Nach den Chroniken von Šatberdi war der erste König Asoi, dem der Feldzug Alexanders des Großen zum Thron verholfen hatte. Er war Sohn des Königs von Aran-K'arthli (K'arthli = Georgien), das südlich vom kaukasischen Georgien lag.[2]) Das große Annalenwerk (es

-*mas*, „mein", der „heth."-hieroglyphischen Gottheiten *Dada-mes, Melasâta-mas, Apamas, *Ruta-mis* (> Artamis, Artemis) usw., und vgl. meine Inscriptions hittites hiéroglyphiques, S. 428 f. und 471, Anm. 9. Der Name T^cargamos wird somit wahrscheinlich „Mein *Targu*" bedeuten. Vgl. auch im Folgenden die Herkunft des Namens Nebroth aus Nimrod. Die Georgier leiten sich somit sowohl aus Kleinasien, als auch aus Babylonien ab. B. Hrozný.]

[1]) Brosset, Histoire de la Géorgie, I, 16—27 (französische Übersetzung des georgischen Annalenwerks).

[2]) Ivan. Djavachischwili, K'arthvel eris istoria (Geschichte des georgischen Volkes), I, 91; Mose Djanaschwili, Sak'arthvelos istoria (Geschichte Georgiens) 51.

ist eher eine spätere Bearbeitung der primären Quellen) aber läßt Asoi (Ason) nur als einen Gouverneur Alexanders des Großen gelten, der eine ansehnliche Truppenmacht von diesem erhalten hat und gemeinsam mit den georgischen Truppen sich große Macht schuf. Er wurde gestürzt und im Kampfe erschlagen. Sein Gegner war P'arnaos, Nachkomme des K'arthlos, also K'arthlosside, mütterlicherseits aber war er Nebrothide. Bei den Georgiern ist die Überlieferung, daß Asoi nur Gouverneur gewesen sei, allgemein geltend, obwohl auch für die erstere, daß er König gewesen sei, mehr als ein Grund spräche. Nach den Annalen gilt P'arnaos als Begründer des georgischen Königtums und somit auch der ersten Königsdynastie der P'arnaosiden oder K'arthlosiden, da er von K'arthlos in direkter Linie abstammte. Er regierte 303—237 v. Chr. Ihm wird die Einführung der Schrift in Georgien zugeschrieben, was nur bedingt angenommen werden kann, da die Georgier auch vor ihm eigene Schriftzeichen gehabt haben müssen. Vielleicht hat er Mchedruli = Ritterschrift legalisiert, die neben der älteren Chuzuri = Priesterschrift, nunmehr Bürgerrecht erlangt hat, denn es wird stark angenommen, daß Georgien auch heidnische Literatur gehabt haben muß. Sehr wichtig ist, daß P'arnaos auch in der Staatsverwaltung die (persische) Einrichtung der Gouverneure einführte, die georgisch Eristhawi hießen, und deren Würde anfangs nicht erblich war. Er teilte das Land in acht Eristhawate, in die er acht Eristhawis einsetzte. Er schuf auch das Amt des Oberbefehlshabers der Armee — Spaspeti — mit eigenem Verwaltungsbezirk. Der Spaspeti galt als der Oberste unter den Eristhawis, denen die Spasalaris (Befehlshaber der Truppen) und Scharführer der Tausendschaften (Athasisthawi) unterstellt wurden. Sie verwalteten das Steueramt. Durch die Neuerungen des P'arnaos wurde der georgische Staat nach persischem Muster neu gestaltet. Seine Nachkommen, die P'arnaosiden, regierten mit einer Unterbrechung insgesamt 328 Jahre (302—162 v. Chr.; 2 v. Chr. bis 186 n. Chr.).[1]

Die zweite Königsdynastie beginnt mit Mirwan, dem Adoptivsohn des P'arnaosiden-Königs Saurmag; Mirwan selbst war Nebrothide. Seine Nachkommen, die Nebrothiden, haben mit einer Unterbrechung von 60 Jahren 99 Jahre geherrscht (162—93 v. Ch.; 33—3 v. Ch.)[1]

Die dritte Dynastie war die der Arsakiden, die parthischen Ursprungs war und in Armenien herrschte. Durch Heirat gelangte Prinz Arschak, Sohn des Königs Arschak in Armenien, auf den georgischen Thron. Die Arsakiden regierten auch, mit einer Unterbrechung von 219 Jahren, 139 Jahre lang.[1]

Die vierte Dynastie ist die der Chosroiden, die mit Unter-

[1] Brosset, Histoire I, 36—83; vgl. das georgische Annalenwerk Das Leben Georgiens (herausgegeben von E. Thaqaischwili), 13—44.

brechungen ungefähr 470 Jahre lang geherrscht haben. Der erste König war ein persischer Königssohn, der die Tochter des georgischen Königs Asfagur heiratete. Asfagur war väterlicherseits Arsakide, mütterlicherseits P'arnaoside. Der Perser gelangte durch seine Heirat zum georgischen Thron. Er heißt in der Geschichte König Mirian (265—342) und ist bekannt durch die Einführung des Christentums, das er zur Staatsreligion erhob. Nach dem Tode seines Vaters erhob er Ansprüche auf den persischen Thron, den sein jüngerer Bruder Bartom bestiegen hatte und zog mit seiner Heeresmacht aus. Bei Nisibis jedoch wurde der Bruderstreit von den persischen Großen so beigelegt, daß König Mirian Djasirethi = Nordmesopotamien, die Hälfte von Scham (Nordsyrien), Adarbadagan (Aderbeidjan) und den gesamten Kaukasus erhielt, auf den persischen Thron aber verzichten mußte.[1])

Chosroide war ebenso der bekannte König Vachtang I. Gorgaslan (446—499),[2]) der zwischen dem Perserkönig und dem byzantinischen Kaiser Frieden vermittelte und die Perser bewog, Jerusalem an den Kaiser abzutreten. Der Perser stellte ihm dabei anheim, über seine eigene Hälfte von Mesopotamien nach Belieben zu verfügen, er selbst verlangte seine Hälfte mit dem syrischen Anteil. Um den Preis des persischen Nachgebens mußte König Vachtang die langwierigen Feldzüge der Perser gegen Abessinien und in Indien mitmachen und seine Schwester dem Perserkönig zur Frau geben. Nach verschiedenen Siegen und Erfolgen kehrte er heim, mußte aber später einen persischen Einfall in Georgien erleben, und, im Kampfe von den Griechen allein gelassen, trotz seiner Erfolge an der Wunde sterben, die er von einem Perser erhielt.[2])

Nach ihm regierten noch mehrere Chosroiden als Könige bis Bakur III. (557—575), der bei seinem Tode nur kleine Kinder zurückließ. — Diese Lage benutzten die Perser, deren König Ormizd IV. seinen Sohn Parvez nach dem Grenzgebiet Georgiens — Ran und Movakan — als Gouverneur sandte. Dieser bearbeitete von hier aus die georgischen Eristhawis und suchte sie für Persien zu gewinnen, indem er ihnen die Erblichkeit des Besitzes ihrer Eristhawate urkundlich zusicherte, so daß sie nicht mehr abgesetzt werden durften, dafür aber den Persern tributpflichtig wurden. — Von den Nachkommen Vachtang Gorgaslans waren die Kinder Bakurs III. in den Bergen der Provinz Kachethi und die von Mirdat in der Provinz Klardjethi untergebracht. Die Eristhawis nutzten diese Zeit, um ihre Stellung durch Einmischung auswärtiger Mächte zu festigen und die ererbte Macht des Königtums zu schwächen. So war das Eristhawat erblich geworden.[3])

---

1) Thaqaischwili, l. c. 52.

2) Brosset, Histoire, I, 148 ff.; Brosset, Additions, 41—67; Thaqaischwili, l. c. 117 ff.; Mose Djanaschwili, l. c. 203—225; Iv. Djavachischwili, l. c. 221.

3) Brosset, Histoire, 215; M. Djanaschwili, l. c. 189—190.

Unter den südwestlichen Ländern der Georgier, jetzt teilweise Lasien (Lasistan) genannt, lagen die Provinzen Basiani, Tao, Abozi, Klardjethi etc., es waren dies die Grenzgebiete Georgiens nach dem Pontus, Armenien und dem byzantinischen Reich zu. Aus diesem Pontusgebiet stammen viele Herrschergeschlechter, die von geschichtlicher Bedeutung geworden sind.[1]) Tšano-lasischen Ursprungs sind z. B. wohl die armenischen Fürsten Mamikonian, die georgischen Orbeliani, und das Fürstengeschlecht Bardas, das im Byzantinischen Reich eine hervorragende Rolle spielte. Hier im Pontusgebiet hatten auch die Komnenen die Quellen ihrer Macht und wahrscheinlich auch ihre Heimat.[1]) Mit diesen und mit den Bardas war engstens verbunden auch das Geschlecht der Bagratiden, die ursprünglich in Diensten der armenischen Könige die Westprovinzen Armeniens verwalteten und in Diensten der byzantinischen Kaiser in deren Ostprovinzen herrschten. Die Würde des Kuropalaten (major domus) der Kaiser war, wenn auch nicht erblich, so doch traditionell mit ihrem Hause stets verbunden. Sie sassen ursprünglich vom K ö n i g r e i c h Georgien weit entfernt. Pontus, Lasistan, Kummuch (Kommagene) waren bald byzantinisch, bald armenisch, zuweilen georgisch, seltener unabhängig. Trotzdem gravitierten die Herrscher dieser Gebiete immer zu Georgien; besonders die Bagratiden zeigen große Neigung, wo sie auch sitzen mögen, in Armenien oder sonstwo, stets dem georgischen Königreich zuzustreben, sei es durch Eintausch, sei es durch andere Erwerbung von Gebieten, die auf dem Wege nach Georgien lagen. Diese Tendenz ist zu auffällig. Sie konnte einem Forscher wie Brosset nicht entgehen.[2])

Die Legende der Bagratiden: Der byzantinische Kaiser Konstantin Porphyrogennetos schrieb i. J. 952, daß die Bagratiden Folgendes von sich erzählten: sie stammten aus der Verbindung der Frau des Urias mit König David; sie wären also verwandt mit diesem König und mit der Jungfrau Maria, die von diesem abstammte. Einer Eingebung folgend seien zwei Brüder, David, der Ahnherr der Bagratiden, und Spandiat, beide Sprößlinge derselben Verbindung, aus Jerusalem nach dem persischen Lande ausgewandert, das sie jetzt inne hätten. Spandiat habe die Gottesgabe gehabt, in seinen Kämpfen nirgends am Körper verletzt zu werden außer in der Herzgegend, die er gepanzert hielt, so daß er in allen Kämpfen die Perser besiegte, das Land eroberte, es behielt und ungeheuer mehrte, so daß dort das Geschlecht der Brüder zu einer großen Nation

---

[1]) Fallmerayer, Gesch. des Kaisertums von Trapezunt, 41—44; Miller, Trapezunt, the last Greek Empire, 14—15; Brosset, Additions, 138 ff. E. Thaqaischwili, Georgean Chronology and the Beginnings of the Bagratid Rule in Georgia, in Georgica, I, 1935; Adontz, Armenia v epochu Justiniana (Armenien zur Zeit Justinians), 403—414.

[2]) Brosset, Additions, 142.

wurde. Seit ihrem Auszuge aus Jerusalem seien 4 bis 5 Jahrhunderte vergangen. Sie seien eifrige Christen.[1])

In dieser Legende ist die Überlieferung, daß die Bagratiden mit Christus verwandt seien, mit der persischen Legende von Isfendiar-Ro'in-Tön (eherner Körper), dem Sohn von Vištasp, verbunden, weiters ist die georgische Legende von der Einwanderung des T'argamos nach dem Kaukasus und die von den Kämpfen der T'argamosiden gegen die Nebrothiden eingeflochten, da die Brüder nach dem „persischen Lande" (sic) ziehen und mit den Persern kämpfen; gemeint ist aber Georgien-Südkaukasus. Diese Legende ist bestimmt eine Zwecklegende der Bagratiden selbst. Andererseits ist die Siegfriedlegende von Spandiat im Kaukasus auch sonst in Göttermythen und in den Märchen sehr verbreitet. Eine andere Legende läßt die 7 Söhne eines gewissen Solomon aus dem Philisterlande nach dem Grenzlande Armeniens, das unweit Georgiens lag, kommen, wo die Landesfürstin sie taufen ließ, einen von ihnen, Bagrat, mit ihrer Tochter vermählte und 2 andere mit den armenischen Königen verschwägerte. Von dort aus zogen die übrigen 4 Brüder nach Georgien: einer, Sahak, heiratete die Königstochter in der Provinz Kachethi und wurde zum Landesfürsten; Asam und Warasward bemächtigten sich der Provinz K'isiqi, der vierte, Guram, wurde König von Georgien.[2])

Die erste Thronbesteigung der Bagratiden: In allen Varianten der georgischen Annalen wird berichtet und auch sonst[3]) ist genügend bekannt, daß in der zweiten Hälfte des 6. Jahrhunderts ein Krieg zwischen Persien und Griechenland vornehmlich um die georgischen Länder Lasika (Lasien) und Kolchis tobte. Persien hatte im Osten gegen die Türken zu kämpfen und den griechischen Einfall in Mesopotamien abzuwehren. Darum mußte der Kronprinz Hosrou Parvez die Provinz Ran und Movakan, also die Grenzgebiete Georgiens, verlassen, um seinem Vater Ormizd IV. zu Hilfe zu eilen. Der persische Feldherr Bahram Čubin schlug die Türken, erzielte einen Erfolg in der georgischen Provinz Swanethi (587), wurde aber am Araxes von den Griechen empfindlich geschlagen. Sein König zürnte ihm; Čubin hißte die Fahne des Aufstandes gegen ihn, erlangte später Erfolge auch gegen den Sohn Ormizds, jetzt König Hosrou II. Parvez, der sich zu den Griechen retten mußte. Kaiser Mauritius verhalf später dem Flüchtling zum Sieg über Čubin, so daß Hosrou den Thron seines Vaters wiederbesteigen konnte.[4]) Die empfindliche Schwächung der

[1]) Konstantin Porphyrogennetos, De Administr. Imper. III, 197; Brosset, Additions, 140.

[2]) Brosset, Histoire I, 218—220.

[3]) Lebeau, Histoire de Bas Empire, X, 57—79, 417 ff., 203 ff.; 229—246, 255—258, 264 ff.; 271 ff.

[4]) Ib. 271—335, 389; Ferd. Justi, Gesch. des alten Persiens, 234 ff.; A. Christian, L'Iran sous les Sassanides, 436 ff.

persischen Macht durch diese Wirren, besonders der Abgang des Hosrou Parvez nach Persien, noch ehe er König wurde, mußte auf Georgien zurückwirken, das von den Chasaren u. a. Feinden im Norden oft bedroht wurde und auch dem Machtbereich von Byzanz am nächsten lag. Außerdem war ganz Westgeorgien von Swanethi bis Trapezunt (Lasistan) Schauplatz dieses Kampfes. Ausdrücklich wird von der Überheblichkeit der Eristhawis berichtet, die nun Persien tributpflichtig waren, was das Land hart zu fühlen bekam. Die innere Lage Georgiens war schwankend und unsicher, da es jetzt keinen eigenen König hatte.

Aus den Quellen ergibt sich mit Wahrscheinlichkeit, daß das georgische Kirchenoberhaupt Samuel einen Reichsrat aller Eristhawis einberufen hatte, wo auch die Bischöfe zugegen gewesen sein dürften, und wo beschlossen wurde, Guram in Klardjethi zu Eristhawi zu wählen und den byzantinischen Kaiser zu bitten, Georgien einen König aus dem Verwandtenkreise der alten georgischen Könige zu geben und gleichzeitig den Eristhawis die Erblichkeit ihrer Eristhawate zu sichern. Diese Beschlüsse sind ein Ergebnis des inneren Kampfes, wobei die Eristhawis ihre Bedingungen stellten und durchsetzten. Sie lockerten ihre Bande mit Persien, darum verlangten sie vom Kaiser die Sicherstellung ihrer von Persien verbrieften Rechte der Erblichkeit ihrer Eristhawate. Die Wahl Gurams zum Eristhawi mochte andeuten, wer der neue König sein sollte. Denn es fällt auf, daß auf dem Reichsrate ein Mann zum Eristhawi gewählt wurde, der diese Würde noch nicht besessen hatte, und daß diese Wahl im Zusammenhang mit der Bitte an den Kaiser geschah, Georgien einen König aus dem georgischen königlichen Hause zu geben. Es sei daran erinnert, daß, wenn kein König vorhanden war, ein Eristhawi regierte, oder ein erblicher Prinz, der sich den Königstitel nicht zulegen konnte oder durfte, sich Eristhawi nannte, z. B. Stephanos I., Adarnase I., Stephanos II., usw., besonders in unsicheren Zeiten. Dieser Prinz-Regent nannte sich Eristhawth-Mthawari oder einfach Mthawari, was den regierenden Fürsten eines Landes bedeutet; Mthawari konnte man damals werden, wenn man zuerst Eristhawi war. Deswegen wurde Guram erst zum Eristhawi gewählt, was wahrscheinlich nicht ohne vorherige Fühlungnahme mit den Griechen geschah, denn Guram saß in Klardjethi, im unmittelbaren Machtbereiche des Kaisers; waren doch die Nachkommen von Mirdat, dem Sohn Vachtang Gorgaslans aus zweiter Ehe mit der griechischen Prinzessin, die in Klardjethi sassen, unter die Herrschaft von Byzanz gekommen, und gerade mit dieser Linie der Chosroiden war Guram mütterlicherseits direkt verwandt. Es ist eine bekannte Tatsache, daß die Provinzen Tao und Klardjethi u. a. m. das Dominium der Bagratiden waren und sehr oft den Kaisern von Byzanz unterstanden. Der Kaiser verlieh Guram den Titel Kuropalat und „entsandte ihn nach Mzkhetha“ als König von Geor-

gien, d. h. er war wahrscheinlich in der Nähe der kaiserlichen Machtsphäre (Klardjethi), als er zum Eristhawi gewählt wurde.[1])

Worin bestand nun das griechische Interesse? In dieser Zeit der kriegerischen Auseinandersetzung Persiens mit Byzanz, das vom Norden her noch andere Gefahren abzuwenden hatte,[2]) mußte Byzanz jede Gelegenheit ergreifen, um seinen Einfluß in Georgien zu stärken, die Pässe des Kaukasus, die damals von Georgien kontrolliert wurden, zu öffnen und die kriegerischen Völker des Nordens nach Persien ablenken zu lassen. So handelte Byzanz auch früher und später mehr als einmal, z. B. bat Kaiser Justinian den georgischen König P'arsman VI., den Chosroiden (542—557) um Hilfe im Kampfe gegen Chaskuns (Taskuns) im Nordkaukasus, im ap'chasisch-ossetischen Gebiete. P'arsman überwand die Feinde, fesselte ihre Häuptlinge und sandte sie dem Kaiser.[3]) Bis zum Ende des 18. Jahrh. pflegten die georgischen Könige ihre Truppen teilweise in Nordkaukasien zu rekrutieren, was die Russen nach 1774 unterbinden wollten, worüber der georgische König Erekle II. so bewegte Klage führt.

Auch aus der Zeit Gurams erfahren wir, daß der byzantinische Kaiser diesen georgischen König mit Geschenken überhäufte und ihn bat, die Pässe zu öffnen und die Völker im Norden gegen Persien marschieren zu lassen, was Guram auch erfüllte. Er unterstellte diese Truppen von Zurzuks, Dido etc., den georgischen Eristhawis und sandte sie gegen Persien aus.[4]) Auch die Griechen marschierten. Da kam die Nachricht über persische Erfolge gegen die Türken, welche die Griechen zum Rückzug veranlaßten. Die Georgier und die Nordkaukasier blieben allein — im 18. Jahrh. wird Georgien von den Russen in die ähnliche Lage versetzt. Damals wurde das Land Georgien durch die nachfolgenden Unruhen in Persien selbst gerettet. Jedenfalls aber war die militärische Hilfe den Griechen sehr nötig gewesen und sie hatten sie eben von jenem Guram erbeten, der zuerst zum Eristhawi gewählt worden war, und den der Kaiser dann auf Veranlassung der georgischen Großen zum georgischen König vorgeschlagen, zum Kuropalaten ernannt und nach Mzkhetha (damals noch die Hauptstadt Georgiens) entsandt hatte, und der den Eristhawis dann wunschgemäß ihre vom Perser bereits verbrieften Rechte bestätigte. In allen diesen Tatsachen sehen wir einen gewollten Zusammenhang.

[1]) Brosset, Histoire, I, 216—223; Thaqaischwili, l. c. 190—192; Brosset-Marr, Prinz Vachuscht's K'art'lis Zkhovreba (1923), 161—165, 198—200. Marquart, Osteurop. und Ostasiat. Streifzüge, 391 ff., verwirft mit Recht die Legende über den Ursprung der Bagratiden; er berücksichtigt jedoch unsere Hauptquelle leider nicht genügend und deshalb unterschätzt sie inbezug auf König Guram Kuropalat; dabei ist sie doch eine der ältesten, da sie aus dem XI. Jahrh. stammt.

[2]) Avaren, Lebeau, l. c. X, 206 ff., 246 ff., 351 ff., 389 ff., 397 ff.

[3]) Brosset, Histoire, II, T. 1, 200—202, 212; Brosset-Marr, l. c. 159.

[4]) Ibid. 221—223; Thaqaischwili, II, 1, 191, 200—202, 212, Brosset-Marr, l. c. 159.

Dem Kaiser konnte niemand genehmer als König von Georgien erscheinen als ein Bagratide; denn die Bagratiden waren in griechischem Dienste und auch sonst ihm von alters her bekannt. Ihre Stammsitze und ihr durch Heirat erworbenes Gebiet lag innerhalb oder in der Nähe der byzantinischen Herrschaftssphäre, ein wirksames Druckmittel für die griechische Politik.[1]) Daß Guram gleich zum Kuroplaten gemacht wurde, zeugt für seine lange Verbindung mit Byzanz.

Guram — ein Bagratide: Alle Quellen bezeichnen ihn als Bagratiden. Er entstammte der Verbindung eines Bagratiden mit einer Chosroidin, aus der Nachkommenschaft Mirdats (Sohn Vachtang Gorgaslans mit seiner zweiten, griechischen Frau), die in Klardjethi saß. Also hatten die Bagratiden dort eingeheiratet. Nur der Historiker Prinz Vachuscht (18. Jahrh.) nennt als den Vater Gurams Bagrat.[1]) Vachuscht hat auch Quellen kirchlicher Art benutzt, die vorläufig verloren gegangen sind; er mag Recht haben, nachprüfen können wir das nicht mehr.[2]) Wenn wir aber, trotz der ausdrücklichen Angaben der Quellen, annehmen wollen, Guram sei kein Bagratide gewesen, so müßten wir annehmen, er sei selbst Chosroide gewesen, was auf Unmöglichkeiten stößt: hätte man einen Chosroiden haben wollen, dann hätte man einen in Kachethi finden können, und zwar einen Abkömmling der direkten Linie Wachtang-Datschi-Bakur, dann hätte man ihn nicht erst aus Klardjethi zu holen brauchen. Dann hätten auch die Quellen nicht die Verwandtschaft Gurams mit den Chosroiden näher zu begründen und zu betonen brauchen, um seine Thronbesteigung zu legitimieren. Dann hätten sie einfach auf seine eigene Abstammung von den Chosroiden verwiesen, und das hätte genügt, ihn zu legitimieren. Da er aber selbst kein Chosroide war, mußte man seine Verbindung mit dieser Dynastie durch die weibliche Linie besonders hervorheben, um so mehr, als seine eigene Abstammung als Bagratide damals allein nicht von großer Bedeutung sein konnte. Solcher Bagratiden als Einwanderer aus dem Süden hatte Georgien auch später genug.[3]) Eben seine Verbindung mit Chosroiden als Königsdynastie zeichnete ihn besonders aus. Noch mehr: man nannte Guram „Mirdatovan" = Mirdatide, was völlig überflüssig wäre, wenn er selbst Chosroide gewesen wäre; dann wäre er eben als solcher bezeichnet worden. In diesem Beinamen „Mirdatovan" sehen wir den Versuch, Guram in die königlich-dynastische Familie der Chosroiden einzugliedern. Er genügte den Anforderungen des Reichsratsbeschlusses insofern, als das Haus Gurams mit den Chosroiden verschwägert war, und das wird auch besonders betont. Daß Guram kein Nebrothide und kein Arsakide war, steht außer Zweifel. Guram führt

[1]) Brosset, Histoire, II, 1, 200—202.
[2]) Ibid. I, 229, Anm. 1.
[3]) Brosset, Histoire, I, 229, 249—251; Brosset, Additions, 159.

auch als erster König in der georgischen Geschichte den Titel eines Kuropalaten, der nach den Quellen nur und ausschließlich von Anfang an im Hause der Bagratiden üblich war: weder die Chosroiden noch die anderen Dynastien führten je diesen Titel, auch jene Chosroiden nicht, die nach dem Sohn Gurams, Stephanos I., für kurze Zeit wieder auf den Thron gelangten. Die Chosroiden z. B. hätten dieses Titels nicht bedurft, für Guram mag er von Bedeutung gewesen sein. Das alles ist ein Grund mehr, dem übereinstimmenden Zeugnis aller Quellen Vertrauen zu schenken und Guram als Bagratiden anzusehen, was auch dadurch bestätigt wird, daß Konstantin Porphyrogennetos, der i. J. 952 schrieb, die Bagratiden als sehr alte Königsdynastie behandelt.

Unter Guram dem Kuropalaten geschah die Scheidung der georgischen Kirche[1]) von der armenischen, was eine völlig logische Entwicklung kennzeichnet, aber auch auf der Linie des endgültigen Abrückens Georgiens von Persien und der Annäherung an Byzanz lag, da die monophysitische armenische Kirche den Persern politisch sympathischer war als die georgische, die bekanntlich von Anfang an wie die griechische „orthodox" ist. Es sei daran erinnert, daß Kaiser Heraklis bei seinen persisch-kaukasischen Feldzügen versucht hat, Armenien orthodox zu machen, und dicht daran war, diesen Plan zu verwirklichen. Dem orthodoxen Klerus dürfte die Kandidatur Gurams aus den angegebenen Gründen und auch aus prinzipiellen Erwägungen heraus wünschenswert gewesen sein. Den Eristhawis erschien er u. a. darum sympathisch, weil sie erwarten konnten, daß er sich als Neuling ihren Wünschen gefügiger zeigen werde, als ein Kandidat von angestammter Dynastie es getan hätte. Die Thronbesteigung Gurams muß einige Jahre vor den griechischen Siegen über die Perser stattgefunden haben, die z. T. durch Gurams Hilfe mit bedingt gewesen sein mögen. Auch die Geschenke und Bitten des Kaisers um die Hilfe deuten eben darauf hin. In das Jahr 587 fällt der persische Sieg, in das Jahr 590 die günstige Wendung für die Griechen. Die Thronbesteigung dürfte somit in die 70-er bis 80-er Jahre des 6. Jahrh. fallen.

Umbruch der Politik: Wenn wir den gesamten Zeitraum überblicken, so ergibt sich eine große Umschaltung der ostgeorgischen (iberischen) Politik, die sich zuerst ganz in persischem Fahrwasser bewegt hatte, so daß Klardjethi, das Gebiet Gurams, sich von Ostgeorgien (Iberien) losgelöst und an Griechenland angelehnt hatte. Vachuscht führt das auf das gewaltige Überhandnehmen des persischen Drucks z. B. Hosrou Parvez, als dieser in Ran und Movakan war, zurück. Es folgten dann die inneren und äußeren Schwierigkeiten in Persien, der Aufstand Persisch-Armeniens, der Anschluß Georgiens an den Aufstand, der Sieg der Aufstän-

[1]) Brosset, Additions, 107 ff.; Iv. Djawachischwili, l. c. I, 322, 350.

dischen am 30. März 571. Dadurch wurde die Möglichkeit zur Wiedervereinigung von Klardjethi und Tao mit Ostgeorgien geschaffen und womöglich auch zum Anschluß Westgeorgiens, das unter griechischem Einfluß stand. In diesen Zeitraum der wechselvollen Kämpfe der Perser und Griechen fällt eben die Wahl der Bagratiden, die als Kuropalaten der griechischen Kaiser auf den Thron von Georgien gelangten und die Orientierung der georgischen Politik nach dem Westen inaugurierten. Schon Mirian und Vachtang Gorgaslan hatten damit begonnen, jetzt aber mußte dies radikaler geschehen und beständiger durchgeführt werden. Als der Sohn Gurams, Stephanos I., diese Politik zu ändern versuchte, büßte er es mit dem Leben. Er fiel im Kampfe, als Kaiser Heraklis Tiflis belagerte. Der Kaiser förderte, wie die Quellen einstimmig hervorheben, jetzt wieder einen Chosroiden, Adarnase I., Sohn König Bakurs III., der 619—639 regierte und ganz Ostgeorgien beherrschte. Die Söhne des Stephanos I., blieben in Klardjethi. Nun folgten die Chosroiden nacheinander auf dem Thron: Adarnase I., Stephanos II., Mir und Artschil (teilweise gemeinsam), Ivane und Djuanscher (teilweise gemeinsam) bis zum Jahre 780 (786).

Die zweite Thronbesteigung der Bagratiden — von König Aschot dem Kuropalaten — steht außer Zweifel.[1]) Von 780 bis 1801 herrschten und regierten in Georgien nur die Bagratiden mit der geringfügigen Unterbrechung von insgesamt etwa 28 Jahren.

Charakterköpfe der Dynastie: Diese Dynastie hat Georgien zu einem geeinten festgefügten Staat gemacht und Grundlagen geschaffen, die die Erhaltung und erfolgreiche Behauptung der georgischen Nation bis heute ermöglichten. Sie hat den Thron des georgischen Königreiches mit dem Schwert verteidigt, durch politische Heiraten gestärkt und mit gewiegter Diplomatie zehn und ein halbes Jahrhundert lang behauptet, obwohl ringsum im Nahen Osten in diesem Zeitlauf nicht nur alle Throne zusammenbrachen (armenische, trapezuntische, persisch-sassanidische, safawidische, byzantinische etz.), sondern auch die Herrschaften ganzer Rassen mehr als einmal wechselten (persische, chasarische, arabische, griechische, türkische etz.). Sie galt als die älteste christliche Dynastie, als sie durch die russischen Zaren endlich vernichtet wurde.

Von den glanzvollsten Persönlichkeiten, die die Dynastie aufweist, sind besonders folgende zu nennen: David der Große Kuropalat, Herrscher in Tao und Klardjethi, der im Jahre 978 die Einheit aller georgischen Fürstentümer unter dem Zepter seines Adoptivsohnes Bagrats III. begründete, der nunmehr ganz Transkaukasien, Teile Ziskaukasiens und des Pontus unter seiner Oberherrschaft hielt. David der Große genoß das

---

[1]) Brosset, Histoire, I, 260—265; Thaqaischwili, l. c. 219 ff.; Iv. Djawachischwili, l. c. 368; Mose Djanaschwili, l. c. 302—309.

höchste Ansehen in Armenien und im Kaukasus, er hatte allein die Macht, die Einigung Georgiens zu vollziehen und für die Kaiser in Byzanz Reich und Thron zu retten. Als nämlich der Rebelle Bardas Skleros ganz Kleinasien eroberte und auch Byzanz bedrohte, baten der Kaiser und die Kaiserin-Mutter David den Großen um Hilfe und sicherten ihm dabei alle georgischen Länder südlich von Tao zu. David sandte sein berittenes Heer unter dem Befehl des auch im byzantinischen Reiche bekannten, erfolgreichen Feldherrn Thornike aus. Der ganze Aufstand wurde 979 n. Chr. niedergeschlagen und das Kaiserreich für lange Zeit befriedet.[1])

Aus Tao-Klardjethi stammte auch Gregor Pakurianos, ein Verwandter der Bagratiden, der große Feldherr des byzantinischen Reiches im 11. Jh., der seine Kaiser mehrmals aus der größten Gefahr rettete, der als angesehenste Person im Reiche nach dem Kaiser galt und die größten Dotationen durch goldene Bullen erhielt. Er war Verweser des Westens, großer major-domus, Herzog von Kars, Erzerum u. a. m., Gouverneur von Smolena, Besitzer von Burgen und ausgedehnten Gütern in Philippopel und Mosynopol, der Klöster in Libanion und mehrerer anderen Klöster auf dem Balkan. Er ist der Sieger über die Normannen in Italien unter Robert Guiscard im Jahre 1081. In der Burg von Petritzos (Bačkovo) gründete er das weltbekannte georgisch-iberische Kloster, dem er selbstverfaßte Statuten gab, nach denen Griechen ausdrücklich von der Aufnahme ausgeschlossen waren.[2])

Eine seltene Erscheinung in der Geschichte ist David der Erbauer (1074—1125). Er schuf aus Georgien einen fast modernen Staat, den er zu einem großen Reich ausbaute. Er überwand den Adel, schuf Berufsbeamtentum, unabhängiges Gerichtswesen, stehendes Heer, förderte die allgemeine Volksbildung und richtete die Armenunterstützung von

[1]) Adontz, 72; Thornik, le Moine in Byzantion, 13, 143 ff.; Iv. Djawachischwili, l. c. II, 409—420, 431 ff.; Schlumberger, L'Epopée Byzantine, 359—378, II, 12—28, III, 24—36; Z. Avalischwili in Byzantion, VIII, 1933; Mose Djanaschwili, l. c. 346—353. Es ist von Bedeutung, daß die Bagratiden stets mit den byzantinischen Kaisern verschwägert waren. Heiratsverbindungen pflegten sie ebenso mit den persischen Schahs zu haben. Im J. 1153/1154 heiratete der Kiever Fürst Izjaslav eine georgische Prinzessin. Boris Godunovs Sohn bemühte sich um die Hand einer georgischen Prinzessin. Es ist bekannt und Gegenstand mancher dramatischer Werke geworden, daß die Kaiserin Thamara den russischen Prinzen Jurij (Sohn Andrej Bogoljubskijs) heiratete, dann aber ihn schleunigst ablehnte und des Landes verwies (Brosset, Additions, 288 ff.); Brosset, Notice sur le mari russe de Thamar, reine de Géorgie in Bull. d. la Cl. des Sciences hist., philol. et polit. de l'Acad. Imp. des Sciences I, 209—229 (1844); Budkov, O brakach knjazej russkich s Grusinami i Jasynami v XII. veke (Über die Ehen der russischen Fürsten mit den Grusinern und Jasynen im 12. Jh.) in Severnyj Archiv IV, 1825, 317 ff.; T. Talbot Rice, The Role of Georgia in the Art of Middle Ages, 53, in Asiatic Review 1930, 44—53.

[2]) L. Petit, Typikon de Gregoire Pakurianos, in Vizantijskij Vremennik XI, 1904, XII, 1906, 1—68; Christianskij Vostok V, 1927, 221—223.

Gesetzes wegen ein. Er vereinigte den ganzen Kaukasus unter seine Oberhoheit. Nach außenhin mußte er 1121 einer mächtigen Koalition der islamischen Mächte begegnen, deren Armee vom Sultan von Aleppo, Nadim ad-Din al Ghazi, dem Sieger über Roger von Antiochien im J. 1119, befehligt wurde. Der glänzende Sieg über die feindliche Übermacht entschied und bestimmte die Vormachtsstellung Georgiens unter den Mächten Vorderasiens auf Generationen hinaus. Auch Armenien wurde befreit, seine frühere Hauptstadt Ani im J. 1123 erobert, ebenso die Stadt Schemachi und ganz Schirwan am Kaspischen Meer. Er wird als der ausgezeichnetste Staatsmann und Feldherr der damaligen Zeit auch von den Engländern bezeichnet.[1]) Sein schöpferisches Wirken auf dem Gebiete der Staatskunst und sein aufgeklärter Absolutismus haben viele gemeinsamen Züge mit dem Lebenswerk des wunderbaren Kaisers Friedrich II. (1194—1250).[2]) Nur war das Werk des Bagratiden dauerhafter und relativ glücklicher als das des Staufers, dessen Geschlecht nach seinem Tode ein trauriges Ende und dessen sizilianischer Staat einen jähen Untergang erlitten hat. Das Reich des Bagratiden mußte die Feuerprobe des Mongoleneinfalls bestehen. Ohne das schöpferische Genie Davids des Erbauers wäre Georgien und mit ihm auch der ganze Kaukasus den Heeren Djemal ad-Dins, Čingiz-Hans, Timur-Lengs und ihren Türko-Mongolen erlegen.[3])

Zu prachtvollem Glanz gelangte das kaukasische Reich der georgischen Nation unter den Bagratiden z. Z. der Kaiserin Thamar, obwohl diese Epoche nicht ohne inneren Streit war: eine Partei forderte die Einführung eines Reichstages, wo die Vertreter der Nation beraten und beschließen und die königliche Gewalt diese Beschlüsse dann vollziehen sollte. Der Kampf ging glimpflich aus, indem dem Adel das Recht der Ratschläge, der Krone das der Sanktion oder Ablehnung verblieb. Jedenfalls wurden 1184—1186 harte Kämpfe für und gegen den ständischen Parlamentarismus in Georgien geführt. Nach außen hin mußte im J. 1195 gegen eine neue islamische Koalition bei Schamchor wieder ein glanzvoller Sieg errungen werden, um die georgische Oberhoheit über Schirwan wiederherzustellen, wo der Thamara genehme Schirwanschah eingesetzt wurde. 1205—1206 sicherte wieder ein georgischer Sieg über islamische Verbündete unter Rukn ad-Din, Sultan von Rum, bei Bolostik in Basian, die Vormachtstellung Georgiens und den Bestand des im J. 1204 von der Kaiserin Thamara begründeten Trapezuntischen Kaiserreichs, das als Pufferstaat

---

[1]) W. E. D. Allen, A History of Georgian People, 97.

[2]) E. Kantorowicz, Kaiser Friedrich II., 161, 122 ff., 173, 596; F. Schneider, Kaiser Friedrich II. und sein Staat, 3—16; K. Lamprecht, Deutsche Geschichte, III, 271—298.

[3]) I. Djawachischwili, l. c. 505—542; M. Défrémery, Fragm. de Géographes et d'Historiens Arabes et Persans inédits relatives au Caucase, 478; Brosset, Histoire, 345—381; Brosset, Additions, 228—244.

im Süden über 250 Jahre mit georgischer Unterstützung weiter bestehen konnte.[1]) Die Schutzherrschaft der Kaiserin Thamara erstreckte sich über die Nordprovinzen Persiens bis Täbriz, und die georgischen Truppen trugen ihre siegreichen Fahnen bis nach Horassan im Nordosten Persiens.[2]) Die europäische Öffentlichkeit hatte ihr Gefallen an den Nachrichten, die über Jerusalem und Antiochien von David dem Erbauer und Thamara nach dem Abendland gelangten. Der Bericht an den Pariser Bischof Galon und dortige Kichengemeinde der Heiligen Maria (omnique conventui Sanctae Mariae Parisiensis) vom Cantor und Presbyter des Heiligen Grabes (gloriosissimi Sepulcri) schon vom J. 1108 schilderte Georgien bzw. David den Erbauer als Vormacht und Vorposten der Christenheit gegen die barbarische Welt; er halte die Kaspischen Tore in seinem Besitz und wache eifrig an ihnen. Der Kanzler Gautier schildert den glanzvollen Sieg Davids des Erbauers bei Didgori 1121 und die klägliche Niederlage des Sultans von Aleppo. Bartholomae de Salignacos berichtet, wie die Europäer die georgische Macht kannten und schätzten. Die Georgier seien kriegerisch; sie ritten nach Jerusalem, ohne dem Sultan Tribut zu zahlen, sie zögen mit gehißten Fahnen reitend in die Stadt; der Sultan und die Türken hätten vor ihnen mächtige Furcht. Die Bagratiden hatten tatsächlich die größte Pietät für das heilige Grab bewahrt und mehrmals Jerusalem aus den Händen der Feinde befreit. Sie haben nichts geschont, sehr oft auch große Vermögen dafür geopfert. Auch hatten sie dort insofern Interessen, als es in Jerusalem eine große georgische Gemeinde gab, die mehrere Klöster, Kirchen, Herbergen usw. besaß; ebenso gab es georgische Klöster auf der Sinai-Halbinsel und auf dem Balkan.[3]) Auch an Wundervorstellungen hat es nicht gefehlt. So wurde dem Bischof von Besançon berichtet (etwa um 1202—1213), die Georgier zögen mit überwältigender Macht gegen die Ungläubigen, um den bedrängten Christen im Heiligen Land Hilfe zu leisten. Der König Lascha Giorgi wird Alexander dem Großen gleichgesetzt, er habe 300 Festungen (castella) und 9 große Städte erobert, auch die größte der Feinde am Euphrat. In einer englischen Chronik heißt es 25 Jahre später, David der Erbauer habe sich jetzt den Namen Johann der Presbyter beigelegt und zöge von Indien aus mit dem größten Heere den Christen zu Hilfe, alle Länder, Medien, Persien usw. habe er sich unterworfen. Solche Gerüchte verbreiteten sich in der Christenheit um das Jahr 1221, als David der Erbauer schon fast 100 Jahre lang tot war. So überragend groß, so gewaltig war

[1]) Fallmerayer, l. c. 337; Miller, l. c. 111—113; F. J. Uspenskij, Očerki Istorii Trapezuntskoj Imperii (Skizzen aus der Geschichte des Trapezunter Reichs), 74—76.

[2]) I. Djawachischwili, l. c. 574—640; Défrémery, l. c. 495 ff., 520 ff.; Brosset, Histoire, 403—481; Brosset, Additions, 264—289, 412—420.

[3]) Grigol Peradse, Georgian Influences on the Culture of the Balkan Peoples in Georgica, I (1936), 14—23; Djawachischwili, l. c. 650; Brosset, Additions, 145, 200, 370.

der Reiz seines Namens, daß sich solche „Barbarossa-Legenden“ an seinen Namen knüpften.[1]) Auch der Ruhm und Glanz Thamaras überstrahlte alles Dagewesene im Kaukasus. Ihr Name wurde legendär, und sie lebt noch heute im Bewußtsein der Völker dort als unsterbliche, weise, sittsame, ja heilige Königin weiter. Mehrere Jahrhunderte nach ihrem Tode, um 1552, galt sie als wunderbare Heldin, Besiegerin der Perser mit männlicher Weisheit, einem Kämpfer gegen die Tataren wie Ivan dem Schrecklichen, der seine Truppen bei seinem Angriff auf Kasan durch solche Worte mit dem Beispiel der georgischen Kaiserin ermunterte.[2]) Als der Fürst von Damaskus Jerusalem bedrohen wollte, schrieben die Georgier drohend an ihn, wie er es wagen könne, ohne ihre Einwilligung gegen Jerusalem zu handeln. Als die Kreuzfahrer Erfolge erzielten, schrieben sie an diese ermunternd, auch Damaskus zu nehmen (1218).[3])

Als die türkisch-mongolische Invasion alles Bestehende im Nahen Osten wegfegte, verlor Georgien alle islamischen Provinzen, blieb aber noch in seinen ethnischen Grenzen dennoch unversehrt als Königreich bestehen, und schon Vachtang III. (1301—1307) konnte vor den mächtigen Chan der siegreichen Mongolen treten und wegen des Befehls, alle Georgier, auch den König, nach ihrer Hilfeleistung in einem Feldzug in Persien zu ermorden, stolze Worte sagen: nicht unsere Religion ist niederträchtig, sondern die der Perser ist durch ihre Abscheulichkeit bekannt; er zählte hierauf ihre Laster auf: Giftmischerei, Mordsucht, Päderastie u. a., was den Chan stark beeindruckte.[4])

Besonders erfolgreich im Kampfe gegen die Türko-Mongolen war Giorgi V. (1318—1346), der Glänzende, er eroberte den ganzen Kaukasus und zwang ihn unter seine Herrschaft. Derbent und Schirwan am Kaspischen Meere, Dagestan und andere Völker wurden tributpflichtig. Tao, Klardjethi und die Länder am Schwarzen Meer bereiste er selbst und setzte dort Eristhawis ein, regelte die Regierungsangelegenheiten, ließ dann das georgische Recht neu kodifizieren und stellte überall das Landesrecht wieder her. Zweimal zog er gegen die Völkerschaften im Nord-Kaukasus und führte bei ihnen Recht und Frieden ein. Von Meer zu Meer gebot das Zepter des georgischen Königs, der die Mongolen und Türken vernichtend besiegte. Er war eine einzigartige Erscheinung sowohl im Kriege im Nahen Osten, wo die Mongolen so arg hausten, als auch im Frieden.[5])

---

[1]) Tamarati, L'Église Géorgienne (1910), 309—310; Gautier, Bella Antiochena bei Brosset, Additions, 229, n. 4; bei Tamarati, l. c. 283 ff.; Avalischwili, Djwarosantha droidan, 135—155; Aus der Zeit der Kreuzzüge, 134 ff.; R. Röhricht, Testimonia minora de 5. bello sacro et chronicis occidentalibus (1842), 334; Bartholomae de Salignaco, Itinerarium Hierosalym (1522), VIII, c. l. bei Tamarati.

[2]) Brosset, Histoire I, 445, n. 3.

[3]) Brosset, Additions, 304 ff.

[4]) Brosset, Histoire I, 639.

[5]) Ebenda S. 644—649.

Durch dauernde Einfälle der Tataren, Türken und Mongolen, die Vorderasien ebenso wie auch Rußland besetzten, wurde Georgien von allen Seiten umschlossen, denn auch das Schwarze Meer wurde zu einem türkischen Meer. Jahrhunderte kämpfte Georgien in seiner Isoliertheit wie eine belagerte Festung mit übermächtigen Feinden. Die Bagratiden wechselten oft die Waffen des offenen Kampfes und des friedlichen Nachgebens, des Gehorsams und der Auflehnung, behielten aber stets den einen Zweck im Auge, den Feind möglichst fern vom Lande zu halten. Sie brachten sich in mannigfacher Weise zur Geltung. Das ganze 16.—17. Jahrh. hindurch wurde das mächtige Perserreich durch georgische Elemente gehalten und verwaltet, wobei die Bagratiden die führende Rolle hatten. Der größte Politiker s. Z. war z. B. König Vachtang V. (1658—1676), in Persien als Schah Navas bekannt.[1]) Er war dort 1653 bei Schah Abas II., dem 1667 sein Sohn Schah Soleiman folgte. Die Bagratiden waren Generalgouverneure der strategisch wichtigsten Provinzen Persiens, z. B. Afghanistans und vor allem aber der persischen Hauptstadt selbst. Berühmt sind die Könige Giorgi XI. = Gurgen Chan und dann Hosrou Chan, die den Schah mehrmals vor den afghanischen Verschwörern warnten und die die heftigsten Kämpfe gewonnen haben. Aber durch die Unfähigkeit des persischen Hofes wurde der afghanische Aufstand und damit die Katastrophe des Schahs und ganz Persiens verschuldet. Gurgen, Hosrou und Rostom, diese drei Bagratiden, verteidigten zäh das persische Reich, und bezahlten ihre Treue und die persischen Fehler mit ihrem Leben (1709—1722). Da kamen Hilferufe und goldene Versprechungen der Perser an den georgischen König Vachtang VI., der einzig und allein Persien retten könne, wenn er mit seinen Georgiern gegen die Afghanen zöge; die Kunde allein, die Georgier kämen, würde genügen, um die Afghanen zum Rückzug zu bringen. Vachtang VI.[2]) beging einen sehr großen Fehler, als er sich durch die Russen beeinflussen ließ und den besten Augenblick verpaßte, durch Hilfeleistung an die Perser sich und seinem Königreich die größtmöglichen Vorteile zu sichern, wie einst David der Große Kuropalat, der in ähnlichem Falle Byzanz unterstützte und dadurch sein Reich mehrte. Vachtang VI. stand schon im Schatten der russischen Politik; damals begann das georgische Schicksal, das sich 100 Jahre später erfüllte.

Auch im 18. Jahrh. hatte die Dynastie noch eine glanzvolle Persönlichkeit, Erekle II., aufzuweisen. Noch als junger Knabe machte er den

---

[1]) Ch. Picault, Histoire des révolutions de Perse I, 118—170, 214—262; J. Malcolm, Hist. of Persia I, 601—618; Krusinski, Histoire de la dernière révolution de Perse, 169 ff., 300—387, II, 62 ff.; W. E. D. Allen, l. c. 176; Brosset, Histoire II, T. 1, 70—81.

[2]) S. Avalov, Prisoedinenie Grusii k Rossii (Die Vereinigung Grusiens mit Rußland), 54—66; P. G. Butkov, Materialy dlja nowoj istorij Kawkasa, I, 5—17; 19 ff.

gesamten Feldzug Nader Schahas in Indien mit. Seine Siege und Erfolge bildeten um ihn Legenden, als wäre er incognito in Preußen, im Heere Friedrich des Großen, erzogen worden, und hätte den Feldzug gegen Maria Theresia mit Auszeichnung mitgemacht.[1] In Europa erzählte man sich verschiedene Heldentaten von ihm (er hätte z. B. Persien erobert, Ispahan besetzt und dort zum Volk Reden gehalten), die meist übertrieben waren. Tatsache bleibt aber, daß Erekle II. den gesamten Ostkaukasus bis zum Kaspischen Meer, vom Darialpaß im Norden bis über Nachitschevan im Süden, beherrschte und sich tributpflichtig machte; auch Erivan und Erivangebiet (Armenien) und Ganja und Gandjagebiet (Aserbeidjan) hatte er erobert und sich tributpflichtig gemacht. Gegen die Türken und Perser hatte er meist eine sehr glückliche Hand. Seine Bedeutung wurde von dem englischen Staatsmann J. Hanway[2] durch die Worte charakterisiert, Erekle sei der bedeutendste Prätendent auf den damals vakanten persischen Thron. Da aber „die Georgier ein sehr tapferes Volk sind, könnten sie mit der russischen Unterstützung imstande sein, größere Absichten zu verwirklichen als die Welt jetzt ahnt". Diese Bewertung der Sachlage in Vorderasien beruhte auf genauer Sachkenntnis und mehrjähriger Erfahrung Hanways. Die russischen Zaren handelten indessen ganz anders. Rußland näherte sich dem Kaukasus seit dem Anfang des 18. Jahrh. Die Bagratiden versuchten, dies für ihre Politik zu benützen, wurden aber selbst ausgenützt. Peter der Große wollte sich den Weg nach Indien durch Persien bahnen. Georgien bat er am 2. Juni 1722 um Hilfe. König Vachtang VI. ließ ihm am 6. September 1722 mitteilen, daß er verabredungsgemäß ausgezogen sei und bereit stehe. Am 7. September 1722 kehrte der Zar aber plötzlich nach Rußland zurück (wegen schwerer Vorfälle im Senat und drohender Haltung der Türken) und ließ die Georgier im Stich. Das kostete diesen unzählige Opfer, ihrem König den Thron und die Heimat: er mußte nach Rußland auswandern.[3])

Im Jahre 1768 erbat Rußland von Erekle II. Hilfe gegen die Türkei; die russischen Truppen würden zusammen mit den georgischen kämpfen. Erekle II. erfüllte die Bitte, die Russen aber kehrten bei Atsquri-Aspinza noch vor dem Ausbruch des Kampfes zurück. Erekle blieb trotzdem überlegener Sieger. Nun kam der Befehl, die Russen sollten Georgien ganz

---

[1]) Die anonyme Schrift über den Prinzen von Georgien, Heraclius in Caucasica, VI (1930), 20—40; Kurze Geschichte des Prinzen Heraclius und des gegenwärtigen Zustandes von Georgien, Flensburg-Leipzig, 1793. Butkov, ib.

[2]) Hanway, A Historical Account of the British Trade over the Caspian Sea (1764), 459.

[3]) S. Soloviov, Istoria Rossij, Buch 18, cap. 1 ff.; Butkov, l. c., I, 1—166; Brosset, Histoire de la Géorgie II, 1, p. 109 ff., 577 ff., passim; Brosset, Notice histor. sur les 3 dernières années du règne de Wakhtang VI et sur son arrivée en Russie d'après des documents authentiques, 321—345, 353—376, Bull. de la classe des sciences histor., philol. et polit. III, Nos 21—24, XVI, Nos 10, 11, 12.

verlassen. Die Türken und Perser bekamen so freie Hand, doch Erekle gewann die Perser diplomatisch, die Türken aber schlug er vernichtend bei Bajezid.[1]) Der Vertrag mit Rußland von 1783 war ein Protektoratsvertrag, aufgebaut auf Gegenseitigkeit der vertragschließenden „Verbündeten", und verpflichtete Rußland zur Hilfeleistung. Als aber Agha Mohammad Chan gegen Georgien zog (1795) und Erekle II. Rußland rechtzeitig und wiederholt um Hilfe auf Grund des Vertrages oder um Aufhebung des Vertrages bat, bekam er keine günstige Nachricht. Die Georgier schlugen die persische Vorhut. Drei Tage währte der Kampf vor den Toren von Tiflis, den ganzen Tag tobte die letzte Schlacht, bis zum letzten Augenblick unentschieden, da die russische Hilfe fehlte. Als die Georgier vor der Überzahl wankten, stürzte der greise König ins Schlachtgetümmel, um die Schande der Niederlage nicht zu erleben. Nur mit Gewalt wurde er von 300 der Seinen aus dem Kampfe herausgerissen. Die Hauptstadt wurde grausam zerstört, Tausende verschleppt. Erekle bat Rußland um eine Million Rubel Anleihe, um die Stadt wieder aufzubauen, bekam aber keine Antwort. Im J. 1796 erklärte Katherina II. Persien den Krieg wegen Verletzung der russischen Handelsinteressen und auch Georgien sollte ihn mitmachen. Erekle mobilisierte und zog ins Feld. Inzwischen starb aber die Zarin, der Krieg wurde abgeblasen, sodaß Georgien seinem Gegner wieder allein gegenüber stand. Agha Mohammad Chan wollte nun Georgien ganz vernichten, wurde aber ermordet, ehe er dazu kam. Die Politik der Zaren erwies sich als zu sehr auf ihre eigenen Zwecke gerichtet, als daß die Bagratiden sich ihr hätten anpassen können.

Das Ende der Dynastie war gekommen. Nach Erekle II. regierte noch sein kranker Sohn Giorgi XII. Nach dessen Tode wurden die Mitglieder der Bagratiden gewaltsam aus dem Lande entfernt, Georgien vertragswidrig annektiert. Die Bagratiden wurden in Georgien völlig enteignet und nach Rußland verschleppt, wo sie teilweise neue Namen erhielten; die ostgeorgischen hießen „Grusinskij" (besonders die Nachkommen Vachtangs VI.) und die westgeorgischen „Imeretinskij". Der König von Westgeorgien, Solomon II., hatte 1810 nach der ihm verhaßten Türkei fliehen müssen, wo er 1815 in Trapezunt starb.

Der letzte ruhmreiche Bagratide stand in russischen Diensten. Es war Petr Ivanovič Bagration, einer der populärsten Generale des Jahres 1812, der Napoleon zuerst bei Borodino schlug; er fiel auch selbst im Kampfe. In einer Anspielung auf seinen georgischen Namen Bagration, sagte das Heer von ihm Bog rati on = Gott des Heeres (ist) er. Er war Enkel des

[1]) Djawachischwili, Damokidebuleba Rusethsa da Sakhartwelos schoris methwramete saukuneschi (Die Beziehungen zwischen Rußland und Georgien im 18. Jh.); N. Dubrovin, Georgij XII, 22—30; W. E. D. Allen, l. c. 197—205; A. Cagareli, Snošenija Rossii s Kavkazom v 16—18 vv. (Die Beziehungen Rußlands zum Kaukasus im 16.—18. Jh.) Universitätsrede. Petersburg, 1891.

georgischen Königs Jese (1723). In derselben Schlacht bei Borodino fiel auch ein anderer Petr Bagration, Sohn König Bak'ars und Enkel des Königs Wachtang VI., der im J. 1724, wie oben gesagt wurde, nach Rußland emigriert war. An derselben Schlacht nahm teil und wurde vom Schicksal verschont Il'ja Bagration, Sohn des letzten georgischen Königs Giorgi XII. Er war erst 17 Jahre alt und eben aus der Kadettenschule entlassen.[1])

Von Moskau bis Jerusalem, von Indien bis zur Donau und Kiev (s. Seite 58, Anm. 1) reichten die Beziehungen und der Wirkungskreis der Bagratiden, deren Geschichte nicht nur georgisch-kaukasische Geschichte, sondern auch ein gutes Stück der Geschichte des Ostens überhaupt ist.

Zum Schluß noch die Bemerkung, daß das Banner der Bagratiden ein altes kaukasisches Symbol war, eine auf rotem Grund emporlodernde weiße Flamme (cf. Brosset, Additions et Eclaircissements, 214).

---

[1]) Ein anderer Enkel des georgischen Königs Jese, Prinz Kyrill, Sohn des Prinzen Alexander, war Senator in Rußland: P. G. Butkov, Materialy dlja novoj istorii Kavkaza s 1722 po 1803 god (Materialien zur neuen Geschichte des Kaukasus von 1722—1803), (Petersburg, 1869), I, 137; Der georgische Prinz David (Kronprinz und Sohn des letzten Königs Giorgi XII. = Zarewitsch David), hat über die Bagratiden in Rußland in seiner georgischen Schrift: Masalebi Sakharthwelos Istoriisathwis (Materialien zur Geschichte Georgiens), S. 110, berichtet.

A STUDY IN THE PHONOLOGY OF MODERN PERSIAN.

By

Jiří Krámský.

PREFACE.

1. Oriental philology, being mostly occupied with the interpretation of given texts, does not fully concentrate its attention on grammatical analysis. It therefore presents — contrary to the philology of modern languages — only a few scientific works analysing the language from the phonetic point of view. N. Trubetzkoy has very well characterised this state of oriental linguistics in his handbook Anleitung zu phonologischen Beschreibungen, where he says (p. 5): „Die Orientalisten, die sich mit exotischen Schriftsprachen befassen, interessieren sich meistens auch nicht für die lautliche Seite dieser Sprachen. In den von ihnen verfaßten Handbüchern wird gewöhnlich das einheimische Schriftsystem mit ganz unzulänglichen Angaben über die Aussprache und mit Beibehaltung der oft wenig zweckmäßigen, von einheimischen Schriftgelehrten ausgearbeiteten Einteilung der Buchstaben wiedergegeben . . . Die in ihrem lauttheoretischen Teil methodologisch unzulänglichen und daher unbrauchbaren Handbücher oder Sprachdarstellungen . . . dienen als Muster für künftige Forscher. So entstehen ganze Schulen von Sprachforschern, die ganz verkehrte Ansichten über die lautliche Seite der Sprache besitzen und nicht imstande sind das Lautsystem einer Sprache halbwegs rationell darzustellen. Die Sache ändert sich nicht, wenn diese Sprachforscher eine experimental-phonetische Schulung bekommen und ihre unzulänglichen Darstellungen der Lautsysteme exotischer Sprachen mit Abbildungen von Lautkurven oder Palatogrammen versehen. Die Hauptmängel der dilettantischen Darstellungsweise werden dadurch nicht behoben. Wenn das Kapitel über die Lautlehre einer exotischen Sprache als ‚Übersicht der wichtigsten vorkommenden Laute‘ betitelt ist, so ist es ganz gleich, ob diese ‚Übersicht‘ in phonetischer oder in ad hoc erfundener Terminologie gehalten ist: sie ist unbrauchbar, eben weil man nicht weiß, von welchem Standpunkte aus die betreffenden Laute ‚wichtig‘ sind und welche von diesen Lauten (genauer: von den betreffenden Lautgegensätzen) distinktive Funktion besitzen.“

2. This study is the first attempt to present a phonological analysis

of Modern Persian. It needs must be incomplete, as we have not even any precise phonetic description of the language. Various grammars of Modern Persian describe different sounds indeed, but their statements are of a very doubtful value, being inaccurate, and present therefore no satisfactory support for the phonologist. In most cases the authors of Persian grammars compare Persian sounds only approximately with English, German or French sounds, but do not distinguish various regional pronunciations. Phonetic transcriptions are very few so that the Linguaphone course is — beside written texts — the only useful support of the phonologist. From this reason it is clear that some problems can only be mentioned here, not solved.

It is my pleasant duty to thank Prof. Dr. J. Rypka for his kind help in my work and for enabling its publication; and likewise Prof. Dr. B. Trnka for his extraordinary interest and advice concerning the phonological problems of this study. The matter of this study has been discussed in Prof. Rypka's seminary for Persian and Turkish philology at the Charles' University.

3. Books and papers consulted:

H. L. Fleischer: Grammatik der lebenden persischen Sprache. Leipzig 1875.

A. Wahrmund: Praktische Grammatik der neupersischen Sprache. Gießen 1875.

E. Trumpp: Über den Accent und Aussprache des Persischen. Sitzungsberichte der philos.-philol. und hist. Classe der k. b. Akademie der Wissenschaften, München 1875, Band I.

D. C. Phillott: Higher Persian Grammar. Calcutta 1919.

Hans Jensen: Neupersische Grammatik. Heidelberg 1931.

H. Hübschmann: Persische Studien. Straßburg 1895.

Geiger-Kuhn: Grundriß der iranischen Philologie. Straßburg 1895-1901.

Massud Farzad: To Translate Hafiz. Teheran 1935.

Jan Rypka: La métrique du mutaqárib épique du Persan. Prague 1936.

E. H. Palmer: A Concise Dictionary of the Persian Language. London 1924.

H. Wilberforce Clarke: The Persian Manual. London.

Sir Wolseley Haig, Darab Khan, Mojtaba Minovi: Persian. Linguaphone Oriental Language Courses. Second Edition. London.

N. Trubetzkoy: Anleitung zu phonologischen Beschreibungen. Brno 1935.

N. Trubetzkoy: Zur allgemeinen Theorie der phonologischen Vokalsysteme. Travaux I. 1929, p. 39.

N. Trubetzkoy: Die phonologischen Systeme. Travaux IV. 1931, p. 96.

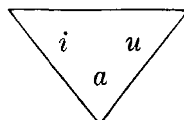
B. Trnka: A Phonological Analysis of Present-day Standard English. Práce z vědeckých ústavů, vol. XXXVII, 1935.

B. Trnka: General Laws of Phonemic Combinations. Travaux VI, 1936, p. 57.
V. Bröndal: La structure des systèmes vocaliques. Travaux VI, 1936, p. 62.
J. Vachek: Český pravopis a struktura češtiny. L. fil. LX, č. 4—5.
A. Martinet: La phonologie du mot en Danois. Paris 1937.

Occurrence of Phonemes.

Vocalic Phonemes.

4. The system of short vocalic phonemes in Modern Persian is a "triangular" one:



These three vocalic phonemes form oppositions of two kinds: 1. Sonority opposition (Öffnungsgrad-, Schallfüllegegensatz) i — a, u — a, 2. Timbre opposition (Artikulationsstellungs-, Eigentonhöhegegensatz) i — u (the vocalic phoneme *a* does not participate in the timbre correlation).

5. Examples showing the occurrence of vocalic phonemes:

gard (dust) — *gurd* (a hero) — *gird* (round); *gul* (a rose) — *gil* (clay); *mah* (moon) — *mih* (great); *kištan* (to sow) — *kuštan* (to slay), etc.

In unstressed syllables:

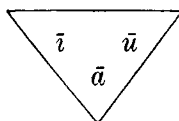
gila (murmuring, complaint) — *gala* (a herd); *gurda* (a kidney) — *girda* (a wafer, cake); *gunda* (coarse) — *ganda* (fetid), etc.

6. The phonetic realizations of vocalis phonemes:

a has the same sound as the English *a* in such words as *bad, man* etc. In some cases, especially in unstressed syllables, it is pronounced (according to Jensen) almost as [ẹ]. Before *ḥ, ch,* ᶜ, *γ, ḳ* (ح خ ع غ ق) and after them, sometimes also after *ṣ, ẓ, ṭ, ẓ̇* (ص ض ط ظ) it is pronounced as the English [ʌ] in such words as *but*. This pronunciation is common especially in the southern parts of the country. All these vowels — so far as they occur in the same dialect — represent either combinatory or even stylistic variants of the phonemes in question. *i* is realized as a dull sound articulated between *i* and *e*; it often sounds as a very short *e* (as the English *ẹ* in the word *pet*), especially in final syllables, in the so-called izāfat (genitive connection) as well as before and after *h*, e. g. *bihišt* (paradise), *ki* (who). *u* is a dull sound between *u* and *o* (as the English *u* in the word *bull*).

7. Certain words have *a* instead of, or beside *u* or *i*, without the meaning of the word being changed. Examples: *savār* as well as *suvār* (horseman); *džavān* as well as *džuvān* (young); similarly: — *džahān, džihān* (world); *padar, pidar* (father); *pisar, pasar* or *pusar* (son); *buland, baland* (high); *činīn, čunīn* (such); *sachun, suchun, suchan* or *sachan* (word), etc. This vacillation may be accounted for as being due to dialectal influences, but it is doubtless Persian orthography which may be held mainly responsible for this phenomenon. Some instances as *bi(ba)gūjam, bugūjam* may be ascribed to the influence of the Turkish harmony of vowels.

8. Besides sonority opposition Modern Persian has also quantitative opposition. The system of long vocalic phonemes is as follows:



Examples: *dād* (justice) — *dīd* (he saw) — *dūd* (smoke); *dār* (a gibbet) — *dūr* (remote) — *dīr* (slow, late); *dādan* (give) — *dīdan* (see); *gāh* (time, *place*) — *gūh* (excrement); *chālū* (uncle) — *chālī* (empty); *gāz* (tongs) — *gūz* (crepitatio ventris); *gūr* (a tomb) — *gīr* (seize!); *bīd* (the willow) — *būd* (he was) — *bād* (the wind); *mūr* (an ant) — *mīr* (a lord) — *mār* (a snake), etc.

9. A number of couples of words differentiated only by the quantity of vowels:

zar (gold) — *zār* (lamentation); *zad* (a blow) — *zād* (born); *zan* (woman) — *zān* (from that); *bam* (the bass in music) — *bām* (the terrace); *kun* (do thou) — *kūn* (the podex, anus); *gaz* (a tamarisk) — *gāz* (tongs); *chud* (self) — *chūd* (a helmet), etc.

In final stressed open syllables there exists the opposition *a* — *ā*: *pūja* (a hand-gallop) = *pūjā* (seeking, running); *dāna* (corn) — *dānā* (learned), etc.

The occurrence of the opposition *i* — *ī* is restricted to one function, viz. the morphological one: *mardi chūb* = a good man (in this connection *mardi* cannot stand isolated) — *'mardī* = a man. As *mardi* can neither stand by itself nor occur in other morphological constructions, the phonological differentiation of *i* — *ī* has not the same relevance as the opposition *a* — *ā*, which is not restricted to one morphological function. The opposition *u* — *ū* occurs in these cases: 1. *u* (and) — *ū* (he), limited again to one morphological function, because the former vowel is used in representing only one word, e. g. *padar-u mādar* (father and mother) — in this case *u* has the same function as the suffix *-que* in Latin, e. g. *senatus populusque Romanus*. 2. *tu* (thou) — *tū* (the fold) beside *tūj*.

10. An important question is whether quantity in Persian is a correlative mark of vocalic phonemes or not. According to Prince Trubetzkoy's definition and its application to English long vowels by Dr. J. Vachek, that opposition may be regarded as a correlative one if another pair of vowels, differentiated by the same mark, co-exists.

But even if we accept the new formulation of Prof. Trubetzkoy, according to which the correlative opposition is a "proportional" opposition capable of neutralization, it is necessary to state whether only quantity or another phonetic element constitutes the correlative mark, or whether there is such a correlative mark at all. In Persian the opposition [*a* — *a:*] is realized by a different phonetic factor from that of the opposition [*u* — *u:*] and [*i* — *i:*]. The timbre of short vocalic phonemes distinctly differs from that of corresponding long phonemes. The articulation of [*i:*] and [*u:*] takes place much higher than that of [*ĭ*] and [*ŭ*] respectively. The articulation of [*a:*] generally resembles that of the English *a* in such words as *all* [*ɔ:l*], whereas before nasal consonants it is near to [*ọ:*], or even to [*u:*] (in colloquial Persian). From the phonetic standpoint the opposition of short and long vowel phonemes[1]) therefore is not constituted by a single feature, and it is necessary to decide whether length, tension or labialization may be considered as the relevant feature. The oppositions *i/ī*, *u/ū* are proportional, because in both cases the distinctive phonological feature is length or tension, or the combinations of these two phonetic features. Quite different is the third pair, *a/ā* (which deviates from the former even in its lexical application), because the long vowel differs from the short one by labial articulation. Consequently it may be inferred with some probability that length, accompanied by tension, is a correlative mark of the terms of the first two oppositions only, but not that of the third. If grammarians couple *a/ā* as a short vowel and a long one in the same way as *i/ī* and *u/ū*, they are undoubtedly influenced by scribal tradition. If this is so, length in Persian has its relevance limited to certain morphological constructions. An important n e g a t i v e test of the phonological character of quantitative opposition is the statement whether the distinctive relevant feature is or is not below the level of minimal contrast, i. e. whether phonemes distinguished solely by the presence or absence of their correlative mark (*ii:* or *i:i*, *uu*: or *u:u*, *aa*: or *a:a*) can be combined in one morpheme. In Persian the opposition [*aa:*], e. g. a. *taᶜām* (meal) a. *sāᶜat* (hour), and the opposition

[1]) Massud Farzad in his study "To Translate Hafiz" gives a transcription of Persian texts; it is interesting, because Farzad transcribes the short vowels *a, u, i,* as *a, o, e* and the corresponding long ones as *à, u, i*. He even identifies the *-i* of izāfat with the [e] which occurs in open final syllables (the ه in orthography). The whole system of long vocalic phonemes appears to be shifted in the direction of minor sonority and deeper timbre.

[*uu:*], e. g. a. *bu*ᶜ*ūla* (aristocrats) seem to stand above the level of minimal contrast, whereas no examples were found for the opposition [*ii:*]. It might be therefore concluded that the former pairs of quantity oppositions [*aa:*] and [*uu:*] had disjunct character, but it must be emphasized that all words we can quote, are of Arabic origin so that it is not possible to draw such a conclusion. In addition, it must be pointed out that the function of ᶜain between vowels is not clear (see § 24—25) and that we do not know for sure the current pronunciation of these words, so that we cannot regard the combinations [*aa:*] and [*uu:*] as belonging to the real structural features of the Persian linguistic system.

Persian Diphthongs.

11. Persian has the following sinking diphthongs: a) short: *ai, au,* b) long: *āj, ūj.* An important question for the phonology of Persian is, whether these diphthongs are simple phonemes or combinations of two vowel phonemes. This question has been the subject of many discussions (Trubetzkoy, Trnka, Vachek), and is not yet quite clear. There are several criteria that help us in stating whether diphthongs are simple phonemes or not; but which of these tests are to be regarded as decisive, if some of them testify to the monophonemic character of given sound combinations, while others show the reverse? It must therefore be considered which of the criteria is the most important one for the structure of the individual language. Let us quote the tests which may be taken into consideration for Persian diphthongs. 1. According to Trubetzkoy (Anleitung, p. 11) a group of sounds may be considered as monophonemic if it cannot be divided between two syllables. If we apply this test to Persian diphthongs, we see that their components become divided between two syllables by adding *-ī*, e. g. *nai* (*flute*) — *nai-ī* [*'næ-jī*]. This may be still more clearly ascertained in the case of the diphthongs *au,* which can likewise be resolved into its phonetic constituents before *-ī*, while the second component is changed into *v*, e. g. *girau* (pledge) — *gira-vī.*[1])

2. A diphthong may be regarded as monophonemic, if neither first nor second element is identical with another phoneme. As to the Persian diphthong *ai*, its first element is identical with the phoneme *a.* The pronunciation of the first element of the diphthong *au* vacillates between [*a*], [*o*], [*ö*] which would testify the monophonemic character of the diphthong. Nevertheless its second element evidently represents a realization of the phoneme *u* in the same way as the second element of the diphthong

[1]) The dimorphemic character of Persian diphthongs may be observed even from metre. The diphthong before a vowel of the following word is metrically short, the second component of the diphthong being encroached upon by the initial vowel of the following word, e. g. *bišnau az nai čūn šikājat mīkunad. (Maulavī's Masnavī I., 1a).*

ai is a modification of the phoneme *i*. This is also evident from the fact that, by the dissolution of both diphthongs, *i* and *u* are changed into *j* and *v* respectively, according to their positions: *i* and *u* appear exclusively between consonants, before a consonant at the beginning, and after a consonant at the end of words, whereas *j* and *v* appear between vowels, before a vowel at the beginning, and after a vowel at the end of words.

12. Owing to all these facts we come to the conclusion that the Persian diphthongs *ai* and *au* (and obviously also *āj* and *ūj*) represent combinations of two phonemes. The composite character of the diphthongs *āj* and *ūj* is especially evident from the fact that words ending in these diphthongs occur in two forms, with *j* and without *it*, e. g. *mū(j), tū(j), ā(j)* etc.[1])

Consonants.

Modern Persian has following consonantal phonemes: *p, b, t, d, k, g, x, γ (ḳ), s, z, š, ž, č, dž, f, v, h, j, m, n, l, r*. Then there is a number of sounds which have a special pronunciation in Arabic, but in Modern Persian they are used only in orthography. They are as follows: ط ظ ذ ض ص ث ح (*ṡ, ṣ, ẓ, ẓ̇, ż, ṭ, ḥ*). Only four consonants, viz. *p, č, ž, g* are of Persian origin (not occurring in Arabic), eight are of Arabic origin (*ṡ, ḥ, ṣ, ẓ, ṭ, ẓ̇, ḳ,* ᶜ), whereas all others are common to both languages.

14. Persian has the following series of plosives: *p/b, t/d, k/g*. To this the half-plosives *č/dž* must be added.

p has a distinct aspiration: *pūl* [*pᶜʰu:l*] = money.

b was formerly labiodental; hence the spelling *nb* instead of the original *mb*; now it is bilabial as in the language of Avesta.

t is pronounced as the Czech *t*, but it has a weak aspiration which does not occur with the Czech sound. Like *d* it is a real dental in Persian, not alveolar as it is in English.

k, g are very palatal before *i, e* and at the end of words. The pronunciation of *k* vacillates between [*kj*] and [*č*], that of *g* between [*gj*], [*ď*] or even [*dž*]. This very palatal pronunciation is especially common in North Persia.

15. Fricatives: *x/γ (ḳ), f/v, s/z, š/ž, h*. Grammarians describe γ as a uvular *r* pronounced as a fricative (Jensen, p. 19). Compare the English *r* which is a fricative alveolar (contrary to the Czech rolled *r*). It differs from the English *r* only by the place of articulation. In Arabic pronunciation it is a sound between *g* and *r*.

ḳ in the correct Arabic pronunciation is *k* articulated much deeper in the throat than the English *k*. In colloquial Persian it is completely mixed with γ so that words, originally distinguished only by these two sounds, are

[1]) Such words as have the same meaning are called diaphones, e. g. *mū* = *mūj*.

nowadays homonyms in this style of pronunciation. This fusion of *ḳ* with *γ* seems to be due to the pressure of the system which tended to discard irregularity arising from the existence of the phoneme *ḳ* (cf. § 41). The Modern Persian *v* is a reflex of the old spirant *w* and the semivowel *u*. Nowadays *v* is pronounced (according to Platts, p. 6) as a sound between *v* and *w* but tending to *v*. It is difficult to state the correct articulation of this sound from Platts' statement, but perhaps we shall not be far from the truth considering it as a fricative labio-dental.

x (transcribed as *ch* in the text) is a voiceless fricative consonant (according to Wahrmund, p. 24). Clarke (p. 4) identifies is with the Scotch *ch* in the word *loch*.

16. The most remarkable feature of the system of consonantal phonemes is the existence of the voice correlation of plosives and spirants. Thus there are eight couples of consonants the members of which are distinguished only by the presence or absence of voice: *b/p, d/t, g/k, dž/č, v/f, z/s, ž/š*. Consequently voiced consonants may be regarded as marked members of the voice correlation.

17. At the end of a word (after a vowel) there takes place the neutralization of the voice correlation of plosives and the spirants *γ* and *h*, e. g. *sag* [*sæG*] = dog; *rīg* [*ri:G*] = sand; *a. mankūb* [*mænku:B*] = poor; *a. jabrūdž* [*jæbru:Dž*] = mandragora; *sad* [*sæD*] = hundred; *bāγ* [*ba: γ*] = garden; *dih* [*diH*] = village, etc.

18. The neutralization of the voice correlation takes place in the group

plosive or spirant { voiceless / voiced } + plosive or spirant { voiceless. / voiced }

Examples:

a) at the end of words:

a. zabt [*zæBt*] = the control; *a. nakb* [*nækB*] = misfortune; *a. nazk* [*næZk*] = defaming; *a. kasb* [*kæsB*] = trade; *a. ḳuds* [*ḳuDs*] = sanctity; *a. nadf* [*næDf*] = carding cotton, etc.

b) in the middle of words:

a. mubtadī [*muBtædi:*] = beginner; *a. rukbat* [*ruKbæt*] = the knee; *p. azkal* [*æZkæl*] = a medlar; *p. bašgīr* [*bæŽgi:r*] = *towel*; *afzūdan* [*æVzu:dæn*] increase; *a. adžfān* [*æǦfa:n*] = eyelids.

19. The neutralization of the voice correlation of plosives takes place at the end of words in the group nasal or liquid + voiced plosive.

Examples:

barg [*bærG*] = leaf; *faldž* [*fældǦ*] = a bolt; *džamb* [*ǦžæMB*] = a side; *čand* [*čænD*] = some, few.

20. The neutralization of the place of articulation of the nasal takes place in the group *m* + *b*, *f* in the middle or at the end of words (v. § 22).

Examples:

dumbāl [*duMba:l*] = tail; *a. džamb* [*džæMB*] = a side; *a. simf* [*siMf*] = a kind.

21. The final groups *t* + *s*, *t* + *š*, *dž* + *š* are assimilated: *t* + *s* > [*c*], *t* + *š* > [*č*], *dž* + *š* > [*č*], in the same way *d* + *s* > [*Ds*] > [*c*] and *d* + *š* > [*Dš*] > [*č*]. It is difficult to state, whether *ts* is a simple *phoneme* or not, because it does not occur in interphonemic positions. The fact that there is no sign for *ts* in orthography, and the distinct pronunciation of both components before a vowel (e. g. *a. at-si, a. ḳud-si*) prove that *ts* like *tš* represents a combination of two phonemes.

22. Liquids and nasals.

Persian has two liquids, *l*, *r* and two nasals: *m*, *n*. *n* is always dental except before final *g*; in this position it is realized as a velar [*ŋ*] but only in final consonantal groups of simple words, in which *g* belongs to the same syllable as the preceding *n*. It is therefore a combinatory variant of the phoneme *n*. cf. *sang* [*sæŋG*] = stone as against *tavāngar* [*tæva:ngær*] = rich.

Written *n* is always pronounced as *m* before *b* and *f*; in other words — the place of articulation of the nasal is neutralized. Nowadays, *b* and *f* are bilabials, consequently they are pronounced *mb*, *mf*, whereas the former pronunciation *nb* and *nf* shows the original labio-dental pronunciation of *b*, *f* and perhaps even of the preceding nasal. Whether old Persian had a bilabial pronunciation or labio-dental (as early new Persian), cannot be stated from the orthography; but according to the old forms of Pahlavi the pronunciation was labiodental.

Under the influence of the following *n* long vowels become labialized, especially in Indian Persian.

23. *j*, *v*. It may be questioned, whether *j* and *v* represent independent phonemes or whether they are combinatory variants of the vowel phonemes *i*, *u*. It is true that both *i* and *j*, *u* and *v* appear in exclusive positions (v. § 11), but the occurrence of *i* before or after *j* (and likewise *u* before or after *v*) decidedly speaks in favour of their distinct phonemic validity.

Examples: *kaijān* (The Kayánian dynasty); *rūji* (on); *suvār* (horseman); *a. vulūdž* (entering) etc.

24. *ᶜain* and *hamza*.

ᶜain in Arabic is a voiceless consonant formed by a softly, though rather suddenly held breath between the throat and the mouth. According to Clarke (p. 9) "its place of utterance is in the lower muscles of the throat". It may be compared with the Danish Stöd, the glottal plosive capable of distinguishing words. *Hamza* is a similar glottal plosive; it

is a breaking of the air current accompanied by a faint muscular tension in the throat. Its grapheme ء is derived from ع.

25. In Persian *ᶜain* is mute at the beginning as well as at the end of words, whereas its function in interphonemic position is not quite clear; it seems to be a mere graphic sign for a long vowel, e. g. *bădaz* (after). Another function of *ᶜain* (and *hamza*) is that of a hiatus between two vowels, e. g. *baᶜīd* (far), *muᶜammā* (riddle), *sāᶜat* (hours). Some grammarians regard *ᶜain* as a weak vocalic tone of the preceding vowel (*saʾd* [*saᵃd*] = fortune). There is no doubt that *ᶜain* is a phoneme in Arabic. In Persian, however, it has lost its distinguishing power and has become a mere lengthening sign of the preceding vowel.

The occurrence of phonemes.

26. The frequency of phonemes may be ascertained either by counting their occurrence in given texts (i. e. relative frequency), or by giving an absolute quantitative charge of phonemes. While the former method is concerned with the language as the "parole", the latter gives a linguistic analysis from the standpoint of the "langue". Both methods are supplementary, but if we want to compare various styles of the same linguistic system, it is necessary to know the absolute frequency as it is presented here.

27. a) Vowels.

α) monosyllabic words:

	a	*i*	*u*	*a:*	*i:*	*u:*	*ai*	*au*	
Persian	172	30	62	132	56	78	7	1	538
Arabic	398	84	80	41	14	19	39	44	719
% { Persian . . .	32·3	5·5	11·5	24·5	10·4	14·4	1·3	0·1	100%
% { Arabic . . .	55·4	11·6	11·1	5·82	1·94	2·64	5·4	6·1	100%

Thus: short vowels a) in Persian 49·30% b) in Arabic 78·10%,
long „ .. 50·70% „ 21·90%,
100·00% 100·00%.

The number of short vowels (both Persian and Arabic): 826 = 65·71%,
„ long „ „ 431 = 34·29%,
1257 = 100·00%.

β) disyllabic words:

Stressed vowels:

		a	*i*	*u*	*a:*	*i:*	*u:*	*ai*	*au*	
Persian		497	78	49	370	138	105	2		1239
Arabic		556	298	19	624	309	254	1	1	2062
%	Persian . . .	39·6	6·2	4·0	30·6	11·1	8·4	0·1		100%
	Arabic . . .	27·0	14·4	0·9	30·3	15·0	12·32	0·04	0·04	100%

So: short vowels a) in Persian 49·80% b) in Arabic 42·30%,
long „ „ 50·20% „ 57·70%,
100·00% 100·00%.

The number of short vowels (both Persian and Arabic) is: 1497 = 45·35%,
„ long „ „ 1804 = 54·65%,
3301 = 100·00%.

Unstressed vowels:

		a	*i*	*u*	*a:*	*i:*	*u:*	*ai*	*au*	
Persian		427	131	153	241	77	96	19	17	1161
Arabic		952	249	282	369	19	23	28	30	1952
%	Persian . . .	36·8	11·3	13·2	20·8	6·6	8·3	1·6	1·4	100%
	Arabic . . .	48·9	12·8	14·4	18·9	0·9	1·2	1·4	1·5	100%

So: short vowels a) in Persian 61·30% b) in Arabic 76·10%,
long „ „ 38·70% „ 23·90%,
100·00%, 100·00%,

The number of short vowels (both in Persian and in Arabic) is 2194 = 70·47%,
„ long „ „ 929 = 29·53%,
3113 = 100·00%.

Counting the stressed vowels of both monosyllabic and dissyllabic words, we come to the result 49% : 51% (number of words — 4558).

These results concerning the absolute frequency of vocalic phonemes, differ considerably from the relative frequency. Let us present here the results obtained by Prof. J. Rypka (La métrique du mutaqárib épique du Persan, p. 12) in comparing Firdausi's Šáh-náme. Yúsuf va Zulaykhá and Asadí's Garšásp-náme.

	short	long
Šáh-náme	1021	3598
Yus. va Zul.	1032	3700
Garšásp-n.	1028	3921

We may observe that the number of long vowels forms about 78%. This interesting disagreement between the relative frequency and absolute occurrence of vocalic phonemes may be explained by the fact that the relative investigation must include in its purview even compound words and inflected forms the suffixes and prefixes of which are mostly long; in the above mentioned metrical analysis even syllables long "by position" were counted as long syllables.

28. b) Consonants.

Consonants at the beginning of words:

α) in words of Persian origin:

b	n	d	s	p	t	ch	k	š	m	g	r	č	j	z	h	f	dž	l	v	ḳ	γ	ž
128	127	117	116	114	102	100	98	97	93	81	78	75	74	68	67	36	33	33	32	15	8	6 = 1692,

β) in words of Arabic origin:

m	s	n	h	t	ʿain	ch	z	ḳ	r	š	dž	v	b	f	k	d	γ	l	j
455	240	209	205	179	135	120	117	109	104	101	101	99	91	88	84	78	64	57	31 = 2667

Consonants in the middle of words between vowels:

α) in words of Persian origin:

r	l	z	h	m	v	n	b	d	s	š	g	j	γ	t	p	dž	f	č	k	ch	ž	ḳ
145	79	61	56	54	48	48	44	34	33	28	27	27	22	20	16	14	12	11	11	11	4	2 = 807

β) in words of Arabic origin:

l	r	m	s	b	d	h	z	f	t	dž	n	ʿain	ḳ	j	v	š	ch	γ	p	
111	107	96	95	86	81	75	73	63	62	57	57	54	46	41	38	19	15	9	1	= 1186

Consonants at the end of words after vowels:

α) in words of Persian origin:

r	n	l	k	š	m	d	z	h	s	b	ch	γ	v	j	dž	ḳ	t	f	g	č	ž	p	
204	192	81	79	76	70	68	66	64	33	30	24	23	23	19	17	16	15	15	8	6	6	3	= 1138

β) in words of Arabic origin:

r	t	l	b	n	m	d	ʿain	f	h	s	ḳ	z	dž	k	š	γ	j	ch	
309	256	223	168	164	156	140	131	101	82	79	64	56	39	35	24	12	12	11	= 2062

29. Consonantal groups:[1])

a) in the middle of words:

α) only in words of Persian origin:

gr, chg, chč, chš, chn, γč, γn, ḳč, pl, bz, bš, dš, dn, fč, fz, sp, zk, zd, zn, šg, šp, šš, šn, šj, žγ, žd, žm, mč, mv, nč, nv, lg, lγ, lč, lp, ld, lš, lj, rg, rč, rp, rv, rz, rj, jč. Total 45 groups.

β) both in Persian and Arabic words:

kk, ks, kš, kn, kl, kr, chdž, cht, chs, chm, chl, chr, γm, γl, γr, ḳḳ, ḳn, džv, bb, bd, bn, tr, dš, dm, ft, ff, fs, sk, sch, st, ss, sm, sr, sj, zb, zv, zm, zl, šk, št, žv, šm, hḳ, hb, hd, hv, hm, hn, hl, hr, mb, ms, mš, mr, ng, nḳ, ndž, nd, nh, nj, lch, lb, lt, lf, lv, ls, lm, ll, rk, rch, rγ, rk, rdž, rb, rt, rd, rf, rs, rš, rh, rm, rn, rr. Total 83 groups.

γ) only in words of Arabic origin:

kb, kt, kv, kh, km, kj, chb, chf, chv, chz, γb, γf, γs, ḳt, ḳd, ḳf, ḳv, ḳs, ḳz, ḳš, ḳh, ḳn, ḳl, ḳr, ždž, džb, džd, džf, džh, džn, džl, džr, bch, bγ, bḳ, bt, bd, bl, br, tb, tt, tf, tv, th, tm, tn, tl, dch, db, dd, dv, dr, dj, fk, fḳ, fd, fv, fh, fl, fr, sγ, sḳ, sb, sd, sv, sh, sm, sl, zdž, zz, zh, zr, šγ, šḳ, šd, šh, šl, šr, hdž, ht, hf, hs, hz, hš, hh, mt, md, mz, mh, mm, ml, nk, nch, nf, ns, nz, nš, nn, lk, lḳ, ldž, lz, lh, jj. Total 105 groups.

As a first member of a consonantal group there appears most frequently: a) in Persian words: *r*, b) in Arabic words: *r*; as a second member the most frequent is: a) in Pers. words: *t*, b) in Ar. words: *l*.

[1]) The ascertainment of consonantal groups may become of importance through eventual attempts to latinize the Persian alphabet.

b) at the end of words:

α) only in words of Persian origin:

cht, bg, sp, zd, žm, nk, ng, rγ, rč, rg, fš. Total 11 groups.

β) both in Persian and Arabic words:

chš, chm, γd, lr, tk, ds, ft, ff, st, ss, zm, šk, št, šm, šn, hn, hr, ndž, nd, lk, ldž, lf, ld, ll, rk, rḳ, rdž, rb, rd, rf, rs, rš, rm. Total 33 groups.

γ) only in words of Arabic origin:

kk, kb, kd, km, kl, kr, chr, ḳḳ, ḳb, ḳt, ḳd, ḳf. ḳs, ḳš, ḳn, ḳl, ḳr, dždž, džd, džf, džs, džš, džh, džm, džn, džl, džr, bch, bḳ, bdž, bt, bd, bs, bz, bh, bt, tḳ, tt, tf, ts, tš, th, tm, tn, tl, tr, dγ, dḳ, dd, df, dš, dh, dm, dl, dr, fch, fḳ, fd, fs, fz, fh, fn, fl, fr, sk, sch, sγ, sḳ, sdž, sd, sf, sh, sm, sl, sn, sr, zk, zγ, zḳ, zb, zf, zz, zl, zr, šḳ, šb, šd, šf, šr, hdž, hb, ht, hd, hf, hš, hm, hn, hl, mḳ, mb, mt, md, ms, mz, mh, mm, mn, mr, nḳ, nt, nf, nh, nn, lch, lḳ, lb, lt, ls, lh, lm, rh, rn, rr, jch, rz. Total 126 groups.

30. *The Place of the Maximal Differentiation of Phonemes:*

We cannot speak about a position of the maximal differentiation of vocalic phonemes, because all vocalic phonemes occur alike at the beginning, in the middle or at the end of words.

Examples:

At the beginning: *az* (from), *uft* (of *uftādan* = fall), *imrūz* (today), *āb* (water), *ū* (he), *īn* (this).

In the middle: *gard* (dust), *gurd* (hero), *gird* (round), *dād* (justice), *dūd* (the smoke), *dīd* (he knew).

At the end: *chāna* (house), *tu* (you), *mardi*, *dānā* (learned), *chālū* (uncle), *chālī* (empty).

All consonants occur alike at the beginning, in the middle or at the end of words.

In final consonantal groups *ž*, *j* never occur as the second member.

31. *Types of Words.*

Monosyllabic words:	Persian	Arab.	Total
1. *a*	2	1	3
2. *ab*	10	5	15
3. *ba*	40	14	54
4. *abb*	6	19	25
5. *bab*	369	164	533
6. *babb*	169	555	724

Dissyllabic words:	Persian	Arab.	Total
7. *aba*	10	5	15
8. *abba*	13	13	26
9. *abab*	35	45	80
10. *ababb*	7	2	9
11. *abbabb*	4	1	5
12. *abbab*	55	138	193
13. *baab*	3	28	31
14. *baba*	251	101	352
15. *babab*	474	1043	1517
16. *babba*	151	84	235
17. *bababb*	64	24	88
18. *babbab*	201	659	860
19. *babbabb*	14	3	17
	1878	2904	4782

The most frequent type is *babab*; it is interesting that to this type belong the most frequent types of words of five phonemes also in Czech (J. Vachek: Český pravopis a struktura češtiny, L. fil. LX, č. 4—5).

Prosodic qualities.

32. Prosodic qualities are those by which the syllable is designed as a part of a rhythmic-melodious units. Hither belong the duration, the intensity, the height of tone, the course of melody etc. In an examination of the prosodic qualities of a certain language, we must state first of all, what is the syllabic carrier (i. e. that part of the syllable, to which prosodic qualities belong). In Persian as in most languages the syllabic carrier is only a vocalic phoneme. In case of Persian diphthongs only their first component must be regarded as a carrier of the syllable, not the diphthong as a whole.

33. *Stress.*

On the basis of interrelation between stress and quantity, Trubetzkoy (Anleitung, p. 25) distinguishes four types of languages according to the fixed or free quantity and the fixed or free stress. In Persian both stress and quantity are functional factors. Whereas quantity is a phonological factor, i. e. it may distinguish words morphologically different, stress is solely morphological, i. e. it may distinguish words belonging to the same morphological family.

Examples: *'mardī* = a man — *mar'dī* = manhood; *'bāzī* = thou playest — *bā'zī* = a play; *'dīdan* = to see — *dī'dan* = the seeing, etc.

34. For the stress of Modern Persian the following rules are valid: The stress of the uninflected forms of substantives, adjectives and adverbs falls on the last syllable. There are, however, some exceptions: *'balī* (yes); *'ārī* (yes, so); *'īnak* (behold!); *'ānak* (behold!); *'labbaj* (here am I!); *'balki* (but, yet); *'ammā, 'līkin, va'līkin, 'valī* (but); *'jaᶜnī, 'aᶜnī* (videlicet); *'illā* (but, unless); *'ajjuhā* (o!).

The pronominal suffix has no stress: *birā'dar* (brother) — *birā'dar-am* (my brother) — *bìrā'dar-išān* (their brother). Similarly the suffix of the dative and accusative *-ra*, and the vocative suffix *-a* have no stress. The *-i* of izaphat and the uniting *-ī* are not stressed. On the other hand, the *-ī*, by means of which abstract nouns are derived, is stressed: *mar'dī* = manhood.

The infinitive suffixes *-dan, -tan* are not stressed according to most grammars.[1]) If they are stressed, they become an ending of verbal nouns: *'dīdan* = to see, *dī'dan* = the seeing.

Personal endings of verbs do not bear any stress; nevertheless the tenses derived from the imperative have stressed endings.

It must, however, be emphasized that there are great dialectal differences in the position of stress. According to Rosen the only Persian word stressed on the first syllable is *'sannār* (a coin). Phillott asserts that in Shiraz and some parts of South Persia the most common words as *padar, mādar, chāhar, tūmān* etc., are, however, stressed on the first syllable.

The most accurate rules of stress are given by Trumpp; his rules — as he points out — refer chiefly to the southern pronunciation. According to this grammarian, stress is regulated by syllabic quantity. Generally stated, the last metrically long syllable of a word bears stress. If there are two long vowels, it is always the second which bears the main stress, whereas the first has a secondary accent. If a word consists of two metrically long syllables, stress is put on that which is "naturally" long. If a word has two or three short syllables, stress vacillates according to the grammatical categories of words.

For literary Persian the following rule, given by H. Jensen, may be accepted, namely that stress falls on the last syllable be it long or short, with the exception of nominal and verbal endings both in Northern and Southern Persian. Some differences between the Northern and Southern stress are perhaps due to Turkish influence on the former.

35. There are three degrees of intensity: the principal stress, secondary stress and an unstressed syllable. The secondary stress has no phonological function in Persian, as words cannot be distinguished by a mere change of the secondary stress.

---

[1]) Barb puts the stress of the infinitive on the last syllable.

36. Let us turn again to Trubetzkoy's division of languages. Trubetzkoy's type D (with free stress and free quantity) is limited by the condition that stressed open final syllables are always long, i. e. the phonological opposition of quantity is neutralized.

In Persian open final syllables there exists the opposition of quantity *a/ā, u/ū*, whereas the opposition *i/ī* is limited only to one morphological function, consequently, it is phonologically neutralized. Thus stress is free (i. e. has a distinctive function) only with words belonging to the same morphological family and ending in *-ī*; words ending in *-a, -ā, -u, -ū* cannot be distinguished by the shift of stress, as they do not follow the rule that the quantity of an open final syllable must be neutralized. Consequently, Persian forms a transition between the type C (free quantity and fixed, i. e. automatically regulated stress) and the type D.

37. *Boundary Signals.*

In the phonological description of a language attention must also be paid to expedients which are used for the limiting of individual words or morphemes. According to Trubetzkoy they are divided into phonemic and aphonemic.

Phonemic expedients are sounds which are used, beside their function of boundary signals, as independent phonemes. Persian has not expedients of this kind, because all Persian phonemes occur both at the beginning and at the end or in the interior of words. Aphonemic expedients have no other distinctive function; such is the glottal explosive ء (*hamza*), identical with *ʿain* and marked [ʾ] in transcription. It represents a boundary signal of individual morphemes, especially in the case of two vowels belonging to different morphemes, e. g. *tuʾī, māʾīm, šumāʾīd, būdaʾī* etc.

38. Boundary signals may be divided into simple and combinatory ones. A combinatory signal is a group of sounds characteristic of boundary positions in words or morphemes. They are either phonemic or aphonemic. The phonemic are composed of phonemes which occur by themselves in various positions, but as members of these combinations are only characteristic of boundary positions. All groups of phonemes not occurring in the interior of simple words are included, e. g. *sāhi***b m***ansab, muchāti***b** **v***a muchātab, džavā***n p***asar, dū***γ h***am, ja***k dž***uft* etc.

Hither belong groups of three phonemes, e. g. *a***sbh***ā, gu***rsn***a, a***rdžm***and, buzu***rgt***ar* etc.

Of this kind is the position of two like vowels by themselves: *fard***ā** **ā***n, v***a a***z.*

The group vowel + **ū**: *zan***i ū** *ham zanaki chubīst.*

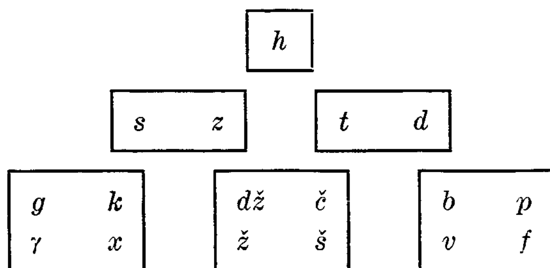
Aphonemic combinatory signals (i. e. special realizations of phonemes at the beginning or end of words) cannot be taken into account in Persian.

39. Finally there are positive and negative signals to be distinguished. Negative signals, showing the lack of word or morpheme boundary, are

usually represented by sounds or groups of sounds occurring only in the middle of words. Such a group is [*ng*] in words as *tangār* (borax); at the end of words there may be only [*ŋg*].

40. We may say that there is a certain tendency in Persian to isolate morphemes, but not to such a degree as in other languages, for example in German. In the frequent use of liaison Persian approaches to French.

41. System of Persian plosive and fricative consonants:



CIVILISATION INDO-EUROPÉENNE ET CIVILISATION HITTITE.

Par

G. Bonfante.

Dans mon travail « Sobre el vocabulario céltico y latino », publié dans la revue Emerita II, 1934, pp. 263 sqq., j'ai essayé de démontrer, sur la base d'une série d'arguments de caractère linguistique et historique, que les Latins, qui se sont détachés à une époque très reculée des autres peuples indo-européens, s'en séparent aussi par leurs institutions, leur droit, leur genre de vie.[1]) En particulier, les autres Indo-Européens se distinguent des Latins par les traits suivants:

A. La position sociale relativement élevée de la femme. Les femmes règnent. Le même mot qui signifie « femme » en grec, en slave, en celtique et en tokharien (et qui manque au latin), veut dire « déesse » en avestique (*gənā)* et en indo-aryen (*gnā́*), «reine» en anglais (*queen*) (pp. 273—276, 292—294: à la p. 293 on ajoutera les reines germaniques Théodolinde, Amalasonthe, Frédégonde).[2]) Je puis ajouter que les femmes régnaient

---

[1]) V. surtout la conclusion à la p. 300.

[2]) On comparera aussi les observations intéressantes de Schrader-Nehring, *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde,* II, pp. 145 sq., s. u. *Orakel:* « Eine merkwürdige Erscheinung stellt es dabei dar, daß bei mehreren Völkern, im besondern bei Griechen, Germanen und Slaven den sonst überall zurückstehenden Frauen Anteil an der Weissagung gewährt wurde », avec ce qui suit, et les citations essentielles de César, *BG.*, I, 50 et de Tacite, *Germania,* 8; *Hist.*, IV, 61 *(uetere apud Germanos more, quo plerasque feminarum fatidicas et augescente superstitione arbitrantur deas*; que l'on compare Veléda). On ajoutera encore Tacite, *Germania,* 20 (les fils des sœurs sont mis sur le même pied que les propres enfants; on a des traces claires de cette coutume dans la branche scandinave de la légende des Nibelungen, conservée par l'Edda); 18 ([*feminam*] *laborum periculorumque sociam, idem in pace, idem in proelio passuram ausuramque;* cf. Feist, *Indogermanen und Germanen,* 3e éd., Halle (Saale) 1924, p. 102 n. 4 et Aurélien, Scriptores hist. Augustae 34, 1: *decem mulieres uirili habitu pugnantes inter Gotos ceperat*); 45 (à propos des Sitons, peuple germanique scandinave: *femina dominatur*). Naturellement je ne puis pas suivre l'interprétation des faits de M. Feist, que je cite seulement pour le matériel et la bibliographie. Cela soit dit aussi pour ce qui concerne le culte des déesses *matronae,* « Mères », très répandu chez les Celtes et les Germains (Feist, pp. 103 sq., 156 avec bibl.), culte que M. Feist attribue à une couche préindo-européenne. Or Meillet (*BSL.*, XXXI, c, r., 1931, p. 211; XXXII, 1931, p. 23) a observé que ces déesses sont bien indo-europénnes, et qu'elles jouent un grand rôle aussi chez les Baltes (cf. à ce sujet l'excellent livre de M. Jonval, *Les chansons mytholo-*

chez les Macédoniens, peuple illyrien, donc indo-européen (cfr. G. H. Macurdy, *Woman power in early Macedonia, Amer. Journal of Philology,* XLVIII, 1927, pp. 201—214) ainsi que chez les Illyriens *stricto sensu,* dont on se rappellera la célèbre reine *Teuta*; cf. aussi Fluss, *R. E.*, s. u. *Illyrioi* (*Das Leben*), Supplementband V, Stuttgart, 1931, col. 339 sq., qui cite Scylax 21 οὗτοι [scil. οἱ Λιβυρνοὶ] γυναικοκρατοῦνται. Pour les Germains, v. aussi Keune, *R. E.*, s. u. *Germani,* Supplementband III, Stuttgart, 1918, coll. 576 sq. (et 584 sq.) ; J. Hoops, *Reallexikon der germanischen Altertumskunde,* Strasbourg, 1911 et suiv., s. uu. *Avunculat, Ehe, Familie, Weise Frauen, Weissagung.*

B. Les coutumes et le droit des Latins sont plus primitifs, plus durs, plus cruels que ceux des autres peuples: v. surtout ce que j'ai dit à propos de l'hospitalité, pp. 295—300. Les dispositions féroces des XII tables sont d'ailleurs bien connues. Ajoutons que le manque en latin du mot **k^{w}oinā* « prix de sang »[1]) et d'autres mots parents (v. p. 283 n.) indique probablement que cette coutume, qui représente, par rapport à la *vendetta* primitive, un progrès considérable, n'existait pas chez les Indo-Européens à l'époque où les ancêtres des Latins s'en détachèrent.

Je n'avais pas eu l'occasion, en 1934, de me documenter sur les coutumes des Hittites. Le livre de Götze, *Hethiter, Churriter und Assyrer* (Oslo, 1936), fournit maintenant des informations précieuses sur ce sujet.[2]) Naturellement Götze, comme la majorité des savants depuis Hrozný, admet simplement que les Hittites sont des Indo-Européens et proviennent d'Europe, plus précisément de Thrace (pp. 29 sq., 51, 60).[3]) Je range les citations de Götze par paragraphes, correspondant à ceux que j'ai indiqués plus haut:

A. « Erwähnenswert ist die relativ selbständige Stellung, die bei den Hethitern neben dem König der K ö n i g i n zukommt. Die Würde einer regierenden Königin ererbt sich unabhängig von der des Königs ... Die Obliegenheiten der Königin sind vorzugsweise religiöser Art. Man versteht das leichter, wenn man sich vergegenwärtigt, daß an der Spitze der hethitischen Götterwelt, wie wir noch sehen werden, eine Göttin stand, nicht ein Gott » (pp. 62 sq.). L'explication que tente Götze ne me persuade point: « Man könnte daran denken, in der Rolle der Tawananna [= reine] ein Relikt altkleinasiatischen Mutterrechts zu sehen, von dem wir freilich

giques lettonnes, Paris, 1929, pp. 15—22). Cf. aussi Keune, *RE.*, loc. laud., col. 582. Rien de semblable, cependant, chez les Latins.

1) Car le lat. *poena* est un emprunt osque ou grec, mais n'est certainement pas d'origine latine. V. en dernier lieu Devoto, *Hirt-Festschrift,* II, p. 547.

2) V. aussi Götze-Christensen, *Kulturgeschichte des Alten Orients* (dans le *Handbuch* de Iwan Müller), Munich, 1933 (cité ici: *Kulturgeschichte*), pp. 80 et sqq.

3) Telle est l'opinion exprimée par E. Forrer dans une conférence faite à Genève en 1933 et de Schachermeyr, *Hirt-Festschrift,* Heidelberg, 1936, p. 235.

in der Hethiter-Zeit nichts merken.» Cf. aussi *Kulturgeschichte,* p. 87: « Königinnen regieren auch manchmal allein [Königin von Sugzija: 2 Bo TU 23 A, I 63].»

B. « Was das Privatrecht und das Strafrecht angeht, das uns durch Teile eines Gesetzbuches einigermaßen bekannt ist, so hängt es in allem Formalen stark vom altorientalischen Recht ab. — Im Sachlichen lassen sich starke Unterschiede gegenüber dieser wichtigsten Ausprägung altorientalischen Rechts beobachten. Schon immer ist es aufgefallen, daß aus den Strafen des hethitischen Rechtes verglichen, mit denen der übrigen mesopotamischen Rechte, vor allem mit dem assyrischen Recht, eine sehr bemerkenswerte Humanität spricht. Die Todesstrafe ist bei den Hethitern auf ganz bestimmte Kapitalverbrechen beschränkt, über Freie kann sie zudem nur vom Gerichte des Königs verhängt werden. Entehrende Verstümmelungen — wie z. B. Abschneiden von Nasen und Ohren —[1]) gibt es im hethitischen Recht überhaupt nicht. Hier kommt eine Wertung der Persönlichkeit zum Ausdruck, die dem Alten Orient sonst fremd ist» (pp. 64 sq.; v. aussi p. 121).

Les Hittites indo-européens, qui se sont séparés des autres peuples i.-e. vers le XX[e] siècle av. J.-C., avaient donc atteint un degré de civilisation supérieur et postérieur à celui des ancêtres des Latins. Leurs coutumes ressemblent beaucoup, comme on le voit, à celle des autres Indo-européens (Latins exclus). Ces observations d'ordre culturel confirment ce que, j'ai essayé de démontrer dans *BSL.,* XXXIII, 1932, p. 111 sqq., en partant d'un point de vue strictement linguistique.[2])

Les Latins se sont donc détachés du noyau central avant les autres peuples indo-européens (maintenant nous pouvons en fixer l'époque: quelques siècles avant l'an 2000): ils conservèrent une langue et une culture archaïques.

[1]) Peines qui ne manquent point dans les XII Tables; je citerai: Table III, 6: *Tertiis nundinis partes secanto. Si plus minusue secuerunt, se fraude esto*; Table VIII, 2: *Si membrum rupsit, ni cum eo pacit, talio esto.* Cf. aussi la Table IX, 3 (dont nous ne possédons pas le texte exact) et III, 3. Pour la peine capitale, cf. VIII, 1; 9; 10 (empalement); IX, 11; X, 3; 4; 7: cette peine nous semble parfois vraiment excessive, ainsi dans le cas de VIII, 10 (coupe abusive de la moisson d'autrui) et de X, 7 (algarades nocturnes en ville). Les doutes qui ont été soulevés sur l'authenticité de ces dispositions que l'on trouvait trop « barbares » dénotent une incompréhension totale de l'histoire du peuple latin. V. sur ce point p. ex. G. De Sanctis, *Storia dei Romani,* Turin, 1907, II, p. 3 avec la note et Schrijnen, *Collectanea Schrijnen,* Nimègue—Utrecht, 1939, p. 396 (=*Album-Vercoullie,* Bruxelles 1927, pp. 249 sqq.).

) Je me permets de renvoyer aussi à mon travail *Tracce di terminología palafiltícola nel vocabolario latino*? dans *Atti del R. Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti,* tomo 97, parte 2[a], 1937—1938, pp. 53—70 (v. surtout la fin). On y ajoutera, à la p. 58 et sqq., à propos des mots de la famille de πόλις et de τεῖχος, la citation de S. Feist, *Indogermanen und Germanen* [3], pp. 104 sqq.

D'autre part, dans le travail cité, j'ai essayé de distinguer entre un type de civilisation indo-européenne « centrale » et une civilisation des deux aires « latérales ». En particulier, j'ai tâché de démontrer que:

I. Les Celtes, les Latins et les Aryens[1]) conservent le nom du roi (lat. *rēx*, gaulois *-rīx*, véd. *rāj-*) et des traces claires de la royauté; les peuples du groupe central, qui ne possèdent pas ce mot, ont des institutions plus ou moins démocratiques: le roi est élu (lorsqu'il y a un roi); l'assemblée populaire est puissante[2]) (*Emerita*, II, pp. 264—268; cf. aussi pour le matériel Schrader-Nehring, *Reallexikon*, I, pp. 613 sqq., s. u. *König*).

II. Les Celtes d'une part, les Aryens de l'autre appartiennent à un type de civilisation « équestre », aristocratique (*Emerita*, II, pp. 270 s. et notes): ils emploient couramment le char de guerre, que les Germains, les Slaves et les Baltes, au centre du domaine indo-européen, ignorent tout à fait; les Slaves ont même perdu le nom du cheval (*equos*), qui a également disparu presque complètement dans les dialectes germaniques.[3]) En grec. ἵππος est un mot étranger, sûrement illyrien (cf. J. Whatmough, *Harvard Studies in classical Philology*, XLII, pp. 147 sqq.).[4])

Or, voici ce que nous apprend l'étude de la civilisation hittite:

I. « Die Anschauungen der Herrenschicht unter den Hethitern, die, wie wir sahen, aus Europa gekommen sein muß, sind natürlich am fühlbarsten in ihrem Staatsleben. Es liegt auf der Hand, daß die Hethiter

[1]) Les Iraniens, en tout cas, seulement dans un dialecte de l'iranien oriental, le khotanais: *rri* « roi », *rris-pūra* « fils de roi »; cf. Meillet, *BSL.*, XX, 1916, p. 49; Vendryes, *MSL.*, XX, 1918, p. 269. M. Vendryes observe cependant avec raison que « nulle part ce mot ne paraît avoir conservé de valeur proprement religieuse, sauf en latin ». Dans l'Inde, l'opposition entre les rois (appartenant à la caste des *kṣatriya-* « guerriers ») et les prêtres (brahmanes) est constante et considérable.

[2]) V. aussi J. Hoops, *Reallexikon*, s. uu. *Staatsverfassung* (IV, pp. 210 sqq.), *Königswahl* (III, pp. 89—90), *König* (III, pp. 70 sqq.); *RE.*, s. u. *Germani* (Supplementband V), col. 575. Pour les Illyriens v. Fluss, *RE.*, s. u. *Illyrioi* (Supplementband V) col. 340.

[3]) Cf. aussi S. Feist, *Indogermanen und Germanen* 3, p. 99: « Die Germanen nun waren überhaupt kein Reitervolk; das Pferd spielte bei ihnen eine geringe Rolle, ihre Stärke lag beim Fußvolk. Die Kelten dagegen waren hochberühmte Pferdezüchter ... » avec ce qui suit. À la note 4 de la même page, Feist cite Tacite, *Germania*, VI: *in uniuersum aestimanti plus penes peditem robur*, ainsi qu'Agathias, II, 5. Aux peuples indo-européens indiqués par Feist comme « vortreffliche Reiter » il faut ajouter les Illyriens; mais on remarquera qu'il ne nomme pas, et avec raison, les Baltes ni les Slaves. V. aussi le *Reallexikon der Germ. Altertumskunde*, de Hoops, s. u. *Pferd*, III, p. 408, § 2; V. Hehn, *Kulturpflanzen und Haustiere*, 8e éd., pp. 19 sqq. — On notera que *Pferd* est un mot d'origine celtique.

[4]) Les Latins connaissent le nom du cheval, mais non pas celui du char de guerre; ils appartiennent à une couche de civilisation encore antérieure à celle des Celtes et des Indo-aryens.

auch in Kleinasien auf ihre angestammte Weise regiert sein wollten. Aus den ältesten Texten können wir in großen Umrissen einen Kampf zwischen Königtum und Adel herauslesen, veranlaßt durch das Bestreben der herrschenden Dynastie, die Erblichkeit der Königswürde durchzusetzen. Der König war nämlich zunächst nur Wahlkönig; auf seine Nachfolge hatte er nur insofern Einfluß, als er das Recht besaß, einen Nachfolger zu designieren. Um rechtsgültig zu sein, bedurfte die Designation aber der Billigung der *pankus*, einer Art Adelsversammlung...[1]) Diese Körperschaft ist berechtigt, den König zu verwarnen, wenn er etwas gegen das Leben seiner Anverwandten unternimmt. Sie kann unter Umständen die Todesstrafe über ihn verhängen, wenn er Blutschuld auf sich geladen hat. Hier haben wir also eine Art konstitutionelle Beschränkungen königlicher Macht, die mit absolutem Königtum orientalischer Prägung nichts gemein haben. Sie werden, so darf man annehmen, in den angestammten Anschauungen des hethitischen Herrenvolkes[2]) wurzeln » (pp. 60 sq.). Les Hittites ignorent le mot *rēx, -rīx*.

II. Les Hittites ignorent originairement le char de guerre.[3]) Ce char léger, tiré par des chevaux, qui « a bouleversé complètement non seulement l'art militaire, mais aussi toute la structure sociale des États de l'Asie Antérieure » (Götze, p. 111) a été introduit dans ces régions non pas par les Hittites, mais par les Hurrites,[4]) qui étaient dominés et conduits par une aristocratie indo-européenne, mais de langue indo-aryenne; cela est prouvé p. ex. par les noms de leurs rois et par quelques termes se rapportant précisément à la technique de l'élevage des chevaux (Götze, pp. 33 sqq.; cf. aussi p. 111: « Denn von Ritterschaft darf man geradezu sprechen », et B. Hrozný, *Archiv Orientální*, III, 1931, pp. 431 sqq.). Sur l'introduction tardive du cheval en Asie Mineure, v. aussi F. Lammert, *RE.*, II, 7, 1931, s. u. *Streitwagen*, col. 347 et le *Reallexikon der Vor-*

---

[1]) Vu que les Hittites indo-européens ont soumis les Hatti préindo-européens, ce qui était auparavant « l'assemblée populaire » est devenu « l'assemblée des nobles ».

[2]) Les analogies les plus frappantes apparaissent donc entre les institutions hittites et germaniques. On observera encore une ressemblance curieuse (Götze, pp. 63 sqq.): l'empire hittite a une constitution féodale, tout à fait pareille à celle des royaumes que les Germains ont fondé sur les débris de l'Empire Romain. Il ne s'agit évidemment pas d'un héritage commun, mais plutôt d'un développement parallèle de deux systèmes pareils dans des conditions semblables: une petite élite d'envahisseurs ayant soumis une population étrangère, plus nombreuse et plus cultivée, doit organiser un état capable de la dominer.

[3]) Il est vrai que le char de guerre est fréquemment représenté dans ce qu'on appele « l'art hittite » (les fantassins aussi d'ailleurs, v. Götze, p. 86 avec illustr.); mais cet « art hittite » n'est pas du tout hittite: v. Götze, p. 81. Il doit être attribué aux Hurrites (Götze, p. 109), et les Hurrites étaient dominés par une aristocratie indo-aryenne (v. dans le texte).

[4]) Cf. aussi Fr. Schachermeyr, *Ausbreitung der Indogermanen im Mittelmeergebiet*, dans *Hirt-Festschrift*, I, Heidelberg, 1935, pp. 235 n. 1 et 240 n. 1.

geschichte de Ebert, X, pp. 113 sqq.; V, p. 220; 237; 242. Les Egyptiens ont connu le char de guerre par les Hyksos, peuple mixte, qui comprenait sans doute des Indo-européens (*Reallexikon,* V, p. 416, col. 2), et les Juifs par les Chananéens ou Philistins (Eberts *Reallexikon,* V, p. 114, § 4, col. 2e), peuple indo-européen de souche illyrienne.[1])

Les Hittites appartiennent donc au groupe central (et plus récent) de la civilisation indo-européenne. Il leur manque aussi tout le vocabulaire « religieux » i.-e. dont Vendryes (*MSL.*, XX, 1918, pp. 267 sqq.) a découvert des traces en latin et en celtique[2]) d'une part, en aryen, et surtout en indo-aryen[3]) de l'autre (lat. *flāmen,* véd. *brahmáṇ-*; lat. *iūs,*

---

[1]) Je tiens cette indication de M. Von Blumenthal; malheureusement je n'ai pu retrouver la citation (c.-r. dans *Philologische Wochenschrift*?). Je n'hésite pas un instant, en tout cas, à endosser la responsabilité de cette géniale découverte. Les Philistins sont un peuple indo-européen (O. Eiszfeldt, *RE.*, s. u. *Philister,* t. XXXVIII, 1938, col. 2392) provenant des Balkans ou de l'Europe septentrionale (ibid., col. 2391). Ils sont descendus vers 1200 av. J. C. (col. 2391) „zu Lande und zu Wasser, indem ein Teil von ihnen, Weib und Kind auf zweirädrigen Ochsenkarren mit sich führend, durch Kleinasien, Nordsyrien und Phoinikien gezogen ist und der andere zu Schiff an der Küste entlang gefahren ist oder auch das östliche Mittelmeer durchqueert hat". C'est un tableau qui ressemble d'une façon frappante à celui des Teutons détruits par Marius, ou aux Vikings, aux Normands et aux Anglo-Saxons. Ils sont, au point de vue physique, très différents de leurs ennemis traditionnels, les Israélites, et des Sémites en général (col. 2392). Ils ne sont pas circoncis (ibidem). Ils ont séjourné longtemps dans l'île de Crète (col. 2393), où les traces d'Illyriens sont nombreuses, ainsi qu'en Anatolie d'ailleurs (les Dardanes à Troie, les 'Ενετοί ou Vénètes en Paphlagonie sont des Illyriens). Le nom des Philistins, Pulestiu en égyptien, en grec Παλαιστινοί(ῖ), est illyrien: on trouve en Epire un lieu appelé *Palaeste* (César, *BC.*, III, 6; Lucain, *Phars.*, V, 460) formé avec le suffixe illyrien *-st-* (comp. *Ateste, Tergeste, Bigeste*; *Brentista, Rapsista, Lapsista, Arinista, Tomorista,* Βράτζιστα etc.) du thème *Pala-* (Πάλη, Παλεῖς, Πάλαιρος, Πάλαμνος, Παλάριοι etc.); le suffixe *-īno-* pour former des noms de peuple est également illyrien (*Amantīnī,* 'Αργυρῖνοι, Σχοδρῖνοι, *Stulpīnī, Varuarīnī* etc.): on le trouve avec le suffixe *-st-* dans *Iadestīnī, Narestīnī, Onastīnī,* Τενεστῖνοι, 'Ρυβαστῖνοι, *Apamestīnī, Grumbestīnī, Tergestīnī, Atestīnī* etc.; cf. H. Krahe, *Die alten balkanillyr. geogr. Namen,* Heidelberg, 1925, pp. 45, 94, 114, 115. — V. aussi W. Brandestein, *Hirt-Festschrift,* 1936, II, pp. 41 ss.; Fr. Schachermeyr, ibidem, I, p. 245 (avec bibl.).

[2]) Si l'on avait des doutes sur le caractère religieux et sacerdotal de la civilisation celtique, il suffirait de lire César, *BG.*, VI, 13: *In omni Gallia eorum hominum, qui aliquo sunt numero atque honore, genera sunt duo ... de his duobus generibus alterum est druidum, alterum equitum. Illi rebus diuinis intersunt, sacrificia publica ac priuata procurant, religiones interpretantur: ad eos magnus adulescentum numerus disciplinae causa concurrit, magnoque hi sunt apud eos honore. Nam fere de omnibus controuersiis publicis priuatisque constituunt; si qui aut priuatus aut populus eorum decreto non stetit, sacrificiis interdicunt. Haec poena apud eos est grauissima. Quibus ita est interdictum, hi numero impiorum ac sceleratorum habentur, his omnes decedunt, aditum sermonemque defugiunt, ne quid ex contagione incommodi accipiant, neque his petentibus ius redditur neque honor ullus communicatur.*

[3]) Sous ce rapport comme sous d'autres, l'iranien se détache assez nette-

etc. etc.). Cette observation correspond parfaitement à la position linguistique du hittite, telle que je l'ai fixée dans IF., LII, 1934, pp. 222 sqq. et LV, 1937, pp. 131 sqq.: linguistiquement aussi, le hittite se rapproche beaucoup des langues du groupe central (grec, slave, baltique, etc.).

Nous ne savons pas encore grand' chose des Luites, qui sont des Indo-Européens, proches parents des Hittites; en tout cas, ils ne connaissaient pas non plus le cheval, ou du moins l'employaient fort peu.

---

ment de l'indo-aryen: il ne possède pas, p. ex., les mots *agní-s* (lat. *ignis*) et d'autres; il a en commun avec le slave le mot *baga-* « dieu », v. sl. *bogŭ* etc. Nous avons déjà vu plus haut que le mot correspondant au lat. *rēx*, véd. *rắj-* a presque complètement disparu du domaine iranien; il n'est représenté que dans un dialecte oriental, le khotanais, langue des Saka (v. *Les langues du monde*, ouvrage dirigé par A. Meillet et M. Cohen, Paris, 1924, pp. 38 et 41), géographiquement très proche de l'indo-aryen, car il fut parlé dans le Khotan et dans les vallées septentrionales de l'Hindou-Kouch; ni l'avestique, ni le vieux-perse, ni le persan, dialectes iraniens occidentaux (*Les langues du monde*, pp. 34, 36), ne connaissent ce terme.

RESEARCHES INTO THE BEGINNINGS OF THE CHINESE POPULAR NOVEL.[1]

By

Jaroslav Průšek.

Part I.

Story-telling in the Sung period.

Published with the assistance of Masaryk's Funds for Encouraging Scientific Researches at the Czech National Research Council.

Introduction.[2]

In this treatise in the form of a monograph I wish to treat of various problems concerning the early history of the Chinese popular novel. The monograph is the only suitable way in which to present a subject which is very complex and comparatively new, and in which most of the questions we are obliged to ask remain as yet unanswered, and in the majority of cases are formulated here for the first time. The subject of our studies is still in the early stage of collection and arrangement of material which mainly as the result of some happy accidents has been discovered in various libraries in China and Japan and which later researches will probably increase.

The first part deals with the various schools of story-tellers in the time of the *Sung* dynasty. The importance of their work with regard to the later development of the Chinese popular novel has been explained in my article "The Narrators of Buddhist Scriptures and Religious Tales in the Sung Period" (Archiv Orientální, Vol. X, p. 375 et seq.) in which I have attempted to throw some light on the activities of the two groups. The present treatise will deal with two other and more important groups of storytellers, and will in particular give an interpretation of the various sources concerning their activities, their origin, environment and of the circumstances in which they lived and composed their tales. At the outset I am presenting a short survey of what has been done in this field by various Chinese, Japanese and European scholars. This bibliography is

[1]) With 10 plates.

[2]) Roman numbers refer to Works quoted, arabic numbers to Chinese names and quotations.

limited to works concerned with the beginnings of the popular novel in the *Sung* and *Yüan* period. I am however not mentioning works about the great novels of the *Ming* period as, for example; *Shui-hu-chuan* etc., although their beginnings lay also in these times. The problems of the development of these novels are too complicated, and can be treated only in special studies.

The collecting of rare prints from the *Sung* and *Yüan* times was one of the noblest passions of the literati during the *Ch'ing* dynasty. These collectors preserved in their libraries many texts written in the spoken language which they regarded more as interesting curios than a genuine literature. Thus *Ch'ien Tsêng* at the end of the seventeenth century collected a great number of such works in his library. (See my article "Popular Novels in the Collection of *Ch'ien Tsêng*", Archiv Orientální, Vol. X, p. 281 et seq.) Another famous collector of old prints *Huang P'ei-lieh* (1763—1825) preserved in his collection, *Shih-li-chü ts'ung-shu,* an historical novel *Hsüan Ho i-shih* (I), and a story *Liang-kung chiu chien* (II).

These were the poor remnants of the rich popular literature of the *Sung* and *Yüan* periods which China possessed before the beginning of the present century. It was only after the year 1900 that a period of great discoveries began, in which many specimens of this lost art were recovered. In the year 1901 (1) *Ts'ao Yüan-chung* (2) found in *Hang-chou* a partially incomplete text of the historical romance *Wu-tai p'ing-hua* (Narration of [the History] of the Five Dynasties) (III), until that time completely unknown. He had it reprinted by a well known editor of old texts *Tung K'ang*[1]) (3) and himself wrote a postface to this edition in which he expressed the opinion that it must be a text from the *Sung* period. His postface bears the date 1911 (4). This book was also published in the year 1925 by the Commercial Press, in the punctuated collection *Sung jen p'ing-hua* (IV).

Not long afterwards *Miao Ch'üan-sun* (5) obtained by chance in Shanghai an incomplete and much damaged text of a collection of short stories called *Ching pen t'ung-su hsiao-shuo* (Popular Stories in the Edition of Capital). *Miao* edited this text in his collection *Yen-hua-tung-t'ang hsiao p'in* (V) in the year 1915. In his postface he says that it is a copy of a manuscript from the *Yüan* period. Later, it was reprinted several times: by *Yu-chêng shu-chü* (VI), Commercial Press in the above mentioned collection *Sung-jen p'ing-hua* (VII), then by *Ya-tung t'u-shu-kuan* with a preface by *Hu Shih* under the name, *Sung-jen hua-pen pa chung* (VIII) in the year 1928. In the year 1935 there appeared a third edition

[1]) I am indebted to Prof. Pelliot for his remark that the personal name of *Tung* was *K'ang*. The name of his office was *Ta-li.*

of *Sung-jen hua-pen pa chung* under the altered title; *Sung-jen hua-pen ch'i chung* (IX), accompanied by an article by *Nagasawa* (see below).

Other important discoveries came from Japan, where the famous scholar *Wang Kuo-wei* (6) found an incomplete text of a religious narration about the Buddhist traveller *Hsüan-tsang*[1]) (7) called *Ta T'ang San-tsang ch'ü ching shih-hua.* (The Story Containing Poems about *San-tsang* of the Great *T'ang* Dynasty Receiving Sûtras.) Originally this text was kept in the *Kōzanji* monastery, then it was acquired by General *Miura*, from whom *Wang Kuo-wei* learned of its existence. To-day it belongs to the collection of Mr. *Kishichirō Okura.* It was edited in the year 1916 by Mr. *Lo Chen-yü* with a postface both by himself and *Wang Kuo-wei* (X). In Japan *Wang Kuo-wei* heard that there existed yet another text of the same narration printed in big characters, which was kept in the library of Mr. *Tokutomi Sōhō,* but he did not see it. This text, congruent with the first one, and also incomplete, bears the name, *Ta T'ang San-tsang fa-shih ch'ü-ching chi.* It has also been edited by *Lo Chen-gü* (XI). Since in both of these texts the missing parts are about the same, it is not possible to reconstruct fully the original text.

The period of most intensive study of the Chinese novel began after the Armistice in 1918, in which year Prof. *Shionoya* published his "Lectures on the History of Chinese Literature", dealing mainly with drama and the popular novel. This new orientation in Chinese literary history is a direct outcome of European influence. Prof. *Shionoya* studied for two years at the University of Leipzig and his book is based on European models. It has been translated into Chinese by *Sun Lang-kung* (XII).

For some years Japan remained the most important centre of studies of the Chinese novel and it is in the rich libraries of Japan that the most important discoveries have been made. In the year 1926 Prof. *Shionoya* wrote an extremely interesting article "Essay on *San-yen* and Other Stories of the *Ming* Dynasty" (XIII), which was published in the Japanese Sinological review *Shibun.* This essay has been translated into Chinese by *Sun Lang-kung* and published as an appendix to his translation of the above-mentioned book by *Shionoya.*

In this article *Shionoya* presents a survey of rare texts of Chinese novels which he found in the library of *Naikaku Bunko* in Tōkyō while preparing lectures on the history of the Chinese novel for the Imperial University. He discovered there five historical novels printed by *Yü* of *Chien-an* (in *Fu-kien*) (8) in the period *Chih Chih* of the *Yüan* dynasty (1321—1323) (9):

[1]) Corrected by Prof. Pelliot.

1. *Hsin k'an ch'üan hsiang p'ing-hua Wu-wang fa Shou shu,* three *chüan.* (New Edition[1]) of a Thoroughly Illustrated Narration about Expedition of King *Wu* against *Shou.*) (XIV).
2. *Hsin k'an ch'üan hsiang p'ing-hua Yo I t'u Ch'i. Ch'i kuo ch'un-ch'iu hou chi,* three *chüan.* (New Edition of Thoroughly Illustrated Narration concerning the Plots of *Yo I* against *Ch'i.* Latter Part of Chronicle of Seven States.) (XV).
3. *Hsin k'an ch'üan hsiang Ch'in ping liu kuo p'ing-hua,* three *chüan.* (New Edition of Thoroughly Illustrated Narration about the Unification of the Six States by *Ch'in.)* (XVI).
4. *Hsin k'an ch'üan hsiang p'ing-hua Ch'ien Han-shu hsü chi,* three *chüan.* (New Edition of Thoroughly Illustrated Narration of the History of the First *Han* Dynasty, later part.) (XVII).
5. *Hsin k'an ch'üan hsiang p'ing-hua San-kuo chih,* three *chüan.* (New Edition of Thoroughly Illustrated Narration of the History of the Three Kingdoms.) (XVIII).

Shionoya pointed out that originally this collection was probably much larger because some of the preserved parts are evidently but continuations of other narrations now lost.

This discovery is of great importance. It proves that only some fifty years after the end of the *Sung* dynasty in a provincial town[2]) there had been reprinted a large collection of novels narrating histories of various periods. It is a good illustration of records from the *Sung* period according to which the story-tellers of *Hang-chou* transformed whole Chinese history into a series of historical romances.

Of these novels so far only the *San-kuo-chih* has been published as a photographic reprint by Commercial Press (XIX). Photographs of other novels were destroyed with the plant of the Commercial Press in the Shanghai War in 1932. *Shih-chieh wen-k'u* (10) (World's Bibliothek, a series of foreign and Chinese classics published by *Shêng-huo* Comp. in Shanghai, edited by Prof. *Chêng Chen-to*) announced for the year 1936 to 1937 the edition of *Ch'in ping liu kuo, Ch'ien Han shu* and *San-kuo-chih,* but at present I am unable to say whether these novels have been published or not. Also I never secured the privilege of visiting the *Naikaku Bunko.*

In the *Naikaku Bunko* Prof. *Shionoya* found also the first part of the collection *San-yen,* the *Ku chin hsiao-shuo* (Old and Modern Stories) in 40 *chüan* (XX). In the same library there is also the collection *Yü*

---

[1]) According to the advice of Prof. Pelliot I translate "Edition" instead "Reprint".

[2]) Prof. Pelliot: "*Chien-an* was a great printing centre at that time, and the *Yü* family of *Chien-an* were famous publishers."

shih ming yen (XXI) which, according to *Shionoya*, is only a later, incomplete edition of the foregoing collection, supplemented from other sources.

The *San-yen* collection, compiled by *Fêng Mêng-lung* (11) in the Twenties of the seventeenth century is probably the most important collection of the best and oldest Chinese stories although it contains stories even from the *Ming* dynasty and also some things written by *Fêng Mêng-lung* himself. At the time when *Shionoya* wrote his article the second part of this collection the *Ching shih t'ung yen*, had not yet been discovered, but *Shionoya* was able to obtain from a young Japanese scholar, *Nagasawa* a part of the *Hakusai shomoku* (XXII) (Index of Literature Imported by Ships) compiled by custom officials in Nagasaki. *Nagasawa* discovered fifty-eight volumes of this index which cover the years 1695—1754 (12). The fifty-eighth volume of this index is composed exclusively of novels. One entry speaks of a copy of *Ching shih t'ung yen* in eight volumes printed by *San-kuei-t'ang* in the year 1624. The contents of this collection have also been noted in this index.

Since that time several copies of the collection have been discovered both in China and Japan, and it has been reprinted in the *Shih-chieh wen-k'u* 1936—1937, with certain omissions. The third part of the *San-yen*, the *Hsing shih hêng yen*, was already known before that time and partially incomplete copies of this collection from the times of the Manchu dynasty are still available on the bookmarket. This collection too has been reprinted by the *Shêng-huo* Comp. 1936.

I had the opportunity of reading in the Seminary for Chinese Literature at the Imperial University in Tōkyō a manuscript copy of *Ku chin hsiao-shuo* kept in the *Naikaku Bunko*. A partially incomplete text of the same collection is preserved also in the Library of the South-Manchurian Railway in Dairen. One copy of the *Yü shih ming yen* was in *Pei-p'ing* in the possesion of the late Prof. *Ma Lien* who kindly placed it at my disposal.

A complete text of *Ching shih t'ung yen* so far as I know exists only in Japan in the library of *Kuraishi Takeshirō*. A manuscript copy of this text has been kept in the Seminary where I was permitted to read it. It is the edition printed by *Chien-shan-t'ang* in *Chin-ling* (XXIII). *Shionoya* calls this edition the *Wei-chou-pen* (text from *Wei-chou*) (13). Even in this edition the beginning of *chüan* 37 is missing. The editions printed by *San-kuei-t'ang* (XXIV) are incomplete. In *Pei-p'ing* four copies of them are preserved. Two of them I was able to read through: the text preserved in the National Library and a text belonging to Prof. *Ma Lien*. The edition in *Shih-chieh wen-k'u* (XXV) has been made according to the *Chien-shan-t'ang* edition but the *chüan* 37, the story *Wan Hsiu-niang ch'ou pao shan-t'ing-örh* (14), has been omitted entirely. It is a serious

drawback to this edition because this story is one of the oldest of the whole collection.

In *Naikaku Bunko* there exists one copy of the oldest and complete edition of *Hsing shih hêng yen* printed by *Yeh Ching-ch'ih* from *Ching-ch'ang* (XXVI) (perhaps *Su-chou*). Later copies from the Manchu dynasty of this collection printed by *Yen-ch'ing-t'ang* (XXVII) are incomplete. The rather immoral story *Chin Hai-ling tsung yü wang shen* (15) has been suppressed. I am using only this edition which is in my possession because, as I said before, I never had access to the *Naikaku Bunko*. The modern edition of this book made by *Shêng-huo* Comp. (XXVIII) contains the story *Chin Hai-ling,* but censored in many places.

The *San-yen* collection of 120 stories is the most important source of the history of the Chinese novel. A detailed study of its origin and contents will be given in the second part of this treatise.

Other collections of short stories found by *Shionoya* in the *Naikaku Bunko* as, for example; the *P'ai an ching ch'i* (XXIX), and its second part the *örh-k'ê P'ai an ching ch'i* (XXX) are already beyond the scope of our present discussion because they are not collections of old stories, but original creations of their author.

A similarly important discovery made in Japan was that of the collection *Ch'ing-p'ing-shan-t'ang hua-pen.* The original name of this collection is not known. *Ch'ing-p'ing-shan-t'ang* was the name of the printing establishment of *Hung P'ien* (16) who published this collection probably round about 1540. Mr. *Nagasawa* found three volumes of this collection in the *Naikaku Bunko* and they have been issued as a photographic reprint in *Pei-p'ing* 1929 with a preface by *Ma Lien* (XXXI).

A detailed study of this collection was published in 1928 by *Nagasawa* in an article called *Ching pen t'ung-su hsiao-shuo yü Ch'ing-p'ing-shan-t'ang hua-pen.* This article has been translated three times into Chinese. A translation of it made by *Wang Nai-kang* was published in *Sung-jen hua-pen ch'i chung* (XXXII).

In the *Naikaku Bunko, Nagasawa* discovered also four stories printed by *Hsiung Lung-fêng* (17) in the *Wan Li* period (1573—1619). They are probably a fragment of some larger collection. The study of Mr. *Nagasawa* is one of the most important concerning our subject and we shall later discuss ideas presented in his article.

Other Japanese treatises on the history of Chinese popular literature have been collected and translated by *Wang Fu-ch'üan* (XXXIII).

In China the interest in novels awoke after 1918 under the influence of European literature, and particularly in connection with the movement which attempted to introduce the *pai-hua* (spoken language) as the general literary language. Leaders of this movement strove to prove that as in

the past the spoken language had been a good instrument of literary expression so in the spoken language works could be composed in many respects superior to those written in the literary idiom. As a result they turned their attention to novels which apart from theatrical plays were the only works of any great importance composed in *pai hua*. A strong impetus to such studies was given also by the idea of literature for the masses, written in style and language easily understood by the common people. Modern writers, eagerly accepting such ideas, began to study the traditions of such literature in their own country. Practically all the students of popular novels in China were in some way connected with the *pai-hua* movement and with the literary renaissance. *Hu Shih* with *Ch'en Tu-hsiu* was the editor of the *Ch'ing nien tsa-chih*, (18) a review which was the chief organ of the reform party. The late *Lu Hsün* (*Chou Shu-jen*) (19) the greatest writer of modern China, was the leader of the radical writers. *Chêng Chen-to* advocated literature for the masses etc.

Hu Shih and *Ts'ai Yüan-p'ei* began the study of Chinese popular literature with their treatises on the most important Chinese novels. *Hu Shih* in the year 1928 wrote a preface to a new edition of *Ching-pen t'ung-su hsiao-shuo* (VIII) in which he discussed the activities of story-tellers in the *Sung* period and the origins of stories contained in this collection, which he believed to be works of the *Sung* period.

The first and fairly accurate history of the Chinese novel was compiled by *Lu Hsün* (XXXIV). His book was published for the first time in the year 1923. At that time *Lu Hsün* did not have at his disposal the majority of the stories and novels from the *Sung* and *Yüan* periods which were discovered only later. Nevertheless his book has not lost its value up to this day. In the year 1932 there was published a new and much enlarged edition of this work, in which *Lu Hsün* completed his chapters on the novel in *Sung* and *Yüan* times, using especially the abovementioned article by Prof. *Shionoya*. A resumé of *Lu Hsün*'s book has been given in French by *Ou Itai* in his book "Le Roman Chinois", Paris 1933.

Lu Hsün collected also the most important information about great Chinese novels contained in various old sources, and edited them in the year 1926, under the title *Hsiao-shuo chiu wen ch'ao*. A second and enlarged edition of this book appeared in the year 1935 (XXXV). Everywhere *Lu Hsün* gives the number of *chüan* or the name of the chapter from which his information has been derived, and his quotations are always exact. This fact makes the book a very important manual for the study of Chinese novels, particularly as we are not always able to study the original sources. The order of these excerpts is chronological but since unfortunately *Lu Hsün* does not mention the names of the authors of books he quotes, nor the date when they were written, it is therefore sometimes rather difficult to ascertain the date of specific information.

This book has now been supplemented by the book of *K'ung Ling-ching* entitled *Chung-kuo hsiao-shuo shih liao* (XXXVI), which abounds in wealth of material, but owing to careless printing there are many misprints, so that its use without comparison with original sources is both difficult and dangerous. These two books made superfluous previous works of this type as the *Hsiao-shuo k'ao chêng* of *Chiang Jui-tsao* (XXXVII) and *Hsiao-shuo ts'ung k'ao* written by *Ch'ien Ching-fang* (XXXVIII). The former was very unsatisfactory. Although it contains a great mass of material it is difficult to use because the author gives only the name of the work quoted and in many instances the quotations are very inaccurate. Further, no distinction is made between stories and theatrical plays and thus the majority of notes refer to plays and not to novels. Without very careful supervision this book is of no use. I have not seen the latter, but according to *Chêng Chen-to* (XL), p. 494, it has the same faults.

The best survey of collections of short stories from the *Ming* and *Ch'ing* dynasty is contained in the article "Collections of Short Stories of the *Ming* and *Ch'ing* Period" (XXXIX) written by *Chêng Chen-to* in the year 1931. *Chêng* follows here the history of various collections from the *Ch'in-p'ing-shan-t'ang hua-pen* until the last collections compiled at the end of the *Ch'ing* period. He traces their authors, dates of composition, preserved texts and mutual dependence of extant stories. The study does not exhaust all the material now known, but the clarity of style and composition make this article the best introduction to the problems of our subject. All parts of the *San-yen* collection are discussed here for the first time. This article has been reprinted in the *Chung-kuo wen-hsüeh lun chi* (XL), where other papers by the same author, many of which at least partly concern the present subject, have also been reprinted.

Chêng Chen-to gave also a very clear account of the history of the Chinese novel in his "History of Chinese Literature" (XLI) which although incomplete is probably the best work of this kind as yet published in China.

The most important manuals for the study of Chinese novels are the catalogues compiled by *Sun Ch'iai-ti*. *Sun* visited the libraries of Tōkyō and the library of the South-Manchurian Railway in Dairen and described the novels found in these libraries in the "Catalogue of Chinese Novels Kept in Japanese Libraries in Tōkyō and Dairen" (XLII) published in the year 1931. In the Catalogue not only an exact description of books is given, but also the names of their authors, the prefaces, the dates of composition, and very often even the contents of works which do not exist outside of Japan. As many of the Japanese libraries are not easily accessible the value of such detailed and rich information can hardly be over-estimated.

A year later in 1932 *Sun* published a "General Catalogue of Chinese Novels Written in the Spoken language" (XLIII). Although several very important discoveries have been made since the time of the publication of this work, it remains the most important manual of our studies.

The same author also published several treatises dealing with the history of the Chinese novel. He studied the themes appearing both in popular novels and in works written in literary style from the *Sung* dynasty (XLIV) and he wrote an article about the four schools of story-tellers of the *Sung* period (XLV).

One of the best connoisseurs and collectors of the Chinese popular novel was *Ma Lien* who died suddenly in the year 1935. *Ma Lien* edited the *Ch'ing-p'ing-shan-t'ang hua-pen* with a preface which is a very valuable contribution to the knowledge of this collection (XXXI). In 1933 he found in *Ningpo* another three volumes of the same collection which formerly belonged to the *T'ien-i-ko* (20) library of that town. One of the volumes discovered by *Ma Lien* bore the name *Yü-ch'uang-chi,* first collection, a name which was given to it probably by the proprietor of the library, one of the members of the family *Fan* (21). Another volume was called *I-chen-chi,* second collection, and on the third incomplete volume were traces of an inscription which *Ma Lien* interpreted as *I-chen-chi* first collection. The first record of this very important discovery was published by *Ma Lien* in the year 1934 (XLVI). In the same year these volumes were published in *Pei-p'ing* with his preface (XLVII).

The history of the Chinese novel by *Lu Hsün* has been supplemented by the "History of the Development of the Chinese Novel" written by *T'an Chêng-pi* (XLVIII). *T'an* used in this work certain new facts discovered at that time. Particularly important is the find of a chapter of *Hsi-yu-chi* preserved in the *chüan* 13. 139 of *Yung Lo ta-tien* (22). This fragment, very similar to the corresponding part of *Hsi-yu-chi* compiled by *Wu Ch'êng-an,* proves that this author used and elaborated an older text. Of some importance also is "The History of Chinese Literature" published by *T'an* in 1935 (XLIX).

In 1934 there was published "The Origin and Development of the Chinese Novel" by *Hu Huai-ch'en* (L), a book devoted to problems of the origin and form of the Chinese popular novel. Of more importance for our subject is another book by the same author "The Survey of the Chinese Novel", also published in 1934 (LI). I regret that I did not have this book at hand when I wrote my article about narrators of religious stories in the *Sung* period. Although the author has the same division of various schools of narrators as I proposed, he explains the activities of the group which I call the religious narrators in a very different way. I do not believe that his interpretation is correct; nevertheless, it will be necessary to return to this problem later.

In the year 1936 *Chʾen Ju-hêng* published "A Short History of Storytelling" (LII), but it brings very little material concerning the periods discussed in the present paper. Also the "Talks About Novels" published in 1937 by *Chao Ching-shen* (LIII), containing two articles on the collection *Chʾing-pʾing-shan-tʾang hua-pen*, do not present any new solutions.

The bibliography presented here is not complete. I mention here only the works having a direct bearing upon our subject. But even other works contain sometimes very important material for the history of the Chinese novel, particularly the researches into the history of the Chinese drama. A detailed bibliography of such works will be found in the "History of Chinese Drama in the Modern Period" by the Japanese scholar *Seiji Aoki*. This book has been translated into Chinese by *Wang Ku-lu* (LIV). The bibliography comprises pages 709—737. *Aoki's* book contains even for early periods more information than the "History of Chinese Drama in the *Sung* and *Yüan Period*" by *Wang Kuo-wei* (LV). But even this very profound and comprehensive book has had to be supplemented because several very important discoveries were made after it had been published. The latest contribution to the history of Chinese literature is the history of Southern plays, which subject has been well treated in "Fragments of Southern Plays" published in 1936 (LVI).

I omit here various histories of Chinese literature as the majority of them only repeat facts already well-known. Since my return to Europe it has been extremely difficult for me to follow new publications, thus it is highly probable that some rather important publications have been overlooked in the present survey, but under the present conditions such omissions are perhaps excusable.

Not much has been written on this subject in European languages. Prof. Pelliot, long before even Chinese and Japanese scholars, ascertained that the stories contained in the collection *Chin ku chʾi kuan* were mostly derived from the collection *San-yen* and he was also the first to identify the compiler of the collection, *Fêng Mêng-lung* in an article "*Le Kin-kou Kʾi-kouan*", Tʾoung-pao, Vol. XXIV, p. 54 et seq. Arthur Waley wrote an exhaustive review of the Chinese translation of *Shionoya's* book entitled "Notes on the History of Chinese Popular Literature", T. P. Vol. XXVIII, p. 346 et seq. A history of the Chinese novel has been rather well sketched in R. Wilhelm's "Geschichte der chinesischen Literatur" (in Handbuch der Literaturwissenschaft, 1930), p. 176 et seq.

C. P. Fitzgerald in his "China" (London 1935) has a chapter devoted to the drama and novel. Very useful for any study of this kind is the second volume of E. D. Edwards, "Chinese Prose Literature of the Tʾang Period", London 1938.

Prof. Pelliot was kind enough to read through this article. I wish to express to him my most profound thanks for his kindness.

I.

In the opinion of the *Ming* literati, the popular novel was created in the *Sung* period as a product of court story-tellers. This opinion is, for example, expressed by *Lang Ying* in his *Ch'i-hsiu-lei-kao*; in a paragraph entitled: 'The Stories':[1])

"Popular stories originated in the reign of the Emperor *Jen Tsung* (1023—1063), for the Great Peace was absolute and lasting during that period. In those days of leisure, the reigning house craved to hear some extraordinary incidents for the sake of amusement. Therefore, immediately after the prologue,[2]) the stories begin with the words: 'The tale narrates that in such and such a year of the *Sung* dynasty, from the family *Chao*...' A volume containing vulgar chants[3]) also says in the beginning:

'The emperors, *T'ai Tsu, T'ai Tsung, Chen Tsung,*
the fourth emperor, *Jen Tsung,* the virtuous sovereign...'

A poem called 'A visit to *Pien*' (*Pien-liang,* the ancient capital of the Northern *Sungs,* the present *K'ai-fêng-fu* in *Honan*) written by *Ch'ü Ts'un-chai,*[4]) (dating) from the beginning of the present (*Ming*) dynasty, has (the following verse):

---

[1]) *Lang Ying: Ch'i-hsiu-lei-kao* (LVII), ch. 22, p. 8a—8b (23).

[2]) *Tê-shêng-t'ou-hui* is not an euphemistic term coined by soldiers and used by story-tellers, in which meaning it is interpreted by *Lu Hsün* (XXXIV), p. 143, but it is the name of a tune originally called *Tê-shêng-ling* or *Tê-shêng-hui-t'ou* (24) and later changed to *Tê-shêng-t'ou-hui.* This tune was probably very often used by story-tellers in their prologues and thus the prologue began to be designated by this name. Compare *Hu Shih* (VIII), p. 14.

[3]) *T'ao-chen* (written in two slightly different ways) (25) is a designation for popular chants or ballads. *Shionoya* (XII), p. 404 believes that it is only a different name for popular narrations, which is incorrect. He quotes the *Yao-shan-t'ang wai-chi,* a work of *Chiang I-k'uei,* which says: "Chanting of old and new stories by blind women in *Hang-chou* is called *t'ao-chen*" (26). As a matter of fact just this quotation proves that it was a kind of epical song similar to *chu-kung-tiao* (see below) and even if the themes were the same as in the narrations of story-tellers, the form of expression was quite different. Compare *T'an Chêng-pi* (XLIX), p. 283 et seq. These *t'ao-chen* chants are a later development of *Ku-tzŭ-tz'ŭ* (27) "Ballads sung to the accompaniment of a small drum" and of *Chu-kung-tiao* (28) "Songs composed to all the airs *kung* and *tiao*", which were very popular in the time of the *Sung* dynasty. These *t'ao-chen* chants are also mentioned in the *Hsi-hu-yu-lan-chih, chih-yü* a work of *T'ien Ju-ch'êng* (LVIII, ch. 20, p. 18b): "The blind men and women in *Hang-chou* usually learned to play the guitar and to sing old and new stories in order to beg for their food and clothes. It was called *t'ao-chen.* They spoke chiefly about the events of the *Sung* dynasty because it was a custom derived from (former capital of the *Sung* dynasty) *Pien. Ch'ü Tsung-chi* in his poem 'A Visit to *Pien*'" (etc. as in the quotation from *Lang Ying*) (29).

[4]) *Ch'ü Yu* (*Yu* written in two slightly different ways), style *Tsung-chi,* pen-name *Ts'un-chai* (30) a famous poet and writer who lived in 1341—1427. For biographical references when no other work is mentioned I use "The Biographical

'A blind woman in the street, harbouring no grief nor hatred, may strike her guitar and narrate of the house of *Chao.*'

All these things refer to the *Sung* (dynasty as the time of origin of popular stories). However, the novels of some score of authors recently printed in *Su-(chou)* are writings in the style of essays, which have the form of narratives containing poems, and notes, but which do not belong to this kind of (popular) story."[1])

According to this tradition the popular novel originated during the long lasting peace of *Jen Tsung*'s reign (1023—1063) and its authors were the story-tellers at his court. Though we have no other records which would prove the existence of court story-tellers in the period of Northern *Sungs* it is not wholly improbable that this form of amusement had been in favour at the court of the Northern *Sungs,* especially, since their existence is warranted for at the court of the Southern *Sungs* (see below). But the theory of *Lang Ying* simplifies the matter in the spirit usual among the Chinese scholars of the old school who could not explain any phenomenon without having recourse to the theory of benevolent or malignant government. Later on we shall have an opportunity of demonstrating that the popular narrative and story are older than the *Sung* period and that the beginnings are to be sought elsewhere than with the court story-tellers. It is, however, beyond doubt that the profession of story-telling had not attained its full efflorescence before the period of the Northern *Sungs,* nor is it unlikely, that some of the stories preserved to

Dictionary of Chinese Literature" edited by *T'an Chêng-pi,* Shanghai 1934 (LIX). Only as regards the persons not mentioned in this dictionary I use the *Jen-ming ta-tz'ŭ-tien* edited by Commercial Press 1933 (LX).

[1]) It is impossible to say just what collection of stories *Lang Ying* meant. There is, however, no doubt that he was speaking of stories written in the literary language. Great numbers of such stories were printed during the *Ming* dynasty. At that time the great collection *T'ai-p'ing kuang-chi* was published, and we hear of editions of *Hung Mai*'s *I-chien-chih* etc. Certain difficulty is caused by the term *shih-hua,* 'narration (containing) poems'. This term like *tz'ŭ-hua* (31) 'narration (containing) *tz'ŭ* poems' has been used to designate popular stories as, for example, in the title of the above-mentioned *Ta T'ang San-tsang ch'ü-ching shih-hua* 'Narration (Containing) Poems, about Travels of *San-tsang* for (Sacred) Scriptures'. This original meaning 'a narration (containing) poems' is fully explained in a phrase in the *Ku chin hsiao-shuo* (XX), ch. 1, p. 1b: 'Honourable audience, to-day you will hear my story containing *tz'ŭ* poems about the precious gown' (32). Opposed to *tz'ŭ-hua* or *shih-hua* was the *p'ing-hua* (33) 'plain narration' without or with very few poems. The *p'ing-hua* certainly does not mean the 'paroles commentées' in which sense it is interpreted by Mr. *Ou I-tai* in his Le Roman Chinois, p. 19. Such an explanation gives no sense. But even in literary stories as, for example, in the *Chien-têng-hsin-hua* (LXI) written by *Ch'ü Yu* the poems play a very important rôle and we may believe that it was this kind of story written in the literary language which *Lang Ying* had in mind. There are of course also *shih-hua* and *tz'ŭ-hua* which are but 'talks on poems', that is, explanations and descriptions of poems, narrating the circumstances under which such poems have been composed, but they are not stories at all.

this day date from this period.[1]) Also *Lang Ying* had perceived clearly that the vast majority of the popular stories existing at his time, had their themes placed within the reign of the *Sung* dynasty. There can be no doubt that some of the stories did originate in this epoch, whereas the other narratives were probably only imitations and re-elaborations which imitating older patterns continued to exploit themes of the *Sung* dynasty.

The greater portion of the stories preserved in the oldest collections dating from the latter part of the *Ming* dynasty has the *Sung* dynasty as its historical background.[2]) The *Sung* dynasty, remained for a long time

[1]) *Chêng Chen-to* (XLI), III, p. 738 believes that the story *Liang-kung chiu chien* (II) is a work from the time of Northern *Sungs* just as the story *Ho-t'ung-wen-tzŭ* "The Contract" in XXXI, I, 4 (34). Also *Lu Hsün* (XXXIV, p. 134) thinks that the first of these works belongs to the oldest specimens of popular narrations. The reasons given by Mr. *Chêng* are not wholly convincing, nevertheless this dating is not impossible. I shall return to the problems of dating these stories in the second part of this treatise.

[2]) A survey of the time in which various stories contained in the oldest collections are located:

The name of the collection	Period					diffe-rent	uncer-tain
	5 Dynasties Sung	Han	T'ang	Yüan	Ming		
Ching-pen t'ung-su hsiao-shuo (VIII)	7	—	—	—	—	—	—
Ch'ing-p'ing-shan-t'ang hua-pen (XXXI and XLVII)	15	6	2	1	1	2	—
Ku chin hsiao-shuo (XX)	22	3	5	1	4	4	1 (probably Ming)
Ching shih t'ung-yen (XXIII)	21	—	1	1	12	3	2
Hsing shih hêng-yen (XXVII)	11	2	8	1	14	2	4
P'ai-an ching-ch'i (XXIX)	8	—	6	4	14	—	4
Shih-tien-t'ou	4	—	3	1	10	—	3
Hsi-hu örh chi	16	—	5	5	8	—	—
Total . . .	104	11	30	14	63	11	14

(As a matter of fact this total is only of relative significance, because various stories which appear in more than one of these collections have been included.)

Shih-tien-t'ou, compiled in the *Ch'ung Chêng* period (after 1628) by *T'ien-jan-ch'ih-sou*, printed by *Yeh Ching-ch'ih* in the same period. New edition by *Tsa-chih-kung-ssŭ* in the year 1935 (LXII).

Hsi-hu örh chi composed by *Chou Ch'ing-yüan*, printed in the *Ch'ung Chêng* period by *Yün-lin-chü-chin-t'ang*. New edition by *Tsa-chih-kung-ssŭ*, *Shang-hai* 1936 (LXIII).

a source of inspiration for the popular novelists. It had for the popular literature in China the same significance as the Greco-Persian wars had for the literature of the Greeks and Romans.

II.

Until recently the earlier beginnings of the Chinese popular novel which go back to times previous to the *Sung* dynasty were shrouded in complete darkness. The very discovery of the manuscripts in the caves of *Tun-huang* proved that the literature written in the vernacular had already existed at the time of the *T'ang* period if not earlier, and moreover, these manuscripts indicated the direction in which we must search for the beginnings of popular stories.

Among the discovered texts there have been found also texts known as *pien-wen*, changing texts'.[1]) They are largely developments and re-elaborations of the favoured sûtras in a half colloquial version. In their style and diction they are the predecessors of the later popular stories.

Along with the religious *pien-wen* there were also found *pien-wen* texts with secular themes, e. g. the *pien-wen* on the extreme piety of the Emperor *Shun*, one about the Princess *Wang Chao-chün*,[2]) one about *Wu Tzŭ-hsü* and a fragment of the story of *Ch'iu Hu*.[3]) These secular stories too, just as the religious *pien-wen*, are only re-elaborations and unfoldings of stories taken from older sources. The story of *Shun* is but a develop-

[1]) (35) A survey of the *pien-wen* so far discovered is given by *Chêng Chen-to* in his article *San-shih-nien-lai Chung-kuo-wen-hsüeh hsin tzŭ-liao-ti fa-hsien shih-lüeh* (A short survey of new material for the history of Chinese literature discovered during the last thirty years) in *Wen-hsüeh* II, p. 968—969 (LXIV). Compare also my article "The Narrators of Buddhist Scriptures" etc. Prof. Pelliot says: "I doubt that *pien-wen* is "altered texts". Cf. the meaning of *pien* and *pien-hsiang* for the „scenes" illustrating episodes of Budhist sûtras, and the Japanese use of the term *hengō*. The Buddhist use is the most ancient one, and may apply to "episodes" as a transitory aspect of a permanent truth. But I am not prepared to express any positive view on the point. In literature, could not *pien* have finally come to mean the literary form of the tale, a mixture of written and popular language, or of prose and verse? "Altered" seems to be misleading. Could not "changing text" be adopted?" The opinion of Prof. Pelliot has been shared also by some Chinese scholars. I hope that later I shall have an opportunity to return to this problem. Meanwhile I adopt the proposed translation "changing" instead of "altered", because it is certainly more correct.

[2]) *Shun-tzŭ chih-hsiao pien-wen* (LXV) and *Wang Chao-chün pien-wen* (LXVI) are reprinted in the *Shih-chieh wen-k'u* 1935—1936, Vol. 12, page 5457—5468. Both of these narrations have also been reprinted in *Tun-huang to-so*, Monographs of Academia Sinica No. II, Vol. I, p. 69—76 and 83—96.

[3]) The fragment of the story about *Wu Tzŭ-hsü* (36) and a fragment of the narration about *Ch'iu Hu* (37) have been reprinted for the first time by Prof. *Kanō Naoki* in his article: *Shina zoku bungaku shi kenkyū no zairyō* in *Gei-bun*, Vol. VII, p. 104 et ff. The story of *Wu Tzŭ-hsü* has also been reprinted in the *Tun-huang to-so*, Vol. I, p. 57—59.

ment of one of the archetypes of piety in *Liu Hsiang*'s booklet, *Hsiao-tzŭ-chuan*,[1]) a book which had always enjoyed great popularity in China, and the reverberation of which is later to be found in short stories.[2]) Likewise the story of *Ch'iu Hu* is taken from another similar book of the same author, from the *Lieh-nü-chuan*.[3]) The *pien-wen* narrating the sad tale of the Princess *Wang Chao-chün* is based on a tale in the *Hsi-ching-tsa-chi*, a work incorrectly attributed to *Liu Hsiang*'s son, *Liu Hsin*.[4]) The *pien-wen* which deals with *Wu Tzŭ-hsü*, the hero of the later *Tung Chou lieh-kuo-chih*[5]) and similar novels, has its sources partly in the romantic biography of this hero in the *Shih-chi*,[6]) and partly in the narration of *Wu Yüeh ch'un-ch'iu*[7]) which is congruent in nature. The author has merely rewritten and altered his sources and introduced romantic details.

There has also been found a fragment of a story describing the visit of the emperor, *T'ai Tsung* of the *T'ang* dynasty of the underworld,[8]) which is unusually interesting. This narrative is most likely an echo of popular tales which must have been very popular in the *T'ang* period. The same story is also to be found in the *Hsi-yu-chi*, the fragments of which are preserved in the *Yung Lo ta-tien*[9]) and it also figures in the present

1) *Liu Hsiang: Hsiao-tzŭ-chuan* (LXVII). The story in *Liu Hsiang*'s book is based upon *Ssŭ-Ma Ch'ien's Shih-chi, Wu-ti pen-chi.* 'Annals of the five emperors.' See E. Chavannes: Les Mémoires historiques de *Se-ma Ts'ien*, Vol. I, Paris 1895, p. 70 et ff

2) Among the texts found in *Tun-huang* there has also been discovered a popular ballad *Hsiao-tzŭ Tung Yung* (38), 'The Pious Son *Tung Yung*', which is also based on a story of *Hsiao-tzŭ-chuan*. The same theme has been elaborated into a popular story *Tung Yung yü hsien* (39). '*Tung Yung* Met a Fairy' preserved in the *Ch'ing-p'ing-shan-t'ang hua-pen* (XLVII), I, 4. Prof. Pelliot remarks that the story concerning *Tung Yung* cannot be a work of *Liu Hsiang* because *Liu* had been dead long before *Tung Yung* lived. Traditionally *Hsiao-tzŭ-chuan* or *Hsiao-tzŭ-t'u* is attributed to *Liu Hsiang* but even Prof. *Kanō* points to the fact that in the oldest sources this book is not mentioned among the works of *Liu Hsiang* and that in a quotation from this work contained in ch. 411 of *T'ai P'ing yü-lan*, *Tung Yung* is called "a man of the First *Han* dynasty", a designation which could not be used before the Later Han dynasty. He believes that a version of this story contained in *So shen chi*, a work from the time of the Six dynasties must be older than the version of *Hsiao-tzŭ-chuan*. As I have not a text of *Hsiao-tzŭ-chuan* at my disposal, I am for the present unable to clarify this question.

3) (LXVIII), ch. 5, p. 11b—13b.

4) (LXIX), ch. 2, p. 1a—1b. The authorship of *Liu Hsin* is very dubious. Today it is generally recognized, that the book in question is a work of *Wu Chün* of the *Liang* dynasty (40).

5) (LXX).

6) ch. 66. *Wu Tzŭ-hsü lieh-chuan* (41).

7) *Wu Yüeh ch'un-ch'iu* (LXXI), ch. 1, p. 8b and passim. The development of this theme has been discussed by *Chêng Chen-to* in his extremely instructive article *Wu Tzŭ-hsü* and *Wu Yün-chao* (LXXII) in XL, p. 377—388.

8) This fragment has also been reprinted in the article by Prof. *Kanō*.

9) (42) This fragment has been reprinted by *T'an Chêng-pi* in XLVIII, p. 262 to 265. *T'an* says that this fragment appears in the *chüan* 13139 under the word *mêng* 'dream'.

Hsi-yu-chi, written by *Wu Ch'êng-an*.[1]) Another version of this narrative appears under the title *Shou-p'an-ming-jen-kuan*[2]) in the *T'ai P'ing kuang-chi*,[3]) which originated from the book *Ch'ao-yeh-ch'ien-tsai*[4]) by *Chang Tsu* who is better known as the author of *Yu-hsien-k'u*,[5]) a book which was exceptionally popular in Japan. It is very probable that *Chang Tsu* was strongly influenced by the popular literature not only in his themes, but in his style as well. In *Yu-hsien-k'u*, *Chang Tsu* had for the first time availed himself of a mixture of poetry and prose in the composition of a long love story. He introduced in this way into the literary language a style of the *pien-wen*, which later became the standard style of popular novels and narratives, a style which was imitated also by writers of stories in the literary language at a later date. This fact enables us to appreciate the importance of the popular literature as early as the *T'ang* period.

The religious and particularly the secular *pien-wen* are genuine examples of narratives written in the colloquial language, even if this is — especially in the religious *pien-wen* — strongly permeated by expressions borrowed from the literary language. In places the colloquial medium of the *pien-wen* still lacks dexterity, particularly in the secular *pien-wen*, nevertheless it already displays all the possibilities of a plastic description and skilful reproduction of individual diction which are the strongest points of the popular literature. The prosaic parts are written in parallel style, they are semi-rythmical and strive to attain balance and sonority. The slow unfolding of the action and the frequent repetition of the same phrases and scenes, reminds one of their Buddhist originals. It is obvious that the authors of the *pien-wen* acquired their training rather on Buddhist texts than on the outstanding works of the indigenous literature.

The poetical part of the text deserves especial attention. The earlier literature had always been written either in prose or in simple verse, and wherever a poem appeared in a text, it was no more than a foreign insertion, an epilogue, quotation, or a hymn of praise and the like. It is not until the *pien-wen* that the poetical and prosaic elements are blended together, thus forming a unity. The poems not only interpret and give a resumé of the situation, describe and characterize the persons, but they also pronounce the moral judgements of the author. The poems serve to introduce and to close the narration, and in many places, considerable portions of the narrative are written in verse, so that the whole resembles an epic poem

---

[1]) *Hsi-yu-chi* written by *Wu Ch'êng-an*, about 1500—1582 (LXXIII).

[2]) (43) *T'ai-p'ing-kuang-chi*, *chüan* 146, p. 4a.

[3]) (LXXIV) Photographic reprint of the first printed edition prepared by *T'an K'ai*, *Pei-p'ing* 1934.

[4]) (44) *Chang Tsu* about 660—741.

[5]) (LXXV) This book has been lost in China but preserved in Japan. Now it has been edited as a photographic reprint of a manuscript copy preserved in Japan. A study of this book has been made by *Chêng Chen-to* in XL, p. 478—493.

rather than a prose narrative. The existence and the comprehensibility of the prose part of the text depends directly on the poetical part and vice versa. This blending of both poetry and prose, has remained until today the characteristic feature of Chinese popular stories and novels. This style, as well as the greater part of the themes, was borrowed by the authors of the *pien-wen* from Buddhist sûtras.

The translators of sûtras almost invariably used the five-syllabic verse, but in the *pien-wen,* we find the prevalent seven-syllabic verse. However, apart from this, we also come across the five-syllabic verse alternating with the six-syllabic (this being a doubled three-syllabic verse) and the ten-syllabic verse composed of the seven and three-syllabic verses. The authors have, no doubt, accepted the irregular verse of the popular (folk) chants and poems of the time, especially since this verse was well suited to the needs of narratives which were full of foreign polysyllabic words.

The manner of interweaving both the prose and poetry, as well as the introduction of the narrative by means of the repetion of the identical words, and in addition the epical breadth of the descriptions, were all borrowed by the authors of the *pien-wen* from the Buddhist translations. All these characteristics of style as well as the greater part of the themes, are of Buddhist origin. The *pien-wen* is predominantly a product of Buddhism, being primarily and essentially a religious art.

There still remains the question to be answered, who were the authors of the *pien-wen,* and what was the impulse which led to the writing of these sûtra elaborations in the colloquial language alongside the already existing original, literary versions. This impulse is to be sought in the zeal for propagation of the worshippers of Buddhism. The literary translations were incomprehensible to the bulk of the population and it was necessary to convey the meaning of the texts to the people by word of mouth. Therefore, the preachers resorted to the exegesis of the scriptures in the spoken language. There exists also the probability that the purely religious motives soon became tainted with the desire to interest the listeners, to amuse them and to win their appreciation. It is safe to assume that the first *pien-wen,* as well as the first of the later written narratives, were no more than written hand-books of the preachers and speakers, and that it was not until later that these hand-books were passed to the readers who for some reason could not listen to the spoken word of the preacher. The copying mania of the worshippers, who saw the greatest merit in the furtherance of the religious texts, aided the circulation of these, and thus we come across several versions of the same *pien-wen* texts in the *Tung huang* finds.[1])

[1]) The problems of the *pien wen* forms, and that of their shaping, had been sketched by *Chêng Chen-to* in XLI, II, p. 583—602, further by *T'an Chêng-pi* in XLVIII

III.

It seems that the religious *pien-wen* were imitated by secular authors who had set themselves the goal of encouraging the people morally. It is a somewhat characteristic phenomenon that *Liu Hsiang*'s patterns of piety should be so soon elaborated in the colloquial diction. The interest in recitation and narration aroused by the preachings of the monks, served most likely also the ends of the professional narrators who had probably existed in China for ages, just as they had in other countries. The records of the secular narrators of the *T'ang* dynasty are still very sparse, nevertheless their existence is unquestionably documented. *Tuan Ch'êng-shih* says in his *Yu-yang-tsa-tsu*:[1])

"At the end of the *T'ai Ho* period (827—835), on the occasion of my younger brother's birthday, I saw various plays. There was a market (story-teller) who called the (famous doctor of antiquity) *Pien Ch'io* as *Pien Ch'io* (pronouncing the word *Pien*) in a raising tone."

This statement bears witness to the fact that already during the *T'ang* dynasty professional story-tellers entertained their listeners on public market places.

An analysis of the still preserved popular stories of the *Sung*s indicates that their form was but an adaptation and an improvement of the *pien-wen* of the *T'ang* period. Thus the hypothesis that even the secular

---

p. 195 to 206. There are considerable differences in the language of the religious *pien-wen*, and that of the *pien-wen* dealing with the piety of *Shun* and *Wang Chao-chün*, on one side, and between that of the tales of *Wu Tzŭ-hsü*, *Ch'iu Hu* and the visit of *T'ai Tsung* in the underworld, on the other. Whereas the writings of the first group approach the literary medium, and are at the same time strongly influenced by the parallel style, the historical narratives of the other group are far grosser and have a closer affinity with the colloquial diction, besides being completely devoid of poetical parts. Hitherto the belief prevailed that we have here two entirely different types of literature, but now it has become evident that it is but one type, which took on various shapes according to the authors who created it, and according to the milieu for which it was intended. The religious *pien wen* were written by monks who were well versed in literature, whereas the writings of the other group are but popular imitations, verbal reproductions of folk tales, and it would not be very far fetched if we regarded them as the initial issue of those narrators, who later on succeeded in bringing this particular literary genre to its fullest efflorescence. To use orthodox terms, the first group was an analogy of the later *tz'ŭ hua*, whereas the other group corresponds to the *p'ing hua*. All of these creations are in their true nature but *pien-wen*, i. e., elaborations of older literary texts, irrespective of whether they are historical or religious, but in no case are they to be regarded as independent creations, except for the story of *T'ai Tsung*, which might perhaps be an offspring of popular fancy. But even for this one we have, as we have seen above, an analogous literary work. The originality of popular creations is still very small in the *T'ang* period. The problem of the *pien-wen* is merely outlined here, and I hope to be able to return to it sometime later.

[1]) *Tuan Ch'êng-shih* (died 863) (LXXVI) *hsü-chi*, ch. 4, p. 18b (45).

narrators during the *T'ang* dynasty were already influenced by religious sermons becomes probable. Despite the fact that the narrators had existed probably in China for ages long,[1]) still during the *T'ang* dynasty, this art had been permeated by the influences of popular, Buddhist literature to such an extent that it had become transformed into a new type of literature which had, in its form at least, very little in common with the ancient popular stories, the "*hsiao-shuo*", already mentioned in the literary history of the *Han* dynasty. Therefore, we may say that the history of the popular narrative and novel, such as it existed in China up to the most recent times, commenced no earlier than during the *T'ang* dynasty, and that even though this literature, within the scope of its development, had drawn upon purely Chinese material, still it was essentially a religious creation, a by-product of Buddhism and it bore traces of its origin for a long time to come.

The above mentioned account of the narrators reveals the fact that the principal sources of such narrations in the time of the *T'ang* dynasty were events of Chinese history. Also among the *pien-wen* we find only two classes of themes: religious stories and historical tales which are in places touched with a decided moral tendency. In the *T'ang* period the popular story is still but a "*pien-wen*", an unfolding of some older text rendered in the colloquial diction. Up till then, the authors had not enough courage to create their own plots, to exploit their own experiences and to utilize the events of the time as subject matter for their narratives. They were still bound by the trammels of the written tradition which restricted their creative force and imagination. It is only in the following period, under the *Sung*s, that popular literature succeeded in freeing itself from close dependence on written patterns. This was achieved through the merits of some independent and enterprising narrators who, producing works abounding in life and vigour, revealed to the grateful audiences of the capital cities what an interesting world of phantasy lay within the scope of contemporary life.

IV.

The stories of the *Sung* and *Yüan* dynasties that have come down to us disclose clearly that they developed from the narrations of professional story-tellers. The authors repeatedly speak of themselves as *shuo-hua-ti*, "a story-teller".[2]) Many an expression and sentence in these narratives may be understood only when we realize that these texts were originally written as manuals for the narrators by the aid of which they studied their parts, and that they were not primarily intended for the reader.

[1]) Compare E. D. Edwards: Chinese Prose Literature of the T'ang Period, Vol. II, London 1938, p. 1 et ff.

[2]) (46)

This is the reason why we find the following sentence at the end of some stories: "The narration has been related to the end and thus for a moment we shall dismiss the gathering."[1]) A similiar expression is found elsewhere: "The narration has been brought to an end and so we shall dismiss the gathering."[2]) The phrase "*tso san-ch'ang* — to dismiss a gathering", was coined as a parallel to *tso ch'ang* "to present or give a performance", this being a common designation for the performances of the narrators.[3]) Far more conspicuous are the sentences in which the narrator addresses his assistant, a musician as: "I beg my companion in singing (the musician), to sound the preceding air."[4]) These expressions are decidedly out of place in the writing of a story intended for a reader, nor are they met with in any of the later written narratives of the *Ming* dynasty. We have an explicit account of some of the tales to the effect that they are narrations of story-tellers. At the end of the narrative *Shih Hung-chao lung-hu chün-ch'en hui* it is said: "This tale is a narration of an aged man of the capital city."[5]) Even the very name of these narratives, the *hua pen,*[6]) "story-root" documents this origin. Perhaps this term had originally meant 'the basis of talks', an event, an anecdote, simply something that gave rise to talk. In a story of *Ching shih t'ung yen* we find this term used in this meaning: "Do not tell this *hua pen* — (story-root) before my brother-in-law, nor in the presence of (my) sister."[7]) This expression was coined in a similar manner like *yüan pen* "the cause of hatred",[8]) a term which occurs in the same tale in the phrase "Who would have imagined that it would become a cause of hatred?"[9]) Later the term *hua pen* is used in the meaning "a story of a story-teller" then the "manual of story-tellers", and ultimately, it also means "a written story". Formerly this term, as well as the other designations of these tales, *tz'ŭ-hua, shih-hua,* and *p'ing-hua,*[10]) indicated that the story in question was a narrative in the colloquial language.

The aim of this treatise is to investigate the records concerning the narrators of the *Sung* dynasty, the various schools into which they were

---

[1]) XXXI, Vol. III, 2, p. 13b (47).

[2]) XXXI, Vol. I, 2, p. 13b (48).

[3]) We may compare these expressions with *k'ai-ch'ang* (49) or *shou-ch'ang* (50), designations of prologue in theatrical plays.

[4]) XXIII, ch. 38, p. 5a, 5b, 7b etc. introducing nearly every poem of this story (51). The same expression has been used by those who recited *ku-tzŭ-tz'ŭ* 'drum-songs' of the Sung dynasty. Compare *Chêng Chen-to* (XLI), III, p. 694.

[5]) (52) in XX, ch. 15, p. 30a (53).

[6]) (54).

[7]) XXIII, ch. 28, p. 32 (55).

[8]) (56).

[9]) p. 33a (57).

[10]) (58).

divided as well as the environment from which they came. Further, we shall try to ascertain what new ideas and impulses they contributed to the popular novel and narrative, and how this, owing to their talents had become a manifold literary genre which embraced all the branches of western fiction.

V.

The common amusement of the lower classes throughout the period of the Northern *Sung*s was listening to the tales of the story-tellers. This is documented by a note in *Su (Shih) Tung-p'o*'s *Chih-lin*: "*Wang P'êng* says: 'If the parents are annoyed by the misbehaviour of their small children in the dirty streets, they simply give the children money, and tell them to go and sit in a gathering and listen to old tales. If the (story)-teller takes up the events of the Three Kingdoms and they hear about the defeat of *Liu Hsüan-tê,* they knit their brows, stamp their feet and some even break into tears. (But) if they hear about the defeat of *Ts'ao Ts'ao,* they rejoice, sing and are happy.' From that we can note that the traces of the deeds of the superior man, as well as those of the mean one, will not be wiped away even after a hundred generations."[1])

The report of *Su Tung-p'o* is important not only because it speaks of story-telling as a common entertainment for children and probably even for adults of the inferior classes; but principally for its indication that tales of the Three Kingdoms formed one of the most typical subjects of these narratives. Likewise it shows that already at that time, this narration had the same unjust tendency as the *San-kuo-chih t'ung-su yen-i*[2]) of today. *Liu Pei* had been already in the *Sung* dynasty the "superior man" in the opinion of the narrators, and *Ts'ao Ts'ao* was looked upon as a villain. It is quite possible that the cycle of popular narratives embracing the History of the Three Kingdoms is still older, for in the poem *Chiao-örh-shih* written by *Li Shang-yin* at the end of the *T'ang* dynasty we find the following words: "Either he ridicules the moustaches of *Chang Fei* or else he laughs at the stuttering of *Têng Ai.*"[3]) Of course, it is impossible to draw any more definite conclusions from the concise words of this poem.

The most important source of knowledge of the activities of the narrators during the Northern *Sungs*, is the description of various artists in the bazaars of *Pien-liang,* contained in the *Tung-ching Mêng-hua-lu.* This book, the work of a certain *Mêng Yüan-lao,*[4]) has a preface dated 1147.

---

[1]) (LXXVII), ch. 6, p. 9b—10a (59).

[2]) *San-kuo-chih t'ung-su-yen-i* (LXXVIII).

[3]) (60) by *Li Shang-yin* (813—858) in (LXXIX) (61).

[4]) *Mêng Yüan-lao,* style: *Li, Tung-ching Mêng-hua-lu* (LXXX). We do not know anything about this author except what he says about himself in the preface to this book.

Mêng had visited the capital *Pien-liang*, the *K'ai-fêng-fu* of today, in the year 1103,[1]) and he had remained there until 1126, in which year the capital was seized by the *Chin* barbarians. The year after this catastrophe, in 1127,[2]) *Mêng* had fled to the South and there he had written this book, a souvenir of the wonderful days spent in the capital. It seems that he had some records of the capital city at hand, or perhaps some of his own notes, for it seems unlikely that he could have written indices of artists and their names, as well as the names of the most diverse markets and streets, and ultimately, even those of inns and shops, merely trusting to his memory.

An account of the narrators in the capital is to be found in the chapter *Ching-wa chi-i*, "Arts in the bazaars of the capital."[3]) It seems improbable that the "artists" would have had some certain place reserved for their performances, or that they would have been restricted to a section of the town. Apparently they had their stands, if even only mere places, in the various bazaars[4]) of the capital, such as for instance their successors still occupy today in the various market-halls of Chinese towns.

Mêng Yüan-lao gives the following account of various artists:[5])

"Since the periods *Ch'ung* (*Ning*) and (*Ta*) *Kuan* (1102—1110) (the status) among the artists of the capital's bazaars (was this): *Chang T'ing-sou* and *Mêng Tzŭ-shu* were the managers of the "small song":[6])

---

[1]) Preface (62).

[2]) Preface (63).

[3]) ch. 5, p. 2a—3a (64).

[4]) In XXIII, ch. 39, p. 8a, we find a description of a bazaar in *Chiang-chou* (65): "Then she took a few copper-coins and left with *Ku I-lang* for the Southern bazaar in order to look up some diviner's shop" (66). Ibidem p. 8b: "He passed through both the left and right (passages) of the bazaar but there nothing was going on. (Thereon) he left the bazaar and stepped out on the main street..." (67). From this description of the *wa-tzŭ*, it is evident, that it was an enclosed area in which one was able to lease shops. Narrow streets led through the centre of the bazaar and one passed out into the main street through a gate. Obviously the *wa-tzŭ* did not vary much from the market-halls of to-day's *Pei-p'ing*, although their chief purpose at the time of the *Sung* dynasty was to serve as centres of amusement.

[5]) Ch. 5, p. 2a—3b. The edition in *Hsüeh-chin-t'ao-yüan* (68) varies slightly from that published in separate offprints. In the Chinese text of this passage (69) I mark by means of brackets the variant passages and give below the readings of the text of the *Hsüeh-chin-t'ao-yüan* edition. The deviations are not great and for our purpose not important enough to deserve special discussion. The places which are probably corrupt must have been so already in the original text which served as a basis of both editions.

[6]) *Tu-ch'êng-chi-shêng* (LXXXI), p. 8b says about the *hsiao-ch'ang*: 'To chant the 'small-song' means (that the singers) held (a kind of wooden) castanets and sang the *man-ch'ü* (literally 'slow-song') and *ch'ü-p'o* (70). *Aoki* in his *Shina kinsei gikyoku shi* (LIV), p. 18 et seq. quotes various works where *man-ch'ü, ch'ü-p'o, p'iao-ch'ang* etc. are mentioned but it appears to me that his explanations do not go beyond mere enu-

Li Shih-shih,[1] *Hsü P'o-hsi, Fêng I-nu,* and *Sun San-ssŭ* were its (famous) stars.[2] Then,[3] *Wang Nien-nu, Chang Ch'i-ch'i, Wang Ching-nu, Tso Hsiao-ssŭ, An-niang* and *Mao-t'uan* rehearsed together after the restriction of the official body of singers.[4] *Chang Ts'ui-kai* and *Chang Ch'êng,* the disciples *Hsieh Tzŭ-ta* and *Hsieh Tzŭ-hsiao* (sang) popular songs.[5] *Yang Tsung-hsi, Chou Shou-nu, Ch'êng Hsin* and the others, performed short plays.[6]

The puppet show (with the puppets manipulated) by means of sticks (from below):[7] *Jen Hsiao-san,* everyday (early in the morning) at the time of the fifth night watch, gave a short play. (As I came) too late, (I) did not see it.

---

meration of names. It would lead us too far if we attempted to elucidate here these kinds of songs and dances which have nothing to do with story-telling. I may remark here that the description of various artists given by *Mêng Yüan-lao* does not evidently reflect any clearly defined period. He probably enumerates here the names of various artists and professions as he found them in his own records or some other sources. We shall see that at least two of the men mentioned in this description, *K'ung San-chuan* and *Chang Shan-jen* were already famous twenty years before the time to which this description refers. On the other hand the courtesan *Li Shih-shih* lived just at this period. It is highly improbable that these two men could have been active in their occupations for such a long time, particularly when we take into consideration the fact that the singing of *chu-kung-tiao* chants required immense physical strength. Of course, the same kind of art was continued by other persons and *Mêng* probably gives here names of those who were most famous in their art, regardless of whether he himself saw them or not. The date 1102—1110 concerns only his own personal experiences because at that time he came to the capital.

1) *Li Shih-shih* for a while was favoured by *Hui Tsung* and became one of the famous courtesans of Chinese history. Her story is told in *Hsüan Ho i-shih* (I) Vol. I, p. 33b et seq. There exists also a story narrating her eventful life, the *Li Shih-shih chuan* (LXXXII) written in literary language, which in its main lines agrees with *Hsüan Ho i-shih. T'an Chêng-pi* (XLVIII), p. 230, believes that it is a work of the *Sung* dynasty.

2) Compare the description of *Li Shih-shih* given in *Hsüan Ho i-shih* I, p. 34b: 'This beautiful woman is the companion for song and wine of both capitals, the first one behind the curtains of gay quarters, the star of the best houses in the city...' (71).

3) According to the *Hsüeh-chin* edition we should translate: 'The members (of the body of singers of) *p'iao-ch'ang, Chang Ch'i-ch'i etc.'*

4) Repeatedly we hear about restrictions of the *chiao-fang* and we are led to believe that such measures were never very strictly enforced. See, for example, *Tu-ch'êng-chi-shêng* p. 7b: 'After the restriction and abolition of the official body of singers (at the court) in the year 1161, always when great festivals were to be held...' (72).

5) I do not know whether *Ch'iao-chih-örh* was akin to *Kua-chih-örh* (73) popular songs which at the end of the *Ming* dynasty collected *Fêng Mêng-lung* (74) or whether it was a comical song. Therefore only with reserve I translate this term as 'popular songs'. About *Kua-chih-örh* see *Chêng Chen-to,* XL p. 469—477.

6) *Tsa-chi* at that time was only a kind of ballet and not a real play, as it became one hundred years later.

7) This kind of puppets must have been similar to puppets still in use in Japan.

The puppet show with the puppets controlled by means of strings (from above):[1]) *Chang Chin-hsien.*

Li Wai-ning (showed) puppets sent forth by a drug.[2])
Chang Chen-miao, Wen Nu-ko, Chen-ko-chiang,[3]) *Mei-po-ch'i.*[4])
Small double edged sword, somersaults[5]) and tight-rope walking.
Various tricks with hands.[6])
Hun-shen-yen, Li Tsung-chen, Chang-ko.[7])
Juggling with balls and sticks.
Sun K'uan, Sun Shih-wu, Tsêng Wu-tang, Kao Shu, Li Hsiao-hsiang.[8])
Narrating of history.
Li Ts'ao, Yang Chung-li, Chang Shih-i, Hsü Ming, Chao Shih-hsiang, Chia Chiu.[9])
Narrating of *hsiao-shuo* ("short-stories").
Wang Yen-hsi, Kai Chung-pao, Liu Ming-kuang.
Farce.[10])

---

[1]) Probably similar to usual European puppets.

[2]) Compare *Mêng-hua-lu,* ch. 6, p. 3b: '*Li Wai-ning* (showed) the puppets manipulated (?) by means of a drug' (75). On the basis of this quotation I divide *Chang* and *Li* as belonging to two different occupations. I cannot find any description of this curious kind of puppets. *Ku Chieh-kang* in his article discussing the *Luan-chou* shadow plays (LXXXIII) gives a survey of various kinds of puppet-theatre, but he does not mention this kind. He says that even for "water-puppets" and "flesh-puppets" (76) he cannot find any explanation. But the 'water-puppets' are described in a very detailed way in *Mêng-hua-lu,* ch. 7, p. 3b—4a, and 'flesh-puppets' according to *Tu-ch'êng-chi-shêng,* p. 9a were boys who imitated the figurines of the puppet-show.

[3]) According to the *Hsüe-chin* edition we should read *Chen-t'u-chiang.*

[4]) *Po* in *po-ch'i* is probably a corruption (77). I believe that *Mei-po-ch'i* was a nick-name similar to *Mei-k'un-t'o* further down.

[5]) *Chin-ku* is evidently a corruption of *ken-t'ou* (78) a somersault, a performance which is mentioned in *Tu-ch'êng-chi-shêng,* p. 9a.

[6]) 'Juggling with balls and sticks' (79) is only a more detailed description of 'various tricks with the hands'. This occupation is different from acrobatics described in the previous line. Compare *Tu-ch'êng-chi-shêng,* p. 9b: 'All (those who showed) various tricks with the hands were famous for their skill. They kicked bottles, juggled with bowls... and played with balls and sticks' (80). According to this description we must connect the juggling with balls and sticks with 'various tricks with the hands'.

[7]) According to the *Hsüe-chin* edition we should read '*Chang-ko* and others'.

[8]) According to the *Hsüe-chin* edition we must translate '*Li Hsiao-hsiang* and others'.

[9]) We should read here according to the *Hsüeh-chin* '*Chia Chiu* and others'.

[10]) Although the character *yao* "a drug" appears in this connection in all the descriptions, I believe that this amusement is identical with *san-yo* (81) a kind of farce or musical and dancing performance which existed also in Japan under the name *sangaku* (identical characters) and which had been introduced there from China. Also the singing and dancing performances of courtesans were called *san-yo.* A. Waley in The Nō Plays of Japan, London 1921, quotes *Tu Yu* who says that *san-yo* was 'a mixture of masquerade song and dance'.

Chang Chen-nu.

Dances.

Yang Wang, Ching-hsiao-örh (?) (or the small children of *Yang Wang-ching*?)

Wrestling, various games, dancing with a sword and shield of the Southern barbarians.[1])

Tung Shih-wu, Chao Ch'i, Ts'ao Pao-i, Chu P'o-örh, Mei-k'un-t'o, Fêng-sêng-ko, Tsu Liu-chieh.

The shadow plays.

Ting I and *Shou Chi* (?), and the others performed shadow plays with ornamented figurines.[2])

Liu Pai-ch'in gave a performance with insects and ants.

K'ung San-chuan sang (a chant composed on different airs called) *Hsiu-ts'ai chu-kung-tiao,* "The tales of a bachelor".

Mao Hsiang, Ho Po-ch'ou.

Riddles.

Wu Pa-örh.

Ho-shêng (dancing performance or a witty song?)

Chang Shan-jen.

Comical interpretation of ancient texts.

Liu Ch'iao, Ho-pei-tzŭ (?), *Po-sui, Wu*[3]) *Niu-örh, Ta-yen* (?), *Wu-chung-ming* (?), *Ch'iao Lo-t'o,*[4]) *Li Tun* and others.

Parts of theatrical plays.

Wai-ju Sun San.

Spirits and demons.[5])

Ho Ssŭ-chiu narrated (the history of the) Tripartition of (the Empire).

In Ch'ang-mai (or *I Ch'ang* was selling?) (the history of) the Five Dynasties.

Wen Pa niang

Crying the fruits.

The others were countless."

---

[1]) Compare *Tu-ch'êng-chi-shêng,* p. 9b: 'They danced with shields of Southern barbarians, they performed sword-dances' (82).

[2]) Compare *Tu-ch'êng-chi-shêng,* p. 9b—10a: 'In all kinds of shadow-plays, the people of the (former) capital (*Pien Liang*) at first carved and ornamented (the figurines) from plain paper, later they made them from leather (parchment) painted with bright colours' (83). *Ku Chieh-kang* in his above mentioned article overlooked all these descriptions from the *Sung* dynasty and therefore his picture of the development of shadow plays in China is incorrect.

[3]) According to the text *Hsüeh-chin* we should read *Hu.*

[4]) Compare *Tu-ch'êng-chi-shêng,* p. 9b: 'they dressed up as gods and demons' (84).

[5]) According to *Hsüeh-chin* we should read *Lo-t'o-örh.*

I have presented here, as far as it is possible to render a Chinese text in a foreign language, the concise and in places confused style of the original text. It seems to me that there are not even two Chinese scholars who are able to come to an agreement with regard to the punctation of this text. *Wang Kuo-wei* avoids the difficulty with a mere reference to it.[1] *Lu Hsün* gives an enumeration of the various classes of narrators: story-telling, *ho-shêng*, the telling of witty stories, the history of the Tripartition and the history of the Five Dynasties, omitting however, historical narration altogether.[2] He does not, however ascribe any names of artists to any of these respective groups. *Hu Shih* in his discussion of the diverse schools of narrators, had overlooked this text completely.[3] He had promised to deal with this problem in a special monograph, but it seems that it has not been published as yet. *Sun Ch'iai-ti,* in dealing at great length with the problem of various schools of narrators,[4] seeks to divide the diverse groups in this manner: Narrating of history: *Li Ts'ao* and the following five people; Story-telling: *Wang Yen-hsi* and the other two; ... Riddles: *Wu Pa-örh*; *ho-shêng*: *Chang Shan-jen*;[5] The telling of witty stories: *Liu Ch'iao* and the remaining seven (?) people. (In his footnote, *Sun* admits that he does not know whether *Ta-yen Wu-chung-ming* are one or two persons...), The history of the Tripartition: *In Ch'ang-mai,* The history of the Five Dynasties: *Wen Pa-niang.*

Chêng Chen-to[6] assigns *Sun K'uan* and the other four people to the group narrating history. *Li Ts'ao* and the following five men to story-telling, ... *Wu Pa-örh* to *ho-shêng,* ... *Ho Ssŭ-chiu* to the history of the Tripartition, ... and finally, *In Ch'ang* is assigned to the history of the Five Dynasties. (*Chêng* takes the word "mai" to be a verb in the meaning of "was selling".)

T'an[7] fellows the division of *Chêng* and therefore we need not dwell on it.

If we compare the classifications of *Sun* and *Chêng,* we see that they differ from one another in all their points. *Sun* apparently takes it for granted that the name of the artist is always bound to follow after the stating of the profession, whereas *Chêng* believes the reversed order to be correct. But neither attempts to justify his classification.

---

[1]) *Wang Kuo-wei* (LV), p. 35.

[2]) *Lu Hsün* (XXXIV), p. 136.

[3]) *Hu Shih* (VIII), p. 11.

[4]) (XLV).

[5]) This division is evidently impossible because we have another independent account of the profession of *Chang Shan-jen* which proves that his speciality was comical interpretations of ancient texts and not *ho-shêng.* (See below p. 117, N. 1.)

[6]) *Chêng Chen-to* (XLI), Vol. III, p. 718.

[7]) *T'an Chêng-pi* (XLVIII), p. 233.

According to *Tu-chʾêng-chi-shêng, tsa-shou-chi,* or also *tsa-shou-i* (various tricks with hands), are jugglers and their occupation tallies with the description given further down as "Juggling with balls and sticks". *Tsa shou-chi* is the common designation, and "juggling with balls and sticks" is only a more detailed description or explanation of their occupation, such as we have for instance further on under the paragraph entitled Shadow plays: „*Ting I* etc., ... performed the shadow plays with ornamented figurines." It would, of course, be possible to regard "*tsa shou-chi*" as one line, and "juggling with balls and sticks", as another one. If this were the case, then *Hun-Shen-yen* and the other two persons would belong to *tsa shou-chi,* and *Sun Kʾuan* and the following four persons to "juggling with balls and sticks". However, names like *Li Hsiao-hsiang* tend to indicate the object of furthering piety and they cannot be classed very well with juggling. It is necessary to seek another explanation.

Owing to the fact that nicknames are usually in accordance with the professions, we must couple the series of names beginning with *Tung Shih-wu* as far as *Tsu Liu-chieh,* with the diverse games denoted as "Wrestling, various games, dancing with a sword and shield of the Southern barbarians". The name *Mei-kʾun-tʾo* is typical. In that case *Yang Wang* etc., would belong to the group Dances, *Chang Chen-nu* to the *San-yo,* "Music accompanied by dancing or farce", *Wang Yen-hsi* and the others to story-telling, *Li Tsʾao* etc., to the group Narrating of History, and ultimately, the group commencing with *Sun Kʾuan* and ending with *Li Hsiao-hsiang* would remain without any designation.

The group Shadow plays and the profession of *Liu Pai-chʾin* ("Hundred birds", which is a typical name), present no difficulties, because the two *nung* (play) in the text are verbs. *Kʾung San-chuan* was the author of a new literary genre, whose *chu-kung-tiao* is a long epical poem containing spoken parts and chanted to the accompaniment of music. According to other reports, *Kʾung San-chuan* composed his original ballads somewhere between the years 1068 (or 1078)[1]—1093. It is diffi-

[1]) *Wang Shao* who lived at the end of the Northern *Sung* dynasty says in his *Pi-chi-man-chi* (LXXXV), ch. 2, p. 2: 'Between the periods *Hsi Ning* 1068—1077 or *Yüan Fêng* 1078—1085? (— Here is a fault in the text —) and *Yüan Yu* (1086—1093) *Chang Shan-jen* from *Yen-chou* in making jests had no rival in the capital, there has always been one or two of his 'explanations' in circulation. *Kʾung San-chuan* from *Tsê-chou* compiled for the first time old romances sung to all the airs *kung* and *tiao,* which all the officials and high dignitaries could recite (85). I have already dealt with the occupation of *Chang Shan-jen* in my article The narrators of Buddhist Scriptures etc. and therefore I need not return to it here. *Chu-kung-tiao* were long compositions in prose and verse blended together as in *pien-wen* and sung to all the different tunes *kung* and *tiao.* A clear description of preserved *chu-kung-tiao* has been given by *Chêng Chen-to* (XLI), Vol. III, p. 695 et ff.

cult to determine whether *Shua hsiu tsai* is the title of this chant, or whether *shua* is a verb; this being the case, then we should render this line as "played *Hsiu ts'ai's* chants". His eight chants narrated about love, magic and ghosts.

We shall explain later in another connection what the *ho-shêng* was. Research work in the history of the theatre has shed light on the "singing parts of (theatrical) plays"[1]) and therefore it is no longer necessary for us to discuss this problem. Nevertheless, "to cry (out) fruits" seems to be a rather strange form of amusement. Judging from some other sources, it seems that is was a chant imitating the shouting of fruit vendors,[2]) who in China to this day still "cry out" their wares in long, rhytmical recitals.

The group of names following immediately after "juggling with balls and sticks", has no connection with this profession at all and thus remains a problem. In every one of the three sources describing the artists of the Southern *Sung* period, there figures amongst the other various narrators of tales a group who "narrated Buddhist scriptures". This group recounted visits and invitations, and in two cases the narrating of "witty" sûtras is mentioned.[3]) It seems most extraordinary that this group should be omitted in our text which mentions secondary groups, such as the "telling of witty explanations", which is mentioned in only one other source. The religious narrators must have been very numerous during the period of the Northern *Sung*'s, for they still exist in a considerable number in the time of Southern *Sung*'s, when the delight in *hsiao shuo* — secular stories — begins, as we shall see later, to oust all the other groups of narrators. The reign of the Northern *Sung*'s is not so far removed from the time when the caves of *Tun-huang* were sealed, in which, the religious *pien-wen* are still more important than the secular ones. Therefore we must take it for granted that religious story-tellers must have been even more numerous in the time of the Northern *Sung*'s than they were in the time of the Southern *Sung* dynasty. It is possible that the group of names to which we are unable to ascribe an occupation, was the group of narrators of Buddhist scriptures. The omission of some words in a text, particularly at the end of a line, is a common occurrence in Chinese texts. Of course, the names of religious narrators in other texts usually contain the word "*an* — monastery", or "*ho-shang* — a monk", while the names listed in this text do not suggest the religious occupation of their bearers. Still a name like *Hsiao-hsiang* "Manifestation of piety", is suggestive enough to support this theory. It is also possible that in the period of the Northern *Sung*'s the specialization in titles and names, of the narrators, was not yet quite so advanced as it became later on, when every historical narrator

---

1) Compare *Tu-ch'êng-chi-shêng*, p. 9a: (86), further *Aoki* (LIV), p. 28.

2) Compare *Tu-ch'êng-chi-shêng*, p. 8b (87).

3) See my article The Narrators of Buddhist Scripture etc.

was called *chin-shih* (doctor), *kuan-jen* (an official), and *chieh-yüan* (one of the three best examined candidates for the second degree) etc.

Therefore, it is possible to reconstruct our text thus:

Li Wai-ning (showed) the puppets sent forth by a drug. (?)

"*Chang Chen-miao, Wen Nu-ko, Chen-ko-chiang* and *Mei-po-ch'i* (gave an acrobatic performance) with a small double edged sword, somersaults, and tight-rope walking.

Various tricks with the hands: *Hun-shen-yen, Li Tsung-jen* and *Chang-ko* (demonstrated) juggling with balls and sticks. (The narrating of Buddhist scriptures was done) (?) by *Sun K'uan, Sun Shih-wu, Tsêng Wu-tang, Kao Shu* and *Li Hsiao-hsiang*. The narrating of history (was done) by *Li Ts'ao, Yang Chung-li, Chang Shih-i, Hsü Ming, Chao Shih-hsiang* and *Chia Chiu*.

Story-telling (was done) by *Wang Yen-hsi, Kai Chung-pao* and *Liu Ming-kuang*.

Farce (was performed) by *Chang Chen-nu*.

Dances (were danced) by *Yang Wang* etc.

Wrestling, various games and dancing with a sword and shield of the Southern barbarians (were performed) by *Tung Shih-wu* etc.

The shadow plays: *Ting I* etc., played the shadow plays with ornamented figurines.

Liu Pai-ch'in gave a performance with insects and ants.

K'ung San-chuan sang the chants of a bachelor.

Mao Hsiang etc., (were experts) in riddles.

Wu Pa-örh (performed) *ho-shêng*.

Chang Shan-jen gave witty interpretations of ancient texts.

Liu Ch'iao etc. (sang) parts of theatrical plays.

Wai-ju Sun San (impersonated) spirits and demons.

Ho Ssŭ-Chiu narrated the history of the Three Kingdoms.

In Ch'ang was selling the history of the Five Dynasties.[1])

Wen Pa-niang (imitated) the shouting of fruit vendors."

It becomes obvious from this text that the occupation of narrators had already in the time of Northern *Sung*'s become a very specialized calling. All the individual fields, which are described in a more detailed fashion in the records of the Southern *Sung*'s capital, were already in existence at this period. Even should our reconstruction of the text not be accepted, the existence of religious narrators in the Northern *Sung* period is beyond any doubt. Since the younger branches, such as the "*hsiao-shuo*" were specialized, we may all the more expect the same to

---

[1]) Compare *Mêng-hua-lu*, ch. 6, p. 3b (88). Also this quotation proves how incorrect is the division of Mr. *Sun*.

be true of the religious narrators whose profession was much older, and who had a rich tradition of motives and a mature style since the *T'ang* period.

The period of comparative peace and prosperity which reigned during the Northern *Sung*'s, contributed largely to progress in all fields of art, and from this view-point the above mentioned opinion of *Lang Ying* becomes correct. It is most important to note that side by side with the narrators of history, appear also experts for the history of the Three Kingdoms, and that of the Five Dynasties. The heroic incidents of both these periods had great attraction for the people who at the time were enjoying comparative safety, and thus they delighted to listen to accounts of past battles and dangers. We have noted above the report of *Su Tung-p'o* from which we can gather that the history of the Three Kingdoms, as it was told by the narrators of the Northern *Sung*'s, did not vary much, in its main features from the present novel. We may believe that the novel *San-kuo-chih,* printed in the *Yüan,* period reflects to some extent the form of similar narrations. The account of our text becomes all the more valuable since the oldest extant exemplar which we have of the history of the Five Dynasties probably dates as far back as the *Sung* period. Both of these texts certainly reflect traditions of former narrators out of which they developed. It is equally interesting to note that the number of *hsiao shuo* narrators was at that time far smaller than that of the historical narrators. It seems that during the reign of the Northern *Sung*'s this new branch of popular literature was still in its early stages and that it needed almost a hundred or more years to reach its climax.

VI.

Records concerning the narrators of the Southern *Sung*'s are to be found principally in the three descriptions of *Lin-an-fu* (the *Hang-chou* of today), which at that time was the capital of the empire. It is certain that during the period of the Southern *Sung*'s, the development of the profession of the narrators was more rapid and more intense than it had been in the preceding period. The greater part of all the preserved narratives which date from the *Sung* period, vere evidently written during the epoch of the Southern *Sung*'s, and their centre of action was *Hang-chou.*[1]) As we can gather from the *Hsi Hu örh-chi* collection, the tales from the time of Southern *Sung*'s which centre around the beautiful Western lake were very popular even in later times.[2]) Later on, *Hang-chou, Su-chou* and the remaining littoral regions of Southern China, were for a long time

---

[1]) Four stories in *Ching-pen t'ung-su hsiao-shuo,* two stories in *Ch'ing-p'ing-shan-t'ang hua-pen,* and numerous stories in the collections of *San-yen.*

[2]) Compare page 103, note 2.

the principal domicile of story writers, and likewise, the majority of the preserved and extant collections was compiled and printed in these regions.[1] In particular the province of *Fukien* was the centre where most of the popular stories and novels were published.

We have, of course, also records of 'northern tales', but they are of a very dubious nature, and it seems that it took a very long time for Northern China to develop a novelistic tradition akin to that of the South.[2]

Only the province *Shan-tung* occupies a very extraordinary position in the history of the Chinese novel. This is still a phenomenon not properly explained. Perhaps on some other occasion we shall be able to point out the connections between the cycle of the *Shan-tung* stories and that of the festivals held on the *T'ai-shan* mountain, whose deity, since the *Sung* dynasty, seems to have played such an important rôle in folk phantasy.[3] The geographical distribution of various motives appearing in Chinese stories and tales has not as yet been subjected to investigation, though a study of this nature would not involve any substantial difficulties. Owing to the number of preserved local chronicles, the continuity of the local legends and tales could be ascertained with ease.

It is probable that the rapid development of story-telling and other branches of popular literature in *Lin-an-fu* was considerably aided by the migration southward caused by the invasion of the *Chin* and it is likely that after the fall of *Pien Liang* even many of the artists had sought refuge in the new capital. Several of our stories when speaking about conditions in *Pien Liang* refer to the *Lin-an-fu* 'of to-day'[4])

---

1) So far as we know, all the above-mentioned collections have been compiled and printed south of the *Yang-tzŭ-chiang*.

2) It is highly probable that the conquest of North China by the *Chin* had disastrous effects on the later development of story and novel in those regions. The centre of activity of the story-tellers moved to the South. The preserved stories either speak about *Pien-Liang, Lo-yang* etc. in the time of Northern *Sung*'s or about *Hang-chou* of Southern *Sung*'s. Except two stories, one of which was certainly written in the time of *Yüan* or *Ming* dynasty and the other which is evidently a product of the South, we have no stories at all the plot of which could be located on the territory and in the time of the *Chin* dynasty. Of course even if such stories had existed in North China probably the majority of them perished in the final collapse of *Chin*. But because the development of drama was not hampered by political circumstances we may imagine that it was this interest in drama which overshadowed all the other branches of popular literature and did not allow them to develop more fully.

3) A number of our stories speak about deities of *T'ai-shan*. See for example *Ku-chin-hsiao-shuo*, ch. 15; *Hsing-shih-hêng-yen*, ch. 31 etc.

4) XXXI, Vol. II, 3, p. 1b: "Outside the wall of the Western capital there was a district called *Shou-an*. In this district there was a hill called *Shou-an* hill. On it there grew all the various kinds of famous flowers and strange plants. At present in *Lin-an-fu* the flower-market at the entrance of the *Kuan* street is also called *Shou-an* in memory of those old days" (89).

Evidently the narrator had some knowledge of the former capital, but his home was in *Hang-chou*. Probably for this reason the memory of various famous places in *Pien Liang*, for example, of some restaurants was preserved in popular literature for a very long time. Some stories speak with compassion of the bitter fate of the emigrants from the former capital[1]) and it is evident that this migration from the North must have been exceptionally large since the accounts of it were retained for so long in the memories of the people. The feelings of sympathy pronounced in such stories make it probable that the authors were perhaps descendants of such refugees. In our descriptions of *Lin-an-fu* and also in other sources whenever any art is mentioned it is pointed out that it came from the former capital.

The oldest description of *Lin-an-fu* from the time of the *Sung* dynasty is that of the *Tu-ch'êng-chi-shêng*. We do not know anything about the author of this book except his pen-name *Nai-tê-wêng*.[2]) The book has a preface dated 1235. On the whole it is very concise, and moreover the descriptions given of various artists are rather detailed and exact. Another description of *Lin-an-fu* is given in *Mêng-liang-lu*. This book, the work of a certain *Wu Tzŭ-mu*,[3]) of whom we also have no further information, must have been written, judging from certain insinuations in the preface, shortly after the seizure of the city by the Mongolians. The preface is dated by cyclic characters *Chia Hsü*,[4]) which would point to the year 1274. It is however, likely that this is an error of a later copyist, an opinion also held by the editors of *Ssŭ-k'u-ch'üan-shu tsung-mu t'i-yao*. The chapter in *Mêng-liang-lu* describing various artists is but a slightly altered and enlarged copy of the text in *Tu-ch'êng-chi-shêng*. The third of these descriptions is the *Wu-lin chiu-shih*, a work of the well-known writer *Chou Mi*.[5]) This book was written at about the same time as *Mêng-liang-lu*. After the fall of the Southern *Sung*'s, *Chou Mi* lived in retirement and for some time in *Hang-chou*. The chapter dealing with the artists appears to be a copy of a dry, official index, being no doubt very exact, but it does not give much more than the bare names of the artists and their professions.

---

[1]) The beginning of the story *Wang Hsin-chih i-ssŭ chiu ch'üan chia* (90) in XX, ch. 39 tells of the Emperor *Kao Tsung* weeping over a bowl of soup prepared in the fashion of the former capital.

[2]) (91). *T'an Chêng-pi* in his Dictionary (LIX) says that his surname was *Chao* but gives no references for this statement.

[3]) (92).

[4]) (93).

[5]) (LXXXV) *Chou Mi* lived in about 1232—1308. Names of artists in *Mêng-liang-lu* and *Wu-lin-chiu-shih* are often identical, which confirms our opinion that both these books must have been written at about the same time. On the other hand there are certain differencies in transcriptions of such names which exclude the possibility of one being copied from another.

Since two of the above mentioned books are dependent upon one another, and the third one can furnish little material for our subject, we shall therefore give here all the parts of the texts which concern the narrators, leaving the problem of their interpretation for later discussion.

The *Tu-ch'êng-chi-shêng* text has a separate paragraph in which the *shuo-hua* 'the story-tellers' are described in this manner:[1])

"There are four schools of story-tellers. The first is the group of '*hsiao-shuo*' (literally: short stories) which is also called *yin-tzŭ-örh*[2]) (verbally "silver words". *Yin-tzŭ-örh* is a name of a musical instrument). They have themes such as strange stories of love, magic and ghosts.

(They) tell of criminal cases in court, (which) all are things such as fencing with a sword, attacking with a stick, the attainment of glory and the making of a fortune. They tell of "iron knights", which means things like soldiers, horses, and the tumult of battles.

(They) narrate the scriptures, (which) means the unfolding and narrating of Buddhist books.

(They) speak about visits and invitations, (which) means things like patrons and their guests, meditation and enlightenment, etc.

Those who recite historical books, narrate histories and records of foregoing dynasties, of things like the rise and decline (of the empire), of battles and wars. Most of all they fear the *hsiao-shuo* (narrators of 'small-stories'), for these can pick up a tale of a certain dynasty or generation and solve the plot at a moment's notice.

Ho-shêng is similar to giving orders and following orders. Everyone has his own subject.

The experts in riddles were formerly in the habit of striking wooden clocks and singing the 'Ode on the holy dynasty' in order to attract the public . . .".

The *Mêng-liang-lu* text has a similar description with but small alterations:[3])

"The 'small story', the reciting of canon and history.

The story-tellers are called 'tongue disputors'. Although there exist four schools of them, still everyone has his own line. Thus the *hsiao-shuo* (small stories) called *yin-tzŭ-örh* have (themes) like love, magic and ghosts, stories of extraordinary deeds, criminal cases, swords, sticks, the attainment of glory and the making of a fortune (here the text is evidently corrupt and I am translating according to *Tu-ch'êng-chi-shêng*) and

[1]) *Tu-ch'êng-chi-shêng*, p. 10a (94).

[2]) Perhaps a kind of flute. See *Chêng Chen-to* (XLI), Vol. III, p. 721. We can also of course explain this name as an allusion to their profession and take it literally with the meaning 'silver words'.

[3]) *Mêng-liang-lu*, ch. 20, p. 13b—14a (95).

similar subjects. Among them are *T'an Tan-tzŭ Wêng San-lang*,[1]) *Yung Yen, Wang Pao-i*,[2]) *Ch'en Liang-fu*,[3]) *Ch'en Lang-fu, Tsao-örh Yü Örh-lang*[4]) and others. They discuss the past and the present like a flowing stream. (Further there are those) discussing the scriptures (which) means the unfolding and narrating of Buddhist books; those speaking of visits and invitations, (which) means things like patrons and their guests, meditation and enlightment. (Among them) are: *Pao-an*,[5]) *Kuan-an* and *Hsi-jan ho-shang* and others. Apart from this there is the narrator of humoristic canon: *Tai Hsin-an*.[5])

Those reciting historical books, (which) means explaining and narrating of General History (of *Ssŭ-ma Kuang)*, the books and records of *Han, T'ang* and other dynasties, things like the rise and fall (of the empire), battles and wars. Among them are: *Tai shu-shêng*,[5]) *Chou chin-shih, Chang Hsiao-niang-tzŭ*,[5]) *Sung Hsiao-niang-tzŭ*,[5]) *Ch'iu Chi-shan*[5]) and *Hsü Hsüan-chiao*.[5]) Then there was *Wang Liu-ta-fu* who had formerly belonged to the court narrators, and who was usually invited by the retinue of high officials to recite before them. He had a profound knowledge of all the histories. In the period *Hsien Shun* (1265—1274) he narrated 'Stories of the Restoration [of the lost parts of the Empire]' and the 'Biographies of the famous generals of the Revival Period' (during the reign of the Emperor *Kao Tsung* (1127—1162) and *Hsiao Tsung* (1163—1189). His audience was very numerous for the substance of his narratives was true and not vulgar, and the sources of his knowledge were truly extensive. But in the highest degree they fear the narrators of 'small stories', for they can narrate (two or more) tales of a certain dynasty and generation, and they are able to mould them together in a moment (in order to make a comparison). *Ho-shêng* is similar to the giving of orders and carrying them out. Everyone has his own subject. The experts in riddles beat at the beginning (of their performance) a drum in order to wish good luck [to their audience] . . ."

We find various groups of narrators and their names recounted in *Wu-lin-chiu-shih*. I shall mention here only the designations of the groups and their total number of persons. The names of story-tellers are given only in the Chinese text:[6])

(Those who) recited history: 23 names.
(Those who) narrated scriptures and humoristic canon: 17 names.
(Those who) told *hsiao-shuo* "short stories": 52 names.

---

1) Perhaps *Wêng Yen* (96) of the *Wu-lin-chiu-shih*.
2) Probably *Wang Pao-i* (97) of the *Wu-lin-chiu-shih*.
3) Written *Ch'en Liang-fu* (98) in the *Wu-lin-chiu-shih*.
4) Perhaps *Tsao-örh Hsü Jung* (99) of the *Wu-lin-chiu-shih*.
5) Also in the *Wu-lin-chiu-shih*.
6) *Wu-lin-chiu-shih*, ch. 6, p. 16b—18b (100).

It seems that *Wu-lin-chiu-shih* gives a complete list of the various narrators, whereas *Mêng-liang-lu* probably mentions only the most renowned artists. From the total number of persons engaged in the respective fields of story-telling, we can well observe which particular field enjoyed the greatest popularity at the time.

VII.

The remark in *Tu-ch'êng-chi-shêng* that there existed four schools of story tellers was the cause of a very heated discussion among the Chinese scholars as to what these four groups were and how to divide various branches of story telling in order to obtain the required number four. Almost every scholar treating the early beginnings of the Chinese popular novel contributed a new interpretation of the sources and introduced his own theory with regard to the solution of the problem.

Lu Hsün was the first scholar who ventured an interpretation of this text. He sets *Tu-ch'êng-chi-shêng* aside and bases his theory solely on the description given in *Mêng-liang-lu*. According to *Lu Hsün*'s opinion, the four schools were as follows: 1. *hsiao-shuo* [short stories], 2. *t'an-ching-chê* [those narrating scriptures], *shuo-ts'an-ch'ing-chê* [those speaking of visits and invitations] and *shuo-hun-ching-chê* [narrators of humoristic canon], 3. *chiang-shih-shu-chê* [those who recited the historical books] and finally as the fourth group, the *ho-shêng*.[1])

Further on *Lu Hsün* remarks that the *Tu-ch'êng-chi-shêng* text also speaks of four schools of narrators. But here we had better invert the order for *Tu-ch'êng-chi-shêng* is the primary and *Mêng-liang-lu* the secondary source. *Lu Hsün* says that in the *Tu-ch'êng-chi-shêng* the *hsiao-shuo* are divided into three groups: *yin-tzŭ-örh* [silver words], *shuo-kung-an* [narrations about criminal cases], and *shuo-t'ieh-ch'i-örh* [speaking of iron knights]. The remaining groups are the same as those in *Mêng-liang lu*. It may be as well to note here that the designation "silver words" applies clearly to all groups of *hsiao-shuo* and that it is not merely a secondary subdivision of this group. Mr. *Lu Hsün* has also failed to explain why he has chosen to assign certain groups under the *hsiao-shuo* heading, and why *ho-shêng* had been classed among the narrators, while the following group "experts in riddles" have found no place there. It is obvious that he had used *ho-shêng* as a mere e x p l e t i v e of the fourth group. *Chêng Chen-to* has accepted *Lu Hsün*'s division without any comments.[2])

Mr. *Hu Shih*, presents a rather startling division.[3]) According to his

[1]) *Lu Hsün* (XXXIV), p. 136—137.
[2]) *Chêng Chen-to* (XLI), Vol. III, p. 719.
[3]) *Hu Shih*, Preface to VIII, p. 10—11.

division the *"hsiao shuo"* formed the first group, in the second one were the reciters of history, in the third the puppet operators, and in the fourth figure the shadow plays. In order to support his hypothesis, he refers to the *Tu-ch'êng-chi-shêng* and quotes a passage which speaks of the puppet operators:

"The plays of all kinds of puppet-theatre narrated tales of love, magic and ghosts, about iron knights, criminal cases and similar things. Their stories were either like theatrical plays, or like the *Yai tz'ŭ* poems [meaning perhaps the poems composed by *Chang Yung* (?)], on the whole a good deal of invention and little of truth . . ."[1]) With regard to the shadow plays, he refers to the same book: "Their stories were largely the same as those told by the narrators of history, half invention and half truth."[2]) He includes among the *hsiao shuo* all the groups of narrators, except the narrators of history. Apparently, *Hu Shih* does not believe that the *ho-shêng* was really a class of narrators. But even so, the division of Mr. *Hu Shih* is impossible. The text in *Tu-ch'êng-chi-shêng* commences plainly with this phrase: "There are four schools of story-tellers. The first one is the *hsiao shuo.*" Therefore, it is not possible to include among these schools the branches which were explained in paragraphs preceeding this opening phrase. Even if the hand-books used by the puppet manipulators and those of the shadow play performers were identical to those of the narrators, yet those two fields differed considerably in their medium of expression. Although the theatrical plays were largely based on the same narratives as the stories of the narrators, nevertheless these two individual fields were completely different. The interpretation of Mr. *Hu Shih* contradicts the entire context.

Mr. *Sun Ch'iai-ti* in his article divides the groups in the same way as *Lu Hsün*, classing the *ho-shêng* and the "riddlers" as the fourth group.[3]) Mr. *Sun* argues that the whole paragraph deals with narrators and that there is no plausible reason why the *ho-shêng* should be included in this group and the "riddlers" omitted. In order to prove that these two groups had something in common, Mr. *Sun* points to their position in *Mêng-hua-lu* where the *ho-shêng* and the "riddlers" also appear side by side. However, the division into paragraphs is nowhere very consistent in these sources. For example, the title of this paragraph in *Mêng-liang-lu* speaks only of the *hsiao-shuo*, the narrating of canon and histories and it fails to mention either *ho-shêng* or riddlers. The argument of Mr. *Sun* could even be used against his thesis because in *Wu-lin chiu-shih* the riddlers are placed after the *shuo-hun-hua* (see chapter V) and *ho-shêng* does not emerge until after *chuang hsiu-ts'ai*, to play the bachelor' (pro-

---

[1]) *Tu-ch'êng-chi-shêng*, p. 9b—10a (101).

[2]) p. 10a (102).

[3]) *Sun Ch'iai-ti* (XLV).

bably some form of comic performance) and *yin-chiao*, ('to chant the calls', which is probably something similar to 'the crying out of fruits' which figures in *Mêng-hua-lu*). We should not ascribe too much importance to the place of a given group in our descriptions.

T'an Chêng-pi[1]) presumes that the author of *Tu-ch'êng-chi-shêng* had in mind, when using the designation *shuo-hua*, only those groups which are introduced in *Tu-ch'êng-chi-shêng* by the word *shuo* — telling or narrating. But the position of the word *shuo* before *kung-an* (criminal cases) he merely explains as an 'explanatory expression' (*yen-wen*). He refers to *Mêng-liang-lu* where this word is omitted. In this manner he obtains the following four groups: 1. *hsiao-shuo*, 2. *shuo-t'ieh-ch'i-örh* (narrations about iron knights), 3. *shuo-ching* (narrating of canon), 4. *shuo-ts'an-ch'ing* (narrations of visits and invitations). He takes the group *chiang-shih-shu* 'reciting of historical books' to be a profession different from the *shuo-hua*, because it is introduced in our texts not by the word *shuo* but by the word *chiang* 'to recite'. *T'an* also points to the sentence: "Most feared of all are the *hsiao-shuo*." He believes that the term *hsiao-shuo* which is the first one listed among the *shuo-hua*, is used here as a designation of the whole profession *shuo-hua*, 'story-tellers' and that this group had been feared by the narrators of history because the *shuo-hua* were able to 'solve the plot at a moment's notice'. I am, however, disinclined to think that the last-quoted sentence marks any contrast whatsoever between the group of history narrators and the hypothetical group of story-tellers. It is equally possible that the *hsiao shuo* were feared by the reciters of sûtras and by the others as well. At any rate since only the *hsiao shuo* are mentioned expressly in these lines, it is not possible to interpret into the text more than it actually contains. For instance, the narrators of sûtras certainly did not differ much from the reciters of history and they were just as unable as the reciters of history to "solve the plot". The differences by which it is sought to distinguish the presumed group of story-tellers from that of the reciters of history, appear to me as being far too artificial.

Moreover, there is still another argument against *T'an*'s interpretation. The *Mêng-liang-lu* text speaks of four groups, failing, however, to mention the group of narrators who related stories of iron knights. It is possible that this group had somehow dropped out of the text, but had it been enumerated as an independent group, it would have been certain to have had some names following it, and the omission, or loss of these, seems to be highly improbable. It is more likely that either this group had already then ceased to exist, or that the author had viewed it as a subordinate component of the preceding group, and in this case, he chose to pass over

---

[1]) *T'an Chêng-pi* (XLVIII), p. 236—238.

it in order not to complicate his interpretation of the text. With the elimination of this group, providing we accept *Tʾan*'s hypothesis, we would have in *Mêng-liang-lu* but three groups left instead of the necessary four groups.

The last sentence of the *Mêng-liang-lu* text "Most of all they fear the *hsiao-shuo*", has evidently an independent position, and therefore, it is not necessary to regard the narrators of history as being the subject of this sentence. This sentence obviously forms the conclusion of the entire description, and in it, the author wished to emphasize the popularity enjoyed by the *hsiao-shuo* group which, at that time, was flourishing and rapidly gaining ground at the cost of the other groups. It suffices to glance at the number of names following the individual groups in the *Wu-lin chiu-shih* text to understand the full meaning of these words. The *hsiao-shuo* have 52 names to the 40 names of the other two groups, both the narrators of history and of religious tales.

Tʾan is also of opinion that the stories concerning iron knights differed from the historical narratives in this respect: the latter stories had as the topic of their narration the history of some certain dynasty, or perhaps one certain emperor, whereas the stories treating of the iron knights speak of some famous hero or military general. However, I think that the discrimination does not rest on this point at all. The narratives of famous heroes and military generals of the past, belong already by their nature to history. Both the *Tu-chʾêng-chi-shêng* and *Mêng-liang-lu* texts say explicitly that the reciters of history interpreted *shu, shih, wen* and *chuan,* terms which we summarize and translate as histories and records. However, taken in the exact meaning of the word, *chuan* means a "biography"; and here again *Mêng-liang-lu* says in this connection that *Wang,* one of the narrators of history, related biographies of famous generals who lived in the period of the revival. Further on, I shall attempt to find another interpretation of this group.

In surveying these various theories with regard to the schools of story-tellers, we see that not one of them can be upheld without some objections. Despite this, every one of these theories has some sound points except the theory of *Hu Shih* which must be a priori rejected. First of all, let us turn our attention to the texts. It becomes evident that the *Tu-chʾêng-chi-shêng* text is either somewhat mutilated, or else, the author had commited a serious error of style. He had the description of four schools in mind, and he started his enumeration with the words "*i-chê* — the first one", with the description of the first group, the *hsiao-shuo* following. However, the position of the conjuction *ju* "as" or "like", disturbs somewhat the logical construction of the sentence. But from this point he simply proceeds to enumerate the other classes, and perhaps, mere subdivisions of groups as well, without continuing his numbering, nor

indicating at least just what groups he had in mind. Suddenly his list stops short and he inserts the sentence "Most of all they fear the *hsiao-shuo*" etc. Here again he has apparently returned to the first group. The sentence gives the impression of being a summary of the entire description. This phrase constitutes the ending of the foregoing paragraph and excludes the possibility of searching for members belonging to these four groups amongst the professions which are enumerated after this sentence.

The author of *Mêng-liang-lu,* who certainly had the *Tu-ch'êng-chi-shêng* text before him, must have already sensed the difficulties of his model. Therefore he formulated his sentences cautiously as: "Although there are four schools of (story-tellers), everyone has his own line..." By these very words he is already conceding that the division of the four schools is not quite so exact, and that it would be more proper to speak of numerous groups of individuals who had their own specialized fields. Thence he proceeds to correct the text of his exemplar. He discards *shuo* which was listed before *kung-an* and he omits the group *shuo t'ieh-ch'i-örh,* reducing in this manner the groups of his model to four schools only.

By means of this deduction he obtains: 1. *hsiao-shuo,* 2. *t'an-ching,* 3. *shuo-ts'an-ch'ing* and 4. *chiang-shih-shu.*

It seems that it suddenly occurred to him whilst he was copying that apart from these four groups which he had construed from the text of *Tu-ch'êng-chi-shêng,* there existed still another group which, however, he failed to find in the *Tu-ch'êng-chi-shêng,* but which, in his opinion at least, was important enough to be included. And so he says: *"Yu yu shuo-hun-ching-chê* — besides (the groups named in *Tu-ch'êng-chi-shêng*) there are narrators of humoristic canon..." No other group is introduced in this manner, so that it is probable that he is thus introducing into the text a new group, which is not among the four above-mentioned groups. If we accept this interpretation, then the four schools of narrators, such as are given in the oldest interpretation of *Tu-ch'êng-chi-shêng,* would be clearly determined. Of course, another question is whether the author of *Tu-ch'êng-chi-shêng* had such a division in mind.

We can reach a more precise definition of the various classes of narrators of the *Sung* dynasty only by comparing all the given descriptions of the various schools which appear in these sources with the general character of the works still preserved. Before we attempt this comparison, let us try to answer the questions, what was the *ho-shêng* and does its essential character justify regarding it as a kind of story-telling? That the term *shuo-hua-ti* means simply a "narrator (story-teller)" is a view which is generally accepted by all authors, and as far as I am aware, this term is used only with this particular meaning in the surviving texts.

VIII.

Although the various classes of "riddlers" described in our texts are not very explicit, yet the activity of this group is comparatively clearly defined. The riddles in question had a very wide scope, the guessing of the meaning of certain poems or characters, the reading of thoughts etc. This form af an amusement, however, could only figure in the *shuo-hua*-group if we were to accept this term in the widest sense, broader than that of the narrators in which it is invariably found. But a far greater difficulty is met with in the case of the *ho-shêng.*

We have in all two descriptions of *ho-shêng*, dating from two different periods and both of these descriptions differ considerably from each other. The first one appears in the biography of *Wu P'ing-i* in the New History of the *T'ang*'s.[1])

"Later they feasted in *Liang-i* Hall. The emperor (*Chung Tsung* who reigned in the year 684 and then again in the years 705—709) appointed the elder brother of the empress, the *kuang-lu shao-ch'ing Ying* as the master of drinking (arbiter bibendi). *Ying* was very witty and so the emperor gave orders to the scholars to ridicule him, but *Ying* was able to parry a number of men at a time. When (all who were present) became intoxicated, the *Hu* barbarian *Wa-tzŭ Ho I* and the others, began to sing *ho-shêng*. The words of the song were obscene. *Wa-tzŭ Ho I* in his haughtiness wanted to snatch off the (silver) fish (pendant) of the *ssŭ-nung shao-ch'ing, Sung T'ing-yü. P'ing-i* remonstrated in a memorial in which it was written: "... I can humbly see how the barbarian music is applied in tones and accords, thereby causing the influence of the four barbarians to spread day by day in increasing measure. The strange songs and the new tones sound mournfully and they are dissolute. (Evanescenting) from the (palaces of) the princes and dukes, (they penetrate) into the back streets, to the courtesans, barbarians, urchins and cockneys. They either tell of the passion and beauty of the imperial concubines and princesses, or else they recount the talents and the emptiness of the dukes and princes. They sing songs and dance dances and they call it *ho-shêng*."

From this description we can see that the *ho-shêng* was originally a barbarian chant which had pervaded the entire capital during the reign of the *T'ang* dynasty. *Ho-shêng* were songs about various well-known persons of the day, and most probably they were also accompanied by dancing, perhaps a form of a pantomine, depicting the characters of the song. It seems that its general character was preponderantly comical and satirical, and that the people ridiculed, much to the disgust of the moralists, the frailities of those nearest to the emperor.

---

[1]) *Hsin T'ang-shu* (LXXXVI), ch. 119, *Wu P'ing-i chuan*, p. 2a—2b (103).

The *ho-shêng* here described has little, if anyhing, in common with the narrating of stories, nor does it correspond with the description given in our sources as "giving orders and carrying them out".

Another description of *ho-shêng*, totally different from the former one, is preserved in *I-chien-chih*, a work which was written at about the same time as the descriptions of *Lin-an-fu*.[1]) It runs thus:

"In the region (lying) between the rivers *Chê* and *Chiang*, (the art) of those courtesans who are intelligent and clever, well versed in literature and who at a feast can pick up any given topic and complying with the order compose it into a song, (this art) is called *ho-shêng*. The songs which are of a witty and ridiculing nature are called "*ch'iao-ho-shêng* — the elegant *ho-shêng*". It is a fashion that was introduced from the capital city.

At the time when *Chang An-kuo* was the governor of *Lin-ch'uan*, *Wang Hsüan-tzŭ* resigned from his post as governor of *Lü-ling*, and visited *Fu* (a synonym for *Lin-ch'uan*). *An-kuo* gave a banquet in his honour in the studio of the Prefecture and he also invited to it the *chün-shih Chien Han-ch'ing* to second him at the feast. When it came to musical performances,[2]) a courtesan spoke on literature and she composed poems. *Han-ch'ing* addressed her: "The governor is called 'five horses', today the prefects of two second class prefectures face one another at the festival. Take this theme and compose it into a song of eight verses." The courtesan, as if petrified, remained standing for a long time, and then she began to sing in a high-pitched voice:

Both are officials serving on the Heavenly side, (at the side of the emperor),
Having met at the end of *Chiang*, they demonstrate their friendly feelings,
They glitter like flawless jade from *Lin-ju*,
They warm themselves up like a fast flying spring of *Lu-ling*,
The "five horses" became "ten horses" today,
Both of them in by-gone days oppressed thousands of people,
But now, by the swift mandate of the Emperor, they are forced to return,
Together they sit in the studio and display their harmonizing influences.

An-kuo was moved by this song and he continued to praise the poem the whole day long. He rewarded (the courtesan) with ten thousand cash." So far *I-chien-chih*.

---

[1]) *Hung Mai* (1123—1202) *I-chien-chih* (LXXXVII), part II, ch. 6, p. 4b—5a, paragraph *Ho-shêng shih-tz'ŭ* (104).

[2]) See above p. 112 N. 6.

The description, such as given by *Hung Mai*, approaches that of *Tu-chʾêng-chi-shêng*, which describes it as something "similar to giving and obeying orders". Since both of these works date from the same period, and because *Hung Mai* mentions explicitly that the fashion of the *ho-shêng* had come from the capital city, there can be no doubt that the *ho-shêng* described by *Hung Mai*, must be about the same kind of amusement as that which the author of *Tu-chʾêng-chi-shêng* has recorded in his work. Its chief purpose was the composition of witty poems or songs, improvised immediately on the demand of the public. Naturally, it is highly probable that in the course of time, even the authors of *ho-shêng* had begun to compose poems about well-known people, or even of contemporary events. If viewed from this standpoint, we discern that the *ho-shêng* of the *Sung* period bore a certain likeness to the *ho-shêng* of the *Tʾang* dynasty. Nevertheless, these two forms of *ho-shêng* had certainly nothing in common with the narrating of stories in general. The given description of *ho-shêng* are decidedly inconsistent with all theories which endeavour to class it among the narrators, either as an entirely independent group, or as one including the experts in riddles as well. If we were to include the *ho-shêng* among the narrators, then the *chu-kung-tiao, chʾang-tzʾŭ* and the others, would have a far better claim to be there as well. This supports our opinion that the four schools of narrators were actually restricted by the sentence "Most of all they fear the *hsiao-shuo* . . ." and thus, by this deduction, the four groups which the author of *Mêng-liang-lu* had construed from the *Tu-chʾêng-chi-shêng* text, become the most probable reconstruction of the four presumed schools. We shall see shortly precisely in what respect the individual schools differed from one another, and what definitions the authors of our texts had in mind.

(To be continued.)

Chinese Names and Quotations

1) 光緒辛丑
2) 曹元忠
4) 宣統辛亥
5) 繆荃孫
6) 王國維
7) 玄奘
8) 建安虞氏
9) 至治新刊
10) 世界文庫
11) 馮夢龍
12) 元祿乙亥寶曆甲戌
13) 尾州本
14) 萬秀娘仇報山亭兒
15) 金海陵縱慾亡身
16) 洪楩
17) 熊龍峯
18) 青年雜誌
19) 周樹人
20) 天一閣
21) 范
22) 永樂大典
23) 小說起宋仁宗蓋時太平盛久國家閑暇日欲進一奇怪之事以娛之故小說得勝頭迴之後即云話說趙宋其年閭閻淘真之本之起亦曰太祖太宗真宗帝四帝仁宗有道君國初瞿存齋過汴之詩有陌頭盲女無愁恨能撥琵琶說趙家皆指宋也。若夫進時蘇刻幾十家小說者乃文章家之一体詩話傳記之流也非如此之小說
24) 得勝令，得勝迴頭
25) 淘真，陶真。

Státní tiskárna, Praha.

Kreslil J. Průšek, Praha.

26) 蔣一葵：堯山堂外紀：杭州瞽女唱古今小說評話謂之陶真
27) 鼓子詞
28) 諸宮調
29) 杭州男女瞽者多学琵琶唱古今小說平話以覓衣食謂之陶真
大抵說宋時事蓋汴京遺俗也瞿宗吉過汴…
30) 瞿佑(祐)字 · 宗吉 · 號 存齋
31) 詞話
32) 看官則今日聽我說珍珠衫這套詞話
33) 平話, 評話
34) 合同文字
35) 变文
36) 伍子胥
37) 秋胡
38) 孝子董永
39) 董永遇仙
40) 梁, 吳均
41) 伍子胥列傳
42) 永樂大典
43) 授判冥官
44) 張鷟, 朝野僉載
45) 予太和末因弟生日觀雜戲有市人說呼扁鵲作褊鵲字上聲
46) 說話的
47) 話本說徹, 權作散場
48) 話本說徹且作散場.
49) 開場
50) 收場
51) 奉勞歌伴再和前聲
52) 史弘肇龍虎君臣会
53) 這話本是京市老郎流傳
54) 話本
55) 不在姐夫姐姐面前說這話本

Státní tiskárna, Praha. Kreslil J. Průšek, Praha.

56) 話本
57) 誰想到成話本
58) 詞話,詩話,平話 or 評話
59) 王彭嘗云塗巷中小兒薄劣其家所厭苦輒與錢令聚坐聽說古話至說三國事聞劉玄德敗顰蹙有出涕者聞曹操敗即喜唱快以是知君子小人之澤百世不斬
60) 驕兒詩
61) 或謔張飛胡或笑鄧艾吃
62) 崇寧癸未至京師
63) 靖康丙午之明年出京南來
64) 京瓦伎藝
65) 江州
66) 當下把些錢同顧一員去南瓦子內尋得卦鋪
67) 去瓦左瓦右都有过些甚事走出瓦子來大街上
68) 學津討原
69) 崇觀以來在京瓦肆伎藝張廷叟孟子書主張小唱李師師徐婆惜封宜奴孫三四等誠其角者[又王念奴]*張七七王京奴左小四安娘毛團等教坊減罷并溫習張翠蓋張成弟子薛子大薛子小俏枝兒楊總惜周壽奴稱心等般雜劇枝頭傀儡任小三每日五更頭回小雜劇差晚看不及矣懸絲傀儡張金線李外寧藥發傀儡張臻妙溫奴哥真[箇]**強沒勒勝小掉刀筋骨上索雜手伎渾身眼李宗正張哥V毬杖踢弄孫寬孫十五曾無黨高恕李孝詳V++講史李慥楊中立張十一徐明趙世亨賈九V+++小說王顏喜蓋中寶劉名廣散樂張真奴舞旋楊望京小兒相撲雜劇掉刀蠻牌董十五趙七曹保義朱婆兒沒困駝風僧哥祖六姐影戲丁儀瘦吉等弄喬影戲劉百禽弄虫蟻孔三傳耍秀才諸宮調毛詳霍伯醜商謎吳八兒合生張山人說諢話劉喬河北子帛遂[吳]***牛兒達眼五重明喬駱駝V++++李敦等雜班外入孫三神鬼霍四究說三分尹常賣五代史文八娘叫果子其餘不可勝數
學津討原 edition has instead: *崇唱弟子; **圖, ***胡,
學 etc has still +等; ++等, +++等; ++++兒.
70) 唱叫小唱謂執板唱慢曲曲破
71) 這个佳人是兩京詩酒客煙花帳子頭京師上亭行首

72) 紹興三十一年省廢教坊之後每遇大宴
73) 掛支兒
74) 馮夢龍
75) 李外寧藥法傀儡
76) 水傀儡，肉傀儡
77) 孛 a corruption of 脖
78) 筋骨, a corruption of 筋斗
79) 錫 correctly 踢
80) 雜手藝皆有巧名踢瓶弄椀…弄毬子 ,
81) 散樂
82) 舞蠻牌舞劍
83) 凡影戲乃京師人初以素紙雕鏃後用彩色裝皮為之
84) 裝神鬼
85) 熙豐元佑間兗州張山人以詼諧独步京師時出一兩解澤州孔三傳者首創諸宮調古傳士大夫皆能誦之
85a) 本京師孔三傳編撰傳奇靈怪入曲說唱
86) 雜扮或名雜班乃雜劇之散段
87) 叫菓子：叫聲自京師起選因市井諸色歌吟賣物之聲採合宮調而成也
88) 尹常賣五代史
89) 這西京有一縣喚做壽安縣在西京羅城外縣內有一座山喚做壽安山其中有萬種名花異草今時臨安府官巷口花市喚做壽安坊便是這个古事
90) 汪信之一死救全家
91) 耐得翁，趙
92) 吳日目
93) 甲戌
94) 說話有四家 一者小說謂之銀字兒如煙粉靈怪傳奇說公案皆是搏刀趕棒及發跡變泰之事說鐵騎兒謂士馬金鼓之事
說經謂演說佛書

Státní tiskárna, Praha. Kreslil J. Průšek, Praha.

說參請謂賓主參禪悟道等事
講史書講說前代書史文傳興廢爭戰之事最畏小說人蓋小
說者能以一朝一代故事頃刻間提破
合生與起令隨令相似各占一事
商謎舊用鼓板吹賀聖朝聚人....

95) 小說講經史

說話者謂之舌辯雖有四家數各有門庭且小說名銀字兒如煙粉靈怪傳奇公案朴刀桿棒發跡變態之事有譚淡子翁三郎雍燕王保義陳良甫陳郎婦棗兒全二郎等談論古今如水之流談經者謂演說佛書說參請者謂賓主參禪悟道等事有寶庵管庵喜然和尚等又有說諢經者戴忻庵講史書者謂講說通鑑漢唐歷代書史文傳興廢爭戰之事有戴書生周進士張小娘子宋小娘子邱機山徐宣教又有王六大夫元係御前供話為幕士請給講諸史俱通於咸淳年間敷演復華篇及中興名將傳聽者紛紛蓋講得字真不俗記問淵源甚廣耳但最畏小說人蓋小說者能講一朝一代故事頃刻間捏合(合生)與起令隨令相似各占一事也商謎者先用鼓兒賀之然後聚人...

[合生] has fallen out in the text but must be evidently supplemented

96) 翁彥
97) 汪保義
98) 陳良輔
99) 棗兒徐榮
100) 演史：喬萬卷 許貢士 張解元 周八官人，檀溪子
陳進士 陳一飛 陳三官人 林宣教
徐宣教 李郎中 武書生 劉進士
鞏八官人 徐繼先 穆書生 戴書生
王貢士 陸進士 丘幾山 [陳刻機山]
張小娘子 宋小娘子，陳小娘子

說經諢經[陳刻無諢經二字]：長嘯和尚，彭道[名法和]，陸妙慧[女流]，余信庵，周太辯[和尚，陳刻春辯]

Státní tiskárna, Praha. Kreslil J. Průšek, Praha.

陸妙靜(女流) 達理(和尚) 嘯庵 隱秀，混俗，許安然、
有緣(和尚) 借庵，保庵，戴悅庵，息庵，戴忻庵，小說，
蔡和，李公佐，張小四郎［陳刻小張］，朱修［德壽宮］，
孫奇［德壽宮］ 任辯［御前］ 施珪［御前］，葉茂［御前］
方瑞［御前］［陳刻方端］，劉和［御前］，王辯［鐵衣親兵］
盛顯，王琦，陳良輔，王班直［洪］，翟四郎［升］，粥張二
許濟，張黑剔［陳刻踢］，俞住庵、色頭陳彬，秦州張顯
［陳刻泰州］，酒李一郎 喬宜［陳刻喬宣］，王四郎［明］，王十郎
(國林)，王六郎(師古) 胡十五郎［彬］，故衣毛三，倉張三
棗兒徐榮，徐保義，汪保義，張拍［陳刻柏］，張訓，沈佺
沈唱，湖水周，爊肝朱，掇條張茂，王三教，徐茂［象牙孩
兒］，王主管，翁彥，嵇元 陳可庵，林茂，夏達 明東，王壽，
白思義，史惠英，［女流］。

101) 凡傀儡敷演煙粉靈怪故事鐵騎公案之類，其話本或如雜劇或如崖詞大抵多虛少實……

102 其話本則講史書者頗同大抵真假相半

103) …後宴兩儀殿帝命后兄光祿少卿嬰監酒嬰滑稽敏給詔學士嘲之嬰能抗數人酒酣胡人襪子何懿等唱合生歌言淺穢因倨肆欲奪司農少卿宋廷瑜賜魚平一上書諫曰…伏見胡樂施於聲律本備四夷之數比來日益流宕異曲新聲哀思淫溺始自王公稍及閭巷妖妓胡人街童市子或言妃主情貌或列王公名質詠蹈舞號曰合生….

104) 江浙間路其伶女有慧黠知文墨能於席上指物題詠應命輒成者謂之合生其滑稽含玩諷者謂之喬合生蓋京都遺風也。張安國守臨川王宣子解廬陵郡守印歸次撫安國置酒郡齋招郡士陳漢卿參会適散樂一妓言学作詩漢卿語之曰太守呼為五馬今日兩州使君对席遂成十馬汝体此意作八句妓凝立良久即高吟曰同是天边侍從臣江頭相遇轉情親瑩如臨汝無瑕玉暖作廬陵有脚春五馬今朝成十馬兩人前日壓千人便看飛詔催歸去共坐中書布化鈞安國為之嘆賞竟日賞以萬錢。

Státní tiskárna, Praha. Kreslil J. Průšek, Praha.

Works Quoted

I, 宣和遺事 in 士礼居叢書, 上海 1887.
II, 梁公九諫 in 士礼居叢書, 上海 1887
III, 五代史平話 edited by 董氏誦芬室
IV, 五代史平話 in 宋人平話, 上海 1926
V, 京本通俗小說 in 煙畫東堂小品
VI, 京本通俗小說 reprinted by 有正書局
VII, 京本通俗小說 in 宋人平話, 上海
VIII, 宋人話本八種 ed by 亞東圖書館, 上海 1928
IX, 宋人話本七種 ed by 亞東圖書館 上海 1935
X, 大唐三藏取經詩話 a photographic reprint
XI, 大唐三藏法師取經記 in 羅振玉: 吉石盦叢書
XII, 鹽谷溫: 中國文学概論講話, transl. by 孫俍工, 上海, 1st. ed. 1929 3rd ed. 1930
XIII, 鹽谷溫: 論明之小說三言及其他 originally in 斯文 Vol. 85 transl. in XII
XIV 新刊全相平話武王伐紂書
XV 新刊全相平話樂毅圖齊七國春秋後集
XVI, 新刊全相秦併六國平話
XVII, 新刊全相平話前漢書續集
XVIII, 新刊全相平話三國誌
XIX, 三國志 in 古佚叢書 上海 1929
XX 古今小說 printed by 天許齋 of 劉素明
XXI, 喻世明言 printed by 衍慶堂
XXII, 舶載書目
XXIII, 警世通言 printed by 兼善堂
XXIV, 警世通言 printed by 三桂堂
XXV, 警世通言 in 世界文庫 上海 1935 - 1936
XXVI, 醒世恒言 printed by 葉敬池
XXVII, 醒世恒言 printed by 衍慶堂
XXVIII, 醒世恒言 上海 1936
XXIX, 拍案驚奇

Státní tiskárna, Praha.
Archiv Orientální, vol. XI.

Kreslil J. Průšek, Praha.

XXX, 凌濛初 二刻拍案驚奇 new reprint ed. by 雜誌公司 上海 1935
XXXI, 清平山堂話本 ed. by 古今小品書籍印行会 北平 1929.
XXXII, 京本通俗小說與清平山堂 transl. by 汪乃剛 published in IX.
XXXIII, 汪馥泉：中國文學研究譯叢 北平 1930
XXXIV, 魯迅：中國小說史畧 上海 1932
XXXV, 魯迅：小說舊文鈔 上海 1935
XXXVI, 孔另境：中國小說史料 上海 1936
XXXVII, 蔣瑞藻：小說考證 上海 1935
XXXVIII, 錢靜方，小說叢考 上海 1916
XXXIX, 鄭振鐸 明清二代的平話集 in XL
XL. 鄭振鐸 中國文學論文集 上海 1934
XLI, 鄭振鐸 中國文學史，北平 1932 so far 4 vols
XLII 孫楷第 日本東京大連圖書館所見中國小說書目提要 北平 1931
XLIII 孫楷第 中國通俗小說書目 北平 1932
XLIV, 孫楷第 小說旁證 Bulletin of the National Library of Peiping Vol 9 No. 1 p 11–20
XLV, 孫楷第：宋朝說話人的家數問題 in 學文雜誌，北平 Vol. I No. 1 1930
XLVI, 馬廉：清平山堂話本與雨窗欹枕集，大公報 圖書副刊 No. 22 1934
XLVII, 雨窗欹枕集，北平 1934
XLVIII, 譚正璧：中國小說發達史，上海 1935
XLIX 譚正璧：中國文學史 1935
L, 胡懷琛：中國小說的起源及其演變 南京 1934
LI, 胡懷琛：中國小說概論 上海 1934
LII, 陳汝衡：說書小史 上海 1936
LIII, 趙景深：小說閒話 上海 1938
LIV, 青木正兒：中國近世戲曲史 transl. by 王古魯 上海 1936
LV, 王國維：宋元戲曲史 上海 1934
LVI, 陸侃如，馮沅君：南戲拾遺 北平 1935

Státní tiskárna, Praha.

Kreslil J. Průšek, Praha.

LVII, 郎瑛：七修類稿 ed. in 廣東 1880

LVIII, 田汝成：西湖遊覽志，志餘 ed. by 嘉惠堂 in 錢塘（杭州） 1896

LIX 譚正璧：中國文學家大辭典 上海 1934

LX 中國人名大辭典 上海 1933

LXI 瞿佑：剪燈新話 in 世界文庫 ed. by 生活書店 上海 1935-1936 Vol. 6. p 2283-2308, Vol 7 p 2815-2837

LXII, 天然癡叟：石點頭 ed. by 雜誌公司 上海 1935

LXIII, 周清源 西湖二集 ed. by 雜誌公司 上海 1936

LXIV 鄭振鐸 三十年來中國文學新資料的發現史略 文學 II. p. 964-992

LXV 舜子至孝變文 reprinted in 世界文庫 1935-1936 Vol. 12 p. 5457-5459 further in 敦煌掇瑣 國立中央研究院歷史語言研究所專刊之二 Vol. 1 頁 11 p. 69-76

LXVI, 王昭君變文 in 世界文庫 1935-1936 Vol. 12 p 5461-5468 further in 敦煌掇瑣 Vol. 1 頁 13 p. 83-96
狩野直喜：支那俗文学史研究の材料 in 藝文 Vol. VII p. 104 et ff.

LXVII. 劉向孝子傳 ed. in 漢學叢書

LXVIII, 劉向列女傳補注.

LXIX, 劉歆, 西京雜記 ed. in 正續稗海全書

LXX. 東周列國志. author unknown. preface by 蔡元放 dated 1747. It is not impossible that 蔡元放 himself was the author of this book.

LXXI 趙煜：吳越春秋 Japanese edition printed in Kyoto

LXXII 鄭振鐸. 伍子胥與伍雲召 in 中國文學論集 Shanghai 1934 p. 377-388

LXXIII, 吳承恩 西遊記 new edition with a preface by 胡適 made by 亞東圖書館, 上海 1923

LXXIV, 太平廣記 edited by 談愷. new reprint Peiping 1934

LXXV, 張鷟, 遊仙窟 ed. in 古佚小說叢刊 1st Collection No. 1

Státní tiskárna, Praha. Kreslil J. Průšek, Praha.

上海 1926

LXXVI, 段成式：酉陽雜俎

LXXVII, 蘇軾. 蘇東坡志林

LXXVIII, 羅本 三國志通俗演義 a photographic reprint of an edition printed in the period Hung Chih (1488–1505) with a preface from the year 1494, Shanghai, 1929

LXXIX 李商隱：李義山詩集箋註

LXXX 孟元老字：里 東京夢華錄 separate reprint

LXXXI 耐得翁：都城紀勝 ed. in 楝亭十二種 new reprint by 古書流通處. 上海 1921

LXXXII, 李師師傳

LXXXIII, 顧頡剛：灤州影戲 文学 II. p. 1226–1235

LXXXIV, 王灼：碧雞漫志 ed. in 詞話叢編

LXXXV 周密：武林舊事 ed. in 知不足齋叢書

LXXXVI 新唐書

LXXXVII, 洪邁：夷堅志 new edition by commercial Press. Shanghai 1927

Státní tiskárna, Praha

Kreslil J. Průšek, Praha.

HOMMAGE À BEDŘICH HROZNÝ.

A L'OCCASION DU SOIXANTIÈME ANNIVERSAIRE
DE SA NAISSANCE — 6 MAI 1939.[1])

Par

J. Rypka.

Allocution prononcée le 5 Mai 1939, à la séance solennelle organisée par l'Institut Oriental de Prague.

Je commencerai par puiser dans ce qui constitue le bien le plus précieux de chacun: les souvenirs de jeunesse. En 1905, je venais de me faire inscrire à l'Université de Vienne; j'étais alors tout jeune étudiant, et je ne rêvais déjà que d'orientalisme. Allah seul sait pourquoi je ne voulais rien faire d'autre! Mais il fallait savoir quels cours choisir. Et elles n'étaient guère nombreuses, les conférences qu'un débutant pouvait suivre... Le cours d'assyrien de première année me sembla l'un des plus accessibles. D'autre part, il présentait pour moi cet attrait qu'il était confié au docteur Hrozný, « privat-docent »; la vue de cet *ý*, dont le programme reproduisait fidèlement l'accent, m'avait réjoui jusqu'au fond de l'âme. — Dans une petite salle — la salle 18 de la Faculté des Lettres de Vienne, d'où l'on avait une belle vue sur la Ringstraße — une quinzaine d'auditeurs s'étaient réunis. L'un deux, avant la conférence, lisait un journal imprimé avec les caractères les plus étranges que j'aie jamais vus alors. C'était, comme je l'appris bientôt, S. Kakabadzé, Géorgien, aujourd'hui professeur d'histoire à l'Université de Tiflis. Je me souviens fort bien également de l'actuel doyen de la Faculté des Lettres de Vienne, Viktor Christian, qui inaugurait, lui aussi, son premier semestre, et devait devenir un des principaux disciples de Hrozný. Le contraste était frappant, entre celui-ci et moi: lui, Viennois, portant les insignes d'une « Burschenschaft », ne ressentait sans doute point la même émotion que moi, tout fraîchement débarqué d'une petite ville de Moravie, perdu dans ce milieu étranger, sans amis ni camarades, novice en face des études supérieures et inquiet du résultat; j'entrevoyais d'un côté les multiples domaines de l'orientalisme, et de l'autre, ma modeste personne, munie seulement alors d'un puissant désir d'apprendre. Parmi les autres élèves de ce cours, je citerai encore Harry Torczyner, maintenant professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem.

[1]) Qu'il me soit permis de remercier de tout cœur Mme. M. Vokoun-David (Prague), qui a bien voulu traduire, d'une manière excellente, cette allocution.

J'étais impatient de savoir enfin qui était ce Hrozný, et s'il était véritablement Tchèque, car il était difficile d'expliquer autrement cet *ý* que j'étais tout fier de lire, comme un symbole. Bien des années après, à Prague, une fois la guerre terminée, j'ai appris qu'en cet instant, je n'étais point le seul à être ému, et que Hrozný lui-même était encore plus troublé que moi; en effet, cette conférence était la première du jeune « docent » qui venait d'être agréé. Mais ceci n'explique pas encore le mystère de l'accent sur l'y final du nom... Hrozný s'exprimait, à son cours, en un allemand impeccable, parfaitement prononcé. Mes doutes subsistaient donc, d'autant plus qu'il me paraissait difficile de croire que Vienne aurait très volontiers confié à un Tchèque une fonction dans l'enseignement supérieur.

L'éclaircissement me fut donné par Hrozný lui-même, et voici dans quelles circonstances. En plus de son cours d'assyro-babylonien, Hrozný exerçait les fonctions — guère lucratives — de bibliothécaire, à la Bibliothèque de l'Université, et son poste était, je crois bien, le plus fastidieux de tous: autour de lui s'accumulait, chaque demi-heure, la foule des livres rendus par les lecteurs, et chacun de ces livres devait passer par ses mains. Ce service épuisant lui avait été attribué par le vieux et maussade directeur Haas, en punition du congé que le jeune débutant avait demandé — et obtenu, à la suite d'une intervention venue de haut — pour un voyage d'études en Orient; il s'agit du voyage de Hrozný en Palestine et des fouilles de Taannek, dont nous parlerons plus loin. Entre ses montagnes de livres, Hrozný — je ne m'en étonne certes plus aujourd'hui — n'était plus le même; il ne ressemblait point à celui que nous entendions aux conférences, et prenait l'air le plus sévère que l'on puisse imaginer. Cet air, il y a longtemps que j'ai cessé de le lui reprocher en moi-même. On sait bien, en effet, qu'il suffirait d'un peu de laisser-aller pour transformer en écurie d'Augias la plus belle des bibliothèques. Ce fut cependant à cette occasion qu'il remarqua mon nom, et m'invita, en compatriote, à venir le retrouver un soir au café Carola. Cette invitation, à laquelle je ne m'attendais pas, fut pour moi un honneur et une joie! Trente-quatre ans après, je garde, toujours aussi vif dans ma mémoire, le souvenir de cette rencontre, et je le conserverai toujours avec la même reconnaissance. Il commença lui-même, dès le début, à parler tchèque, et me donna plusieurs conseils profitables pour mes études. Hélas, ce fut lui, qui avait été mon premier professeur à l'Université, que je quittai le premier. Bref, c'est un élève, mais un élève qui, à certains égards, n'est pas allé bien loin, qui a composé cet hommage au héros de cette séance solennelle.

Malgré cette défection, je rencontrai encore maintes fois le professeur Hrozný, et même lorsque, ayant terminé mes études, je dus me consacrer à une autre tâche. J'observais avec une profonde sympathie, le courage avec lequel il suivait son difficile chemin. Ce courage, peut-être faut-il l'imputer à la tradition qui reste vivante dans les familles de nos pasteurs

protestants, dont a parlé Jirásek. Si l'abondance n'a jamais régné dans ces foyers, la quotidienne préoccupation de ces familles a toujours été de mener une vie exemplaire. Fils de pasteur de l'Eglise réformée, le professeur Hrozný est resté fidèle à ces préceptes. Il est vrai, il n'a, pour sa part, étudié que le temps d'un semestre à la Faculté de théologie protestante — en même temps d'ailleurs qu'il commençait ses études à la Faculté des Lettres. Cependant une foi ferme, fondée sur l'interprétation rationaliste de la Bible, et sur la tradition protestante, lui a été pour toute la vie un soutien constant.

Bedřich Hrozný est né le 6 Mai 1879, à Lysá nad Labem; il a fait ses études secondaires à Prague et à Kolín, et ses études supérieures à Vienne, jusqu'en 1901. La philologie sémitique, l'égyptologie et les disciplines apparentées, ont fait l'objet de ces études. Cet étudiant grave fut de bonne heure distingué par ses maîtres. En 1900, l'Académie des sciences de Vienne lui confiait la mission d'examiner une notable partie des grafitti sud-arabiques en sa possession. Ce travail ayant été le sujet de sa thèse de doctorat, il fut promu docteur en 1901, après quoi il fut nommé, par le ministère de l'Instruction publique et des Cultes, boursier pour un an; cette bourse devait être employée par lui pour un voyage d'études à Berlin et à Londres. Hrozný avait eu jusque-là, à Vienne, des maîtres de renom tels que D. H. Müller, Bickell, Reinisch, Krall, Sellin. A Berlin, ce fut sous la direction de Delitzsch, de H. Winckler, de Barth et de Sachau qu'il lui fut donné de travailler. A son retour, il entra au service de la Bibliothèque de l'Université de Vienne. Et dès 1905, âgé tout juste de vingt-six ans, il se fit agréer à l'Université de Vienne, en qualité de « docent », pour les langues sémitiques, avec mention particulière concernant l'écriture cunéiforme. Sa lourde tâche de bibliothécaire ne l'ayant pas empêché de déployer une infatigable activité scientifique, dans le domaine qu'il s'était choisi, il eut l'honneur, en 1913, d'être proposé pour une chaire de professeur à l'Université de Leyde. Ce fait décida les autorités — mais plus tard, la guerre une fois commencée, en 1915 — à lui conférer le titre de chargé de cours à l'Université de Vienne. Cette nomination ne lui apportait sans doute pas toutes les satisfactions qu'il était en droit d'espérer, elle constituait plutôt une sorte de compromis. Mais, étant donné qu'on était en guerre, Hrozný ne put qu'accepter avec résignation, en continuant à travailler à la Bibliothèque.

C'est à cette époque de tumulte guerrier que se place sa grande découverte: le déchiffrement des inscriptions hittites cunéiformes. Le point de départ de ce déchiffrement fut la phrase: *nu NINDA-an ezateni vâdarma ekuteni,* « alors vous mangerez le pain (*ezateni,* cf. edo, essen), et l'eau (*vâdar,* cf. angl. water), vous boirez (*ekuteni, akuvana,* cf. aqua) ».

Dès le début, Hrozný considéra que la structure du hittite est de caractère indo-européen, quoique cette langue porte l'empreinte de fortes influences étrangères, d'origine asianique; en 1902, Knudtzon avait déjà émis

une opinion analogue, qu'il avait d'ailleurs aussitôt abandonnée. Cette découverte sensationnelle fit grand bruit dans le monde entier, malgré la séparation profonde des pays belligérants. Il y eut, bien entendu, beaucoup d'incrédules; et cependant, par la suite, l'heureux déchiffreur n'eut à revenir sur aucun des premiers principes de son interprétation, qui ouvrait à la science un nouveau domaine. La hittitologie est rapidement devenue une véritable discipline indépendante, et d'autres langues anciennes d'Asie Mineure ont été découvertes, de nouvelles données historiques ont été acquises, enrichissant ainsi, non seulement l'histoire, mais aussi la science des religions, l'archéologie... tout ceci grâce au génial déchiffrement de Hrozný. Et cependant, après ce succès, sa position ne s'améliora guère. Celui dont les travaux allaient permettre d'écrire un chapitre nouveau de l'histoire lointaine de l'antiquité, celui qui avait fait parler les inscriptions, jusqu'alors muettes, de peuples inconnus, celui qui avait reconstitué l'histoire la plus ancienne des Indo-Européens établis en Asie Mineure, dut rester, comme auparavant, bibliothécaire; à la continuation de ses splendides travaux, il ne pouvait consacrer que le temps libre laissé par ces fonctions. Il avait été mobilisé aussi, pendant quelque temps. Ces jours tristes, illuminés seulement par la passion de la découverte et les affections familiales, prirent fin peu après la guerre: en 1919, Hrozný fut nommé professeur pour la chaire de langues et histoire des peuples de l'Orient ancien, à l'Université Charles IV de Prague. Ce fut alors qu'il put se consacrer complètement à son œuvre. Le nombre imposant d'articles, d'études et d'ouvrages qui sont sortis de sa plume témoigne de l'effort incessant déployé pour résoudre les problèmes de la hittitologie. Quel attrait cette nouvelle science exerce sur ses adeptes, nous le voyons non seulement d'après l'exemple de son fondateur lui-même, mais aussi sur le nombre rapidement accru des chercheurs dont le zèle infatigable s'exerce dans ce nouveau domaine.

En 1904, Hrozný avait été attaché en qualité d'assyriologue aux fouilles entreprises par le professeur Sellin à Tell Taannek, en Galilée. En 1924—25, avec l'appui du gouvernement tchécoslovaque, des institutions savantes et de mécènes, et le concours de MM. Cukr et Petraš, architectes, Hrozný dirige à son tour une expédition archéologique en Asie Mineure et en Syrie, terres classiques des antiquités hittites. L'ensemble des sommes réunies était relativement imposant. Il n'en fallut pas moins surveiller attentivement chaque dépense, et compter avec chaque sou. Ces deux années d'exploration dans des régions reculées du Proche Orient ne furent certes point des années faciles. Une fois achevées toutes ces pérégrinations, parfois pénibles, Hrozný prit le chemin du retour, emportant, en plus d'une abondante moisson scientifique, le germe de la malaria... Il avait fouillé à Šêch Saʿad et à Tell Erfâd, en Syrie, et surtout au Kültepe, non loin de Kaisarieh, en Asie Mineure; là, il avait eu la chance de mettre au jour les restes

de l'antique Kaneš, centre de l'activité des négociants assyriens, vers le début du second millénaire avant J.-C., ainsi que les archives de ces marchands en tablettes cunéiformes; à cette importante trouvaille s'ajoutaient de nombreuses sculptures et objets divers, récoltés au cours de différentes fouilles, en Asie Mineure et en Syrie. Hrozný a donné, à l'intention du grand public, une relation de cette campagne de fouilles dans un petit ouvrage de vulgarisation intitulé « V říši půlměsíce » (« Dans l'empire du Croissant »; 1927) ; sur ce sujet, il a également prononcé des conférences et publié des articles dans les journaux. Enfin le gouvernement de la République tchécoslovaque, considérant la valeur et les résultats des recherches scientifiques du professeur Hrozný, lui décerna un prix de vingt mille couronnes, par arrêté du 29 Janvier 1926; à ce prix étaient jointes des félicitations officielles, exprimées par le président du conseil lui-même, le docteur A. Švehla.

Après tous ces voyages, Hrozný put revenir à la grande préoccupation de sa vie: aux travaux sur l'histoire des Hittites et les problèmes connexes. La grammaire, l'interprétation des textes, l'histoire et l'archéologie se combinent, dans ces travaux (ce talent de combinaison est précisément la grande caractéristique de Hrozný), pour reformer de vastes ensembles, où abondent les détails aussi bien que les grandes conclusions. Il n'a pas craint d'aborder le problème étrusque, et il a tenté de préciser le lien unissant les anciens Indiens aux pays de Churri et de Mitanni; il a reconstitué l'histoire des invasions des Indo-Européens en Asie Mineure (2000 av. J.-C.), et a examiné les arguments qui militent en faveur de l'existence du puissant empire d'Aḫḫijava... Cette activité a été servie par la fondation de la revue Archiv Orientální, organe de l'Institut Oriental de Prague. Il n'y a, je crois bien, guère de fascicule de cette revue où ne se trouverait un article, tantôt bref, tantôt important — c'est le cas le plus fréquent — dû à la plume de Hrozný. N'est-il pas d'ailleurs rédacteur de cette revue qui, sous sa direction, est devenue en peu de temps une des plus importantes en son genre? Qu'on me comprenne bien: là ou ailleurs, le talent scientifique de Hrozný aurait trouvé, de toute façon, le moyen de s'exprimer. A celui qui a été invité à composer l'article « Hittites » pour l'Encyclopédie Britannique, ne peuvent manquer les occasions d'écrire pour le public européen. De nombreux exemples en témoigneraient, en effet.

En 1932 commence une étape nouvelle des recherches de Hrozný: c'est à cette date qu'il s'attaque au difficile déchiffrement des inscriptions « hittites » hiéroglyphiques. Trois tomes, portant le titre « Les inscriptions hittites hiéroglyphiques; essai de déchiffrement » (Prague, 1933—1937), contiennent non seulement les résultats de ces recherches, mais aussi la publication, nouvelle ou inédite, de toutes les inscriptions connues à ce jour. L'auteur examine l'œuvre de ses prédécesseurs et prononce sur celle-ci un jugement critique; il présente ensuite sa propre lecture de tous les textes suivis que nous possédons, avec traduction et commentaire, ce que nul de

ceux qui étaient venus avant lui dans cette voie, n'était parvenu à faire. Il a exposé, pour le grand public cultivé, l'histoire de ce déchiffrement, dans un article « Die Entdeckung eines neuen indoeuropäischen Volkes im alten Orient » (Prager Rundschau, 1933). Un quatrième tome des Inscriptions hittites hiéroglyphiques doit donner une synthèse générale. Hrozný a été quelque peu détourné de ce travail par les préparatifs en vue de l'important fascicule qu'il se propose d'écrire, sur certains problèmes archéologiques et historiques; ce fascicule sera compris dans le tome premier de la grande Histoire de l'humanité qui se publie actuellement en tchèque sous la rédaction du professeur Šusta. Voici un an déjà qu'il a commencé. Nous souhaitons que le rayonnement de cette très importante étude s'étende à un public aussi large que possible.

Si je devais résumer l'œuvre principale de Hrozný, je me trouverais en face des mêmes difficultés que si je devais dénombrer toutes les marques d'estime et de reconnaissance manifestées à ses travaux, dans notre pays et à l'étranger. B. Hrozný est, à l'heure actuelle, membre de multiples académies et sociétés savantes, parmi lesquelles je citerai seulement l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; il est maintenant, parmi nous, l'unique membre associé étranger de cette section de l'Institut de France. Les découvertes et recherches de Hrozný dans le domaine de la hittitologie, dont il est le fondateur, ont rendu son nom célèbre dans le monde entier. Constamment invité à l'étranger, il a bien souvent parcouru l'Europe — en plus de l'Asie Mineure — de Londres ou Oslo, à telle ou telle ville de l'Europe orientale. Ajoutons enfin que, pendant dix ans, il a exercé les fonctions de président de la section des recherches scientifiques de l'Institut Oriental, et que, aujourd'hui, il est président de notre institution. Pendant l'année scolaire 1926—27, B. Hrozný a été Doyen de la Faculté des Lettres de Prague. Maintenant nous aurons bientôt la joie de saluer en sa personne le nouveau Recteur de l'Université Charles IV.

Faut-il compléter cette rapide biographie intellectuelle par quelques traits personnels? — Nous savons quel est son bon cœur, et combien il s'efforce toujours de venir en aide à ceux qui s'adressent à lui. Point sentimental, mais sensible. Epoux et père modèle (je n'ai pas encore réussi à découvrir sa manière de comprendre l'art d'être grand-père!). Il devient d'une gravité extraordinaire, dès qu'un problème scientifique occupe son attention. Par contre, dans les moments de détente, il sait unir sa bonne humeur à celle des autres. Ils sont difficiles à pénétrer, les secrets du sphinx des antiques inscriptions orientales, et c'est ce qui explique cette expression de volonté concentrée et opiniâtre . . .

Tel est le professeur Hrozný, dont nous fêtons aujourd'hui les soixante ans. — Soixante ou cinquante? Peu importe, car je ne vois guère de différence, moi, entre la figure du Hrozný de jadis et celle que nous lui voyons aujourd'hui. Si, de temps à autre, il se plaint d'un rhumatisme,

celui-ci n'est peut-être pas bien méchant. D'ailleurs l'homme qui a résolument accepté de mener, en Asie Mineure et en Syrie, la dure vie du fouilleur, a prouvé qu'il possédait une robuste constitution, en revenant finalement sain et sauf, chez lui. Il y a donc tout lieu de l'espérer, la nouvelle étape qui commence pour lui le mènera non pas seulement jusqu'à soixante-dix, mais jusqu'à quatre-vingt ans et au delà! Large est donc encore la perspective. La vigueur de celui auquel s'adresse notre hommage lui permettra d'accomplir encore beaucoup, pour l'honneur de notre peuple et pour sa propre renommée. Puissent les bons vœux que nous formulons tous aujourd'hui à son intention, être l'aube d'une journée nouvelle où il lui sera donné de continuer à progresser, dans une constante harmonie de l'esprit et du corps, sur la voie glorieuse de la découverte!

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES DE M. BEDŘICH HROZNÝ.[1])

Par

Václav Čihař.

Ouvrages et articles publiés de 1902 à Juin 1939.

1. Mémoire pour le doctorat ès lettres (dissertation) de l'Université de Vienne: *Südarabische Grafitti,* 1901, inédit. A paraître dans la série des Publications de l'expédition archéologique en Arabie méridionale.

---

[1]) Abréviations:

AAA	=	Annals of Archaeology and Anthropology
AJA	=	American Journal of Archaeology
AOr	=	Archiv Orientální
AHDO	=	Archives d'Histoire du Droit Oriental
BA	=	Beiträge zur Assyriologie
BoSt.	=	Boghazköi-Studien
BSL	=	Bulletin de la Société de Linguistique
CR	=	Comptes Rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
DAWW	=	Denkschriften der Akademie der Wissenschaften in Wien
DLZ	=	Deutsche Literatur-Zeitung
IAE	=	Internationales Archiv für Ethnographie
IF	=	Indogermanische Forschungen
ILN	=	Illustrated London News
JA	=	Journal Asiatique
JRAS	=	Journal of the Royal Asiatic Society
JS	=	Journal des Savants
JSOR	=	Journal of the Society of Oriental Research
LZ	=	Literarisches Zentralblatt
MDOG	=	Mitteilungen der Deutschen Orientgesellschaft
MVAG	=	Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft
OLZ	=	Orientalistische Literaturzeitung
PEF	=	Quarterly Statement of the Palestine Exploration Fund
RA	=	Revue d'Assyriologie et d'Archéologie Orientale
REAnc	=	Revue des Etudes Anciennes
RHA	=	Revue Hittite et Asianique
RSO	=	Rivista degli Studi Orientali
SBWAW	=	Sitzungsberichte der Wiener Akademie der Wissenschaften
TLB	=	Theologischer Literaturbericht
TLZ	=	Theologische Literaturzeitung
VčAV	=	Věstník české akademie věd
WPhil.	=	Wochenschrift für klassische Philologie
WVDOG	=	Wiss. Veröffentlichungen der Deutschen Orientgesellschaft
WZKM	=	Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes
ZA	=	Zeitschrift für Assyriologie.

2. *Assyriologische Miscellen*, OLZ V (1902), col. 132—142.
3. *Zum Geldwesen der Babylonier*, BA IV (1902), pp. 546—550.
4. *Sumerisch-babylonische Mythen von dem Gotte Ninrag (Ninib)*. Herausgegeben, umschrieben, übersetzt und erklärt. Mit 13 autographierten Tafeln. Berlin, Peiser, 1903. 8⁰. VII, 128 pp., XIII pl. (MVAG 1903, Jg. VIII, 5). Nouvelle édition stéréotypée. Berlin 1914. C.-R.: Pontus Leander, DLZ 1904, col. 1810; H. Radau, Ninib, the determiner of fates. Philadelphia 1910, pp. 19 et suiv.; Jastrow, Religion Babyl. u. Assyr. I., 450—467.
5. *Zur Höllenfahrt der Ištar*, WZKM XVII (1905), pp. 323—330.
6. *Vznik mythu o Leviatánovi* (Origine du mythe de Léviathan), Naše Doba X (1903), pp. 321—329, 407—415.
7. *Die Keilschrifttexte von Taannek*. Mit 2 Tafeln. Separatabdruck aus Dr. Ernst Sellin: Tell Taannek, Bericht über eine mit Unterstützung der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften und des k. k. Ministeriums für Kultus und Unterricht unternommene Ausgrabung in Palästina. Wien 1904. DAWW (phil.-hist. Kl.) L, Abh. IV, 10 p. (= pp. 113—122), II pl.
8. *Die neugefundenen Keilschrifttexte von Taannek*. Mit 3 Tafeln. Separatabdruck aus Dr. Ernst Sellin: Eine Nachlese auf dem Tell Taannek in Palästina. Wien 1905. DAWW (phil.-hist. Kl.) LII, Abh. III, 6 pp. (= pp. 36—41), III pl.
9. *Der Inschriftenfund von Taannek*, Mitteil. d. öster. Ver. f. Bibl. IX (1905), pp. 165-166.
10. *Ein neues Fragment des Syllabars S^b*, ZA XIX (1905—1906), pp. 367—371.
11. *Das Problem der sumerischen Dialekte und das geographische System der Sumerier*, Vorläufige Mitteilung, WZKM XX (1906), pp. 281—290.
12. *Amanḫašir-Aṣûšunamir*, WZKM XX (1906), pp. 123—125.
13. *Bemerkungen zu den babylonischen Chroniken BM 26472 und BM 96152*, WZKM XXI (1907), pp. 375—383.
14. *Ninib und Sumer*, Revue Sémitique, Année XVI (1908), pp. 339—354, 455—465. Extrait: Paris 1908. 8⁰. 24 pp.
15. *Sumerisch-Babylonisches*, ZA XX (1907), pp. 421—430.
16. *Der Obelisk Maništusu's*, WZKM XXI (1907), pp. 11—43.
17. *Das Problem der altbabylonischen Dynastien von Akkad und Kiš*, WZKM XXIII (1909), pp. 191—219.
18. [*Zu Ungnads Übersetzung zweier Briefe von Taanek*], lettre insérée dans un c.-r. publié par E. Sellin, DLZ 1909, Nr. 43, Col. 2704—2705, sur l'ouvrage de Gressmann „Die Ausgrabungen in Palästina und das Alte Testament“ (Tübingen 1908).
19. *Das Getreide im alten Babylonien* (Vorbericht), deux rapports préliminaires. Anzeiger d. phil.-hist. Kl. d. Wiener Akad. d. Wiss., Jahrg. 1909, No. VI, 3 pp., Jahrg. 1910, No. V, 8 pp. 8⁰.
20. *Über das Bier im alten Babylonien und Ägypten*, Anzeiger d. phil.-hist. Kl. d. Wiener Akad. d. Wiss., Jahrg. 1910, No. XXVI, 9 pp. 8⁰. C.-R.: Fr. Thureau-Dangin, RA VIII, pp. 159.
21. *KU.ḲAR, iškaru und hebr. eškar*, WZKM XXV (1911), pp. 318—325.
22. *Das Venusjahr und der elamische Kalender*, Memnon V, pp. 81—98.
23. *Die ältesten Dynastien Babyloniens*, WZKM XXVI (1912), pp. 143—162.
24. *GÚ.GAL- Platterbse*, OLZ XVI (1913), col. 52.
25. *Das Getreide im alten Babylonien*. Ein Beitrag zur Kultur- und Wirtschaftsgeschichte des alten Orients. I. Teil. Mit einem botanischen Beitrage von Dr. Franz von Frimmel: Über einige antike Samen aus dem Orient. Mit 2 Tafeln. Wien, Hölder, 1914. 8⁰. 217 pp., II pl. (SBWAW, Phil.-hist. Kl. Bd. 173, Abh. 1.). C.-R.: Br. Meissner, DLZ 1914, No. 34—35, 2119; LZ 1915, 560 et s.; W. Förtsch, RSO VI (1915), pp. 1405—1409; (Bezold, C.), LZB 1915, No. 23; B. Münz, Wr. Zeitung 1915, No. 139; I. G. Arnold, American brewers' rewiew 1914.

26. *Zur Bierbrauerei der alten Babylonier,* OLZ XVII (1914), col. 201—202.
27. *Die Lösung des hethitischen Problems. Ein vorläufiger Bericht.* Mit Einführungen von O. Weber über den Stand unserer Arbeiten an den Keilschrifttexten aus Boghazköi und von Ed. Meyer über die Entzifferung der hethitischen Sprache. MDOG, Dezember 1915, Nr. 56, pp. 17—50. C.-R.: Chr. Bartholomae, WPh. XXXIII, 1916, Nr. 3, pp. 67—70; Conclusion de Bartholomae, ibid. pp. 259—262, Nr. 11; G. Herbig, DLZ 1916, pp. 421—432; Jensen, LZ 1916, p. 244; Beer, Theol. Zeit. 1916, p. 71; Ed. Meyer et O. Weber, MDOG, No. 56, p. 1 et suiv.; K. Wulff, Nord. tidskr. f. filol. V, pp. 81—88; W. Otto, Hist. Zeitschrift 117, pp. 189—228, 465—472; O. Weber, Vossische Zeitung, Suppl. 51, 1915; O. Weber, Umschau, 1916, No. 13; J. V. Prášek, Národní Listy du 6 Février 1916; S. Frankfurter, Wiener Zeitung, 1. Januar 1916; Listy filologické XLIII (1916), pp. 77—78; C. E. Gleye, Tägliche Rundschau, 14. XII. 1915; F. H., Český čas. hist. XXII (1916), pp. 506—508; Hermann Ranke, Tag, 4. III. 1916; M. Schorr, Kwartalnik historiczny 1916, Livr. 1—2; F. Böhl, Theolog. Tijdschrift, 1916, Janvier; E. Brandenburg, Frankfurter Zeitung, 20. I. 1916; F. Hommel, Münch. Neueste Nachr., 26. XI. 1915; I. Scheftelowitz, Köln. Zeitung, 18. III. 1916; H. Holma, Études sur les vocabulaires hittites. Helsingfors, 1916, pp. 73; J. H. Moulton, Expository Times 1916.
28. *Objevení nové řeči indoevropské,* VČAV XXIV (1915), pp. 432—434. (La découverte d'une nouvelle langue indo-européenne.)
29. *Die Sprache der Hethiter, ihr Bau und ihre Zugehörigkeit zum indogermanischen Sprachstamm.* Ein Entzifferungsversuch. Leipzig, Hinrichs, 1916. 8⁰. XV, 246 pp. (BoSt., Heft 1—2, Stück 1, hg. v. O. Weber). C.-R.: F. Cumont, CR 1917, pp. 119—124; S. A. Cook, PEF 49, (1917), pp. 187—189; P. Jensen, TLZ 1918, col. 122 et s. (Hrozný ibid. col. 186 et suiv.); A. Gustavs, TLB 1919, pp. 82 et suiv.; Th. Kluge, LZ 1920, col. 354 et suiv.; Lichtenberg, Petermanns Mitteilungen 1920, Januar—Februar, p. 37; E. F. Weidner, OLZ XXIII, 1920, col. 114—120; F. M. Th. Böhl, IAE XXV (1921), pp. 176 et suiv.
30. *Zum ältesten sumerischen Ackerbau,* WZKM XXIX (1915), pp. 367—370.
31. *Die Sprache der Hethiter.* Entgegnung, WPhil. XXXIII (1916), Nr. 11, pp. 259—262.
32. *Hethitische Keilschrifttexte aus Boghazköi.* In Umschrift, mit Übersetzung und Kommentar. Leipzig, Hinrichs, 1919. 8⁰. XIV, 245 pp. (BoSt. 3. Heft = II Stück). C.-R.: P. Jensen, TLZ 1919, pp. 122 et suiv. (sur les travaux de Hrozný); F. Bork, OLZ XXIII, 1920, col. 60—66; Th. Kluge, LZ 1920, col. 373; F. M. Th. Böhl, IAE XXV (1921), p. 117 et suiv.; S. Mercer, JSOR VII (1923), pp. 88—89.
32. *O problému hethitském a o úkolech vědy staroorientální vůbec* (Sur le problème hittite et les tâches qui incombent à l'histoire de l'Orient ancien), Nové Atheneum I (1920), pp. 32—51.
34. *Nové úkoly orientální archeologie* (Les nouvelles tâches de l'archéologie orientale), Naše Doba XXVII (1920), pp. 484—490.
35. *Über die Völker und Sprachen des alten Chatti-Landes. — Hethitische Könige.* Zwei Aufsätze. Leipzig, Hinrichs, 1920, 8⁰. 32 pp. (BoSt. 5. Heft = III. Stück, 2. Lief., pp. 25—56). C.-R.: F. Sommer, OLZ XXIV (1921), pp. 314—317; F. M. Th. Böhl, IAE XXV (1921), p. 178; A. Gustavs, WPh. 42, p. 423 et suiv.; Th. Kluge, LZ 1922, Col. 56; G. Herbig, Götting. Gelehrter Anzeiger 1921, Nr. 10—12, pp. 193—218 (compte-rendu des cinq premiers fascicules de Boghazköi-Studien).
36. *Un dieu hittite Ak/gniš,* RA XVIII (1921), pp. 34—36.

37. *Keilschrifttexte aus Boghazköi.* Autographiert. 5. und 6. Heft. Leipzig, Hinrichs, 1921. In folio. LXXII, LXXXIV planches (WVDOG 36, Heft 1, 2).
38. *O národě filistinském* (Le peuple des Philistins), Národní Listy du 31 Juillet 1921.
39. *Das hethitische Königspaar Tlabarnaš und Tavannanaš,* JSOR VI (1922), pp. 63—73.
40. *O egyptském králi Tutanchamonovi* (Tutankhamon, roi d'Egypte), Lidové Noviny 1923, n° 175.
41. *O hrobce krále Tutanchamona* (La Tombe du pharaon Tutankhamon), Lidové Noviny 1923, n° 178.
42. *Code hittite provenant de l'Asie Mineure (vers 1350 av. J.-C.).* Ière partie. Transcription, traduction française. Paris, P. Geuthner, 1922, 8°. 162 pp., XXVI pl. (Hethitica, Collection de travaux relatifs à la philologie, l'histoire et l'archéologie hittite, Tome Ier). C.-R.: C. Autran, RA XX (1923), pp. 41—44; G. Contenau, Syria IV (1923), pp. 250—251; H. Zimmern, ZA XXXV (1923), pp. 72; A. Meillet, BSL XXIV (1923), pp. 168—171; A. Cuny, REA XXVI (1924), pp. 364—365, G. Contenau, JA 1925, p. 344; E. Burrows, JRAS 1926, pp. 321—329; J. Friedrich, OLZ 1925, col. 476—478; S. Smith, AAA XII (1925), p. 47.
43. *Druckfehlerberichtigung zu dem Aufsatze: Das hethitische Königspaar Tlabarnas und Tavanannas* (JSOR, Vol. VI, S. 63—73), JSOR VII (1923), pp. 77—78.
44. *První výzkumná výprava čsl. do Orientu,* (La première expédition scientifique tchécoslovaque en Orient), Národní Listy du 6 Avril 1924.
45. *Ve starozákonní zemi Basan* (Au pays biblique de Basan), Národní Listy du 6 Avril 1924.
46. *V Kaisarii* (A Kaisarieh), Národní Listy des 10 et 24 Août 1924.
47. *Z mých potulek v Syrii* (Mes randonnées en Syrie), Národní Listy du 25 Décembre 1924.
48. *Do nového roku. Několik archeologických zbožných přání.* (Au seuil du nouvel an. Voeux relatifs à l'archéologie), Národní Osvobození du 1er Janvier 1925.
49. *The first Czechoslovak Excavations in the Near East,* Central European Observer V (1926), Nr. 29, 30, pp. 511—512, 527—529, 5 Illustrations.
50. *Bilder von der Orientexpedition Univ.-Prof. Dr. Hrozný's,* Prager Presse 1924, Bilderbeilage 34, p. 3.
51. *Neue Aufnahmen von der Forschungsreise Prof. Hrozný's in den Orient,* Prager Presse 1924, Bilderbeilage 45, p. 2.
52. *Bilder von der Orientexpedition Prof. Hrozný's,* Prager Presse 1925, Bilderbeilage 5.
53. *Bilder von den Ausgrabungen Prof. Hrozný's auf Kültepe in Kleinasien. — Auffindung eines Tontafelarchivs aus dem 3. Jahrtausend v. Chr.,* Prager Presse 1926, Bilderbeilage 18. 1. Mai.
54. *Obrázky z expedice prof. Hrozného* (Illustrations relatives à l'expédition du professeur Hrozný), Panorama III, n° 4 (1926), p. 27.
55. *A "Record office" 4000 years old. New materials for the history of Asia Minor's Earliest Civilisation,* ILN, 2nd Octobre 1926, n° 4563.
56. *Rapport préliminaire sur les fouilles tchécoslovaques du Kultépé,* Syria VIII (1927), pp. 1—12, IV pl.
57. *Československé výkopy na Kültepe I—VI* (Les fouilles tchécoslovaques du Kultépé), Národní Listy des 27 Février, 6, 13, 27 Mars, 4, 10 Avril 1927.
58. Un certain nombre d'*articles* publiés dans le *Masarykův Naučný Slovník* 1927.
59. *Úkoly a cíle Orientálního ústavu* (Programme et buts de l'Institut Oriental), Národní Listy des 5 et 19 Juin 1927.

60. *V říši půlměsíce. Cesty a výkopy v Turecku* s 29 původními snímky, 1 plánem a 1 mapou (Dans l'empire du Croissant. Voyages et fouilles en Turquie). V Praze, Jos. R. Vilímek, 1927. 8°. 91 pp., XXIX illustr., 1 carte, 1 plan.
61. *Discoveries in the Land of Job,* ILN, 25th June 1927.
62. *Das hethitische Mediopassivum.* Paradigmes accompagnant une conférence prononcée à La Haye à l'occasion du premier congrès international des linguistes, La Haye 1928.
63. *První mezinárodní sjezd jazykozpytců v Haagu* (Le premier congrès international des linguistes à La Haye), Národní Listy du 18 Avril 1928.
64. *První mezinárodní sjezd etruskologický ve Florencii a v Bologni, 1928* (Le premier congrès international d'étruscologie, Florence et Bologne, 1928), Národní Listy des 15 et 16 Mai 1928.
65. *Etruskisch und die hethitischen Sprachen,* ZA N. F. IV (XXXVIII) 1928, pp. 171—184. Conférence prononcée devant le premier congrès international d'étruscologie.
66. *Hethiter und Inder,* ZA N. F. IV (XXXVIII) 1928, pp. 184—185.
67. *Etruskisch und die hethitischen Sprachen,* Atti del I. congresso internazionale etrusco, Firenze 1929, pp. 189—191.
68. *Narâm-Sin et ses ennemis d'après un texte hittite,* AOr I (1929), pp. 65—76.
69. *Ein babylonisch-hethitisches Omen.* AOr I (1929), pp. 85—86.
70. *Die Länder Churri und Mitanni und die ältesten Inder,* AOr I(1929), pp. 91—110, 1 carte, I pl. C.-R.: Ed. Cuq, Journal des Savants 1929, p. 373; A. Safrastian, Massis I (1929), p. 265; R. Dussaud, Syria XI (1930), pp. 196—197.
71. *Weiteres zu den Ländern Churri und Mitanni: das Land Maiteni,* AOr I (1929), pp. 252—253.
72. *L'invasion des Indo-Européens en Asie-Mineure vers 2000 av. J.-C.,* AOr I (1929), pp. 273—299, 1 carte. C.-R.: R. Dussaud, Syria XI (1930), pp. 196—197; cf. aussi séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 10 juillet 1929: Les premières invasions indo-européennes en Asie Mineure, Syria X (1929), pp. 366—367.
73. *Hethiter und Griechen,* AOr I (1929), pp. 323—343, avec XI planches et 1 carte. C.-R.: R. Dussaud, Syria XI (1930), pp. 196—197.
74. *Objev neznámého písma a neznámé řeči ve Starém Orientě* (La découverte d'une écriture et d'une langue inconnues de l'Orient ancien), Národní Listy du 25 Novembre 1929.
75. *Instrumental und Ablativ im Hethitischen,* Donum natalicium Schrijnen (1929), pp. 367—368.
76. Article *The Hittites* dans l'Encyclopaedia Britannica, 14e édition, XI (1929), col. 598—608, 1 carte et 1 planche.
77. *Treść wykladów dra B. Hroznego,* profesora zw. Uniw. Karol. w Pradze, wygloszon. na zaproszenie Univ. Jagiell. w Krakowie 1929 (Résumé de deux conférences prononcées à l'Université de Cracovie, 7 et 8 Novembre 1929).
78. *O prastarém hethitském králi Anittovi z 20. stol. př. Kr.* (Le très ancien roi hittite Anittas, 20e siècle av. J.-C.), Národní Politika n° 11, du 12 Janvier 1930.
79. *T. G. Masaryk and the Orient.* AOr II (1930), pp. 1—2.
80. *Das hethitische Mediopassivum,* Actes du premier Congrès international des Linguistes, La Haye, 10—15 Avril 1928 (Leiden 1930), pp. 155—164.
81. *The Coming of the Hittites into Asia,* The Evangelical Quarterly, Edinburgh, II (1930), pp. 120—126.
82. *Deux monuments anatoliens,* AOr II (1930), p. 299, pl. XXXIX et XL.
83. *Babylon, vlast astrologie* (Babylone, berceau de l'astrologie, extrait de conférences), Jubilejní ročenka Kalicha. Praha 1930, pp. 53—56.

84. *Vlastní životopis v kostce* (Esquisse d'une autobiographie), Venkov du 1er Janvier 1931, Supplément, 4 pp. Ci-inclus Interview avec le professeur Hrozný, prise par M. A. Bareš.
85. *Le cheval chez les Hittites et les Mitanni au IIe millénaire avant J.-C.*, Figaro Artistique Illustré, Février 1931, p. 44 (avec deux photographies).
86. *Na universitě londýnské a pařížské* I., II. (Aux universités de Londres et de Paris), Národní Listy, Suppléments des 5 et 12 Avril 1931.
87. *Rapport sur les conférences faites à Paris et à Londres* (présenté à l'Institut Oriental), AOr III (1931), pp. 192—193.
88. *Le Hittite: Histoire et progrès du déchiffrement des textes,* AOr III (1931), pp. 272—295 (Conférences prononcées à Londres, les 3 et 4 Mars 1931, et à Paris, le 14 Mars 1931). C.-R.: Edward H. Heffner: AJA XXXVI (1932), p. 174.
89. *L'entraînement des chevaux chez les anciens Indo-Européens d'après un texte mîtannien-hittite provenant du 14e siècle av. J.-C.*, AOr III (1931), pp. 431—461.
90. *Objevení neznámé řeči v dnešní Malé Asii?* (La découverte d'un dialecte inconnu parlé de nos jours en Asie Mineure?), Národní Listy, Supplément du 21 Février 1932.
91. *La deuxième lettre d'Arzawa et le vrai nom des Hittites indo-européens,* JA CCXVIII (1931), pp. 307—320. (Conférence prononcée à la Société Asiatique de Paris, 13 Mars 1931). C.-R.: Edward H. Heffner: AJA XXXVI (1932), p. 176.
92. *Assyriens et Hittites en Asie Mineure vers 2000 av. J.-C.*, AOr IV (1932), pp. 112—117 (Article lu par M. Cuq devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris le 23 Mars 1932).
93. *Une inscription de Ras-Šamra en langue churrite,* AOr IV (1932), pp. 118—129 (Article lu par M. E. Cuq devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 22 Avril 1932).
94. *Les Ioniens à Ras-Šamra,* AOr IV (1932), pp. 169—178. C.-R.: David M. Robinson: AJA XXXVI (1932), pp. 526—527.
95. *The Hittite Hieroglyphic Inscriptions,* AOr IV (1932), pp. 373—375.
96. *Trenování koní před čtyřmi tisíciletími* (L'entraînement des chevaux, il y a quatre mille ans), Jezdec a chovatel I (1933), pp. 4—6.
97. *Les inscriptions hittites hiéroglyphiques, essai de déchiffrement,* suivi d'une grammaire hittite hiéroglyphique en paradigmes et d'une liste d'hiéroglyphes. Praha, Orientální ústav, 1933 (Paris, Geuthner; Leipzig, Harrassowitz). 8º. 119 pp., II pl. (Monografie Archivu Orientálního, Vol. I. Livr. I.) K 95·—. C.-R.: E. Dhorme, Syria XIV (1933), p. 326 et 341 et suiv.; J. Garstang, AAA XX (1933), pp. 210—211; E. H. Sturtevant, Language IX (1933), pp. 273—279; G. Contenau, Mercure de France 248 (1. XII. 1933), pp. 452—453; Joh. Friedrich, ZA N. F. VIII (XLII) 1934, pp. 184—198; P. Meriggi, IF 52 (1934), pp. 45—49; R. C. Thompson, JRAS 1934, pp. 833—842; E. Cavaignac, Hittite hiéroglyphique, RHA III (fasc. 20, Juillet 1935), pp. 130—135; A. Moret, CR 1933, pp. 256—260; E. H. Sturtevant, Language IX (1933), pp. 273 et suiv.; A. Meillet, BSL 34 (1933), pp. 131—132 (sur tunakkeššar); A. Meillet, BSL 34 (1933), nº 102, p. 43; L. Delaporte, RHA 1934, 24; Joh. Friedrich, Idg. Jahrbuch XIX (1935), pp. 330.
98. *Objevení nového národa indoevropského ve starém Orientě* (O hethitských národech hieroglyfických) (La découverte d'un nouveau peuple indo-européen de l'Orient ancien; sur les inscriptions hittites hiéroglyphiques), Národní Listy, Supplément nº 153 du 4 Juin 1933 (3 figures).
99. *Die Entdeckung eines neuen indoeuropäischen Volkes im alten Orient,* Prager Rundschau III, Nr. 4 (1933), pp. 266—278. Tiré-à-part: pp. 1—15.

100. *Sur l'inscription hittite-hiéroglyphique Carch. I,* A 6, AOr V (1933), pp. 114—117.
101. *Les inscriptions "hittites"-hiéroglyphiques sur plomb, trouvées à Assur. Essai de déchiffrement,* AOr V (1933), pp. 208—242, 1 pl. Également publié à part, pages numérotées de 1 à 35 (aux éditions Geuthner à Paris et Harrassowitz à Leipzig). (Article lu par M. R. Dussaud devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 22 Septembre 1933, et présenté au Troisième Congrès International des Linguistes à Rome, 19—26 Septembre 1933). C.-R.: P. Meriggi, OLZ XXXVII (1934), pp. 736—738; R. C. Thompson, JRAS 1934, pp. 833—842.
102. *Anittas,* Tvůrcové dějin. Praha 1933, fasc. 2, pp. 24—28.
103. *Nové objevy o pravěkých národech* (Découvertes nouvelles relatives à des peuples archaïques), Pražský ilustrovaný zpravodaj, 1933, nº 41, p. 3 (Interview avec M. Hrozný, prise par M. Bulánek-Dlouhán).
104. *Inscriptions „hittites" hiéroglyphiques de Carchemish. Essai de déchiffrement,* AOr VI (1934), pp. 207—266, Pl. IV—IX (Article lu par M. Moret devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 22 Décembre 1933). C.-R.: P. Meriggi, IF 52 (1934), pp. 49—51; David M. Robinson, AJA XXXVIII (1934), p. 589.
105. *Les inscriptions hittites hiéroglyphiques. Essai de déchiffrement.* Livraison II: Transcription et traduction de 41 des plus importantes inscriptions hittites hiéroglyphiques avec commentaire. Praha, Orientální ústav, Juin 1934. 8º. Pp. 121—314, pl. III—XVI. (Monografie Archivu Orientálního, Vol. I.) K 150'—. C.-R.: L. D(elaporte), RHA III, fasc. 17, oct. 1934, p. 24; E. Cavaignac, Hittite hiéroglyphique, RHA III, fasc. 20, Juillet 1935, pp. 130—135; P. Meriggi, IF 53 (1935), pp. 229—231; J. Garstang, AAA XXI (1934), pp. 144—145.
106. *Les plus anciens rois et l'habitat ancien des „Hittites" hiéroglyphiques,* AOr VI (1934), pp. 399—407. C.-R.: David M. Robinson, AJA XXVIII (1934), p. 590.
107. Articles divers dans les journaux Turcs *Hakimiyeti Milliye* (1934) etc., sur les Hittites.
108. *Za nápisy tajemných Hethitů do nitra Malé Asie* (A la recherche des inscriptions hittites, au cœur de l'Asie Mineure, interview concernant les voyages du prof. Hrozný en Asie Mineure et Syrie, de 1934). Večer, nº 289, du 13 Décembre 1934.
109. *El Hitita: Historia y Progreso del desciframiento de sus Texts,* pp. 65—101. *Apéndice: El Hitita Jeroglífico,* pp. 103—105: *Las Lenguas y los pueblos indoeuropeos* (con dos mapas en colores) por P. Kretschmer y B. Hrozný. Traducción de M. Sánchez Barrado y A. Magariños. Madrid, Casa Editorial Hernando, 1934. 8º. (Collección de manuales « Emerita », núm. 1.). (Traduction espagnole des conférences précédemment prononcées à Paris et à Londres, accompagnée d'un supplément sur les hiéroglyphes hittites). C.-R.: A. Cuny REAnc XXXVII (1935), pp. 265—267; A. Debrunner, IF 53 (1935), pp. 157.
110. *Bible a moderní věda* (La Bible et la science moderne), Husův odkaz XXIV (1935), nº 1, pp. 2—5 (Conférence radiophonique prononcée le 26 Décembre 1934). Reproduit dans Výběr (éd. Baťa), 1935, fasc. 2, pp. 136—139.
111. *O cestě do Varšavy* (Voyage à Varsovie), interview dans Večerník Českého Slova du 5 Mars 1935.
112. *Der babylonische Fischgott Oannes in den Keilinschriften,* AOr VII (1935), pp. 1—3.
113. *Les inscriptions « hittites » hiéroglyphiques d'Erkelet et la divinité Marutakas,* AOr VII (1935), pp. 6—7, pl. I—II. C.-R.: L. D(elaporte), RHA III (fasc. 20, Juillet 1935), p. 143.

114. *O ludach i językach hetyckich*, Przegląd współczesny XIV (1935), pp. 178—197 (Traduction polonaise de la conférence précédemment prononcée, Varsovie, le 27 Février 1935) et accompagné d'une biographie de l'auteur, par S. Przeworski.
115. *Les inscriptions « hittites » hiéroglyphiques de Boybeypunari et le problème de la langue Palâïte*, AOr VII (1935), pp. 133—178, pl. XI—XXXVIII. C.-R.: David M. Robinson, AJA XL (1936), p. 132.
116. *Trois inscriptions « hittites » hiéroglyphiques de Carchemish*, AOr VII (1935), pp. 179—190, pl. XXXIX—XLIII. C.-R.: D. Robinson, AJA XL (1936), p. 132.
117. *On my five-months archaeological journey to Turkey and Syria*, AOr VII (1935), pp. 208—210.
118. *L'inscription « hittite » hiéroglyphique d'Adjigol (Topada)*, AOr VII (1935), pp. 488—515, pl. LVIII—LXVII (Article lu par M. R. Dussaud devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 13 Septembre 1935). C.-R.: L. D(elaporte), RHA III (fasc. 22, Janvier 1936), p. 204; David M. Robinson, AJA XL (1936), p. 132.
119. *L'inscription « hittite » hiéroglyphique de Suvasa*, AOr VII (1935), pp. 516—522, pl. LXVIII—LXXV (Article lu par M. R. Dussaud devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 13 Septembre 1935). C.-R.: L. D(elaporte), RHA III (fasc. 22, Janvier 1936), p. 204; David M. Robinson, AJA XL (1936), p. 132.
120. *Die Inschrift von Lemnos*, Studi Etruschi IX (1935), pp. 127—132, pl. XXXI. C.-R.: Zmigryder-Konopka, Przegląd. klas. III (1937), pp. 129—130.
121. *Slavný francouzský orientalista Paul Pelliot v Praze* (Les conférences à Prague de Paul Pelliot, le célèbre orientaliste français), Národní Listy du 10 Mai 1936.
122. *Une stèle « hittite » hiéroglyphique de Kaiséri*, AOr VIII (1936), pp. 1—12, pl. I—III. (Article lu par M. R. Dussaud devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 17 Avril 1936). C.-R.: David M. Robinson, AJA XLII (1938), pp. 134—135.
123. *L'inscription de Kölit Oghlu Yaila*. AOr VIII (1936), pp. 13—17, pl. IV—V. (Article lu par M. R. Dussaud devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 17 Avril 1936.)
124. *Les quatre autels «hittites »-hiéroglyphiques d'Emir Ghazi et d'Eski Kišla et les divinités Apulunas(?) et Rutas*, AOr VIII (1936), pp. 171—199, pl. VIII—XXIV (Article lu par M. R. Dussaud devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 26 Juin 1936). C.-R.: L. D(elaporte), RHA III (fasc. 24, Juillet 1936), p. 285.
125. *Les inscriptions « hittites » hiéroglyphiques de Karakuyu, Fraktin, Kara Dagh et la stèle de Boghazkeui*, AOr VIII (1936), pp. 200—209, pl. XXV—XXIX. C.-R.: L. D(elaporte), RHA III (fasc. 24, Juillet 1936), p. 285.
126. *L'obélisque « hittite »-hiéroglyphique d'Izgin*, AOr VIII (1936), pp. 273—289, pl. XXX—XXXIV. C.-R.: L. D., RHA III (fasc. 24, Juillet 1936), p. 285.
127. *Chettskie narody i jazyki*, Revue Dlja Vas, Riga, 12 Décembre 1936.
128. *In het land van de Hettieten*, dans la revue hollandaise „'t heilig Land", Nijmegen 1936, Jg. 24, pp. 49—53, 61—65 (avec dix illustrations).
129. *Mon voyage archéologique de 1934 en Asie Mineure et l'état actuel du déchiffrement des inscriptions « hittites »-hiéroglyphiques*, Estratto „XIX Congresso Internazionale degli Orientalisti", Roma 1935, 5 pp. (Résumé d'une conférence accompagnée d'environ 50 projections lumineuses).

129a. *Slavný polský orientalista v Praze* (Les conférences de T. Kowalski, le célèbre orientaliste polonais), Národní Listy du 5 Mars 1937, n° 64.

130. *Několik dojmů z baltských universit* (Les universités des pays baltes), Národní Listy, Supplément du 18 Mars 1937.
131. *Sur une inscription « hittite » hiéroglyphique,* Mélanges linguistiques offerts à M. Holger Pedersen 1937. Pp. 500—504 (avec deux photographies).
132. *Par Hetiešu tautām un valodām,* Senatne un māksla II (1937), pp. 5—22. (Traduction lettone d'une conférence « Peuples et langues hittites », publié par les soins du professeur F. Balodis de Riga.) Avec illustrations.
133. *Inscriptions « hittites » hiéroglyphiques des rois de Tuvana-Tyana,* AOr IX (1937), pp. 217—222, pl. XXIV—XXV.
134. *Les inscriptions hittites hiéroglyphiques. Essai de déchiffrement.* Livraison III: Transcription et traduction de 45 inscriptions hittites hiéroglyphiques avec commentaire. Résultats d'un voyage en Asie Mineure et Syrie (Juillet—Novembre 1934). Avec 90 planches. Praha, Orientální ústav, Octobre 1937. 8⁰. Pp. 315—512, pl. XVII—CVI. K 250·—. C.-R.: E. Benveniste, BSL 39, pp. 28—29.
135. *Un nouveau texte juridique du Kultépé (environ 2000 av. J. C.),* AHDO I (1937), pp. 87—90.
136. *O „chettskich" ieroglifach na stelach Tel'-Amara,* Vestnik drevnej istorii I (1937), pp. 24—32.
137. Interview avec M. Soukupová dans Naše Republika VIII (1937), n° 4, pp. 49—51.
138. *Inscriptions « hittites » hiéroglyphiques de Nigdeh, Andaval, Ekrek et Asardjik,* AOr IX (1937), pp. 407—416, pl. XXVII—XXXII.
139. *President Liberator Masaryk, his relation to the Orient and to the Oriental Institute of Praha.* Address delivered at the commemorative ceremony of the Oriental Institute, on Octobre 12th 1937, AOr IX (1937), pp. 302—306, 1 portrait.
140. *Les lettres « hittites » hiéroglyphiques a-d, écrites sur plomb,* AO X (1938), pp. 35—50, pl. I—VI.
141. *Ob odnoj interesnoj „chettskoj" ieroglifičeskoj nadpisi* (Messerschmidt Corpus insc. Hett., Taf. VIII), Vestnik drevnej istorii I/2 (1938), pp. 23—29, pl. II.
142. *Le nom et le caractère de Gilgameš,* CR 1938, pp. 114—118.
143. *Sur la première dynastie de Kiš,* CR 1938, pp. 360—365.
144. *Sur quelques rapports entre Sumer-Akkad et l'Egypte, au IVe millénaire avant J. C.,* AOr X (1938), pp. 369—374 (Communication lue devant le XXe Congrès International des Orientalistes à Bruxelles, le 8 Septembre 1938).
145. *La charrue en Sumer-Akkad, en Egypte et en Chine,* AOr X (1938), pp. 437—440, pl. XXVI—XXVIII (Article lu par M. F. Thureau-Dangin devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 23 Décembre 1938).
146. *On an Inscription from Atchana,* Antiquarie's Journal XIX (1939), pp. 35—37, pl. XIII.
147. *Kultura před 6000 roky: Sumer, Akkad a Egypt ve IV. tisíciletí př. Kr.* (La civilisation il y a 6000 ans: Sumer, Akkad et l'Egypte au quatrième millénaire av. J.-C.), Národní Listy, Supplément au n° 119 du 30 Avril 1939.
148. *Über eine unveröffentlichte Urkunde vom Kültepe (ca. 2000 v. Chr.),* Symbolae ad iura orientis antiqui pertinentes Paulo Koschaker dedicatae (Studia et documenta ad iura orientis antiqui pertinentia II [1939]), pp. 108—111.
149. *L'inscription « hittite »-hiéroglyphique Messerschmidt Corp. Inscr. Hett. VIII,* AOr XI (1939), pp. 1—6, pl. I—II. (Article lu par M. René Dussaud devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à Paris, le 17 Décembre 1937.)
150. *Sur un cachet « hittite »-hiéroglyphique de Ras Shamra,* Mélanges Syriens offerts à M. René Dussaud, 1939, pp. 55—57.
151. *Sur une inscription « hittite »-hiéroglyphique d'Apamée,* paraîtra dans Syria XX (1939).

Comptes-rendus d'ouvrages divers.

152. Ch. Fossey: Contribution au Dictionnaire sumérien-assyrien (Suppl. à la « Classified List » de Brünnow) I[er] fasc. Paris 1905. WZKM XX (1906), pp. 90—108.
153. Fr. Thureau-Dangin: Inventaire des tablettes de Tello conservées au Musée Impérial Ottoman. Tome I: Textes de l'époque d'Agadé. Paris 1910. WZKM XXV (1911), pp. 234—238.
154. H. Holma: Die Namen der Körperteile im Assyrisch-Babylonischen. Helsingfors 1911. DLZ 1912, pp. 1312—1314.
155. Fr. Thureau-Dangin: Die sumerischen und akkadischen Königsinschriften. Leipzig 1907. WZKM XXII (1908), pp. 104—108.
156. Ed. Meyer: Reich und Kultur der Hethiter. Berlin 1914. WZKM 1917, pp. 212—214.
157. Enno Littmann: Zigeunerarabisch. Wortschatz und Grammatik der arabischen Bestandteile in der morgenländischen Zigeunersprache. Bonn 1920. Nové Atheneum III (1921), pp. 383—384.
158. Richard Leonhard: „Paphlagonie". Reisen und Forschungen im nördlichen Kleinasien. Berlin 1915. Nové Atheneum III (1921), pp. 471—473.
159. Joh. Friedrich: Staatsverträge des Chatti-Reiches in hethitischer Sprache I. Leipzig 1926. Litteris IV (1927), pp. 217—222.
160. A. T. Clay: Letters and Transactions from Cappadocia. New Haven 1927. OLZ XXXI (1928), pp. 850—852.
161. Ludwig Curtius: Die Antike Kunst. Berlin 1923. Litteris VI (1929), pp. 43—45.
162. E. Goldmann: Beiträge zur Lehre vom indogermanischen Charakter der etruskischen Sprache, I. Teil. Heidelberg 1929. AOr I (1929), pp. 87—88.
163. Monumenta armenologica. Wien 1927. AOr I (1929), pp. 257—258.
164. Eric Mjöberg: Durch die Insel der Kopfjäger. Abenteuer im Innern von Borneo. Leipzig 1929. AOr I (1929), pp. 260—261.
165. C. F. Lehmann-Haupt: Corpus inscriptionum chaldicarum. Textbd., 1. Lief., Tafelbd., 1. Lief. Berlin und Leipzig 1928. AOr I (1929), pp. 374—376.
166. Albrecht Götze: Madduvattaš. Leipzig 1928. OLZ XXXIII (1930), pp. 33—35.
167. Reallexikon der Assyriologie. I. Bd, Lief. 1—3. Berlin und Leipzig 1928—1929. AOr II (1930), pp. 167—169.
168. Ed. Chiera: Sumerian Lexical Texts from the Temple School of Nippur. Chicago 1929. AOr II (1930), pp. 169—171.
169. Ed. Cuq: Études sur le droit babylonien, les lois assyriennes et les lois hittites. Paris 1929. AOr II (1930), pp. 171—172.
170. Louis Delaporte: Éléments de la grammaire hittite. Paris 1929. AOr II (1930), pp. 172.
171. Knud Fabricius: The Hittite System of Land Tenure in the Second Millenium B. C. (Saḫḫan and Luzzi). 1929. AOr II (1930), pp. 172—173.
172. Fritz Schachermeyr: Etruskische Frühgeschichte. Berlin und Leipzig 1929. AOr II (1930), pp. 173—174.
173. Wilhelm Filchner: Om Mani Padme Hum. Meine China- und Tibet-Expedition 1925—28. 2. Aufl. Leipzig 1929. AOr II (1930), pp. 194—196.
174. R. Campbell Thomson: The Epic of Gilgamish. Oxford 1930, AOr II (1930), pp. 365—366.
175. G. Boyer: Contribution à l'Histoire juridique de la I[ère] dynastie Babylonienne. Paris 1928. AOr II (1930), pp. 366—367.
176. George A. Barton: Hittite Manuel for Beginner. — The "Treaty" of Mursilis with Kupanta-Kal. Paris 1928. AOr II (1930), pp. 370—371.

177. Ottův Slovník naučný nové doby. Dodatky k velkému Ottovu Slovníku naučnému. Díl I., svazek I. Praha 1930. AOr II (1930), pp. 381—382.
178. Julius Lewy: Die Kültepetexte aus der Sammlung Frida Hahn, Leipzig 1930. DLZ 52 (1931), col. 2168—2169.
179. Ephraim A. Speiser: Mesopotamian Origins. Philadelphia 1930, AOr III (1931), pp. 518—519.
180. C. J. Gadd and L. Legrain: Ur Excavations Texts I. Royal Inscriptions. London 1928. AOr III (1931), pp. 519—520.
181. Daniel David Luckenbill: Inscriptions from Adab. Chicago 1930. AOr III (1931), pp. 520—521.
182. Eckhard Unger: Babylon, die heilige Stadt, nach der Beschreibung der Babylonier. Berlin und Leipzig 1931. AOr III (1931), pp. 521—522.
183. Bruno Meissner: Beiträge zum assyrischen Wörterbuch I. Chicago 1931. AOr III (1931), pp. 522.
184. Max Freiherr von Oppenheim: Der Tell Halaf. Eine neue Kultur im ältesten Mesopotamien. Leipzig 1931. AOr III (1931), pp. 522—525.
185. René Dussaud: La Lydie et ses voisins aux hautes époques. Paris 1930. AOr III (1931), p. 530.
186. Stefan Przeworski: Studja nad osadnictwem i rolą Hetytów w środkowej Anatolji. Warszawa 1929. AOr III (1931), pp. 530—531.
187. W. M. Calder: Monumenta Asiae Minoris antiqua. Vol. I. London 1928. AOr III (1931), pp. 533—534.
188. Johannes Friedrich: Staatsverträge des Hatti-Reiches in hethitischer Sprache. Teil I—II. Leipzig, Hinrichs, 1926/30, OLZ XXXV (1932), col. 257—258.
189. Reallexikon der Assyriologie. Bd. I, Lief. 4—6, Berlin und Leipzig, 1930—1932. AOr IV (1932), pp. 133—134.
190. Arno Poebel: The Sumerian Prefix Forms e- and i- in the time of the earlier Princes of Lagaš. Chicago 1931. AOr IV (1932), pp. 134—135.
191. Charles-F. Jean: Tell Sifr. Paris 1931. AOr IV (1932), pp. 135.
192. R. Dussaud, P. Deschamps et H. Seyrig: La Syrie antique et médiévale illustrée. Paris 1931. AOr IV (1932), pp. 135—136.
193. F. Thureau-Dangin, A. Barrois, G. Dossin et M. Dunand: Arslan-Tash. Texte et Atlas. Paris 1931. AOr IV (1932), pp. 136—137.
194. Ignace J. Gelb: Hittite hieroglyphs I. Chicago 1931. AOr IV (1932), pp. 137—139.
195. E. Herzfeld und S. Guyr: Meriamlik und Korykos, zwei christliche Ruinenstätten des rauhen Kilikiens. Manchester 1930. AOr IV (1932), pp. 139—140.
196. J. Keil und Adolf Wilhelm: Denkmäler aus dem rauhen Kilikien. Manchester 1931. AOr IV (1932), pp. 139—140.
197. Johannes Friedrich: Kleinasiatische Sprachdenkmäler. Berlin 1932. AOr V (1933), 141—142.
198. Emil O. Forrer: Die Hethitische Bilderschrift. Chicago 1932. AOr V (1933), pp. 142—144.
199. F. Thureau-Dangin: Esquisse d'une histoire du système sexagésimal. Paris 1932. AOr V (1933), p. 303.
200. R. Campbell Thompson: The Prisms of Esarhaddon and Ashurbanipal, found at Nineveh, 1927—8. London 1931. AOr V (1933), pp. 303—304.
201. Leroy Waterman: Royal Correspondence of the Assyrian Empire. Part I—III. Ann Arbor 1930—1931. AOr V (1933), p. 304.
202. J. Billiet: Cachets et Cylindres-Sceaux de style sumérien archaïque et de styles dérivés du Musée de Cannes (Collection Lycklama). Paris 1931. AOr V (1933), pp. 304—305.

293. D. Tostivint: Le problème des chronologies antiques. La Babylonie. Paris 1931. AOr V (1933), p. 305.
204. Maurice Pézard: Qadesh. Mission archéologique à Tell Nebi Mend 1921—1922. Paris 1931. AOr V (1933), pp. 305—306.
205. John Garstang: Joshua, Judges. London 1931. AOr V (1933), p. 306.
206. Eugène Cavaignac: Subbiluliuma et son temps. Paris 1932. AOr V (1933), p. 307.
207. Franz Cumont: Die orientalischen Religionen im römischen Heidentum. 3. Aufl. Leipzig—Berlin 1931. AOr V (1933), pp. 307—308.
208. Karolus Conti Rossini: Chrestomathia arabica meridionalis epigraphica. Roma 1931. AOr V (1933), pp. 308—309.
209. Hermann Junker: Die Ägypter. — Louis Delaporte: Die Babylonier, Assyrer, Perser und Phöniker. Freiburg i. Br. 1933. AOr VI (1934), pp. 412.
210. Albert Götze: Kleinasien. — Arthur Christensen: Die Iranier. München 1933. AOr VI (1934), pp. 413—414.
211. E. A. Speiser: Ethnic Movements in the Near East in the Second Millenium B. C. Baltimore 1933. AOr VI (1934), p. 414.
212. Raymond Philip Dougherty: Archives from Erech, Neo-babylonian and Persian Periods. New Haven 1933. AOr VI (1934), pp. 414—415.
213. Louis Delaporte: Textes hittites en transcription. Paris 1933. AOr VI (1934), p. 415.
214. Louis Delaporte: Textes hittites en écriture cunéiforme et vocabulaire. Paris 1933. AOr VI (1934), p. 415.
215. W. H. Buckler, W. M. Calder und W. K. C. Guthrie: Monuments and Documents from Eastern Asia and Western Galatia. Manchester 1933. AOr VI (1934), pp. 415—416.
216. C. Leonard Woolley: Ur Excavations. Vol. II: The Royal Cemetery. London—Philadelphia 1934. AOr VII (1935), pp. 211—212.
217. Edward Chiera: Sumerian Epics and Myths. Chicago 1934. AOr VII (1935), pp. 213—215.
218. Edward Chiera: Sumerian Texts of varied Contents. Chicago 1934. AOr VII (1935), pp. 213—215.
219. Hans Henning von der Osten: Ancient Oriental Seals in the Collection of Mr. Edward T. Newell. Chicago 1934. AOr VII (1934), pp. 213—215.
220. Ignace J. Gelb: Inscriptions from Alishar and vicinity. Chicago 1935. AOr VII (1934), pp. 213—215.
221. H. de Genouillac: Fouilles de Telloh. Tome I.: Époques présargoniques. Paris 1934. AOr VII (1934), pp. 216.
222. Charles-F. Jean: Lexicologie sumérienne. Paris 1933. AOr VII (1935), pp. 216—217.
223. Comte du Mesnil du Buisson: La Technique des Fouilles archéologiques. Paris 1934. AOr VII (1935), p. 217.
224. Thorkild Jacobsen: Philological Notes on Eshnunna and its Inscriptions. Chicago 1934. AOr VII (1935), pp. 217—218.
225. Robert H. Pfeiffer: State Letters of Assyria. New Haven 1935. AOr VII (1935), pp. 218—219.
226. P. Delougaz, I. Planoconvex Bricks and the Methods of their Employment. — II. The Treatment of Clay Tablets in the Field. Chicago 1933. AOr VII (1935), pp. 217—218.

227. Arthur Carl Piepkorn: Historical Prism Inscriptions of Ashurbanipal. I. Editions E, B 1—5, and K. Chicago 1933. AOr VII (1935), p. 219.
228. Oluf Krückmann: Neubabylonische Rechts- und Verwaltungstexte. Leipzig 1933. AOr VII (1935), pp. 219—220.
229. G. Contenau: La civilisation des Hittites et des Mitanniens. Paris 1934. AOr VII (1935), p. 220.
230. Kurt Bittel: Die Felsbilder von Yazilikaya. Bamberg 1934. AOr VII (1935), pp. 220—221.
231. Kurt Bittel: Prähistorische Forschung in Kleinasien. Istanbul 1934. AOr VII (1935), pp. 220—221.
232. A. Moortgat: Bildwerk und Volkstum Vorderasien zur Hethiterzeit. Leipzig 1934. AOr VII (1935), pp. 220—221.
233. George A. Barton and Baruch Weitzel: A Hittite Chrestomathy with Vocabulary. Paris 1932. AOr VII (1935), pp. 221—222.
234. Wilhelm Brandenstein: Die tyrrhenische Stele von Lemnos. Leipzig 1934. AOr VII (1935), pp. 222—223.
235. C. F. Lehmann-Haupt: Corpus inscriptionum chaldicarum. Textband, 2. Lief. Tafelband, 2. Lief. Berlin und Leipzig 1935. AOr VII (1935), pp. 223—224.
236. Alexis Mallon S. J., Robert Köppel S. J. et René Neuville: Teleilät Ghassul I. Rome 1934. AOr VII (1935), pp. 224—225.
237. Elihu Grant: Rumeileh, being Ain Shems Excavations (Palestine) Part III. Haverford 1934. AOr VII (1935), pp. 224—225.
238. The Annual of the American Schools of Oriental Research. Vol. XIV. Philadelphia 1934. AOr VII (1935), pp. 224—225.
239. Immanuel Löw: Die Flora der Juden. IV. Wien 1934. AOr VII (1935), pp. 237—238.
240. Frédéric Macler: Contes, Légendes et Épopées populaires d'Arménie. II. Paris 1933. AOr VII (1935), p. 264.
241. Piero Meriggi: Die längsten Bauinschriften in „hethitischen“ Hieroglyphen nebst Glossar. Leipzig 1934. IF 53 (1935), pp. 154—156.
242. Reallexikon der Assyriologie. Bd. II, Lief. 1—3. Berlin und Leipzig 1933—1935. AOr VIII (1936), p. 367.
243. Erich Burrows: Ur Excavations. Texts. II. Archaic Texts. London 1935. AOr VIII (1936), pp. 367—368.
244. Alfred Pohl: Vorsargonische und Sargonische Wirtschaftstexte. Leipzig 1935. AOr VIII (1936), p. 368.
245. Raymond Jestin: Textes économiques sumériens de la IIe Dynastie d'Ur. Paris 1935. AOr VIII (1936), pp. 368—369.
246. Theophile James Meek: Excavations at Nuzi. Vol. III: Old Akkadian, Sumerian, and Cappadocian Texts from Nuzi. Cambridge, U.S.A., 1935. AOr VIII (1936), p. 369.
247. René Labat: Le poème babylonien de la création. Paris 1935. AOr VIII (1936), pp. 369—370.
248. Ellen Whitley Moore: Neo-Babylonian Business and Administrative Documents. Ann Arbor 1935. AOr VIII (1936), p. 370.
249. James Henry Breasted: Ancient Times, A History of the Early World. Boston—New York 1935. AOr VIII (1936), pp. 370—373.
250. European Civilization, its Origin and Development. Vol. I. London 1935. AOr VIII (1936), pp. 370—373.

251. Ernst Sellin: Geschichte des israelitisch-jüdischen Volkes. I. Teil: Von den Anfängen bis zum babylonischen Exil. 2. Aufl. Leipzig 1935. II. Teil: Vom babylonischen Exil bis zu Alexander dem Großen. Leipzig 1932. AOr VIII (1936), pp. 370—373.
252. George G. Cameron: History of Early Iran. Chicago 1936. AOr VIII (1936), pp. 370—373.
253. Ignace J. Gelb: Hittite Hieroglyphs II. Chicago 1935. AOr VIII (1936), p. 373.
254. Hermann Wenzel: Forschungen in Inneranatolien. I. Aufbau und Formen der Lykaonischen Steppe (Türkçe hulâsayi havidir). Kiel 1935. AOr VIII (1936), pp. 373—374.
255. Maurice Dunand: Le Musée de Soueïda. Paris 1934. AOr VIII (1936), pp. 379.
256. J. W. S. Blom: De typische Getallen bij Homeros en Herodotos. I. Nijmegen 1936. AOr VIII (1936), pp. 379—380.
257. Vladimír Groh: Starověk I. Praha 1935. Naše Věda XVII (1936), pp. 193—195.
258. Fritz Wolff: Glossar zur Firdosis Schahnahme. Berlin 1935. AOr IX (1937), pp. 260—261.
259. Vestnik drevnej istorii — Revue d'Histoire Ancienne. Vol. I. Moskva 1937. AOr IX (1937), pp. 440—441.
260. Walter Couvreur: De hettitische ḫ. Leuven 1937. AOr IX (1937), pp. 445—446.
261. Remont Jestin: Ar Bouddha Hag ar Vouddhaadegez. Brest 1936. AOr IX (1937), p. 463.
262. A. Falkenstein: Archaische Texte aus Uruk. Berlin—Leipzig 1936. AOr X (1938), p. 350.
263. L. Legrain: Archaic Seal-Impressions (Ur Excavations, Vol. III). London 1936. AOr X (1938), pp. 350—351.
264. Arthur Ungnad: Subartu. Berlin und Leipzig 1936. AOr X (1938), pp. 351—352.
265. Robert J. Braidwood: Mounds in the Plain of Antioch. Chicago 1937. AOr X (1938), pp. 352—353.
266. Hans Henning von der Osten: The Alishar Hüjük, Seasons of 1930—1932. Part I—III. Chicago 1937. AOr X (1938), pp. 353—354.
267. Archives d'Histoire du Droit Oriental, publiées sous la direction de Jacques Pirenne. Tome I. Bruxelles—Paris 1937. AOr X (1938), pp. 362—363.
268. Vestnik drevnej istorii — Revue d'Histoire Ancienne. Tome I, N. 2. Moskva 1938. AOr X (1938), pp. 363—364.

* *
*

Cette bibliographie complète des travaux scientifiques de M. B. Hrozný ne comprend pas tous les articles de moindre importance occasionnellement publiés par M. Hrozný dans les périodiques et journaux tchèques.

Rédaction et publication de collections.

« *Hethitica* ». Collection de travaux relatifs à la philologie, l'histoire et l'archéologie hittite. Paris 1922.

« *Litteris* ». An international critical review. Stockholm, Vol. 3—7 (1926—1930).

« *Archiv Orientální* ». Journal of the Czechoslovak Oriental Institute, Prague, édité par Orientální ústav, Praha. Vol. I (1929) et suiv.

« *Archives d'Histoire du Droit Oriental* », édité par M. Jacques Pirenne, Bruxelles, Vol. I (1937) et suiv.; rédaction de la Section Asie Mineure.

Conférences.

De 1915 à 1938, M. Bedřich Hrozný a prononcé à l'étranger une soixantaine de conférences, sur l'invitation de plusieurs universités, académies et sociétés savantes ou à l'occasion de différents congrès. Ces conférences ont tout particulièrement porté sur les problèmes relatifs à la langue et à l'histoire des « Hittites cunéiformes » et des « Hittites hiéroglyphiques », ainsi que sur des questions archéologiques (fouilles du Kültépé). On trouvera une énumération complète de ces conférences dans la publication Věstník Orientálního ústavu v Praze za desítiletí 1928—1938, pp. 45—48, et dans le Bulletin of the Czechoslovak Oriental Institute, Prague, N° 2, August 1938, pp. 44—47. Les principales étapes de cette série de voyages et de conférences ont été:

Berlin et Vienne (1915),
La Haye et Florence (1928),
Cracovie, Copenhague et Herrnhut (1929),
Paris (1930),
Londres et Paris (1931),
Ankara et Kaisarieh (1934),
Varsovie, Rome, Lund, Göteborg, Upsala, Oslo, Stockholm, Helsingfors, Bruxelles, Liége, Leyde, Amsterdam, Utrecht et Nimègue (1935),
Moscou, Leningrad, Bakou, Tiflis-Tbilisi, Erivan et Kiev (1936),
Riga, Kaunas, Tartu et Paris (1937),
Bruxelles (1938).



Státní tiskárna, Praha Foto: Archiv Orientální

Dr. h. c. ALBERT WESSELSKI.

OBITUARY.

† ALBERT WESSELSKI.[1])

Von

Jan Rypka.

Nie wäre mir in den Sinn gekommen, daß ich diese Zeilen je werde schreiben sollen. Sprühte doch Albert Wesselski stets von unversiegbarer Lebenskraft und schier unglaubhafter Arbeitslust und Leistungsfähigkeit! War er doch ein Mann, dem es sozusagen Naturnotwendigkeit war, jedem Augenblick das Äußerste zu entwinden, ja dessen geistige Frische durch keinerlei physische Grenzen eingeengt schien! Stets, auch mitten in der härtesten Brotarbeit, fröhlich und heiter bis zum Übermut, voll prickelnder Einfälle, Anregungen und umfassender Konzeptionen, aber auch mit Urteilen und Angriffen nicht zurückhaltend, ließ er nie den Gedanken aufkommen, daß es etwa anders werden könnte, daß der prächtig geschnittene Kopf, dessen geistvolle Züge mit dieser Überfülle an Seelenleben im innigsten Einklang standen, einmal regungslos werden sollte. Gut hat einst — es war anläßlich seines sechzigsten Geburtstages — diese Wucht der Erscheinung Wesselskis Hans Watzlik getroffen:

Haupt, das urhaft wirkt, als wär' es breit
aus dem harten Wetterfels gehackt.
Raufernarbe aus der schönen Jugendzeit,
dräuend, grimmig ins Gesicht gezackt.
Auge: schreckend bald, bald wildverschmitzt,
panisch toll und plötzlich wieder weise,
Augen, drin uraltes Wagnis blitzt,
Forscherauge, weltentfernt und leise.
Nase: treu und unerschütterlich.
Stirne: zuckend wie Gewitterlicht.
Und darüber unverwüstlich dicht
bergwaldaufgesträubt der Schopf.
Rauft euch, Maler, um den Kopf!

---

[1]) Mit einem Porträt.

Dennoch — welche Ironie! — genügte eine leichte Verkühlung, um selbst diesen kraftstrotzenden Mann, eine wahrhaft hünenmäßige Gestalt, binnen kürzester Zeit niederzustrecken. Er ahnte das rasche Ende ebensowenig wie seine Nächsten. Die Krankheit schien gar keine Krankheit zu sein. Für den Tod bedeuteten freilich die Büchermassen, in die er sich, um auch zu Bette ohne Unterbrechung arbeiten zu können, verbarrikadierte, kein Hindernis. Am 2. Februar 1939 war Albert Wesselski nach zweitägigem Unwohlsein (Krankheitslager konnte man dies nicht im entferntesten nennen) nicht mehr unter den Lebenden. Mit ihm ist ein Gelehrter von Weltruf und ein edler, gerader Mensch dahingeschieden, während ich einen meiner besten Freunde verlor.

Albert Wesselskis Lebenslauf war kein gewöhnlicher, wie sich denn all sein Tun und Lassen stets mächtig über den Durchschnitt erhob.

Er ist am 3. September 1871 als Sohn des Kommunalrealschulprofessors und Assistenten an der Technischen Hochschule Franz Wesselski und seiner Gattin Franziska (geb. Reinkenhof) in Wien geboren. Nach Absolvierung der Gymnasialstudien widmete er sich zunächst philosophischen Studien an der Wiener Universität. Enormer Wissensdrang und ungestümes Naturell aber sind keine geeigneten Führer zur Erreichung eines formellen Befähigungsnachweises. Wesselski hörte Zimmermann, Brentano, Heinzel, Bühler, Meringer, Escherich bunt durcheinander, brachte es neben anderem — wie er mir selbst einmal erzählte — als wackerer Korpsstudent zu einem regelrechten Standard von 80 Points im Billardspiel in einer Reihe, aber es kam augenblicklich aus all dem nichts Gescheites heraus. Nur die angeborene Liebe, die ihn zu literaturgeschichtlichen Studien getrieben hatte, konnte freilich nicht gelöscht werden, selbst als er zuletzt einen vollkommenen Schiffbruch vor sich klar umrissen sehend, kurzerhand auf die Technische Hochschule umsattelte. Im J. 1897 erwarb er das Diplom eines Kulturingenieurs, war jahrelang als solcher tätig, zunächst in Privatdiensten, sodann von 1902—1906 beim steiermärkischen Landesbauamt in Graz.

Inzwischen aber begann das Prinzip der „ersten Liebe“ zu wirken, deren elementare Gewalt natürlich unwiderstehlich ist.

كم منزل فى الارض يألفه الفتى، وحنينه ابداً لأوّل منزل
نقّل فؤادك حيث شئت من الهوى. ما الحبّ الّا للحبيب الأوّل

„An wie vielen Wohnstätten auf der Erde der edle Mann auch heimisch wird, sein Sehnen gilt doch immer der ersten Wohnstatt. Wende dein Herz, wohin du immer willst, in der Leidenschaft, nicht ist die Liebe außer zum ersten Geliebten.“[2])

[2]) Diese schönen Verse Abû Tammâms entnehme ich nebst Übersetzung H. Ritters „Über die Bildersprache Nizāmīs“ (1927) p. IV. u. 6.

Verständnisvoller als sonst irgendjemand kann ich, der ich doch desgleichen umhertaumelte, Wesselski nachfühlen, wie sein eigenstes Ich, von äußerer Berufsnotwendigkeit durchaus unbefriedigt, sich alsbald regte, um mit wachsender Eindringlichkeit sein Daseinsrecht gebieterisch zu fordern. Von seinen wiewohl schiffbrüchigen philosophischen Studien muß das Beste dennoch feste Wurzeln in seiner innersten Seele gefaßt haben. Die „erste Liebe“ überdauerte alle Krisen, um am Ende allein das Feld siegreich zu behaupten. Ich denke mir, daß gerade jene wissensdürstige Zersplitterung sich für die Gestaltung seiner nun einsetzenden literarischen und Forschertätigkeit segensvoll erwiesen haben mag. Er hatte eben mancherlei Methoden und Theorien auf mannigfachen Arbeitsgebieten kennen gelernt, um nun bewußt und wahrscheinlich noch mehr unbewußt — er hielt sich ja lebenslang für einen Autodidakten! — danach die Seinigen auszubilden. Wenn er in einem späteren Schriftstücke seine neben dem Ingenieurberufe einhergehende halb literarische, halb wissenschaftliche Anfangstätigkeit m. E. etwas burschikos Bücherliebhaberei nennt, so kann ich mich damit nicht ganz einverstanden erklären, es sei denn, daß man letzterem Begriff einen ganz anderen Sinn unterlegen würde, als dies gemeiniglich geschieht. Er tastet nimmermehr umher: Von allem Anbeginn arbeitet er in dem ihn später so berühmt machenden Fache mit fester, zielsicherer Hand: seine Übersetzung von Poggios Fazetien — dies war ja seine Erstlingsarbeit — beschränkt sich nicht auf bloße Verdeutschung, sondern gewichtige literarhistorische Anmerkungen begleiten sie. Da aber Hans Floerke ihm in der Übersetzung etwas vorausgeeilt ist, verzichtet Wesselski auf die seinige und stellt seinem unfreiwilligen Nebenbuhler den zusammengetragenen wissenschaftlichen Apparat zur Verfügung, der tatsächlich im Anhang des Buches erschienen ist. Das weitaus Wichtigste dabei war jedoch die Anbahnung fester Beziehungen zum Verlagshause Georg Müller in München, das ihm die Mitherausgeberschaft der Sammlung „Perlen älterer romanischer Prosa“ anvertraute, wichtig deswegen, weil eben dieser Erfolg Wesselski, dessen wissenschaftliche und literarische Veranlagung ebenso wie sein feuriges Temperament dem gewöhnlichen Dienste eines Landesbaubeamten keine Befriedigung abgewinnen konnten, dazu bewog, die sichere öffentliche Amtsstellung zu verlassen und fortan als freier Schriftsteller zu leben. Als er im J. 1907 die Leitung der „Tetschen-Bodenbacher Zeitung“ übernahm, betrat er, zwar kein Neuling darin, nun ein Gebiet, dem er bald als ein angesehener Journalist bis nahezu an sein Lebensende angehörte. Obwohl er mit klarem Urteil eine glänzende Feder vereinigte, empfand er später, insbesondere nachdem er als Wissenschaftler zur allenthalben anerkannten Autorität geworden war, auch diese Tätigkeit als Last. Damals aber widmete er sich mit allem Eifer seiner Kampfnatur der gewiß nicht idyllischen Arbeit auf einem heißen politischen Boden, der ihm durch seine Vorfahren besonders teuer er-

scheinen mochte und schließlich auch seine zweite Heimat geworden ist. Trotz der redaktionellen Tagesarbeit gab er seine außerberufliche wissenschaftliche Tätigkeit keineswegs auf. Vielmehr mag da die Nähe Leipzigs auf ihn stets erfrischend und befruchtend eingewirkt haben. Er überträgt und kommentiert fleißig Meister der italienischen Renaissance, deckt ihre Quellen auf, geht italienischen, deutschen und türkischen Schwänken nach, immer tiefer schürfend. Die allgemeine Hochschätzung seiner gelehrten Arbeit ist stets im Wachsen begriffen. Ende 1913 war er mit Verlagsanträgen für eine Reihe von Jahren so versorgt, daß er glaubte, seine bisherige Stellung kündigen zu dürfen. Der ausgebrochene Weltkrieg, dessen verhängnisvolle Begleiterscheinungen gleich am Anfang unzählige Kulturwerte zerstörten, machte auch alle Verträge und Hoffnungen Wesselskis zunichte. „Neueste Nachrichten“ in Salzburg hieß der Zufluchtsort, wo er 1915—1916 als Chefredakteur wirkte, nachher auch den Chefredakteurposten der „Innsbrucker Nachrichten“ übernehmend. Mit einer derartig reichen journalistischen Erfahrung wurde er im Sommer 1918 als Hauptschriftleiter für die „Deutsche Zeitung Bohemia“ in Prag gewonnen, um auf diesem Posten bis zum 1. Juli 1935 ununterbrochen und mit hervorragendem Erfolg zu wirken. Zweifelsohne war seine Tagesarbeit an der Spitze eines großen und politisch gewichtigen Tagesblattes hart, ja unzweifelhaft viel aufreibender und verantwortungsvoller als alle früheren. Seine geistige Überlegenheit bestimmte ihn alsbald zu einem der maßgebenden Geister seines Volksstammes. Dessenungeachtet verstand er auch da noch immer Muße ausfindig zu machen, um sich in diesen geweihten Augenblicken seinen gelehrten Forschungen hingeben zu dürfen. Mit unerhörtem Fleiße, der nur durch einen buchstäblich leidenschaftlichen Wissenschaftszwang zu verstehen ist, gibt er in rascher Folge eine Arbeit nach der anderen heraus, um den Ruhm einer Autorität von europäischem Rufe auf seinem Gebiete zu erlangen und auch unbestritten zu genießen. Professor Dr. Jiří Polívka, der bekannte Mitarbeiter Johannes Boltes an den Grimmschen Kinder- und Hausmärchen, faßt sein öffentliches Urteil (Prager Presse v. 13. Oktober 1929) folgendermaßen zusammen: „Nun sei mir noch eine Bemerkung gestattet, die sich an die führenden Männer der deutschen Literatur und Wissenschaft in der Tschechoslowakischen Republik wendet. Albert Wesselski hat in den letzten Jahrzehnten eine solche intensive wissenschaftliche Tätigkeit entwickelt, daß er ohne Zweifel unter die ersten Männer dieses Wissenschaftszweiges gezählt werden kann und muß. Nun arbeitet dieser Gelehrte unter recht schwierigen Umständen, er treibt seine wissenschaftliche Arbeit nur neben seiner eigenen journalistischen Tagesarbeit. Es sollte doch diesem verdienten Gelehrten möglich gemacht werden, daß er sich ausschließlich der wissenschaftlichen Forschung widmen kann. Gewiß könnten sich Wege und Mittel dazu finden!“

Die Prager Deutsche Universität und ihre philosophische Fakultät trugen dem Rechnung, indem sie Wesselski anläßlich seines 60. Geburtstages das Doktorat der Philosophie honoris causa verliehen; die Promotion fand im Dezember 1931 statt. Als Zeichen seines Dankes hat er der Fakultät das Buch „Versuch einer Theorie des Märchens“, das eben Ende 1931 erschienen war, gewidmet. So sehr er sich durch diese Ehrung geschmeichelt fühlen mochte, wußten Freund und Feind, daß sie keineswegs den Endpunkt seiner Wünsche darstellte. Vielmehr nur den Anfang. Da kam ihm die Universität Graz entgegen, indem sie ihn im Jahre 1935 auf dem Gebiete der vergleichenden Literaturgeschichte habilitierte. Leider blieb es dabei. Er hatte zwar den besten Willen, Vorlesungen abzuhalten, aber wechselreiche Zwischenfälle behinderten ihn stets an seinem Vorhaben, zu dem er sich im übrigen ernstlich vorbereitete, nicht selten ärgerlich darüber, daß es dennoch nie zu einer Vorlesung gekommen ist. Im stillen hoffte er wohl, daß jener zweiten Stufe eine dritte, die letztersehnte, folgen möge. Dem Manne, der inzwischen über 60 Jahre alt geworden war, sollte jedoch eine Hochschullehrkanzel nicht mehr vergönnt sein. Gesetzliche Altersbestimmungen dürften es vor allem gewesen sein, die nicht einmal vor einer Persönlichkeit seines Ranges haltgemacht haben. Er fühlte aber immer deutlicher, daß er der Wissenschaft noch gar manche gewichtige Beobachtung, Verkettung und Entdeckung mitzuteilen hat. Und so kam es, daß Wesselski sich entschloß, seine redaktionelle Tagesarbeit am 1. Juli 1935 aufzugeben, um von da an unabgelenkt seine ganze Arbeitskraft auf seine wissenschaftlichen Studien zu werfen. Falls er nicht unter den Büchern seiner eigenen ebenso reichhaltigen wie kostbaren Bücherei vergraben und gänzlich seiner Arbeit hingegeben saß, konnte man ihm von nun an treffsicher in der Universitätsbibliothek begegnen. Ab und zu suchte er die großen Bibliotheken von Wien, Salzburg und Berlin auf, wo er — gewöhnlich um die Feiertage und Ferialzeiten herum — wochenlang emsig arbeitete. Es schien, als ob der Schatz seines Wissens immer mehr zu vergeben hätte: Jeder seiner Aufsätze gleichwie jedes seiner Bücher enthüllen ungeheure Belesenheit und durchdringenden Scharfsinn nebst einer wahren Flut geistreicher Gedanken, gekleidet in prächtiges Deutsch. Ein Beispiel von vielen: Als 1935 sein „Narkissos oder das Spiegelbild“ im Archiv Orientální erschienen war, gab es im Inlande tschechischer- und deutscherseits wohl keine einzige Zeitung von Bedeutung, die von diesem verblüffend prächtigen Aufsatz nicht Notiz genommen hätte. Ein Mann wie Präsident Masaryk hielt es für angemessen, sich mit ihm über sein kurz vorher erschienenes Buch „Der Sinn der Sinne“ (1934) zwei Stunden lang zu unterhalten. Jetzt, da Wesselski nur seinem innersten Rufe folgen durfte, war er so recht in seinem eigentlichen Fahrwasser. Leider nicht mehr als nicht ganz vier Jahre dauerte dieses Glücksmärchen seines

Lebens: am 2. Februar d. J. schied er unerwartet rasch dahin zur unsagbaren Trauer aller, die ihn kannten, verehrten und liebten.

Albert Wesselski war ein Mann von tiefer Bildung und vielseitigem Interesse. Er schöpfte aus den griechischen und römischen Klassikern, orientalischen Literaturen (buddhistische Überlieferungen und islamische Erzählungsstoffe sagten ihm, soweit sie in Übersetzungen oder ähnlichen Bearbeitungen vorliegen, besonders zu), patristischen und homiletischen Schriftstellern, mittelalterlichen Autoren, der Renaissance und natürlich aus der modernen Fachliteratur. Seine umfassende wissenschaftliche Tätigkeit liegt hauptsächlich auf dem Gebiete der vergleichenden Literaturkunde, indem er insbesondere den Motiven bei Märchen, Schwank, Sage und Sprichwort nachging. Allgemeinsten Erfolg hatte er in der Ausgrabung, philosophischen Durchforschung und Neubeseelung mittelalterlichen Humors — ein Zug, der seinem innersten Wesen wohl so recht entsprach. Da konnte ihm vor allem die italienische Renaissance (XIV.—XV. Jh.) viel bieten. Es gelingt ihm neben anderem insbesondere „ein wie für die Charakteristik dieser Zeit, so auch für die vergleichende Stoffgeschichte wichtiges Buch zu entdecken, eine überaus reiche Sammlung von Schwänken, Schnurren und Witzen aus dem Kreise des berühmten Lorenzo Medici aus dem letzten Viertel des 15. Jahrhunderts, welche nach seinen überzeugenden Ausführungen von dessen Freund, dem Humanisten Angelo Poliziano, geschrieben worden ist“ (Polívka). Sein hohes dichterisches Können bewies Wesselski durch die Herausgabe einer Sammlung vlämischer Volkslieder, die er verdeutscht hat. Überhaupt übersetzte er viel, gerne und meisterhaft. Dabei ist aber zweierlei festzuhalten: Im Alltag gefiel er sich in einer polternden, derben Sprache österreichischer Klangfarbe und niemand hätte geglaubt, daß derselbe Mann, sobald er die Feder ergreift, ein gottbegnadeter Künstler des edelsten Deutsch ist. „Mit bewunderungswürdiger Sprachbeherrschung und vortrefflichem Zartgefühl für die größten Feinheiten des deutschen Stils hat er unvergängliche Übersetzungen geschaffen.“ Insbesondere kam seine Sprachkunst seinen Übertragungen von Boccaccios „Dekamerone“ und „Urbano“ sowie von Carles de Costers „Uilenspiegel“, der „Vlämischen Märchen“ und der erstmalig übersetzten „Hochzeitsreise“ zustatten. Und das zweite Paradoxon: Er sprach keine fremde Sprache, las aber — außer den slavischen — alle erdenklichen, und zwar mit einer Gewandtheit, die einfach staunen machte. Eine Serie von zehn Kriminalromanen im schweren englischen Slang binnen einiger Tage zu verschlingen, war für ihn ein wahres Kinderspiel; er hieß es tatsächlich Erholung. Nicht minder bewundernswert war seine fließende Lektüre lateinischer und griechischer Autoren, einerlei ob klassischer oder späterer. Umso sonderbarer mutet allerdings seine absolute Unkenntnis slavischer Sprachen an, ein Umstand, den s. Z. schon J. Polívka mit Fug und Recht bemängelt oder vielmehr bedauert hat, weil

durch dieses gleichwohl unfreiwillige Außerachtlassen eines ungeheuren und häufig gewiß aufschlußreichen Arbeitsgebietes ein Verlust sich ergab, den nicht einmal die liebevolle Helfershand von Frau Maria Wesselski wettzumachen imstande war. Allerdings ist dies, abgesehen von seinem unerwarteten Heimgang, die einzige Zensur, die ich meinem teuren Freunde zu erteilen habe. Ich will aber nicht verschweigen, daß er sich zu Lebzeiten gegen einen solchen Vorwurf mit aller Heftigkeit wehrte, indem er meinte, die Slaven seien kulturell zu spät aufgetreten, als daß ihre Äußerungen für seine Forschungen von entscheidendem Wert werden könnten. So einfach liegen freilich die Dinge nicht. Wie immer dem aber sein mag — auch da beglich er dem Heimatboden seiner Väter gegenüber, der am Ende ihm selbst zu einem zweiten geworden war, seine Schuld: durch seine geistreiche Untersuchung „Klaret und sein Glossator. Böhmische Volks- und Mönchsmärlein im Mittelalter" (Brünn-Leipzig 1936). Aus unserem regen persönlichen Verkehr erinnere ich mich noch heute lebhaft, wie er damals für jenen „Glossator" ganz entzückt war (nicht so sehr über Klaret selbst) und sich monatelang nur über ihn unterhalten wollte.

Als Nichtfachmann muß ich mir jedwede Analyse von Wesselskis Bedeutung versagen. Selbstredend hatte er seine Ansichten, seine Grundsätze und seine Theorien. Hervorheben möchte ich nur, daß, während andere Forscher und ihre Schulen in erster Linie die mündliche Überlieferung, also Aufzeichnungen aus der neueren oder neuesten Zeit berücksichtigen, er, Wesselski, auf die womöglich ältesten literarischen Zeugen das Hauptgewicht legte. Aber dies aufzuhellen und dazu Stellung zu nehmen, möge einem seiner Fachgenossen vorbehalten bleiben. Umso liebevoller darf der treue, ergebene Freund beim Menschen verweilen. Mit Wesselski überhaupt bekannt geworden zu sein, verdanke ich Franz Babinger. Als ich damals — es mag vielleicht um 1928 herum gewesen sein — Albert Wesselski in seiner Redaktionsstube (welch Euphemismus!) aufsuchte, dachte ich wohl nicht, daß wir später so enge Freunde würden. Er war nahezu unausstehlich borstig und kantig. Durch Vermittlung meines auch leider inzwischen bereits verstorbenen Freundes Prof. Dr. Bernhard Brandt, Geographen an der Deutschen Universität, hatte ich später einmal Gelegenheit, Wesselski auf sein Ersuchen hin irgendeine persönliche Gefälligkeit zu erweisen. Was es war, dessen kann ich mich nicht mehr entsinnen, aber so viel weiß ich bestimmt, daß mein Dienst herzlich unbedeutend war. Sein Herz aber taute plötzlich auf. Hätte es sich um eine größere Angelegenheit gehandelt, so wäre dies der übliche Hergang. Jedoch unter den gegebenen Umständen kennzeichnet dies den äußerlich rauhen, innerlich aber unendlich feinfühlenden und vornehmen Wesselski. Wir wurden beste Freunde. Keinerlei Unterschiede — und es waren gar manche da! — vermochten uns zu trennen. Wir dachten an

einige gemeinsame Arbeiten, deren eine, Nizámís Erzählungsgut im Machzan-ul-asrár, bereits in Angriff genommen worden ist. Unsere Beziehungen waren ebenso rege wie mannigfach. Und sie wären es noch mehr gewesen, hätte ich mit meinen 50 Jahren so viel ausgehalten wie er mit seinen 65. Ob zuhause oder anderswo, wissenschaftliche Fragen und Gelehrtentratsch beschäftigten uns regelmäßig. Natürlich zogen mich seine so reizende Persönlichkeit und seine geistreiche Unterhaltungsart stets mächtig zu ihm hin, daneben aber auch der Umstand, daß seine Probleme stets mit dem Orient aufs engste verknüpft waren und er geradezu mit Vorliebe den morgenländischen Quellen nachging. Und ich bestätige vollauf den Anonymen vom Prager Tagblatt (v. 4. Februar 1939), der Wesselski, den tiefschürfenden Gelehrten, folgendermaßen schildert: „Sprach er von dieser außerberuflichen Arbeit, der er aus innerster Berufung anhing, dann war der sonst so rauhe, fast unduldsam wirkende und aus Temperament herrische Mann sonderbar verwandelt: leise, sanft und weich.“ Seine Forschungsarbeit bedeutete für ihn das ureigenste Erlebnis seiner Seele. Deswegen der unerschütterliche ethische Ernst, den er jener entgegenbrachte. Furchtlos, kühn und energisch wie immer, spannte er die Anforderungen gegenüber seiner gelehrten Arbeit äußerst hoch. Nichts vermag dies besser zu bezeugen als seine eigenen, ebenso beredten wie beseelten Worte: „Hier zu entwirren, die verborgenen Zusammenhänge aufzudecken, nachzuspüren, wie sich ein Gedanke in der Weite des Raumes und der Zeit wandelt, wie er vergeht, um wieder aufzuleben, hat einen Reiz, der kaum dem beschrieben werden kann, der ihn ahnt. Unbewußt Vorgedachtes bewußt aufzudecken, anscheinend Ungereimtes zu reimen, bis zu den letzten Brunnen vorzudringen und sie zu erschöpfen, das Vergangene mit der Gegenwart zu verbinden, das sind die Aufgaben dieser Wissenschaft, in der Lernen mit Lesen, Erlernen mit Erlesen identisch ist.“[1])

Wesselski war keiner Falschheit fähig und deshalb erscheint mir jede wie immer geartete Verdächtigung seiner Persönlichkeit als eine ungeheuerliche Dummheit. Seine Meinung äußerte er immer unentwegt freimütig; er scheute sich nicht, sie zu sagen, ja manchmal suchte er dies sogar. Kampflust war sein Element, das gütigste Herz aber sein Schutzengel. Der seiner Leitung anvertrauten Zeitung verstand er ein hohes Niveau, frei von auf grobe Publikumsinstinkte berechneten Sensationen, zu verleihen, voll innigster Liebe zu seinem Volk und loyal zu andern.

Albert Wesselski zählte zu den Mitgliedern der Deutschen Gesellschaft der Wissenschaften und Künste in der Tschechoslowakischen Republik, des Orientalischen Institutes zu Prag, der Folklore Society, der Suomalainen Tiedeakatemia zu Helsinki und wurde seit 1932 unter den Herausgebern des Archiv Orientální angeführt.

---

[1]) „Auserlesenes“ (1928), aus der Vorrede. Ich entnehme das Zitat J. Polívka.

Mit Albert Wesselski ist ein prächtiger und vielseitiger Mensch dahingeschieden: Journalist, Politiker, Übersetzer, Schriftsteller, Wissenschaftler, sich stets himmelweit über den Durchschnitt erhebend und eine edle Seele unentwegt. Ein moderner Hadschi Chalfa, ihm auch darin ähnlich, daß er bei all seiner Gelehrtengröße eigentlich auch kein Berufsgelehrter war. Darum hört niemand auf, um ihn zu trauern, der auf irgendeine Art und Weise mit seinem blendenden Geiste je bekannt geworden ist oder gar das Glück hatte, durch seine Freundschaft ausgezeichnet worden zu sein.

Obiger Nachruf wurde auf Grund von unfangreichem, in Zeitungen und Zeitschriften veröffentlichtem Material, worunter die beiden in der Prager Presse v. 15. Februar 1925 und 13. Oktober 1929 erschienenen Aufsätze J. Polívkas unverhältnismäßig hervorragen, unter Zuhilfenahme einer kurzen handgeschriebenen Autobiographie zusammengestellt. Die treue Helferin des Verstorbenen, Frau Maria Wesselski, war so ungemein liebenswürdig, die Papiere nach dieser Richtung hin zu sichten und mir bereitwilligst zur Verfügung zu stellen. Ohne persönliche Töne und Erinnerungen konnte ich freilich den Nachruf unmöglich schreiben. Frau Maria Wesselski hat auch nachstehende Bibliographie zusammengestellt, die aber nur die wichtigsten Arbeiten ihres verblichenen Gemahls enthält. Dazu kämen noch an allen Enden und Ecken verstreute Bücherbesprechungen und kleinere selbständige Artikel, die zu sammeln — und dies scheint mir ein wissenschaftliches Gebot! — späterer Spezialforschung vorbehalten bleiben muß. Gänzlich unberücksichtigt sind hier natürlich die überaus zahlreichen, wohl in die Tausende gehenden politischen Zeitungsaufsätze.

Schriftenverzeichnis.

1. Die Facezien des Poggio Fierentino. Aus dem Lateinischen übersetzt und eingeleitet von Hans Floerke. Mit einem literarhistorischen Anhange von Albert Wesselski. 1906, München, Georg Müller.
2. Die Sprichwort-Novellen des Placentiners Antonio Cornazano. Zum ersten Male verdeutscht von Albert Wesselski. 1906, München, G. Müller.
3. Der Hofmann des Grafen Baldesar Castiglione. Übersetzt, eingeleitet und erläutert von Albert Wesselski. München und Leipzig, Georg Müller, 1907. 2 Bde.
4. Die Novellen Girolamo Morlinis. Zum ersten Male übersetzt, eingeleitet und erläutert von Albert Wesselski, München, G. Müller, 1907.
5. Heinrich Bebels Schwänke. Zum ersten Male in vollständiger Übertragung herausgegeben von Albert Wesselski. München und Leipzig, Georg Müller, 1907. 2 Bde.
6. Johann Sommers Emplastrum Cornelianum und seine Quellen. Von Albert Wesselski. Euphorion, Fünfzehnter Band, 1—19.
7. Albert Wesselski: Mönchslatein. Erzählungen aus geistlichen Schriften des XIII. Jahrhunderts, Leipzig, Wilhelm Heims, 1909.
8. Giovanni di Boccaccio, Das Dekameron. Der Text neu aus dem Italienischen übersetzt von Albert Wesselski. Insel-Verlag, Leipzig, 1909. 3 Bde.
9. Karl de Coster, Uilenspiegel und Lamme Goedsak. Erste deutsche Ausgabe von Albert Wesselski. Leipzig, W. Heims. 1910 (später in den Insel-Verlag übergegangen).
10. Novellen und Gespräche des Agnolo Firenzuola. Übersetzt, eingeleitet und erläutert von Albert Wesselski. 1910. München, G. Müller. (Die Nrn. 2, 4 und 10 bilden Teile der von H. Floerke und A. Wesselski herausgegebenen „Perlen älterer romanischer Prosa".)

11. Die Schwänke und Schnurren des Pfarrers Arlotto. Gesammelt und herausgegeben von Albert Wesselski. Alexander Duncker, Berlin, 1910. 2 Bde.
12. Der Hodscha Nasreddin. Türkische, arabische, berberische, maltesische, sizilianische, kalabrische, serbische und griechische Märlein und Schwänke. Gesammelt und herausgegeben von Albert Wesselski. A. Duncker, Weimar, 1911. 2 Bde.
13. Italienischer Volks- und Herrenwitz. Fazetien und Schwänke aus drei Jahrhunderten. Herausgegeben von A. Wesselski. 1912. G. Müller, München.
14. Giovanni di Boccaccio, Urbano. Aus dem Italienischen übertragen von Albert Wesselski. 1913. Insel-Verlag Leipzig.
15. Deutsche Schwänke. Gesammelt und eingeleitet von Albert Wesselski. Vereinigung Heimat und Welt, Weimar (1913).
16. Die Brautleute. Eine mailändische Geschichte ... von Alessandro Manzoni. Deutsche Übertragung von Albert Wesselski. 1913. München und Leipzig, Georg Müller. Zwei Bände.
17. Das lachende Buch. Herausgegeben von Albert Wesselski. M. Meulenhoff (Amsterdam und) Leipzig, 1914.
18. Somadewas Kathasaritsagara oder Ozean der Märchenströme. Erste vollständige deutsche Ausgabe von Albert Wesselski. Berlin, 1914/15, Morawe und Scheffelt. 1. Band (nicht mehr erschienen, Band 2 war 1914 bis zur zweiten Korrektur gediehen, als der Krieg sein Erscheinen unmöglich machte. Später ist der Verlag eingegangen).
19. Albert Wesselski: Der Tscheche im deutschen Volkssport. Deutsche Arbeit, XIII. Jahrgang, 689—693.
20. Vlämische Mären. Von Charles de Coster. Aus dem Französischen übertragen von Albert Wesselski. Insel-Verlag, Leipzig (1916).
21. Charles de Coster. Die Hochzeitsreise. Aus dem Französischen zum ersten Male übertragen von Albert Wesselski. Insel-Verlag, Leipzig (1916).
22. Charles de Coster, Brabanter Geschichten. Aus dem Französischen zum ersten Male übertragen von A. Wesselski. Insel-Verlag, Leipzig (1917).
23. Flämische Volkslieder. In deutscher Nachdichtung und mit den Singweisen herausgegeben von Albert Wesselski, Leipzig-Innsbruck, Wagnerscher Verlag (1918).
24. A. Wesselski: Dr. Faust aus Königinhof. Deutsche Arbeit. 17. Jahrgang, 217—222, 260—261, 308—310.
25. Die Begebenheiten der beiden Gonnella. Herausgegeben von Albert Wesselski. A. Duncker, Weimar, 1920. (Die Nrn. 11, 12 und 25 bilden die 5 Bde. der „Narren, Gaukler und Volkslieblinge“, herausgegeben von A. Wesselski.)
26. Die Legende um Dante. Von A. Wesselski. A. Duncker, Weimar (1921).
27. Dante-Novellen. Herausgegeben von A. Wesselski, Rikola-Verlag, Wien-München, 1924.
28. Hokuspokus oder Geborener Narr ist unheilbar von Albert Wesselski. Prag 1926 (im Selbstverlag: gedruckt in einer Auflage von 333 Stück für die am 24. Oktober 1926 in Leipzig versammelten Mitglieder der Gesellschaft der Bibliophilen).
29. Albert Wesselski: Märchen des Mittelalters. Berlin, Herbert Stubenrauch, 1925.
30. Der Müller von Sanssouci. Von Albert Wesselski. Mitteilungen des Vereins für die Geschichte Berlins 1927, 147—152.
31. Der säugende Finger. Von Albert Wesselski. Sudetendeutsche Zeitschrift für Volkskunde, 1. Jahrgang, 1928, 12—17.
32. Das Todbeten. Von Albert Wesselski. Sudetendeutsche Zeitschrift für Volkskunde, 1. Jahrgang, 1928, 93—102.
33. Das bestohlene Heiligenbild. Von Albert Wesselski. Mitteilungen des Vereins für die Geschichte Berlins, 1928, 127—130.

34. Albert Wesselski: Erlesenes, Prag, Gesellschaft deutscher Bücherfreunde in Böhmen, 1928 (dort die Nrn. 30—33 wieder abgedruckt).
35. Albert Wesselski. Einstige Brücken zwischen Orient und Okzident. Archiv Orientální, I, 1929, 77—84.
36. Der Knabenkönig und das kluge Mädchen. Von Albert Wesselski. 1. Beiheft der Sudetendeutschen Zeitschrift für Volkskunde, Prag, 1929.
37. Albert Wesselski: Der Gott außer Funktion. Archiv Orientální, I, 1929, 300—311.
38. Albert Wesselski: Ein amerikanisches Motiv in einem Grimm'schen Märchen Euphorion, XXX, 1929, 545—551.
39. Angelo Polizianos Tagebuch (1477—1479). Zum ersten Male herausgegeben von Albert Wesselski. Eugen Diederichs, Jena, 1929.
40. Albert Wesselski: Der gottgefällige Mord. Archiv Orientální, II, 1930, 39—53.
41. Albert Wesselski: Überlieferungen aus der Zeit Mohammeds, des Propheten. Referate über FFCommunications, Nrn. 90 and 91. Archiv Orientální, II, 1930, 427—434, 503—505.
42. Versuch einer Theorie des Märchens. Von Albert Wesselski, Reichenberg i. B., 1931. Prager Deutsche Studien, 45. Heft.
43. Das Recht des Teufels auf Arbeit. Von Albert Wesselski. Niederdeutsche Zeitschrift für Volkskunde, Jahrgang 10, 1932, 1—16.
44. Albert Wesselski: Alters-Sinnbilder und Alters-Wettstreit. Archiv Orientální, IV, 1932, 1—22.
45. Albert Wesselski: Das Märlein von dem Tode des Hühnchens und andere Kettenmärlein. Hessische Blätter für Volkskunde, XXXII, 1933, 1—51.
46. Der Sinn der Sinne. Ein Kapitel der ältesten Menschheitsgeschichte. Von Albert Wesselski, Prag, 1934. Vol. IV der Monografie Archivu Orientálního, Studies, Texts und Translations, issued by the Czechoslovak Oriental Institute, Prague.
47. Die Formen des volkstümlichen Erzählguts. Von Albert Wesselski, Sonderabdruck „Die deutsche Volkskunde". Herausgegeben von Prof. Adolf Spamer. Leipzig-Berlin 1934.
48. Quellen und Nachwirkungen der Haft Paikar. Der Islam. (1934.) Bd. XXII. Walter de Gruyter & Co.
49. Humanismus und Volkstum. Von Albert Wesselski. Sonderabdruck „Zeitschrift für Volkskunde". Bd. VI. 1935. 1—16.
50. Narkissos oder das Spiegelbild. Von Albert Wesselski. Archiv Orientální. Vol. VII, I, II, III. S. 37—63 und Fortsetzung 328—350. (1935.)
50a. Die Vermittlung des Volkes zwischen den Literaturen. Von Albert Wesselski. Schweiz. Archiv f. Volkskunde, Bd. XXXIV (1935/6). 177—197.
51. Der Schmied von Jüterbog im Kiffhäuser. Von Albert Wesselski. Sonderabdruck aus der „Zeitschrift für Volkskunde". 1936/37. Vol. VIII. 198—211.
52. Klaret und sein Glossator. Böhmische Volks- und Mönchsmärlein im Mittelalter. Von Albert Wesselski. Verlag Rudolf Rohrer. Brünn-Leipzig (1936).
53. Goethe und der Volksmund. Von Albert Wesselski. Hessische Blätter für Volkskunde. Vol. XXXVI, 32—83. (1937.)
54. Die gelehrten Sklavinnen des Islams und ihre Byzantinischen Vorbilder. Albert Wesselski. Archiv Orientální. Vol. IX, III. (1937) 353—378.
55. Probleme der Sagenbildung. Von Albert Wesselski. Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde. Basel (1936). Vol. XXXV. Heft 2—3. Separatabdruck.
56. Das Geschenk der Lebensjahre. Von Albert Wesselski. Archiv Orientální. Vol. X, Nr. 1—2 (1938), 79—114.
57. Deutsche Märchen vor Grimm. Von Albert Wesselski. Verlag Rudolf M. Rohrer, Brünn-Leipzig (1938).

ORIENTAL INSTITUTE IN PRAHA. RESEARCH DEPARTMENT.

The Members' meeting

of the Research Department of the Oriental Institute and of the Slavonic Institute was held on January 26th 1939 with Prof. Murko and Prof. Hrozný presiding.

Prof. **Rypka** lectured on the contemporary prose fiction in Iran before a large and distinguished gathering of members and guests. After the lecture students of the State Dramatic School read Sadegh Hedajat's novel "The Vultures". The audience was deeply impressed by the lecture of the learned Professor and by the dramatic reproduction of the novel. H. E. Mostafa Samii, the Minister of Iran, honoured the meeting by his presence.

* *
*

On 2nd February the members of the Research Department of the Oriental Institute met in the rooms of the Institute with Prof. Pertold in chair.

Members and guests present: Mr. V. Čihař, Dr. Z. Fafl, Dr. W. Gampert, Dr. K. Haltmar, Prof. Dr. B. Hrozný, Prof. Dr. V. Lesný, Mrs. Pertoldová, Dr. P. Poucha, Prof. and Madam Rypka, Prof. B. Trnka, Prof. Dr. F. Tauer, and others.

The Chairman Prof. **Pertold** opened the meeting at 8. p. m. Having welcomed the members and guests he explained that the curtailed activity of the last months was due to the extraordinary circumstances through which the country was passing.

Next he spoke on *the recent opinions relative to the Sinhalese language*. The problem in question is generally formulated as a query whether the Sinhalese is an Indo-european or a Dravidian language. He reported, in the first instance, the recently published *Grammar of the Sinhalese language* by W. Geiger in whose opinion the Sinhalese is considered to be an Indo-European language. The representative of the opinion of the Dravidian origin of the Sinhalese S. Gnana Prakasar, considers Sinhalese, in his essay "On the Dravidian Element in Sinhalese" (Anthropos XXII, pp. 155 ff.) to be a Dravidian dialect. Professor Pertold maintained that the population, talking Sinhalese, cannot be considered as a uniform racial unit and that no part of it

could be considered as a product of purely Aryan stock. The vocabulary of Sinhalese is on the whole based on Sanscrit and Pāli. Its phonology, however, and phonetics and especially the expression of ideas appear to have reached their present form as a result of the pronunciation and mentality of a non-Aryan people. Nevertheless, it cannot pass even for a Dravidian language. The term "Dravidian" is also rather undefined and the so-called Dravidian languages cannot properly be considered as the product of one stock. As regards its origin Sinhalese appears to have arisen from one of those components which cannot be observed in the final development of the "Dravidian" languages. The language in its development has been affected by many influences, Pāli being the most significant. It is a well known fact that the Sinhalese language was studied and taught in Buddhist monasteries in imitation of the methods of the Pāli grammatician; hence especially the various Indo-european flexive elements. To this influence several elements of inflexion are due. Despite the fact that up to the present day Sinhalese has retained the character of an agglutinative language, it shows signs of a retrograde vocal harmony and it has incorporated special suffixes for collectives. Its South-Indian type is moreover testified by the lack of moods, tenses, non-expression of the grammatical person etc.

In conclusion Professor Pertold described the development of the Sinhalese grammar.

In the discussion which followed Professor Hrozný pointed to an analogical phenomenon in the Sumerian language and Professor Trnka made similar observations concerning the English language.

* * *

On 24th April the members of the Oriental Institute and those of the Japan Society of the Oriental Institute met in the rooms of the Institute to take leave of the Japanese Minister H. E. Keinosuke Fujii and his family: Mrs Bruncová, Ing. J. and Madam Bžoch, Count and Countess Coudenhove-Kalergi, Mr. V. Čihař, Dr. K. Haltmar, Mr. K. Hrdina, Mrs Havránková, Prof. Dr. B. Hrozný, Mr. R. Kalina, Ing. Kruis, Prof. Dr. V. Lesný, Mr. H. Mautner, Mr. E. Miller, Prof. Dr. O. and Madam Pertold, Miss Pinkasová, Dr. A. Pitlík, Dr. J. Průšek, Mr. G. Sakabe, Mr. T. Sato, Dr. H. Slouka, Dr. Somr, Mr. F. Šíma, Mr. A. Špergl, Mr. Vesecký, Mrs. R. Watzka, and Dr. O. Wierer were present.

The President of the Oriental Institute Prof. Dr. B. Hrozný thanked His Excellency for his patronage of the Japan Society and the Institute and the Chairman of the Japan Society Dr. Coudenhove-Kalergi addressed the Minister in Japanese. In his reply the Minister thanked the Oriental Institute for the souvenir presented to him on this occasion in the form of

a Bohemian cut glass vase, engraved with his name and heraldic emblem, and said he would continue to support the advancement of Japanese culture through these organisations after his return to his own country.

* * *

The members and guests of the Oriental Institute met on 5th May 1939 to congratulate its President, Professor Hrozný, on his 60th birthday: Mr. V. Bayer, Mr. J. Bečka, Prof. Dr. Fr. Bednář, Dr. M. Borecký, Mrs H. Bubeníčková, Dr. G. Coudenhove-Kalergi, Prof. Dr. Jos. Čada, Mr. V. Čejka, Dr. K. Čermák, Mr. V. Čihař, Prof. Dr. S. Daněk, Dr. Ant. Dvořák, Dr. Jan Emler, Dr. Z. Fafl, Prof. Dr. V. Funk and Madam Funk, Phdr. W. Gampert, Mrs A. V. Gombošová, Ing. C. A. Gregor, Ing. Fr. Hausner, Dr. K. Haltmar, Prof. Dr. V. Hazuka, Prof. Dr. J. Horák and Madam Horák, Dr. R. Hotowetz, Phdr. K. Jahn, Dr. A. Janáček, Prof. Dr. J. Janko, Miss R. Jarošová, Mr. R. Kalina, Mr. H. Kantorowsky, Mr. Y. Kiuchi, Dr. Jos. Klíma, Mr. Lud. Kuba, Prof. Dr. V. Lesný and Madam Lesný, Ing. Dr. Lev and Madam Lvová, Prof. Dr. Fr. Lexa, Dr. Marek and Madam Marek, Mr. J. Martinek, Phdr. L. Matiegková, Dr. L. Matouš, Mr. E. Miller, Prof. Dr. A. Mířička and Madam Mířička, Prof. Dr. M. Murko, Phdr. V. Niederle and Madam Niederle, Prof. Dr. N. Okuněv, Mr. A. Panc, Dr. Pavel and Madam Pavel, Prof. Dr. O. Pertold and Madam Pertold, Mrs Pěnkavová, Mr. R. Pilát, Mr. Jan Pokorný, Mrs Fel. Poková, Phdr. P. Poucha, Dr. J. Průšek and Madam Průšek, Mr. O. Randl, Mr. Rumpl, Prof. Dr. J. Rypka and Madam Rypka, JUDr. J. Říha, Prof. Dr. T. Saturník, Dr. V. Schuster, Prof. Dr. Friedrich Slotty, Prof. Phdr. A. Stein, Mr. Ken I. Suzuki, JUDr. P. Šámal, Mrs P. Fořtová-Šámalová, IngC. A. Špergl, Doc. Dr. F. Tauer, Prof. Dr. Zd. Tobolka and Madam Tobolka, Prof. B. Trnka and Madam Trnka, Mrs H. Turková, Prof. Dr. F. Ulrich, Mr. J. Vincenc, Dr. B. Živanský, Mrs O. Ždímalová, and others. The Vice-Presidents, Dr. V. Schuster and Prof. Pertold, conveyed the greetings of the respective Sections of the Institute and Professor Rypka reviewed the research work of this eminent Czech scholar on ancient Near East languages and history. Professor Rypka's address appears on page 133 and foll.

Publications.

There are in print: Ẓafarnāma vol. II., by F. Tauer; text-book of Hindustani by Prof. O. Pertold; text-book of spoken Japanese by Dr. V. Průšková and Dr. Průšek. An abbreviated text-book of the Persian language with a grammar and a Czech-Persian dictionary, by Prof. J. Rypka, is being prepared.

BOOK REWIEWS.

Erich F. Schmidt: EXCAVATIONS AT TEPE HISSAR, DAMGHAN (= Publications of the Iranian Section of the University Museum). Philadelphia, University Press, 1937. 4°. XXI, 478 pp., 177 figs., LXXIX plates (3 in colours). Doll. 15.

Die Fundstätte von Tepe Hissar bei Damghan im nordöstlichen Iran wurde zuerst von General Houtum Schindler besucht, während A. Polak (1881) die ersten Funde veröffentlichte. Seitdem gelangten Einzelfunde in manche europ. Museen (Louvre). Die wissenschaftliche Erforschung konnte aber erst vor einigen Jahren aufgenommen werden. In zwei Grabungskampagnen (1931, 1932) unter der Leitung von E. F. Schmidt kam eine prähistorische Ansiedlung zutage, deren Anfänge bis in die Mitte des 4. Jht. v. Chr. zurückreichen. Die Ausbeute der ersten Arbeitssaison ist aus einem ausführlichen Vorbericht (Museum Journal 23, 4, 1933) bekannt, die der zweiten nur aus einigen Zeitschriftennotizen. Nunmehr liegt eine ausführliche Grabungspublikation vor, die vorwiegend die Ausbeute des J. 1932 behandelt sowie die gesamten Ergebnisse zusammenfaßt. Das übersichtlich und klar verfaßte, durch zahlreiche Abbildungen, Diagramme, Schnitte, Pläne und Karten vorzüglich illustrierte Werk bildet eine wichtige Bereicherung unserer Kenntnisse über die älteste Kulturentwicklung dieses noch wenig erforschten Gebietes, die durch die Funde von Anau, Schach Tepe und Tureng Tepe vervollständigt werden. Dadurch erhalten wir neue Einblicke in die noch immer allzu lückenhaft bekannte Vorgeschichte Irans und können jetzt viele Probleme in ihren auswärtigen Zusammenhängen verfolgen. Beachtenswert sind die Beziehungen zu Mittelanatolien, z. B. die Stempelsiegel und Doppelspiralnadeln von Tepe Hissar II, insbesondere aber die graue Ware, die damals erstmalig auftaucht. Doch können die richtigen Schlüsse aus dem Fundmaterial von Tepe Hissar erst dann gezogen werden, wenn seine Chronologie endgültig geklärt wird. Der von Schmidt vorgeschlagenen Datierung können wir nicht folgen; im Anschluß an E. Herzfelds hohen Zeitansätze versucht er Tepe Hissar IA ins Ende des 5. Jht. v. Chr. zu rücken. Die Funde weisen aber Züge der fortgeschrittenen El Ubaid-Kultur auf, so daß sie nicht vor 3500 v. Chr. datiert werden können. Dementsprechend erfahren auch alle übrigen Zeitangaben Schmidts eine Korrektur, so daß Tepe Hissar IIIC zumindest bis in die Mitte des 2. Jht. v. Chr. hinabreicht. Die in Tepe Hissar III gefundenen Siegelzylinder lassen sich nicht für chronologische Aufstellungen verwerten; es handelt sich um Importgegenstände, die im fremden Milieu jahrhundertelang im Gebrauch sein konnten. Ebenso er-

weisen sich gewisse Ähnlichkeiten mit den frühdynastischen Funden aus Mesopotamien als trügerisch; das Beispiel Mittelanatoliens belehrt, daß in der Gebirgszone im Vergleich zum Zweistromlande verschiedene Erscheinungen auf dem Gebiete der materiellen Kultur mit ungeheurer Verspätung auftreten.

Über die in Tepe Hissar ebenfalls entdeckten Reste eines sasanidischen Palastes hat Fiske Kimball einen Beitrag geliefert. Es wurden dort Fragmente von Wandmalereien gefunden, die das bisher vornehmlich durch Metallgefäße belegte Motiv der Königsjagd zu Roß (Erdmann, Jahrbuch der Preuß. Kunstsammlungen 75, 193 ff.) darstellen. *Stefan Przeworski.*

Étienne Drioton et Jacques Vandier: LES PEUPLES DE L'ORIENT MÉDITERRANÉEN: II, L'Égypte (= Clio, Introduction aux études historiques — 1). Paris, Presses universitaires de France, 1938. In-8°. Pp. XLIV, 641. Prix 75 Frs.

Après la bibliographie générale qui rassemble toute les publications importantes relatives à la civilisation de l'Égypte dans l'antiquité, et après une brève introduction vient l'histoire proprement dite. Les auteurs gardent la division habituelle en périodes depuis les commencements de la civilisation humaine jusqu'au siège de l'Égypte par Alexandre le Grand. À la période du nouvel empire sont consacrés trois chapitres. La religion est le seul élément de la civilisation égyptienne, auquel les auteurs aient consacré un chapitre spécial. Chaque chapitre est accompagné d'une bibliographie détaillée où figurent les sources archéologiques et écrites (épigraphiques et littéraires), les publications, et à la fin « état des questions » où sont cités les traités sur les faits qui ne sont pas jusqu'au présent vérifiés. Il est évident que toute personne désirant s'occuper d'une question historique y trouvera un appui très précieux.

Dans tous les chapitres, tous les détails sont examinés sérieusement de sorte que ce sont seulement de petits choses, difficiles à atteindre, que les auteurs ont omises. Je me permets de rappeler:

À l'alinéa 4. La langue, p. 18. J'ai énoncé l'hypothèse: 1. que la langue ancienne égyptienne est composée de deux langues hamitiques, dont la première plus ancienne était à un stade d'évolution comparable à celui que nous présente aujourd'hui la langue hamitique haousa et la langue plus récente au stade de la langue hamitique somali;

2. que les langues hamitiques plus récentes (toutes, excepté le haoussa) et les langues sémitiques sont des langues sœurs, dont le stade directement antécédent est représenté par celui de la langue bedauye.[1])

---

[1]) François Lexa: Comment se révèlent les rapports entre les langues hamitiques, sémitiques et la langue égyptienne dans la grammaire des pronoms personnels, des verbes et dans les numéraux cardinaux 1—9, Philologica I 2, Oxford University Press, London, 1922.

Je tiens aujourd'hui cette hypothèse pour confirmée.[1] M. Zyhlarz est arrivé à la même conclusion.[2]

À l'alinéa 3. Les dieux..., p. 75. L'opinion selon laquelle le conte des deux frères est une variation sur une légende religieuse, était compréhensible aux temps où l'on pensait que les Égyptiens anciens n'ont pas eu de sens pour la littérature profane, mais aujourd'hui elle n'est plus justifiée.

À l'alinéa 7. Les héros divinisés, p. 80, il est nécessaire d'ajouter les vizirs Isi et Kagemni.[3]

À l'alinéa 1. La mort, p. 97. Je suis arrivé à l'idée suivante sur la composition de l'homme pendant sa vie terrestre et après sa mort:

À l'époque de l'ancien empire, l'homme est composé du corps, de l'esprit et de l'âme.

Le corps (*ẖ·t*, après la mort *ẖ*ꜣ*·t*) reste après la mort, dans la tombe. D'après les idées de l'époque historique, il doit rester intact jusqu'à la dématérialisation de l'esprit, étant donné que l'esprit, après la dématérialisation, souffre des mêmes défauts que le corps au moment de la dématérialisation. Après celle-ci, l'esprit n'a plus besoin du corps ancien, parce qu'il reçoit un corps nouveau (*z·t*) ayant des qualités divines.

L'esprit (*k*ꜣ) est le porteur de l'individualité de l'homme. Il pense, sent et veut. Il se décide pour le bien ou pour le mal, il arrête la ligne d'action; c'est pourquoi il est responsable de la vie terrestre de l'homme. Étant dématérialisé, il reçoit un corps nouveau, avec lequel il forme l'esprit lumineux (ꜣ*ẖ·w*).

L'âme est originairement la force vitale. Elle n'a pas de conscience personnelle, ni d'existence indépendante; elle n'exerce pas d'influence sur la vie psychique. Elle est presque sans valeur pour la vie posthume de l'homme. Son individualisation est l'œuvre du moyen empire; ce fait est démontré par l'image de l'âme, l'oiseau, qui prend, à cette époque, la tête du défunt.[4]

Au protocole royal, p. 141, *ny* appartient seulement au mot *św·t*; le mot *b't·y* est de l'adjectif *ny* indépendant, voir Erman-Grapow, Wörterbuch I, p. 435, et signifie « apiculteur ».

---

[1] František Lexa: Développement de la langue égyptienne aux temps préhistoriques, Archiv Orientální, X, Praha, 1938.

[2] E. Zyhlarz: Ursprung und Sprachcharakter des Altägyptischen, Zeitschrift für Eingeborenen-Sprachen, XXIII, 1932—33.

[3] M. Alliot: Un nouvel exemple de vizir divinisé dans l'Égypte ancienne, Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale, XXXVII, 1937.

[4] Dr. František Lexa, O poměru ducha, duše a těla u Egypťanů staré říše (Sur le rapport de l'esprit, de l'âme et du corps chez les Égyptiens de l'ancien empire), Věstník české akademie, r. XXVI, 1918. Résumé: Dr. Franz Lexa: Das Verhältnis des Geistes, der Seele und des Leibes bei den Aegyptern des alten Reiches, Praha, 1918.

En ce qui concerne le titre « Horus d'or », p. 175, voir la tête du faucon d'or, Quibell, Hierakonpolis I, pls. XLI, XLII, XLIII, et le faucon d'or du tombeau de Toutankhamôn. Pour ma part, je prends la leçon *Ḥr ḥry nbty* pour originelle, voir Erman-Grapow, Wörterbuch II, p. 240.

Quant à la signification du cartouche royal, on doit le lire *šn* « bague (à cacheter) » dont le cercle est élargi pour pouvoir recevoir le nom royal qui y est gravé; voir Erman-Grapow, Wörterbuch IV, p. 488.

En ce qui concerne la traduction de la formule « Offrande que donne le roi ... », p. 241, *dy* est la forme momentanée; elle doit donc exprimer le parfait ou le futur. Étant écrite sur un objet déposé dans le tombeau, elle signifie « l'offrande que le roi a donnée à l'esprit de N ». Dans la prière que le visiteur du tombeau doit réciter, cette formule a le sens: « Que le roi donne (futur momentané) une offrande à l'esprit de N », et dans le rapport que fait le fils: « Son fils a fait que le roi a donné l'offrande. »[1]) Quant au sens du nom *S-n-wśr·t*, je considère le sens « l'homme de la puissance » comme plus vraisemblable à cause de la petite extension du culte de la déesse *Wśr·t*.

À la p. 263. Je n'ai trouvé aucune erreur dans les papyrus mathématiques égyptiens, et le papyrus Smith est, d'après l'opinion de M. Jirásek, professeur de chirurgie, un livre merveilleux où l'on ne trouve aucune erreur.

À la p. 332 avant-dernière ligne. Les Égyptiens regardaient toujours le soleil comme une boule. Ce fait est démontré par l'idée du dieu du soleil, pris comme le scarabée, et du soleil pris comme la boule de fumier avec ses œufs. Le soleil a naturellement l'aspect d'un disque sur les reliefs. Si la statue a sur la tête un disque au lieu de la boule du soleil, c'est pour deux raisons: 1. La boule est très lourde et diminuerait la stabilité de la statue. 2. La statue égyptienne étant toujours regardée frontalement, et en position frontale du spectateur, le disque fait la même impression que la boule.

Ces remarques ne sauraient bien entendu diminuer l'extrême valeur de la présente œuvre. *F. Lexa.*

Flinders Petrie: EGYPTIAN ARCHITECTURE. London, British School of Archaeology in Egypt, 1938. In-4°. Pp. XII, 95, pl. XXXIV.

Nombreux sont les livres où l'on trouve les reproductions des œuvres de l'architecture égyptienne, avec plans et descriptions; cependant le présent livre est le premier qui soit consacré aux travaux mécaniques et constructifs, nécessaires à leur exécution.

L'auteur divise le livre en trois parties: Dans le chap. I, il étudie les bâtiments en briques, dans le chap. II les bâtiments de matériaux végétaux, et dans les chap. III—X les bâtiments en pierre.

---

[1]) François Lexa, La magie dans l'Égypte antique, Paris, 1925, I p. 127.

Dans le chapitre I, l'auteur décrit la fabrication des briques avec la boue du Nil, leurs dimensions, liaison, ravalement, et posage. Après une brève note sur l'emploi du bois dans les bâtiments en briques de la plus ancienne époque, il est parlé des précautions prises afin de préserver les bâtiments en briques des mouvements du sol, causés par l'infiltration des eaux et le dessèchement, et des moyens employés pour l'affermissement des bâtiments. Le chapitre est terminé par des remarques sur les constructions décoratives en briques.

Dans le chapitre II, l'auteur s'occupe des plus anciens bâtiments de matériaux végétaux que nous connaissons seulement par leurs images et leurs imitations en pierre; pour cette raison l'auteur en est réduit à leurs descriptions. Seules quelques planches de bois et quelques instruments de menuiserie se sont conservés jusqu'à nous.

L'étude des bâtiments en pierre occupe la partie principale du livre. L'auteur parle des matériaux employés pour les bâtiments en pierre, de leur extraction et de leur transport, de leur levage et de l'érection des monolithes. Après le chapitre consacré à la construction des fondements et des toitures, suivent les considération sur les supports, architraves et les autres manières de toiture, et sur les portes et fenêtres; onze tables qui les accompagnent, représentent la partie la plus détaillée du présent livre. Le chapitre sur les diverses sortes de bâtiments termine ce livre recommandable à quiconque cherchera un aperçu général de nos connaissances sur l'architecture égyptienne; 155 figures bien choisies en constituent l'illustration très instructive. *F. Lexa.*

Gustave Jéquier: LE MONUMENT FUNÉRAIRE DE PEPI II, Tome II, Le temple, Planches dessinées par Ahmed Eff. Youssef. Plan dressé par J. Ph. Lauer. (= Services des antiquités de l'Égypte, Fouilles à Saqqarah.) Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, 1938. In-4°. Pp. 75, pl. 109. Prix 350 P. T.

Dans l'introduction, l'auteur esquisse le développement des monuments funéraires royaux, surtout du temple funéraire en rapport avec les idées religieuses au cours de l'ancien empire. Il souligne l'importance du temple de Pepi II pour deux raisons: sa bonne conservation rend possible la reconstitution intégrale du plan de ce monument d'une part, et d'autre part la grande quantité de fragments qui subsiste, des bas-reliefs des murailles, nous permet de connaître parfaitement la décoration du temple. Il ajoute que les bas-reliefs du temple de Pepi II égalent les meilleurs bas-reliefs de la Ve dynastie, quoique l'art de la VIe dynastie fût déjà en décadence.

Après la description de la pyramide et de l'enceinte vient la description du temple. L'auteur y émet des considérations sur l'évolution de chaque

sujet traité et entreprend de comparer les détails du monument étudié avec ceux des autres monuments de même catégorie.

Les planches représentent la partie essentielle du volume. On trouve le plan détaillé du temple (qui aurait dû être exécuté sur une plus grande échelle, afin que l'on puisse distinguer à l'œil nu les différentes hachures), quelques vues du temple et de parties du temple, et les décorations murales qui sont présentées de trois manières: des dessins reproduisant fidèlement des fragments trouvés, des héliogravures des fragments les plus importants, et enfin, des reconstructions des panneaux entiers où les fragments conservés sont clairement marqués.

Avec le volume III se terminera cette œuvre monumentale.

F. Lexa.

Percy E. Newberry: FUNERARY STATUETTES AND MODEL SARCOPHAGI (= Catalogue général des antiquités égyptiennes du Musée du Caire n°s 46530—48575). Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale. Vol. I 1930, II 1937. In 4°. Pp. 405.

Plus de 2000 « statuettes funéraires » et 25 « modèles de sarcophages » représentent un ensemble assez abondant pour permettre de résoudre avec vraisemblance les problèmes que ces statuettes et ces petits sarcophagi nous présentent; ceux-ci sont en partie traités dans le livre de M. Louis Speleers, Les figurines funéraires égyptiennes, Fondation universitaire de Belgique, Bruxelles, 1923, dont les planches doivent pour nous remplacer le volume des planches du présent ouvrage qui n'a pas encore paru, mais sera très important pour l'histoire des arts mineurs et des métiers.

En ce qui concerne les deux sortes de statuettes funéraires à figure de la momie, l'une remplace la grande statue qui doit être le siège temporaire de l'esprit du défunt et doit se substituer à son corps terrestre dans toutes ses fonctions, l'autre est vivifiée par l'enchaînement d'un esprit libre (*nḥb kꜣ*), et se substitue à son maître seulement, en travaillant à sa place dans l'empire ousîrien. Ce phénomène est démontré par les deux sortes des sarcophages en miniature qui renferment parfois ici ces statuettes. Le sarcophage destiné à la statuette de la première sorte, porte les mêmes inscriptions que les sarcophages réels, par exemple n°s 48483, 48403, 48404, 47926. Le sarcophage destiné à la statuette de l'autre sorte porte le chapitre VI du livre des morts, par exemple n°s 47906, 47908.

À propos du nom de la statuette de la deuxième sorte, la plus usuelle graphie [hieroglyphs] *š(ꜣ)w(ꜣ)bty* fait voir qu'il s'agit d'un mot étranger ou d'un mot égyptien qui est écrit inétymologiquement. L'écriture orthographique originale est certainement [hieroglyphs] *wšb-t·y*, par exemple n° 48528 de la XXI dynastie (le participe indéclinable de la forme

śzm-t avec la terminaison *y*), « celui qui répondra » ou « celui qui doit répondre ». Le changement phonétique du mot *wšb-t·y* en *š*$^{(3)}$*w*$^{(3)}$*bty* est expliqué par les graphies *šbt·y* et *š*$^{(3)}$*bty*. Après la métathèse des consonnes *w* et *š*, la consonne au milieu du mot a disparu. Les différentes graphies anormales ont leur origine dans les étymologies fausses du mot, que cite M. Speleers dans son étude mentionnée. Deux raisons fondent cette explication. Le nom correspond parfaitement au texte du chapitre VI du livre des morts, et l'on ne doit pas oublier que l'écriture de l'époque saïte se réfère plus souvent à l'orthographe correcte ancienne. *F. Lexa.*

Günther Roeder: DER FELSENTEMPEL VON BET-EL-WALI (= Les temples immergés de la Nubie, 1938). Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, 1938. In-4°. Pp. X, 180, pl. VI, 63. Prix P. T. 385.

Le nouveau volume des Temples immergés de la Nubie est consacré à la chapelle de Bet-el-Wali qui se trouve à peu près à 300 m au nord du temple de Kalabshe.

La description générale de la chapelle qu'on cherche au commencement du livre, est placée par l'auteur à la fin du texte (pp. 135—180). On trouve là une étude sur la situation de la chapelle, accompagnée d'une carte (pl. 63), et la description de la chapelle avec deux plans (pp. 139, 145). La chapelle a été exécutée sous le règne de Ramses II en trois époques, par trois artistes. La répartition de l'œuvre entière entre ces trois artistes et la caractéristique du travail de chacun d'eux est le sujet principal de cette partie de la présente publication qui se termine par la description des dessins, des tailles et des inscriptions d'époques plus récentes et par une liste bibliographique.

La première partie du livre est consacrée à la description détaillée des images et à la citation de leurs inscriptions; une grande quantité d'esquisses accompagne les explications.

Six planches en couleurs, représentant des détails, et trois vues générales complètent les images de l'intérieur de la chapelle en héliogravure.

F. Lexa.

J. Vandier d'Abbadie: CATALOGUE DES OSTRACA FIGURÉS DE DEIR EL MÉDINEH n°s 2001—2722 (= Documents de fouilles publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, sous la direction de M. Pierre Jouguet. — Tome II). Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, 1er fasc. 1936, 2e fasc. 1937. In 4°. Pp. VIII, 156, pl. XCII.

Le présent livre constitue un instrument d'une extrême importance pour l'histoire de la peinture ancienne égyptienne, et nous devons en être reconnaissants à l'auteur.

Presque 350 esquisses dont 87 en couleurs parfaitement reproduites nous permettent de regarder le peintre égyptien à son travail. Nous y trouvons de premières esquisses faites à la hâte (par exemple nos 2119 pl. XVI, no 2124 pl. XVII, no 2251 pl. XXXVI, no 2560 pl. LXX, nos 2642, 2621 pl. LXXIX) à côté de celles qui ont été à moitié exécutées nos 2250, 2258 pl. XXXVI, no 2339 pl. LII, no 2066 pl. XI) ou complètement terminées (no 2001 pl. I, no 2121 pl. XVI, no 2191 pl. XXIV, no 2242 pl. XXXIII); les œuvres de peintres mûrs (no 2157 pl. XIX, nos 2066, 2070 pl. XI, nos 2635, 2633 pl. CXXXIV, no 2650 pl. LXXXVI) à côté de dessins très faibles (no 2646 pl. LXXXV, no 2447 pl. LXI, no 2069 pl. XI). Les esquisses nos 2603, 2620 pl. LXXXII sont surtout instructives pour la marche du travail; le peintre a fait une esquisse ocre-rouge à la hâte qui devait être pour lui la base du dessin noir à moitié exécuté, méthode que trouvons plusieurs fois sur les planches du présent ouvrage.

L'esquisse no 2390 pl. LXIII est la plus importante de la publication entière, si je la comprends bien. Elle représente le buste d'une femme nue vue de face, un peu à gauche et assez d'en haut. Si mon idée était correcte, il s'agirait d'un dessin de perspective excellente.

Le no 2509 pl. LXIII présente une esquisse mal exécutée avec correction indiquée par un artiste expérimenté, et nous trouvons le même sujet plusieurs fois exécuté: deux singes grimpant à un palmier-doum pl. I—III, l'homme qui mène un grand singe tournant la tête vers lui pl. IV—VIII, le bouvier qui mène un taureau ou une vache pl. IX—XI. Il me semble possible que ce soient des esquisses d'élèves exécutées d'après les instructions orales d'un maître.

Telles sont plusieures des questions qui me sont passées par la tête, à moi, profane en cette matière, lorsque j'ai commencé à écrire le présent compte-rendu; l'auteur — spécialiste — y répondra dans « L'étude générale » qui représentera la deuxième partie de cette œuvre de mérite.

F. Lexa.

Hans A. Winkler: ROCK-DRAWINGS OF SOUTHERN UPPER EGYPT I. Sir Robert Mond Desert Expedition, Season 1936—1937, Preliminary Report. London, Oxford University Press, 1938. In-4o. Pp. VIII, 44, pl. XLI, une carte.

Les tessons décorés de même manière que les tessons du Sahara, Nubie, Soudan, Catalogne et Bretagne, trouvés à la surface du désert pendant les travaux de l'expédition de Sir Robert Mond près d'Armant, et les dessins préhistoriques rassemblés par M. Hans A. Winkler sur les roches du désert ont incité Sir Mond à entreprendre une exploration systématique du désert aux environs d'Armant, exploration qui a été confiée aux soins de M. Win-

kler. Le premier rapport préliminaire de M. Winkler sur ses travaux de la saison 1936—1937 a paru.

L'auteur a exploré le désert est, entre les villes de Qena et d'Armant et une partie du désert occidental près de Luxor. Il énumère tous les sites où il a trouvé les vestiges dessinés ou écrits d'hommes de toutes époques avec les trouvailles y ayant été faites et il ajoute à ce chapitre une carte détaillée où les 71 sites sont marqués. Le chapitre qui suit est consacré à la liste systématique des matériaux rassemblés, divisée en trois parties: Inscriptions, signes, dessins.

Déjà les inscriptions trouvées font ressortir la variété des matériaux trouvés; nous voyons des inscriptions arabes, nabatéennes, thamudiques, araméennes, himyarites, latines, grecques, coptes, démotiques, hiératiques et hiéroglyphiques à côté de celles dont l'écriture et la langue ne sont pas connues.

Les dessins représentent le sujet principal de ce volume. L'auteur s'efforce de déterminer l'époque et l'origine de leurs auteurs, et montre ce que peuvent y gagner nos connaissances ethnographiques et historiques de leurs œuvres. Viennent ensuite les caractéristiques des auteurs d'après les dessins en question, dont les plus intéressants sont ceux de l'époque préhistorique. M. Winkler distingue: A les habitants indigènes de la montagne est (ancêtres des Blemmyes) et de la montagne occidentale (Libyens), B les habitants de la vallée du Nil, C les envahisseurs de l'est et les chasseurs anciens. 79 images très claires sur XXXII planches en héliogravure accompagnent les explications de l'auteur qui termine son œuvre par des réflexions sur la succession chronologique des auteurs des dessins, sur les bateaux dessinés (avec 101 illustrations sur les planches XXXIII—XLI), sur les résultats des présentes recherches et sur les problèmes qui attendent encore leur solution.

L'assertion de l'auteur, selon laquelle les images préhistoriques remplacent pour nous les inscriptions des époques historiques, montre que les observations publiées sont importantes surtout pour les préhistoriens.

F. Lexa.

Zellig S. Harris: A GRAMMAR OF THE PHOENICIAN LANGUAGE. New Haven, American Oriental Society, 1936, XI, 172 pp. 3.50 $.

The book is a very valuable contribution to our knowledge of Phoenician grammar (p. 10—70) and glossary (71—156). Phonology and Morphology are treated historically according to the different stages of development and local variations with many keen philological comments. Much material, taken from other semitic languages, is utilized to this end and rich references to each word and form are gathered together in the glossary.

It stands to reason, however, that not all the minute details, alleged by the author, may claim to be definitive. It is f. i. by no means sure, that

the Qal form in 3. m. s. perf. was qatāl (later qatōl) with a long vowel at the end, as f. i. jatōn, malōk, ṣalōḥ. The evidence being taken only from proper names is quite insufficient. Cp. hebrew Jehošāfāt, Jehonātān and perf. šāfăt, nātăn. — Another example of assimilation with sandhi (p. 29) is וצפלי in Maᶜṣūb 1. 2: "the great portico in the east (sunrise) and in the north of it — וְצָפֹּן לָהּ — i. e. in the north-east." — The deictic element in the pronoun המת (like in Assyrian) is analogous to 3. sing. m. f. hūtu, hīte in the Palestinian dialect of Birzēt and Betlehem. — The word ממלכת as "kingly person, prince" (p. 59) occurs also in 1 Regum 10, 20. — The preposition על means also "together with" in CIS (Idalion) 93 l. 4, as El Amruni 4 (Lidzbarski, Handbuch, p. 435, cp. latin text): "together with her grandsons" etc. — In the great inscription of Larnax-Lapethos 2 read l. 2: הסמל זם שאנך "this statue is mine" — ם behind ז being the same emphatic element as in the Elephantine papyri C, 2 and H, 4 זכם (instead of mere זך). In the same inscription l. 10 קמת may be connected with the Arabic waqf, pious bequest (together with following זם?). — In the crown inscription from Piraeus l. 1 the translation of תם בד etc.: "a decree of Sidonians was brought about in assembly" is far better (תם is intransitive and בדד = cut off, decree). Ibidem l. 3. 6 למחת may be explained by Assyrian nuḫḫutu (not ṣār, of diminished weight), part. pass. Iphil of נחת, as such coins only were probably employed for making crowns. It is worth considering, whether לכתב (ib. l. 4) may not be the Arabic lijaktubū (the vocalic י dropped out). A new proposition begins with אית רעת ז: "this decree the men... shall write." — The word סות (garment) occurs also in Gen. 49, 11. — In the glossary and on p. 31 the name Luli (king of Sidon, † 701), Eululaeus, may be added. The initial Alef in אלולי seems to have been short as in Assyrian and biblical Hebrew. *A. Šanda.*

Umberto Cassuto: STORIA DELLA LETTERATURA EVRAICA POSTBIBLICA. Firenze, Casa Editrice Israel, 1938. Kl. 8°. XVI + 212 Ss. Preis Lire 10.—.

Es ist nicht leicht, in einem kleinen Büchlein eine Geschichte der nachbiblischen hebräischen Literatur zu geben, die mit den Juden durch Länder und Kontinente wandert. Und Cassuto, der neben seinen Arbeiten über biblische Fragen auch dem Gebiet der nachbiblischen Literatur wichtige eigene Forschungsarbeit geleistet hat, mag es doppelt schwer gefallen sein, sich mit kurzen Angaben und Hinweisen zu begnügen, wo Persönlichkeiten und Probleme zu ausführlicher Darstellung reizten. Trotzdem ist es ihm gelungen auch in dem vorliegenden kurzen Abriß ein wertvolles Nachschlagebuch zu geben, das nicht nur erste Information vermittelt, sondern in vielen Einzelheiten ältere Darstellungen auf Grund der neuesten Literatur berichtigt. Eine kurze Bibliographie (S. 193—195) verweist auf die wichtigsten umfangreicheren Werke. Ein alphabetischer Index erleichtert das Nachschlagen. *H. Torczyner.*

Umberto Cassuto: LA QUESTIONE DELLA GENESI. Firenze, Le Monnier, 1934. 8°. XIV, 429 pp. Lire 60'—.

In dem großangelegten Buche behandelt der Verf. die literarische Entstehung der Genesis im gemäßigt konservativen, die Quellen JEP leugnenden Sinne. Dieser Ablehnung gelten die langen 4 Kapitel, in denen er die 4 Pfeiler der JEP-Hypothese bespricht und mittels eingehendster Analyse aller Einzelheiten zu erschüttern sucht, nämlich 1. Verschiedenheit der Gottesnamen, 2. Sprachliche Verschiedenheiten, 3. Sachliche Unstimmigkeiten, 4. Doppelberichte. Dabei verschließt er sich aber nicht der Annahme von anderweitigen Quellen, die angeblich ein Schriftsteller zur Zeit Davids in die jetzige Einheit zusammengestellt hat. Die Methode seiner Gegner greift er nicht direkt an und vermeidet jedwede Polemik. Durch verschiedene Vorgänger wurde er offenbar zur Abfassung seines großen Werkes angeregt. Zu diesen gehört auch mein Buch über den Pentateuch, wie an manchen Stellen deutlich zu spüren ist. Zu S. 88 bemerke ich, daß neben Ez 20, 9 (*nōdaᶜti*) noch andere Stellen herangezogen werden können. Eine Mosaizität der Genesis kommt für den Verfasser nicht einmal in einem abgeschwächten Sinne in Betracht, extrem apologetische Tendenzen können ihm also nicht zur Last gelegt werden. Es handelt sich lediglich um die Frage, ob die JEP-Hypothese wirklich die wahrscheinlichere Erklärung für alle sachlichen und kompositorischen Eigentümlichkeiten der Gen. darstellt. Wenn Cassuto dies leugnet und sich dabei rechts stellt, so hat er dazu im Namen der freien Wissenschaft das Recht, denn nicht die Mode ist das Entscheidende, sondern die Gründe.

Vom methodischen Standpunkt hat man ihm vorgeworfen, daß er, wie seine Vorgänger auf diesem Gebiete, die obigen 4 Pfeiler der JEP-Hypothese einzeln angreife und deshalb zerreiße, als ob ihm nicht bekannt wäre, daß die Kritiker nur in der Zusammenfassung der 4 Pfeiler einen wirklichen und einzigen Beweis für ihre Hypothese erblicken. Allein dieser seichte Einwand (RHR 35, 306) ist gänzlich haltlos. Die Frage, ob die Gegner in 1—4 einen einzigen Beweis erblicken oder getrennt 4 Beweise aufstellen (solche Kritiker gibt es in der Tat), spielt gar keine Rolle, sobald nachgewiesen wird, daß die Gottesnamen überhaupt nicht als Zeichen literarischer Zusammensetzung gewertet zu werden brauchen, daß die sprachlichen Besonderheiten von einem einzigen Autor stammen können, daß die sachlichen Unstimmigkeiten entweder übertrieben oder gar nicht vorhanden oder aus der Vorlage übernommen sind und daß eigentliche Doppelberichte in Gen. nicht vorkommen. Zu all dem ist schon eine vorherige Einstellung nötig, über die erkenntnistheoretisch und anderweitig zu entscheiden wäre. Wenn $a+b+c+d=x$, und ich nachweisen will, daß $x=0$, so kann der Beweis nur einzeln geführt werden: $a=0$, $b=0$ usw.

Was nun die Einzelnachweise des Verf. für die Tragunfähigkeit der 4 Pfeiler betrifft, so dürfte Cassuto per excessum gefehlt haben. Er will

alle Schwierigkeiten glatt und restlos erklären und muß darum zu neuen Hilfsannahmen greifen. Dadurch wird aber der Wert der betreffenden Erklärung herabgedrückt und den Gegnern willkommener Anlaß geboten, in Bausch und Bogen alles als wertlos abzulehnen. Hier gilt in gewissem Sinne: Qui nimium probat, nihil probat. Es erscheint z. B. bedenklich, dem unter David arbeitenden Verfasser bezüglich des Gebrauches der Gottesnamen ein in allen Details fertiges System von Regeln unterzuschieben, welche jede einzelne Setzung von Jahve und Elohim restlos erklären sollen. Dies ist überhaupt nicht möglich, und mit dieser Unmöglichkeit muß jede Hypothese rechnen. — In anderen Fällen scheint der Verf. seinen Gegnern zu viel zu konzedieren und gibt Diskrepanzen zu, die gar nicht vorhanden sind (z. B. Gen. 1. 2), um dann diese mittels schwieriger Annahmen durch seinen Autor der Gen. beheben zu lassen. Das allzu minutiöse Nachgehen allen erdenklichen Disharmonien ist menschlich und psychologisch ungerecht und wirkt methodisch verwirrend, trübt den Blick für die Hauptlinien der Untersuchung und ist auch schon darum aussichtslos, weil die Gegner, die ihren Standpunkt a priori für den wahrscheinlicheren halten — auf eine Hervorkehrung der von ihnen in Kauf genommenen Improbabilitäten hat ja Cassuto von vornhinein aus Reverenz verzichtet — sich im subjektiven Gefühl ihrer Objektivität für eine freundlichere Einschätzung der gegnerischen Aufstellungen gar nicht gewinnen lassen. Eine wirkliche Entscheidung des ganzen Streites könnte nur von außen durch Entdeckungen herbeigeführt werden.

Bei all dem enthält jedoch das Buch so viel des Neuen und Interessanten, daß seine Lektüre selbst bei gegnerischer Einstellung anregend und belehrend wirken muß. Darin liegt der bleibende Wert von Cassutos Arbeit, der durch eine Fortsetzung über die Genesis hinaus noch bedeutend erhöht werden könnte. Dies ergäbe ein Werk, welches durch Ausführlichkeit und Gründlichkeit alles Dagewesene übertreffen würde. *A. Šanda.*

The Holy Scriptures. DEUTERONOMY with Commentary, by Joseph Reider. Philadelphia, Jewish Publication Society of America, 1937. 8°. XLIV + 356 S.

Der genannte Verlag hat die Absicht, die ganze Heilige Schrift in englischer Übersetzung und mit volkstümlichem Kommentar herauszugeben und bildet das vorliegende Werk den zweiten Teil dieser Serie. Der Verfasser, Joseph Reider, Professor der biblischen Philologie am Dropsie College in Philadelphia, erklärt in seiner Vorrede, daß er sich in der Frage der Entstehung und Komposition des Pentateuchs durchaus auf jüdisch-traditionellen Boden stelle, ohne dabei die Ergebnisse der kritisch-historischen Schule ganz außer Acht zu lassen. In der Tat wird in seinem kurz gefaßten Kommentar auf die von der kritisch-historischen Schule aufgeworfenen Fragen stets Rücksicht genommen, so daß der Leser mit

denselben wenigstens bekannt gemacht wird. Zur Erläuterung des Textes dienen ihm auch die Ergebnisse der assyrologischen, ägyptologischen und archäologischen Forschung, so daß sein Kommentar wirklich all das enthält, was für den modernen, aber nicht fachmäßig geschulten Leser wissenswert erscheinen mag. Ich erwähne z. B. die Abhandlung über Eisen und Kupfer zu 8, 9; über das Zentralheiligtum zu Jerusalem zu 12, 1 im Hinblick auf Ex. 20, 21; über reine und unreine Tiere S. 137; über Mosis Gesang S. 296 ff., über den Segen Mosis S. 321 ff. In sprachlicher Beziehung hebe ich hervor die Bemerkung zu *šab š'buth* zu 30, 3. Auf S. 102 scheint der Komm. zu 10, 3 in Widerspruch zu stehen mit 10, 1; vgl. auch 10, 5! Die Bemerkung zu 12, 10 macht den Eindruck, als ob nach Mischna Zeb. 14, 6 die Wortbedeutung von „Schiloh" Ruhe wäre; davon kann aber keine Rede sein; die Mischna sagt bloß, auf den Kultort Schiloh treffe der biblische Begriff „menucha" = Ruhe zu. — Das Buch ist sehr schön und korrekt gedruckt. *Samuel Krauß.*

Occident and Orient, being studies in Semitic Philology and Literature, Jewish History and Philosophy and Folklore in the widest sense. In honour of Haham Dr. M. Gaster's 80th birthday. **Gaster Anniversary Volume,** edited by Bruno Schindler, Ph. D. in collaboration with A. Marmorstein, Ph. D. London, Taylor's Foreign Press. Gr. 8°. XX, 570 p., VIII Plates. Price £ 3.3.

Zu Ehren M. Gaster's, des gelehrten Haham's der Londoner sefardischen Gemeinde haben Gelehrte aus aller Welt einen Widmungsband herausgegeben, der in der Fülle der behandelten Stoffe die weiten Interessengebiete umspannt, auf denen der nun 80jährige Jubilar selbst die Wissenschaft bereichert hat. Die Verfasserliste umfaßt die besten Namen der Wissenschaft vom Judentum und manchem anderen Gebiet, und eine Reihe anderer Gelehrter, die infolge widriger Verhältnisse ihren versprochenen und zum Teil bereits begonnenen Beitrag nicht rechtzeitig abliefern konnten, haben ihre Glückwünsche am Ende der Vorrede zum Ausdruck gebracht. Darunter auch der Referent, der auch hier seine Anerkennung für das Lebenswerk des greisen Gelehrten und seine besten Wünsche für dessen weitere wissenschaftliche Arbeit zum Ausdruck bringen möchte.

Nach einer lateinischen Widmung, die die verschiedenen Gebiete von Gaster's Tätigkeit anführt, und dem Verzeichnis des Inhalts, der Illustrationen und der Mitarbeiter, berichtet ein kurzes Vorwort über die Entstehung des Bandes. Die folgenden Aufsätze von M. Schwarzfeld, S. L. Bensusan, N. Cartojan, B. Schindler geben einen biographischen Abriß von Gaster's Leben und Wirken, im besonderen auch von seiner Tätigkeit auf dem Gebiet der rumänischen Sprache, Literatur und Volkskunde, sowie eine Liste von 272 Publikationen Gasters bis einschließlich 1936. Diese biographischen Beiträge werden durch die weiter folgenden von H. Löwin-

ger edierten Briefe Gasters an W. Bacher und den ans Ende des Buches gerückten, kurzen Aufsatz von L. M. Gelber ergänzt, der Gasters Briefe an Dr. Kristeller aus der Zeit des Berliner Kongresses 1878 wiedergibt. Die auf den biographischen Teil folgenden Aufsätze sind nach den Verfassernamen alphabetisch geordnet. Inhaltlich umspannen sie eine Fülle von Gebieten.

In den alten vorbiblischen Orient führt uns Theodor Gaster, ein Sohn des Jubilars, in einem Aufsatz über eine neue „asianische" Sprache, die er in den nicht semitischen Texten von Ras-Schamra findet; s. dazu auch den Aufsatz von C. G. von Brandenstein „Zum Churrischen aus den Ras-Schamratexten" in ZDMG Band 91 (Neuer Folge Band 16) S. 555—576. Über eine sumerisch-akkadische Liturgie an den Gott Nabû schreibt der indessen dahingegangene St. Langdon, über Sündenbeichte in der hethitischen Religion R. Pettazzoni. Nach Rom führt uns W. Rechnitz, der die Quelle eines Gebetes Horaz' an Apollo bei Pindar nachweist, und bis nach Ostasien B. Schindlers Studie über altchinesische Erntegesänge. Biblischen Problemen gelten die Beiträge zur Erklärung der Psalmen von S. Daiches und A. Kaminka, ein Aufsatz von S. Krauss über den „Schrecken in den Nächten" im Hohenlied, sowie ein Essay J. L. Landaus über die Ursache der Spannung zwischen Juda und Ephraim zur Zeit Davids. Probleme der biblischen Linguistik behandelt G. R. Driver, der den Versuch macht, einige biblische Wortstämme auf Grund sorgsamer Vergleichung des Materials genauer auseinanderzuhalten. Über den ethischen Monotheismus in der Bibel schreibt E. O. James; D. S. Margoliouth sucht die Datierung des Sirachbuches näher zu bestimmen. R. Eisler bemüht sich um die schwierigen Probleme die das sadoqitische Buch vom neuen Bund eröffnet. Philos Begriff der Demokratie erörtert E. Langstadt. Travers-Herford sucht den Zweck und die Bedeutung der Abfassung der Sprüche der Väter (Pirke Abot) zu bestimmen; L. Loewe behandelt den soviel zitierten Ausspruch Rabbi El'asars im Namen Haninas, der den Bibelvers Jes. 54, 13 „und groß sei der Friede deiner Kinder" (*banajich*) auf die Gelehrten deutet: lies nicht *banajich* sondern *bonajich*. Aber Loewe's Erklärung, daß Hanina das Wort nicht als den Plural von *ben*, Sohn, sondern als den Plural von *ban*, dem Partizip qal von *bin* „verstehen" aufgefaßt hat, ist nicht neu. Sie ist nicht nur in der von Loewe zitierten Alphassi-Stelle empfunden, sondern z. B. ausführlich von M. Friedmann an mehreren Stellen seiner Midrasch-Kommentare behandelt. Vergl. z. B. seine Schrift Pseudo-Seder Eliahu zuta S. 21, wo andere Literatur zitiert ist. Zur Religionsgeschichte der frühtalmudischen Zeit bietet A. Büchler einen inhaltsreichen Beitrag (hebräisch); zu kalendarischen Fragen J. Morgenstern. Vergleichend behandelt A. H. Krappe die alten Sagen, die sich an die biblische Erzählung von Evas Geburt knüpfen; I. Löws Aufsatz über den

Marmor, ein weiteres Kapitel aus seinem Werk über die Mineralien bei den Juden, betrifft gleichfalls im Hauptteil die Quellen der talmudischen Zeit. Daß Palästina selbst reich an verschiedenen Arten Marmors ist, zeigt jetzt besonders eine Ausstellung, die in diesen Tagen in Tel-aviv Werke des hiesigen Kunsthandwerks in Marmor vorführt. Die Forschung am babylonischen Talmud wird auch in W. O. E. Oesterleys Aufsatz über persische Angelologie und Dämonologie interessantes Vergleichsmaterial finden, ebenso in E. S. Drowers religionsvergleichender Studie über die Kaprana.

Themen der späteren rabbinischen Literatur und Religionsgeschichte behandeln J. Lauterbach (zum Jalkut Machiri), R. Gottheil s. A. (Responsa des Maimonides), U. Cassuto (Hebräische Dichtung des 16. Jhts.), C. Duschinsky (Halachisches), G. Scholem (zur jüdischen Mystik). Den Übergang von der Religionsgeschichte zur jüdischen und allgemeinen Volkskunde bilden A. Marmorsteins Vergleichungen zwischen griechischen und jüdischen religiösen und volkstümlichen Gebräuchen. Volkskundliche Beiträge sind die von M. A. Canney über Abbildungen von Schiffen in Tempeln und Gräbern (wozu jetzt auch die Resultate der Grabungen in Schech-Abrek, Palästina, zu vergleichen wären), S. Eitrem, M. Grunwald, W. R. Halliday und M. Higger. Kunstgeschichtliche Stoffe behandeln E. N. Adler und R. Wischnitzer-Bernstein; F. Kaufman bespricht die Zusammenhänge von Kunst und Religion. Die spätere Geschichte der Juden bildet den Gegenstand der Aufsätze von G. Kisch (Deutschland), A. M. Hyamson und C. Roth (Großbritannien), D. de Sola Pool (Amerika). Speziell Mendelssohn gelten die Beiträge von S. Davidowitz und B. u. B. Strauß; Zunz und dessen Beziehungen zu D. Mocatta ein Aufsatz I. Elbogens; Steinschneider und W. Wright ein Beitrag von A. Marx. Die Dialektologie ist durch N. B. Jopson (Judenspanisch), M. Weinreich (Jiddisch) und D. A. Yates (Romani) vertreten. Das jiddische Maase-Buch bildet den Gegenstand der Beiträge von B. Heller und J. Rosenbaum-Grünfeld; eine spanische Legende in der englischen Literatur behandelt H. Gordon Ward, eine albanische Ballade über die Ermordung des Sultans Murad I. M. Hasluck, bildliche Zahlangaben in Dichtung und Geschichte des Orients und Okzidents W. B. Stephenson.

Hervorzuheben ist die hervorragende Ausstattung des Buches und die trefflichen Abbildungen. Freilich ist auch der Preis des Werkes nicht gering. *H. Torczyner.*

Henri Dehérain: SILVESTRE DE SACY, ses contemporains et ses disciples. (= Bibliothèque archéologique et historique. Tome XXVII). Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1938. XXXIII + 122 + 68* + (1) pp. Frs. 80·—.

H. Dehérain setzt in diesem Bande seine mit Pierre Ruffin (vgl. AOr II, pp. 526—8 u. IV, pp. 160—1) so erfolgreich begonnenen biographi-

schen Studien über französische Orientalisten aus der Empire- und Restaurationszeit fort. Nur muß man sich vorerst über seinen Begriff eines Orientalisten Klarheit schaffen. Ihm bedeutet der Ausdruck nicht nur strenge Fachgelehrte, sondern ebensosehr auch Praktiker, vor allem diplomatische und Konsularbeamte, die — aus unerforschlicher Neigung — zum Orient ein unvergleichbar innigeres Verhältnis gefunden haben als das Rudel ihrer durchschnittlichen Alltagskollegen. Ihr praktischer Beruf konnte sie freilich keineswegs hindern, gelegentlich auch zu Verfassern von gelehrten Büchern und Abhandlungen zu werden. Nicht aber Papierleute schildert Dehérain, sondern vor allem tätige und emsige Männer des frisch pulsierenden Lebens. Es ist ein buntes Kalleidoskop von Personen, die da die Szene betreten. Von hochbedeutenden, ja weltberühmten Persönlichkeiten angefangen bis zu so gut wie unbekannten Größen werden dem Leser unter Zugrundelegung bisher unbenützter Korrespondenzen und Archivalien öffentlichen und privaten Charakters anziehende Bilder vorgelegt, durchaus nicht isoliert oder isolierend, sondern untermalt mit Schilderungen wichtiger politischer Begebenheiten sowie des breiten Lebensstromes überhaupt. Die große französische Revolution, Napoleon, seine Expedition nach Ägypten und deren Folgen in der Orientpolitik, die Restauration des Königstums — so heißen die Hauptereignisse, deren Einfluß hier vor allen anderen schicksalbildend wirkt.

Den Reigen eröffnet Antoine Isaac Silvestre de Sacy, jener unermüdliche Lehrer und vielseitige Gelehrte, konservative Ehrenmann, hohe Würdenträger und Funktionär, unablässige Organisator, jedermanns Berater, Helfer und Freund, von dem ein gut Stück der gesamten französischen Orientalistik seines Zeitalters und was mit ihr im Zusammenhang steht, ausstrahlt. Was Wunder, daß alle Welt mit Verehrung zu ihm emporblickt! Obwohl die Darstellung seines Werkes eigentlich nur einen Bruchteil des Buches bildet, ist er dennoch die Zentralgestalt, um die sich alles übrige gruppiert. Daher kommt es, daß die Persönlichkeit Baron Silvestre de Sacys das ganze Werk integral durchdringt. Mit ihm fängt es an und mit ihm schließt es wieder. Ganz besonders gilt dies für den zweiten Teil ‚Les amis de France'. Der Buchtitel erscheint somit durchaus richtig gewählt.

Der erste Teil ‚Les amis du Levant' behandelt zunächst die Brüder Antoine-Jérôme und Alix Desgranges, beide gute Kenner der drei Islamsprachen, teils im Nahen Orient, teils im Außenministerium zu Paris ihren Dienst versehend. Im folgenden Kapitel erfahren wir über die Ausbildung von Dragomanen für den Nahostdienst am konkreten Beispiele des bekannten Autors von ‚L'histoire des Arabes avant l'Islam', Caussin de Perceval. Sehr erbaulich sind die den Konsulen Jean-François Rousseau (1738—1808) und seinem Sohne Joseph (1780—1831) gewidmeten Kapitel: nahe Verwandte von Jean-Jacques kennzeichnet außergewöhnliche

Intelligenz, leider ist sie vielzuviel an unverfälschtes Levantinertum gebunden. Beide haben sich gewisse Verdienste erworben: der ältere führt mit Geschick Napoleons Befehle, die mit der Änderung seiner Orientpolitik später zur frankopersischen Allianz führen, aus; der jüngere, ein gar schwer zu behandelnder Herr, erfüllte zwar nicht, was seine Begabung versprach; auf ihn geht aber eine Sammlung von 700 vortrefflichen Hss., die auf Antreiben Silvestre de Sacys Graf Serg. Uvarov für Petersburg erworben hat, zurück. Vater und Sohn sprachen, schrieben und dichteten arabisch, persisch und türkisch wie Eingeborene — auch darin wie in allem anderen richtige Levantiner.

In Verfolg der glücklich angebahnten frankopersischen Allianz kommt 1807 General de Gardane als Botschafter nach Tehran. Einer seiner Sekretäre ist Felix Lajard, der sich später durch seine Mithra-Studien hervortun sollte. Hier in Kap. IV zeichnet er sich eher durch Widerspenstigkeit gegen die Weisungen seines Chefs aus. Napoleons Frankreich läßt nach dem Frieden von Tilsit seine Allianz mit Fath-Alí-Šáh sorglos einfach auf sich beruhen. Um letzterem in dessen Kampfe gegen die Russen zu helfen, entsendet de Gardane mit ergreifender Naivität Lajard, damit er den russischen Oberbefehlshaber zur Einstellung des Vormarsches bewege. Dies kann natürlich nicht gelingen, es sei denn, daß die etwas zweifelhafte Ehre des unzuverlässigen Verbündeten in den Augen der guten Perser dadurch besser, als sie tatsächlich war, erscheinen soll. Und Herr Felix Lajard bleibt im russischen Lager. De Gardane mag sich darüber ärgern, Paris billigt Lajards Verhalten.

Jean-Louis Asselis de Cherville (1822), Dragoman des französischen Konsulats in Kairo, macht sich einerseits durch Zustandebringung einer Sammlung von 1500 Hss., die der Bibliothèque Nationale einverleibt wurden, bemerkbar, andrerseits aber dadurch, daß er als einer der ersten französischen Äthiopisten anzusehen ist. — Der erste Teil schließt mit Antoine-Joseph Ducaurroy († 1853), zuerst Professor an der École des jeunes de langues zu Paris, später ‚Instituteur en chef‘ an der gleichnamigen Schule zu Konstantinopel.

Finden sich bereits in diesen Kapiteln auf Schritt und Tritt Berührungspunkte mit Silvestre de Sacy, so gilt dies in erhöhtem Maße für den zweiten Teil ‚Les amis de France‘, der sozusagen als Fortsetzung seiner Biographie gedacht werden kann. Die zwei ersten Abschnitte fallen ein klein wenig aus dem orientalistischen Rahmen heraus. Die weiteren betreffen: III. Un maître de Sylvestre de Sacy: L'orientaliste Étienne Le Grand, IV. Correspondance du Comte Suvarov avec Sylvestre de Sacy, VI. L'acquisition des mss. orientaux d'Anquetil Duperron par la Bibliothèque Impériale, VII. Sylvestre de Sacy et l'enseignement de l'arabe à Marseille, also zumeist Themen, die über die Grenzen der lokalfranzösischen Orientalistik hinausgreifen. In dieser Beziehung möchte ich nament-

lich das Kap. V hervorheben, wo ,la déférence des orientalistes Allemands pour Silvestre de Sacy' aufgezeigt wird. Man liest da Schreiben von Jos. Fr. Allioli, Fr. Bopp, Dorow, G. Eichhorn (enge Zusammenarbeit verband die beiden Männer sozusagen durch ihr ganzes Leben), Ewald, Jak. Fallmerayer, G. Flügel, J. Görres, Max Habicht, Andr. Hoffmann, Alex. von Humboldt, L. Th. und J. Kosegarten, Middeldorff-Breslau, Schnurrer-Tübingen (nach Eichhorn der fleißigste Korrespondent), Aug. Scholz, Fried. Steudel (auch ein langjähriger treuer Verehrer des französischen Meisters; er war es übrigens, der ihm den jungen Jules Mohl, der sich damals nach Frankreich begab, empfohlen hat), Joh. Sev. Vater. Man wollte seine Ansichten hören, erbat sich Rat, zollte ihm Hochschätzung, um sich selbst durch seine Rückäußerungen umso geschätzter zu fühlen, empfahl strebsame junge Gelehrte wie G. Freytag, A. Müller, Joh. Aug. Vullers, Jules Mohl, denen der unendlich gütige Meister, wie aus den Dankschreiben leicht zu entnehmen ist, geradezu rührende Sorge und Hilfe angedeihen ließ.

Leider darf ich nicht bei Einzelheiten verweilen. Ich kann aber nicht umhin zu bemerken, daß Dehérains Buch manches für die Geschichte der orientalistischen Sprachwissenschaft und für die Bibliographie enthält. So erfährt man, daß einige Stücke aus Sa'dí, Háfiz und Ǧalál-ud-dín bereits von Asselin de Cherville (p. 98) und Ducaurroy (p. 122) ins Französische übersetzt worden sind. Den Assyriologen wird vermutlich interessieren, daß — ,en s'intéressant aux ruines de la Babylonie [Jean-François] Rousseau apparaît comme un modeste précurseur des Fresnel, des Oppert, des Dieulafoy, des Sarzec, des Cros' (p. 32). Und über die Sprachwissenschaft hinaus: Wenn sich E. Kühnel einmal beklagte, daß sich die islamische Kunst keiner ihrer Schönheit und ihrem Werte adäquaten Aufmerksamkeit erfreut, so würde er hier erfahren, daß derselbe J.-Fr. Rousseau bereits im J. 1781 dieselbe Klage vorgebracht hat (p. 35). Sogar der Goethe-Forscher kommt auf sein Recht (p. 49* s.).

Man ersieht aber auch weit wichtigere Dinge: vor allem die Bedeutung orientalistischer Praxis für die Staatsinteressen. Manche Epochen mögen sich dieses Umstandes vielleicht nicht gut bewußt sein. Ein Napoleon und ein Talleyrand aber dachten auch da vorbildlich. Letzterer hat den klassischen Satz geprägt: ,Que de choses il faut savoir pour être un bon consul!' (pp. 25 und 40). Dehérains schönes Buch erbringt unserem ungläubigen Zeitalter den Beweis für Talleyrands Axiom. *J. Rypka.*

Svenska Orientsällskapets Årsbok 1937. Stockholm. Bokförlags Aktiebolaget Thule. 198 + 1 SS.

Dieses anmutige Buch enthält sieben Aufsätze und Abhandlungen, die größtenteils die Kunstgeschichte betreffen. Am umfangreichsten ist Carl Johan Lamms „The Marby Rug and some Fragments of Carpets

found in Egypt" (pp. 51—130), eine gründliche systematische Untersuchung über den weltberühmten Teppich von Marby (Jämtland). Der Autor teilt die herangezogenen 29 „Teppich"-„Inkunabeln" (die Anführungszeichen der ersten Worthälfte mögen andeuten, daß die Bezeichnung der spärlichen Überreste mit „Teppich" in den meisten Fällen euphemistisch aufzufassen ist) in sechs Klassen ein, die er den Abbasiden, dem Konyatypus (der Hauptsache nach selǧuqisch), den Anatoliern des XIV. und XV. Jhdts., dem anatolischen oder kaukasischen Nomadentypus aus der ersten Hälfte und der Mitte des XV. Jhdts., den Mamluken(„?") des XV. Jhdts. und schließlich dem anatolischen Holbeinmuster desselben Zeitraumes zuweist. Der Marbyteppich figuriert unter den an vierter Stelle genannten. Zahlreiche gediegene und instruktive Abbildungen sowie Detailzeichnungen unterstützen Schritt auf Schritt die Darstellung.

Ungemein gefesselt hat mich der Aufsatz „Var Albertus Bobovius-Ali Bec, den lärde „Pålniske Turcken", miniatyrmålare? (pp. 39—50) von C. Vilh. Jacobowsky, einerseits weil Bobowski auch in der Biographie unseres Comenius eine gewisse Rolle spielt, andrerseits aber, weil der Verfasser den Versuch unternimmt, einige von ein und derselben Hand stammende Alba (Stockholm, Berlin und München) morgenländischer Sujets und Szenen und sichtlich doch nicht morgenländischer Provenienz auf ihre Urherberschaft hin zu prüfen. Die Frage wird auf Grund äusserer gewichtiger Zeugnisse, die auch mit der vermutlichen Datierung übereinstimmen, bejaht.

In dem Aufsatze über „Keramische Funde von den Tépé's der Türkmenensteppe" (pp. 26—38) behandelt Margit Bylin-Althin das große Scherbenmaterial, das in den Ausgrabungen in Schah Tépé, einem alten Wohnügel mit Gräbern, ca. 13 km nnw. von Asterabad, durch die schwedische archäologische Expedition in Iran 1933 zutage gefördert worden ist.

Ägypten betrifft „Det Egyptiska museet i Stockholm" (pp. 177—198) von Gunhild Lugn. Der Ferne Osten ist durch Axel Wahlstedts „Kopparmyntningen i Japan under tiden intill shogunväldets fall" (pp. 146—176) vertreten. Leider muß ich mich in den beiden letzten Fällen als Nichtfachmann auf blosse Titelangaben beschränken.

Gunnar Jarring führt uns in einer frisch geschriebenen Skizze („The new Afghanistan", p. 131—145) das moderne Afghanistan, das er Ende 1935 kennen zu lernen Gelegenheit hatte, vor Augen. In T. J. Arnes „Svenskar i Iran" (p. 12—25) werden die Beziehungen Schwedens zu Iran dargestellt — von der ältesten erreichbaren Erwähnung bis zur mächtigen Expansion der schwedischen Industrie in Iran unserer Tage.

Zum trefflichen Inhalt all dieser Aufsätze tritt noch ein schönes äusseres Gewand hinzu, insbesondere tadellose Abbildungen. Die schwe-

dische Orientgesellschaft, auf deren Entwicklung seit ihrer Gründung im J. 1921 T. J. Arne in seinem einleitenden Artikel „Svenska Orientsällskapet“ (pp. 7—11) zurückblickt, hat sich durch das Buch ein bedeutsames Denkmal gesetzt. Es ist der für alle Welt sichtbarste Beweis ihres emsigen und erfolgreichen Wirkens, dem wir auch fürderhin von ganzem Herzen besten Erfolg wünschen. Schon heute warten wir ungeduldig auf das nächste „Årsbok“. *J. Rypka.*

Muhammad Násir-ul-Mulk (Hiz Háinas válii Čitrál) : AHSAN-UT-TACHQÍQ FÍ MAHÁBIS-IT-TACHLÍQ, al-musammá bi Sahífat-it-takwín. Lahore 1938, 270 + 1 pp. with plates. 8°.

In all religions of culture we perceive a tendency to reconcile the Divine Revelation to secular science. Natural sciences especially through their continuous discoveries again and again threaten to wreck the fundamental basis of all the faiths — the Holy Scriptures. Had their attacks been successful, we should have long ago ceased to have any more believers, or at any rate pious students of natural sciences.

Every line of the book under review reveals an absolutely convinced confessor of Islám and its Sunnah, and a noble, educated and fearless fighter for Alláh, Muhammad and the Koran. Nevertheless, nowhere do we feel that it is a Serenity who is talking to us, unless it be through the innermost care of his exalted soul for the weal of the Islamic, nay, the general common welfare. Although he denies any poetical ambitions, still he uses the form of a didactic poem. Unless we assume that all *Fársí-zabán* are eo ipso poets, it is evident that Násir-ul-Mulk rightly concludes that the rhythme and rhyme of poetry will impress one who reads or listens to it all the deeper. The author was not wrong in this, particularly as his technique is far from stiff, despite the lack of flexibility of the subject-matter.

Valuable hints as to the origin and reasons which led to the writing of this poem of about 2500 distichs can be found in *taʿáruf*, the only part of the book in prose, as well as in the first *fasl*. Since his student's days, Násir-ul-Mulk has been strongly attracted by the problems of Evolution (*mabáhisi irtiqá*) and in 1923 devoted a poem of 35 distichs to them. With this idea in mind during his reading of the Koran, he carefully noted all those passages which were in accord with that theory. His enthusiasm carried him so far that, even during his military training in Delhi in 1926, he found time to devote himself to poetry, and in six months' time he wrote a rhymed *risále* of 1200 verses on this subject. With such men as Sir Muhammad Iqbál, however, they did not meet with complete approval. So Násir-ul-Mulk commenced to study the literature in question anew — from the very beginning. What we read in this volume is the fruit of his ten years' unceasing labour.

First of all, I should like to say something about the contents of the

poem and its external construction. In the introduction, the following two principal parts and the after-song, together comprising 12 sections, the creation of the world from the very beginning till Adam, is dealt with. It should be noted that the description of the Creation is based on the results of modern research in natural sciences without deviating in the slightest degree from the basis of Islamic orthodoxy, as clearly illustrated by the final verses of both principal parts of the work. A sort of history of religion, based on tradition, concludes the work. As may well be expected, the book ends in an apotheosis of Muhammad and his teaching.

I do not think it necessary to enter into details, because the general perception of the cosmogonic and cosmologic, biological and evolutionist principles are familiar to every Westener through secondary school education. The author's aim in this book is to raise this knowledge up to the same level in the Islamic world around him, and to prove that the most modern theories of the natural sciences, in so far as they can be taken as true or probable, do not at all conflict with the Koran. The writer, however, encountered many an obstacle. For instance, some of his friends were doubtful as to the permanency of the opinions he advanced. To adapt the Koran to such ideas would in their opinion only lead to shaking the Faith of the people. Násir-ul-Mulk vehemently rejects, in the first place, the idea of Alláh's word needing *tatbíq*: the old and the new philosophers found it more conformable to their dignity to submit to divine guidance (*iršád*). No sin, however, could be seen in the observation of congruent phenomena, when one is in search of *maᶜárifi Qurᵓání* on the one hand, and through the inclination towards philosophic problems on the other hand, without the aid of arbitrary explanations (*ta'víl*). This is exactly the case with our poet, who is only following in the footsteps of such prominent men as Muftí Mohammad Abduhu or Tantáwí. Should one bring forward the impenetrability of such problems then the answer would be آمنا و صدقنا (we believe and are sincere). Although the truth was and would remain an unfathomable metaphysical puzzle, the mysteries of the world so far as the observation of the material world is concerned, lay hidden in the Book. If a Christian philosopher was able to reconcile religion with philosophy, why could not the Muslims succeed, if it was possible for them to produce similar Koran-verses as evidence? Every Muslim would be convinced that the Koran as God's word would remain valid immutably till the day of Resurrection (Q 41, 41—42). Justly had it been said that all knowledge was encompassed in the Koran, but man's comprehension was inadequate. Fachr-ud-dín Rází was right, when he saw Greek philosophy in the Koran, and Tantáwí also in respect of modern philosophy. Briefly, the Koran was the mirror in which humanity could observe, and by which it could measure, its actual perfection — even if the world should last a million years.

I have dwelt purposely on this train of thought, as undoubtedly it works apart from the world centres towards the enlightenment of a people. Although absolutely true to his religion, the Illustrious Prince is not afraid to declare the old cosmological systems, which are for conventional Islam almost inviolable, once and for all void and futile. The mediaeval must be banished, so that a new prosperity may be attained in competition with the western countries. These are the exalted ideas contained in the book, transcending into still greater ideals, with the unrestrained recognition and acceptance of *díni mubín* by the West.

I must at least touch upon his interpretation of the Ǧinns and ᶜIfríts as pre-Adamites; the ape-genesis of man cannot, of course, be accepted. The personality of the Apostle Paul is subjected to very severe criticism by Násir-ul-Mulk.

I have read Sahífat-ut-takwín almost entirely, and was fascinated in the first place by the modernising tendencies of the eastern Islám, emanating from the innermost heart of a highly placed Muslim, who couples western with eastern erudition. The poetical form of the work is certainly well thought-out and it cannot be accidental that the same metre has been chosen as that in Ǧalál-ud-dín Rúmís Masnaví, which is frequently quoted.

Altogether the writer reveals an extensive knowledge of Persian and Arabic poets, mystics, historians and so on. With regard to technical terminology, he received assistance from Indo-Persian experts. Some of his admirers found his forms of expression too Arabic in style, incompatible with those of the present-day Írán. In this respect, however, Násir-ul-Mulk takes a somewhat different point of view, considering that the Indo-Persian vocabulary does not go back to Írán in the narrower sense, but to Transoxania, Badachšán and Afghánistán. The scientific terminology could certainly have been created with the help of Arabic, but never from Zardušt's „Zand and Avesta". The requirements of the reader are accomodated by explanations of the more difficult expressions. Of such explanations, there might have been much more for the benefit and advantage of many an indigenous reader.

As far as the verse technique is concerned, I should like to point out that the long closed syllables of the typus ⏑́ *n* are frequently to be measured with the *ním-fatha*. With regard to classical poetry, other forms of licence may be observed. For instance in cases of dentals that do not form the *half-fatha;* e. g. هفت هزار (24, 7 b; 34, 2 b) — ⏑ —, هشت هزار (41, 2 b) — ⏑ —, است تخمین (41, 3 b) — — —, گفت حباقوق (247, 3 a) — ⏑ — —, شوسند جله (42, 4 b) ⏑ — — — ⏑; similarly, پنج کرور (25, 5 b) — ⏑ —. In the case of نیز سه (40, 6 b) ⏑ —, the equality of the initial and final consonants might be decisive, a manifestation that even G. Jacob observed in the Turkish

metre (S. Solimans des Großen Divan, Berlin 1903, p. 37). From the standpoint of the classical system of rhyme, such an antithesis as آمدند — آموختند (192, 5), بت پرست — خود پرست (237, 8 b), فرزندِ او — نیز او (246, 7 b) would be inadmissible. I do not think I am mistaken when I assume that the majority of the above-mentioned metric and rhyme peculiarities are traceable to the current pronunciation of our poet.

The book concludes with a fervent hymn to God, to whose throne the young prince, suffering from a severe stroke, directs an appeal and a prayer for the restoration of his health. I assure the Illustrious Poet that all who have read this excellent book address, out of gratitude for it, the same prayer to Alláh. *J. Rypka.*

Fehím Bajraktarević: O NAŠIM MEVLUDIMA I O MEVLUDU UOPŠTE. (Concerning our Mewlūds and about Mewlūd in general). (= Prilozi za književnost, jezik, istoriju i folklor. Beograd, Vol. XVII, 1937, 1.) Beograd, 1937. 8°. 37 pages.

The author, a professor of the Beograd university, has for a good many years been interested in the Serbian branch of *aljamiado* literature, and especially in the songs celebrating Muḥammad's birthday. He has already written twice on the same subject (cf. Glasnik Skopskog Naučnog Društva, Vol. III, pp. 189—202, and Prilozi za književnost, Vol. X, pp. 83—87). In this study he takes up the subject again at greater length, and corrects numerous errors in a new edition of Gašović's Mevlud, published by a Bosnian dilettant who claims to have improved on Bajraktarević's edition of the same song. The fact is that he used a second edition of the original, while Bajraktarević used the first, somewhat less complete, but more correct edition.

The present study gives detailed information also about other fields of aljamiado literature, notably the Spanish-Portuguese (cf. A. R. Nykl, A Compendium of Aljamiado Literature, Paris, 1929; Bajraktarević, in Glasnik Skopskog Naučnog Društva, VII—VIII, pp. 394—395); also about the Tartar in Poland, Karshuni, Coptic, Armenian, Greek, Hebrew in Persia. All those interested in this branch of literature will welcome Bajraktarević's valuable and painstaking contributions, which ought to be made more widely accessible by a translation into French, English or German. *A. R. Nykl.*

Pavle Jevtić: INDIJA. RIZNICA MUDROSTI. (Indien, eine Schatzkammer der Weisheit.) Beograd, 1937. S. 93, 8 Abbildungen, klein 8°. Preis 24 D.

Der Verfasser dieses Buches ist der Indologie nicht unbekannt. Gerade zehn Jahre vor der Herausgabe desselben debütierte er und zwar sehr glücklich mit der Doktordissertation „Karma and Reincarnation in Hindou Religion and Philosophy". In diesem Schriftchen bietet er seinen

Landsleuten ungefähr das, was das größere Publikum über Indien wissen wollte und sollte.

In einer kurzen Vorrede begründet er für seine Leser die tatsächliche Notwendigkeit eines Buches über Indien, das Land der alten Kultur und den Quell der Weisheit, jenes Indien, welches der Welt Männer wie Rabindranath Tagore und Gandhi geschenkt hat. In der Einleitung erwähnt dann der Verfasser die hervorragenden Männer, welche vor hundert fünfzig Jahren die indischen Schätze zu entdecken halfen, und ihre verdienstvollen Fortsetzer (W. Jones, F. Schlegel, M. Müller u. a.), und charakterisiert das indische Schaffen im Allgemeinen.

Die eigentliche Abhandlung zerfällt in drei Teile: 1. eine Übersicht der altindischen Litteraturdenkmäler, 2. Proben in Übersetzungen und 3. philosophische Betrachtungen.

Die Übersicht der altindischen Denkmäler und ihrer Sprache konnte natürlich bei dem kleinen Umfange des Buches nur in den kürzesten Andeutungen geliefert werden. Und man muß die Kunst des Verfassers bewundern, wie er in gedrängter Form verhältnismäßig viel zu bieten verstand. Er findet auch Platz genug über das zu belehren, was Sanskrit oder Pāli ist, wie die Form des epischen Śloka beschaffen war (er führt den ersten Śloka aus dem Nalopākhyāna an) ; er beschreibt die Schrift und zeigt auch eine Probe davon. Dann geht er die wichtigsten altindischen Denkmäler durch und charakterisiert die Veden mit den Brāhmaṇas, Upanishaden, Āraṇyakas und Sūtras, das Mahābhārata und Rāmāyaṇa und die Purāṇas, er erwähnt die Pālilitteratur, die lyrische Poesie, die Kāvyalitteratur, die altindische Fabel (Pañcatantra, Hitopadeśa und Kathāsaritsāgara). Mit Der Dramatik Kālidāsas schließt er diesen Teil des Werkes.

Die Auslegung entspricht den neuesten Gesichtspunkten und ist im Ganzen richtig.

Im zweiten Teil werden charakteristische Proben der altindischen Litteratur, wie einige vedischen Hymnen, zum Beispiel der ṛgvedische Hymnus X 129, angeführt; aus dem Mahābhārata übersetzt er die Episode von der treuen Sāvitrī, auch aus der Bhagavadgītā und dem Hitopadeśa finden wir Proben. Vor jeder Übersetzung lesen wir eine kurze Einleitung. Die Übersetzungen sind getreu.

Mit kurzen Betrachtungen über die wichtigsten Richtungen der altindischen Philosophie, über das Karma und den Kreislauf des Lebens, wo wir einige treffende Ausführungen finden, über den Buddhismus als Wissen und Glauben, über das Nirvāṇa, über das, was Yoga ist, wird dieses schöne Buch abgeschlossen.

Das Buch wird gewiß seine Sendung schön erfüllen. Ist doch die jugoslavische Literatur über Indien verhältnismäßig sehr arm. Und darum würde der Referent nur wünschen, daß dieses handliche Buch nicht nur eine weitere Auflage erlebe, sondern auch bedeutend erweitert werde. *V. Lesný.*

Nadine Stchoupak: UTTARARĀMACARITA (La Dernière Aventure de Rāma). Traduit et annoté par Nadine Stchoupak. Paris 1935, 8⁰, LXIX + 167 p. Prix 25 fr.

La présent volume est le quatrième dans la Collection Emile Sénart. Le drame est traduit par Nadine Stchoupak, secrétaire de l'Institut de Civilisation Indienne de l'Université de Paris. Le texte est précédé d'une introduction qui informe le lecteur de Bhavabhuti de son oeuvre et particulièrement de ce drame captivant. La traduction est accompagnée des annotations nécessaires; elle est correcte et serre étroitement l'original quant à la forme. Ce livre, — tous en conviendront — honore la collection portant le nom du grand maître. *V. Lesný.*

Emile Sénart: BṚHAD-ĀRAṆYAKA-UPANIṢAD. Traduite et annotée par par Émile Sénart. Paris, Société d'Edition: « Les Belles Lettres » 1934, 8⁰, XXVIII + 137 p. Prix 20 fr.

Cette publication posthume d'Emile Sénart est la troisième qui paraît dans la série des classiques indiens, sous le titre: « Collection Emile Sénart », par les soins de l'Institut de Civilisation Indienne de l'Université de Paris.

M. A. Foucher a été chargé d'en surveiller l'impression. La traduction et les notes sont l'oeuvre exclusive d'Emile Sénart. Le texte sanscrit, les notes, l'analyse et l'index ont été ajoutés pour la commodité du lecteur. Afin seulement d'en faciliter la lecture aux débutants, des traits d'union distinguent les éléments des mots composés dans le texte sanscrit. Pour la même raison, le sandhi n'a pas été observé, un hyphen raccordant les initiales de chaque mot au mot précédent.

Il convient sans doute de signaler que le savant traducteur, tout comme MM. Max Müller et Paul Deussen, adopte la recension des Kāṇva, alors que Böhtlingk, dans sa fameuse édition, se base sur la recension Mâdhyandina.

La traduction de M. Sénart est, sans contredit, à l'abri de toute critique. Il est certain qu'elle amènera de nombreux lecteurs à cette pièce délicieuse de la littérature philosophique sanscrite.

Impression parfaite, sur très beau papier. *V. Lesný.*

Daśopanishads with the Commentary of Sri Upanishad-brahmayogin. Edited by the Pandits of the Adyar Library. Adyar, 1935, 8⁰. Vol. I. Pp. 485, Price 6 s.

This is a new edition of the old Upaniṣads, viz. Īśa, Kena, Katha, Praśna, Muṇḍaka, Māṇḍūkya, Taittirīya and Aitareya Upanishads, which contain the Vedānta doctrine in its purest form. They have been edited by the Paṇḍits of the Aḍyār Library under the supervision of Prof.

C. Kuñjan Rāja. The other two, viz. Chāndogya and Bṛhadāraṇyaka are presumably to appear separately in the same series. The text followed in this edition is the usual text found in other editions. The commentary of the Upaniṣadbrahmayogin is in many places more elaborate than Śaṅkara's Bhāṣya and this new edition will, therefore, prove valuable to all who are concerned with the Vedānta Philosophy, the more so as it gives the results of the recent research of the learned Paṇḍits of the Aḍyār Library into the matter. *V. Lesný.*

Georges Dumézil: FLAMEN-BRAHMAN. (= Annales du musée Guimet. Bibliothèque de vulgarisation. T. 51.) Paris, Paul Geuthner. Paris, 1935. 112 pp., in — 12°. Prix 20 f.

En sanscrit, le mot *bráhman* a une large acception. Il importe autant de la préciser exactement que de déterminer le sens originel et l'évolution de ce mot, dès lors qu'on veut retracer l'évolution des idées religieuses de l'Inde Antique. Rien d'étonnant donc à ce que quelques savants se soient appliqués à cette tâche. L'étude abondante de J. Hertel sur ce mot dans les Indogermanische Forschungen XLI, p. 185 se poursuit dans „Die Arische Feuerlehre“ au sixième tome des Indo-Iranische Quellen und Forschungen (en 1935) édités par les soins de ce savant éminent et qui comporte d'ailleurs ses autres oeuvres de pionnier. On doit encore une étude plus abondante: „Brahman, Eine Sprachwissenschaftliche exegetisch-religionsgeschichtliche Untersuchung“ (Upsala, 1932) à Charpentier, étude en partie polémique contre les déductions de Hertel. Et voici un autre travail polémique par le fond plutôt que l'expression et qui vise l'oeuvre de Charpentier: celui de Georges Dumézil: „Flamen-Brahman“, qu'aucun indologue ou spécialiste des religions comparées ne devrait ignorer. Le rapporteur avoue toutefois ne pouvoir se rallier à la démonstration sur l'étymologie, où Dumézil suggère une même racine indo-européenne **bhelgh-(s)men.* Ces mots trop isolés sont encore d'une étymologie incertaine. Le rapporteur ne peut pas davantage souscrire à certaines parties du parallèle concernant l'étape dans l'évolution des mots cités, à la manière dont le dessine Dumézil (voir surtout p. 66). Il considère pourtant l'étude de Dumézil comme un véritable exemple de la manière qui doit présider à une pareille étude, en matiére de méthode, surtout; ce qu'il convient d'ailleurs de signaler à propos des autres oeuvres de Dumézil, et en particulier, de sa monographie: Ouranós-Váruṇa (Paris 1934) qui s'y rattache tant par l'objet que par la méthode.

L'ouvrage „Flamen-Brahman“ est divisé en trois parties:

1. la carrière du brahmane terrestre,
2. flamen-flaminica,
3. barəsman.

Il est complété par deux appendices: l'un sur l'aventure du brahmane céleste et l'autre dû à Raymond Charmet sur la légende de Śunaḥśepa et les contes populaires.

L'oeuvre de Dumézil est une courte révision comparée de l'étude où Charpentier s'attache de préférence aux conditions de l'Inde Antique. Dans une forme sereine, dénuée de tout accent polémique, il explique que les devoirs du *brahmán,* tout comme ceux du *flamen* sont liés au feu, ce qu'avait d'ailleurs déjà démontré Frazer. Il note la différence entre le mot *bráhman* (neutre) et *brahmán* (masculin). Pour le mot latin *flamen,* le complément neutre fait défaut. Mais, dans sa forme masculine, il constitue à lui seul, un couple ou un résidu de couple, puisqu'il indique un homme chargé du *flamen* (neutre). Et le neutre est devenu masculin. Dumézil souligne non sans raison la fonction royale du *brahmán* et le prestige si impressionnant que détient celui-ci, ainsi qu'en font foi de nombreuses citations du culte des Indes Antiques et comme il ressort surtout de la légende de Śunaḥśepa. Dans la deuxième partie de son étude, il s'efforce de prouver que le développement des devoirs du *flamen* a suivi la même direction. Mais si cette partie est moins convaincante — le développement du *flamen* en terre italienne s'enveloppant d'ombres plus épaisses — le paraléllisme ne laisse pas que de s'imposer. La troisième partie est consacrée à la fonction de *barəsman,* bouquet de feuillage à écorce lisse, dans la liturgie avestienne, qui dans les mains du sacrificateur iranien a la même signification que les baguettes d'olivier ou de grenadier que porte le *flamen* et la *flaminica.* Se rapportant à l'étude de Charpentier, p. 81, il constate que dans l'Iran, le masculin a disparu du couple des mots neutre et masculin, sans qu'on puisse l'expliquer; le masculin demeurant réservé à la force magique au cours du sacrifice rendu par *barəsman* qui a la même origine que *bráhman.* *V. Lesný.*

Etienne Lamotte: LE TRAITÉ DE L'ACTE DE VASUBANDHU KARMASIDDHIPRAKARAṆA, traduction, versions tibétaine et chinoise, avec une introduction et, en appendice, la traduction du chapitre XVII de la Madhyamakavṛtti. (= Mélanges chinois et bouddhiques, vol. IV.) Bruges, Impr. Sainte Catherine 1936. 144 p.

Etienne Lamotte: LA SOMME DU GRAND VÉHICULE D'ASAṄGA (Mahāyānasaṃgraha). T. I, versions tibétaine et chinoise (Hiuantsang), fasc. 1 (chap. I et II); T. II, traduction et commentaire, fasc. 1 (chap. I et II). (= Bibliothèque du Muséon, 7.) Louvain, Université 1938. 4°. 28 Belgas.

M. Etienne Lamotte, Professeur à l'Université de Louvain, apporte aux études bouddhiques la vigueur et l'entrain de la jeunesse, une érudition vaste et solide, le goût du travail précis et de l'ouvrage bien fait. Ces

qualités expliquent suffisamment l'ampleur et l'importance d'une production scientifique qui fait grand honneur à l'école belge dont le maître regretté fut Louis de La Vallée Poussin.

1 — Le Traité de l'Acte n'est rien moins qu'une monographie de la doctrine du *karman* depuis le dogme canonique jusqu'au Bouddhisme tardif à travers les écoles Sarvāstivādin-Vaibhāṣika, Vātsīputrīya-Sāṃmitīya, Sautrāntika, Vijñānavādin-Yogācāra et Madhyamaka. Le dogme pose trois problèmes capitaux dont les diverses solutions sont examinées à la lumière des textes: nature de l'acte, mécanisme de la rétribution, nature de l'entité rétribuée. M. Lamotte caractérise ensuite (p. 36) l'esprit et le but du *Karmasiddhiprakaraṇa:* « combattre, dans le cadre du Petit Véhicule et en s'appuyant sur le bon sens sautrāntika, le réalisme exagéré des Vaibhāṣika et le spiritualisme des Vātsīputrīya ». Puis il édite la version tibétaine et reproduit la version chinoise de ce traité dont il donne une traduction claire et savamment annotée avec, en appendice, une traduction du chapitre XVII de la *Madhyamakavṛtti.*

Sans insister davantage sur les éminentes qualités de cet ouvrage, nous nous bornerons à signaler quelques points qui ne nous semblent pas tout à fait éclaircis. A propos du dogme canonique (p. 8), M. Lamotte cite la stance fameuse

na praṇaśyanti karmāṇi kalpakoṭiśatair api
sāmagrīṃ prāpya kālaṃ ca phalanti khalu dehinām

qu'il traduit: « Les actes ne périssent pas, même après des centaines de millions de périodes cosmiques. Rencontrant le complexe [des conditions] et le temps [favorable], ils fructifient pour leur auteur. » Dans son ouvrage sur l'*Avadānaśataka* (AMG, t. XVII, p. 6) L. Feer a traduit cette stance: « ... les actes ne périront jamais, même après des centaines de kalpas. Quand tout est au complet, que le temps est venu, ils portent leurs fruits, certes, pour les êtres corporels. » Il n'eût pas été inutile de rappeler la traduction de Feer et de justifier l'écart entre son interprétation et la nouvelle.

Dans le *Divyāvadāna* et l'*Avadāna-śataka* la stance que nous venons de citer est accompagnée d'un passage en prose qui est de grande conséquence pour la doctrine du *karman.* D'après ce contexte, les actes faits, accumulés, ne mûrissent pas au dehors dans les quatre éléments matériels, mais ils sont mis en réserve (*upātta*) dans l'élément *skandha,* dans les *āyatana.* C'est dire que les actes ne portent pas leurs fruits en dehors de l'individu, mais en lui, non dans les quatre éléments matériels, mais dans le cinquième, autrement dit dans ces cavités (*āyatana*) que sont les organes des sens. Les actes y sont mis en réserve comme le grain dans un magasin. On voit l'analogie de ce schéma ancien avec la conception plus tardive de l'*ālaya-vijñāna* considéré comme un magasin où sont accumulées les « se-

mences » (*bīja*). Il y aurait donc une certaine continuité entre le *skandhadhātu*, l'*ālayavijñāna* des Sautrāntika[1]) et celui des *Vijñānavādin*.

La doctrine du *skandhadhātu* présente des analogies avec celle qu'expose Ajita Kesakambalī dans *Dīgha-nikāya* I, 55. Pour ce docteur, l'être humain est formé de quatre éléments auxquels s'ajoutent les organes des sens (*indriyāni*). Après la mort, les quatre éléments se séparent et rejoignent respectivement les éléments terre, eau, feu, vent. Quant aux organes des sens, ils vont dans l'espace (*ākāsaṃ indriyāni saṃkamanti*). Bien qu'elles diffèrent sur certains points, les deux théories supposent le même schéma cosmophysiologique et mettent en lumière les affinités entre les cavités des organes des sens et le cinquième élément appelé *skandhadhātu* dans l'être humain et *ākāśa* dans le cosmos. Bref le *skandhadhātu* paraît être à la fois le prototype de l'*ālayavijñāna* « conscience-réceptacle » et le correspondant interne de l'*ākāśa*, cinquième élément et réceptacle de toutes choses.

M. Lamotte écrit à propos du Bouddhisme le plus ancien (p. 8) : « Contrairement à ce que les primitifs, ou même les Jaina ont cru, l'acte n'est pas une substance matérielle ... » Cette formule nous paraît trop absolue. S'il est vrai que le Bouddhisme ancien avait déjà dépassé la notion de l'acte matériel, comment se fait-il que l'acte corporel soit encore considéré comme une matière par les Vaibhāṣika (p. 17) ? La vieille classification des actes en trois catégories: blancs, noirs, mixtes (*Divyāv.*, p. 55, etc.) ne suppose-t-elle pas que les actes sont matériels, car il n'y a pas de couleur sans *rūpa*? Le Bouddhisme le plus ancien serait donc sur le même plan que la doctrine jaina et l'opinion des Vaibhāṣika s'expliquerait comme une survivance.

2 — La Somme du Grand Véhicule. M. Lamotte nous donne les versions tibétaine et chinoise et la traduction commentée des deux premiers chapitres du *Mahāyānasaṃgraha*. L'ouvrage entier comprendra quatre volumes, c'est-à-dire, après l'édition et la traduction complètes, un volume d'Index et une Introduction, qui contiendra des notes sur la littérature Yogācāra, ainsi qu'un exposé systématique des doctrines d'Asaṅga. Nous pensons qu'une critique du travail en cours serait prématurée avant la publication de l'Introduction. Nous nous permettrons seulement une remarque sur la méthode.

« Nulle part, écrit M. Lamotte (page VIII), je ne suis intervenu personnellement dans l'explication des doctrines: c'est aux maîtres bouddhiques eux-mêmes, et non à un vulgaire tīrthika, qu'il appartient de fournir la première interprétation des textes bouddhiques ». La stricte application de ce principe n'est peut-être pas sans danger. En effet ce que

---

[1]) Sur l'*ālayavijñāna* des Sautrāntika, cf. Et. Lamotte, Le Traité de l'acte, p. 34.

l'historien doit dégager dans un texte, c'est l'exacte pensée de l'auteur. Au contraire ce qu'un commentateur cherche et trouve dans l'écrit qu'il glose, c'est sa propre pensée dans le cadre des croyances de son temps et de son école. Pour que l'historien pût se contenter des explications d'un commentateur, il faudrait 1°) que ce dernier fût un esprit dépourvu d'originalité, 2°) que les croyances fussent restées stationnaires entre la rédaction du texte et celle du commentaire. Nous pensons que, dans un grand nombre de cas, aucune de ces deux conditions n'est réalisée. *Jean Przyluski.*

Artasches Abeghian: NEUARMENISCHE GRAMMATIK, Ost- und Westarmenisch mit Lesestücken und einem Wörterverzeichnis (= Lehrbücher des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin, Bd. XXXVI). Berlin und Leipzig, W. de Gruyter, 1936. 8°. X + 306 p., 10 RM.

Cette Neuarmenische Grammatik a l'originalité de réunir en un seul volume deux grammaires, celle de l'arménien moderne oriental et celle de l'arménien moderne occidental, qu'il fallait aller chercher jusqu'à présent dans des manuels différents, et l'on ne saurait assez louer l'auteur de son initiative car cette description parallèle (Phonétique, p. 14* à 37; Morphologie, p. 38 à 122; Syntaxe, p. 123 à 149) est une réussite; on devine aisément en effet combien peut être instructif — particulièrement pour le linguiste — l'exposé comparatif des faits de l'un et l'autre dialecte; cette façon de procéder se justifie encore par le fait que les différences entre les deux langues ne sont pas bien considérables, étant entendu qu'il s'agit des deux langues littéraires qui se sont créées en Turquie et en Russie dans la première moitié du XIXe s. en même temps que s'affirmait le réveil du sentiment national chez les Arméniens; langues fortement influencées par la langue classique et qui, vis-à-vis des parlers populaires, occupent une position comparable à celle de la καθαρεύουσα en face des dialectes helléniques.

Un autre mérite de l'auteur a été de faire, pour l'explication des formes modernes, de fréquents appels à l'arménien ancien dont les principales règles sont résumées dans un Anhang (p. 164 à 172) et dans deux dépliants (déclinaisons et conjugaisons) à la fin de l'ouvrage (le terme « Konsonantische Deklination » du premier tableau est inexact; c'est « Sonantische D. » qu'il faut lire). La Neuarmenische Grammatik de M. Abeghian constitue ainsi une précieuse contribution à l'étude historique de l'arménien, des premiers documents à nos jours. Signalons à ce propos que les 26 pages d'introduction que l'auteur a mises en tête de son ouvrage (numérotées de façon bien incommode de 1 à 14 avec des numéros « bis ») seront lues avec profit non seulement par tout arménisant mais encore — et surtout peut-être — par tout linguiste, même non initié aux mystères de la philologie arménienne; on y trouvera esquis-

sée une histoire de la langue, depuis l'invention de l'alphabet jusqu'à la répartition dialectale actuelle, en un résumé qui pourrait excellemment servir d'initiation aux études arméniennes.

Le volume se termine par une chrestomathie, textes en prose et en vers judicieusement choisis et gradués selon leur difficulté (mais pourquoi rejeter dans la table des matières des indications aussi essentielles que le nom de l'auteur et le titre de l'œuvre dont le morceau est tiré?) et un lexique, unique pour les deux dialectes, qui sert en même temps d'index aux différents paragraphes de l'exposé grammatical. *Maurice Leroy.*

PUBLICATIONS RECEIVED.

ABBOTT Nabia. The Ḳurrah Papyri from Aphrodito in the Oriental Institute. (= Studies in Anc. Orient. Civiliz., 15.) Chicago, Univ. of Chicago Press, 1938. 8⁰. XVIII, 97 pp., IV Pl.

Annual, Hebrew Union College. Vol. XII—XIII. Philadephia, Hebrew Union College, 1937—38. 8⁰. IV, 839 pp.

BARBERA D. Giuseppe. Dizionario Maltese-Arabo-Italiano con una grammatica comparata arabo-maltese. Vol. I. A—E. Beyrouth, Impr. Catholique, 1939, 8⁰. XXV, 338 pp.

BARENTON Hilaire de. L'Origine des Langues, des Religions et des Peuples. 1ère partie, 2e partie: Tome Ier et IIe (= Ét. Orient. N° 7, 8, 9.) Paris, G.-P. Maisonneuve, 1932—1936. 4⁰. 116, 568, 798 pp.

BARENTON Hilaire de. Les radicaux primitifs ou lexique sumérien-français. Suppl.: Hiéroglyphes composés. (= Ét. Orient. N° 10.) Paris, G.-P. Maisonneuve, 1937. 4⁰. 24 pp.

Bhasa. Pratijna Yuagandharayanam. With Expl., Hindi Transl., Sanskrit Commentary, Gramm. Notes and a short Note on the Author's Life, Work and Time. By Pt. Ramchandra Shukla. Allahabad, Ram Narain Lal, 1938. 8⁰. II, 227 pp. Price Re 1—4 As.

Bhavasaṅkrānti Sūtra and Nāgārjuna's Bhavasaṅkrānti Śāstra. With the Commentary of Maitreyanātha. By Paṇḍit N. Aiyaswami Sastri. Adyar Library, 1938. 8⁰. XLIII, 112 pp.

Bibliography, Annual, of Islamic Art Archaeology India Excepted. Ed. by L. A. Mayer. Vol. II. 1936. Jerusalem, Divan Publ. House, 1938. 8⁰. VII, 77 pp.

BROCKELMANN Carl. Geschichte der arabischen Litteratur. 2. Suppl.-Bd. Lief. 15, 16—19. 3. Suppl.-Bd. Lief. 1, 2. Leiden, E. J. Brill, 1938—39. 8⁰. 897—1045, XVIII pp., 1—128 pp. Gld. 2·— pro Lief.

Bulletin of the Faculty of Arts of the University of Egypt. Vol. IV/1. May 1936. Cairo, Assoc. of Authorship, 1936, 8⁰. 64 + 88 pp.

COOMARASWAMY Ananda K. The Inverted Tree. Reprint. from The Quarterly Journal of the Mythic Soc. Bangalore, Vol. XXIX, N° 2. 1938—1939. 39 pp.

COOMARASWAMY Ananda K. The Yakṣa of the Vedas and Upaniṣads. Reprint. from the Quarterly Journal of the Mythic Soc., Bangalore, Vol. XXVIII, N° 2. 1937—1938. 10 pp.

Diwan-I-Bedar. By Shah Mir Muhammadi Sahib Bedar. Ed. by Muhammad Husayn Mahvi Siddiqi. (= Madras Univ. Islamic Ser. N° 2.) Madras, Univ. of Madras, 1936. 8⁰. 178 pp.

DRIOTON Étienne, et VANDIER Jacques. Les Peuples de l'Orient Méditerranéen. II. L'Égypte. (= Clio. Introduction aux Ét. Hist.). Paris, Presses Univers. de France, 1938. 8⁰. XLIV, 640 pp. Frs 75·—.

DUMONT P.-E. L'Agnihotra. Description de l'Agnihotra dans le rituel védique d'après les Śrautasūtras de Kātyāyana etc. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1939. 8⁰. XIII, 225 pp. $ 3·—.

EMRE Ahmet Cevat. Sur l'origine de l'alphabet vieux-turc (dit alphabet runique de Sibérie). Istanbul, Impr. Ahmet Ihsan, 1938. 8⁰. 47 pp.

GARDNER Charles S. A Union List of Selected Western Books on China in American Libraries. 2nd Ed. Washington, Amer. Counc. of Learn. Soc. 1938. 8⁰. XI, 111 pp.

GAUDICHE P. La Genèse des langues. Paris, G. P. Maisonneuve, 1938. 8⁰. 186 pp.

GOETZE Albrecht. The Hittite Ritual of Tunnawi. In Cooper. with E. H. Sturtevant. (= Amer. Orient. Ser. Vol. 14.) New Haven, Amer. Orient. Soc., 1938. 8⁰. XII, 129 pp.

al-HIDAYATU'L-AMIRIYA being an epistle of the tenth Fatimid Caliph al-Āmir bi-aḥkāmi'l-lāh and an Appendix Iqaᶜ Ṣawaᶜlqi'l-Irgham. Ed. by Asaf A. A. Fyzee. (= Islamic Res. Assoc. N° 7.) London, H. Milford, 1938. 8⁰. 21, 40 pp. 3/6.

HIRSCHBERG J. W. Jüdische und christliche Lehren im vor- und frühislamischen Arabien. Ein Beitrag zur Entstehungsgesch. des Islam. (= Prace kom. orient. N° 32.) Kraków, Polsk. Akad. Umiejęt. 1939. 8⁰. V, 173 pp. 5 Zł.

JÉQUIER Gustave. Service des Ant. de l'Égypte: Fouilles à Saqqarah. Le Monument funéraire de Pepi II. Tome II. Le temple. Le Caire, Inst. Franç. d'Archéol. Orient. 1938. Fol. 75 pp., CIX Pl.

KUNST Arnold. Probleme der buddhistischen Logik in der Darstellung des Tattvasaṅgraha. (= Prace kom. orient. N° 33.) Kraków, Polska Akad. Umiejęt. 1939. 8⁰. IX, 145 pp.

LACOMBE Olivier. La Doctrine morale et métaphysique de Rāmānuja. Traduction (accompagnée du texte sanskrit) et notes. Paris, Adrien-Maisonneuve 1938. 8⁰. IX, 255, 132 pp.

LÉVI Sylvain. L'Inde civilisatrice. Aperçu historique. (= Publ. de l'Inst. de Civilisation Indienne.) Paris, Adrien Maisonneuve 1938. 8⁰. 268 pp.

LĪLĀŚUKA, Kṛṣṇa-Karṇāmṛta. A Mediaeval Vaiṣṇava Devotional Poem in Sanskrit. Critically ed. by Sushil Kumar De. Univ. of Dacca, 1938. 8⁰. II, LXXXVII, 384 pp.

MASSÉ Henri. Croyances et Coutumes Persanes suivies de Contes et Chansons populaires. Tome I. Nouv. Sér. T. IV. Tome II. Nouv. Sér. T. VI. (= Les Littératures Popul. de Toutes les Nations.) Paris, G. P. Maisonneuve, 1938. 8⁰. 1—266, 267—539 pp.

MAZAHÉRI Aly-Akbar. La Famille Iranienne aux temps anté-islamiques. Paris, G. P. Maisonneuve, 1938. 8⁰. 301 pp.

Monumenta Nipponica. Studies on Japanese Culture, Past and Present. Vol. I, N° 1, January 1938, N° 2, July 1938. Tokyo, Sophia University. 8⁰. 292, 333 pp., IV, VII Pl.

NEWBERRY Percy E. Service des Ant. de l'Égypte: Catalogue Général des Antiq. Égypt. du Musée du Caire. Nos 46530—48273. Funerary Statuettes and Model Sarcophagi. Fasc. Ier. Le Caire, Inst. Franç. d'Archéol. Orient. 1930. Fol. 304 pp.

ORHAN Şaik Gökyay. Dede Korkut. Istanbul, Arkadaş Basimevi, 1938. 4⁰, LXXVII, 172 pp.

PETRIE Flinders. Egyptian Architecture. London, Brit. School of Arch., 1938. 8⁰. XII, 95 pp., XXXIV Pl.

PETRIE Flinders. The Making of Egypt. London, The Sheldon Press, 1939, 8⁰. XV, 184 pp., LXXXII Plates. 12/9.

RÉGAMEY K. Three Chapters from the Samādhirājasūtra. (= Rozpr. Kom. Orient. N° 1.) Warszawa, Towarzystwo Naukowe Warszawskie, 1938 .8⁰. 112 pp.

RÉGAMEY Konstanty. The Bhadramāyākāravyākaraṇa. Introd., Tibet. Text, Transl. and Notes. (= Rozpr. Kom. Orient. N° 3.) Warszawa, Towarzystwo Naukowe Warszawskie, 1938. 8⁰. 135 pp.

ROEDER Günther. Service des Ant. de l'Égypte: Les Temples immergés de la Nubie. Der Felsentempel von Bet El-Wali. Le Caire, Inst. Franç. d'Archéol. Orient., 1938. Fol. X, 180 pp., 63 Planches.

SETHE Kurt. Vom Bilde zum Buchstaben. Die Entwicklungsgesch. der Schrift. (= Untersuch. zur Gesch. und Altert. Ägyptens.) Leipzig, Hinrichs, 1939. 4⁰. VIII, 84 pp., 2 Taf. M 24·—.

SCHAYER Stanisław. Contributions to the Problem of Time in Indian Philosophy. (= Prace Kom. Oriental. N° 31.) Kraków, Polska Akad. Umiejęt., 1938. 8⁰. 76 pp.

SCHEBESTA Paul. Die Bambuti-Pygmäen vom Ituri. Ergebnisse zweier Forschungsreisen zu den zentralafrik. Pygmäen. I. Bd. Bruxelles, Hayez, 1938. 4⁰. IV, XVIII, 438 pp., XXXII Taf., 1 Karte. 250'— frs belg.

SIVADJIAN J. Archag Tchobanian. Notice biogr. et bibliogr. rédigée d'après le texte arménien de K. Fenerdjian. Paris, Soc. Paris. d'Impress., 1938. 8⁰. 47 pp.

SŁUSZKIEWICZ Eugeniusz. Przyczynki do badań nad dziejami redakcyj Rāmāyany. Contrib. à l'hist. des recensions du Rāmāyaṇa. (= Prace Kom. Orjent. N⁰ 30.) Kraków, Polska Akad. Umiejęt., 1938. 8⁰. VIII, 274 pp.

Society, The Anthropological, of Bombay. Jubilee Vol. 1937. Bombay, Anthrop. Soc., 1938. 8⁰. II, 292 pp., I Pl.

STARR Richard F. S. Nuzi. Report on the Excav. at Yorgan Tepe Near Kirkuk, conducted by Harvard Univ. 1927—1931. Volume I. Text. Cambridge, Harvard Univ. Press, 1939. 4⁰. XXXVIII, 615 pp.

STEINDORFF Georg. Mission archéologique de Nubie 1929—1934: Aniba. I. Bd. Glückstadt-Hamburg, J. J. Augustin. 1935. 4⁰. XX, 253 pp., XCVII Taf., Blatt 5.

SVETOVSKI M. Ataturkova Turska. (= Biblioteka „Balkan i Balkanci". Broj 5.) Beograd, Balkanski institut. 1938. 8⁰. 226 pp.

TALLQVIST Knut. Akkadische Götterepitheta. Mit einem Götterverz. und einer Liste der prädikat. Elemente der sumer. Götternamen. (= Studia Orientalia. VII.) Helsingforsiae, Societas Orientalis Fennica, 1938. 8⁰. XVI, 521 pp.

THOMSEN Peter. Die Palästina-Literatur. Eine intern. Bibliographie in system. Ordnung mit Autoren- und Sachregister. Bd. V: 1925—1934. Lief. 4. (= S. 705—988.) Leipzig, Hinrichs. 1938, 8⁰. X, 705—988 pp.

TRUBETZKOY N. S. Grundzüge der Phonologie. (= Travaux du Cercle Linguist. de Prague. 7.) Prague, Cercle Linguistique, 1939. 8⁰. 271 pp. RM 12'—.

VANDIER D'ABBADIE J. Catalogue des Ostraca figurés de Deir el Médineh. 1er et 2ème Fasc. (Nos 2001 à 2722). (= Documents de Fouilles publ. par les membres de l'Inst. Franç. d'Archéol. Orient. du Caire. Tome II.) Le Caire, Inst. Franç. d'Archéol. Orient., 1936. 4⁰. VIII, 52 pp., XXXVI Pl., 53—156 pp., XXXVII—XCII Pl.

WINKLER Hans A. Archaeological Survey of Egypt: Rock-Drawings of Southern Upper Egypt I. Sir Robert Mond Desert Expedition Season 1936—37. London, Egypt Explor. Soc., 1938. 4⁰. VIII, 44 pp., XLI Pl.

WOOLLEY Leonard. Ur Excavations. Vol. V: The Ziggurat and its Surroundings. (= Publ. of Joint Exped. of Brit. Mus. and of Univ. Mus., Philadelphia, to Mesopotamia.) London, Brit. Museum, 1939. 4⁰. XIV, 150 pp., LXXXVIII Plates.

ZAJĄCZKOWSKI Ananiasz. Manuel Arabe de la langue des Turcs et des Kiptchaks (Époque de l'État Mamelouk). (Introd., Vocabul. Turc-Polonais-Français, Texte.) Warszawa, Towarzystwo Naukowe Warszawskie, 1938. 8⁰. XXI, 56, 16 pp.

Žalmy. Z hebrejštiny přel. Dr. A. Bass. V Praze, Jos. Flesch, 1938. 8⁰. 134 pp.

SUR LES PEUPLES CASPIENS.

Par

Bedřich Hrozný.

Un des résultats les plus certains acquis par l'orientalisme est l'affirmation de l'étroite parenté qui existe entre les langues et races des Hamites africains et celles des Sémites asiatiques. Et par ailleurs, étant donné que la parenté probable, bien qu'éloignée, des langues hamito-sémitiques et des langues indo-européennes, nous interdit de chercher la patrie la plus ancienne, relativement, des Hamito-Sémites, trop loin de celle des Indo-Européens, située sans doute au nord de la Mer Noire, du Caucase et de la Mer Caspienne, il paraît très vraisemblable de supposer que les Hamites sont arrivés en Afrique, venant, eux aussi, de cette partie de l'Asie. La céramique hamito-égyptienne la plus ancienne, rouge et noire, qui rappelle tellement la céramique anatolienne et transcaucasienne la plus ancienne, rouge et noire également, nous indique — avec d'autres indices — d'où les plus anciens Hamites sont partis, pour aller d'Asie en Afrique, et par où ils sont passés. Ils ont en général suivi la même direction que la vague sémitique, influencée déjà par la culture suméro-akkadienne, qui descend, vers la fin du IVe millénaire av. J.-C., de Syrie et de Palestine, en Egypte (voir Archiv Orientální X 369 et suiv.).

Ce fut, semble-t-il, de Transcaucasie, que partirent d'abord les Hamites, et bientôt après eux, les Sémites, pour déferler ensuite sur l'Asie antérieure d'une part, et sur le nord de l'Afrique, d'autre part. En faveur de cette localisation de l'habitat originel — relativement originel, bien entendu — des Hamites et des Sémites, en Transcaucasie et près de la Mer Caspienne, milite aussi et surtout la migration de quelques très anciens noms géographiques et ethniques. Non seulement les Hamites occupèrent le nord de l'Afrique, mais aussi ils pénétrèrent par le détroit de Gibraltar dans la péninsule pyrénéenne; là, ils sont représentés principalement par les anciens Ibères, dont la langue accuse évidemment de forts éléments hamites. Le nom même des Ibères est sans doute en connexion avec le nom des Ibères (Ἴβηρες) caucasiens, qui lui est complètement identique. Pareillement les Basques d'Espagne et du sud de la France — dont la langue paraît être un mélange d'éléments caucasiens et d'éléments hamitiques (cf. Pokorny, dans M. Ebert, Reallexikon der Vorgeschichte VI 7 et suiv.) —

sont peut-être arrivés dans la péninsule ibérique, venant du Caucase et des environs du Caucase. Et les combats espagnols de taureaux ne sont peut-être rien d'autre qu'un dernier reflet du combat des héros sumériens Gilgames et Enkidu avec le taureau, combat si souvent reproduit sur les cylindres suméro-babyloniens, qui ne représente, au fond, que la domestication du boeuf par l'homme. Des grandes migrations de ce genre, dans le cas des populations du bassin méditerranéen, n'ont rien qui puisse nous surprendre. Il y aurait lieu de rappeler ici, par exemple, les voyages et migrations des Phéniciens-Carthaginois et des Etrusques, et surtout l'expansion des Arabes islamiques en Afrique du nord, en Espagne et jusqu'en France, qui présente une analogie parfaite avec l'invasion préhistorique des Hamites en Afrique et en Europe occidentale.

Il ne semble guère possible, non plus, de séparer le nom des Kušites nubiens, sans doute d'origine hamitique, l'égyptien *Kuš* (*K3š*), l'hébreu *Kûš*, le babylonien *Kaši*, assyrien *Kûsu*, du nom assyro-babylonien *Kaššû*, grec Κοσσαῖοι et Κίσσιοι, pour le peuple des Kaššites; c'est ce peuple qui, issu des contrées montagneuses situées au sud-ouest de la Mer Caspienne, s'est emparé, au second millénaire av. J.-C., de la Babylonie, où il devait rester au pouvoir plus d'un demi-millénaire. Les Kaššites sont nommés *Kuššuḫâi*, dans les inscriptions de Nuzu. Ce peuple, qui fut peut-être, dans une certaine mesure, apparenté au peuple élamite, mais d'autre part aussi mélangé d'éléments aryens, livrait aux Assyriens ses célèbres chevaux kûsites (cf. Waterman, Royal correspondance of the Assyrian Empire I 44 et suiv., 408, III 32); la ville de ce peuple, *Kûsu*, est aussi mentionnée dans les lettres assyriennes (l. c. I, 408). Ce nom de *Kas* se retrouve également, comme l'a constaté Hüsing, dans les noms du peuple des Kaspiens, *Kaspioi*, et du pays de ceux-ci, la *Kaspiane*, située sur la côte sud-ouest de la Mer Caspienne, enfin dans le nom même de cette mer, le suffixe *-pi* étant la désinence connue, indiquant le pluriel, en élamite.

Notons aussi, au sud de la Mer Caspienne, un nom pris parmi plusieurs autres (tels que les noms des villes de *Ḳazwîn*, jadis *Kaš-wîn*, et *Kâšân;* cf. aussi le nom de *Kâšî*, *Ḳîšânî*, pour les plaques de faïence à l'ancienne manière assyro-babylonienne, qui n'ont cessé d'être fabriquées à *Kašân*, presque jusqu'à nos jours); ce nom persan, qui date de l'époque ancienne des califes, *Kâsp, Kêsp, Kês*, est celui d'un village situé sur le seuil des « Portes Caspiennes », Κάσπιαι πύλαι. Rappelons encore, à l'est de la Mer Caspienne, le nom du fleuve de Mešhed, *Kāsp-rōt, Kāsak-rōt*, aujourd'hui *Käšäf-rūd* (cf. Marquart, Untersuchungen zur Geschichte von Eran, II 27 et suiv.). Les noms des villages de *Kuška* et de *Kušk*, au sud-est de Mešhed, pourraient indiquer l'itinéraire suivi par une partie du peuple des *Kaspioi*, qui semblent avoir reflué jusqu'au Kâfiristân, dans les montagnes de l'*Hindu-Kuš*, où il aurait donné son nom au pays de *Kaspia* (cf. Pauly-Wissova, Realenzyklopädie 10, 2272 et suiv.). D'ailleurs, le nom même de

l'*Hindu-Kuš*, appelé par les Grecs « Kaukasos indien », dès le temps d'Alexandre, semble pouvoir être interprété comme signifiant « le Kuš des Hindu ». On trouverait peut-être un dernier vestige de ces Kaspioi de l'Hindu-Kuš, dans les Burušo (Buriš), établis dans quelques vallées très difficilement accessibles du district de Gilgit de l'Hindu-Kuš, au nord de Kašmir. La langue des Burušo, le Burušaski, qui vient d'être fort exactement décrite par D. L. R. Lorimer, dans son important ouvrage, The Burushaski Language (Oslo, Instituttet for sammenlignende Kulturforskning, 1935—1938; 3 vol.) est de caractère nettement caucasien. Si ces suppositions étaient justes, elles seraient également importantes pour le problème du caractère de la langue parlée par les anciens Kaššites-Kossaioi; celle-ci serait peut-être à considérer, en ce cas, comme apparentée, au moins dans une certaine mesure, à la langue moderne nommée Burušaski.

Il n'est pas impossible — comme l'a déjà supposé G. Hüsing dans Memnon, IV, 22 — que le nom géographique de *Kaš* ne se trouve aussi dans le nom des *Kaspeiraioi* de l'Inde (Κασπειραῖοι, Ptol. VII 1, 47, IIe siècle après J.-C.). *Kaspeiria* correspond au skrt. *Kaśmira*, nom du pays de Kashmir, situé au sud-est de l'Hindu-Kuš. A cette époque, Kashmir-Kaspeiria faisait probablement partie du grand empire des *Kušânas*-Tokhariens qui, venant de la Bactriane, du Tokharestan, s'étaient emparés du nord-ouest de l'Inde, au premier siècle après J.-C. (cf. Enzyklopädie des Islâm II, 848, et P. Pelliot, dans Journal Asiatique 1934, I 23 et suiv.). Rappelons encore le nom turc *Küsän*, qui désigne la ville et la langue tokharienne de Kučâ (voir Pelliot, l. c. 57 et suiv.). La question se pose de savoir si les noms de *Kušâna* et *Küsän*, qui se rapportent aux Tokhariens, ne sont pas aussi en relation avec les noms de *Kaš* et *Kuš*, ici même étudiés. Mentionnons que, d'après Marquart, Chronologie der alttürkischen Inschriften, 57 et suiv., *Kušânija, Kušânî* était, dès le Ve siècle après J.-C. au moins, une ville très importante de la Sogdiane, et que son roi portait le titre de *Kušânîšah*. Une autre ville de Sogdiane, plus importante encore, était, toujours d'après Marquart, l. c. (cf. aussi Enzyklopädie des Islâm II, 842), la ville de *Kaš*, *Keš* ou *Kišš*, située entre Samarkand et Balch, aujourd'hui Šahr-i Sabz, qui fut même, un certain temps, considérée comme la capitale de la Sogdiane; voir par ex. Ibn al-Faḳih 322, 5: « Soghd, c'est *Kišš*. »

Il me semble assez probable que la civilisation proto-indienne, préaryenne encore, de la première moitié du troisième millénaire av. J.-C., connue depuis quelques années, grâce aux fouilles entreprises par Sir John Marshall et M. Ernest Mackay à Mohenjo-Daro et Harappa, dans le bassin de l'Indus, soit d'origine caspienne. On peut observer, en effet, dans cette culture, certains traits qui dénotent de prime abord, de fortes influences occidentales: bâtiments en briques cuites, avec arcs de

corbeau, céramique peinte, le tour de potier, et des motifs tels que le double triangle, la svastika et le trèfle divin, les cornes des dieux, le culte de la Déesse-Mère, la figure de l'homme-taureau sumérien *Enkidu,* un nécessaire de trois pièces de toilette très caractéristique, etc. Enfin un sceau proto-indien de stéatite, découvert à Ur et publié par ex. par C. J. Gadd, dans Proceedings of the British Academy 18, 5 et suiv., pl. I, n° 1, nous fournit, si je ne me trompe, une indication très importante, relativement au lieu d'origine de cette civilisation proto-indienne: la légende cunéiforme qui se trouve sur ledit sceau, à côté d'un taureau de style proto-indien, est probablement à lire *SAG ku-ši,* et signifierait alors « le chef (ou prince) de *Kuši* ». A supposer que cette lecture et cette traduction soient exactes, les Proto-Indiens de Mohenjo-Daro et de Harappa auraient été aussi des « Kušites », provenant de la zone de la Mer Caspienne. Nous serions alors en présence d'un peuple caspien considérablement influencé déjà par la civilisation suméro-akkadienne, et il ne serait point difficile de rattacher ce peuple aux autres peuples caspiens, originairement issus de la région environnant la Mer Caspienne. Le déchiffrement des célèbres inscriptions de Mohenjo-Daro et de Harappa, auquel je travaille actuellement, démontrera plus exactement encore, je l'espère, de quelle contrée caspienne ce peuple est venu aux Indes, et quelles ont été ses parentés. Il était déjà considérablement mélangé d'éléments ethniques différents, comme on le verra aussi. Après ces « Kušites » de l'Inde, seraient arrivés les Aryens, au IIe millénaire av. J.-C., en suivant la direction nord-ouest également.[1])

Le nom de Kas se trouve probablement aussi dans le nom du Caucase, *Kaukasos,* qui signifie peut-être « le pays *Kas* du forgement, des forgerons, des métaux ». La première partie de ce nom pourrait en effet être rapprochée du slave *kovati* « forger », *kov* « métal », etc.; on sait que les Slaves étaient fixés au nord du Caucase. Un nom présentant le sens proposé serait parfaitement propre à désigner ces montagnes, qui furent l'un des premiers et des plus importants centres métallurgiques de l'antiquité. Comme nous l'apprend Eratosthène, le Kaukasos était aussi nommé *Kaspios,* tout simplement d'après le nom des Kaspioi; voir Strabon XI, 2, 15. Mentionnons également, à ce propos, le nom de *Kazbek,* qui est celui d'une des plus hautes montagnes du Caucase.[2])

---

[1]) Citons encore ici le nom du peuple *Kâśi,* dans le pays de Bénarès, et de son roi *Kâśya,* d'après les textes védiques (v. Macdonell-Keith, Vedic Index of Names and Subjects I, 153 et suiv.).

[2]) [Je crois d'ailleurs avoir trouvé la forme assyrienne du nom de Kaukasos, dans le nom de la montagne de *Kabḫusi,* II Rawlinson 51, n° 1, 11, citée à côté de l'*Arallû* (= l'Oural ?), l'une et l'autre étant qualifiés de « montagnes d'or ». L'on trouve en effet de l'or, et dans le Caucase, et dans l'Oural. Cette identification d'*Arali, Arallû,* avec l'Oural, aurait également son importance pour la détermination de la patrie originaire des Sumériens.]

De même le nom grec de l'étain, κασσίτερος, peut probablement être rapproché du nom géographique *Kas*, et interprété dans le sens de « métal kassite » (cf. aussi Pauly-Wissova, l. c. 12, 2329). Dans l'antiquité, des mines d'étain étaient justement exploitées dans les environs de la Mer Caspienne, dans le Caucase, la Transcaucasie, l'Azerbeidjan perse et le Chorasan,[1] par conséquent, dans les pays nommés *Kas* (pour le suffixe *-tero-*, cf. le grec δημότερος « qui appartient du peuple », le latin *silvester*, etc.).[2])

Il est, semble-t-il, possible de découvrir aussi le nom de *Kas, Kuš*, dans le nom de la première capitale hittite, *Kuššar*, qui pourrait signifier « les Kušites ». La désinence du pluriel, ou plus exactement, du collectif, *-ar, -r*, est bien connue, non seulement en étrusque, par exemple (cf. l'étrusque *clan* « fils », pl. *clen-ár)*, langue anatolienne, mais aussi dans les langues caucasiennes, et en néo-arménien. La position géographique de la ville de Kuššar n'a pas encore été déterminée. Mais les récentes trouvailles, très importantes, de tombes royales ou princières datant à peu près du début du troisième millénaire av. J.-C., à Aladja-Euyuk, non loin de l'autre capitale hittite, postérieure, *Ḫattusas*-Boghazkeui, recommandent, à mon avis, de chercher *Kuššar* justement à Aladja-Euyuk. La transmission du rôle de capitale, de *Kuššar* à *Ḫattusas*, s'expliquerait en ce cas fort bien, étant donné la grande proximité de ces deux très importantes villes du commencement de l'histoire hittite. Dans ces tombes royales d'Aladja-Euyuk, de très précieux objets de métal ont été découverts, et parmi eux, des étendards (voir R. Oğuz Arik, Les fouilles d'Alaca Höyük, pl. 190 et suiv.) qui rappellent fort certains étendards kaššites trouvés dans le Luristan (mais aussi des étendards assyriens), provenant, il est vrai, d'une époque très postérieure (voir Pope-Ackerman, A Survey of Persian Art IV, pl. 42, et R. Dussaud, ibid. I, 261 et suiv.). Il s'agit probablement ici de tombeaux de l'époque chattienne, préhittite, comme le fait supposer, entre autres, le très intéressant cachet trouvé dans l'un de ces tombeaux publié par R. Oğuz Arik, l. c., pl. 223 et reproduit sur la couverture de cette revue. Quant aux squelettes brachycéphales de ces tombes, différents des squelettes dolichocéphales des Chattiens d'Ališar, par ex., ils s'expliqueraient peut-être par l'hypothèse d'une dynastie d'origine différente. La question se pose aussi, de savoir si, dans le peuple des *Košarites, Kšrm*, mentionné dans les inscriptions cunéiformes de Ras Šamra (voir Virolleaud, Légende de Keret 15 et suiv., 34 et suiv.), l'on ne pourrait voir les belliqueux habitants de la ville de *Kuššar*.

---

[1]) Cf. St. Przeworski, Die Metallindustrie Anatoliens in der Zeit von 1500—700 vor Chr., p. 102.

[2]) Ne pourrait-on se demander si les mots babylonien *kaspu*, hébr. כֶּסֶף «argent», et sumérien *guškin* « or », ne seraient pas dérivés des noms en question, *kaspi* et *kuš* (*guškin* = « le (métal de) *Kuš* (de la couleur du) roseau [*gin*] » ?) ?

Il semble très probable aussi que le peuple des Kaskites, hitt. *Gašgaš*, *Ḳašgaš*, assyr. *Kaskâja*,[1]) qui inquiétèrent sans cesse l'empire hittite, et plus tard les Assyriens, par leurs fréquentes incursions militaires, et auraient résidé surtout entre l'Halys et le Haut-Euphrate, ne fut qu'une autre branche du groupe des peuples kassites ou caspiens. Ce peuple paraît avoir été encore à l'état semi-nomade. Dans ses annales, le grand-roi hittite *Mursîlis* constate expressément que les Gasgites n'étaient gouvernés par aucun roi, en règle générale (Götze, Annalen des Muršiliš 88 et suiv.). Peut-être pouvons-nous conclure de ceci qu'ils étaient conduits plutôt par des chefs de tribus.

Enfin il n'est peut-être pas impossible non plus, que le nom des Kirghiz turcs, *Kazak*, et celui de leur pays, le *Kazakstân*, situé au nord-est de la Mer Caspienne, ainsi que le nom des Cosaques russes, *Kazak* et *Kozak*, en russe et en ukrainien, ne soient en rapport avec le mot *Kas*, désignant les régions avoisinantes de la mer Caspienne (cf. aussi le nom du fleuve *Kāsak-rōt*, ci-dessus p. 204). On dérive *Kazak* du turc *ḳazaḳ* « homme libre, vagabond, cavalier hardi, brigand de la steppe, rebelle », qui apparaît pour la première fois au XVe siècle après J.-C. Selon W. Barthold, Enzyklopädie des Islâm II 896, l'étymologie de ce mot turc n'est pas encore connue. Le sens « vagabonder » du verbe djagatéen *ḳazmaḳ* (Radlov, Wörterbuch der Türk-Dialekte II 362) serait, d'après ce qu'a bien voulu me communiquer M. le professeur J. Rypka, de date plus récente. Important semble ici le nom russe du peuple caucasien, *Kaskhi* ou *Kasoghi*, mentionné au Xe siècle après J.-C., qui pourait être le plus ancien prototype des Cosaques postérieurs (cf. Marr, dans žurnal ministerstva narodnago prosvěščenija 1915, Juin, 286, et Barthold, l. c.)[2]) et appartient probablement à la sphère des noms en *Kas*, etc. Cependant, si le mot *ḳazaḳ* était réellement dérivé du verbe djagatéen *ḳazmaḳ*, il serait alors nécessaire de le séparer du groupe des noms géographiques et ethniques *Kas*, *Kuš*, ou bien de supposer qu'une population turque était établie, dès ces époques très archaïques, dans le Turkestan et le Kazakstan, sur les bords de la Mer Caspienne — ce qui ne serait d'ailleurs peut-être pas tout à fait impossible — et que proviennent de sa langue tous les mots en question; ceux-ci auraient, en ce cas, le sens approximatif de « nomade, vagabond ».

Quoi qu'il en soit, même si quelques-uns des rapprochements présentés ici sous réserve seulement, ne se trouvaient pas confirmés dans l'avenir, il semble que les pays du Caucase et de la Mer Caspienne aient été le centre et le point de départ de toute une série de peuples — d'origine probablement différente —, de peuples nomades, cavaliers, auxquels s'est attaché

---

[1]) Notons aussi à cette occasion le nom du peuple turc nomade *Ḳašḳâi*, établi maintenant dans le Fârsistân (voir Enzyklopädie des Islâm II, 846 et suiv.).

[2]) Si l'on ne compte pas les Kaskites, peut-être les plus anciens « Cosaques » (??) de l'histoire.

le nom de ces pays, *Kas, Kaz, Kaš, Kuš, Kos, Kes, Kis.*[1]) Dans l'antiquité, surtout les Kuššarites et les Kaššites, habitants de pays riches en métaux, se sont signalés par un développement très marqué de la métallurgie, comme on peut le voir surtout par les objets métalliques trouvés à Aladja-Euyuk, en Asie Mineure, et par les célèbres bronzes kassites du Luristan iranien. Par contre, les « Kušites » (?) de l'Inde se sont particulièrement signalés par de grandes installations de bains et de canalisations.

---

[1]) Les noms des villes babyloniennes *Kêš* et *Kiš* ne pourraient-ils eux aussi être mentionnés ici?

THE BHAGAVADGĪTĀ AND THE NEW TESTAMENT.

SOME NOTES ON THE PRESUMED PARALLELISM.

By

Vincenc Pořízka.

Published with the assistance of the Czech Funds for Encouraging Scientific Researches at the Czech National Research Council.

As long as we are without any reliable historical information concerning the author of the Bhagavadgītā and the time at which it was composed, the internal evidence remains the only guide to point out the connexions of the Gītā with any non-Indian work. The lack of historical evidence makes it impossible for literary criticism to arrive at any intransigent solution of the question. Even such a strenuous advocate of the native origin of the doctrine dealt with in the Bhagavadgītā, as Rudolf Garbe,[1]) does not venture to deny the historical possibility of Christian influence. On the other hand, E. W. Hopkins,[2]) however, supporting the arguments for the dependence of the Gītā upon Christianism, did not prove the impossibility of the natural evolution of its ideas from Indian soil.

Hopkins speaks about "a number of parallels, some of which are surprisingly close" (ION 155), "too close in thought as in diction to have sprung from two independent sources" (ION 157), and, taking into consideration the very doubtful age of all old Hindu texts and the early influence of Christian missions, he is inclined to admit Christian influence on the Bhagavadgītā. Starting from the same point, viz. from the "some times literal conformity of the sayings of the Bhagavadgītā with the thoughts of the New Testament, particularly with those of St. Johannes, van den Bergh van Eysinga[3]) is induced to uphold the opposite theory proposed by C. P. Tiele, namely, that the origin of the philosophy which is treated by St. Johannes and which was transplanted from Alexandria to Asia Minor, is to be sought in the Far East. The fact, however, is that the conclusions both of Hopkins and of van Eysinga are far from being an exact solution of the problem: they are rather an attempt to escape

[1]) Garbe R., Indien und das Christentum. Tübingen 1914, pg. 249—250.

[2]) Hopkins E. W., India Old and New. New York—London 1902, pg. 147—149. Abbrev. ION.

[3]) Van den Bergh van Eysinga G. A., Indische Einflüsse auf Evangelische Erzählungen. 2. Aufl. Göttingen 1909, pg. 21.

the helplessness which is reflected in the uncertainty of Hopkins' words: his opinion is designated as "seeming possible" (ION 158). There is no historical evidence of the dependence of the New Testament on the Gītā or vice versa, and the conformity of the phraseology is no definite proof of plagiarism, the less so, the more the interpretation of the texts is liable to personal impressions. No wonder, therefore, that the way of speaking about the problem in modern indology is very moderate. While Lorinser[1]) saw the identity of the doctrine in the Gītā and in the Gospel on nearly every page and Hopkins[2]) admitted the resemblance in a considerable number of cases, Deussen[3]) does not quote more than three passages of the New Testament as parallel to the Bhagavadgītā; and according to Garbe,[4]) the parallelism is represented by two ideas only, viz. by bhakti and prasāda as parallel to Christian ἀγάπη and χάρις. But even such a restricted parallelism has its basis in the fact of a similar phraseology only, a criterion which by no means implies the internal propinquity of the doctrine dealt with in the texts.

In the last half century, E. W. Hopkins was the principal scholar who deemed the Bhagavadgītā dependent on the New Testament and enumerated a large number of cases to illustrate the parallelism of the texts. He juxtaposes: "All things were made by him" John I, 3; "All things have their source in me. It is by me that the universe is created and destroyed" Bhg VII, 6[5]) (ION 155).

Hopkins' translation of Bhg VII, 6 is not precise. The text of the Gītā runs: "Learn that of these twain are all beings born; of the whole universe am I the origin and dissolution too".[6]) The pronoun "these" refers to the two natures of Bhagavat which are described in the preceding verses (VII, 4—6): the lower nature *(aparā prakṛti)* is the substratum from which all phases of conditioned beings, both physic and psychic, have sprung (VII, 4); the higher nature *(parā prakṛti)* is the World-soul (*jīvabhūta*) by which the universe is upheld and which is the source and sum of all individual souls (cf. Bhg XV, 7—8). The universe is the divided lower nature of Bhagavat (VII, 4), all the world is strung on Bhagavat as rows of gems upon a thread (VII, 7). The nature of Bhagavat being the material cause of the universe, the cosmic ὕλη, the world is fundamentally

---

[1]) Lorinser F., Die Bhagavad-Gītā übersetzt und erläutert. Breslau 1869.

[2]) Hopkins E. W., India Old and New. New York—London 1902, pg. 148—159.

[3]) Deussen P., Der Gesang des Heiligen. Leipzig 1911, pg. XIV, 29, 66, 67.

[4]) Garbe R., Indien und das Christentum. Tübingen 1914, pg. 244.

[5]) The texts read:
John I, 3: πάντα δι' αὐτοῦ ἐγένετο, καὶ χωρὶς αὐτοῦ ἐγένετο οὐδὲ ἓν ὃ γέγονεν.
Bhg VII, 6: *etadyonīni bhūtāni sarvāṇīty upadhāraya*
ahaṃ kṛtsnasya jagataḥ prabhavaḥ pralayas tathā

[6]) The quotations from the Gītā follow the translation of Hill W. D. P., The Bhagavadgītā. London 1928.

one with the Absolute, from which it is in a sense distinct as the conditioned is distinct from the unconditioned.[1])

About such a conception of the Absolute there is no mention in the seemingly parallel verses of the Gospel: Logos is the cause by which (δι' αὐτοῦ John I, 3) all things were made, not from which born beings have sprung (Bhg VII, 6). Logos is a transcendent God; he is the true Light which enlighteneth every man (John I, 9); the Light shineth in darkness, and the darkness did not comprehend it (I, 5). Logos is God in the name of whom one is obliged to believe (I, 12), because no man hath seen God at any time and only by the revelation of God himself his mysteries are to be made known (I, 18).

From the same context, another parallel is drawn, too, by Hopkins: "There was the true light" John I, 10; "I am the light of moon and sun" Bhg VII, 8[2]) (ION 155).

The verses Bhg VII, 8—12 amplify the thought of the immediately preceding verse: "Than I there is naught higher; on me is strung all this, as rows of gems upon a thread" (Bhg VII, 7). Bhagavat is savour in water, light in moon and sun, sound in ether, the sacred syllable "om" in the Vedas, manhood in men, pure scent in earth, the strength of the strong etc. (Bhg VII, 8—12), because he is the essence of all things, their material and mental substrate.[3]) He is the material cause of the world (Bhg VII, 4—6) as well as the formal cause, the essentially cogitable element in all things[4]) (Bhg VII, 8—11). As to the essence, there is no difference between Bhagavat and the universe: the world is the evolved nature of Bhagavat himself (VII, 4—6), all the universe is strung upon the Absolute (VII, 7).

In the Gospel, God is Light, and the light shineth in darkness, and the darkness did not comprehend it (John I, 5). Jesus is the Word, in him was life, and the life was the light of men (I, 4): the life of the Word enlightens men (I, 9) with the light of a new life, of a higher life than the natural life to which men were created by the same Word (I, 3). Only Jesus is full of grace and truth (I, 14), only by himself grace and truth could come (I, 17), only himself, therefore, is the true Light (I, 9).

In the Bhagavadgītā, Bhagavat is the cosmic ὕλη and, at the same time, the essentially cogitable element in all things; he is, consequently, stated to be the light of moon and sun. In the Gospel, on the contrary, St. John simply uses the metaphor of the light which was not comprehended by darkness — to illustrate the transcendency of God.

---

[1]) Cf. Barnett L. D., The Bhagavadgītā. London 1936, pg. 74.

[2]) The texts read:

John I, 9: ἦν τὸ φῶς τὸ ἀληθινόν, ὃ φωτίζει πάντα ἄνθρωπον, ἐρχόμενον εἰς τὸν κόσμον.

Bhg VII, 8: *raso 'ham apsu Kaunteya prabhāsmi śaśisūryayoḥ*
praṇavaḥ sarvavedeṣu śabdaḥ khe pauruṣaṃ nṛṣu

[3]) Barnett L. D., The Bhagavadgītā. London 1936, pg. 191.

[4]) Barnett L. D., The Bhagavadgītā. London 1936, pg. 74.

Hopkins goes on juxtaposing: "Without him was not anything made" John I, 3; "I am the seed, without me is nothing made" Bhg X, 39[1]) (ION 155).

In the verses Bhg X, 19—42, Bhagavat enumerates his pervading powers (*vibhūti* X, 7, 16, 18, 19, 40) among which the Seed is comprised: "That also which is the Seed of every being am I; nor without me can any being exist that moves or does not move" (Bhg X, 39). How is the word "*vibhūti*" to be understood? Even if no pantheistic notions occurred in the context (X, 20) and if Bhagavat did not declare: "I am the Self dwelling in the heart of every being; I am the Beginning and Middle of beings, and their End likewise" (X, 20), still there would exist no doubt that the word *vibhūti* is an item in the pantheistic terminology of the Bhagavadgītā. Bhagavat is addressed by Arjuna: "Indeed thou shouldst tell without reserve thine own divine pervading powers, whereby thou abidest immanent in these worlds" (X, 16). And the whole passage is resumed in the verse: "But what avails thee this long lesson, Arjuna? I with one part of myself have established this whole universe, and so abide" (X, 42). Thus, the word *vibhūti* contains an idea of "power" or "lordship" and also an idea of "pervasion" or "immanence".[2]) *Vibhūti* is the manifestation of the Absolute in the universe (cf. Bhg VII, 4—6), viz. the extension or development (vistāra X, 19) of the nature of the Absolute and the emanation therefrom (visṛjāmi IX, 7).

Rudolf Otto[3]) maintains that in the verses Bhg VII, 8—11; X, 12—42 no advaita-vāda is exhibited; the passage is a hymn to praise Kṛṣṇa. The god of these verses, R. Otto says, is the Numen in all numinous things (LehrBhg 46); he is not unum in omnibus, but optimum in omnibus (LehrBhg 34). The god of the *bhakti* in the Bhagavadgītā is a universal god, viz. the god in whom the universe is comprehended, from whom the emanation of all things proceeds and into whom the world is to be reabsorbed. This god and the world are one; but they are one per synthesin, not per analysin (Sang des Hehr-Erhabenen, pg. 158).

This interpretation of R. Otto expresses no more theistic idea than the Bhagavadgītā itself. There is only a difference of degree between the phrase "Deus est unum in omnibus" and the phrase "Deus est optimum in omnibus"; in order to express a theistic meaning, the phrase ought to be formulated: "optimo modo est in Deo, quidquid perfectionis est in crea-

---

1) The texts read:
John I, 3: πάντα δι' αὐτοῦ ἐγένετο, καὶ χωρὶς αὐτοῦ ἐγένετο οὐδὲ ἓν ὃ γέγονεν.
Bhg X, 39: *yac cāpi sarvabhūtānāṃ bījaṃ tad aham Arjuna*
na tad asti vinā yat syān mayā bhūtaṃ carācaram

2) Hill W. D. P., The Bhagavadgītā. London 1928, pg. 191 note 7.

3) Otto Rudolf, Die Lehrtraktate der Bhagavadgītā. Tübingen 1935, pg. 34, 45 und 46. Abbrev. LehrBhg. — Otto Rudolf, Der Sang des Hehr-Erhabenen. Stuttgart 1935, pg. 58, 72.

turis", viz. in Gold, all perfections of the creatures are comprehended in the eminent way.

With the pantheistic sense of the verses of the Bhagavadgītā, there is no internal propinquity in the thought of the simple words of the Gospel: "All things were made by him, and without him was made nothing that was made" (John I, 3).

The same passage of the tenth chapter of the Gītā is compared by Hopkins also with the Apocalypse: "I am the first and the last and the living one. I hold the keys of life and death" Apoc. I, 17—19; "I am alpha and omega" Apoc. XXII, 13. — "I am the beginning, the middle and the end, the wisdom of all wisdom, the speech of them that speak, the letter A among the letters, time imperishable, the Creator, death and life" Bhg X, 32—34[1]) (ION 156).

Hopkins does not translate the text of the Gītā in a precise way. The text runs: "Of creations I am the Beginning and the End, and the Middle too; of sciences, the Science of Essential Self; of arguments, the True. Of letters I am the letter A; of compound words, the Pair; I am Time imperishable; I, the Creator, facing every way; all-seizing Death am I, and the Source of things to be" (Bhg X, 32—34). The phraseology of the Bhagavadgītā and of the Apocalypse is not identical: the Apocalypse speaks simply about α and ω (I, 8; XXI, 6; XXII, 13); no attribute is added. The Bhagavadgītā states: "Of creations I am the Beginning and the End, and the Middle too." In this verse, the Bhagavadgītā repeats the thought of the verse X, 20: "I am the Self dwelling in the heart of every being; I am the Beginning and Middle of beings, and their End likewise." Thus, Bhagavat is not only the cause of the manifestation of created beings, of their persistence and dissolution, but it is his own prakṛti which itself comes into being, remains in manifestation, and is dissolved again.[2]) While the Apocalypse refers to God as the effective and final cause of the world, the Bhagavadgītā alludes to the Absolute as also the material and formal cause of the universe (cf. VII, 4—11 and the parallel examined above).

Besides, the thought of the Gītā must be interpreted in the frame of the whole context. The verses X, 32—34 are some items from the long

---

[1]) The texts read:

Apoc. I, 17—19: μὴ φοβοῦ· ἐγώ εἰμι ὁ πρῶτος καὶ ὁ ἔσχατος καὶ ὁ ζῶν, καὶ ἐγενόμην νεκρὸς καὶ ἰδοὺ ζῶν εἰμι εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, καὶ ἔχω τὰς κλεῖς τοῦ θανάτου καὶ τοῦ ᾅδου.

Apoc. XXII, 13: ἐγὼ τὸ ἄλφα καὶ τὸ ὦ, ὁ πρῶτος καὶ ὁ ἔσχατος, ἡ ἀρχὴ καὶ τὸ τέλος.

Bhg X, 32—34: *sargāṇām ādir antaś ca madhyaṃ caivāham Arjuna*
adhyātmavidyā vidyānāṃ vādaḥ pravadatām aham
akṣarāṇām akāro 'smi dvandvaḥ sāmāsikasya ca
aham evākṣayaḥ kālo dhātāhaṃ viśvatomukhaḥ
mṛtyuḥ sarvaharaś cāham udbhavaś ca bhaviṣyatām

[2]) Cf. Hill W. D. P., The Bhagavadgītā. London 1928, pg. 195 n. 1.

series of the pervading powers (*vibhūti*) of Bhagavat who is an immanent god, permeating the universe (X, 16, 42), all things being an emanation and extension (*vistāra* X, 19) of the nature of the Absolute. On the contrary, the God of the Apocalypse is a transcendent God. The sayings: "I am the first, and the last and alive... and have the keys of death and of hell" (Apoc. I, 17—18) are uttered by the Son of man (I, 13) and a pantheistic explanation of this name of Jesus was not proposed even by the most extreme exegesis.[1]) And the words: "I am alpha and omega" are put on the lips of the Lord God (I, 8), of Him that sat on the throne (XXI, 5) and on the lips of Jesus (XXII, 16); the context in all these three passages refers to God as a transcendent Lord of the universe, as the all-knowing and almighty Judge (I, 7; XXI, 5—8; XXII, 12—15), the Renewer of all things (XXI, 5) and the Rewarder of every man according to his works (XXI, 6—8; XXII, 12).

Another parallel is seen by Hopkins in the verses: "I am the way, and the truth, and the life" John XIV, 6; "I am the way... the refuge, the friend, life and death, the support, the treasure, the eternal seed" Bhg IX, 18. (The Scriptures) "are they that bear witness of me" John V, 39; "By all the Vedas I am to be known" Bhg XV, 15[2]) (ION 156).

[1]) Cf. ex. gr. the works:

Bousset W., Kyrios Christos. Göttingen 1921. Kap. I: Jesus der Messias-Menschensohn im Glauben der paläst. Gemeinde.

Bousset W. — Gressmann H., Die Religion des Judentums im späthellenistischen Zeitalter. Tübingen 1926, pg. 265 ff.

Bultmann D. R., Die Bedeutung der neuerschlossenen mandäischen u. manich. Quellen für das Verständnis des Johannesevangeliums. Zeitschrift f. d. nt. Wiss. XXIV, Gießen 1925, pg. 100—146.

Cadoux A. T., The Son of Man. The Interpreter XVIII. London 1922, pg. 202-214.

Clemen D. C., Religionsgeschichtliche Erklärung des NT. 2. Aufl. Gießen 1924, pg. 68—75.

Graham I. W., The Mind of the Son of Man. The Interpreter VIII. London 1912, pg. 289—302.

Hertlein E., Ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου. Zt. f. d. nt. Wiss. XIX, Gießen 1920 pg. 46—48.

Kristensen W. B., De term Zoon des Menschen, toegelicht uit de anthropologie der ouden. Theologisch Tijdschrift, 45 jaarg. Leiden 1911, pg. 1—38.

Kuhnert E., Ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου. Zt. f. d. nt. Wiss. XVIII, Gießen 1918, pg. 165—176.

Reitzenstein R., Iranischer Erlösungsglaube. Zt. f. d. nt. Wiss. XX, Gießen 1921, pg. 1—23.

Reitzenstein R., Das iranische Erlösungsmysterium. Bonn a. R. 1921, pg. 116-123.

[2]) The texts read:

John XIV, 6: λέγει αὐτῷ Ἰησοῦς· ἐγώ εἰμι ἡ ὁδὸς καὶ ἡ ἀλήθεια καὶ ἡ ζωή· οὐδεὶς ἔρχεται πρὸς τὸν πατέρα εἰ μὴ δι' ἐμοῦ.

Bhg IX, 18: *gatir bhartā prabhuḥ sākṣī nivāsaḥ śaranaṃ suhṛt*
prabhavaḥ pralayaḥ sthānaṃ nidhānaṃ bījam avyayam

John V, 39: ἐρευνᾶτε τὰς γραφάς, ὅτι ὑμεῖς δοκεῖτε ἐν αὐταῖς ζωὴν αἰώνιον ἔχειν· καὶ ἐκεῖναί εἰσιν αἱ μαρτυροῦσαι περὶ ἐμοῦ.

Bhg XV, 15: *sarvasya cāhaṃ hṛdi saṃnivisṭo mattaḥ smṛtir jñānam apohanam ca*
vedaiś ca sarvair aham eva vedyo vedāntakṛd vedavid eva cāham

In order to construct this parallel, Hopkins selects from the context only some fragments. In the Gospel, Jesus declares: "I am the way, and the truth, and the life," and, immediately, he explains: "No man cometh to the Father but by me" (John XIV, 6). In the following, Jesus proclaims: "I am the vine, you the branches: he that abideth in me, and I in him, the same beareth much fruit: for without me you can do nothing" (John XV, 5). Jesus is the life from which every man must participate in order not to be cast forth as a branch and put into the fire (XV, 6). Jesus is the only way of salvation, the way by which his followers go to the Father (XIV, 6). No pantheistic idea is expressed in these words of the Gospel: the sharing in Jesus' life as the only way of salvation implies no essential identity of the man with the Absolute: this sharing is a quality which is added to the natural life of man, and, consequently, which presupposes, not constitutes, the natural life of man. The participation in the life of Jesus is a gift, a grace, given to those, and only to those, who received the Word, who believe in his name: "As many as received him, he gave them power to be made the sons of God, to them that believe in his name, who are born, not of blood, nor of the will of the flesh, nor of the will of man, but of God" (John I, 12—13). The sharing in the life of Jesus is effected, therefore, not by the natural nativity, but by the fact of being "born again of water and the Holy Ghost" (John III, 5). In short, the union of Jesus with his elected, intimate and internal as it is, does not consist in the identity of the essence of man and of the Absolute, but in a supernatural gift which, the nature of man presupposing and not destroying, elevates man to "be made conformable to the image of the Son, that he might be the firstborn amongst many brethren" (Rom. VIII, 29).

In the parallel verses of the Bhagavadgītā Bhagavat says: "I am the offering ... I am the father of this universe, the mother, the creator, the grandsire; that which is to be known, and that which purifies; om; the Ṛig, the Sāman, and the Yajus; the way, the sustainer, the lord, the witness, the dwelling, the refuge, the friend; the origin, the dissolution, the resting-place; the treasure-house, the seed immutable. I give heat; I restrain and pour forth the rain; I am deathlessness, yea, and death; being and no-being am I" (Bhg IX, 16—19). In this connexion, no doubt is left about the pantheistic thought of the Bhagavadgītā. The verse immediately preceding, too, emphasizes the pantheistic character of the Absolute: "Others worship me, offering the sacrifice of knowledge, regarding me as one, as separate, me, who in various forms face every way" (IX, 15), i. e. these worshippers contemplate the Supreme either as the universal One, the Whole of existence, or as specially manifested in any phenomenon, or as combining an infinite number of aspects.[1])

---

[1]) Barnett L. D., The Bhagavadgītā. London 1936, pg. 195.

The same pantheistic ideas form the background of the verses Bhg XV, 12—15: Bhagavat is the brilliance in the sun, in the moon and in fire (XV, 12), he is Soma, moisture's essence, in all herbs (XV, 13); becoming the Vaiśvānara fire, he dwells in the body of all breathing creatures and digests the four kinds of food (XV, 14). "And I am seated in the heart of all", he says, "from me are memory, knowledge, and removal of doubt; by all the Vedas am I to be known; and I am he who made the Vedas' Ends, and know the Vedas" (XV, 15). In these words, the Bhagavadgītā resumes the theme of the verse IX, 17: "I am that which is to be known ... I am om, I am the Ṛig, the Sāman, and the Yajus." It is evident that Bhagavat does not refer to the Vedas as to a thing distinct from himself: he is the immanent principle of the Vedas as well as of all beings, be they inorganic (XV, 12), vegetable (XV, 13), animal (XV, 14) or psychic (XV, 15). He is the vivifying force of physical and mental life.

On the contrary, in the Gospel, Jesus, defending himself against the Jews, appeals to the Scriptures as to a witness, in the same way as he appeals to the testimony of the Father (John V, 32, 37) and of John (V, 33).

The close and intimate union between Kṛṣṇa and his bhaktas in the Gītā and between Jesus and his disciples in the Gospel offers another opportunity of speaking about parallelism. In this case, Hopkins is followed by Deussen[1]) and by Garbe.[2]) Hopkins juxtaposes: "You in me and I in you" John XIV, 20 (so John VI, 56 and XVII, 20—23); "If any worship me in loving devotion, they are in me and I in them" Bhg IX, 29[3]) (ION 156).

In the sentence: "You in me, and I in you" (John XIV, 20; cf. VI, 56; XVII, 20, 23), Jesus expresses his special relation to those who love him and who keep his word (XIV, 20—23). Jesus reveals himself to them and makes his abode with them as loving and loved: "He that hath my commandments, and keepeth them: he it is that loveth me. And he that loveth me, shall be loved of my Father: and I will love him, and will manifest myself to him" (XIV, 21). "If any one love me, he will keep my word, and my Father will love him, and we will come to him, and will make our abode with him" (XIV, 23). This union with Jesus in knowing and loving him is the absolutely necessary condition of salvation: "I am the

[1]) Deussen P., Der Gesang des Heiligen. Leipzig 1911, pg. XIV, 66.

[2]) Garbe R., Bhagavadgītā. 2. Aufl. Leipzig 1921, pg. 103, n. 2.
Garbe R., Indien und das Christentum. Tübingen 1914, pg. 248, note 1.

[3]) The texts read:

John XIV, 20: ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ γνώσεσθε ὑμεῖς ὅτι ἐγὼ ἐν τῷ πατρί μου καὶ ὑμεῖς ἐν ἐμοὶ κἀγὼ ἐν ὑμῖν.

Bhg IX, 29: *samo 'haṃ sarvabhūteṣu na me dveṣyo 'sti na priyaḥ*
ye bhajanti tu māṃ bhaktyā mayi te teṣu cāpy aham

vine; you the branches: he that abideth in me, and I in him, the same beareth much fruit: for without me you can do nothing" (John XV, 5). Thus, Jesus iterates the thougt of the verse XIV, 6: "I am the way, and the truth, and the life. No man cometh to the Father but by me."

Jesus by no means asserts his essential identity with living creatures: he declares his union only with those who love him and keep his commandments, as distinguished from "the world" (XIV, 22; XVII, 21, 23), and this union does not imply any essential identity of the man with the Absolute, the love of Jesus and the keeping of his commandments being the condition upon which the union with Jesus depends (XIV, 21).

In the Bhagavadgītā, the parallel verse reads: "All beings I regard alike; not one is hateful to me or beloved; but those who with devotion worship me abide in me, and I also in them" (Bhg IX, 29). Into these words of the Gītā, indeed, a theistic sense can be introduced. So Telang[1]) annotates: "They dwell in me by their devotion to me: I dwell in them as giver of happiness to them." But it is sufficient to take into consideration the first half of the verse to notice that the Absolute of the Bhagavadgītā is meant as immanent. Barnett[2]) is right in putting the sentence in connexion with Bhg V, 19: in V, 19 *brahma*, in IX, 29 *Vāsudeva*, are indifferent to all beings. The sense of the verse IX, 29 is that, the Absolute being equally present in all beings as the essence of the universe, this relation of the Absolute to relative beings cannot depend upon any sentiment; quite different, however, is the relation between man and the Absolute as the goal of salvation: in the order of salvation, the Absolute becomes the object both of knowledge and of loving devotion, the realization of the fundamental unity of the Absolute with the universe being the goal of the knowledge (IV, 35) as well as of self-control (VI, 29) and of devotion (VI, 31; VII, 17).

The union of Bhagavat with his bhaktas is explained by Rudolf Otto[3]) in the theistic sense: the thought of the Bhagavadgītā, however monistic be its terminology, expresses but a mystic union of the Creator with his creature in the ecstasy of loving devotion. This mystic devotion is called by R. Otto advaita-bhakti as distinguished from the impersonal advaita mysticism. The contents of the verses Bhg VI, 27—32 is, in the view of R. Otto, a mysticism of the Īśa Upanishad and of Viṣṇu-purāṇa conceived in a quite personal sense.

Indeed, the verse Bhg VI, 30 is reminiscent, in diction and in thought, of Īśa Upanishad 6; but this fact by no means bears out the interpretation of R. Otto. In opposition to the opinion of this scholar, Eliade[4]) says of

---

[1]) Telang K. T., The Bhagavadgītā. SBE VIII. 2nd ed. Oxford 1908, pg. 85, n. 3.
[2]) Barnett L. D., The Bhagavadgītā. London 1936, pg. 67, n. 1.
[3]) Otto Rudolf, Die Lehrtraktate der Bhagavadgītā. Tübingen 1935, pg. 33.
[4]) Eliade Mircea, Yoga. Paris—Bucarest 1936, pg. 158.

the mysticism of Bhg VI, 27—32 and of Īśa Up. 6: "Kṛṣṇa, the personal god and the source of mystic experience, is identified with brahma of the Upanishadic speculation. The results of this speculation, the essential identity of *ātman-brahma*, are accepted and made the object of experience in mystic milieus. The union of the human soul with the World-soul, personified by Kṛṣṇa, is possible, both having the same essence. But the human soul is limited by ignorance, bewildered by egoism, seduced by dogmas. The Bhagavadgītā recommends the methods by which man can realize the harmony and the union of the two souls. Yoga is one of the ways of making this union an object of personal experience."

An accurate interpretation cannot ignore the pantheistic background of the ideas of the Gītā: Bhagavat abides in those who worship him with devotion (VI, 31; IX, 29), but only because the bhakti helps man to realize and experience the fundamental unity of the universe with the Absolute, who dwells in all beings: "Whoso, intent on unity (*ekatvam āsthita*), devoutly worships me, who dwell in every being (*sarvabhūtasthita*), in whatsoever state he may abide, that Ascetic abides in me" (Bhg VI, 31). Such an Ascetic sees the same everywhere (sarvatra samaṃ paśyati VI, 32); therefore, he deserves to be called *ekabhakti* (VII, 17), the devotee of the Absolute who is One and All.

The thought of the Bhagavadgītā is the experiencing of the essential unity of man with the Absolute; the thought of the Gospel, on the contrary, is the elevation of the natural man into a new state, into a new life which depends upon Jesus in the principle ("I am the true vine" John XV, 1) as well as in any manifestation ("without me you can do nothing" John XV, 5).

In a close connexion with the verses Bhg IX, 29; John XIV, 20 Hopkins puts another parallel: "In him we live and move and have our being" Acts XVII, 28 (Phainomena); "In him are all creatures, all is pervaded by him" Bhg VIII, 22[1]) (ION 156). In truth, in these passages, there is expressed a quite different idea from that of the preceding parallel: here, no mention is found of the effects of the bhakti and of the ἀγάπη, only of the relation between created beings and the Absolute as their Creator and Sustainer.

In the Acts of the Apostles, St. Paul asserts the ubiquity of God as the Creator (XVII, 24) and the Sustainer ("in him we live" XVII, 28), as the almighty Lord upon whom any manifestation of life ("in him we move" XVII, 28) and any being in general depends ("in him we have

---

[1]) The texts read:

Act. Ap. XVII, 28: ἐν αὐτῷ γὰρ ζῶμεν καὶ κινούμεθα καί ἐσμέν ὡς καὶ τινες τῶν καθ' ὑμᾶς ποιητῶν εἰρήκασιν· τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμέν.

Bhg VIII, 22: *puruṣaḥ sa paraḥ Pārtha bhaktyā labhyas tvananyayā yasyāntaḥsthāni bhūtāni yena sarvam idaṃ tatam*

our being" XVII, 28). The transcendence of God is distinctly expressed: God, the Lord of heaven and earth, dwelleth not in temples made with hands (XVII, 24), he is the Creator and the Lord of all the world and of life (XVII, 24—25) and of mankind (XVII, 26, 28), he is the Sovereign who orders man to do penance (XVII, 30) and who will judge the world in equity (XVII, 31).

If we call the ubiquity and the cooperating of God in any doing of created beings the immanence of God in the world, then we must strictly discriminate between this theistic immanence and immanence in the pantheistic sense of the word. In the theistic conception, the world possesses its own being which is essentially different from the being of God; from the pantheistic point of view, the Absolute and the universe are essentially one and the same being. Theism affirms that God comprehends the world in an immanent active synthesis as well as in an actual transcendent synthesis: God comprehends the world in himself in his own divine way: yad iha, tad atra ~ quod hic, hoc ibi. But God procures to the world also its immanent synthesis: God is present in the world because he gives to the world its presence in itself; and the world is present in God because God, transcendent as he is, embraces it with the arms of his all-realizing perfection or presence. The presence of God in the world is a praesentia actuosa, a presence that is activity establishing in the existence that in which he is present; thus, the presence of God in the world has nothing in common with the juxtaposition in space and the simultaneity in time.[1])

The text of the Acts of the Apostles, an emphasized assertion of the ubiquity of God, does not imply any pantheistic ideas. That is not the case of the Bhagavadgītā. The verses Bhg VIII, 18—22 resume the cosmology and the ontology of the Gītā. The cosmic process is a series of the periods in which all created beings evolve from the unmanifest, and, when the period has passed, are reabsorbed in the same unmanifest (*avyaktam*, VIII, 18). This process evolves with necessity (VIII, 19; cf. IX, 8). Beyond this unmanifest there is another unmanifest (VIII, 20), the supreme being, *puruṣa:* "This is the Person Supreme, to be gained by undivided devotion; wherein do beings abide, whereby all this is pervaded" (VIII, 22). These words of the Bhagavadgītā refer distinctly to the pantheistic Absolute. This fact is in accord with the cosmology of the Gītā which states the world to be the emanation and the extension of the lower nature of Bhagavat (VII, 4—7; IX, 7—8), there being, therefore, as to the essence, no difference between the Creator and the created. Besides, the Absolute is repeatedly declared to be the immanent cause of the universe (yena sarvam idaṃ tatam, II, 17; VIII, 22; IX, 4; XI, 38; XVIII, 46).

[1]) Cf. Johanns Pierre, Vers le Christ par le Vedânta. Tome I. (Trad. par M. Ledrus.) Louvain 1932, pg. 138—139.

Rudolf Otto[1]) tries to explain the words of the Gītā in a purely theistic sense and even ventures to deduce therefrom the notion of the creation identical to that known in occidental philosophy. But he inserts his personal ideas into the text: his translation of the verses in question where in two verses (Bhg IX, 5—6) he includes, though in brackets, six considerable additions of his own, cannot be called a translation but a loose paraphrase.[2]) Barnett[3]) resumes the contents of the verses IX, 4 ff. in the words: "*Vāsudeva* as Absolute partially limits Himself, imposing upon a portion of His unconditioned self conditions of determinate being, and thus creates out of Himself a universe which is in a sense distinct from Himself, as the conditioned is distinct from the unconditioned and yet is fundamentally one with Him."

The theistic ubiquity asserted in the Acts of the Apostles has, therefore, no parallel idea in the Bhagavadgītā.

Comparing the bhakti of the Gītā with the faith preached in the Gospel, Hopkins constructs another parallel: "Whosoever believeth in him shall not perish" John III, 15; "He that believeth in me doth not perish" Bhg IX, 31[4]) (ION 155).

The words of Jesus are nearly the same as those of Kṛṣṇa, as they appear in the quotations of Hopkins. But Hopkins does not translate literally. The text of the Gītā reads: "Who is devoted to me does not perish" (*na me bhaktaḥ praṇaśyati*).[5])

In the Gospel, Jesus promises everlasting life to those who believe in him (John III, 15, 16). What "to believe" means is to be understood from the context. Jesus declares: "We speak what we know, and we testify what we have seen, and you receive not our testimony. If I have spoken to you earthly things, and you believe not: how will you believe if I shall speak to you heavenly things?" (John III, 11—12). In these words, the definition of the faith is determined: to believe means to receive a testimony because of the authority of the witness. In the case of divine faith, the witness is God himself: "No man hath ascended into heaven, but he that descended from heaven, the Son of man who is in heaven" (John III, 13). Therefore, only the Son of man, Jesus, can reveal the mysteries of

---

[1]) Otto Rudolf, Die Lehrtraktate der Bhagavadgītā. Tübingen 1935, pg. 36—38.

[2]) Otto R., Der Sang des Hehr-Erhabenen. Stuttgart 1935, pg. 65—66.

[3]) Barnett L. D., The Bhagavadgītā. London 1936, pg. 74.

[4]) The texts read:

John III, 14—15: καὶ καθὼς Μωϋσῆς ὕψωσεν τὸν ὄφιν ἐν τῇ ἐρήμῳ, οὕτως ὑψωθῆναι δεῖ τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου, ἵνα πᾶς ὁ πιστεύων ἐν αὐτῷ [εἰς αὐτὸν] ἔχῃ ζωὴν αἰώνιον.

Bhg IX, 31: *kṣipraṃ bhavati dharmātmā śaśvac chāntiṃ nigacchati*
Kaunteya pratijānīhi na me bhaktaḥ praṇaśyati.

[5]) Cf. the translations of Barnett ("who is devoted to me"), Hill ("my votary"), Telang ("my devotee") and others.

God: "For this was I born, and for this came I into the world: that I should give testimony to the truth" (John XVIII, 37). The truth of Jesus leads man to salvation: "He that believeth in him is not judged" (III, 18), for "God so loved the world, as to give his only begotten Son; that whosoever believeth in him, may not perish, but may have life everlasting" (III, 16). The faith is the seed of everlasting life: "This is eternal life: that they may know thee, the only true God, and Jesus Christ, whom thou hast sent" (John XVII, 3). Faith is not an act of the reason only ("they have known in very deed" XVII, 8): it is an act of the will, too, ("they have received", "believed" XVII, 8), upon which it depends to consent to or to refuse what is to be believed ("men loved darkness rather than the light" III, 19); but the essential constituent of faith is the grace of God: "I have manifested thy name to the men whom thou hast given me out of the world" (John XVII, 6; cf. XVII, 2). "No man can come to me, except the Father, who hath sent me, draw him" VI, 44, "unless it be given him by my Father" VI, 65 (= Vulg. VI, 66).

The emphasis laid on the part of the grace of God in the act of faith is the essential character of the doctrine of the Gospel and forms a complete contrast to the thought of the Bhagavadgītā. *Bhakti,* an emotional devotion to the deity, is not apprehended as a divine grace, in the Gītā. *Bhakti* is an effect of the endeavour of man himself. The *bhakta* has to conceive right resolves (IX, 31), to direct his mind, his devotion, his reverence and sacrifice to the Absolute, to make the deity his only aim (IX, 34): by such an effort he becomes righteous (IX, 31), realizes the bhakti, and the bhakti, being no longer checked in its efficacy by hindrance, conveys him ex opere operato, without any gracious cooperation of the deity, to the highest goal (IX, 32), to the experiencing of the fundamental unity of the Absolute with the universe.

Hopkins considers not only the *bhakti* but also the salutary knowledge (*jñāna*) as parallel with the faith preached in the Gospel: "If a man keep my word he shall never see death; whosoever liveth and believeth on me shall never die" John VIII, 51; XI, 26; "They that trust in me come to escape age and death" Bhg VII, 29; also, "He that truly knows my divine birth and work, on casting off this body is not born again but comes to me" Bhg IV, 9[1]) (ION 156).

---

[1]) The texts read:

John VIII, 51: ἀμὴν ἀμὴν λέγω ὑμῖν, ἐάν τις τὸν ἐμὸν λόγον τηρήσῃ, θάνατον οὐ μὴ θεωρήσῃ εἰς τὸν αἰῶνα.

John XI, 26: ὁ πιστεύων εἰς ἐμὲ κἂν ἀποθάνῃ ζώσεται, καὶ πᾶς ὁ ζῶν καὶ πιστεύων εἰς ἐμὲ οὐ μὴ ἀποθάνῃ εἰς τὸν αἰῶνα.

Bhg VII, 29: *jarāmaraṇamokṣāya mām āśritya yatanti ye*
te brahma tad viduḥ kṛtsnam adhyātmaṃ karma cākhilam

Bhg IV, 9: *janma karma ca me divyam evaṃ yo vetti tattvataḥ*
tyaktvā dehaṃ punar janma naiti mām eti so 'rjuna

Hopkins compares further: "This is life eternal that they should know thee, the only true God, and him whom thou didst send" John XVII, 3; "He who knows me, the Lord of the world, is freed from all sins" (i. e. gets life eternal) Bhg X, 3[1]) (ION 157).

What is to be known to win the release from mortal existences? In the first place brahma, furthermore, the Essential Self (*adhyātma*), the Work (*karma*, VII, 29), Bhagavat as the Essential Being (*adhibhūta*), the Essential Deity (*adhidaiva*) and the Essential Sacrifice (*adhiyajña*, VII, 30). Moreover, the verse Bhg IV, 9 adds the incarnations of the Absolute, and, in the verse quoted by Hopkins, we learn: "He who knows me as birthless and without beginning, as the Great Lord of worlds, is among mortals undeluded and is released from every sin" (X, 3). The verses immediately following amplify the thought: who know that the states of beings proceed from the Absolute alone (X, 4), that the seven Great Seers, the four Ancients and the Manus were born of the mind of Bhagavat (X, 6), in short, that all beings issue forth from the Absolute (X, 8), those wise men are possessed of the discernment whereby they come to the Absolute (X, 10). This knowledge is the revelation of the Absolute in the heart of man: "Abiding in their souls, do I for pity's sake destroy with the brilliant lamp of knowledge their darkness born of ignorance" (X, 11). The immanence of the Absolute and his essential unity with the universe is the very substance of the salutary knowledge: "Who sees the Lord Supreme dwelling alike in all beings, perishing not as they perish, he sees indeed" (XIII, 27). The revelation of the Absolute in the heart of the man of knowledge, effected by the Absolute himself as it may be (X, 11), is none the less a result of the effort of the man himself: "The single-hearted man of faith, with senses held in check, gains knowledge" (IV, 39). This knowledge gained, the help of the deity and the endeavour of the man is needed no more: "Having gained knowledge, he comes right soon to the highest place" (IV, 39); the fire of that knowledge makes ashes of all works (IV, 37), every stain is cleansed by knowledge (V, 17), by the boat of that knowledge alone the man passes over all crookedness (IV, 36), man has his salvation secured however be his life (XIII, 23).

On the contrary, in the Gospel, the faith as recognizing and confessing the only true God and the salvatory work of Jesus Christ (XVII, 3, 8) is in first place a work of God's grace which is given only to the elected (XVII, 2, 6; cf. VI, 44, 65). This faith, though requiring from the man the practice of the "keeping of the word" (XVII, 6; cf. VIII, 51) and the

---

[1]) The texts read:

John XVII, 3: αὕτη δέ ἐστιν ἡ αἰώνιος ζωή, ἵνα γινώσκωσιν σὲ τὸν μόνον ἀληθινὸν θεὸν καὶ ὃν ἀπέστειλας Ἰησοῦν Χριστόν.

Bhg X, 3: *yo mām ajam anādiṃ ca vetti lokamaheśvaram*
asaṃmūḍhaḥ sa martyeṣu sarvapāpaiḥ pramucyate

"doing of the truth" (III, 21), depends upon God's grace in principle as well as in its perseverance (John XV, 5; cf. Philipp. II, 13). Moreover, according to the Gospel, God is no immanent Absolute and to believe in his name does not mean to recognize any essential unity with the Absolute. The God of the New Testament is a transcendent Absolute and belief in his name is the act of receiving the testimony based on his authority (John III, 11—13).

If faith is a grace of God, the more so salvation which is the goal of faith. This constitutes the difference between the Hindu and the Christian conception of salvation. Nevertheless, Hopkins discovers parallelism even in this regard: "Every one that... hath learned cometh unto me" John VI, 45; "They that worship me come unto me" Bhg IX, 25[1]) (ION 156).

Hopkins' quoting is fragmentary. The text of the Gospel runs: "It is written in the prophets: "And they shall all be taught of God." Every one that hath heard of the Father and hath learned, cometh to me" (John VI, 45). Jesus refers to the Scripture (Is 54, 13) to confirm the thought of the preceding verse: "No man can come to me, except the Father, who hath sent me, draw him, and I will raise him up in the last day" (VI, 44). Below, Jesus resumes the thought once more: "Therefore did I say to you, that no man can come to me, unless it be given him by my Father" (VI, 65 = Vulg. VI, 66).

On the contrary, in the Bhagavadgītā, attaining to the Absolute is apprehended as the direct effect of the bhakti realized by the effort of the man himself. The bhakti operates by its own efficacy; if the bhakti is realized, the man necessarily goes to the worshipped deity: "Whatsoever being a man remembers, when at the end he abandons his body, to that same being he goes, ever with that being made one" (VIII, 6). Consequently: "To the Lords of Heaven go they who pay their vows to the Fathers; to the Ghosts go they who offer to the Ghosts; to me, too, do they go who sacrifice to me" (IX, 25).

By his fragmentary and inaccurate quotations Hopkins sometimes reverses the thought of the texts: "He that loveth me... I shall love him" John XIV, 21; "I love them that are devoted to me, even as they to me, so I to them" Bhg IV, 11; "He is dear to me" Bhg VII, 17[2]) (ION 156—157).

---

[1]) The texts read:
John VI, 45: ἔστιν γεγραμμένον ἐν τοῖς προφήταις· καὶ ἔσονται πάντες διδακτοὶ θεοῦ· πᾶς ὁ ἀκούσας παρὰ τοῦ πατρὸς καὶ μαθὼν ἔρχεται πρὸς ἐμέ.
Bhg IX, 25: *yānti devavratā devān pitṝn yānti pitṛvratāḥ*
bhūtāni yānti bhūtejyā yānti madyājino 'pi mām

[2]) The texts read:
John XIV, 21: ὁ ἔχων τὰς ἐντολάς μου καὶ τηρῶν αὐτάς, ἐκεῖνός ἐστιν ὁ ἀγαπῶν με· ὁ δὲ ἀγαπῶν με ἀγαπηθήσεται ὑπὸ τοῦ πατρός μου, κἀγὼ ἀγαπήσω αὐτὸν καὶ ἐμφανίσω αὐτῷ ἐμαυτόν.

The text of the Gospel reads: "He that hath my commandments, and keepeth them: he it is that loveth me. And he that loveth me, shall be loved of my Father: and I will love him, and will manifest myself to him" (John XIV, 21). And two verses below: "If any one love me, he will keep my word . . . He that loveth me not, keepeth not my words" (XIV, 23—24). In a short passage, Jesus reiterates four times the thought of the verse XIV, 15: "If you love me keep my commandments." The love Jesus requires is to be manifested by keeping his commandments: "Abide in my love. If you keep my commandments, you shall abide in my love" (XV, 9—10). The love of Jesus and the keeping of his commandments are the conditio sine qua non of salvation: "Abide in me, and I in you" (XV, 4); "if any one abide not in me, he shall be cast forth as a branch, and shall wither, and they shall gather him up, and cast him into the fire, and he burneth" (XV, 6).

In the Bhagavadgītā, however, bhakti is by no means the unique and exclusive way of attaining to the Absolute; man is free to choose any way of salvation: "However men approach me, in that same way do I show them favour; my path men follow in all ways" (Bhg IV, 11). In other passages, the Bhagavadgītā expresses this thought still more distinctly: "If any votary desires with faith to reverence any form, I make that very faith of his secure" (VII, 21). The Bhagavadgītā affirms, indeed, that any cult has its final goal in the same Absolute, although the ways of reaching this goal be not equally direct and easy (VII, 22; IX, 24); but it is not said, thereby, that any cult can per accidens become a way of salvation for those who are bona fide: the idea of the Bhagavadgītā is that systems of worshipping differ in the degree of their efficacy only, not in their essence, each of them being directed to the same Absolute.

The *avatāra* in the person of Kṛṣṇa seems to Hopkins to be a parallel to Jesus Christ, the incarnate Word: "To this end have I been born and to this end have I come into the world, that I should bear witness unto the truth . . ." "That the world might be saved" John XVIII, 37 and III, 17; "I am born age after age for the saving of the good, the destruction of evildoers, and for the sake of establishing virtue" Bhg IV, 8[1]) (ION 157).

Literally, the text of the Bhg IV, 8 reads: "To guard the good and to destroy the wicked and to confirm the right, I come into being in this

---

Bhg IV, 11: *ye yathā māṃ prapadyante tāṃs tathaiva bhajāmy aham*
mama vartmānuvartante manuṣyāḥ Pārtha sarvaśaḥ

[1]) The texts read:

John XVIII, 37: ἐγὼ εἰς τοῦτο γεγέννημαι καὶ εἰς τοῦτο ἐλήλυθα εἰς τὸν κόσμον, ἵνα μαρτυρήσω τῇ ἀληθείᾳ.

John III, 17: οὐ γὰρ ἀπέστειλεν ὁ θεὸς τὸν υἱὸν εἰς τὸν κόσμον, ἵνα κρίνῃ τὸν κόσμον, ἀλλ' ἵνα σωθῇ ὁ κόσμος δι' αὐτοῦ.

Bhg IV, 8: *paritrāṇāya sādhūnāṃ vināśāya ca duṣkṛtām*
dharmasaṃsthāpanārthāya saṃbhavāmi yuge yuge

age and in that." The words "to guard the good" (*paritrāṇāya sādhūnām*) tell that the deity is only guarding and helping the good, consequently, that the intervention of the deity is not absolutely necessary. This sense of the verse is confirmed by the words that the deity comes into being in order to confirm the right (*dharmasaṃsthāpanārthāya*). Thus, Bhagavat does not bring a new law, a new order or a new life to the world, he comes only to confirm the law that has existed in the world since its very beginning. In this Hindu conception, salvation does not mean an elevation into a supernatural state: it is the fruit of the natural order, provided that the hindrances be removed by which natural evolution is checked: in order to free the world from these obstacles, the deity comes into being age after age.

How the words "I come into being" (saṃbhavāmi) are to be understood, appears from the context: "Though unborn and immutable in essence, though Lord of beings, yet governing Nature which is mine, I come into being by my delusive power" (Bhg IV, 6). Rudolf Otto[1]) who in other passages, too, tries to find in the pantheistic phraseology theistic contents, excludes in these words of the Bhagavadgītā any "docetic" sense and explains the expression "*ātmamāyayā*" in a "fully realistic sense": Kṛṣṇa's coming into being is no māyā in the sense of an illusion, but a real wonder effected by *yogamāyā*, i. e. by *svecchā*, the free will of god.[2]) But this "realistic" interpretation does not affect the fact that there is a question of the same way of coming into being as in the case of the birth of the universe; the expressions used by the Bhagavadgītā in both cases are nearly the same: "Resorting to Nature, which is my own, I send forth again and again this whole company of beings, powerless, by the power of Nature" (IX, 8). The origin in both cases is an emanation (*sṛjāmi*, IV, 7; *visṛjāmi*, IX, 8), the influence of the Absolute upon his own nature, from which the emanation procedes, is in both cases the same; in the meaning of the words *adhiṣṭhāya* and *avaṣṭabhya* there is no essential difference.[3]) Thus, the *avatāra* of the Absolute as well as the birth of the created beings are emanations from one and the same nature of the Absolute.

On the contrary, in the Gospel, the incarnation is stated to be an act of God who has "given his only begotten Son" (III, 16), the act, by which "the Word was made flesh" (John I, 14), none the less remaining "the Light that the darkness did not comprehend" (I, 5), viz. a transcendent God by whom all things were made (I, 3, 10).

Both in the Bhagavadgītā and in the Gospel, the aim of the incarnation is the salvation of mankind; but in the Hindu conception, salvation

---

[1]) Otto R., Der Sang des Hehr-Erhabenen. Stuttgart 1935, pg. 151 (ad Bhg IV, 6).

[2]) See Rāmānuja's commentary ad locum.

[3]) See ex. gr. Garbe R., Bhagavadgītā. 2. Aufl. Leipzig 1921, pg. 121, n. 4, and the translations of Garbe, Barnett, Telang and others.

is a fruit of the natural order; the help of the deity in the realization of the salvation of man is not absolutely necessary. In the Gospel, however, salvation consists in the elevation of the man into a new state: it is a regeneration of water and of the Holy Ghost (John III, 5). This regeneration is a work of God's grace: "The Spirit breatheth where he will" (John III, 8), and "the Son giveth life to whom he will" (John V, 21). Thus, the supernatural state of man depends upon God's grace in principle (III, 5; V, 21) and in any manifestation as well (XV, 5).

Hopkins adduces further cases of parallelism: "The world was made by him, and the world knew him not. He came unto his own, and they that were his own received him not" John I, 10—11; "Men distraught know me not in my godly nature; I take a human form and they honour me not" Bhg IX, 11. — "The world beholdeth him not, neither knoweth him" John XIV, 17, compared with: "I am not beheld of all ... the world knows me not" Bhg VII, 25[1]) (ION 155).

In comparing these verses, Hopkins is not hindered by the fact that, in the Bhagavadgītā, in both passages, the same person is in question, viz. Bhagavat, while in the Gospel, the first time reference is made to the Word (Logos, John I, 1—14), the second time to the Spirit of truth (XIV, 17). But, principally, it is the pantheistic background by which the thought of the Gītā is essentially distinguished from that of the Gospel. The whole verse Bhg VII, 25 reads: "Veiled by my power of delusion, I am not light to all; deluded is this world, and does not recognize me as unborn, immutable." The notion of māyā, in this verse, is explained by R. Garbe[2]) "in the technical sense of the vedāntic World-illusion". On the other hand, Rudolf Otto[3]) concludes: "A World-illusion is quite out of question. Yogamāyā means the creative power by the yoga, viz. by the yoga of the great yogin or māyin, i. e. of god. Yoga, originally the magic power, is here, as well as in several other passages, simply the wonderful power of god, manifested by his māyā, i. e. by his world creatures."

Garbe speaks about the vedāntic unreality of the world because it is called *māyā;* Rudolf Otto apprehends the *māyā* as a real being because

[1]) The texts read:
John I, 10—11: ἐν τῷ κόσμῳ ἦν, καὶ ὁ κόσμος δι' αὐτοῦ ἐγένετο, καὶ ὁ κόσμος αὐτὸν οὐκ ἔγνω· εἰς τὰ ἴδια ἦλθεν, καὶ οἱ ἴδιοι αὐτὸν οὐκ παρέλαβον.
Bhg IX, 11: *avajānanti māṃ mūdhā mānuṣīṃ tanum āśritam*
paraṃ bhāvam ajānanto mama bhūtamaheśvaram
John XIV, 17: τὸ πνεῦμα τῆς ἀληθείας, ὃ ὁ κόσμος οὐ δύναται λαβεῖν, ὅτι οὐ θεωρεῖ αὐτὸ οὐδὲ γινώσκει· ὑμεῖς γινώσκετε αὐτό, ὅτι παρ' ὑμῖν μένει καὶ ἐν ὑμῖν ἔσται.
Bhg VII, 25: *nāhaṃ prakāśaḥ sarvasya yogamāyāsamāvṛtaḥ*
mūḍho 'yaṃ nābhijānāti loko mām ajam avyayam

[2]) Garbe R., Bhagavadgītā. 2. Aufl. Leipzig 1921, pg. 23.

[3]) Otto R., Die Lehrtraktate der Bhagavadgītā. Tübingen 1935, pg. 35.
Otto R., Der Sang des Hehr-Erhabenen. Stuttgart 1935, pg. 10—13.

this term is applied to the world. Mid-way between Garbe and R. Otto is the opinion of Barnett[1]): "*Māyā* (of our author) is not Matter itself, as the Vedāntin believes, but the mode in which Matter, itself a profound verity is apprehended by the mind. It is the cosmic illusion of *Māyā*, the effect of the Lord's rule, that blinds the eyes of the unwise to the relation between the two eternal verities, Matter and Spirit (VII, 14, 15) ... And as Matter itself is to the Lord as clay in the potter's hand, He moulds it to wear this wondrous semblance, and joins to it His own Spirit, to create a world of darkness, that light may dawn therein for the elect (VII, 25)."

In what respect the māyā blinds the eyes of the unwise is determined on the one hand positively — the foolish think that the Absolute has come from the unmanifest state to the manifestation — and, on the other hand, negatively: they do not know his higher being, immutable, supreme (VII, 24). Few understand the triple character of *Vāsudeva* as Absolute Being, World-Soul, and World-Substance (VII, 24—30). Only those who turn to Bhagavat, know the Absolute in his unconditioned being (*brahma tat*, VII, 29) and in the phases of his conditioned being (*adhyātma, adhidaiva, adhibhūta, adhiyajña*, VII, 29—30.[2])

This medley of brāhmanic monism, sāṃkhyan dualism and popular worship of a personal god[3]) stands in complete contrast to the doctrine of the Gospel. Jesus promises to the Apostles the Paraclete (XIV, 16, 26; XV, 26; XVI, 7), the Spirit of truth (XIV, 17; XV, 26; XVI, 13), the Holy Ghost (XIV, 26): "If you love me keep my commandments. And I will ask the Father, and he shall give you another Paraclete, that he may abide with you for ever. The Spirit of truth, whom the world cannot receive, because it seeth him not, nor knoweth him: but you shall know him; because he shall abide with you, and shall be in you" (XIV, 15—17). This abiding of the Spirit of truth in the heart of the Apostles is not meant as an immanence of the Absolute in created beings: the Spirit does not dwell in all beings, the world can not receive him (XIV, 17), Jesus promises the Paraclete to his Apostles only (XIV, 16). The promised Spirit is a gift ("he shall give you" XIV, 16), which will be manifested as the knowing of the truth ("he will teach you" XIV, 26; cf. XV, 26; "he will teach you all truth" XV, 13; cf. X, 20; Luc. XII, 12).

No other parallelism exists between the texts John I, 10—11 and Bhg IX, 11. Bhagavat asserts: "Fools scorn me when I dwell in human form: my higher being they know not as Great Lord of beings" (Bhg IX, 11). In what sense Bhagavat is the Great Lord of beings, is explained immediately: while bewildered men despise Bhagavat because they do not know his higher being, great-hearted men worship him, because they know

[1]) Barnett L. D., The Bhagavadgītā. London 1936, pg. 78—79.
[2]) Cf. Barnett L. D., The Bhagavadgītā. London 1936, pg. 76—77, 191.
[3]) Cf. Barnett L. D., The Bhagavadgītā. London 1936, pg. 52, 71.

that Bhagavat is the source of beings (IX, 13). For, in the preceding verses, Bhagavat spoke about the emanation of all born beings from his nature (*prakṛti*, IX, 7, 8) and about the reabsorption of the universe in the same prakṛti. The *avatāra*, the human form of Bhagavat, is only a special case of the emanation from Bhagavat's nature (IV, 6; IX, 8—10). Bhagavat's being (*bhāva*, IX, 11), the source and the end of all universe, is, therefore, rightly called the Great Lord of beings. This character of Bhagavat must be known in order to win release from mortal existences; the discernment of the essential unity of the world with the Absolute is the very substance of salutary knowledge (cf. XIII, 27). This discernment is a result of the endeavour of man himself. Who tries to reach salutary knowledge, is styled "wise"; on the other hand, who does not recognize the fundamental unity of beings, is a "man of little wit" (VII, 23), "senseless" (VII, 24), "deluded" (VII, 25; IX, 11), "vain of knowledge, void of wit" (IX, 12).

No such knowledge is required in the Gospel where Jesus speaks about "believing in the name" of the Word (John I, 12), "believing in the name of the only begotten Son of God" (John III, 18). This faith is an act of will, it is the "receiving" of the Word (I, 12); unbelief is "hating the light" (III, 20), thus being an act of will which refuses to "receive" the Word (I, 11), because "men loved darkness rather than the light" (III, 19). Faith as an act of will has its sanctions: "As many as received him, he gave them power to be made the sons of God, to them that believe in his name" (I, 12); "but he that doth not believe is already judged" (III, 18). The fundamental character of faith in the Gospel, however, is the part of God's grace; those who believe in the name of the Word, "are born not of blood, nor of the will of the flesh, nor of the will of man, but of God" (I, 13); they received of the fulness of the Word, "and grace for grace" (John I, 16).

The lack of any monistic thought and the emphasis laid on the absolute necessity of the God's grace in the act of faith are the characteristics constituting the essential difference between the faith which is required by Jesus and the salutary knowledge which is exalted by Bhagavat in the Bhagavadgītā.

Some parallels, constructed by Hopkins, are too loose and do not prove anything. He compares: "I know whence I came, ... but ye know not" John VIII, 14; "I have come through many births and thou also; I know them all, thou knowest them not" Bhg IV, 5[1] (ION 156).

[1]) The texts read:
John VIII, 14: κἂν ἐγὼ μαρτυρῶ περὶ ἐμαυτοῦ, ἀληθής ἐστιν ἡ μαρτυρία μου, ὅτι οἶδα πόθεν ἦλθον καὶ ποῦ ὑπάγω· ὑμεῖς δὲ οὐκ οἴδατε πόθεν ἔρχομαι ἢ ποῦ ὑπάγω.
Bhg IV, 5: *bahūni me vyatītāni janmāni tava cārjuna*
tāny ahaṃ veda sarvāṇi na tvaṃ vettha Paraṃtapa

The difference between the thought of the texts is evident. What is stressed in the words of Kṛṣṇa is the circumstance that Kṛṣṇa himself is conscious of his preceding existences, while Arjuna does not know them. Kṛṣṇa is not distinguished from Arjuna by the fact itself of the preceding existences, but by the knowledge, or ignorance respectively thereof.

On the contrary, the thought of Jesus points to the singular and absolutely exceptional character of his origin; it is this exceptional origin of Jesus that gives a peculiar efficacy to his testimony about himself: "Although I give testimony of myself, my testimony is true: for I know whence I came, and whither I go: but you know not whence I come, or whither I go" (John VIII, 14). Jesus does not need any witness to attest his assertions: he came from God; the authority of God himself, of the absolute Truth, confirms his words: "You are from beneath, I am from above. You are of this world, I am not of this world" (John VIII, 23). "For from God I proceeded, and came; for I came not of myself, but he sent me" (John VIII, 42).

Hopkins, followed by Deussen[1]) also compares other verses from the same passages: "The Jews therefore said unto him: "Thou art not yet fifty years old and hast thou seen Abraham?" John VIII, 57; (He said to Krishna) "Thy birth is later, earlier was the birth of Vivasvat; how then may I understand that thou hast declared this in the beginning?" Bhg IV, 4[2]) (ION 156).

Bhagavat does not aim to express, by his pre-existence, any prerogative of his own, a prerogative by which he would be distinguished from Arjuna; the latter himself passed trough many existences (IV, 5). Bhagavat stresses only his consciousness of all his preceding existences. The question of Arjuna offers a suggestion for extending the idea of the avatāras, but this idea itself was no new doctrine,[3]) Arjuna, therefore, accepts the words of Bhagavat without any surprise.

On the contrary, in the Gospel, the words of the Jews testify that there is a surprising matter in question: "Now we know that thou hast a

---

1) Deussen P., Der Gesang des Heiligen. Leipzig 1911, pg. 29.

2) The texts read:

John VIII, 57—58: εἶπαν οὖν οἱ Ἰουδαῖοι πρὸς αὐτόν· πεντήκοντα ἔτη οὔπω ἔχεις καὶ Ἀβραὰμ ἑώρακας; εἶπεν αὐτοῖς Ἰησοῦς· ἀμὴν ἀμὴν λέγω ὑμῖν, πρὶν Ἀβραὰμ γενέσθαι ἐγὼ εἰμί.

Bhg IV, 4: *aparaṃ bhavato janma paraṃ janma Vivasvataḥ*
katham etad vijānīyāṃ tvam ādau proktavān iti

3) See ex. gr. Barnett L. D., recension of the translation of the Bhagavadgītā by W. D. P. Hill. The Journal of the Royal Asiatic society, London 1929, pg. 127.

Cf. also: Aurobindo, Avatarhood in the Gītā. Kalyana Kalpataru, IV, 1. Gorakhpur 1937, pg. 18—26.

The avatāra of Kṛṣṇa is effected, of course, by ātmamāyā (Bhg IV, 6), not by the karma.

devil. Abraham is dead, and the prophets; and thou sayest: "If any man keep my word, he shall not taste death for ever. Art thou greater than our father Abraham, who is dead? and the prophets are dead. Whom dost thou make thyself?" (John VIII, 52—53). Jesus answered: "Abraham your father rejoiced that he might see my day: he saw it, and was glad." The Jews therefore said to him: "Thou art not yet fifty years old, and hast thou seen Abraham?" Jesus said to them: "Amen, amen, I say to you, before Abraham was made, I am" (John VIII, 56—58). By these words of Jesus, the Jews are irritated to the highest degree. Their hot passion does not find words, any more: "They took up stones therefore to cast at him" (John VIII, 59).

The Gospel could not express the newness of the thought, the absolutely exceptional character of the origin of Jesus, in a more simple and at the same time more effective way.

Lastly, Hopkins compares: "My father worketh even until now, and I work" John V, 17; "There is nothing for me to attain and yet I remain at work" Bhg III, 22[1]) (ION 155—156).

The whole verse Bhg III, 22 reads: "For me is no work at all in the three worlds that I must do; nor aught ungained that I must gain; yet I abide in work." For this thought, the reasons are indicated immediately: "For if I were not, tireless, to abide ever in work — my path men follow altogether — did I not work my work, these worlds would fall in ruin, and I should be the worker of confusion, and should destroy these creatures" (Bhg III, 23—24). So, the working of Bhagavat is a condition of the maintainance of the world. But does Bhagavat work, in this case, as a physical or as a moral cause? In the immediate context, a moral influence is asserted: "Whatever the best man does, that too do other men; that which he makes his standard the world follows" (Bhg III, 21). In other passages, the Bhagavadgītā suggests the physical influence exercised by Bhagavat as the sustainer of the world (*bhūtabhṛt*, IX, 5; cf. VII, 5, 7; IX, 6; XV, 13, 17); he is the physical and psychic substratum of the universe (VII, 4—12; IX, 4—10), he is the immanent principle (*yena sarvam idaṃ tatam*, II, 17; VIII, 22; IX, 4; XVIII, 46), on which all beings are strung as rows of gems upon a thread (VII, 7).

The simple, lapidary word of Jesus: "I work" has nothing in common with the monism and immanentism of the Bhagavadgītā. Jesus works wonders in the same way as his Father: he heals the infirm (John V, 6—15), gives life to whom he will (V, 21) and will pass judgment on the whole world (V, 22—29); he is the Lord of the life and death like his

---

[1]) The texts read:
John V, 17: ὁ δὲ ἀπεκρίνατο αὐτοῖς· ὁ πατήρ μου ἕως ἄρτι ἐργάζεται, κἀγὼ ἐργάζομαι.
Bhg III, 22: *na me Pārthāsti kartavyaṃ triṣu lokeṣu kiṃcana*
nānavāptam avāptavyaṃ varta eva ca karmaṇi

Father (V, 21). In short, the Son "works" as his Father worketh until now (V, 17), even on the sabbath.

Hopkins' conclusions concerning the parallelism of the Gītā with the Gospel were too exaggerated to have followers. Deussen[1]) considers as parallel only three passages: Bhg IV, 4 with John VIII, 57—58; Bhg IX, 29 with John XIV, 20; Bhg IX, 32 with Gal. III, 28. In the first and second case, Deussen follows Hopkins. In the third case, universalism is, in Deussen's view, a parallel character both of Kṛṣṇism and of Christianism. This resemblance, however, is too loose to imply any dependence, or, in general, to lead to any far-reaching conclusion.

The texts read: "There is neither Jew, nor Greek: there is neither bond nor free: there is neither male, nor female. For you are all one in Christ Jesus" Gal. III, 28. — "For even those, who are born of the womb of sin — women, *Vaiśyas*, and *śūdras* too — if they resort to me, go on the highest way" Bhg IX, 32.[2])

What these texts have in common is the newness of the thought. Farquhar[3]) says about the universalism of the Bhagavadgītā: "The Upanishads as taught in the Vedic schools offered release only to the three highest castes, for these holy texts might not be uttered in the hearing of any but the twice-born; the heterodox religions—Buddhism and Jainism, on the other hand, offered release to all, to Outcasts and foreigners as well as to Hindus of the four castes, and to women as well as men; but the Gītā takes a middle course, offering release to all Hindus, i. e. to men and women of the four castes but to no others. It is noticeable that these are precisely the bounds of the sect; all Hindus of the four castes were admitted to Vaishṇava, as to other Hindu, temples."

Far from exaggerating the literal resemblances of the texts, modern scholars prefer to compare some fundamental ideas of the Bhagavadgītā and of the New Testament.

H. W. Schomerus[4]) enumerates as common to both religions: theism, the idea of a god-man, the doctrine of the divine love and the claim of a loving devotion to god. These conceptions, in Schomerus' opinion, are no foreign ideas in India: they are a result of the native intellectual evolution. They appear in India before the Christian era and if they give

---

[1]) Deussen P. Der Gesang des Heiligen. Leipzig 1911, pg. XIV, 29, 66, 67.

[2]) The texts read:

Gal. III, 28: οὐκ ἔνι Ἰουδαῖος οὐδὲ Ἕλλην, οὐκ ἔνι δοῦλος οὐδὲ ἐλεύθερος, οὐκ ἔνι ἄρσεν καὶ θῆλυ· πάντες γὰρ ὑμεῖς εἷς ἐστε ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ.

Bhg IX, 32: *māṃ hi Pārtha vyapāśritya ye 'pi syuḥ pāpayonayaḥ*
striyo vaiśyās tathā śūdrās te 'pi yānti parāṃ gatim

[3]) Farquhar J. N., An Outline of the Religious Literature of India. London 1920, pg. 87.

[4]) Schomerus H. W., Indien und das Christentum. II: Das Ringen des Christentums um das indische Volk. Halle—Saale 1932, pg. 23—28.

a Christian semblance to the Bhagavadgītā, this semblance is mere illusion; there is no reason to resort to Christian influence.

R. Garbe[1]) restricts the number of parallel ideas to two: 1. the belief in divine love and its consequences, viz. the doctrine of the grace and of the remission of sins; 2. the claim of a devoted love to god. In short, two ideas are in question: bhakti and prasāda as parallel to Christian ἀγάπη and χάρις.

The Bhagavadgītā is rightly called a Great Song of *bhakti*. It is the *bhakti* that forms the very centre of the work, endows it with a mystic character and explains its incomparable influence upon the souls of Hindus for nearly twenty centuries.

The notion of the *bhakti*, as it occurs in the Bhagavadgītā, is determined by Bhandarkar[2]) as simply "love of god"; Garbe[3]) says more exactly: "faithful and trustful love of god"; Lamotte[4]) defines it still more completely: "*bhakti* consists in serving and loving God with an exclusive and incessant devotion".

Apart from the Bhagavadgītā, the word bhakti in the sense of "devotion to deity" occurs in Śvetāśvatara Up. VI, 23.[5]) In the opinion of R. Garbe[6]), Pāṇini is also a witness that the word *bhakti*, commonly used in the sense of "love, attachment" (Pāṇini IV, 3, 95, 96) began to be applied to the sphere of the relations of man to the deity. Pāṇini (IV, 3, 98) uses the term with relation to Vāsudeva; this fact must be considered as proof that the term began to be conceived in the sense of "love for the deity". The way in which Patañjali understands this passage confirms that the term *bhakti* in the sense "love for deity" was in common use in the 2nd century B. C. This opinion seems to Garbe to be put beyond any doubt by the Bhagavadgītā itself; this work speaks about *bhakti* on nearly every page as about something quite obvious: this is not the way in which new ideas are preached. Thus, Garbe concludes, the doctrine of *bhakti* was certainly spread among the devotees of Kṛṣṇa centuries before the formation of the original Bhagavadgītā.

---

1) Garbe R., Indien und das Christentum. Tübingen 1914, pg. 244.

2) Bhandarkar R. G., Vaiṣṇavism, Śaivism etc. (Bühlers Grundriß III, 6), Straßburg 1913, pg. 28.

3) Garbe R., Bhagavadgītā. 2. Aufl. Leipzig 1921, pg. 63. Similarly Otto R., Die Urgestalt der Bhg., Tübingen 1934, pg. 30.

4) Lamotte E., Notes sur la Bhagavadgītā. Paris 1929, pg. 120.

5) Hopkins (India Old and New, pg. 148) understands the word bhakti in this Upanishad in the sense of "devotion to a fearful God". On the other hand, Bhandarkar (Vaiṣṇavism etc., pg. 29), Hill (Bhg, pg. 50), Garbe (Bhg, pg. 40; Indien u. d. Christentum, pg. 252) and Oldenberg (Die Lehre der Up., pg. 242) interprete the word bhakti in this Upanishad in the same sense as in Bhg: "love, devotion to god".

6) Garbe R., Bhagavadgītā. 2. Aufl. Leipzig 1921, pg. 34—35; 44—45. Garbe R., Indien und das Christentum. Tübingen 1914, pg. 251—252.

As to the feeling which forms its contents, surely *bhakti* was familiar among Indians of yore. Bhandarkar[1]) is right in pointing out that a similar idea to that expressed in the bhakti, is represented also by the words *priya, preya* in the Upanishads (Bṛh. Up. I, 4, 8); in Bṛh. Up. IV, 4, 22, the wise men of old are described who gave up all the pleasures of the world to contemplate and dwell with the Supreme Being: they were certainly actuated by love for him, though the word *bhakti* does not occur in the text. And the *upāsanā*, the fervent meditation of a number of things, such as *manas* (mind), the sun, the *puruṣa* in the sun or the moon, food, vital breath etc., regarded as brahma, such a fervent meditation could not but magnify the thing and give it a glorious form, so as to excite admiration and love.[2]) It is worthy of notice, too, that, in the translation of Deussen,[3]) the same expression "Verehrung" is used persistingly as a rendering of *bhakti* in the Bhagavadgītā as well as of the derivatives from the radix *upās-* in Chānd. Up. and in Bṛh. Up. Oldenberg[4]) does not hesitate to translate by the same expression (Verehrung) even the name *upaniṣad* (Chānd. I, 1, 10; III, 11, 3; Bṛh. IV, 2, 1 etc.).

The author of the Bhagavadgītā, enraptured by love for his deity, has clothed in a new form the religious feeling which was experienced and praised in as early times as the origin of the hymns of the Ṛgveda. When the poet exclaims: "Dyaus is my Father, my begetter" (ṚV I, 164, 33), "Aditi is the Mother and the Sire and Son" (ṚV I, 89, 10), certainly his heart was filled with a profound devotion and inflamed by an ardent love for god. For that reason, Bhandarkar,[5]) Garbe[6]) and Senart[7]) are right in tracing the roots of the bhakti to the times of Veda; in truth, the general idea of love for a merciful deity existed in India of old, as, in general, love for god is found wherever the belief in merciful deities appears. *Bhakti*, to use the words of Barth,[8]) was quite capable of realizing itself in India as it has done elsewhere in its own time, and independently of all Christian influence, in the religions of Osiris, Adonis, Cybele, and Bacchus.

---

[1]) Bhandarkar R. G., Vaiṣṇavism, Śaivism etc., (Bühler's Grundriß, III, 6), Straßburg 1913, pg. 28.

[2]) See Bhandarkar, op. cit., pg. 28.

[3]) Deussen P., Der Gesang des Heiligen, Leipzig 1911, pg. 57, 59, 64, 66, 85, 91 et al.

Deussen P., Sechzig Upanishads. 3. Aufl. Leipzig 1921, pg. 68, 148—151, 395, 397, 457 et al.

[4]) Oldenberg H., Die Lehre der Upanishaden und die Anfänge des Buddhismus. 2. Aufl. Göttingen 1923, pg. 134—138, 301 note 101.

[5]) Bhandarkar R. G., Vaiṣṇavism, Śaivism etc., Straßburg 1913, pg. 28.

[6]) Garbe R., Indien u. d. Christentum. Tübingen 1914, pg. 250.

[7]) Senart E., La Bhagavadgītā. Paris 1922, pg. 35.

[8]) Barth A. The Religions of India. Authorized translation by J. Wood. London 1932, pg. 220—221.

The correlative idea to *bhakti* is *prasāda,* the divine grace. In the Bhagavadgītā, the derivatives from the radix *prasad-* occur in the common sense of "to be appeased, to be clear or serene" (II, 65; XVIII, 54), and the noun *prasāda* designates simply tranquillity, composure, absence of excitement, clearness, serenity of the mind (II, 64, 65; XVII, 16; XVIII, 37). In the XVIIIth chapter, however, the word is used in the sense of grace (XVIII, 56, 58, 62, 73, 75) and in the XIth chapter the derivatives from the radix *prasad-*, too, appear with a similar character: to be gracious, propitious (XI, 25, 31, 44, 45).

To the devotee who relies on Bhagavat, grace is promised to attain the everlasting and changeless seat (XVIII, 56); fixing his thought on Bhagavat, the devotee will by his grace surmount all difficulties (XVIII, 58). The Lord dwells in the heart of every being, Arjuna has to seek his refuge in him alone: "In him alone seek refuge with all thy being, by his grace shalt thou win to peace supreme, the eternal resting place" (XVIII, 62). In the last verses of the Bhagavadgītā, Arjuna renders thanks to Bhagavat for the grace by which he has gained remembrance (XVIII, 73) and Saṃjaya, in his concluding words, ascribes to the grace of Vyāsa the hearing of the supreme secret (XVIII, 75).

In other passages of the Bhagavadgītā also, Bhagavat appears as a gracious, propitious deity: he is stated to be friend of every being (V, 29), Arjuna calls him the Father of this world, of all that moves and that does not move (XI, 43); the man of knowledge is declared to be dear to the deity (VII, 17), and, in the XIIth chapter, is enumerated a long series of the qualities of the ascetics who have abandoned the world and dedicated their being to the deity only; they are dear to Bhagavat, *sa me priyaḥ* is the echo of each verse (XII, 13—20). Those worshippers are lifted by Bhagavat from the ocean of the mortal existences (XII, 7). Arjuna also is a devotee who is exceedingly loved by Bhagavat; for that reason, Bhagavat reveals his highest word to him, teaches him the way of salvation (XVIII, 64—65) and promises him release from all sins (XVIII, 66). However, nobody on earth is dearer to Bhagavat than the man who will announce the mystery of Bhagavat's word to his votaries (XVIII, 69).

Apart from the Bhagavadgītā, the word *prasāda* in the sense of grace occurs in Kaṭh. Up. I, 2, 20 and in Śvet. Up. III, 20 where the recognition of the Lord (Īśa, Śvet. Up.) and of the ātman (Kaṭh. Up.) are declared to be the effect of divine grace; but the uncertain reading of the texts (*dhātuprasādāt* or *dhātuḥprasādāt*) does not enable any conclusion to be reached concerning the doctrine of divine grace.[1]) In the concluding words of the Śvet. Up., the author confesses that knowledge of the brahma was revealed to him through the power of his penance and through the grace

[1]) See Deussen P., Sechzig Up., 3. Aufl. Leipzig 1921, pg. 274.

of god (Śvet. Up. VI, 21). In Kaṭh. Up. II, 23 (and Muṇḍ. Up. III, 2, 3), we are told that the *ātman* cannot be attained except by one whom he himself chooses: before such a man, the *ātman* reveals his proper form. This is the doctrine of grace, but the term prasāda is not found in this passage. In the opinion of Bhandarkar,[1]) the doctrine of the divine grace occurs also in Kauṣītaki Up. III, 8, where we learn that the *ātman* himself leads a man to do good deeds, whom he desires to elevate, and in Bṛh. Ār. Up. III, 7, where it is stated that the *ātman* is the *antaryāmin* of the universe: he lives inside and governs all beings from within: "He is the unseen seer, the unheard hearer, the unthought thinker, the ununderstood understander ... He is thy Soul, the inner controller, the immortal. Everything beside Him is naught." From these words, Bhandarkar deduces that the doctrine that the individual soul is dependent on the Supreme and that the latter alone works out his salvation, was acknowledged in Upanishad times. Indeed, tracing the most remote indications of divine favour, Bhandarkar[2]) can extend his investigation even to the most ancient times: if the poet of the Ṛgveda calls the deity his father (ṚV I, 164, 33; cf. I, 89, 10), the correlative idea to his love for the deity cannot but be the love of the deity for man, a love which is manifested by divine grace. And the ardent relation of the Supreme to the individual soul which is compared to the attachment of two birds, friends and companions of each other (ṚV I, 164, 20; Muṇḍ. Up. VII, 1, 1) has its basis in the same feeling which forms the contents of the bhakti, and in the same divine favour which is manifested by prasāda. To these passages, other words of Ṛgveda can be joined; Hopkins[3]) quotes the promise of the divinized Speech: "I make the man I love exceeding mighty, make him a sage, Ṛishi, and a Brahman" (ṚV X, 125, 5). Hopkins is right in noting that the general idea of the grace of god as a special favour is as old as the belief in the gods who can show favours. Naturally, only the general idea of the divine grace as well as the general idea of the love for god. The technical words are formed when the contents of the ideas are strictly determined. The notion of *bhakti*, a feature of Buddhism, was introduced into Kṛṣṇism and the loving devotion to the great master who was a real personality was simply transferred to the sectarian god whose rise in dignity was contemporary with the first political rebuff experienced by Buddhism.[4]) And the word *prasāda*, used at first only in the sense of calmness or graciousness, not of god toward a sinner but of a man's own

---

[1]) Bhandarkar R. G., Vaiṣṇavism, Śaivism etc., (Bühler's Grundriß, III, 6), Straßburg 1913, pg. 29.

[2]) Bhandarkar R. G., Vaiṣṇavism, Śaivism etc. (Bühler's Grundriß, III, 6), Straßburg 1913, pg. 28.

[3]) Hopkins E. W., India Old and New. New York—London 1902, pg. 147, note 1.

[4]) Hopkins E. W., India Old and New. New York—London 1902, pg. 149.

mind, in the Bhagavadgītā and in the later Upanishads was applied to the sphere of the relations between the Supreme and man and changed into a religious term to express divine grace.[1])

Consequently, *bhakti* and *prasāda* are native facts, in India. If the old and the oldest texts have little space for the expression of fervent religious feelings, this can by no means be considered as proof that the religious sentiment was less intensive than in later times. Eliade[2]) is right in stressing the fact that the later texts sometimes reflect the ideas and the customs far more ancient but rigorously kept out of the older texts. The faint traces of the feelings which were in later texts clothed in the notions of *bhakti* and *prasāda,* furnish only evidence of how slowly and how unwillingly the official orthodox religion made concessions to the religiousness of common people who were trying to moderate the formalistic brahmanism and the cold speculations of the Upanishads by the claim of a fervent love to god, a love, which is answered by the favour bestowed by the deity on his devotees.

But *bhakti* and *prasāda* are native facts not only as to their origin: in their whole contents, too, there is nothing that would be foreign to Indian thought. These two ideas reflect better than any other notions the Hindu conception of the Absolute as transcendent and immanent simultaneously. For the Hindus, theism and pantheism are no contradictions that preclude each other, but different attempts to dive into the unfathomable nature of god. The Indian mind can think of god as a personality whose grace can be attained to by pious devotion, and at the same time as the substance of the world that permeates all things internally. The Hindu does not distinguish between the theistic ubiquity of a personal God and the pantheistic immensity of an impersonal Absolute. The Absolute, in the view of the Hindu, is essentially identical with the relative: tat tvam asi. Therefore, salvation cannot mean for him an elevation into a new, supernatural order; salvation consists in the purification of the natural order itself by the fire of knowledge (*jñāna*), self-control (*yoga*) and devotion (*bhakti*). Who, by these ways, has removed any impurity of ignorance, egoism and prejudices, attains or, more precisely, realizes the harmony of the individual and the cosmic soul, experiences the unity of all beings.

What is the part of Bhagavat and of his grace in the work of the salvation of man? Age after age, he comes into birth in order to guard the righteous and to destroy the evildoers and to confirm the law (Bhg IV, 8), consequently, to help men in maintaining the natural order, not to establish a new, supernatural order. He bestows his grace (*prasāda*) on men for the purpose of surmounting all difficulties (XVIII, 58) which

---

[1]) Hopkins E. W., India Old and New. New York—London 1902, pg. 147.

[2]) Eliade Mircea, Yoga. Paris—Bucarest 1936, pg. 121 et passim.

might check man in realizing the way of salvation. All hindrances being removed and the way of salvation realized, its efficacy appears immediately, ex opere operato: it is sufficient if a man, even though he be of a very evil life, conceives right resolves (IX, 30), sets his mind on Bhagavat (IX, 34): the act of *bhakti* is accomplished (IX, 31), the man comes to the supreme goal (IX, 32, 34), i. e. experiences the unity of all beings and dwells in the Absolute: "Whoso, intent on unity, devoutly worships me as dwelling in every being, in whatsoever state he may abide, that ascetic abides in me" (Bhg VI, 31). "Through devotion does he recognize me in verity, what and who I am; then, knowing me in verity, at once he enters into me" (XVIII, 55). Thus, the effort of man and the help of Bhagavat were necessary only in order to prepare the realizing of the bhakti: they are no integrant components of the bhakti itself.

The grace (*prasāda*) of Bhagavat is neither a gift elevating man to a new, supernatural order, nor a physically necessary cooperation of the deity to the salutary works in a supernatural order, but the simple help of Bhagavat in realizing the way of salvation within the natural order. There is a question if this help of the deity is to be understood as morally necessary, at least. In the view of Masson-Oursel,[1]) any similar idea was remote from the mentality of the old Hindus: an Indian ascetic from and by his own faculties dominates his vital powers and attains release from the bonds of mortal existences. For the Hindu, nothing is more natural than the immanence of the Absolute in the relative: the grace is the nature itself provided that man is able to escape the error of looking upon the relative as the Absolute. The immanentism as the fundamental character of the Indian ways of salvation is confirmed also by the evolution of the technical word prasāda itself: *prasāda* which designates, in later times, the grace of the knowledge or of the divine help, originally only expressed a certain effort of the human forces, a self-domination which is necessary to surmount the inordinate excitements of the mind and passions. The tranquillity and the serene state of the mind, which are the result of such an endeavour, were conceived as a merely human achievement; only as a secondary meaning, they received the character of the divine help to be implored from the deities. *Prasāda* in the sense of divine grace was never conceived as a gratuitous gift of the deity: the cultivated ascetism of a bhakta enforces divine assistance with nearly the same necessity as the brahmanic rite impels the hand of the devas to make the movement which is wanted by the priest. The favour of the deity, which is manifested by the *prasāda*, is as little a voluntary intervention as a supernatural effect or a wonder. Even the part of the leading men in natural evolution was

---

[1]) Masson-Oursel P., Die Gnadenlehre im religiösen Denken Indiens. Eranos-Jahrbuch 1936. Zürich 1937, pg. 129—130.

conceived as a natural law: the incarnations of the deities or buddhas were apprehended as avatāras, necessarily inserted in the cosmic evolution.

In medieval hinduism, theistic systems appeared bearing a resemblance to the Jewish, Christian and Mohammedan theism. In that time, and only in that time, two conceptions of grace are formed: god, it is said, seizes the soul and saves it, just as a cat carries away its little ones far from danger (argument from the cat); and, in another conception, the soul seizes hold of god and saves itself by him just as the young one of the monkey escapes from danger by clinging on to the side of its mother (argument from the monkey). These theories of a late date can be partially explained by the Christian and Mohammedan influences. As far as India remained faithful to her old ideal, she was too much attached to the conception of salvation in the sense of immanence to admit a supernatural influence of her deities on the natural order.[1])

In complete contrast with such a conception of salvation, the Christian doctrine is an emphasized assertion of the supernatural order to which man must be born again and in which every salutary work absolutely depends upon divine grace. Jesus says: "Unless a man be born again of water and the Holy Ghost, he cannot enter into the kingdom of God" (John III, 5). But "the Spirit breatheth where he will" (John III, 8) and the Son giveth life to whom he will" (John V, 21); consequently, the life which is given by Jesus to the elect depends upon divine grace in principle as well as in every manifestation: "Without me you can do nothing" (John XV, 5), says Jesus to the Apostles and reminds them: "You have not chosen me, but I have chosen you and have appointed you, that you should go, and should bring forth fruit" (John XV, 16).

Charity [ἀγάπη] is a gift of God: "The charity of God is poured forth in our hearts, by the Holy Ghost who is given to us" (Rom. V, 5). Charity is a virtue by which man is made a friend of God and a house of God: "If any one love me, he will keep my word, and my Father will love him, and we will come to him, and will make our abode with him" (John XIV, 23). "God is charity, and he that abideth in charity abideth in God, and God in him" (I. of St. John IV, 16). "Charity is of God. And every one that loveth is born of God, and knoweth God" (I. of St. John IV, 7). By charity, man becomes a son of God, man is like to God himself: "Behold what manner of charity the Father hath bestowed upon us, that we should be called, and should be the sons of God ... Dearly beloved, we are now the sons of God; and it hath not yet appeared what we shall be. We know that, when he shall appear, we shall be like to him: because we shall see him as he is" (I. of St. John III, 1—2). The dignity of the sons of God

---

[1]) See Masson-Oursel P., Die Gnadenlehre im relig. Denken Indiens. Eranos-Jahrbuch 1936. Zürich 1937, pg. 131—133.

is an elevation, a regeneration from God: "As many as received him, he gave them power to be made the sons of God, to them that believe in his name. Who are born, not of blood, nor of the will of the flesh, nor of the will of man, but of God" (John I, 12—13).

Being a gratuitous gift of God, charity cannot be gained by the endeavour of man himself; nevertheless, human effort is not made superfluous, thereby; on the contrary, the charity of God expects and requires the co-operation of man: "Abide in my love. If you keep my commandments, you shall abide in my love" (John XV, 9—10). In another passage, Jesus urges: "If you love me keep my commandments" (John XIV, 15, 21, 23, 24). Good works are the very proof of love for God: "He that hath my commandments, and keepeth them: he it is that loveth me" (John XIV, 21).

The grace [χάρις] through which man is born of the Spirit (John III, 8), is a supernatural gift bestowed gratuitously by the Holy Ghost: "That which is born of the flesh, is flesh: and that which is born of the Spirit, is Spirit. Wonder not, that I said to thee, you must be born again. The Spirit breatheth where he will: and thou hearest his voice, but thou knowest not whence he cometh and whither he goeth: so is every one that is born of the Spirit" (John III, 6—8). Man is not able to obtain divine grace by his deeds: "Even so then at this present time also, there is a remnant saved according to the election of grace. And if by grace, it is not now by works, otherwise grace is no more grace" (Rom. XI, 5—6). God freely bestows his grace, "he hath mercy on whom he will, and, whom he will he hardeneth" (Rom. IX, 18).

Divine grace, a supernatural gift of God, has also supernatural effects: "Whosover is born of God, committeth not sin: for his seed abideth in him" (I. of St. John III, 9). In the second epistle of St. Peter, this effect is described more explicitly: "He hath given us most great and precious promises: that by these you may be made partakers of the divine nature (II. of St. Peter I, 4).

Grace, the gratuitous gift of the transcendent God, as the way of salvation, is necessarily exclusive. The transcendent Absolute is to be attained by the way determined by Himself. In the bestowed grace, God gives Himself as the way of the salvation: "I am the way, and the truth, and the life. No man cometh to the Father but by me" (John XIV, 6). "If any one abide not in me: he shall be cast forth as a branch, and shall wither, and they shall gather him up, and cast him into the fire, and he burneth" (John XV, 6).

No trace of such a conception of the love for God and of divine grace occurs in the Bhagavadgītā. The *bhakti* and the *prasāda*, as preached in the Gītā, are too deeply rooted in immanentism to represent a supernatural gift of god. The external form in which the ideas are clothed, the diction of the Bhagavadgītā and of the New Testament, may sometimes wipe out

the discrepances between the East and the West, but the hearts of the adherents of both religions live quite different lives, their minds are inspired by disparate thoughts.[1])

Bhakti is no gratuitous gift of god, but the effect of a purely human endeavour; and *prasāda* does not mean any elevation into a supernatural order, but the help of the deity towards the realization of salvation within the natural order, a help, which is neither absolutely nor morally necessary. This help of the deity and the effort of man himself have their end in the realization of the way of salvation, the efficacy of which operates henceforth ex opere operato, without any dependance on the cooperation of the deity or of man. In accordance with this conception of the human and divine part in the work of the salvation, in the Bhagavadgītā, the emotional devotion to a personal and transcendent deity is modified by the idea of an impersonal immanent Absolute: the doctrine of the *avatāra*, an incarnate Absolute, offers, thereby, a welcome connecting link between theism and pantheism. Bhakti, the ardent devotion to an incarnate deity, is, at the same time, a union with the universe, or, more precisely, an experiencing of the unity of all beings. Thus, after all, the *bhakti* is the return of man to the Absolute in man's own heart (Bhg VI, 31), it is a homage rendered by man to himself.

---

[1]) See Otto Rudolf, Indiens Gnadenreligion und das Christentum. München 1930, pg. 47.

ARABISCHE PAPYRI

AUS DER SAMMLUNG CARL WESSELY IM ORIENTALISCHEN INSTITUTE (ORIENTÁLNÍ ÚSTAV) ZU PRAG.[1])

Von

Adolf Grohmann.[2])

9.

(TAFEL XIV.)

Bruchstück einer Urkunde, die vermutlich zu einem Pacht- oder Kaufvertrage über eine Domäne gehörte.

Arab. II 9. IV. Jahrh. d. H. (X. Jahrh. n. Chr.)

Schmutzigweißes, mittelfeines Papier. 29˙6 × 11 cm.

Auf Rekto stehen 9 Zeilen eines Briefs in großer, etwas flüchtiger Dīwānīschrift, mit schwarzer Tinte parallel zum Schmalrande aufgetragen, ohne diakritische Punkte. Aus diesem Briefe wurde die linke Hälfte abgetrennt und auf der Rückseite für den unten abgedruckten Vertrag verwendet, von dem 31 Zeilen erhalten sind. Sie sind mit schwarzer Tinte in einer kleinen sorgfältigen Nasẖī-hand geschrieben, diakritische Punkte sind öfters beigefügt. Aus dem Charakter beider Hände wird man das Stück wohl noch in das IV. Jahrh. d. H. zu datieren haben. Der Vertrag war in der Mitte gefaltet und dann parallel zu den Zeilen 25 mal eingeschlagen. Die Faltungsprodukte betragen von unten nach oben: 0˙3 + 1˙6 + 1˙8 + 1˙6 + 1˙5 + 1˙6 + 1˙7 + 1˙2 + 0˙8 + 0˙8 + 0˙9 + 0˙9 + 1 + 1˙1 + 0˙9 + 0˙7 + 1 + 1˙5 + 1˙1 + 0˙8 + 0˙8 + 1 + 1˙1 + 1˙2 + 1˙2 cm. Rechts ist ein schmaler Rand von 1˙3 cm, links ein solcher von 2˙5 cm leer gelassen. In einer Entfernung von 13˙5 cm vom unteren Rande ist eine Kollesis sichtbar.

Fundort vermutlich al-Ušmūnain.

Das Bruchstück ist von mir aus 7 in der Sammlung verstreuten Fragmenten, Wessely A 210 + Ar. III 322, Wessely A 208 + Ar. III 255, Wessely A 209 + Ar. III 254, und Wessely A 207 zusammengesetzt worden. Der Kopf der Urkunde, sowie die rechte Hälfte der Zeilen 19—31 haben sich bisher leider nicht gefunden. Unten scheint der Text vollständig zu

[1]) Mit 8 Tafeln.

[2]) Siehe bereits Archiv Orientální X (1938), S. 149—162.

sein. Vielleicht liegt im vorliegenden Text lediglich eine Bestandsaufnahme vor, die als Vorakt zum eigentlichen Vertrag zu betrachten ist. Ich kenne zur Zeit keine Parallele zu diesem interessanten Stück.

١ النصف كاملا من جميع . . .] غيـ]ـر مقسوم من جميع الملك بنو[ا]ى [الذ]ى
٢ الضيعة المعروفة بفوهنيــــــــــــــــــــــــــده
٣ من ذلك
٤ البقعة المعروفة ببلاده فالحد القبلى [منـ]ـها ينتهى الى ارض
٥ هنويش والحد البحرى منها ينتهى الى حرى الحديد و الحد الشرقى
٦ منها ينتهى الى خليج الحرث والحد الغربى منها ينتهى الى ارض هيلاله

٧ البقعة المعروفة بالبركث فالحد القبلى منها ينتهى الى ارض تعرف
٨ بجريج الشماس والحد البحرى منها ينتهى الى الضيعة المعروفة بفوهنيده
٩ والحد الشرقى منها ينتهى الى طريق المارة والحد الغربى منها ينتهى الى ارض
١٠ تعرف كانت بابى محمد بن رجــــــــــــــــــــــا

١١ البقعة المعروفة بساقية بهموا فالحد القبلى منها ينتهى الى ارض
١٢ ابهيوه التراس والحد البحرى منها ينتهى الى جدر ابى حفص
١٣ والحد الشرقى منها ينتهى الى عرصة الضيعة المعروفة بفوهنيده
١٤ والى منازلها والحد الغربى منها ينتهى الى الخليج المعروف بخليج السنط

١٥ البقعة المعروفة كانت بيحنس بن زكرى فالحد القبلى منها ينتهى الى جسر
١٦ الجنان النخل فى الساقية التى بحرى الضيعة والحد البحرى منها ينتهى الى
١٧ طريق المارة والحد الشرقى منها ينتهى الى خليج برشين والحد الغربى
١٨ منها ينتهى الى شاف ساقية القريـــــــــــــــــــــــــنة

1. Nach جميع sind die unteren Teile des Artikels und eines nicht mehr erkennbaren Buchstaben erhalten. — 2. Ms. المعروفه. — 4. Ms. المعروفه, ارض. — 5. هنويش ist im Original voll punktiert. Ms. الحديد. — 7. Ms. المعروفه. — 11. Ms. المعروفه, بساقيه. — 15. Ms. المعروفه, منها. 16. Ms. الساقيه, الصيعه. — 17. Ms. طريو, برشين (voll punktiert). — 18. Ms. ساقيه, شاف.

١٩ [البقعة المعروفة بـ . . . . فالحـ]ـد القبلى منها ينتهى الى ارض لابى الحسن
٢٠] والحد البحرى منه]ا ينتهي الي جسر ادلقانه
٢١] والحد الشرقى منها ينتهى الى . . . . . .] والحد الغربى منها ينت<ه>ى الى
٢٢] . [ـــــــــــــــــــــن

٢٣ [البقعة المعروفة بـ . . . . . فالحد القبلى منه]ا ينتهى الى جسر ارض التمليس
٢٤ [والحد البحرى منها ينتهى الى . . . . و]الحد الشرقى منها ينتهى الى
٢٥ [. . . . . . والحد الغربى منها ينتهى الى ارض] الاسقفـــــــــــــ

٢٦ [البقعة المعروفة بـ . . . . فالحد القـ]ـبلى منها ينتهى الى لقانه
٢٧ [. . . . . . . والحد البحرى منها ينتهى الى . . . .]شنوده والحد الشرقى منها
٢٨ [ينتهى الى . . . . والحد الغربى منـ]ـها ينتهى الى ارض الاسقف

٢٩ [البقعة المعروفة بـ . . . . فالحـ]ـد القبلى منها ينتهى الى ارض تلك
٣٠ [. . . . . . والحد البحرى منها ينتهى الى . . .]ه والحد الشرقى منها ينتهي الي
٣١ [. . . . . والحد الغر]بى منها ينتهى الى بور لقانه

1. die Hälfte, vollständig, vom gesamten [. . . . ., un]geteilten, aus dem gesamten Besitz in Naw[ā]y, [de]r
2. die unter (dem Namen) Fū Hunaida (?) bekannte Domäne (darstellt).
3. Hiezu gehört:
4. Das unter (dem Namen) Ballāde bekannte Grundstück. [Des]sen Südgrenze erstreckt sich bis zum Grund(besitz)
5. des Hinwīš, seine Nordgrenze erstreckt sich bis zur Nachbarschaft des al-Ḥadīd, seine Ostgrenze
6. erstreckt sich bis zum Canal des al-Ḥariṯ und seine Westgrenze erstreckt sich bis zum Grund(besitz) des Hīllāle.

---

20. Ms. الي, ادلمانه. — 21. Ms. سى, flüchtige Schreibung statt ينتهى. — 23. Winzige Reste des medialen Hā sind noch am Bruchrande erkennbar. — 24. Der untere Ausläufer des Wāw ist noch vorhanden. — 25. Vom Ḍād ist noch ein Stück zu sehen. — 26. Ms. لمانه. — 27. Ms. منها. — 28. Ms. الاسمف. — 29. Dāl von فالحد ist noch ganz schwach zu sehen. — 30. Ms. الي.

7. Das unter (dem Namen) al-Birk bekannte Grundstück. Dessen Südgrenze erstreckt sich bis zum Grund(besitz), bekannt
8. unter (dem Namen) Ǧuraiǧ des Diakons, seine Nordgrenze erstreckt sich bis zur unter (dem Namen) Fū Hunaida bekannten Domäne,
9. seine Ostgrenze erstreckt sich bis zur Hauptdurchgangsstraße und seine Westgrenze bis zum Grund(besitz),
10. der früher unter (dem Namen des) Abū Muḥammad b. Raǧā' bekannt war.

11. Das unter (dem Namen) Sāqiyat Bihamū bekannte Grundstück. Dessen Südgrenze erstreckt sich bis zum Grund(besitz) des
12. Apaheu, des Schildmachers, seine Nordgrenze erstreckt sich bis zur Mauer des Abū Ḥafṣ,
13. seine Ostgrenze erstreckt sich bis zum offenen Felde der unter (dem Namen) Fū Hunaida bekannten Domäne
14. und bis zu ihrem Wohnhause, und seine Westgrenze erstreckt sich bis zum Canal, der unter (dem Namen) „Canal der Akazie" bekannt ist.

15. Das früher unter dem Namen Joḥannes, Sohn des Zikrī, bekannte Grundstück. Dessen Südgrenze erstreckt sich bis zum Damm
16. der Palmgärten am Bewässerungskanal, der nördlich der Domäne (liegt), seine Nordgrenze erstreckt sich bis zur
17. Hauptdurchgangsstraße, seine Ostgrenze erstreckt sich bis zum Canal von Buršain, und seine Westgrenze
18. erstreckt sich bis zum gemauerten Wasserlauf der Sāqiyat al-Qarīna.

19. [Das unter (dem Namen) . . . . . . bekannte Grundstück.] Dessen Süd[gren]ze erstreckt sich bis zum Grund(besitz) des Abu 'l-Ḥasan
20. [und seine Nordgrenze] erstreckt sich bis zum Damm von Adluqāne
21. [seine Ostgrenze erstreckt sich bis . . . .] und seine Westgrenze ers(tre)ckt sich bis
22. [ ] īn.

23. [Das unter (dem Namen) . . . . . . bekannte Grundstück. Dessen Südgrenze] erstreckt sich bis zum Damm des Grundbesitzes von at-Tamalīs (?)
24. [seine Nordgrenze erstreckt sich bis . . . .,] seine Ostgrenze erstreckt sich bis
25. [. . . . . und seine Westgrenze erstreckt sich bis zum Grundbesitz] des Bischofs

26. [Das unter dem Namen . . . . bekannte Grundstück. Dessen S]üd[grenze] erstreckt sich bis Luqāne
27. [. . . . . und seine Nordgrenze erstreckt sich bis . . .] Šanūda, seine Ostgrenze
28. [erstreckt sich bis . . . . und seine Westgrenze] erstreckt sich bis zum Grundbesitz des Bischofs.

29. [Das unter (dem Namen) . . . . bekannte Grundstück.] Dessen Süd[grenze] erstreckt sich bis zum Grundbesitz jener
30. [. . . . . seine Nordgrenze erstreckt sich bis . . .]ye (?), seine Ostgrenze erstreckt sich bis
31. [. . . . . und seine We]st[grenze] erstreckt sich bis zum Brachlande von Luqāne,

1. Zur Ortschaft Nawāy, in den Papyri auch نواية geschrieben, vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, II, S. 63.
2. Der Name der Domäne steht im Buchstabengerippe völlig fest, die Hinzufügung diakritischer Punkte und Vokale ist aber lediglich als Versuch anzusehen.
4. بلاده ist vermutlich eine Umschreibung der koptischen Form des griechischen Namens Παλλάδιος (vgl. F. Preisigke, Namenbuch, col. 261).
5. Die Lesung حرى verdanke ich Prof. A. Fischer. Zum Namen الحديد vgl. *aṭ-Ṭabarī*, Annales ed. M. J. de Goeje, Indices, S. 125 f. (vgl. حَدِيد und حُدَيْد bei *ad-Dahabī*, Muštabih, S. 151 und جُدَيْد in F. Wüstenfeld, Register zu den genealogischen Tabellen der arab. Stạmme u. Familien (Göttingen 1853), S. 186.
6. Neben الحرث ist auch الجِرْث möglich; vgl. *ad-Dahabī*, Muštabih, S. 135. هيلاله ist vermutlich der als ϩηλⲁλ ins Koptische übergegangene Namen هلال mit ⲉ als Endungsrest; vgl. G. Heuser, Die Personennamen der Kopten I (Leipzig 1929), S. 115 f.
7. Eine Ortschaft البرك im Distrikt von al-Ušmūnain ist in PERF n° 1142 erwähnt. Vgl. noch S. de Sacy, Relation de l'Égypte, par Abd-Allatif, S. 693, n° 16, *Ibn al-Ǧīʿān*, Tuḥfa, S. 175_{15}.
11. Zu بهموا ist Πιαμουεί bei C. Wessely, Stud. Pal. XX, n° 229_{24} (S. 121) zu vergleichen.
12. Zu ابهيوه vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, III, S. 128.
14. السَنط ist eine Akazienart (vgl. S. de Sacy, a. a. O., S. 33 f., 121 f.). Vielleicht liegt aber auch ein Ortsname vor, der aus koptischem ϣⲟⲛⲧ umschrieben sein konnte.
17. برشين erinnert an البرشا im Distrikt von Mellawī. Vgl. *Ǧadwal*, (Cairo 1910), S. 106.

18. Zu ساف (شاف des Originals ist wohl nur eine graphische Variante, indem Sīn durch 3 Punkte differenziert wurde, vgl. CPR III, I/1, S. 72) vgl. A. Dietrich, Arabische Papyri aus der Hamburger Staats- und Universitätsbibliothek, Abh. f. d. Kunde des Morgenlandes, XXII, S. 57. Das Wort ist nun auch in P. Cair. B. É. Inv. n° 353_3 belegt. Schon A. Mez. Die Renaissance des Islâms (Heidelberg 1922), hat das Wort mit „Reihe, Straße“ wiedergegeben. Hier handelt es sich offenbar um den gemauerten Wasserlauf eines Kanals.
Zu القرينة vgl. *ad-Dahabī,* Muštabih, S. 423 قَرِينَة, neben dem auch قَرِيبَة angeführt ist.

23. Der Name am Ende der Zeile ist nicht sicher.

26. لقانه (auch diese Punktierung ist nur ein Versuch) ist wohl eine Umschreibung von Lucanus.

10.

(TAFEL XIV.)

Bruchstück einer Quittung.

Ar. III 215. Tybi 322 d. H. (27. Dez. 933 bis 25. Jannuar 934 n. Chr.).

Schmutzigweißes, mittelfeines Papier. 5·3 × 5·7 cm.

Der Text ist in schwarzer Tinte auf Rekto von der geübten, etwas flüchtigen Hand des Schreibers Ẓalmā b. Buṭrus aufgetragen. Die Rückseite ist leer.

Fundort unbekannt.

Das Bruchstück stammt aus der Mitte der Quittung und ist oben und unten abgerissen. Der rechte Rand ist mit der Schere beschnitten.

Alte Signatur Wessely 659.

ادى ذلك قابله رجا بن[ ]
بطوبه لسنة اثنى وعشرين و ثلثمائة وجرى
ذلك على يدى بطرس بن فيب وكتب
ظلمى بن بطرس بخطه وإن احضر براة
سوى هذه . . . . [ ]
[ ]·[ ]

1. Vom Vaternamen sind nur winzige Reste zweier Buchstaben übriggeblieben. — 5. Initiales ʿAin, eine Haste, ein kleiner Buchstabenrest, eine zweite Haste, auf die vielleicht Dāl oder Rā folgt, Rā, ʿAin und vielleicht ڤ sind alles, was von dieser Zeile erhalten ist.

1. Es hat dies sein Empfänger Raǧā b. [ ] gezahlt
2. im Tybi des Jahres dreihundertzweiundzwanzig, und dies
3. ging durch Buṭrus Sohn des Phīb, und es schrieb (es)
4. Ẓalmā, Sohn des Buṭrus mit seinem Schriftzuge. Und wenn er eine andere Quittung
5. als diese vorlegen sollte . . . .

2. Der fünfte koptische Monat Tybi ist im Arabischen in verschiedener Weise umschrieben worden (vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, II, S. 115, III, S. 151, 174, 183). Die Form طوبه findet sich auch in PERF n° 640_{11}, 692_{4}, 978_{3}, PER Inv. Ar. Pap. 1237_{5}, Inv. Chart. Ar. 7472, P. Berol. $8011_{10,\ 13}$, 8021_{1}, $11962^{r}{}_{3}$, ${}^{v}{}_{6}$.
3. Zu فيب vgl. A. Grohmann, a. a. O. III, S. 152.
4. Zu ظلمى, koptisch ϫⲁⲗⲙⲁ, vgl. A. Grohmann, a. a. O. IV, S. 77.

11.

(TAFEL XV.)

Zeugenunterschriften eines Vertrags.

Ar. III 170. III. Jahrh. d. H. (IX. Jahrh. n. Chr.).

Gelblichbrauner, feiner Papyrus. 3·8 × 9·7 cm.

Die Urkunde, zu der die erhaltenen 4 Zeilen gehören, ist mit schwarzer Tinte parallel zu den Horizontalfasern geschrieben. Diakritische Punkte fehlen. Der Schriftzug gehört dem III. Jahrh. d. H. an.

Fundort unbekannt.

Oben und unten abgerissen und wurmzerfressen.

١ [ ] ر [ ]
٢ شهد يحيى بن فرقود وكتاب شهادته
٣ بيده
٤ وسليمن بن د[ا]ود السليحى وكتب سليم[ن] بن ا[ ]
٥ [بامره ومحضره] .

1. [ ] . . [ ]
2. Yaḥyā b. Farqūd, und seine Zeugenfertigung (erfolgte)
3. eigenhändig.
4. Und Sulaimān b. Dāwid as-Sulaiḥī, und Sulaimān b. A [. . . .] schrieb (es)
5. [in seinem Auftrage und in seiner Gegenwart].

4. Ein winziger Rest des Alif in داود ist noch erkennbar.

2. Zu فَرْقُود vgl. فَرْقَد bei *Yāqūt*, Muʿǧam, III, S. 30_{16}.
4. Die Nisba السُّلَيْحِيّ bezieht sich auf سُلَيْح, eine Abteilung der Quḍāʿa, die in Syrien wohnte (vgl. *al-Hamdānī*, Iklīl VIII ed. Anastas, Baġdād 1931, S. 283_{16f}). Die Nisba wird سُلَيْحِى und سَليحىّ vokalisiert. Vgl. *ad-Dahabī* Muštabih, S. 271, *as-Suyūṭī*, Lubb al-Lubāb, S. 139, *as-Samʿānī*, Kitāb al-Ansāb, fol. 304ʳ.

III. Steuertexte.

A. Steuerquittungen.

1. Grundsteuerquittungen.

12.

(TAFEL XV.)

Bruchstück einer Grundsteuerquittung.

Ar. III 204. III. Jahrh. d. H. (IX. Jahrh. n. Chr.)

Hellbrauner, feiner Papyrus. 8·6 × 7 cm.

Der Text der Grundsteuerquittung steht auf Rekto und ist mit schwarzer Tinte ohne diakritische Punkte rechtwinkelig zu den Horizontalfasern aufgetragen. Die unschöne, flüchtige Schrift weist in das III. Jahrh. d. H. Šīn ist mit einem schiefen Strich versehen, der ursprünglich die drei Punkte ersetzt, jetzt aber lediglich als Differente dient. Die Rückseite ist leer.

Fundort unbekannt.

Nur die linke obere Ecke des Textes ist erhalten.

Alte Signatur Wessely A 84.

١]   δ[دينــــر
٢]   الرقـ]ة   αςγ′ι′β′
٣]   بســــــم   ا]الله الرحمن الرحيم
٤]   . ب]ن [يو]سف على يديه عن شركته مو[
٥]   ]ل عمّا يلزمه من الخراج عن طوخ مقا[بلة
٦]   [. . . . .]

4. Vom letzten Buchstaben des *ism* des Steuerzahlers ist noch ein winziger Rest erhalten, ebenso von Wāw. — 6. Von den 18 Buchstaben dieser Zeile sind einige ganz, die meisten nur im oberen Teile erhalten. Eine Lesung dieses Zeilenfragments ist leider nicht möglich.

1. [ ] 4 Dīnār
2. [Foli]o $1\frac{1}{2} + \frac{1}{3} + \frac{1}{12}$
3. [Im Namen G]ottes, des Barmherzigen, Gütigen!
4. [Yū]suf durch ihn (selbst) für seine Genossenschaft...[
5. [ ]... von dem, was ihm an Grundsteuer oblag für Ṭūḫ, gegenüber [
6. [ ].....................[

2. Mit رُقْعَة ist hier, wie oft in den Steuerpapyri, die Folioseite des Registers gemeint, auf der der Steuerträger vermerkt war.
4. Der Steuerträger zahlt für die Genossenschaft, deren Vertreter oder Betriebsleiter er offenbar ist.
5. Zu Ṭūḫ vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, III, S. 131 f. Welcher der طوخ genannten Orte hier in Frage kommt, ist völlig ungewiß, da der Name der gegenüberliegenden Stadt nicht angegeben ist.

13.

Bruchstück einer Grundsteuerquittung.

A II 44. III. Jahrh. d. H. (IX. Jahrh. n. Chr.)

Gelblichbrauner, dicker, schlecht gearbeiteter Papyrus. 12˙5 × 21 cm.

Der Text der Quittung ist mit schwarzer Tinte auf Rekto rechtwinkelig zu den Horizontalfasern aufgetragen. Diakritische Punkte sind nur vereinzelt gesetzt. Die unschöne und unregelmäßige Schrift (Hand A) weist in die erste Hälfte des III. Jahrh. d. H. Auf der Rückseite stehen drei Kolumnen griechischer Zahlbuchstaben. Die mittlere, 9 Zeilen enthaltend, zeigt eine geübte gefällige Hand (B) und verläuft parallel, aber in entgegengesetzter Richtung zu den Zeilen der Rektoseite rechtwinkelig zu den Vertikalfasern. Rechts von ihr, in gleicher Anordnung, steht eine zweite Kolumne zu 7 Zeilen, deren dicke Schrift vermutlich von der Hand des Schreibers der Rektoseite (A) stammt, endlich sind parallel zum linken Rande die Zahlen ια ιβ und ζ von derselben Hand auf die Vertikalfasern gesetzt worden. Alle drei Zahl-Kolumnen sind in schwarzer Tinte geschrieben. Die Quittung war parallel zu den Zeilen gefaltet, die Faltungsprodukte betragen von unten nach oben: 2 + 3 + 3 + 3˙7 cm.

Fundort unbekannt.

Die linke Seite der Quittung ist abgerissen, unter Zeile 6 bzw. 7 ist der Papyrus mit der Schere abgetrennt worden. Der obere und rechte Rand stellen die alten Blattränder der Rolle dar. Stellenweise wurmzerfressen.

١ [ ] .

٢ بسم الله الرحمن الرحيم الخ[ر]ا[ج]

٣ / د[ينـــر]

٤ الذى دفعت من الخراج الخضر اثنى [عشـــر]

٥ وفى خراج الزرع او الحر . . [ ] . [ ]

٦ وايضا γ . [ ]

٧ . . ε]κ [

1. . . [.]
2. Im Namen Gottes, des Barmherzigen, Gütigen! Die Gru[nd]steu[er]
3. D[īnār]
4. Was ich an Grundsteuer für Gemüse(land) gezahlt habe (sind) zwö[lf]
5. und für die Grundsteuer für Saatland oder . . . . [ ]
6. Weiters [ ]3 [ ]
7. . . . . [2]5 [ ]

Nach der Höhe der gezahlten Beträge zu urteilen muß es sich hier um einen immerhin bedeutenderen Grundbesitz handeln.

4. Die Gemüsesteuer (خراج الخضر), auch in PER Inv. Ar. Pap. 10151_{13} erwähnt (خراج الخضر والاقرطا), geht gelegentlich der Steuer auf Luzerner Klee (قرط) parallel. Diese Form der Grundsteuer ist neben jener auf Dattelpalmen (خراج نخل وخضر) auch literarisch belegt. Vgl. H. F. Amedroz, The historical remains of Hilâl al-Sâbi, first part of Kitab al-Wuzara (Leyden 1904), S. 338_{11}. Der schiefe Strich über الخضر ist ein Revisionszeichen, das die Zahlung des Steuerbetrags anzeigt. Vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, III , S. 226.

5. الزرع entspricht der σπορίνη γῆ oder ἐνσπορά der griechischen Papyri.

1. Reste eines Buchstabens sind am Ende der Zeile erhalten. — 2. Sīn von بسم ist mit 3 Punkten versehen (vgl. CPR III, I/1 S. 72). — 3. Dāl, ist nur teilweise vorhanden. — 4. Dāl, Fā und ʿAin sind nur schwach erkennbar. Ms. ابنى doch ist der Punkt wohl irrtümlich gesetzt und اثنى gemeint. — 5. Auf Rā in الحر folgt anscheinend ه, der folgende schiefe Strich gehört wohl zur griechischen Zahl, ebenso der von links oben nach rechts unten verlaufende Strich, der nach der Lücke steht. — 6. Die Dekade ist völlig unsicher. — 7. Vom Kappa fehlt der Vertikalstrich. Unter ايضا und او sind die Spitzen einer Haste zu sehen. Die erste gehörte vermutlich zu ι, die zweite zu κ oder η.

14.

(TAFEL XV.)

Grundsteuerquittung.

A II 96. 261 d. H. (16. Okt. 874—6. Okt. 875 n.Chr.)

Hellbrauner, mittelfeiner Papyrus. 13·8 × 7·9 cm.

Der Text der Grundsteuerquittung, die aus 9 Zeilen besteht, ist in schwarzer Tinte rechtwinkelig zu den Horizontalfasern aufgetragen. Nur Bā in بسم ist punktiert. Die Schrift zeigt eine geübte, etwas flüchtige Beamtenhand. Die Rückseite ist leer. Die Quittung war parallel zu den Zeilen gefaltet; die Faltungsprodukte betragen von unten nach oben: 0·5 + 1·2 + 1·4 + 2 + 1·1 + 1·1 + 1·7 + 1·2 + 1·2 + 1·2 + 0·7 cm.

Fundort unbekannt.

Der Text hat infolge der Faltung an mehreren Stellen gelitten, der Rand ist mehrfach eingerissen. Unter der letzten Zeile ist ein 3·3 cm breites Stück leergelassen. Im Ganzen ist der Text gut erhalten.

١ γ دينر

٢ الرقعة βϛη'/

٣ بسم الله الرحمن الرحيم

٤ ادى يحنس السمى عما[ي]لزمه من الخرا[ج]

٥ عن بسيس قبالة ابى محمد حك[يم بن فلان]

٦ [م]و[ل]ى امير المومنين د[ينا]رين ونصف و نصفثمن

٧ دينر م[ثق]ال الى ا[ضطف]ن بن بقطر القسطال

٨ بحضرة يونس بن الموفق وكيل ابى محمد اعزه الله

٩ لخراج سنة احدى وستين و ماتين σξα

1. 3 Dīnār
2. Folio $2\frac{1}{2} + \frac{1}{8} + \frac{1}{48}$
3. Im Namen Gottes, des Barmherzigen, Gütigen!
4. Gezahlt hat Johannes as-Samtī(?) von dem, was ihm an Grundsteuer [ob]lag
5. für Besis (Basīs), die Pachtung des Abū Muḥammad Ḥak[īm b. N. N.]

6. [Frei]ge[las]senen des Beherrschers der Gläubigen zwei D[īnā]re und einen halben und einen sechzehntel
7. Dīnār des Mi[tq]ālfußes an [Stepha]n(?) Sohn des Viktor, den Säckelwart,
8. in Gegenwart des Yūnus b. Muwaffaq, des Bevollmächtigten des Abū Muḥammad, den Gott stärken möge,
9. für die Steuer des Jahres zweihunderteinundsechzig 261

2. Der hier ausgeworfene Betrag, $2\frac{1}{2} + \frac{1}{8} + \frac{1}{48}$ Dīnār, weist gegen die als gezahlt ausgewiesene Summe (Z. 6) von $2\frac{1}{2} + \frac{1}{16}$ Dīnār eine Differenz von $\frac{1}{16} + \frac{1}{48}$ Dīnār oder 2 Karat auf. Entweder hat der Steuerzahler tatsächlich nur $2\frac{1}{2} + \frac{1}{16}$ Dīnār gezahlt, ist also um 2 Karate im Rückstande, oder er hat nur diesen Betrag als effektive Steuer vorgeschrieben bekommen, dann sind die 2 Karat in Z. 2 wohl eine Art Zuschlag, vielleicht als Quittungsgebühr (براءة), die in Parallele zur συμβολικά der griechischen Papyri steht. Vgl. Allan Chester Johnson, Roman Egypt to the reign of Diocletian (Baltimore 1936), S. 577.
4. Die Nisba ist leider nicht sicher zu lesen. Statt السمى ist vielleicht auch السَمْتِى möglich. Vgl. *ad-Dahabī*, Muštabih, S. 273 f., *as-Sam'ānī*, Kitāb al-Ansāb, fol. 306v. Die Nisben السُمْنِى (von سُمْنَة, einem Dorfe in Boḫārā) oder السَمِنِى bzw. الشَمَنِى (von شَمِن, شَمَن, شِمَن im Bezirke von Istirābād in Māzandarān) kommen wohl kaum in Betracht. Ebenso auch wohl nicht الشُمُنِّى von شُمُنَّة, einem Weiler vor Konstantinopel. Vgl. *as-Suyūṭī*, Lubb al-Lubāb, S. 156, *Yāqūt*, Mu'ğam al-Buldān, III, S. $323_{15\,ff.}$
5. بسس ist wohl die Umschreibung des Eigennamen Βῆσις oder Πῆσις in F. Preisigke, Namenbuch, col. 75. Dieser Name kommt auch in einem noch unnummerierten Papyrus der Rainersammlung vor (بسيس بن ابو قرمان). Daß ein Pachtgut mit dem Namen seines ehemaligen Besitzers oder seines Pächters bezeichnet wird, kommt öfters vor. P. Cair. B. É. 194 + 264 (A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, IV, n° 270) und P. Ryl. Arab. III n° 8_5 (S. 24) bieten Beispiele hiefür.
Statt حَكِيم ist auch حُكَيْم möglich. Vgl. *ad-Dahabī*, Muštabih. S. 167.
7. Die Ergänzung ا[صطف]ن ist nicht sicher, aber nach den vorhandenen Buchstabenresten möglich.
9. Zur Doppeldatierung in arabischen Zahlworten und griechischen Zahlbuchstaben vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, I, S. 117.

2. Kopfsteuerquittungen.

15.

(TAFEL XVI.)

Arab. II 17 a. 302 d. H. (27. Juli 914 — 17. Juli 915 n. Chr.).

Hellbrauner, mittelfeiner Papyrus. 9·5 × 6·6 cm.

Auf Rekto steht die Basmala (Hand A). Darunter von anderer Hand (B) eine Liste christlicher Steuerträger mit den eingezahlten Beträgen (N° 18), alles parallel zu den Horizontalfasern. Die Rückseite trägt eine Kopfsteuerquittung, für die der Beschreibstoff aus der Liste auf Rekto herausgeschnitten wurde. Sie umfaßt 8 Zeilen, die rechtwinkelig zu den Vertikalfasern verlaufen. Alle Texte sind mit schwarzer Tinte geschrieben. Nur Bā in Z. 5 der Liste auf Rekto ist punktiert. Die Quittung war parallel zu den Zeilen gefaltet, die Faltungsprodukte betragen von unten nach oben: 0·3 + 0·9 + 1 + 0·8 + 1·3 + 1·9 + 0·8 + 1 + 1·3 + 1·3 cm.

Fundort wahrscheinlich das Fayyūm.

Die Liste auf Rekto ist links unvollständig und bricht unmittelbar nach Z. 5 ab. Die Quittung auf Verso ist bis auf eine Verletzung des oberen Randes vollständig und gut erhalten.

Alte Signatur Wessely 1252. Vgl. K. W. Hofmeier, Beiträge zur arabischen Papyrusforschung, Islam IV (1913), p. 120.

Auf Verso:

١ فى الرقعة β يوم[ζ] ϛγʹκʹδʹ ,γʹ

٢ بسم الله الرحمن الرحيم

٣ ادى بقطر عن سرمادة الجزّار نصف وربع وثمن دينر

٤ وثلث قيراط[م]روج عما يجب عليه من الجالية بططون

٥ جرى الآن على يدى ابى جعفر اعزّه الله

٦ لخراج سنة اثنى وثلثمائــــــــــــــــــــــــة

٧ دينر به لخراج سنة

٨ ϛγʹκʹδʹ ,γʹ τβ

1. Von der Zahl nach يوم ist nur mehr ein kleines Bogenstück zu sehen. ζ ist wahrscheinlich, aber nicht sicher. — 4. Winzige Reste des initialen Mīm sind noch vorhanden.

1. Auf Folio 2, [Sams]tag, $\frac{1}{2} + \frac{1}{3} + \frac{1}{24}$ (Dīnār) + $\frac{1}{3}$ (Karat).
2. Im Namen Gottes, des Barmherzigen, Gütigen!
3. Gezahlt hat Viktor für Sarmāde, den Metzger, einen halben und ein Viertel und ein Achtel-Dīnār
4. und drei Karat gangbar(er Münze) von dem, was ihm oblag von der Kopfsteuer in Ṭūṭūn,
5. das jetzt unter der Verwaltung des Abū Ǧa'far — Gott stärke ihn — steht,
6. für die Steuer des Jahres dreihundertundzwei.
7. Dīnār für die Steuer des Jahres
8. $\frac{1}{2} + \frac{1}{3} + \frac{1}{24} + \frac{1}{3}$ (Karat) 302

3. Zum koptischen Namen سرماده vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, I, S. 178. Zu den dort angeführten Belegen ist nun P. Wessely $1252^{v}{}_{3}$ und P. Cair. B. E. Inv. n° $190^{r}{}_{1}$ nachzutragen. Zu den verschiedenen Lesungsmöglichkeiten für den Berufsnamen الجزار vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, I, S. 115.
4. Der Ausdruck دينر مروّج begegnet auch in PERF n° 996_{6} (MPER II/III, 1887, S. 162) und in P. Berol. $15146_{3f.}$ صف (٤) [دينا]ر وربع دينر مروّجة
Zu جالية vgl. A. Grohmann, Probleme der arabischen Papyrusforschung II, p. 276 (Archiv Orientální, V, 1933), S. 130 (ibid. VI, 1933).
Zu طوطون vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, I, S. 172. An neuen Belegstellen zu diesem fayyūmischen Ort kann ich jetzt anführen: BKU I, n° 26, S. 26, P. Berol. $8161^{r}{}_{3}$, P. Cair. B. É. Inv. n° 451_{4}, $629^{v}{}_{2}$ und die Papyri Wessely Ar. I 10_{2}, Ar. II $105a^{r}{}_{6}$, $105b^{v}{}_{4}$, 133_{2}.
7. Das eine Bandverschlingung in Achterform zeigende Zeichen ist wohl als Trennungszeichen aufzufassen; ähnliche Zeichen begegnen uns in Briefadressen, wo sie Absender und Empfänger scheiden. Vgl. CPR III, I/1, S. 77.

3. Quittung über eine nicht näher bestimmte Steuer.

16.

(TAFEL XVI.)

Ar. III 134. 290 d. H. (5. Dez. 902 — 24. Nov. 903 n. Chr.).

Gelblichbrauner, feiner Papyrus. 8·5 × 3·6 cm.

Auf Rekto sind 5 Zeilen eines Briefs mit schwarzer Tinte rechtwinkelig zu den Horizontalfasern geschrieben. Die Rückseite trägt eine Steuerquittung in 8 Zeilen, für die der Beschreibstoff aus dem Brief geschnitten

wurde; der Text verläuft parallel zu den Vertikalfasern und ist mit schwarzer Tinte in sehr flüchtiger Beamtenhand geschrieben. Diakritische Punkte fehlen. Die Quittung war in der Mitte und dann parallel zu den Zeilen gefaltet, die Faltungsprodukte betragen von unten nach oben: 0·7 + 1·4 + 1·7 + 1·5 + 1·4 + 1·3 + 0·6 cm.

Fundort unbekannt.

Nur die linke Hälfte der Quittung ist erhalten.

١ [الرقعة x مسر]ى κζ'

٢ [بسم الله الرحمن الرحيم] ϛι'β' ,η'

٣ [ادى فلان بن فلان]نصف وقيراطين وثلثى

٤ [قيراط نقد بيت المال و]وزنه دفع ذلك الى

٥ [. . . . . ا]بى السرى الليث

٦ [. . . . .] بقطر بما يجب عليه

٧ [من . . . .]ر لشهور سنة تسعين

٨ [ومـــــــــــــــــا]ئـــــــــــتين σϟ

1. [Folio x Mesor]i 27.
2. [Im Namen Gottes, des Barmherzigen, Gütigen!] $\frac{1}{2} + \frac{1}{12} + \frac{2}{3}$ Karat
3. [Gezahlt hat N. N., Sohn des N. N.] einen halben (Dīnār) und zwei Karat und zwei Drittel
4. [Karat vollwertiger und vollwichtiger Münze des] Schatzhauses. Er hat dies gezahlt an
5. [. . . . . A]bu's-Sarī al-Laiṯ
6. [ ] Viktor mit dem, was ihm obliegt
7. [an . . . .] . . . für die Monate des Jahres neunzig
8. [und zweihun]dert 290.

1. Zum koptischen Monat Mesori (مسرى) vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, II, S. 111. Wenn das Jahr 290 d. H. gemeint ist, entspricht der 27. Mesori dem 20. August 903 n. Chr.
4. Zu dieser Formel vgl. A. Grohmann, a. a. O., S. 47.
8. Zur Doppeldatierung in Worten und Ziffern vgl. oben S. 253.

---

6. Ms. بقصر; der Schreiber vergaß offenbar die Haste auf den Körper des Ṭā aufzusetzen, ein Versehen, das öfters vorkommt.

B. Steuerlisten.

1. Listen koptischer Kopfsteuerträger.

17.

A III 211. II. Jahrh. d. H. (VIII. Jahrh. n. Chr.).

Auf Rekto stehen zwei Zeilen einer Liste koptischer Steuerträger, die vermutlich Kopfsteuer zu zahlen hatten, in schwarzer Tinte rechtwinkelig zu den Horizontalfasern. Der regelmäßige, feine Schriftzug weist in das II. Jahrh. d. H. Diakritische Punkte fehlen. Auf der Rückseite ist von anderer, grober Hand, die offenbar viel später tätig war, eine Kolumne griechischer Zahlen mit schwarzer Tinte rechtwinkelig zu den Vertikalfasern aufgetragen.

Fundort unbekannt.

Das Fragment stellt den linken Teil einer Faltung dar, die aus der Liste herausgebrochen ist. Es ist rechts unvollständig.

Alte Signatur Wessely A 32.

١]س لبيـــــــده γ'η'

٢]بوده اتناس الشماس βγ'η'μ'η'

1.] . . . . Lebīde $^1/_3 + ^1/_8$
2.]ūde Atanās, der Diakon $2^1/_3 + ^1/_8 + ^1/_{48}$

1. لبيده ist wohl die Umschreibung des Namens Λεβίτου bei F. Preisigke, Namenbuch, col. 194.
2. Zu اتناس vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, III, S. 204.

18.

(TAFEL XVI.)

Arab. II 17a Recto. Ende des III. Jahrh. d. H. (IX. Jahrh. n. Chr.).

Vgl. die Beschreibung unter n° 15.

بســــــــــــم الله الرحمن الر]حيم

٢ ع]لى يدى بيسطلس بن مرقورة عن اناس شا[تى

٣ منه عن نفـــــــــــــه αςδ' و]عن

---

2. Die Unterlänge von μ ist abgebrochen.

٤ وعن شنوده بن دويـــــــد ςγ′η′ γ′ وعن[. .

٥ وعن كيل بوفيم واخوته βη و]عن

1. Im Namen Gottes, des Barmherzigen, Gütigen!
2. d]urch Papostolos Sohn des Merkūre für verschiedene Leu[te
3. davon für ihn selbst 1½ + ¼ und [für
4. und für Šanūda, Sohn des Dawid ½ + ⅓ + ⅛ + ⅓ Karat und für [
5. und für Chael Būfīm und seine Brüder $2^2/_3$ und [für

5. Zum Namen Būfīm vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, IV, S. 105. Der Name findet sich auch in P. Wessely Ar. II $127^r{}_{10}$ und Ar. II $32^r{}_{17}$ (=P. Wessely B 197) sowie Ar. II $34^r{}_{18}$ (=A 37).

19.

Ar. III 253. II/III Jahrh. d. H. (VIII/IX. Jahrh. n. Chr.).

Hellbrauner, mittelfeiner Papyrus. 11 × 8·2 cm.

Auf Verso ist eine Liste der Taglöhner der Ortschaft بلقوره (?) mit schwarzer Tinte rechtwinkelig zu den Vertikalfasern geschrieben. Auf der Rektoseite steht nur von anderer Hand فد]ان Faddān parallel zu den Hori-
ϱλα[131
zontalfasern in schwarzer Tinte. Beide Texte sind mit einer einzigen Ausnahme unpunktiert und weisen durch ihren Schriftzug in das ausgehende II. oder beginnende III. Jahrh. d. H. Auf Rekto ist in einer Entfernung von 4·4 cm vom rechten Rande eine 3 cm breite Kollesis sichtbar. Der Papyrus war rechtwinkelig zu den Zeilen gefaltet, die Faltungsprodukte betragen von links nach rechts: 2·1 + 2·1 + 2·2 + 1·8 cm.

Fundort unbekannt.

Die Liste ist rechts vollständig, auf den übrigen Seiten abgebrochen, soweit erhalten aber in gutem Zustande.

Auf Verso:

١ بقية اجرى بلقوره[

٢ حراس القا[بط

٣ دموز[ه

٤ بهيوه[

4. Nach Final-Nūn, das nur teilweise erhalten ist, ist noch der Rest eines Buchstabens zu sehen. — 5. Ms. بوفم. Von Initial-ʿAin am Schluß der Zeile ist noch ein winziges Stück vorhanden.

٥ العمالـــ]ين

٦ بقام[

٧ هو]ار

٨ الســـ]ـ

٩ قريقو]س

١٠ المزعـــ]ـ

١١ لـ[

١٢ المماليـ]ـك

١٣ . .]

١٤ ا]لـ [.[

1. Die übrigen Taglöhner von Pelqōre[
2. die Wächter der Ko[pten
3. Damūn[e
4. Piheu[
5. die Arbeit[er
6. Pqām[
7. Hōr[
8. die . . . . . [
9. Cyricu[s
10. die . . . . . [
11. L . . . . [
12. die Freigelassen[en
13. . . . . [
14. d[ie] . . [

1. اجرى steht für أُجَرَاء. Die Punktierung des Ortsnamens ist lediglich als Versuch anzusehen.

2. Der Terminus حارس القبط, der Wächter aus der koptischen Bevölkerung, begegnet uns öfters in den Papyri; so in PER Inv. Ar. Pap. 5219_3 (مويه حارس القبط MPER II/III, 1887, S. 164), P. Straßbg. Arabe 99_8 (α اسحق حارس القبط ςγ′η′ι′β′ هلس حارس القبط). Sie scheinen nicht mit den Dorfwächtern identisch zu sein, die offenbar eine amtliche Stellung — sie waren die Ortspolizei — innehatten.

12. Yā ist im Ms. punktiert. — 13. Reste von 2 Buchstaben, die offenbar zum Namen gehörten, sind noch erhalten. — 14. Der Buchstabe vor dem Bruchrande ist vielleicht ر.

3. Zu دمونه vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, IV, S. 43.
4. Zu بهيوه vgl. A. Grohmann, a. a. O. III, S. 128.
9. Der Name Cyricus (Qurīqūs) ist ausführlich in Bd. IV der Arabic Papyri in the Egyptian Library, S. 13 besprochen.

2. Liste von Grundsteuerträgern.

20.

(TAFEL XVII.)

Bruchstück einer Liste von Grundsteuerträgern mit den eingezahlten Beträgen.

Ar. II 68. III. Jahrh. d. H. (IX. Jahrh. n. Chr.).

Hellbrauner, mittelfeiner Papyrus. 12 × 17·5 cm.

Die Liste ist auf Rekto in schwarzer Tinte parallel zu den Horizontalfasern geschrieben. Drei Hände sind erkennbar. Die flüchtige, etwas nach rechts neigende Hand A schrieb die Namen und Beträge, eine zweite (B) fügte mit hellerer Tinte die korrespondierenden Namen mit وهو, und die Randnotiz ادى القيّار hinzu, eine dritte (C), sehr kleine flüchtige Hand, fügte die übrigen Randbemerkungen bei. Diakritische Punkte fehlen im Haupttext, doch ist Sīn mit einem kurzen, schiefen Strich versehen. Auf der Rückseite sind einzelne Steuerträger mit Angabe ihres Wohnsitzes verzeichnet. Dieser Text ist von einer vierten Hand (D) parallel zu den Vertikalfasern, also rechtwinkelig zur Liste auf Rekto, mit schwarzer Tinte ohne diakritische Punkte geschrieben. Die Schriftart aller Texte weist in das III. Jahrh. d. H.

Der Papyrus war in der Mitte und dann parallel zu den Zeilen der Liste auf Rekto gefaltet, die Faltungsprodukte betragen von unten nach oben 2 + 1·7 + 1·6 + 1·8 + 2·4 + 2·2 cm. In der rechten unteren Ecke ist ein Einschnitt, durch den ein schmales Papyrusband gezogen wurde, das das jetzt nicht mehr vorhandene Siegel festhielt und die Rolle umschloß.

Fundort unbekannt.

Der Text auf Rekto ist rechts, links und unten vollständig, oben aber abgerissen, so daß der Kopf der Liste fehlt. Der Text auf Verso ist links abgerissen, was übrig blieb füllt nur die beiden letzten Faltungen und lohnt nicht die Herausgabe.

Alte Signatur Wessely A 180.

Der Text ist besonders durch die Randbemerkungen beachtlich, da hier zum erstenmale in einer Liste der Beamte genannt wird, der die Steuer vorgeschrieben hat. Welche Stellung معدّ بن ادم und سعيد einnehmen, wird nicht klar.

Auf Rekto:

• •	⟦. .	. . ⸝	. . . .⟧	[معـ]ـد بن [ا]دم	١
				عدال امر بالخراج	٢
• •	ιβη̸κ′δ′ ⸝	⸝ ςγ′κ′δ′ ⸝	سعيد بن ابرهيم		٣
			وهو عبد الغنى بن عبيد		٤
• •	γζ′κ′δ′	δ′⸝	محمد بن يحيى	ادى العيار	٥
			وهو حكم	معد بن ادم عذال	٦
				امر بالخراج	٧
• •	εζ′η′	γ′κ′δ′	حسنون بن حفص	ادى العيار	٨
				سعيد امر عبد الله بالخراج /	٩
• •	ναςη′	γγ′ι′β′⸝	يعقوب بن حميد		١٠
			⟦وهو موسى⟧		١١
• • •		γ′κ′δ′ ⸝	يونس بن ابرهيم		١٢
			وهو عبد الغنى بن عبيد		١٣
	σνδςγ′ι′β′⸝	εη̸	فذلك		١٤

1. [Maʿa]dd b. Ādam ⟦. . . . . $^1/_{48}$ . . . . . .⟧ • •
2. ʿAddāl hat die Grundsteuer vorgeschrieben
3. Saʿīd b. Ibrahīm $^1/_2+^1/_3+^1/_{24}+^1/_{48}$ $12^2/_3+^1/_{24}+^1/_{48}$ • •
4. der (im Hause des) ʿAbd al-Ġanī b. ʿUbaid (ist)
5. Es hat gezahlt der Pechhändler Muḥammad b. Yaḥyā $^1/_4+^1/_{48}$ $3^1/_6+^1/_{24}$ • •
6. Maʿadd b. Ādam, ʿAddāl der (im Hause des) Ḥakam (ist)
7. hat die Grundsteuer vorgeschrieben
8. Es hat gezahlt der Pechhändler Ḥasnūn b. Ḥafṣ $^1/_3+^1/_{24}$ $5^1/_6+^1/_8$ • •
9. Saʿīd. ʿAbdallāh hat die Grundsteuer vorgeschrieben.

---

1. Der Name und die Beträge sind durch Abwaschen getilgt worden. Es ist fast nichts mehr erkennbar. Von der Randbemerkung haben sich nur die Buchstaben mit Unterlänge und die unteren Teile des Dāl und Alif erhalten. Die Ergänzung des Namens ist aber durch Z. 6 gesichert. — 2. Die ersten beiden Worte sind sehr flüchtig geschrieben. Man möchte zunächst عدل und ابص lesen, doch liegt wohl dieselbe Gruppe wie in Z. 6/7 vor. — 5. Ms. العيار, die Punkte sind (ebenso wie in Z. 8) zu einer kurzen Linie vereinigt. — 6. Initial-ʿAin ist etwas verklext. — 11. Die Eintragung ist mit dem Schwamme getilgt worden.

10. Ya'qūb b. Ḥumaid $3\,^{1}/_{3}+^{1}/_{12}+^{1}/_{48}$ $51\,^{1}/_{2}+^{1}/_{8}$ • •
11. ⟦der (im Hause des) Mūsā (ist)⟧
12. Yūnus b. Ibrahīm $^{1}/_{3}+^{1}/_{24}+^{1}/_{48}$ • • •
13. der (im Hause des) 'Abd al-Ġanī b. 'Ubaid (ist)
14. Dies macht: $5\,^{2}/_{3}$ $254\,^{1}/_{2}+^{1}/_{3}+^{1}/_{12}+^{1}/_{48}$ • •

4. Hier handelt es sich nicht um Doppelnamen, wie z. B. in A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, IV, n° 223 (S. 41 f.), sondern vielleicht um die Angabe der Person, bei der der Steuerzahler wohnt oder Pächter ist.
8. Nach *ad-Dahabī*, Muštabih, S. 142 kann neben حَسْنُون auch حُسْنُون gelesen werden, auch حَبْشُون kommt noch in Betracht.
10. Statt حُمَيْد ist auch die Vokalierung حَمِيد möglich; vgl. *ad-Dahabī*, Muštabih, S. 174.

21.

Bruchstück einer Liste von Grundsteuerträgern.

Ar. III 201. III. Jahrh. d. H. (IX. Jahrh. n. Chr.).

Hellbrauner, feiner Papyrus. 12·5 × 8·7 cm.

Der Text der Liste steht auf Rekto in schwarzer Tinte parallel zu den Horizontalfasern. Diakritische Punkte fehlen. Die Schrift gehört dem III. Jahrh. d. H. an. Auf der Rückseite stehen nur zwei Zahlen in griechischen Zahlbuchstaben von anderer Hand in schwarzer Tinte rechtwinkelig zu den Vertikalfasern. Das Stück war anscheinend parallel zu den Zeilen auf Rekto gefaltet, die Faltungsprodukte lassen sich aber nicht mehr sicher feststellen.

Fundort unbekannt.

Das Bruchstück stammt aus der rechten Hälfte der Liste. Der rechte Rand ist teilweise der alte Blattrand. Links oben und unten abgerissen, ober der ersten Zeile hat sich ein 1·3 cm breiter Streifen der Horizontalfaserschicht abgelöst. Winzige Buchstabenreste haben sich noch erhalten.

Alte Signatur Wessely A 225.

١ ″ .]
٢ الخراج قاسم [بن س]ورة ؟ . . .]
٣ ″ ادى على بن طاهر عن اناس شا[تى
٤ نفسه ؟٢′ من سعيد بن مح[مد (?)

2. Der Fuß eines Alif und Winkel eines Medial-Ǧīm (oder Ḥā), sowie das Ende eines Mittelbuchstabens sind noch erhalten. Man ist versucht الجالية zu ergänzen. Doch reicht der Raum zwischen dem letzten Buchstaben und der vorangehenden erhaltenen Gruppe anscheinend hiefür nicht aus.

٥ // ادى [يـ]عقوب على يديه عن اناس شـ[ـتى]

٦ الخراج قاسم بن سورة ß [

٧ // [ا]دى نست بلودى عن نفسـ[ـه]

٨]]ا[ ].[

٩ ادى]

١٠]

١١ //]

١٢ ..]

1. // . . [
2. die Grundsteuer Qāsim [b. Sa]ura ½ . . . . . . [
3. // Es hat gezahlt ᶜAlī b. Ṭāhir für ver[schiedene] Leute [
4. persönlich ½ + ⅓ durch Saᶜīd b. Muḥa[mmad
5. // Es hat gezahlt [Ya]ᶜqūb eigenhändig für ver[schiedene] Leute [
6. die Grundsteuer Qāsim b. Saura 2 (?) [
7. // [Es hat ge]zahlt Nest Balūdī für [sich] selbst [
8. [ ] . . [ ] . . [
9. Es hat gezahlt[
10. [
11. // [
12. . . [

7. نست ist die Kurzform des griechischen Namen Nestos. Vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, III, S. 218.
بلودى ist eine Variante des bekannten koptischen Namens πιλοθε, der gewöhnlich بلوى geschrieben wird. Die volle Form ist بلوتس (παλωτε, Πελῦτις, Παλώτης, Παλῶτις). Vgl. F. Preisigke, Namenbuch, col. 261 f., 303, A. Grohmann, a. a. O., S. 155, 195.

Wie in den griechischen Steuerpapyri tritt uns auch hier der Brauch entgegen, die Steuer nicht persönlich, sondern durch oder auch für andere zu entrichten, wobei aber fast stets angegeben ist, was persönlich und was vertretungsweise gezahlt wird.

6. ß ist keineswegs sicher, die erhaltenen Reste passen aber zu dieser Lesung. — 7. Die Haste und ein kleiner Winkel (ـہ oder ے) sind alles, was von dieser Zeile übrig blieb. — 9. Nur die oberen Teile von Dāl und Yā sind vorhanden. — 12. Nur winzige Reste zweier Buchstaben sind noch erkennbar.

22.

Bruchstück einer Liste von Grundsteuerträgern mit Angabe des Kulturgewächses und der Grundsteuerraten.

Ar. III 202. II./III. Jahrh. d. H. (VIII./IX. Jahrh. n. Chr.).

Hellbrauner, feiner Papyrus. 10 × 9·6 cm.

Die Liste ist auf Rekto rechtwinkelig zu den Horizontalfasern in schwarzer Tinte von einer eleganten, feinen Beamtenhand aufgetragen, deren Schriftzug in das Ende des II. oder die erste Hälfte des III. Jahrh. d. H. weist. Nur Qāf in Z. 4 ist punktiert. Die Rückseite trägt 6 Zeilen eines koptischen Textes in schwarzer Tinte parallel zu den Vertikalfasern.

Fundort unbekannt.

Das Stück ist in sehr schlechtem Erhaltungszustand, durchlöchert, oben, unten und links abgerissen und wurmstichig. Der rechte Rand scheint teilweise alt zu sein.

Alte Signatur Wessely 1222.

Vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, IV, n° 232.

١	] [ولـ]ـه		
٢	]]ون قمـ]ـح		
٣	نه[-]وه النو]بى		]ς[
٤	قرط κ′δ′]		] [
٥	فرج بن عمرو قر]ط	]د κα	ας]
٦	بور κ′δ′ وله قـ]رط	[γ′ μγ	]μγ[γ′]
٧	عنتر الحجام قمح]	[ιη	ιη].
٨	فرج بن عمرو قرط[	[ιζ	ιθγ′]
٩	] قمح]	ιβ[ς]	ιβς]

1. Nur die unteren Teile von Wāw und Lām sind erhalten. — 6. Die rechte Hälfte des γ′ am Ende der Zeile ist erhalten. — 8. ς ist nur teilweise vorhanden. — 9. Die Zahlen sind alle nicht vollständig erhalten, die Lesung aber gesichert. — Das erste μγ ist anscheinend aus κα korrigiert; der Schreiber hatte offenbar die Eintragung aus Z. 5 irrtümlich wiederholt.

1. [ ] und er hat [
2. [ ] ūn, Weiz[en
3. . . . [ ] ūh, der Nu[bier] ½ [
4. Luzerne $^1/_{24}$ [ ] [
5. Farağ b. ᶜAmr, Luzern[e] . . 21 1½ [
6. Brache $^1/_{24}$, und er hat Luz[erne] 43[⅓] 43[⅓] [
7. ᶜAntar, der Bader, Weizen[ ] 18 18 . . [
8. Farağ b. ᶜAmr, Luzerne [ ] 17½ 19⅓ [
9. [Weizen] 12[½] 12½ [

5. Nach *ad-Dahabī*, Muštabih, S. 402 sind neben فَرَج auch فَرْحُ, فَرَحُ, فَرْخَ und فَرُّخ möglich.

6. Zum Revisionsstrich rechts über بور vgl. oben S. 251.

23.

(TAFEL XVIII.)

Bruchstück einer Liste von Grundsteuerträgern mit Angabe des Kulturgewächses und der Grundsteuerraten.

Ar. III 217. Anfang des III. Jahrh. d. H. (IX. Jahrh. n. Chr.).

Hellbrauner, durch eindringende Feuchtigkeit stellenweise dunkler gefärbter, mittelfeiner Papyrus. 7·6 × 11·8 cm.

Auf Rekto sind 7 Zeilen einer Liste von Grundsteuerträgern in schwarzer Tinte rechtwinkelig zu den Horizontalfasern von einer gefälligen, geübten Beamtenhand aufgetragen. Auf Verso steht eine Abrechnung über verschiedene Ausgaben in den Monaten Choiak und Athyr des Jahres 216 d. H. (23. November bis 10. Dezember 831 n. Chr.), von der 7 Zeilen erhalten sind, die in schwarzer Tinte in einem kräftigen, kursiven Schriftzuge parallel zu den Vertikalfasern verlaufen. Diakritische Punkte sind nicht beigesetzt. Da für die Abrechnung offenbar ein abgelegtes Papyrusblatt der Steuerbehörde benützt wurde, ist durch ihr Datum ein terminus ante quem für die Datierung der Liste gegeben.

Fundort unbekannt.

Das Bruchstück ist auf allen Seiten abgebrochen und weist mehrere Lücken auf. In der rechten unteren Ecke hat sich ein 1·3 cm breiter Streifen von der Horizontalfaserschicht abgelöst.

]ϛ[ ]·[١

بخـــوɴ ζ يوم [٢

ϧ μγϛ νζ νε]وله قمح ٣

ε] κ.γ λ.δ λ.αϛ]وله قمح ٤

] ι η η]وله قمح].ε [٥

] κ ι ι]وله حرث] η [٦

]·η̣[٧

1.]·[ ] ½ [
2.] Freitag, Pacho[n
3.] und er hat Weizen(boden) 55 56 43½ [ ] ½ [
4.] und er hat Weizen(boden) 31½ 34 23 [. 5
5.] 5 [ ] und er hat Weizen(boden) 8 8 10 [
6.] 8 [ ] und er hat Ackerland 10 10 20 [
7.]. 8 [

2. Zum Monat Pachon (παχων) vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, II, S. 183.

24.

(TAFEL XVIII.)

Bruchstück einer Liste von Grundeigentümern mit dem Ausmaß des kultivierten Bodens.

Ar. III 220. II/III. Jahrh. d. H. (VIII/IX. Jahrh. n. Chr.).

Hellbrauner, feiner Papyrus. 9·7 × 9·2 cm.

Die Liste ist auf Rekto mit schwarzer Tinte rechtwinkelig zu den Horizontalfasern geschrieben. Diakritische Punkte fehlen. Auf der Rückseite Reste der letzten Zeile eines Protokolltexts, die in brauner Tinte rechtwinkelig zu den Vertikalfasern verläuft. Die Schrift deutet auf den Übergang vom II. zum III. Jahrh. d. H. Der Papyrus war parallel zu den Zeilen gefaltet, die Faltungsprodukte betragen von unten nach oben: 0·5 + 1·4 + 1·6 + 2 + 2·1 + 1·9 + 0·6 cm.

1. Nur ein Stück vom Ende eines Buchstabens oder eines ζ, sowie der untere Teil des ϛ sind erhalten. — 3. Am Ende der Zeile ist die untere Hälfte des ϛ zu sehen. — 4. Der Mittelstrich des ε ist noch erhalten. — 5. Die Buchstabenreste links von ε könnten zum κ gehört haben. — 7. Die Haste gehört wahrscheinlich zu η, da winzige Reste der Dekade noch links davon erkennbar sind.

9

10

Druckerei des Protektorates Böhmen und Mähren

Archiv des Orientalischen Institutes

11

12

14

Druckerei des Protektorats Böhmen und Mähren

Archiv des Orientalischen Institutes

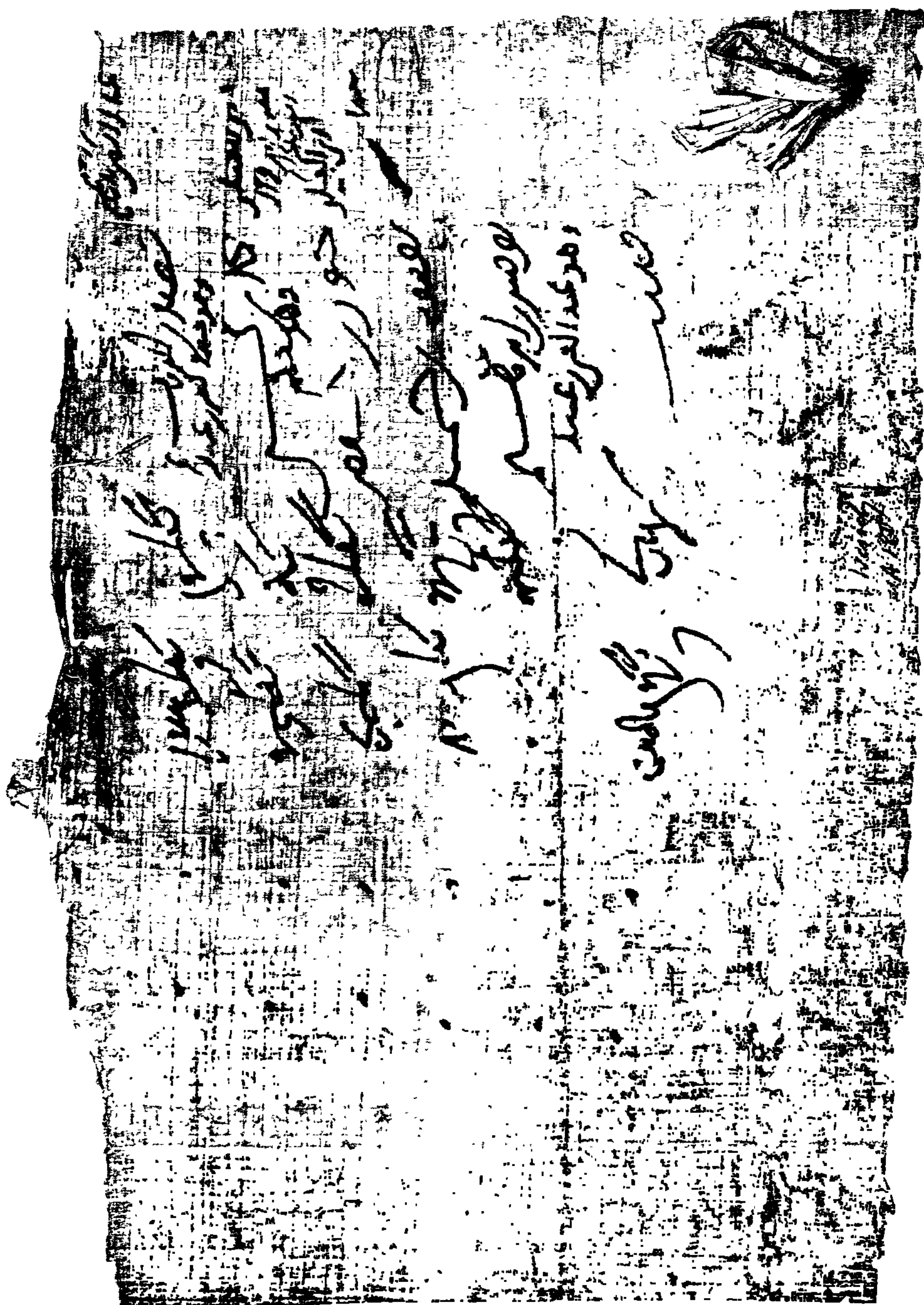
18

16

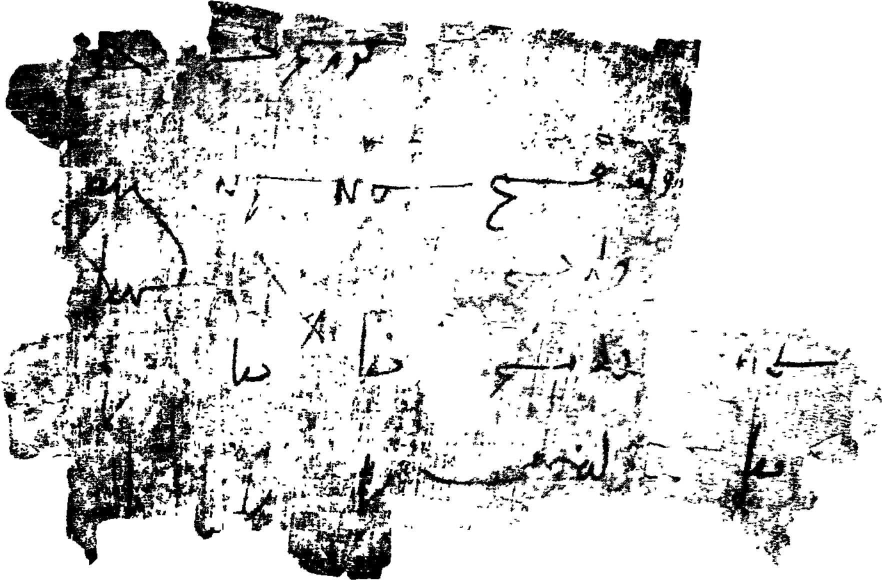
15

Archiv des Orientalischen Institutes

Druck der Landesdruckerei Böhmen und Mähren



Druckerei des Protektorates Böhmen und Mähren Archiv des Orientalischen Institutes



23



24

25

28

Druckerei des Protektorates Böhmen und Mähren

Archiv des Orientalischen Institutes



26'



26ᵛ

Druckerei des Protektorates Böhmen und Mähren Archiv des Orientalischen Institutes.

Fundort unbekannt.

Das Fragment stammt aus einer Liste wie n° 217 in vol. IV der Arabic Papyri in the Egyptian Library. Oben, unten und links abgerissen und wurmzerfressen.

Alte Signatur Wessely A 40.

Auf Verso:

			زرع]	١
]	ξ̣[		زرع]	٢
]		λς	زرع	٣
]	κβ	κγ	زرع	٤
]	ʼ	ιας	زرع	٥
ε]	ʼ	κβ	زرع	٦

1. Saatland	[		
2. Saatland	[	] 60	[
3. Saatland	30½	„	[
4. Saatland	23	22	[
5. Saatland	11½	„	[
6. Saatland	22	„	[. 5

Das Zeichen „, das bedeutet, daß hier keine Eintragung vorzunehmen ist, ist hier in einem Zuge geschrieben, so daß eine Art schiefe 2 entsteht.

25.

(TAFEL XIX.)

Liste von Pächtern mit Angabe des Pachtzinses per Faddān, des Kulturgewächses und den Grundsteuerraten.

A. II 55. Zweite Hälfte des II. Jahrh. d. H. (VIII. Jahrh. n. Chr.).

Gelblichbrauner, feiner Papyrus. 20·5 × 10·6 cm.

Die Liste ist mit schwarzer Tinte auf Rekto rechtwinkelig zu den Horizontalfasern geschrieben und füllte ursprünglich zumindest 2 Blätter der Rolle. Diakritische Punkte sind nur gelegentlich beigefügt. Die feine geübte Beamtenhand gehört dem ausgehenden II. Jahrh. d. H. an. Ein anderer Schreiber hat aus dem Papyrusblatt, das die Liste trägt, mit der Schere ein Stück herausgeschnitten, um parallel zu den Vertikalfasern ein

Schreiben darauf zu setzen, das an 2 Personen gerichtet ist, die Getreide aus dem Besitze eines gewissen Aḥmad b. Wafār genommen und ihm wieder zu erstatten haben. Der oben abgerissene Text ist bis auf اليه (Z. 6) unpunktiert und hat die Eigentümlichkeit, daß die Sätze durch Punkte abgeteilt werden. Die elegante, große Schrift dürfte bereits dem III. Jahrh. d. H. angehören. In einem Abstande von 4·1 cm vom unteren Rande ist eine 2 cm breite Kollesis zu sehen. Das Blatt war parallel zu den Zeilen gefaltet, die Faltungsprodukte sind aber nicht mehr zur Gänze erkennbar.

Fundort unbekannt.

Die Liste ist oben abgerissen, die letzte Zeile ist mit der Schere durchschnitten, ebenso ist die dritte (und wohl auch vierte) Zahlenkolumne links mit der Schere abgetrennt. In Z. 3—8 hat sich unmittelbar vor der Zahlenkolumne und hinter dem Namen ein 1·3—0·6 bzw. 0·9 cm breiter Streifen der Horizontalfaserschicht abgelöst, so daß nur das Ende von قمح bzw. Reste der Zahlen stehengeblieben sind.

Alte Signatur Wessely B 19.

Zum Texte vgl. A. G r o h m a n n, Arabic Papyri in the Egyptian Library, IV, nº 226 (S. 51 f.). Statt dem üblichen من βϛ hat der Schreiber die Zahl öfters vorgesetzt.

١	]	م]ن .]		
٢		βϛ من دروثة الخب[ا]ز و]ه[و بشار قمح		
٣		βϛ من بهيوه الاجير وهو ب[شار قم]ح	]	
٤		βϛ من هدرى وشنوده الاجير[ين وهو]ب[شا]ر قمح	]	
٥		βϛ من قس الجزار وهو بش[ا]ر قم]ح	}].	]
٦		من βϛ زكرى الثوار وهو بشا[ر ق]مح	[ϛ ι]	ϛ]
٧		من βϛ ابرهيم الاجير وهو بشار قم[ح]	ζϛ	ηγʹ • ϛ].
٨		من βϛ هرى البذار وهو بشار قمح	ϱγη	ιδϛ]δ
٩		من βϛ ايوب الاجير وهو بشار قمح	λδ	λδ]

1. Die Schriftspuren würden zu محمد بن احمد passen, doch ist es sehr fraglich, ob Muhammedaner als Pächter aufgeführt waren. Vielleicht liegt der Berufsname الجزار vor. — 2. Die Spitzen des Rā und Wāw in الخبازو sind noch erhalten. – 5. Ein Stück von ϛ ist erhalten. Reste des Einers sind zu sehen, doch ist jede positive Lesung unmöglich. — 6. Ms. التوار. Die Spitze und der Fuß des ι sowie ein Stück von ϛ sind erhalten. — 7. Ḥā von قمح ist zum größeren Teil zerstört. Der mittlere Teil von ζ und der obere von ϛ fehlen. Der Einer am linken Rande ist in Spuren vorhanden, δ wäre möglich aber keineswegs sicher. — 8. Der Körper des δ am linken Rande fehlt, nur der Abstrich ist da.

] κα	κα	وله قــــــمح	١٠
ε] β	α	وله حـــــــرث	١١
] δα	δα	وله حـــــــرث	١٢
ε] ϛ	ϛ	من βϛ نست وثيدره وهو بشار خردل	١٣
] ιγ	ιαη	βϛ من قل ⟨ا⟩لاجير وهو بشار قمح	١٤
] ιη	ια	βϛ× من هرى وشنوده الاجيرين وهو بشار	١٥
] δ	δ	ولهما حرث	١٦
].ϛ	ϛη	].[ال[ثو]ا[رو]ه[و] ب[شـ]ار ق[مح]	] ١٧

1. [(verpachtet) z]u [
2. (verpachtet zu 2½ Daurata, der Bäck[er, und] e[s (ist) Baššār, Weizen
3. (verpachtet) zu 2½ Piheu, der Taglöhner, und es (ist) Ba[ššār, Weiz]en [
4. (verpachtet) zu 2½ Hatre und Šanūda, die beiden Taglöhn[er und es (ist)] Ba[ššā]r, Weizen [
5. (verpachtet) zu 2½ Kannas, der Metzger, und es (ist) Bašš[ār, Weiz]en [ ]½ [
6. (verpachtet) zu 2½ Zikrī, der Rinderhirt, und es (ist) Baššā[r, Wei]zen [10½] [ ]½ [
7. (verpachtet) zu 2½ Ibrahīm, der Taglöhner, und es (ist) Baššār, Weize[n] 7½ 8⅓ [ ]½ [
8. (verpachtet) zu 2½ Horri, der Sämann, und es (ist) Baššār, Weizen 103⅔ 14½ [4
9. (verpachtet) zu 2½ Job, der Taglöhner, und es (ist) Baššār, Weizen 34 34 [
10. und er hat Weizen 21 21 [
11. und er hat Ackerland 1 2 [5
12. und er hat Ackerland 4 1 4 1 [
13. (verpachtet) zu 2½ Nest(os) und Theodore, und es (ist) Baššār, Ackersenf 7 6 [5

---

11. Nur der mittlere Horizontalstrich des ε ist erhalten. — 12. Ms. حرث. — 13. Die Zahl ist im Ms. über من gesetzt. — 17. Nur ein winziger Buchstabenrest ist am Anfang stehengeblieben. Von الثوار sind nur die 3 Hasten erhalten, von den beiden folgenden Wāw nur die Köpfe. Rā von بشار ist teilweise zerstört. η ist wahrscheinlich aber nicht sicher. Vom Einer am Ende der Zeile hat sich ein kleiner Rest erhalten, der aber leider keinen Schluß auf die Form des Buchstabens zuläßt.

14. (verpachtet) zu 2½ Kamul, der Taglöhner, und es (ist) Baššār, Weizen 11²/₃ 13 [
15. (verpachtet) zu 2½ Herai und Šanūda, die beiden Taglöhner, und es (ist) Baššār, 11 10²/₃ [
16. und sie haben Ackerland 4 4 [
17. [(verpachtet) zu . . . .]., der [Rin]derhirt, und es (ist) Ba[šš]ār, Wei[zen] 6²/₃ [ ]½ [

2. Zum männlichen Eigennamen دورية vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, II, S. 112. Der Beisatz وهو بشار geht wohl auf den Verpächter, dessen Name hier stets dem Pächternamen beigefügt ist. Übrigens ist nach *ad-Dahabī*, Muštabih, S. 43 auch يسار möglich, ich habe lediglich den häufigeren Namen eingesetzt.
3. Zu بخيرة siehe oben n° 9_{12} (S. 246).
4. Zu هدرى, der arabischen Transkription des koptischen Namens ϩⲁⲧⲣⲉ, ϩⲁⲧⲣⲏ, vgl. A. Dietrich, Arabische Papyri aus der Hamburger Staats- und Universitätsbibliothek, S. 34. Dieselbe Form kehrt in P. Cair. B. É. Inv. n° 745_2 wieder, während PER Inv. Ar. Pap. $6008_6{}^r$ die lautlich genauere Umschrift هترة bietet.
5. Der Name فنس läßt verschiedene Lesungen zu. قنس würde Κάννας, Κάννις oder Κόννος bei F. Preisigke, Namenbuch, col. 164, 180 entsprechen, قتس Κόττος (Κότος) ibid. col. 183. Schließlich wäre auch noch فنس möglich, das Φάνης, Φάννος oder Φέννις (Φένις) bei F. Preisigke, a. a. O., col. 455, 458 sein könnte.
6. Zu ثوّار vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, III, S. 207.
8. هرى kann hier nicht dem koptischen Name ϩⲏⲣⲁⲓ̈ (W. E. Crum, Short Texts from Coptic Ostraca and Papyri, Oxford 1921, n° 138_{11} [S. 37], J. Krall, CPR II, n° 40_1 [S. 46]), ϩⲓⲣⲁⲓ (W. E. Crum, CMBM, n° 1252ʳ col. 1, $_{22}$ [S. 515]), Ἡράει F. Preisigke, a. a. O. col. 122 entsprechen, dem es lautlich so nahe steht; denn ϩⲏⲣⲁⲓ̈ ist ein weiblicher Eigenname. Vermutlich ist es als Ὄρρι bei F. Preisigke, a. a. O. col. 243 zu deuten, wobei Hā vorgesetzt wurde, wie öfters bei Eigennamen (vgl. ϩⲣⲱⲙⲁⲛⲟⲥ = Romanus, ϩⲣⲟⲩⲫⲟⲥ = Rufus, ϩⲁⲙⲁⲧⲉ = Amatus bei G. Heuser, Die Personennamen der Kopten, S. 103).
13. Zu نست Νέστος vgl. A. Grohmann, a. a. O. III, S. 218. تيدرة entspricht der Kurzform ⲑⲉⲟⲇⲱⲣⲉ (vgl. J. Krall, CPR II, S. 201), die durch Verkürzung der Endung -ⲟⲥ zu -ⲉ entstand (vgl. G. Heuser, a. a. O. I, S. 90).

Zu خردل »Ackersenf« (Brassica nigra L., Sinapis juncea L.) vgl. A. Grohmann, a. a. O., IV, S. 63.

14. قل ist wohl eine Kurzform zum koptischen Namen ⲕⲁⲙⲟⲩⲗ (vgl. W. E. Crum, CMBM, S. 146 Anm. 1), Griechisch Κιαμουλ, eine Nebenform von ϭⲁⲙⲟⲩⲗ, das in arabischen Papyri in der Form جول erscheint. Dieselbe Form ist auch in PERF n° 915_3 belegt (قل بن مينا الجهبذ).

15. Das Kreuz rechts neben من ist ein Revisionszeichen. Vgl. P. Lond. IV, n° 1459_{20} (S. 398), PERF n° 676, PER Inv. Ar. Pap. 2987. 3136_1^v, 11050^r_{4-6}, P. Berol. 9127_{12}, P. Cair. B. É. Inv. n° 191_7 ff., 258.

26.

(TAFEL XX, XXI.)

Drei Bruchstücke aus einem Steuerbuche.

Arab. I 25 + 24 + Ar. III 129.

Brauner, feiner Papyrus. Arab. I 25, ein Blatt aus einem Steuerbuche, das die Namen von Grundpächtern mit Angabe des Pachtbetrages per Faddān, des Ausmaßes des Arreals, der Besitzer der Parzellen, des Gesamtpachtschillings und der Wächtertaxe enthält, ist 22·8 × 28·1 cm groß. Der Text besteht auf Rekto aus 24 Zeilen, parallel zu den Horizontalfasern, auf Verso aus 24 Zeilen, rechtwinkelig zu den Vertikalfasern, doch ist das Blatt oben abgerissen und nicht zu ersehen, wie viel fehlt. In einer Entfernung von 10·4 cm vom linken Rande ist eine 2·5 cm breite Kollesis sichtbar. Zum selben Steuerbuche gehören die beiden Bruchstücke Arab. I 24, 21·5 × 18·8 cm, das auf Rekto 22 Zeilen parallel zu den Horizontalfasern, auf Verso 15 Zeilen rechtwinkelig zu den Vertikalfasern aufweist, und Ar. III 129, 9·5 × 17·4 cm, das auf Rekto 7 Zeilen parallel zu den Horizontalfasern und ebensoviele rechtwinkelig zu den Vertikalfasern enthält. Alle Texte sind von derselben Hand mit schwarzer Tinte aufgetragen. Diakritische Punkte wurden mit einer einzigen Ausnahme nicht beigesetzt. Das größte Fragment (Arab. I 25) und das kleinste (Ar. III 121) waren von rechts nach links rechtwinkelig zu den Zeilen gefaltet, die Faltungsprodukte betragen 1·1 + 0·8 + 2·6 + 2·6 + 3 + 2·5 + 3·8 + 4·7 + 3·2 + 2·8 cm und 1·9 + 2 + 3·5 + 4·2 + 4·9 + 1·2 cm. Die Blätter waren also offenbar vom Standorte des Buches versandt oder verbracht worden.

Fundort unbekannt.

Am besten ist Arab. I 25 erhalten, obwohl der Text stark durchlöchert und oben abgerissen ist. Auf der rechten Seite ist ein 1—1·5 cm breiter Rand freigelassen, auf der linken Seite ist der Rand 3 cm breit, das Interkolumnium beträgt 2·8—3·6 cm, unter der letzten Zeile ist ein 2 cm breites

Stück freigelassen. Arab. I 24 ist rechts, oben und unten abgerissen. Der linke Rand ist 3·5 cm breit, das Interkolumnium nur 1—1·5 cm. Auch hier hat der Text noch durch Wurmfraß gelitten. Ar. III 129, das den Anfang eines neuen Abschnitts enthält, ist am stärksten zerstört, oben, unten und links abgerissen. Der rechte Rand ist hier nur 0·8 cm breit, die Kolumne mit den Geldbeträgen des Pachtschillings fehlt auf Rekto, auf Verso die rechte Seite mit dem Pachtsatz und Namen. Das Interkolumnium ist hier 2·3 cm breit, der linke Rand 1·5 cm.

Einen Paralleltext bietet A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library IV, n° 222 (S. 29—40).

Alte Signaturen: Wessely 1147 (= Arab. I 25), Wessely A 157 (= Arab. I 24, auch als Fol. 2232 bezeichnet).

Die vorliegenden Bruchstücke geben uns wertvolle Aufschlüsse über die Höhe des Pachtschillings, die in wünschenswerter Weise meine Ausführungen über diesen Gegenstand in Arabic Papyri in the Egyptian Library II, S. 31—34 ergänzen.

Neben $1/2$, $2/3$, 1, $1\,1/2$ und 4 Dīnār per Faddān, die auch dort schon angeführt sind, erscheinen hier $1/2 + 1/3$, $1/2 + 1/3 + 1/24$, $1/2 + 1/4 + 1/6$, $1\,1/6$, $1\,1/3$, $1\,1/2 + 1/4$, 5 und $5\,1/4$ Dīnār per Faddān. Die Höhe hängt fraglos auch hier mit dem angebauten Kulturgewächs zusammen, das meist nicht genannt ist. Es fällt aber auf, daß hier für Klee (قرطا) einmal $1/2$ Dīnār per Faddān (Arab. I 24^r_6), dann $1\,1/2 + 1/4$ Dīnār per Faddān (Arab. II $129^v_{1f.}$) als Pacht gezahlt wird, während in PER Inv. Ar. Pap. 3144^v

Arab. I 25

بدنـ[ـــ]ـــر]
[والحرا[ســـ]ـــة] [
بد]يـنـــــ[ـــر]
وا]لحـ[ر]ا[ســـة] [ ]
بديـنـــــــر ϛδ :
والحراســـــة
بديـنـــــــر γ[:]

2. خليل ist fast ganz verblaßt, die Lesung aber durch Z. 18 gesichert. — 3. Nur der Kopf des و vor روح ist vorhanden. Ein Stück des Dāl und der obere Teil des Rā in بدينر sind erhalten. — 4. رجا ist nicht völlig sicher; die Buchstabengruppe nach Alif ist zu stark zerstört, um eine sichere Lesung zu ermöglichen, mit allem Vorbehalt

2 Dīnār per Faddān als Pacht ausgewiesen sind. Für Linsen und Kichererbsen sind in Arab. I 25^{r}_{19f}. $\frac{1}{2} + \frac{1}{3} + \frac{1}{24}$ Dīnār als Pacht per Faddān angegeben.

Zur Pacht tritt durchweg noch ein الحراسة genannter Zuschlag, über dessen Natur wir nur aus dem Namen Schlüsse ziehen können. Es handelt sich entweder um eine Abgabe (Wächtergebühr) öffentlichen Charakters oder die Entlohnung für die Bewachung der Felder. Im ersteren Falle würde الحراسة der φυλακία „guard-tax" bei A. Ch. Johnson, Roman Egypt to the Reign of Diocletian, S. 550 und ὑπὲρ φυλ(ακῆς) oder φυλ(άκων) bzw. dem φυλακιτικόν der griechischen Ostraka (vergleiche U. Wilcken, Griechische Ostraka aus Ägypten und Nubien I, Leipzig 1899, S. 320 f., 402) entsprechen und wohl dem Unterhalte der „Dorfwächter" (حارس القرية) gedient haben, also Mahaffy's „police-tax" darstellen. Neben dieser „Lokalpolizei" gab es aber noch Wächter verschiedener Art — vgl. die Liste bei A. Ch. Johnson, a. a. O., S. 306 ff., 550 — es kann sich hier also auch um die Entlohnung von Feldwächtern, der Wasserwache am Kanal oder andere handeln, die zu Lasten der einzelnen Pächter ging und unter sie aufgeteilt war. Es fällt aber auf, daß nur zweimal ein Betrag unter والحراسة eingesetzt erscheint (Arab. I 25^{v} Z. 16, 22). Da الحراسة nur hier erwähnt erscheint — in anderen Papyri habe ich sie bis jetzt noch nicht gefunden — fehlt leider bisher jede Vergleichsmöglichkeit hinsichtlich der Art und Höhe dieser Abgabe oder Entlohnung.

Auf Recto:

١ [من . .   فـــــــ]ـــــــد[ان

٢ [م]نه كامل بن خليل βς وفدان من ا .]

٣ [من . .   فـــــلان بن ر]وح فـــــــــــــــ[د ان

٤ فضيل[ب]ن رجا من ا   . . . .]   [ل

٥ [من ας   . . .]رب بن الحجاج   وبجوش   ب[ن]سرى؟ فـــدان γ

٦ الا[ر]ض من الشركا[ة   ل]ح الفضيل

٧ من ας   سليمن زرع؟ فـــــــــــــــــــدان β

---

kann vielleicht من ا[ه]ل بجوش وبـ[vorgeschlagen werden. Von والحراسة ist nur der Kopf des و, Lām, Ḥā, das Ende des Rā und Alif vorhanden. — 6. Vor الفضيل ist ein Stück der Haste des Lām und ح zu sehen; vielleicht ist خليج zu ergänzen. — 7. زرع ist nicht sicher.

والحراســـــــــــة

: β بدينــــــــــــــر

والحراســـــــــــة

: δ بدينــــــــــــــر

والحراســـــــــــة

: ζδ′ [بدينـ]ـــــــــــــر

[والحراســـ]ـــــة

: εζ′ [ـر]ــ[ـــــــ]ــ[بدينـ]

[[والحراســـــــــــة

[: ηγι′β′ بدي[نــــــــــــر

[و[الحراســـــــــــة

[بدي[نــــــــــــر

[والحرا[ســـــــــــة

[بدينــــــــــــــر

[والحر[اســـــــــــة

[بدينــــــــــــــر]

Auf

[والحرا[ســـــــــــة [

[بدينـ]ـــــــــــــر [

[ ] والحراســـ[ـــ]ـة δ

8. Vom Alif in اسعد ist nur der Fuß erhalten. — 16. الحار[س scheidet als Ergänzung aus. Nach Rā stehen nur Reste von Buchstaben mit Mittellänge, das Ganze sieht wie سف aus. — 19. Nūn in الجلبان ist fast vollständig verblaßt. — 23. Das Wort nach فدان ist fast ganz zerstört, nur ه ist erhalten geblieben. —

٨ فقبل ا[لحـ]ـر [ا]بن اسعد بن ر[بيع]

٩ من η يوسف الفسطاطى فـ[ـ]ـــــــــ[ـــــــ]ـدا[ن] γ

١٠ ابرهه بن حافـــــ[ ]

١١ من αγ′ مبارك بن عبد الرحمن بن نوف فـــــــــــــــدان [γ]

١٢ سليمن الجـ[ـز]ى فقبل فى العام الماضى

١٣ من εδ′ ابو العطافـــ فـ[ـــــ]ـــــــــــدان ε

١٤ منه β من ارض[ ] فدان سدس اد[.] منه ثلاثه ارض

١٥ اظم[ى]

١٦ من ςγ′ يو[سـ]ـف الحار[. .] فـــ[ــ]ـــــــ[ـــدا]ن β

١٧ اترونيه الخولى[ ]ر فى ا[لعـ]ـام الماض

١٨ من ςγ′κ′δ′ كامل بن خليل فـــ[ـــــ]ـــــــــد[ان] ι

١٩ العدس و الجلبان[. . . .] . . . . . .

٢٠ [من] . الحر بن اسمعيل فـــــــــــــــــــدان[ ]ι

٢١ [ ] ارض تعرف ب[ا]بى قاسم زرع قرط

٢٢ [من . .] ا[ ]بـ[ـن[ا]سحق الطحا[ن] فـ[ـــ]ـــــــدان δ

٢٣ انيو وهلا[ ]محمد وفدان . . . . ه الحر بن اسمعيل

٢٤ [من . .] موسى بن ايوب القـ[ـــ]ـطال فـــ[ــد]ا[ن] ας

Verso:

١ [ ] ر[ ]

٢ [ ] [ ]. [. . . .] ر[ ]

٣ [من . .]ـــــــــــــــ[ ]ـد بن مـــونه فدان

1. Der erste erhaltene Buchstabe kann als Rā oder Nūn gedeutet werden. Von وال sind nur die unteren Teile vorhanden. — 2. Die erhaltenen Buchstabenreste lassen keine sichere Lesung zu. — 3. Von و in مونه ist nur der Kopf vorhanden, von δ der untere Teil.

[ژ]	بدينـــــــــــــــر	
: γ	بدي]نـــــــــــــر	] γ
	[والحراســـ]ـــــــة	
: θ	بدينـــــــــــــــر	θ
	والحراســـــ[ـــــ]ة	[
: ϛ	بدينـــــــــ[ـــــر]	ϛ
	والحراســـــــــــة	
: β	[بد]ينـــــــــــــر	β
	[و]الحر[اســـ]ــــة	
: ια	بدينـــــــــــــــر	ια
	والحـ[راســـــــ]ـــة	
: [ι]β	بد[ينـــــــ]ــــــر	[θ]
	[والحراس]ـــــــــة	
[: δ]	بدينـــــــــــــــر	δ
[ ]	والحراســـــــــــة	
[: η]	بدينـــــــــــــــر	η
[ ]	والحرا[ســــــ]ـــة	
	؟	
[ ]	______________	
[ ]ϚΗ	الجملة	

4. Das Wort nach ارض ist nicht sicher zu erkennen; محمد wäre nicht unmöglich (vgl. Z. 6). Von فدان fehlen die oberen Buchstabenteile, die Lesung ist aber völlig sicher. — 8. Der Ausläufer des Rā in ابرهيم ist noch erhalten. Ms. باحر. Die auf δ folgenden Buchstaben sind nicht sicher zu lesen. — 9. Das auf den Namen folgende Wort (oder n. pr.?) ist fast vollständig zerstört. Die Lücke nach محمد beginnt und schließt

] ا]رض . . . الفدان المذكور فى العام الماضى

من α [ا]وب وغنم ومي———مون فدان

ارض محمد السد ماله [فى الع]ام الماضى عن قنطرة[ ]

من α اسح———ق رعـ[.]د بن ف[د]ان

[ ] ارض[ابر]هيم بن اسحق باجر δ . . . .]

[من α] [ع]———[ـيـ]———[—]سى . . . . .[ ]فدان

] [ارض مـ[ـحمد] δι [ ] غيل القطرى

[من α]بعـ———[—]——— بن حفـ[ـص] فدان

] [ارض محمد . [ ] . . [ ]د مّا . فد[ان]

من [α ا]سـ[ـمـ]———[—]——[ـعـ]——يل[ ]ن فدان

] [ارض] بن اسمعيل

من αγ']]ن[ا]ن مجد فدان

] [ا]].[ ] بن [ا]لخطاب

[من α] بن سليمن فدان

] مـ]ن عبد الاحد وفدان من ويصه و[ف]ضيل بن هلوس

] [عبد الاحد من البور العـ[ ]

] ق]بـ———الة فدان

] مـ]طلب بن ميمون

]].[. .] [

] [

---

mit einer Hasta. Hinter ما steht ein Zeichen, das wie ein umgekehrtes Komma aussieht. — 15. Von θ ist nur der Querstrich und das untere Ende des Körpers erhalten, von ιβ ist nur die rechte Hälfte des β einigermaßen deutlich erkennbar, ι ist bis auf winzige Reste zerstört. — 16. Unter والحراسة ist noch ein nach rechts aufsteigender Strich erhalten, hinter dem noch Schriftreste erkennbar sind. — 22. Der obere Teil von ς fehlt. — 23. Nur Spuren von einem oder zwei Buchstaben sind unter بن erkennbar.

Arab. I 24

Auf Rekto:

١	[		والحراس[ـــة		
٢	فـــد]ا[ن] .		بدينـــر		]
٣			والحراســة		]
٤	فـــ]ـدان	δ	بدينـــر	ϛγ'ϰ'δ'	: .]
٥	فـ]ـدان	αϛ	بدينـــر	ϛδ'	] •
٦	]بروحيه فى العام ا[لم]اضى يزرع قرط		والحراســة		]
٧	فـــ[ـــدان	δ	بدينـــر	δη :	]
٨	فى العام ا]لماضى				]
٩	فـــ[ـــدان	α	بدينـــر	α :	]
١٠	فـــ[ـــدان	α	بدينـــر	α :	]
١١	[		والحراســة		
١٢	فـــ]ـدان	α	بدينـــر	ϛδ'ζ' :	
١٣	فـــ]ـدان	α	بدينـــر	α :	
١٤	[		والحراســة		
١٥	فـــدان]	ζ	بدينـــر	ζ :	
١٦	[		والحراســة		]
١٧	فـــدا]ن	β	بدينـــر	}	
١٨	[		والحراســة ,		]
١٩	فـــدان]	'	بدينـــر]		

2. Die Zahl ist vollständig verblaßt und unleserlich. — 4. Der Einer in der linken Kolumne ist bis auf einen kleinen Rest zerstört. — 5. Der dicke Punkt am Ende der Zeile ist vielleicht nur ein Klecks. — 12. α ist aus ζ korrigiert.

٢٠ [والحراســـــــ[ـة

٢١ فـــــــــــــــــــــدان]β بدبنـــــــــ[ـــــر

٢٢]والحر[ا ســة

Auf Verso:

١] فـــ[ـــــــــــــ]ـــدان

٢] ا[لـ]حرس الى يد كيل الحارس [

٣ [من فلان بن] الخفاف [فـــ]ـــــــــــــــ[ـــدان

٤] [. . ابلاويه بن القلفاط ـد[ ]ارا . .]

٥] [ـوم بن الشماس و ذكر بن عمر بيد انه قبـــــــالة [

٦] [قبالة الجزيرة]

٧] مـ[ن α الربيع بن جعفر فـــــــــــــدان[ ] [[γ]]

٨] [ارض دهلوده]

٩] من] η احمد بن ابرهيم فـــــــــــــدان]β

١٠] [مـ[ ]يهه القلفا[ط]ـ[ ] [ ]

١١] من δ'] . سيمون الصباغ فـــــــــــــدان [

١٢ ياخذها بحد ببيج من البحر الى الخليج / [

١٣] من] ε [. . .] بـ[ـن] العطاف العمّى فــــــــــ[ـدان

١٤ •]

١٥ •]

4. Vom letzten Worte der Zeile sind nur Bruchstücke da, das meiste ist von Würmern weggefressen. — 7. γ ist durch mehrfaches Durchstreichen getilgt. — 8. ده ist stark verblaßt. — 9. Nur die rechte Hälfte des β ist erhalten. — 10. Der Körper des Ṭā ist größtenteils weggefressen. — 11. Von δ ist nur der mittlere Teil erhalten, der vorangehende Einer ist nicht mehr erkennbar. — 13. ε ist nur teilweise vorhanden; vom من sind nur winzige Teile des Mīm und Nūn zu sehen. Das *ism* ist vollständig zerstört.

Ar. III 129.

Auf Rekto:

١ • [بســـــ]ـــــم الله الرحمن الرح[يم] . . . . •

٢ من ας موى [ا]ن فيمون فـــــــــــــــدان ε

٣ [ ]ارض فضيل ال[ ]سه فى العام ا[لماضى]

٤ [من] δ [ف]ـــــ[ـــــــــــد]ان γ

٥ [ارض . . .]ى المريسى فى ا[لعام الماضى]

٦ [من x . . . . فـ]ـــــ[ـــــــــــدان] αζ′

٧ [. . . فى [ا]لعام الماضى]

Arab.

Auf

1. [Zu . . Fa]dd[ān
2. [hie]von Kāmil b. Ḫalīl $2\frac{1}{2}$ und ein Faddān von A . . . [
3. [Zu . . N. N., ibn Ra]uḥ Fa[ddān
4. Fuḍail [ib]n Rağā von A . . . .]l [
5. [Zu $1\frac{1}{2}$ . . . .] riṯ(?) b. al-Ḥağğāğ und Pegoš ib[n . . . .]. . rī
6. das Grun[ds]tück von der Genossen[schaft . . . . . . l]ḥ
7. Zu $1\frac{1}{2}$ Sulaimān, er säte Faddān 2
8. gepachtet hat al-[Ḥu]rr [v]on Asᶜad b. Ra[bīᶜ]
9. Zu $^{2}/_{3}$ Yūsuf aus al-Fusṭāṭ Fa[ddān] 3
10. Abrahiye b. Ḫāf [(?)]
11. Zu $1\frac{1}{3}$ Mubārak b. ᶜAbd ar-Raḥmān b. Nauf Faddān [3]
12. Sulaimān al-Ği[nn]ī. Er hat im vergangenen Jahr gepachtet [
13. Zu $5\frac{1}{4}$ Abuᵓl-ᶜAṭṭāf Faddān 5
14. Hievon sind 2 vom Grundstück [des . . . .] Faddān ein

Rekto: 1. Vom Ḥā in الرح[يم] ist nur die Basis erhalten. Dahinter sind noch Reste von ± 4 Buchstaben erkennbar, vielleicht waren es griechische Zahlen. — 3. Von Mīm in العام ist nur der Kopf da. — 4. δ ist bis auf die obere Schlinge zerstört. Vom Dāl hat sich der obere Teil erhalten. — 7. Die Buchstabenspuren würden zu صلح oder

Ar. III 129.

Auf Verso:

١	فـ]ـــــــدان [ε̣]	بديـــــــر]	ηϛ[δ̣'
٢	]لوه بيبع يزرع قرط	والحراســــة	
٣	فـ]ـــــــدان [ιβ]	بديـــــــر]	ιβ[
٤	ارض . . . .] هاشم [ ]	والحراس]ــــة	
٥	فـ]ـــــــ[ـد]ا[ن .[	بديــ]ـــــر	
٦	[ ]	[والحراس]ــــة	
٧	فـ]ـــــــ[ـدان .	بد[يـ]ـــــر	

I 25

Rekto:

		um Dīnār]
	]	und die Bewa[chu]ng [ ]
		um D]īnā[r]
		und d]ie Bew[achung] [ ]
Faddān 3		um Dīnār 4½
des al-Fuḍail		und die Bewachung
		um Dīnār 3
		und die Bewachung
		um Dīnār 2
		und die Bewachung
		um Dīnār 4
]		und die Bewachung
		[um Dīnā]r 6¼
Sechstel . . . [ ] hievon drei trocken[es]		[und die Bewachu]ng

خليج passen.

Verso: 1. Von ε ist nur der horizontale Mittelstrich vorhanden. An sich wäre also auch θ möglich, hier aber nicht wahrscheinlich. Ms. بد ــــر. δ ist nicht sicher und nur teilweise erhalten.

15.
16. Zu ½ + ⅓ Yū[su]f al-Ḥār[ ]Faddān 2
17. Atrūnniye, der Gärtner, [ ] im vergangenen [Ja]hre
18. Zu ½ + ⅓ + $^1/_{24}$ Kāmil b. Ḫalīl Fadd[ān] 10
19. Linsen und Kichererbsen [ ].........
20. [Zu].... al-Ḥurr b. Ismaᶜīl Faddān 10[
21. [ ] ein Grundstück bekannt unter (dem Namen) [A]bū
22. [Zu ..] A[ ] b. [I]sḥāq, der Müller, Faddān 4
23. Anio und Hel[ ] Muḥammad und ein Faddān ...... al-
24. [Zu ..] Mūsā b. Ayyūb, der Quae[s]tor, Fa[dd]ā[n] 1½

A u f

1. [ ] r [
2. [ ] . . [ ] . . . . [
3. [Zu ..]d, Sohn des Mōne Faddān
4. Grundstück .... das erwähnte Faddān im vergangenen
5. Zu 1 [Ayy]ūb und Ġanm Maimūn Faddān
6. Grundstück des Muḥammad .... was ihm
7. Zu 1 Isḥāq .... [ ] ... Fa[dd]ān
8. [ ] Grundstück des [Ibra]hīm b. Isḥāq um das Entgelt
9. [Zu 1] [ᶜĪ]sā .... [ ] Faddān
10. [ ] Grundstück des Muḥa[mmad] 14 [ ] Ġail al-Qiṭrī
11. [Zu 1] ...... b. Ḥafṣ Faddān
12. [ ] Grundstück des Muḥammad .. [ ] ....
13. Zu [1 I]s[maᶜ]īl [ ] n Faddān
14. [ ] Grundstück [ ] b. Ismaᶜīl
15. Zu 1⅓ [ ]n [ib]n Maǧd Faddān
16. [ ] . . [ ] . . [ ] b. [a]l-Ḫaṭṭāb
17. [Zu 1] b. Sulaimān Faddān
18. [vo]n ᶜAbd al-Aḥad und ein Faddān
19. [ ] ᶜAbd al-Aḥad an Brachland(?)
20. [Zu 1 Pa]chtung Faddān
21. [Mu]ṭṭalib b. Maimūn
22. [ ]
23. [ ] . . . [ ]
24. [ ]

Land	
	um [Dīnār] $5\,{}^{1}/_{6}$
	[und die Bewachung]
	um Dī[nār $8\,{}^{2}/_{3} + {}^{1}/_{12}$]
	und [die Bewachung]
]	um Dīn[ār]
Qāsim, er säte Klee	und die Bewachu[ng]
	um Dīnā[r ..]
Ḥurr b. Ismaʿīl	und die Bewa[chung]
[	um Dīnār ..]

Verso:

]	und die Bewach[ung]
] r [ ]	um Dīnā[r]
4	und die Bewach[un]g
Jahre	um Dīnār [7]
3	[um Dī]nār 3
gehörte [im] vergangenen [Ja]hre von Qanṭara	
9	[um Dī]nār 9
von 4 . . . . [ ]	und die Bewachung
6	um Dīnā[r] 6
	und die Bewachung
2	[um D]īnār 2
Fadd[ān]	[und] die Bewa[chun]g
11	um Dīnār 11
	und die Bew[ach]ung
[9]	um D[īnā]r [1]2
	[und die Bewachu]ng
4	um Dīnār [4]
von Waiṣa und Fuḍail b. Halōs	
. . . . [ ]	und die Bewachung[ ]
8	um Dīnār [8]
	und die Bewa[chu]ng[ ]
	½
	——————[ ]
	die Summe: 98 [ ]

Arab. I 24.

Auf Rekto:

1.	]		und die Bewach[ung
2.	Fadd]ā[n]	.	um Dīnār [
3.			und die Bewachung [
4.	Fa]ddān	4	um Dīnār [ ] ½ + ⅓ + $^1/_{24}$ [
5.	Fa]ddān	1½	um Dīnār ½ + ¼ • [
6.	] Barūḥīye im ver[gan]gegenen Jahre, er sät Klee		und die Bewachung
7.	Fa]ddān	4	um Dīnār $4^2/_3$
8.	im] vergangenen [Jahre]		
9.	Fa]ddān	1	um Dīnār 1
10.	Fa]ddān	1	um Dīnār 1
11.	]		und die Bewachung
12.	Fa]ddān	1	um Dīnār ½ + ¼ + $^1/_6$
13.	Fadd]ā[n]	1	um Dīnār 1
14.	]		und die Bewachung
15.	Faddān]	6	um Dīnār 6
16.	]		und die Bewachung [
17.	Faddān	2	um Dīnār [½
18.	]		und die Bewachung [
19.	Faddān]	//	um Dīnār [
20.	]		und die Bewachun[g
21.	Faddān]	2	um Dīnā[r
22.			] und die Bewa[chung

Auf Verso:

1. [Faddān
2. [ ] . . . . . an Chael, den Wächter [
3. [zu . . N. N. ibn] al-Ḫaffāf [Faddān
4. [ ] . . . Ablāutīye, Sohn des Kalfaters . . . . [
5. [ ] . ūm, Sohn des Diakons und D̲akar b.ʿUmar durch Ana, Pachtung [
6. [ ] Pachtung von al-Ǧazīra [
7. [Z]u 1 ar Rabīʿ b. Ǧaʿfar Faddān ⟦3⟧
8. [ ] Grundstück des Terhēlūde(?) [
9. [Zu] $^2/_3$ Aḥmad b. Ibrahīm Faddān [2
10. [ ] M[ ]he, der Kalfater [
11. [Zu] . . [4] Simon, der Färber Faddān [
12. das er an der Grenze vom Babīǧ im Besitz hat vom Strome bis zum Kanal [

13. [Zu] 5[i]b[n] al ᶜAṭṭāf, der gemeine Mann Fa[ddān
14. • [
15. • [

Ar. III 129.

Auf Rekto:

1. • [Im Nam]en Gottes, des Barmherzigen, Gütig[en] . . . . . . •
2. Zu 1½ Mui, [So]hn des Phimon, Faddān 5
3. [ ] Grundstück des Fuḍail, . . . [ ] . . . im ver[gangenen] Jahre
4. [Zu] 4 [Fadd]ān 3
5. [Grundstück des . . . .]ī aus Marīs im [vergangenen Jahre]
6. [Zu x . . . . Faddān] 1¹/₆
7. [ ] . . . . . im [vergangenen Jahre]

Auf Verso:

1.	Fa]ddān	[5]	um Dīnār 8½ + [¼]
2.	] lūh Babīǧ, er sät Klee		und die Bewachung
3.	Fa]ddān	[12]	um Dīnā[r] 12
4.	Feld des . . . .] Hāšim	[ ]	und die Bewachu[ng
5.	Fadd]ā[n	.]	um Dīnā[r
6.	] [	]	und die Bewachu[ng
7.	Faddān	.	um D]īnā[r

Arab. I 25.

Rekto:

4. Neben فضَيْل ist nach *aḏ-Ḏahabī*, Muštabih, S. 407 auch فَصِيا möglich.
5. Zu بجوش vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, II, S. 110, 132.
8. Außer رَبيع wäre auch رُبَيّع und رُبَيْع möglich; vgl. *aḏ-Ḏahabī*, Muštabih, S. 216.
9. Zur Nisbe الفسطاطى vgl. A. Grohmann, a. a. O. II, S. 116; zu den dort beigebrachten Belegen ist jetzt auch P. Cair. B. É. Inv. n° 118$^{r}_{4}$ (بلة[وس ب]ان جرجه الف[سـ]طاط[ى]) nachzutragen.
10. Für ارهه kann ich kein koptisches Equivalent in Vorschlag bringen.
12. Nach *aḏ-Ḏahabī*, Muštabih, S. 92 kommt neben الجنّى noch الجُبّى und الخُنّى in Frage, vielleicht auch الجَدّى oder الجُدّى (ebenda, S. 95).
13. Ein ابوالعَطّاف ist auch in P. Cair. B. É. Inv. n° 325$^{v}_{1,4}$ erwähnt.

15. Zu [اظـ[ى (wofür eigentlich auf ارض bezüglich ظمياء zu erwarten wäre) vgl. A. Grohmann, a. a. O. II, S. 69 f., PERF n° 674_{12} (ذكر القاطعين ان ارضه ظامية), P. Ryl. Arab. XI n° 10_8 (للظوامى).
17. اترونيه ist wohl eine Kurzform von Τρούννιος bei F. Preisigke, Namenbuch, col. 446.
19. Zu جُنَيْبان vgl. A. Dietrich, a. a. O., S. 62.
21. Zu قِرْط vgl. A. Grohmann, a. a. O. IV, S. 64 f. und A. Dietrich, a. a. O. S. 84.
23. Wenn die Lesung انيو richtig ist, ist vielleicht auf ᾿Ανιω[] in F. Preisigke, Namenbuch, col. 32 zu verweisen. Es könnte aber auch eine Kurzform von ᾿Ατβῶς (ebenda col. 64) mit Abfall des Sigma vorliegen und dann اتبو zu lesen sein.

Verso:

3. مويه kann entweder مونه, ⲙⲟⲛⲉ, oder مويه Μούη sein; vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, III, S. 94.
5. Statt غَنْم ist nach *ad-Dahabī*, Muštabih, S. 388 auch عَنْم möglich.
6. Mit der Gruppe السد weiß ich nichts anzufangen. قنطرة ist wohl eine Ortsbezeichnung. Von einem Kanal ist in Arab. I 24^v_{12} die Rede, die hier verpachteten Grundstücke liegen also zum mindesten teilweise am Wasserlauf eines Kanals.
11. Nach *ad-Dahabī*, Muštabih, S. 429 kann neben القِطْرِى auch القَطْرِى oder الفِطْرِى eingesetzt werden.
19. هلوس entspricht genau ῾Αλῶς bei F. Preisigke, Namenbuch, col. 21. ويصه ist offenbar eine Nebenform zu بيسه, بيسه Besa (Βησᾶς bei F. Preisigke, a. a. O., col. 74). Vgl. A. Grohmann, a. a. O. I, S. 236.

Arab. I 24

Rekto:

6. بروحيه (im Original unpunktiert) ist wohl eine Kurzform von Παρούχιος in F. Preisigke, Namenbuch, col. 280.

Verso:

2. Ein كيل الحارس ist auch in PER Inv. Ar. Pap. 8668 und P. Cair. B. É. Inv. n° 207^r_{14} erwähnt (vgl. A. Grohmann, a. a. O., IV, n° 243_{14}). Vielleicht ist dies derselbe Mann.
3. Zu الخَفّاف vgl. *Yāqūt*, Muʿǧam al-Buldān, IV, S. 520_{23}.

4. ابلوطه ist vielleicht die Transkription einer Kurzform zu Πλαύτιος bei F. Preisigke, Namenbuch, col. 331, etwa Plautie, und demnach ابلوتيه zu punktieren. قَلَفاط (Pl. قَلَافِطَة) »Kalfater« ist aus griechischem καλαφάτης entlehnt; Kalfater sind in den Aphroditopapyri oft erwähnt (vgl. P. Lond. IV, S. 624 und S. 64 [n° 1391_{31}], P. Ross.-Georg. IV n° 6_{31}, S. 24, PAF n° 8_{13} und S. 87); قلفاط ist hier sowohl in Z. 4 als Z. 6 zu ergänzen.
5. Zu انه ⲁⲛⲏ vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, III, S. 227.
8. Für رهلوده kann ich vorläufig keine koptische Entsprechung vorschlagen.
12. Mehrere Orte des Namens بَبِيج finden sich im Distrikt von Fayyūm, zwei in der Kūra Ehnās und einer in Qūṣīya. Vgl. *Ibn al-Ǧīʿān*, Kitāb at-Tuḥfa as-Sanīya, S. 152 f., 163, 192. In den Papyri kommt ein ببيج ohne Beisatz in PERF n° 807[v] (Fayyūm), ببيج سوا (ebenfalls im Fayyūm) in P. Wessely 468^{r}_{1}, ببيج الاسقف PERF n° 681 (Fayyūm), ببيج مـ[in PER Inv. Ar. Pap. 8770_3 und ببيج بطارخ in PER Inv. Ar. Pap. 3372_1 vor. Welcher dieser Orte hier in Frage kommt ist aus Mangel an näheren Angaben nicht festzustellen.

Ar. III 129.

Rekto:

2. Zu موى, kopt. ⲙⲟⲩⲓ, ⲙⲟⲩⲉⲓ, vgl. A. Grohmann, a. a. O. III, S. 223. فيمون ist die genaue Umschreibung von Φίμων bei F. Preisigke, Namenbuch, col. 465.
5. Zur Nisba الَريسِى vgl. A. Grohmann, a. a. O. II, S. 206.

3. Liste von Steuerträgern ohne Angabe der Steuerart.

27.

A II 45. III. Jahrh. d. H. (IX. Jahrh. n. Chr.)

Hellbrauner, feiner Papyrus. 12·6 × 7·5 cm.

Auf Rekto stehen oben 3 Zeilen aus einer Steuerliste, darunter, anscheinend von derselben Hand, ein Brief in 6 Zeilen; beide Texte sind in schwarzer Tinte parallel zu den Horizontalfasern geschrieben. Die flüchtige, unschöne Hand weist in das III. Jahrh. d. H. Diakritische Punkte fehlen, doch ist Sīn mit einem darüber gesetzten Strich gekennzeichnet. Die Rückseite ist leer.

Fundort unbekannt.

Der Papyrus ist rechts und unten vollständig, links und oben abgebrochen und weist mehrere Lücken auf. Unter der ersten Zeile der Steuerliste ist ein 0·6 cm breiter Streifen der Horizontalfasern abgelöst, unter der letzten Zeile ein 1·3 cm breiter Streifen.

Alte Signatur Wessely A 220.

١ ادى جعفر بن هاشم على يدى ا[ـ
٢ منه عن مينا بن ايوب β [
٣ ادى محمد بن سـ[ ]ـد[ ]ف η [

1. Ǧaʿfar b. Hāšim hat gezahlt durch . . . [
2. Davon für Mīnā, Sohn des Job 2 [
3. Muḥammad b. S[ ]d[ ]f . . 8 [

28.

(TAFEL XIX.)

Ar. III 133. III. Jahrh. d. H. (IX. Jahrh. n. Chr.)

Gelblichbrauner, mittelfeiner Papyrus. 9 × 6·2 cm.

Auf Rekto stehen 8 Zeilen einer Liste von christlichen und muhammedanischen Steuerträgern, die in schwarzer Tinte rechtwinkelig zu den Horizontalfasern aufgetragen sind. Die unschöne, dicke Schrift weist in das III. Jahrh. d. H. Diakritische Punkte fehlen. Die Rückseite trägt 4 Zeilen in schwarzer Tinte, die nur zum Teile erhalten sind und parallel zu den Vertikalfasern laufen. Die Liste war parallel zu den Zeilen gefaltet, die Faltungsprodukte betragen von unten nach oben: 0·4 + 1·6 + 1·4 + 3 + 2·6 cm.

Fundort unbekannt.

Die Liste auf Rekto ist nur unten unvollständig und in gutem Zustand, soweit sie erhalten ist.

١ بســم الله الرحمن الرحيم
٢ عيسى الحمّامى ـــ ـــــــ ؟
٣ مات /
٤ جريج البـــــــــلان ؟

---

2. Nur die linke Hälfte des β ist erhalten. — 3. Am Ende der Zeile ist die Hasta eines η sichtbar.

٥ مات /

٦ مرقوره بن بطری بن بقام ؛

٧ [م]ا[ت] /

٨ ل[ ] . . . ؛

1. Im Namen Gottes, des Barmherzigen, Gütigen!
2. ʿĪsā, der Badinhaber ½
3. gestorben
4. Ğirīğ, der Badewärter ½
5. gestorben
6. Merkūre, Sohn des Patre, Sohnes des Pkam ½
7. [ge]stor[ben]
8. ...[ ].... ½

Da hier zwei Angehörige eines gewerblichen Betriebes — vielleicht Betriebsführer und Gefolgschaftsmann desselben Unternehmens, eines öffentlichen Bades — erwähnt werden, handelt es sich hier vielleicht um die Gewerbesteuer.

3. Zur Notiz مات in Steuerlisten vgl. A. Grohmann, Arabic Papyri in the Egyptian Library, III, S. 210.
4. Badewärter (بلّان) sind öfter in den Papyri erwähnt. Als Beispiele führe ich PER Inv. Ar. Pap. 8097_5 (يعقوب البلان), P. Berol. 9159_4 (قرمان البلا[ن]) an.
6. بطرى ist wohl Variante zu بطره, kopt. ⲡⲉⲧⲣⲉ (vgl. A. Grohmann, a. a. O. I, S. 190), das auch in P. Cair. B. É. Inv. n° 691_3, PER Inv. Ar. Pap. $5999^v_{11\,f.}$, 8456, W. E. Crum, CMRL n° 401 (S. 183) vorkommt, sowie zu بدره in P. Cair. B. É. Inv. n° 230^r_4 (A. Grohmann, a. a. O. IV, n° 245, S. 121, 124).

8. Am Ende der Zeile sind nur Reste von drei Buchstaben und die Spitze von ؛ erhalten. Die Hasta am Anfang der Zeile kann zu Alif oder Lām gehört haben.

ORIENTAL INSTITUTE IN PRAGUE.
ANNUAL REPORT OF THE ORIENTAL INSTITUTE FOR THE YEAR 1939. SUMMARY.

General.

The Board of Trustees held the Annual Meeting on the 5th May, and the Board of Trustees of the Baron Takaharu Mitsui Fund on 31st January. Dr. V. Maule was appointed member in the place of the retired Dr. Matouš-Malbohan. In this year the Convention between the Oriental Institute and Baron Takaharu Mitsui has expired.

The Oriental Institute regrets to announce the death of the following members since the last Annual Meeting: Franke Emil, Phdr., Fellow in the Research Section, Kořenský Josef, Phdr., Fellow in the Research Section, Švambera Václav, Phdr., Fellow in the Research Section, Germář Rudolf, Ing., Fellow in the Economic Section, Wesselski Albert, Phdr. H. c., Active Member in the Research Section, Lankaš Otakar, JUDr., Active Member in the Economic Section, Edhem Halil, Corresponding Member in the Research Section.

Resignation has been tendered by Mr. Karel Bächer and Mr. Oskar Federer.

Under the terms of Art. 6 of the Statute of the Oriental Institute the following gentlemen ceased to be Fellows and have been placed on the list of the Corresponding Members: Dr. Ján Bakoš, Mr. Fedor Houdek, JUDr. Bruno Mahla, Dr. Ing. Max Mühlig, Mr. Kornel Milan Svoboda.

The Annual Meeting held on 12th May elected Mr. Jan Kořínek and Dr. N. Dorofejev Active Members in the Economic Section.

The Anniversary of the 60th birthday of Prof. Dr. B. Hrozný, the President of the Institute, was celebrated in a special Meeting of the Members. Cf. A. O. Vol. XI. No 1.

The Research Section.

The publication of the Archiv Orientální has continued without interruption and exchange relations with three new periodicals have been established.

In the Series of the "Monografie Archivu Orientálního" three new volumes have been prepared for publication: Vol. VI Dr. W. Gampert, Die Sühneszeremonien in der altindischen Rechtsliteratur; Vol. VII Prof.

Dr. B. Hrozný, Die älteste Völkerwanderung und die proto-indische Zivilisation; Vol. V/2 Dr. F. Tauer, Zafarnama.

In the Language manuals (in Czech) two volumes appeared: Vol. I., Dr. O. Pertold, Učebnice Hindustani (Hindustani Manual) and Vol. II., Dr. Průšková-Dr. Průšek, Učebnice hovorové japonštiny (Handbook of Spoken Japanese).

The following lectures were held in 1939: Dr. J. Rypka: God and the World in the Persian Mystic Doctrine, Dr. F. Tauer: Five Foundation Stones of Islam, Dr. V. Lesný: Buddha and his Sangha, Dr. F. Lexa: Monotheism in Ancient Egypt, Dr. B. Hrozný: Dawn of History in the Near East. Palestine in the Prehistoric Times, Dr. V. Lesný: Prehistoric India. In cooperation with the Slavonic Institute a lecture on the Prose of Modern Iran was delivered by Prof. Dr. J. Rypka and literary specimens were recited.

At the Members' Meeting on the 2nd February Prof. Dr. O. Pertold read a paper: The recent opinions on the Sinhalese languages.

The Economic Section.

The following classes of Oriental Languages were held: Arabic (for beginners), Chinese (for beginners and advanced students), Hindustani (beginners, advanced and very advanced), Japanese (beginners, advanced and very advanced), Persian (two classes for the beginners and one for advanced students), Turkish (for beginners). Beside the language classes also a class in Economics has been held.

The following pamphlets in Czech were published: J. Kořínek, Hygiene in Northern Africa; J. Vrba, Ancient Persia — New Iran and a Handbook on the Philippine Islands by J. Bžoch. For internal purposes a handbook of Persian language and texts for the language classes were prepared.

A cycle of lectures on Iran has been held viz. J. Vrba: Ancient and modern Iran, Dr. Kálalová-di Lotti: Hygiene in the Near East, Ing. J. Čapek: My experiences in Iran, Prof. Dr. J. Rypka spoke twice on general topics concerning Iran. Apart from this cycle Ing. R. Staněk spoke on the trade with the Netherland-Indies.

Three scholarships were disbursed: one for Kenya, one for Indochina, one for the Philippine Islands.

Societies of the Oriental Institute.

The China Society.

The Society was responsible for the supervision of the Chinese language courses. Its members lectured on Chinese subject-matter outside the Institute. Relations with the Chinese quarters in Berlin have been strengthened. There were 44 members at the end of the year.

The India Society.

The Society's activity in 1939 was restricted to the supervision of the courses of Hindustani and purchases of books for the Library.

The Japan Society.

Following the resignation of the former Hon. Secretary, Dr. H. Slouka has been appointed in his place. After the departure of Mr. Y. Kiuchi, the post of Vice-Chairman has been taken up by Mr. Kozo Itigé, the newly appointed Consul General for Prague.

Courses in Japanese continued as usual. Steps were taken to give to those who passed the course of instruction also an opportunity to practise the language by conversation with Japanese.

An excursion to Berlin to see the Exhibition of Japanese Art was arranged for the members and a closer cooperation with the Japan Institute in Berlin has been established.

The Japanese Consulate General placed several films on Japan at the disposal of the Society.

An important event for the Society was the publishing of a Manual on Spoken Japanese which appeared in the Language Series of the Research Section.

The members met His Excellency the Japanese Minister and his family before their departure for Japan. On this occasion the President of the Oriental Institute expressed the thanks of the Institute to His Excellency and presented him with an engraved Bohemian crystal vase as a token of gratitude for his support of the Institute and the Society.

On the 5th June a lecture was held by Dr. Masami Kuni on Ukiyoe.

On the request of Kokusai Bunka Shinkokai in Tokyo a report on the experiences in teaching the Japanese language has been sent to this Institution.

There were 76 members at the end of the year.

The Library.

At the end of the year the Library had 5109 works (9696 volumes). There was an increase of 491 works (756 volumes) over the previous year. In the Reading Room there were 153 periodicals: 114 on research, 28 on economics, 8 Japanese, 3 Chinese.

The following collections are attached to the Library:

1. Ostraca,
2. Hieroglyphic reprints,
3. Manuscripts,

4. Clichés,
5. Flint instruments,
6. Papyri,
7. Numismatics,
8. Films,
9. Maps,
10. Photographs,
11. Gramophone records.

BUCHBESPRECHUNGEN.

PUBLICATIONS OF THE JOINT EXPEDITION OF THE BRITISH MUSEUM AND OF THE UNIVERSITY MUSEUM, UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA, PHILADELPHIA, TO MESOPOTAMIA: UR EXCAVATIONS, Volume V: **Sir Leonard Woolley:** THE ZIGGURRAT AND ITS SURROUNDINGS. Published for the Trustees of the two Museums by aid of a grant made by The Carnegie Corporation of New York. Oxford, University Press, 1939. XIV—151 pp., 88 plates.

Der verdienstvolle Ausgräber der Ruinen von Ur unternimmt es, in diesem fünften Bande seines Ausgrabungsberichtes über Ur der Wissenschaft einen ausführlichen Bericht über die Ziggurrat, den Tempelturm von Ur vorzulegen. Die Wichtigkeit dieser Publikation erhellt schon daraus, daß der Tempelturm von Ur der besterhaltene der „babylonischen Türme" ist und daher die Bauweise dieser sehr interessanten Baudenkmäler relativ am vollständigsten erkennen läßt. Unzählige Hände waren während der drei Jahrtausende der babylonischen Geschichte an diesem riesigen Bau beteiligt und es ist nicht immer leicht, das verwirrende Chaos der oft dicht aufeinander folgenden und sich kreuzenden Bauten zu enträtseln, zumal ihr Erhaltungszustand oft sehr zu wünschen übrig läßt. Der Verfasser schildert an der Hand von Plänen und glänzenden Aufnahmen die einzelnen Stadien der Entwicklung dieses Baues und seiner Umgebung, der Ziggurrat-Terrasse *E-temen-ni-il* und des Hofes des Gottes *Nannar*. Am vollständigsten gelingt es ihm die Gestalt der Ziggurrat des Königs *Ur-Nammu* aus der dritten Dynastie von Ur festzustellen (auf Taf. 86). Sie ist dreistöckig, wobei in die Mitte des zweiten Stockes dreifache Stiegen in der Gestalt des Buchstabens **T** führen, während den Aufgang hinauf in den zweiten und dritten Stock nur einfache Stiegen in der Mitte bilden. Im dritten Stock befindet sich endlich der Hochtempel. Weniger gesichert scheint mir dagegen seine Restaurierung der Ziggurrat von Nabonid aus der neubabylonischen Zeit zu sein, für die er sieben Stockwerke annimmt (auf Taf. 87). Auf jeden Fall wird die sorgfältige Publikation Woolleys von nun an als das grundlegende, am besten dokumentierte Werk zur der Frage der „babylonischen Türme" betrachtet werden müssen.

Bedřich Hrozný.

H. de Genouillac: FOUILLES DE TELLOH. Sous la direction de H. de Genouillac. Ouvrage publié avec l'aide de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Mission archéologique du Musée du Louvre et du Ministère de l'Instruction Publique. Tome II. Époques d'Ur IIIe dynastie et de Larsa. Avec un appendice sur les fouilles de Médaïn par R. Ghirshman.

Paris, Paul Geuthner, 1936. 4°. VIII — 168 pp. — Pl. 79—137. Pl. 11*—16*. — Pl. C, D. — Pl. XIV—LIX.

Von der von uns bereits in Archiv Orientální VII (1935), 216 angezeigten Publikation ist jetzt der zweite Band erschienen, der die von de Genouillac in Tello gefundenen, aus der Zeit der dritten Ur-Dynastie, wie auch der Larsa-Dynastie stammenden Altertümer veröffentlicht. Dieser Zeit des Niederganges von Lagaš-Tello entsprechend handelt es sich hier fast durchwegs um Kleinfunde, wie Statuetten, Geräte, Siegelzylinder, Amulette, Gefäße usw., die hier indessen von dem Herausgeber mit liebevoller Sorgfalt behandelt werden. Auch eine größere Anzahl von Inschriften wird hier publiziert, in denen das akkadische Namensmaterial bereits stark zur Geltung kommt. In dem ersten Kapitel befaßt sich der Verfasser auch mit der Topographie von Lagaš-Tello, wobei er einige wichtige Punkte derselben aufklärt. Dem verdienstvollen Werk ist eine Menge von schönen Tafeln beigegeben. *Bedřich Hrozný.*

Samuel N. Kramer: THE SUMERIAN PREFIX FORMS BE- AND BI- in the Time of the earlier Princes of Lagaš. (= The Oriental Institute of the University of Chicago. Assyriological Studies. No. 8.) Chicago, Ill., University of Chicago Press, 1936. 8°. X—29 pp. Preis $ —.75.

Der Verfasser befaßt sich hier, einen Gedanken Poebels weiterspinnend, mit der schwierigen Frage, mit welchem der beiden Laute *i* und *e* die *i*- oder *e*-haltigen Zeichen der sumerischen Keilschrift jeweilig zu lesen sind. So sucht er z. B. zu beweisen, daß das Zeichen *BI* im klassischen Sumerisch nicht *bi*, sondern *be* gelesen wurde usw. Die Frage bedarf wohl noch weiterer Untersuchungen. *Bedřich Hrozný.*

Nikolaus Schneider: DIE ZEITBESTIMMUNG DER WIRTSCHAFTSURKUNDEN VON UR III. (= Analecta Orientalia. Commentationes scientificae de rebus Orientis antiqui cura Pontificii Instituti Biblici editae. 13.) Roma, Pontificio Istituto Biblico, 1936. 4°. 119 SS. Preis 65.— Lire.

In dieser gründlichen Untersuchung werden sämtliche Daten der Wirtschaftsurkunden aus der Zeit der III. Dynastie von Ur mit ihren Varianten zusammengestellt und kritisch behandelt. Es stellt sich heraus, daß es damals keinen einheitlichen offiziellen Reichskalender gab, daß vielmehr jede bedeutendere Stadt einen eigenen Kalender, mit eigenen Monatsnamen und eigener Schaltmethode hatte. Nur der Monat der Erntezeit *itu še-kin-kud* ist allen Kalendern gemeinsam. Auch z. B. der Monatsname *itu šu-numun* gehört mehreren, jedoch nicht allen Kalendern an. Die meisten Monatsnamen haben ihren Ursprung in religiösen Jahresfesten. Da der Monat der Gerstenernte und des Jahresendes *itu še-kin-kud* in Babylonien in die Monate April—Mai fällt, beginnt dort das bürgerliche Jahr im Frühsommer. *Bedřich Hrozný.*

Miriam Seif: ÜBER DIE ALTBABYLONISCHEN RECHTS- UND WIRTSCHAFTSURKUNDEN AUS IŠČÂLÎ. Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde, genehmigt von der Philosophischen Fakultät der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin. Von Mirjam Seif aus Lwów in Polen. Berlin-Charlottenburg, 1938. 8°. 57 SS.

Eine Schülerin Prof. Ebelings liefert hier eine ausgezeichnete Probe ihres assyriologischen Könnens: Transkription und Übersetzung von 22 altbabylonischen Urkunden aus Iščâlî, altem *Dûr-Rimuš*, die der Ausgabe von Henry Frederick Lutz, Legal and Economic Documents from Ashjâly entnommen sind. Es sind Darlehens-, Kauf-, Schenkungs-, Miets-, Verwaltungs- und Prozeßurkunden. Die Daten nennen die beiden Könige der nahe benachbarten Stadt *Ešnunna*-Tell-Asmar *Daduša* und *Ibalpêl* II. Das Schriftchen enthält auch Bemerkungen über das Pantheon von Dûr-Rimuš, in dem der Gott Tišpak die Hauptrolle spielt und in dem sich unter anderem auch westsemitische und elamische Gottheiten befinden. Auch der sumerische Wettergott *Iškur* kommt hier in phonetischer Schreibung vor. Die Bevölkerung ist stark mit amorräischen Elementen gemischt. Sehr dankenswert ist das beigegebene Vokabular, das fast alle Wörter der Ausgabe von Lutz enthält.

Auf weitere Beiträge der Verfasserin aus dem Gebiete der Assyriologie darf man gespannt sein. *Bedřich Hrozný.*

Hans Henning von der Osten: ANCIENT ORIENTAL SEALS IN THE COLLECTION OF MRS. AGNES BALDWIN BRETT. (= The University of Chicago Oriental Institute Publications, vol. XXXVII.) Chicago, Ill., The University of Chicago Press, 1936. 4°. IX—77 SS.—12 pl. Preis $ 4.—.

Ähnlich wie seinerzeit (1934) die Newell-Sammlung bearbeitet der Verfasser jetzt auch die Mrs. Brett-Sammlung der Siegel, die aus 166 Stück besteht. Der Verfasser beschränkt sich auf eine sorgfältige archäologische Beschreibung der einzelnen Siegel, deren Photographien er auf 12 Tafeln bietet, während er die Transkription und Übersetzung der hierzugehörigen Inschriften Ign. J. Gelb und A. Poebel überläßt, wodurch die Einheitlichkeit der Behandlung ein wenig leidet. Sehr nützlich und dankenswert ist hingegen seine systematische Behandlung der Gestalten und Motive der Siegelbilder, die in übersichtlichen Abbildungen jeweilig Verwandtes zusammenstellt. Eine vollständige Bibliographie der weit zerstreuten Literatur erhöht noch den Wert dieser verdienstvollen Edition.

Bedřich Hrozný.

Richard F. S. Starr: NUZI. Report on the Excavations at Yorgan Tepa near Kirkuk, Iraq, conducted by Harvard University in conjunction with the American Schools of Oriental Research and the University Museum of Phila-

delphia 1927—1931. By Richard F. S. Starr, Ph. D., Fellow for Research in the Near East, Fogg Museum of Art, Harvard University. With appendices by Ruth Sears Chute, Robert W. Ehrich, H. W. Eliot, Rutherford J. Gettens, and Ernest R. Lacheman. Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1939. 4°. Vol. I. Texte. XXXVIII, 615 pp. Vol. II. Plates and Plans.

Die von Chiera und Pfeiffer begonnenen und von Starr fortgesetzten, erfolgreichen Ausgrabungen in *Jorgan Tepa*, dem alten *Gasur*, späteren *Nuzu*, haben zahlreiche Altertümer zutagegebracht, die sich von der prähistorischen Zeit an fast über alle Perioden der altorientalischen Geschichte erstrecken. Am besten scheint die altakkadische Zeit des III. Jahrtausends, weiter und vor allem aber die churrische Zeit der Mitte des II. Jahrtausends v. Chr. Geb. durch Funde vertreten zu sein. Dies äußert sich vor allem in den Tontafelnfunden. Außer altakkadischen Inschriften sind in großer Menge, etwa 4000 Stück, Keilschrifturkunden, und zwar vor allem Rechtsurkunden der churrischen Zeit gefunden und bereits zum Teil herausgegeben worden. Auch eine kappadokische Tontafel ist festgestellt worden. Eine lehrreiche Übersicht über die Ausdrücke der materiellen Kultur, die sich in den Texten der churrischen Zeit finden und die die churrische Kultur und teilweise auch die churrische Sprache gut illustrieren, gibt E. R. Lacheman auf SS. 528 ff. Das archäologische Material wird in der Hauptsache von Starr in genauester Weise beschrieben und in dem Tafelband in tadellosen Photographien und Zeichnungen wiedergegeben. Auch hier fällt die große, den Bädern und der Kanalisation gewidmete Fürsorge auf, ähnlich wie in noch größeren Umfang in Mohendscho-Daro und Harappa, wo wir es gleichfalls zum Teil mit churrischer Bevölkerung zu tun haben; siehe meine soeben herausgegebene Schrift Über die älteste Völkerwanderung und über das Problem der protoindischen Zivilisation (Prag, 1939).

Wir schließen mit herzlichem Dank an den Herausgeber für die rasche und musterhafte Veröffentlichung des in Nuzu gefundenen archäologischen Materials.

Bedřich Hrozný.

Cyrus H. Gordon. THE DIALECT OF THE NUZU TABLETS. Separatabdruck aus Orientalia VII, 1938, SS. 1—50. Roma, 1938. 8°.

Bald nach der Schrift Moshé Berkooz', The Nuzi Dialect of Akkadian, die sich speziell mit der Orthographie und Phonetik des akkadischen Dialekts von Nuzu befaßt, erscheint der vorliegende Aufsatz C. H. Gordons, der dankenswerterweise die gesamten grammatischen Verhältnisse dieses Dialekts behandelt. Es ist ein mittelbabylonischer Dialekt, der sich deutlich von dem assyrischen Dialekt scheidet (S. 49). Sehr stark sind die Einflüsse des Churrischen, namentlich in der Phonetik und im Wortschatz. So stellt der Verfasser eine Liste von 189 Wörtern zusammen, die sicher oder wahrscheinlich churrischer Herkunft sind und die jetzt eine wert-

volle Bereicherung unseres noch sehr dürftigen churrischen Vokabulars darstellen. Für die churrische Grammatik wichtig ist vor allem die Feststellung des Abstraktsuffixes *-ummi* und des Suffixes der nomina agentis *-uḫlu*. *Bedřich Hrozný.*

Leroy Waterman: ROYAL CORRESPONDENCE OF THE ASSYRIAN EMPIRE. Translated into English, with a transliteration of the text and a commentary. Part IV: Supplement and Indexes. With an interpretation of the Asshur Ostracon by R. A. Bowman. Ann Arbor, Frank E. Robbins, University of Michigan Press, 1936. 8°. XIII—282 pp.—14 Plates. Preis $ 4.00.

Zu dem von uns in Archiv Orientální V 304 bereits besprochenen, großen Werke L. Watermans über die Harperschen assyrischen Briefe erscheint nun der vierte, letzte Band, der nebst einer Einleitung über die Form, Herkunft, Datum, Inhalt und Sprache dieser nicht gerade leichten Textgattung ein Glossar ausgewählter Wörter und ausführliche Indices der dort erwähnten Personen-, Götter-, Länder-, Städte-, Fluß- und Tempelnamen, wie auch der Titel bietet. Dadurch wird die Benützbarkeit des umfang- und inhaltsreichen Werkes, wie auch der Harperschen Briefsammlung bedeutend erhöht, wofür wir dem verdienstvollen Herausgeber zu großem Dank verpflichtet sind. Auch einige neue, hierhergehörige Texte, wie auch ein aramäisches Ostrakon in der Übersetzung von Bowman werden hinzugefügt. Hervorzuheben sind auch Nachträge und Berichtigungen zu den früheren Bänden. Auf vierzehn Tafeln werden schöne Reproduktionen von ausgewählten Briefen geboten. *Bedřich Hrozný.*

Ellen Whitley Moore: NEO-BABYLONIAN DOCUMENTS in the University of Michigan Collection. Ann Arbor, University of Michigan, 1939. 8°. XVI—72 pp. — 75 pl. autographed texts — 2 pp. Corrigenda. Preis $ 2.00.

Die Verfasserin, die sich bereits durch ein früheres, ähnliches, von uns in Archiv Orientální VIII (1936), 370 besprochenes Werk einen Namen gemacht hat, setzt hier ihre Forschungen über die neubabylonischen Texte mit Erfolg fort. Sie gibt hier 96 neubabylonische Inschriften heraus, die den Sammlungen der Michigan Universität in Ann Arbor angehören. Sie gibt diese Texte in Autographien, Transkriptionen und englischen Übersetzungen; die dort vorkommenden Eigennamen faßt sie in einem Index zusammen. Es handelt sich hierbei fast durchwegs um Kontrakte. In Nr. 89, 55 übersetzt die Verfasserin das Wort *^{amêl}ka-áš-din-ni-e* mit „Chaldeans" (S. 48), wohl schwerlich mit Recht. Sollten damit nicht eher „die Rauschtrankbereiter" gemeint sein? Vgl. sumer. *gaštin, geštin* „Wein" usw. *Bedřich Hrozný.*

F. Thureau-Dangin et Maurice Dunand: TIL-BARSIB par F. Thureau-Dangin et Maurice Dunand avec le concours de Lucien Cavro et

Georges Dossin. Ouvrage publié avec le concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Fondation de Clercq). (= Haut-Commissariat de la République Française en Syrie et au Liban, Service des Antiquités, Bibliothèque Archéologique et Historique, Tome XXIII). Paris, Paul Geuthner, 1936. 4°. 2 voll. Texte: IV pp. — frontispiece — 166 — I pp. Album: IV pp. — 56 pl. — 6 plans.

Der Ruinenhügel Tell Aḥmar am oberen Euphrat, das einstige *Til-Barsib*, hat durch seine assyrischen und „hethitisch"-hieroglyphischen Altertümer bereits im J. 1911 die Aufmerksamkeit des englischen Archäologen Hogarth erregt. Im J. 1925 wurde dieser Hügel von den französischen Archäologen Perdrizet, Seyrig und Schlumberger untersucht. Im selben Jahre hat der bekannte englische Archäologe L. Woolley dem Schreiber dieses bei einem zufälligen Treffen im Hotel Baron in Aleppo den Vorschlag gemacht, diesen Hügel auszugraben, da „dort die größte Hoffnung, eine »hethitisch«-hieroglyphisch-assyrische Bilinguis zu finden, bestehe". In der Tat berührt sich in Tell Aḥmar die Keilschriftsphäre mit der Sphäre der „hethitischen" Hieroglyphen. Und doch wurde, wie die vorliegende Publikation zeigt, diese Hoffnung getäuscht und die alte archäologische Regel von neuem bestätigt, daß die Ausgrabungen fast immer etwas anderes bringen, als was der Ausgräber erhofft. Trotzdem können die französischen Archäologen, die in den Jahren 1929—1931 drei Ausgrabungscampagnes diesem Hügel gewidmet haben, mit ihren Ergebnissen sehr zufrieden sein. Nicht nur eine neue wertvolle „hethitisch"-hieroglyphische Stele (zum erstenmal von mir übersetzt in Inscriptions hittites hiéroglyphiques, 480 ff.), wie auch Fragmente anderer „hethitischen" und assyrischen Inschriften wurden dort gefunden, sondern ihre Mühe wurde vor Allem durch das Auffinden zahlreicher sehr schönen, ganz einzigartigen assyrischen Wandmalereien aus der Zeit etwa Tiglathpilesars III. und Assurbanipals in dem Palast von Tell Aḥmar belohnt. Die in diesen Gemälden behandelten Sujets decken sich im großen und ganzen mit den in den assyrischen Reliefs dargestellten Szenen. Die leider nicht immer gut erhaltenen Malereien wurden vom Herrn L. Cavro sehr sorgfältig wiedergegeben und so der Wissenschaft zugänglich gemacht. *Bedřich Hrozný.*

Reallexikon der Assyriologie. Unter Mitwirkung zahlreicher Fachgelehrten herausgegeben von Erich Ebeling und Bruno Meissner. II. Bd., 4.—5. Lieferung. Berlin—Leipzig, Walter de Gruyter & Co., 1936—1938. 8°. SS. 241—491—4 Taf. Preis RM 19,20.

Diese beiden Lieferungen, die den zweiten Band des Reallexikons der Assyriologie abschließen, bringen den Schluß des Buchstaben *D* und den ganzen Buchstaben *E*. Von den wichtigeren Stichwörtern seien hier besonders die über Edelsteine (von Boson, S. 266 ff.), über die Ehe (von Korošec, S. 281 ff.), über den Ehebruch (von San Nicolò, S. 299 ff.), über

den Eid (von demselben, S. 305 ff.), über das Eisen (von Schachermeyr, S. 316 ff.), über Elam (von König, Christian und Unger, S. 324 ff.), über die 'Emori-Amoriter (von Jirku, S. 362 ff.), über *Enki* (von Ebeling, S. 374 ff.), über *Enlil* (von Nötscher und Weidner, S. 382 ff.), über das „Gestirn des Pfluges" *Epinnu* (von Weidner, S. 409 ff.), über das *Erbrecht* (von Ebeling, S. 458 ff.), über *Eridu* (von Unger, S. 464 ff.), wie auch die umfangreiche Monographie über die *Eponymen* (von Ungnad, S. 412—457, volle 46 Seiten!) hervorgehoben. Hierzu kommen viele kurze Artikel, die vor allem von dem Herausgeber Prof. Ebeling, teilweise auch von Weissbach, von Unger u. a. stammen.

Wir wünschen dem hochwichtigen Unternehmen ein rasches und erfolgreiches Fortschreiten — trotz der Ungunst der Zeit. *Bedřich Hrozný.*

Claude F.-A. Schaeffer: UGARITICA. Études relatives aux découvertes de Ras Shamra. Première série par Claude F.-A. Schaeffer, Directeur des Fouilles de Ras Shamra. Avec le concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Fondation de Clercq). (= Haut-Commissariat de la République Française en Syrie et au Liban, Service des Antiquités, Bibliothèque Archéologique et Historique. Tome XXXI: Mission de Ras Shamra. Tome III.) Paris, Paul Geuthner, 1939. 4°. Frontispice — 331 pp. — 32 pl. Preis 200 frs.

In diesem splendid ausgestatteten, mit Tafeln und Abbildungen in reichstem Maße bedachten Bande skizziert der Verfasser zunächst auf Grund der archäologischen Funde die Geschichte Ugarits von dem Paläolithikum an bis zu der griechisch-römischen Zeit. Der Verfasser analysiert hierbei sorgfältig alle die sich in Ugarit kreuzenden fremden Einflüsse: den mesopotamischen, babylonischen, syrischen, ägyptischen, hethitischen, ägäischen usw. Speziell den Einflüssen der ägäischen Welt auf Ugarit ist das zweite Kapitel gewidmet, wo wiederum, soweit dies freilich möglich ist, genauest zwischen den kretischen und den mykenischen Einflüssen unterschieden wird. In dem dritten Kapitel bespricht der Verfasser eine eigenartige, in Ras Šamra gefundene Streitaxt aus Kupfer, Gold und Eisen, für die er eine mitannische Herkunft postulieren möchte. In dem vierten Kapitel kommen zwei in Ras Šamra gefundene, gut erhaltene Kupferstatuetten eines Gottes und einer Göttin churritischer Herkunft zur Sprache. Sehr verdienstvoll sind auch die beiden letzten Kapitel des Werkes, die eine vollständige, bereits 512 Nummern umfassende Bibliographie der Literatur über die epochalen Funde von Ras Šamra, wie auch einen Generalindex zu dieser Literatur bringen. Der Verfasser hebt mit Recht hervor, daß bis jetzt nur etwa ein Achtel der antiken Stadt ausgegraben, und daß vor allem der Palast noch nicht bloßgelegt wurde. Man kann somit auch den künftigen Ausgrabungskampagnes in Ras Šamra mit Spannung entgegensehen! *Bedřich Hrozný.*

Kurt Bittel und Heinz Otto: DEMIRCI-HÜYÜK. Eine vorgeschichtliche Siedlung an der phrygisch-bithynischen Grenze. Bericht über die Ergebnisse der Grabung von 1937. (Archäologisches Institut des Deutschen Reiches, Zweigstelle Istanbul.) Berlin, 1939. 4°. 35 SS.—15 Taf. Preis RM 6.—.

Der verdiente Ausgräber von Boghazköi berichtet hier über eine kurze Grabung, die er in den Tagen vom 9. Juni bis zum 3. Juli 1937 auf Demirci-Hüyük (nordwestlich von Eskišehir) veranstaltet hat. Als Hauptergebnis ist die Feststellung einer zweifarbig polierten Keramik zu buchen, in der schwarzpolierte, gelbgraue und dunkelbraun polierte Ware überwiegt, wobei die Innenseite meist einen helleren Ton zeigt. Dagegen fehlt hier die rote Ware, die erst in den oberen Schichten vorherrschend wird. Die Verfasser glauben hier eine Sonderkultur des III. Jahrtausends v. Chr. Geb. feststellen zu können, die mehr der westkleinasiatischen als der ostkleinasiatischen Kultur zuneigt und zwischen beiden eine Art Übergang darstellt. Besonders bemerkenswert sind weitreichende Beziehungen zur Ägäis und zum Balkan. Hoffentlich wird es möglich sein — wie auch die Verfasser andeuten — in den Ausgrabungen auf Demirci-Hüyük fortzufahren. *Bedřich Hrozný.*

Johannes Friedrich: ENTZIFFERUNGSGESCHICHTE DER HETHITISCHEN HIEROGLYPHENSCHRIFT. (Die Welt als Geschichte. Herausgegeben von Hans Erich Stier und Fritz Ernst. Sonderheft 3). Stuttgart, W. Kohlhammer, 1939. 8°. II—52 SS. Preis 3.60 Mk.

Der Verfasser gibt hier eine lichtvolle Darstellung der Entzifferungsgeschichte der sogenannten hethitischen Hieroglyphenschrift von den ersten kleinen Anfängen, von Sayce und Menant an, bis zu den letzten Arbeiten Bosserts, Forrers, Gelbs, Hroznýs und Meriggis. Als aktiv nichtbeteiligter, der Entzifferung jedoch aufmerksam folgender Forscher ist er wohl hierzu mehr als jemand anderer berufen. Es ist ihm auch gelungen, ein im Ganzen zutreffendes Bild des Ganges der Entzifferung zu geben. Seinem eher zurückhaltenden Wesen entspricht es, daß er sich über die im letzten Stadium der Entzifferung erreichten Übersetzungen, wie auch über den Charakter der entzifferten Sprache nur mit großer Vorsicht äußert. Auch ein Fachmann kann aus dem Schriftchen allerlei lernen. So war dem Ref. z. B. die von dem Verfasser auf S. 13 erwähnte Mitarbeit J. Halévys an der Entzifferung der „hethitischen" Hieroglyphenschrift gänzlich unbekannt. Als Probe der Übersetzungen des Ref. und Meriggis auf S. 50 f. hätte sich ein weniger unklarer Text als Carchemisch I A, 6 wohl besser geeignet. *B. Hrozný.*

Eugène Cavaignac: LE PROBLÈME HITTITE. (= Études d'archéologie et d'histoire. Collection dirigée par André Piganiol, professeur à la Sor-

bonne.) Paris, Ernest Leroux, 1936. 8°. XX—201 SS.—2 cartes—8 pl. Preis 25.— frs.

Die vorliegende Schrift eines Althistorikers gibt einen guten Überblick über die Geschichte der hethitischen Völker und deren Probleme nach dem Stand etwa vom Jahre 1936. In weitem Maße berücksichtigt sie dabei bereits die Ergebnisse der Entzifferung der „hethitischen“ Hieroglyphen, was anzuerkennen ist. Unannehmbar sind hingegen einige geographische Aufstellungen des Verfassers, so wenn er z. B. Palâ und Tumanna noch immer westlich von dem Flusse Halys sucht, Ḫakmis mit Amasia identifiziert u. dgl. m. Siehe Ar. Or. 7 (1935), 158 f. u. 174. *Bedřich Hrozný.*

Albrecht Goetze: THE HITTITE RITUAL OF TUNNAWI. Interpreted by Albrecht Goetze in cooperation with E. H. Sturtevant. (= American Oriental Series. Volume 14.) New Haven, Conn., American Oriental Society, 1938. 8°. XII, 129 pp.

Der Verfasser bietet hier — unter Mitarbeit des Komparatisten und Hethitologen E. H. Sturtevant — eine erstmalige genaue Transkription und Übersetzung des interessanten keilschrifthethitischen Textes KUB VII 53+KUB XII 58, als dessen Autorin die Magierin („die Alte“, die Sibylle) *Tunnavi* genannt wird. Dieser Text behandelt durch „sympathische Magie“ eine „Unreinheit“, die Kinderlosigkeit oder Fehlgeburt zur Folge hat. In dem ausführlichen Kommentar behandelt der Verfasser eine ganze Anzahl noch dunkler hethitischer Ausdrücke, um deren Erklärung er sich oft mit großem Erfolg bemüht. So wird z. B. S. 42 f. das hethitische Wort *ḫappešar* als die phonetische Lesung des Ideogramms UZU*ÚR(.ḪI.A)* „Glied(er)“ erwiesen. Auf S. 53 ff. wird die Bedeutung von *vappu-* als „Flußufer, Lehmgrube“ festgestellt. Als Übersetzung des Götternamens *Kulšêš* schlägt der Verfasser S. 63 „Dämonen“ vor. Der Zusammenhang mit der Verbalwurzel *kulš-* „ansehen, bewachen“ läßt indes eine Bedeutung wie „Wach- und Schutzgottheiten“ sehr wahrscheinlich erscheinen; beachte auch die Namen der von mir hierzugestellten etruskischen Gottheiten des Janusgottes *Culśanś* und der Unterweltsgöttin *Culśu.* S. 63 f. wird für das Wort *IM-aš* „Lehm“ die Lesung *vilanaš* festgestellt. Sehr wahrscheinlich ist auch die Bedeutung „Schlamm, Mörtel“ für das viel besprochene Wort *purut.* S. 70 wird für *ḫaršavar* die Bedeutung „Feldbestellung“ vorgeschlagen; als wahrscheinliche Etymologie käme wohl gr. *ἀρόω*, lat. *aro*, got. *arjan*, slav. *orati* „pflügen“ in Betracht. Nach S. 72 ist das hethitische Wort für „Leber“ *lišši.* Usw. Die Schrift stellt eine wertvolle Bereicherung besonders der hethitischen Lexikographie dar. *Bedřich Hrozný.*

C. W. M. Cox and A. Cameron: MONUMENTS FROM DORYLAEUM AND NACOLEA. (= Publications of the American Society for Archaeological

Research in Asia Minor. Monumenta Asiae Minoris Antiqua. Vol. V.) Manchester, Manchester University Press, 1937. 8°. LII—204 SS. —64 pl. Preis 40 sh.

Dieser fünfte Band der Publikationen der American Society for Archaeological Research in Asia Minor ist den griechisch-römischen epigraphischen Denkmälern aus der Umgebung der kleinasiatischen, frygischen Städte Dorylaeum und Nacolea gewidmet. Er ist im Wesentlichen die Frucht einer vierwöchentlichen Ferienreise, die die beiden Verfasser in den Tagen 26. März bis 21. April 1931 nach diesem Gebiete unternommen haben. In dieser Zeit, oft im Schnee- und Regenwetter, ist es ihnen gelungen, nicht weniger als 323 derartige Denkmäler aufzunehmen und zu photographieren. Von diesen Denkmälern sind bisher nur 41 herausgegeben worden, wovon nur 5 auch mit Bild. Diese Texte, vervollständigt durch weitere, die aus den Sammlungen Sir William Ramsays, Dr. Sterretts, Dr. Schönewolfs, wie auch des österreichischen Archäologischen Instituts stammen, werden hier nun in der sorgfältigsten Weise herausgegeben und kommentiert. Reiches Namenmaterial, das teilweise auch in die vorgriechischen Zeiten zurückreicht, wird uns hier geboten. Von den religiösen Kulten dieser Gegenden tritt am meisten der des Zeus Brontōn hervor. Wertvolles archäologisches Material bringen besonders die doryläischen Grabtüren. Unter den Gegenständen, die auf ihnen dargestellt sind und die wohl durch „sympathische Magie" den Verstorbenen zuteil werden sollen, fallen unter anderem z. B. die Sandalen (S. 24 ff.) hervor, die auch den hieroglyphischen „Hethitern" öfters ins Grab oder Grabesheiligtum mitgegeben oder nachher geopfert wurden (s. meine Inscriptions hittites hiéroglyphiques, S. 171, Anm. 2, S. 173, Anm. 8, S. 228, V. usw.). Auch die Hethitologie kann aus den schönen Veröffentlichungen der American Society for Archaeological Research in Asia Minor, die sich naturgemäß vor allem mit den Denkmälern der griechisch-römischen Zeit befassen, manches lernen. *Bedřich Hrozný.*

Lachish I (Tell ed-Duweir). THE LACHISH LETTERS by Harry Torczyner, Bialik Professor of Hebrew in the University of Jerusalem, Lankester Harding, Alkin Lewis, J. L. Starkey. The Wellcome Archaeological Research, Expedition to the Near East. Published by the Trustees of the Late Sir Henry Wellcome. London, Oxford University Press, Sir Humphrey Milford, 1938, 4°. Frontispiece, 223 SS. und eine Schrifttafel. Preis 25 sh.

Im Jahre 1935 hat der seither ermordete englische Archäologe John Starkey während der dritten Ausgrabungskampagne auf Tell ed-Duweir in Süd-Palästina in den Ruinen eines Stadttorturms achtzehn hebräische Ostraka gefunden. Dieser kostbare Fund wird uns nun durch den Bialik-Professor des Hebräischen an der hebräischen Universität Prof. Harry

Torczyner in Jerusalem in sorgfältiger Bearbeitung, Transkription, Übersetzung und Kommentar geboten. Getreue Kopien der oft sehr undeutlichen Texte werden durch L. Harding beigesteuert. Außerdem werden auch sehr schöne Photographien der Ostraka aus der Hand R. Browns beigefügt, die die Kontrolle der Entzifferung der Texte ermöglichen. J. L. Starkey berichtet über die Entdeckung dieser Texte. Es stellt sich heraus, daß es sich um hebräisch abgefaßte Briefe aus der Zeit unmittelbar vor der Eroberung und Zerstörung Jerusalems im Jahre 586 vor Chr. Geb. durch Nebukadnezar II. handelt. Genauer dürfte diese Korrespondenz aus den Jahren 588—587 vor Chr. Geb. stammen. Der Adressat der Briefe ist ein gewisser *Jaʾûš,* wohl der Militärkommandant von Lachiš. Der Absender ist ein gewisser *Hošaᶜjahu,* den wir uns als Kommandanten einer nördlich von Lachiš und ᶜAzeḳa gelegenen Festung vorstellen müssen. Besonders interessant ist der Brief Nr. 4, wo von Feuersignalen von Lachiš die Rede ist, während ᶜAzeḳa keine mehr sendet, da es offenbar bereits von den Babyloniern erobert wurde. Durch diesen Brief ist die bis dahin nur vermutete Identifikation von Tell ed-Duweir mit Lachiš bestätigt worden. Auch von einem Propheten ist in den Briefen die Rede, in dem Torczyner den Propheten Urijjahu aus Kirjath-Jearim (Jeremia 26, 20 ff.), dagegen R. Dussaud in Syria 19, 256 ff. und andere wohl richtiger den Propheten Jeremia erblicken wollen. Auch sonst bieten die hochinteressanten Texte allerlei Probleme, die erst durch Mitarbeit aller berufenen Fachgenossen werden aufgehellt werden können. Sehr wichtig ist die genaue Datierung der Texte in paläographischer Hinsicht, für die Einordnung der nicht datierten hebräischen Inschriften. A. Lewis analysiert zum Schluß die auf den Ostraka verwendete Tinte.

Das in jeder Hinsicht gediegene Werk ist von der Oxford University Press in glänzender Weise ausgestattet worden. *Bedřich Hrozný.*

Biblia Hebraica adjuvantibus W. Baumgartner, G. Beer, J. Begrich, J. A. Bewer, F. Buhl, J. Hempel, F. Horst, M. Noth, O. Procksch, G. Quell, Th. H. Robinson, W. Rudolph, H. H. Schaeder edidit Rud. Kittel. Textum Masoreticum curavit P. Kahle. Editionem tertiam denuo elaboratam ad finem perduxerunt A. Alt et O. Eissfeldt. Stuttgartiae, Priv. Württ. Bibelanstalt 1937. 8°. XL, 1434 SS.

Diese dritte Auflage der Kittelschen Biblia Hebraica erscheint in einer vollkommen neuen Gestalt. Nicht nur hat sie größere hebräische Drucktypen und größeres Format, sondern auch der Masoretentext hat durchgreifende Änderungen erfahren, wobei diesmal auch die Masora selbst hinzugefügt worden ist. Als Grundlage des Masoretentextes ist von den Herausgebern nicht mehr die bisher beste Gestalt desselben, die von Ben Chaijim gebotene, benützt worden, sondern man hat diesmal, auf den diesbezüglichen Forschungen Paul Kahles fußend, auf seine Urform, wie sie Ben

Ascher darbot, zurückgegriffen. So ist dieser Ausgabe des Alten Testaments vor Allem die älteste datierte Handschrift desselben B 19 A der öffentlichen Bibliothek von Leningrad zugrundegelegt worden. Daneben konnte auch die verwandte Prophetenhandschrift der Karäersynagoge von Kairo noch unmittelbar vor dem Reindruck benützt worden. Der Ben-Aschersche Text wurde weiter an der Hand einer Abhandlung des Mischael ben ᶜUzziel über die Differenzen des Ben Ascher und Ben Naftali sorgfältig durchgeprüft. Auch die Londoner Pentateuch-Handschrift Or. 4445 des British Museum, gleichfalls eine Ben-Ascher-Handschrift, wurde benützt. Selbstverständlich wurden auch alte Bibel-Handschriften berücksichtigt. Die kleine Masora befindet sich am Rande, die große soll separat in einem Nachtrag veröffentlicht werden. Auf diese Weise ist eine musterhafte kritische Ausgabe des ältesten erreichbaren hebräischen Bibeltextes entstanden, die jetzt nicht nur eine gesicherte Basis für die künftige alttestamentliche Forschung, sondern auch ein unentbehrliches Hilfsmittel für den Universitätsunterricht abgeben wird. Wir schließen mit herzlichsten Dank an die gelehrten Herausgeber, vor allem an den Hauptherausgeber Prof. P. Kahle, dem die Sorge für den masoretischen Text oblag.

Bedřich Hrozný.

Louis Finkelstein, THE PHARISEES. The sociological background of their faith. Volume I. II. Philadelphia. The Jewish Publication Society of America. 1938. 8⁰. 793 pp. $ 2.50 per volume.

In diesem großen Werke behandelt Finkelstein, wie schon am Titelblatte angegeben, den „soziologischen Hintergrund" des pharisäischen Glaubens (ich würde lieber sagen: der pharis. Lehre), eine Anschauung, die er das erste Mal in einem Artikel in Harvard Theol. Review XXII (1929) entwickelt hat. Das ist ein ganz neuer Gesichtspunkt. Mehr Neues noch enthält das Vorwort zu diesem Werke. Darnach ist Pharisäismus gleich Judentum. Diesen Gedanken kann man noch leicht hinnehmen, da er durch den Verlauf der Geschichte bewiesen ist, aber Finkelstein bleibt dabei nicht stehen, leitet gewissermaßen auch das Christentum vom Pharisäismus ab, wo doch bekanntlich der Stifter des Christentums im schwersten Kampfe mit den Pharisäern stand, ja auch der Islam sei aus dem Pharisäismus zu erklären und sogar die puritanische Bewegung in England im 17. Jahrhundert. F. hätte sein schönes Werk nicht mit solchen fern liegenden Annahmen belasten sollen, die doch mehr auf Sensation und Wichtigtuerei hinauslaufen.

Die Annahme des „soziologischen Hintergrundes" jedoch, aus dem F. den Pharisäismus herauswachsen läßt, ist sehr der Beachtung wert. Das Wesen der pharisäischen Partei im Judentum sei in dem ständigen Konflikt zu suchen, der zwischen Land und Stadt geherrscht habe; die Pharisäer befanden sich in der Stadt (hauptsächlich Jerusalem) und ihre An-

sichten, Lehren und — Interessen waren verschieden von denen des Großteils der übrigen Bevölkerung, das auf dem Lande lebte. Der Pharisäismus trug den Sieg davon und bildet das spätere, das heutige Judentum. Daß „Schriftgelehrte“ und Pharisäer identisch sind, versteht sich von selbst, aber auch die Leviten, als plebeisches Element, bedrängt von den aristokratischen Priestern, gehörten zu ihnen. „Wenn Jerusalem die Heilige Stadt der Welt geworden ist, so war das nicht dem Tempel und den Priestern, sondern den Leviten und den Schriftgelehrten zu verdanken“ (S. 23). Das Landvolk (hebr. עם הארץ) mußte bei den Pharisäern schon darum in Verruf kommen, weil es levitisch unrein war. All die Unterschiede nun, die nach der rabbinischen Überlieferung Pharisäer von Sadduzäern trennten, sind nach diesem Gesichtspunkte zu erklären. Die Sadduzäer bildeten die Aristokratie des jüdischen Volkes, und wenn auch in der Hauptstadt wohnend, so hatten sie doch ihre Besitzungen auf dem Lande, und ihre (nicht nur religiösen, sondern auch materiellen) Interessen waren von denen der plebeischen Pharisäer verschieden. Die Wasserlibation z. B. am Laubhüttenfeste wurde von den Sadduzäern nicht anerkannt, weil ihnen das Wasser als Gottesgabe nicht besonders imponierte, sie waren ja mehr an das Land als an die Stadt gebunden ... Man könnte aber umgekehrt auch behaupten, daß das Wasser dem Bauern womöglich noch nötiger sei als dem Stadtbewohner ... Am Versöhnungstage, da der Hohepriester das Allerheiligste betrat, mit der Weihrauchpfanne in der Hand, sollte er nach der Lehre der Pharisäer erst im Raume selbst den Weihrauch entzünden, nach der der Sadduzäer draußen, bevor er den Raum betrat, also schon in Rauch gehüllt — und für sie spricht der Wortlaut der Bibel; warum sind die Pharisäer davon abgewichen? Einer Mutmaßung J. Z. Lauterbachs folgend, behauptet F., daß die Pharisäer hiermit einer superstitiösen Furcht der Sadduzäer entgegentreten wollten — nun doch ein Grund, der nicht auf den Unterschied zwischen Land und Stadt, zwischen aristokratischer und plebeischer Auffassung zurückgeht. Wären da nicht Folgerungen zu ziehen auch für die anderen Differenzen? Das zu Ehren des Sabbateinganges anzuzündende Licht konnten die Sadduzäer nicht mitmachen (bekanntlich auch die Karäer nicht, die noch heute existieren), angeblich darum, weil doch die patrizischen Farmer auf dem Lande eine Beleuchtung nicht brauchen (S. 132 ff.). Aber das Anzünden der Lichter kann doch eine gewollte Solemnität zu Ehren des Sabbat bedeuten wollen, wie aus Jes. 24, 15 gefolgert wurde, und das hat doch mit Klassenverhältnissen nichts zu tun. Daß der ᶜErub (theoretische Verbindung der Haushaltungen am Sabbat) den Gegenstand „bitterer“ Kontroverse zwischen den beiden Sekten gebildet habe (S. 135), ist in der talmudischen Literatur nicht zu ersehen; M. ᶜErubin 6, 2 beweist das nicht.

Da der Unterschied zwischen Pharisäern und Sadduzäern letzten Endes, nach Finkelstein, auf den Unterschied zwischen Plebejern und

Aristokraten hinausläuft, so ist er im Stande, den gleichen Unterschied auch in biblischer Zeit zu verfolgen (S. 179 ff.). „Wir reihten zwei Gruppen von Schriften gegen einander; die eine, priesterlich und aristokratisch, verneint Engel; die andere, plebeisch und levitisch, behauptet, fortgesetzt und lebhaft, deren Existenz." Merkwürdigerweise kommt diese Differenz nur im Neuen Testament zur Sprache. F. untersucht nun, auf diese Differenz hin, eine Reihe alter biblischer Schriften: Esther, Judith, Job, Koheleth, Psalmen (plebeische und aristokratische Psalmen).

Ein großer Teil des Buches ist also biblischen Fragen gewidmet, etwas, was man eigentlich in einem Werke über die Pharisäer nicht vermuten würde. Es kommen aber da, in der Tat, ganz interessante Dinge zur Sprache. Namentlich in Bezug auf den Propheten Ezechiel kommt F. zu überraschend neuen Ansichten; er konstruiert Vorfälle im frühen Leben Ezechiels, die ihn tief beeinflußten, und es werden Daten und Jahre exakt ausgewiesen. Dem ist Appendix B gewidmet. Vgl. besonders die Exegese von Ez. 1, 1—2 (unter den vielen Meinungen, die F. zu dieser Stelle aufzählt, fehlt, meines Erachtens, diejenige, wonach es ein Datum sei der Befreiung Babels von assyrischer Herrschaft). In dieser Beziehung scheint mir der Ausdruck "from the fifth year of Jehojachin's reign" (S. 635) irrig zu sein; l. captivity, wie Paar Zeilen weiter unten bei F. selbst steht. Ezechiel war nach F. ein "artisan" (Werkmeister). Hiram in Ez. 28 ist nicht der „arme" König von Tyros, sondern = Nebukadnezar, der gewaltige König von Babylon (S. 337); auch die Prophetie gegen Ägypten legt er so aus (S. 338), und selbst Gog und Magog! Im Kapitel „Der Ursprung der prophetischen Lehre vom Frieden" (S. 344 ff.) wird behauptet, es habe im alten Israel drei Parteien gegeben: der Farmer war ein Nationalist, der kein Kompromiß kannte; der städtische Plebeier — ein liberaler (freisinniger?) Universalist; dann der höfische Aristokrat, ein verstockter Opportunist. Das sind sehr gewagte moderne Schlagwörter, deren Gültigkeit sehr bezweifelt werden kann.

Aus dem weiteren reichen Inhalt dieses Teiles des Werkes seien hervorgehoben die Ausführungen über Haggai und Zecharja (S. 506), über S^{e}naa (S. 511), über die Familie B'ne Hakoz (S. 512) usw. Und ebenso wie F. seine Theorie retrojeziert in biblische Zeit, so hat er auch, im Dienste derselben Theorie, einen Ausblick auf das heutige Palästina (S. 516). Zu all dem ist schwer, Stellung zu nehmen. *Samuel Krauss.*

Rocznik Orjentalistyczny wydaje Polskie Towarzystwo Orjentalistyczne. Tom XII (1936). Z zasiłku Funduszu Kultury Narodowej. Lwów 1936. 8°. (8) + 246 SS.

Zu meinem Leidwesen ist mir dieses Buch erst vor kurzem zur Besprechung zugekommen. Ich ziehe aber ein wenngleich reichlich verspä-

tetes Referat vor, als daß die Leser unserer Zeitschrift vom Inhalte dieser gediegenen Publikation gar nichts erfahren sollten.

Das Jahrbuch wurde dem Andenken des polnischen Sprachgelehrten, Polyglotten und Sanskritisten Andrzej Gawroński, dessen vorzeitiger Heimgang sich im J. 1937 zum zehnten Male jährte, gewidmet. Mit seiner Persönlichkeit und Lebensarbeit befassen sich drei lehrreiche und pietätsvolle Aufsätze am Schlusse des Bandes: ‚Andrzej Gawroński and Sanskrit Textual Criticism' von E. H. Johnston, pp. 209—215, ‚Wspomnienie o Andrzeju Gawrońskim w dziesięciolecie zgonu' (Erinnerungen an A. G. zur zehnten Wiederkehr seines Todes) von Eugenjusz Słuszkiewicz, pp. 216 bis 230, mit wertvollen Exkursen über namhafte Polyglotten der Weltlinguistik, und ‚Przed dziesięciu laty. Garść wspomnień o Andrzeju Gawrońskim' (Vor zehn Jahren. Eine Handvoll Erinnerungen an A. G.) von Helena Willmanowa-Grabowska, pp. 231—236.

Den Löwenanteil an den Aufsätzen hat in verschiedenen Formen die Turkologie. Hierher zählt, wenn man sprachgeschichtlich vorgehen will, vor allem Marjan Lewickis ‚O tekście sanskrycko-tureckim w piśmie brāhmī wydanym przez Stönnera' (Über den von Stönner herausgegebenen sanskrit-türkischen Text in brāhmī-Schrift), pp. 194—208, ein Aufsatz, der speziell auf die Untersuchung des türkischen Bestandteiles gerichtet ist.

Phonetische Rückschlüsse aus alten türkischen Transkriptionstexten ziehen Tadeusz Kowalski in seiner Arbeit ‚O ks. Michala Wieczorkowskiego T. J., misjonarza perskiego, pracach tureckich' (Über die türkischen Schriften des persischen Missionars P. Michael Wieczorkowski S. J.), pp. 1—28, und Ananjasz Zajączkowski im Aufsatze ‚List turecki Sulejmana I do Zygmunta Augusta w ówczesnej transkrypcji i tłumaczeniu polskiem z r. 1551' (Das an Siegmund August gerichtete türkische Schreiben Sulejmans I. v. J. 1551 in gleichaltriger Transkription und polnischer Übersetzung) pp. 91—118 (mit einer Tafel). Während letzterer vornehmlich sprachliche Erscheinungen zum Gegenstand seiner umsichtigen Ausführungen macht, behandelt Kowalski neben linguistischen Momenten auch die Tätigkeit des vortrefflichen Missionars von weiterem Gesichtspunkte aus.

Der osmanischen Geschichte entnommen ist J. Pajewskis ‚Legacja Piotra Zborowskiego do Turcji w 1568 r. Materjały do historji stosunków polsko-tureckich za panowania Zygmunta Augusta'. (Die Botschaft Peter Zborowskis in der Türkei i. J. 1568. Materialien zur Geschichte der polnisch-türkischen Beziehungen unter Siegmund August), pp. 29—90. Die zehn hier veröffentlichten, zum Teile sehr umfangreichen Briefstücke der polnischen Diplomatie beleuchten gut den Gang der in Istanbul geführten Verhandlungen, obwohl sie in der Hauptsache mißlangen.

Eher anregend ist T. Mańkowskis ‚Zagadkowy malarz polski w Turcji w XVIII wieku‘ (Ein rätselhafter polnischer Maler in der Türkei im XVIII. Jh.), p. 119—121. Es handelt sich um den von Gianbatista Toderini erwähnten ‚Pittore di Scutari‘, ‚Mečti‘ genannt, der, so sehr berühmt er gewesen sein soll, sowohl der Persönlichkeit als den Werken nach bisher nicht zu identifizieren ist. Unwillkürlich erinnert man sich, daß einen ähnlichen Fall später C. Vilh. Jacobovsky im Aufsatze ‚Var Albertus Bobovius — Ali Bec, den lärde „Pålniske Turcken“, miniatyrmålare?‘ (Svenska Orientsällskapet Årsbok 1937, pp. 39—50) behandelt hat.

Der türkisch-mongolischen Sprachvergleichung gelten die ‚Contributions aux études altaïques‘: IV. ‚Sons intercalaires‘ und V. ‚*N* nominal‘ von Władysław Kotwicz, pp. 122—142. Demselben ausgezeichneten Gelehrten verdanken wir außerdem noch die Herausgabe von zwei Arbeiten: ‚Obrzędy weselne Burjatów. Z dziennika J. Kowalewskiego‘ (Burjätische Hochzeitszeremonien. Aus dem Tagebuche des verstorbenen Józef Kowalski), pp. 143—152, Aufzeichnungen, die, obwohl ein Jahrhundert zurückliegend, nun umso beachtenswerter sind, als alte Bräuche unter den Burjaten von Selenginsk stark im Schwinden begriffen erscheinen; ‚Pieśni liryczne Gilaków. Ze spuścizny rękopiśmiennej‘ (Lyrische Gesänge der Gilaken. Aus dem handschriftlichen Nachlaß) des 1918 verstorbenen Bronislaw Piłsudski, pp. 159—175.

Die Sinologie betreffen: ‚Wiadomość o Polsce w dziele chińskiem z w. XVII‘ (Nachrichten über Polen in einem chinesischen Werke aus dem XVII. Jh.) von Witold Jabłoński, pp. 176—180, und ‚Notes sur l'ancienne littérature populaire en Chine. 1° Le Pien-Wen‘ von Jan Jaworski, pp. 181 bis 193.

In der ‚Chronik‘ pp. 237—246 findet man neben Personalnachrichten zwei kleinere Referate Tadeusz Kowalskis über den XIX. internationalen Orientalistenkongreß einerseits und über seine 1936 unternommene Studienreise in Südanatolien andrerseits.

Sämtliche Arbeiten geben ein schönes Zeugnis von dem hohen Stand der polnischen Orientalistik und sind, wo sie sich der polnischen Sprache bedienen, von französischen Resümees begleitet. *Jan Rypka.*

E. Benveniste: LES INFINITIFS AVESTIQUES. Paris, Adrien Maisonneuve, 1935. 8°. 115 p., 20 frs.

Cette étude de Benveniste est très importante pour l'exégèse avestique. Dans sa préface (1—9), Benveniste se plaint, non sans raison, que le Altiranisches Wörterbuch de Bartholomae doive encore faire autorité pour longtemps, en raison de son interprétation, et que la grammaire comparée tire ses enseignements des formes avestiques et surtout, des infinitifs avestiques tels qu'ils se trouvent groupés dans ce dictionnaire.

M. Benveniste, dont on apprécie généralement aujourd'hui les pénétrantes études en matière de grammaire indoeuropéenne comparée, complète et redresse des opinions encore en faveur actuellement. Dans la première partie (11—60), il examine les formes douteuses, et dans la seconde (61—100), les infinitifs authentiques. En s'appuyant sur ses devanciers: Andreas, B. Geiger, Junker, Lommel, Meillet, Renou, Tedesco et Wackernagel, il étudie minutieusement le rôle de la forme réelle ou imaginaire de l'infinitif et son importance. Il compare ces formes soit avec celles de l'ancienne langue védique, soit avec celles des langues iraniennes plus récentes. Il en vient ainsi à éliminer à peu près 180 formes différentes d'infinitifs avestiques pour des raisons de critique textuelle ou d'interprétation, ne retenant qu'un quart des infinitifs enregistrés par Bartholomae dans son Altiranisches Wörterbuch. Cette étude qui complète son travail « Les origines de la formation des noms indoeuropéens » doit être considérée, désormais, avec ce dernier ouvrage, comme indispensable à quiconque s'occupe d'exégèse avestique. *V. Lesný.*

Josef Friedrich Kohl: DIE SŪRYAPRAJÑAPTI. Versuch einer Textgeschichte. (= Bonner Orientalistische Studien, Heft 20.). Stuttgart, W. Kohlhammer, 1937, 8°. XLIV — 112 S. 10 RM.

Die Uneinheitlichkeit der Sūryaprajñapti, eines astronomischen Jaina-Werkes, wurde schon von A. Weber betont. In Ing. Stud. X. 254 ff. nahm Weber an, daß die Sūryaprajñapti eine Art Sammelwerk sei, dessen Bestandteile verschiedenen Zeiten angehören dürften. J. F. Kohl nahm nun eine genaue Untersuchung dieses Werkes vor und verglich es zugleich mit anderen kosmographischen Upaṅga's, namentlich mit dem VII. Abschnitte der Jambūdvīpaprajñapti. Und das Ergebnis seiner Untersuchung ist in der oben genannten Studie niedergelegt.

Das Buch hat zwei Teile, die Einleitung (VII—XLII) und den Text (73—108). In der Einleitung macht uns der Verfasser mit allem zum Verständniß der Arbeit nötigen bekannt. Er macht uns darauf aufmerksam, daß sich schon im Bau der Sūryaprajñapti zwei Risse bemerkbar machen, und zwar der erste nach dem IX. Kapitel und der zweite nach dem XVI. Kapitel. Während nämlich in den Kapiteln I—IX die Sonne im Mittelpunkte der Ausführungen steht, tritt im zweiten Teil der Mond mit seinen Häusern in den Vordergrund. Den Inhalt ab Kapitel XVII bis zum Ende bildet eine allgemeine Gestirnkunde. Was den Sonnenabschnitt anbelangt, glaubt der Verfasser unverkennbare Züge einer einheitlichen Redaktion zu finden. Nicht so einheitlich ist der Mondabschnitt, der deutliche Spuren einer Entwickelung zeigt. Mit dem Sonnenabschnitte hat er den Zug gemein, daß auch ihm ein gemeinsamer Text mit der Jambūdvīpaprajñapti zu Grunde liegen muß, wenn wir auch im Mondabschnitt der Sūryaprajñapti eine viel umfassendere Schilderung des Mondlaufes vor uns haben als in der Jam-

būdvīpaprajňapti. Der Gestirnabschnitt jedoch ist nachträglich hinzugearbeitet und Kohl führt überzeugende Gründe für diese seine Ansicht an.

Wie überzeugend der erste Teil dieser vortrefflichen Studie ist, so sorgfältig ist auch der Text herausgearbeitet. Auch die Einreihung dieser Arbeit in die Sammlung ist begrüßenswert. Sie macht gewiß der Bonner Schule alle Ehre. *V. Lesný.*

Walter Ruben: STUDIEN ZUR TEXTGESCHICHTE DES RĀMĀYAṆA. (= Bonner Orientalische Studien. Heft 19). Stuttgart, W. Kohlhammer, 1936. 8°, XVII + 263, RM. 13.50.

Ruben's Studien sind eine sehr verdienstliche Arbeit. Sein Buch besteht aus: A. Untersuchungen zur Textgeschichte des Rāmāyaṇa (S. 1—69), B. Textproben (S. 70—222). Ein Anhang bietet an erster Stelle die Einleitung des Kommentars des Rāmānuja, behandelt unter anderem auch theologische Stellen aus der Katakaṭīkā; wichtig ist auch die Kollation von 14 Mahābhāratahandschriften Mahābhāratatextes XIII. 3822-30 und ein Exkurs über den Sūta.

Das Ziel dieser Arbeit Ruben's ist, das Rāmāyaṇa für eine kritische Ausgabe reif zu machen. Deshalb untersucht Ruben den Wert der verschiedenen Versionen. Wie beim Mahābhārata wird man sich auch beim Rāmāyaṇa vorerst begnügen müssen zwei Rezensionen zu unterscheiden, die nördliche (N) und die südliche (S) und jede Rezension wieder weiter in „Versionen" einzuteilen. Ruben teilt N in die nordwestliche (A) und nordöstliche (B) und S in die der beiden ältesten Kommentare, der Amṛtakataka-ṭīkā (C) und die des Rāmānuja (D). An Vorarbeiten seiner Vorgänger in der Bonner Schule (Gildemeister, Jacobi, Kirfel) sich anlehnend und auf Grund eigener Untersuchungen kommt Ruben zu der augenscheinlich richtigen Behauptung, daß man von der Rekonstruktion eines Archetypus sprechen kann und daß man Verse, die sich in allen Versionen finden oder die nur in einer Version fehlen, diesem Archetypus zuschreiben muß. Dieser Archetypus umfaßt nach Ruben's Berechnung ungefähr die Hälfte der heute überlieferten Verse und an dieser Zahl sind merkwürdigerweise alle Versionen ungefähr in gleichem Maß beteiligt. Als Heimat des Archetypus dürfte Ayodhyā gelten. Außer diesem Archetypus wird es aber einen älteren Urtext gegeben haben und einen solchen hat schon Jacobi (ZMDG. 1897 S. 605 ff.) gesucht. Im Einklang mit seinen Vorgängern spricht auch Ruben von einer Umarbeitung und Brahmanisierung des Rāmāyaṇa, denn nach seiner Ansicht war das älteste Rāmāyaṇa eine Tendenzdichtung der Kṣatriyas: sein Wort zu halten ist das höchste sittliche Gebot des alten indischen Ritters und der „Himmel", nicht die „Erlösung" sind sein Lohn. Ob diese Brahmanisierung bewußt oder unbewußt geschah, bleibt dahingestellt. Ich würde mich eher für eine unbewußte Brahmanisierung entscheiden.

Mühsam erarbeitet, aber sehr wertvoll ist der zweite Teil der Arbeit.

Eins vermisse ich in diesem wervollen Beitrag zur Frage nach der Gestalt, der Herkunft und dem Alter der altindischen epischen Dichtung: nicht einmal gestreift wird die Frage, ob der Archetypus oder eher der Urtext schon in Sanskrit gedichtet war. Am heftigsten hat sich Jacobi gegen die ursprüngliche Prakritabfassung der Epen ausgesprochen (vergl. Jacobi „Das Rāmāyaṇa", Bonn 1893, S. 62 und in ZDMG. XLVIII., S. 407—17 „War das Epos und die profane Litteratur Indiens ursprünglich in Prakrit abgefaßt?"), aber nach meiner Überzeugung mit Unrecht. In einem demnächst erscheinenden Aufsatz werde ich versuchen, die alte Ansicht von A. Barth und George Grierson mit neuer Beweisführung zu unterstützen, daß der Urtext von Rāmāyaṇa und viele alte Heldenlieder des Mahābhārata ursprünglich in Prakrit abgefaßt waren. Vielleicht wird Prof. Ruben aus der reichen Fundgrube seines Wissens den vermißten Beitrag selbst liefern können. *V. Lesný.*

Otto Spies: AN ARAB ACCOUNT OF INDIA IN THE 14th CENTURY. (= Bonner Orientalistische Studien, Heft 14.). Stuttgart, W. Kohlhammer 1936. 78 S. Preis 3 RM.

Die Araber haben sich frühzeitig mit der Astronomie und Geographie befaßt. Sie haben in dieser Hinsicht der Wissenschaft wertvolle Dienste geleistet und die Verdienste arabischer Seefahrer um die Erdkunde und Kulturgeschichte sind allgemein anerkannt. Auch Indien und Ceylon besuchten Araber vorerst als Kaufleute und Seefahrer und schon vor den arabischen Angriffen auf Indien bestanden dort arabische Siedlungen und Stellen für den Seehandel. Als dann im VIII. Jahrhundert der Islam in Indien Boden gewonnen und die Macht ergriffen hatte, wuchs die Zahl der arabischen Nachrichten über Indien.

Al-Bērūnī's Werk über Indien ist bekannt und in Übersetzung zugänglich gemacht. Aber auch Ṣubḥ ul-Aᶜshā, ein enzyklopädisches Werk al-Qalqashandī's, enthält wertvolle Nachrichten über Indien und die Wissenschaft ist Otto Spies zu Dank verpflichtet, daß er diese elf Kapitel des arabischen Werkes, die sich auf Indien beziehen, übersetzt hat. Shihābuddīn Abu 'l-ᶜAbbās Aḥmad b. ᶜAlī b. abī Ghudda al-Qalqashandī lebte in der zweiten Hälfte des XV. Jahrhunderts in Cairo und beschreibt Indien in Tughlag Shāh's Zeit († 1351). Sehr willkommen sind auch die Anmerkungen, mit denen der gelehrte Übersetzer sein Werk versehen hat.

V. Lesný.

Dhirendra Varma: LA LANGUE BRAJ (DIALECTE DE MATHURA). Avant-propos de M. Jules Bloch. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1935. 8⁰. VI + 135 p., 35 frs.

Dans son Linguistic Survey of India, vol. I, p. 162 n. et, plus en détail

encore, dans le volume IX, p. 694, Grierson range parmi les dialectes de l'Hindī occidental, le dialecte de Braj-Bhākhā, c'est-à-dire, celui du Doabe central et des contrées immédiatement voisines au sud. Dans la première moitié du siècle dernier déjà, Garcin de Tassy s'était attaché à l'étude de ce dialecte riche d'une abondante littérature ancienne. M. Ziauddin s'y consacre à l'heure actuelle, dans son ouvrage: Grammar of the Braj Bhākhā (Calcutta 1935). Le Braj ancien est une langue littéraire dont la contre-partie, la langue parlée s'est perdue. Le Braj moderne a cessé de répondre aux fins littéraires, pour n'être plus parlé que par les paysans surtout.

L'étude de Dhirendra Varma repose sur les œuvres de dix-neuf écrivains des trois siècles (du XVIe au XVIIIe) pendant lesquels le Braj ancien faisait encore figure de langue littéraire vivante. Elle comporte deux parties: les remarques d'introduction (p. 7—48) et la partie grammaticale (49—149) que suit une brève conclusion (130—132). La partie grammaticale, basée sur les dialectes des écrivains, est incontestablement méritoire. Elle le serait bien davantage si l'auteur, dont la langue maternelle se trouve être le Braj-Bhākhā (son village natal étant situé dans le district de Bareilly), avait décrit encore avec toute la précision phonétique désirable, son dialecte natal tel qu'on le parle aujourd'hui, la langue vivante et non pas littéraire. La première partie contribue éminemment à l'intelligence de l'évolution du dialecte de Braj. La conclusion, elle aussi, nous trouve d'accord.

V. Lesný.

BESPRECHUNGSEXEMPLARE.

BASAVALINGAYYA M. S. A Descriptive Catalogue of the Sanskrit Manuscripts in the Government Oriental Library, Mysore. Vol. I-Vedas. Mysore, University of Mysore, 1937. 8⁰. XXVIII, 784, 10 pp.

BROCKELMANN Carl. Geschichte der arabischen Litteratur. Dritter Supplementbd., Lief. 3, 4, 5, 6, 7. Leiden, E. J. Brill, 1939. 8⁰. 129—192, 193—256, 257—320, 321—384, 385—448 pp. Gld. 2·— pro Lief.

COOMARASWAMY Ananda K. The Christian and Oriental or True Philosophy of Art. Newport, John Stewens, 1939. 8⁰. 38 pp.

COYAJEE J. C. Sir: Studies in Shāhnāmeh. Bombay, D. B. Taraporevala, 1939. 8⁰. XIII, 325 pp.

ERICHSEN W. Demotische Lesestücke. II. Urkunden der Ptolemäerzeit. 1. Heft. Texte. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1939. XIV, 193 pp. RM 23 —.

Excavations, The, at Dura-Europos. Preliminary Report of the Seventh and Eighth Seasons of Work 1933—34 and 1934—35. Edited by M. J. Rostovtzeff, F. E. Brown and C. B. Welles. Prague, Kondakov Institute, 1939. 4⁰. XXI, 461 pp., LVII Plates.

HELCK Hans Wolfgang. Der Einfluß der Militärführer in der 18. ägyptischen Dynastie. (Unters. z. Gesch. u. Altertumskde Ägyptens. Bd 14.) Leipzig, J. C. Hinrichs, 1939. 4⁰. VIII, 87 pp. RM 24·—.

HITTI Philipp K. Nabih Amin Faris, Buṭrus ᶜAbd-al-Malik: Descriptive Catalogue of the Garrett Collection of Arabic Manuscripts in the Princeton Univ. Library. Princeton Univ. Press, 1938. 4⁰. XII, 668 pp., XXIII, 56, IV pp. $ 15·—.

JOHN Edward. The self Hindi Teacher. Allahabad, Ram Narain Lal, 1939. 4⁰. VI, 187 pp. 12 annas.

KRAMER Samuel N. Gilgamesh and the Ḫuluppu-Tree. A Reconstructed Sumerian Text. (= Assyriological Studies, No. 10.) Univ. of Chicago Press, 1938. 64 pp.

LACOMBE Olivier. L'absolu selon le Védânta. Les notions de Brahman et d'Atman dans les systèmes de Śankara et Râmânoudja. (= Annales du Musée Guimet. Bibl. d'Études, XLIX.) 8⁰. Paris, P. Geuthner, 1937. XII, 409 pp. 90 frs.

LAMOTTE Étienne. La Somme du Grand Véhicule d'Asaṅga (Mahāyānasaṃ-graha). Tome I. Versions tib. et chin. Fasc. 2. Tome II: Trad. et Comm. Fasc. 2. (= Bibl. du Muséon. 7.) Louvain, Muséon, 1939. 8⁰. 49—99 pp., X Pl., 153—345 + 25*—72* pp.

LAUER Jean-Philippe. Fouilles à Saqqarah: La Pyramide à Degrés. Tome III. Le Caire, Serv. des Antiqu. de l'Égypte, 1939. Fol. VII, 81 pp., XXIV Pl.

LIEBERMANN Saul. Shkiin. A few Words on some Jewish Legends, Customs and Literary Sources Found in Karaite and Christian Works. Jerusalem, Bamberger-Wahrmann, 1939. 8⁰. VI, 98 pp., $ 2 —.

LORIMER D. L. R. The Ḍumāki Language. Outlines of the Speech of the Ḍoma, or Bēricho, of Hunza. Nijmegen, Dekker en van de Vegt N. V., 1939. 8⁰. XVI, 244 pp. Fl. 2·50.

Mārvār-kā itihās. Jodhpur, Superintendent, Archaeological Department, 1939. 8⁰. XIV, 400, 5 pp.

MOORE Ellen Whitley, Neo-Babylonian Documents in the Univ. of Michigan Collection. Ann Arbor, Univ. of Michigan Press, 1939. 4⁰. XVI, 71 pp. LXXV Pl. $ 2 —.

ROEMER Hans Robert. Der Niedergang Irans nach dem Tode Isma'īls des Grausamen 1577—1581. Würzburg, Konrad Triltsch, 1939. 8⁰. 113 pp. RM 3·60.

SCHAEFFER Claude F.-A. La neuvième campagne de fouilles à Ras Shamra-Ugarit. (Printemps 1937.) Rapport Sommaire. (Extrait de la Revue Syria, 1938.) Paris, P. Geuthner, 1938. 4⁰. 193—255, 314—334, 183—186, 127—142, 335—344, 141—146, 37—46 pp., XVIII—XXV, XXX—XXXVI Pl. Prix 125 — frs.

SCHAEFFER Claude F.-A. Mission de Ras Shamra. Tome III. Ugaritica. Première Série. (= Bibl. archéol. et hist. Tome XXXI.) Paris, P. Geuthner, 1939, 4⁰. VIII, 345 pp., XXXII Pl. Prix 200·— frs.

Science of Yoga. Revived and Modernised by the Yoga Institute. Reprint from Yoga. Vol. IV. Bombay, Yoga Institute, 1939. 8⁰. IV, 140 pp.

STAMM J. J. Die akkadische Namengebung. (= Mitt. d. Vorderas.-aegypt. Ges., Bd. 44.) Leipzig, J. C. Hinrichs, 1939. 8⁰. 372 pp. RM 24 —.

TALLQVIST Knut. Kuu ja Ihminen. (= Suomen Itämaisen Seuran kansantajuisia julkaisuja Nr. 9.) Helsinki, Werner Söderström. Osakeyhtiö Porvoo, 1938. 8⁰ 150 pp.

VANOVERBERGH Morice. Some undescribed Languages of Luzon. (= Publ. de la Comm. d'Enquête Lingu. III.) Nijmegen, Dekker en van de Vegt N. V., 1937. 8⁰. 200 pp. Fl. 2 50.
